

# ENSEIGNEMENTS BIBLIQUES

## Volume n°7M Vie chrétienne

SITE BIBLIQUEST  
<http://www.bibliquest.org/>

Quand un croyant pêche... par Erwin Luimes	page 001
DEUX LAVAGES par Monard Jacques-André	page 003
LA CONSCIENCE par Monard Jacques-André	page 006
LA FORME DE LA MAISON Ézéchiél 43:10, 11 par Monard Jacques-André	page 009
Confessions vraies et fausses : la conviction de culpabilité par Siegfried Nick	page 011
Le Vieil homme par Sondez les Écritures, vol.3	page 014
CŒURS BRISÉS, VASES BRISÉS par G. Combe-G.	page 014
Deux Lettres aux Éphésiens par Paul Fuzier	page 015
QUELQUES CAUSES DE NOTRE FAIBLESSE SPIRITUELLE par Paul Fuzier	page 017
Fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ Jésus 2 Timothée 2:1 et Tite 2:11-1 Paul Fuzier	page 019
NOS LECTURES 2 Timothée ; 2 Rois 4:38-44 ; 2 Pierre 3:16-18 par Paul Fuzier	page 021
LEVONS LES YEUX Paul Fuzier	page 023
MANQUEMENTS OCCASIONNELS ET MARCHÉ DANS LE DÉSORDRE par Paul Fuzier	page 025
PAIX, COURAGE, VICTOIRE Jean 13 à 16 par Paul Fuzier	page 026
PARDONNER COMME DIEU PARDONNE par Paul Fuzier	page 028
Premièrement par Paul Fuzier	page 029
Retenons la confession de notre espérance sans chanceler Hébreux 10:23 par Paul Fuzier	page 032
Réveils — Se réveiller du sommeil par Paul Fuzier	page 034
RÉVEILS Rom. 13:11 ; 1 Cor. 15:34 ; Éph. 5:14 ; 2 Pierre 3:1 par Paul Fuzier	page 040
La Routine par Paul Fuzier	page 042
LA SOBRIÉTÉ par Paul Fuzier	page 043
Ne soyez pas en souci pour votre vie — Matthieu 6:25 par Paul Fuzier	page 045
SOUÇIS ET INQUIÉTUDE par Paul Fuzier	page 047
La soumission par Paul Fuzier	page 049
SPIRITUALITÉ par Paul Fuzier	page 051
SUIVRE JÉSUS dans l'évangile selon Marc par Paul Fuzier	page 058
J'ai quelque chose à te dire... Maître, dis-le Luc 7:40 par Philippe Laügt	page 060
CELUI QUE TU AIMES EST MALADE... Jean 11:3 par Philippe Laügt	page 062
MARCHER AVEC DIEU par Philippe Laügt	page 064
REGARDANT JÉSUS QUI MARCHAIT par Laügt Philippe	page 065
VOUS NE POUVEZ SERVIR DIEU ET MAMMON Matt. 6:24 Argent et Richesses par Philippe Laügt	page 068
VOUS ÊTES ACCOMPLIS EN LUI Colossiens 2 v. 8 à 23 par Philippe Tapernoux	page 071
Enracinés et édifiés en Lui Colossiens 2:7 par Marc Tapernoux	page 073
Solennel avertissement à ceux qui font profession de piété. Par Charles Haddon Spurgeon	page 093
Maintenons la valeur expiatoire du sacrifice de Christ par C.H. Spurgeon	page 097
Nos bénédictions spirituelles — Éph. 4:17-24 par Arend Remmers	page 098
FAITS INVISIBLES par Jacques-Benjamin Rossier	page 102
L'AFFRANCHISSEMENT EN CHRIST par J. N. Darby	page 105
Sur l'abolition du péché par J. N. Darby	page 117
COMMENT ON TROUVE LA PAIX AVEC DIEU par J. N. Darby	page 118
CONNAÎTRE la VOLONTÉ du PÈRE pour la FAIRE Extrait d'une lettre de J. N. Darby	page 124
DE LA DOCTRINE DES WESLEYENS À L'ÉGARD DE LA PERFECTION par J.-N. DARBY	page 126
Usons de grâce Gagner le cœur aussi bien que la conscience par J. N. Darby	page 138
Les leçons de l'affliction par J. N. Darby	page 138
Qu'est-ce que le monde et comment un chrétien doit-il y vivre ? Par J.N. Darby	page 139
Morts et Ressuscités avec Christ Colossiens 3 par J.N. Darby	page 141
La nature est sans relation avec Dieu — Marc 10 par Darby J.N.	page 145
OBÉISSANCE par J.N. Darby	page 147
PENSÉES MAUVAISES, INVOLONTAIRES ET HAÏES par J.N. Darby	page 154
SUR LA REPENTANCE par J.N. Darby	page 155
La sanctification sans laquelle il n'y a point de christianisme par J.N. DARBY	page 155
ACTIVITÉ par André GIBERT	page 161
PARESSE par Marcel Graf	page 163
Ceux qui, dans le pays, se tiennent tranquilles Friedmann Wunderlich	page 163
Jardins et Jardiniers Marcher sur ses lieux élevés L'Agneau de Dieu par Haller R.	page 165
Les principes de la politique par Michael Hardt	page 166
DÉLIVRÉ DE LA PUISSANCE DU PÉCHÉ par H.L. Heijkoop	page 168
Le croyant et les organisations religieuses H.L. Heijkoop	page 171
Dans le monde, mais pas du monde par H.L. Heijkoop	page 172
EST-CE UTILE - de se CONVERTIR ? Par H.L. Heijkoop	page 173
EST-CE NÉCESSAIRE - de se CONVERTIR? Par H.L. Heijkoop	page 173
COMMUNION AVEC LE PÈRE ET AVEC SON FILS JÉSUS CHRIST Par H.L. Heijkoop	page 175
SAINTETÉ Par H.L. Heijkoop	page 176
COMMENT AVOIR LA PAIX AVEC DIEU ? Par H.L. Heijkoop	page 177
LA NOUVELLE NAISSANCE par H.L. Heijkoop	page 179
NOS BÉNÉDICTIONS CÉLESTES — ÉPHÉSIENS 1 par Henri Rossier	page 181
Le Chrétien et la Bataille des Peuples par H. Rossier	page 181
LE CHRÉTIEN ET LE SERVICE MILITAIRE par Henri Rossier	page 185
Nature du combat chrétien par Henri Rossier	page 189
Endormis de tristesse par Philippe Laügt	page 191

**Bibliquest:** <http://www.bibliquest.org/>

**Un site pour la diffusion de l'évangile et de la vérité chrétienne selon la Bible (ou Saintes Écritures). Ce site a pour but**

-de donner un accès commode et libre à la Parole de Dieu (= Bible = Saintes Écritures = Écriture Sainte. Elle comprend Ancien et Nouveau Testament)

-d'aider le lecteur à trouver le salut pour son âme

-de présenter les éléments essentiels de la vérité chrétienne selon la Bible

-d'aider le lecteur dans la compréhension de la Bible, qui est la Parole de Dieu

-de fournir des sources approfondies et abondantes pour aller plus avant dans la connaissance de la vérité chrétienne avec la Famille de sites complémentaires

-d'offrir la possibilité de correspondre pour trouver des réponses aux questions supplémentaires que vous vous posez.

« *Que dis-tu de toi-même ? Il dit : Moi, je suis la VOIX de celui qui crie dans le désert : Faites droit le chemin du Seigneur* » Jean 1:23

**Ce que nous sommes**

N'ayant d'autre objectif que d'amener les âmes à Christ et à la connaissance de Christ et à la marche avec Christ, nous n'aimons pas parler de nous (mais nous n'avons rien à cacher !) Quoi qu'il en soit, ce que nous sommes ressort de ce que nous publions, et l'orientation chrétienne évangélique en est évidente.

**Ce que nous croyons**

Bibliquest, comme les auteurs des ouvrages proposés, est profondément convaincu que les Saintes Écritures (la Bible tout entière) sont inspirées de Dieu. Ils en reconnaissent l'entière et immuable autorité et désirent encourager chacun à les lire chaque jour avec prière.

« *Toute écriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice* ».

*2ème épître de Paul à Timothée chapitre 3 verset 16*

Parmi les points fondamentaux de «la vérité de l'évangile» que nous a fait connaître Jésus, le Fils de Dieu, on peut citer bien incomplètement :

**Les Saintes Écritures**

La divine inspiration et l'autorité souveraine de la Bible (Ancien et Nouveau Testament) qui est la Parole de Dieu, exempte d'erreur dans les originaux.

**Dieu**

Un seul Dieu, Tout Puissant, en trois personnes : Père, Fils et Saint-Esprit - Créateur de l'univers et de la terre, et de tout ce qui existe.

**Jésus-Christ**

Vrai Dieu et vrai homme, sa préexistence éternelle, sa naissance d'une vierge, sa vie parfaite parmi les hommes, sa mort sur la croix pour expier nos péchés, sa résurrection et son ascension corporelles, son retour personnel, effectif et prochain, pour chercher les siens et juger le monde. Jésus est vivant et glorieux.

**L'Homme et le Péché**

La responsabilité de tout homme devant Dieu : tous ont péché et méritent la condamnation.

**Le Salut**

-La justification, opérée par la grâce de Dieu en Jésus-Christ et reçue uniquement par la foi (repentance indispensable) ; la nécessité de la nouvelle naissance conduisant à une vie de piété, de sainteté et de témoignage à la gloire de Dieu, par l'action du Saint-Esprit.

-Le pardon des péchés et la vie éternelle offerts gratuitement à celui qui croit au Seigneur Jésus ; la condamnation éternelle de celui qui ne croit pas.

**L'Église**

-La descente de l'Esprit Saint sur la terre après l'ascension du Christ, pour former l'Église.

-L'Église (ou l'assemblée) est composée de tous les chrétiens nés de nouveau. Ils sont unis à Jésus Christ en un seul corps par l'Esprit Saint, comme les membres du corps à la tête.

-Localement les chrétiens se rassemblent autour du Seigneur Jésus, reconnaissent son autorité et se soumettent à la direction du Saint Esprit et non à celle d'un homme.

-Les dons de l'Esprit Saint et son action pour l'édification, la croissance du corps de Christ.

**L'Avenir**

-L'attente du Seigneur Jésus qui va venir ressusciter les croyants déjà morts, changer le corps des croyants vivants et les enlever ensemble au ciel avec lui.

-Le règne à venir de Christ sur la terre et le jugement final des vivants et des morts qui n'auront pas cru.

-La félicité éternelle des rachetés ; le châtement éternel des pécheurs.

**Qu'il puisse être dit de tous ceux qui aujourd'hui lisent ou entendent les Saintes Écritures**

« *Vous avez accepté, non la parole des hommes mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la Parole de Dieu, laquelle opère en vous qui croyez* ». 1ère épître de Paul aux Thessaloniens chapitre 2 verset 13

**Décharge de responsabilité**

le contenu de ce site se veut ouvertement en faveur de la Bible et de la vérité qu'elle contient. Certains sujets relèvent de la controverse et les positions prises peuvent être considérées comme inacceptables par certaines personnes qui n'aiment pas la vérité biblique. Certaines conduites ou propos y sont positivement désapprouvés, voire condamnés : certaines personnes pourraient interpréter cela comme de l'incitation à la haine. Ce serait à tort, car Dieu aime le pécheur, même s'il hait le péché. Ceci AVERTIT le lecteur qui lit à ses propres risques.

**Quand un croyant pêche... par Erwin Luimes**

Publié au Cameroun dans le périodique « Toi, suis-Moi », BP 98, Ebolowa — 2003

**Table des matières**

- 1 Mon péché offense Dieu
- 2 Mon péché m'ôte la joie de la communion avec le Père
- 3 Mon péché m'éloigne des autres enfants de Dieu
- 4 Mon péché me soumet à la discipline de l'assemblée
- 5 Mon péché porte atteinte au témoignage pour le Seigneur Jésus
- 6 Le chemin du retour

Beaucoup de croyants, même très jeunes, connaissent bien le verset : « Si nous confessons nos péchés, il [Dieu] est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité » (1 Jean 1:9). Ceci est effectivement un verset qui touche nos cœurs, en ce qu'il place devant nous la miséricorde dont Dieu peut nous combler en nous purifiant sur la base du « sang de Jésus Christ, son Fils » (1 Jean 1:7).

Néanmoins, nous voyons de nos jours qu'une légèreté s'installe de plus en plus parmi les chrétiens en ce qui concerne la manière de considérer et traiter les péchés. Il est bon de se rappeler une fois ce qui se passe lorsque nous péchons.

**1 Mon péché offense Dieu**

Ceci est un côté qui est très peu considéré. N'oublions pas que le péché est entré dans le monde, parce que l'homme a cru les mensonges du diable plutôt que les déclarations de son Dieu et Créateur. Ainsi l'homme, créé à l'image de Dieu, a publiquement — devant Dieu, devant le diable, les anges et toute la création — cru que Dieu n'est ni lumière ni amour ; en effet, le diable suggérait que Dieu avait menti, ne voulant pas le bien de l'homme. L'homme a alors fait l'expérience amère de la connaissance du bien et du mal (Gen. 3 : 5) et a délibérément préféré le mal. Ainsi, il a offensé et porté atteinte à la gloire du Dieu très-saint, de Celui qui a « les yeux trop purs pour voir le mal » (Hab. 1:13). Et il a fait cela par un seul péché ; ce seul péché suffisait pour que le premier couple, Adam et Ève, soit chassé du jardin d'Eden, de devant la présence du Dieu Créateur.

Que peut donner maintenant cet homme qui a offensé Dieu pour obtenir la propitiation pour ses péchés, pour qu'ils soient effacés ? Nous devons tous en venir à ce constat amer qu'il n'y a rien en nous qui puisse effacer nos péchés, et que nos mains ne peuvent rien présenter à Dieu qu'Il puisse agréer. Notre Dieu est un feu consumant ; Il n'est pas comme une idole des païens, laquelle attend chaque soir quelque nourriture sur son autel, pour que sa colère ne s'enflamme pas contre nous. Néanmoins, nous le traitons souvent de cette manière, et ainsi nous l'offensons encore davantage. Nous considérons ainsi à la légère l'œuvre que le Seigneur Jésus est venue accomplir. Il a été fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui (2 Cor. 5 : 21). Est-ce que nous réalisons que pour un seul péché que nous commettons - même en tant que croyants - le Seigneur Jésus a dû descendre sur la terre pour mourir sur l'infâme bois de Golgotha comme un maudit, abandonné par Dieu, brisé, frappé de Dieu et affligé ? Il a été fait péché pour moi, pour ce seul péché ! Est-ce que, en réalisant cela, je peux encore penser pécher d'abord et ensuite vite « régler l'affaire », avec quelques excuses sortant de ma bouche, sans sentir tout le sérieux de mon acte devant Dieu ?

**2 Mon péché m'ôte la joie de la communion avec le Père**

Si mon fils me désobéit, il reste mon enfant, mais la joie entre nous deux manque. Cela est le cas entre pères et fils sur toute la terre. Dans plusieurs tribus d'Afrique, lorsqu'un fils déshonore son père, il ne suffit pas de s'excuser avec quelques belles phrases ; ce fil devra, selon la culture, apporter un sacrifice afin de satisfaire aux exigences du père (ce qui est par ailleurs en contraste avec la foi chrétienne, puisque nous savons que le seul sacrifice que Dieu peut agréer est celui du Seigneur Jésus ; lisez le livre « Un seul sacrifice », publié par CPE à Abidjan).

Ces deux pensées sont une faible image de ce qui se passe entre mon Père et moi, quand je commets un seul péché. La joie de la communion avec mon Père ne reviendra qu'après une confession sincère de mon péché. Et cette confession doit manifester l'état d'un cœur qui pleure d'avoir méprisé les droits de son Dieu et de son Sauveur, et non se limiter à une phrase d'excuses prononcées à la légère.

Avant d'écrire le verset bien connu « Si nous confessons nos péchés, Dieu est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité » (1 Jean 1:9), l'apôtre Jean a déjà dit : « Notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Et nous vous écrivons ces choses, afin que votre joie soit accomplie » (1 Jean 1:3-4).

Les conséquences qui résultent de ce que je n'ai pas confessé ma faute sont graves : je vais m'habituer au péché, à l'absence de la joie que je trouvais autrefois dans la communion avec le Père et son Fils. Je deviendrai de moins en moins sensible à ce qui déshonore mon Seigneur et mon Père, mon témoignage s'affaiblira de jour en jour. Finalement, comme Démas, en m'éloignant aussi extérieurement de Dieu, je partirai dans le monde.

**3 Mon péché m'éloigne des autres enfants de Dieu**

Un autre point important est celui-ci : « Si nous disons que nous avons communion avec Lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons et nous ne pratiquons pas la vérité ; mais si nous marchons dans la lumière, comme Lui-même est dans la lumière, nous avons communion les uns avec les autres » (1 Jean 1:6-7).

Nous voyons que la marche dans la lumière est intimement liée, surtout dans les épîtres de l'apôtre Jean, à la communion entre les enfants de Dieu. C'est compréhensible, car un enfant de Dieu ne peut pas approuver les péchés qu'un de ses frères commet ; il devra alors le reprendre. Mais si celui-ci n'écoute pas, au bout d'un certain temps, il s'éloignera de la communion bénie de la famille de Dieu. Cela ne se limite pas à un seul rassemblement, mais s'applique également aux enfants de Dieu qui se trouvent dans les autres dénominations. Nous ne pouvons pas accepter le péché d'une sœur en Christ, en prétextant qu'elle se réunit ailleurs. De même, les péchés commis par un frère qui se réunit avec nous sont aussi une occasion de chute pour des enfants de Dieu dans les diverses dénominations.

Si donc quelqu'un veut retourner au Seigneur après avoir péché, il devra aussi réparer les conséquences de son péché auprès des enfants de Dieu, se trouvant même dans d'autres milieux si cela est nécessaire.

**4 Mon péché me soumet à la discipline de l'assemblée**

Dans la Parole de Dieu, nous trouvons plusieurs formes de disciplines exercées par l'assemblée réunie au Nom du Seigneur Jésus. Cela commence par des formes plutôt pastorales comme le fait de redresser un frère qui s'est laissé surprendre par une faute (voir Galates 6:1). Ensuite il faut avertir ceux qui marchent dans le désordre (1 Thes. 5:14), ou reprendre quelqu'un publiquement (1 Tim.

5:20). Enfin, si tous les soins pastoraux pour faire revenir celui qui pêche n'ont pas abouti positivement, la conséquence est qu'il doit être mis dehors comme un méchant, c'est-à-dire comme quelqu'un qui, par sa marche, s'est entièrement « identifié » au péché qu'il commet.

Dans quel but l'assemblée doit-elle exercer la discipline ? D'abord, en vue de son obligation de répondre à la sainteté du Seigneur et de sa Table ; on ne peut pas venir dans la présence du Seigneur avec des péchés, pour participer à la fraction du pain (cf. Mal. 1:7 ; 1 Cor. 10:20-22 ; 1 Cor. 11:27-32). Même dans l'Ancien Testament, l'animal qui allait être sacrifié devait être pur et sans faute corporelle, ce qui nous parle de la pureté et de la perfection de ce que nous offrons à Dieu. « Offrons donc par Lui sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent Son Nom » (Hébr. 13 : 15). Les versets de 2 Timothée 2:19 et 2:22 précisent encore que celui qui « prononce le Nom du Seigneur » doit l'invoquer « d'un cœur pur ». Nous ne pouvons pas venir devant notre cher Sauveur, qui est en même temps le Très-Saint, avec des impuretés et des péchés non confessés ; au contraire, tout notre cœur doit être en règle avec Dieu — et pas seulement notre bouche.

Un autre but de l'exercice de la discipline, c'est de gagner si possible la personne concernée. Par l'action disciplinaire, cette personne peut commencer à comprendre qu'elle se trouve effectivement sur un chemin qui déshonore le Seigneur et souille l'assemblée, et que cela aboutit à la perte de son témoignage (ou même de son âme, s'il s'agit d'une personne incroyante). En comprenant le sérieux de son état, elle pourra revenir au Seigneur (comme nous le voyons dans le cas du méchant à Corinthe ; voir 1 Cor. 5 et 2 Cor. 2 et 7).

Une sainte crainte de Dieu est produite aussi dans l'assemblée, à la suite de la discipline, laquelle manifeste la sainteté de Dieu qui châtie le mal (Act. 5 : 11). Cette crainte, liée à la conscience de l'amour du Seigneur et de ses droits, nous gardera de traiter le péché à la légère ou de penser qu'il peut être considéré isolément. Le mal non jugé souille l'assemblée entière : « un peu de levain fait lever la pâte tout entière » (1 Cor. 5 : 6). Les Corinthiens devaient « ôter le vieux levain » afin d'être une « nouvelle pâte ».

### **5 Mon péché porte atteinte au témoignage pour le Seigneur Jésus**

Par mon péché, je fais comprendre à tous ceux qui me voient (Dieu, le diable et ses anges, les croyants, et le monde), que je ne tiens pas compte de Dieu. Il devient évident que je prête l'oreille, voire tout mon corps, au diable. Je manifeste n'avoir pas réalisé que la croix du Seigneur Jésus m'a entièrement séparé de ce monde (Gal. 6 : 14). Ainsi, je suis semblable à l'ancien peuple de Dieu au sujet duquel l'apôtre Paul écrit en Romains 2 : 24 : « Car le Nom de Dieu est blasphémé à cause de vous parmi les nations ».

Rappelons-nous que le seul mensonge d'un couple croyant a été suffisant pour que le mari et la femme meurent (Act. 5). Ils ne sont pas perdus pour l'éternité, mais leur témoignage est perdu pour toujours, car ils se sont identifiés et liés aux desseins de celui qui est le menteur dès le commencement : le diable. Par le péché, nous détruisons ainsi notre propre témoignage pour le Seigneur, et même le témoignage de la Parole de Dieu qui est prêchée dans le monde autour de nous. Si l'Esprit n'avait pas ainsi opéré en Actes 5, les incroyants auraient même pu penser qu'une telle façon d'agir pourrait caractériser les chrétiens comme les incroyants, sans qu'il s'ensuive des conséquences pour l'enfant de Dieu. Et c'est encore cette impression que nous donnons aujourd'hui, quand nous péchons légèrement sans nous repentir.

### **6 Le chemin du retour**

Tout cela montre clairement que le croyant ne peut pas pécher légèrement, et que s'il a péché, il y a inévitablement des conséquences. Un seul péché commis par un croyant a des conséquences graves, et encore plus s'il s'agit d'une vie dans le péché (comme par exemple un état d'ivrognerie ou de fornication). Réalisons-nous en outre, qu'un seul péché est pour Dieu mille fois plus grave que mille péchés ne le sont à nos yeux (J.N. Darby) ? Le Seigneur Jésus a porté tout le poids infini de nos péchés. Il les a portés et a dû rencontrer le jugement sévère d'un Dieu, qui est appelé « Saint, Saint, Saint » en Ésaïe 6 — et non pas notre jugement léger et superficiel ! Trop souvent, après avoir péché, notre sentiment n'est que celui d'une certaine culpabilité. Combien est différente la conviction, opérée par le Saint Esprit, de ce que l'Agneau de Dieu a dû souffrir pour ce seul péché pendant les trois heures d'abandon de Dieu !

Il est donc évident qu'il faut une vraie confession pour qu'une restauration puisse opérer. Mais comment ?

Premièrement, le croyant doit être profondément convaincu d'avoir offensé à la fois le Dieu très-saint qui, par grâce, est devenu son Père, et également son Sauveur qui s'est donné pour le retirer du présent siècle mauvais (Gal. 1:4). De cette conviction, produite en lui par le Saint Esprit, résultera un esprit brisé et un cœur humilié, comme ce fut le cas chez David après son adultère avec Bath-Shéba (lisez Ps. 51). Avoir un cœur brisé et humilié ne se montre pas en faisant preuve d'une activité excessive pendant les réunions ou dans le service, après avoir été restauré ; cela se voit malheureusement souvent, et ce n'est que l'activité de la chair qui veut montrer par là que « l'affaire » est déjà bien réglée ; non, un tel cœur se manifeste au contraire dans le silence, dans les pleurs et dans une humilité visible qui ne cherche ni à s'excuser ni à se manifester.

Ceci est un point très important : notre service ne peut annuler ni l'offense faite au Dieu très saint, ni les dommages causés à d'autres par notre vie dans le péché. Ce n'est que par une confession sincère, honnête et complète devant ce même Dieu qu'Il pourra nous pardonner et nous purifier de toute iniquité (1 Jean 1). Mais restent alors encore le tort et les dommages faits à d'autres personnes.

Qu'est-ce que la Parole nous dit à ce propos ? Nous lisons en Lévitique 5:23-26 : « S'il a péché et qu'il soit coupable, il arrivera qu'il rendra l'objet qu'il a volé ... et il restituera le principal, et ajoutera un cinquième par-dessus ... Et il amènera, pour l'Éternel, au sacrificateur son sacrifice pour le délit, un bœuf sans défaut, pris du menu bétail... et le sacrificateur fera propitiation pour lui devant l'Éternel, et il lui sera pardonné ».

Ici, nous voyons deux points importants concernant ce qu'un homme doit faire lorsqu'il a reconnu avoir mal agi et avoir péché :

Premièrement, il faut qu'il répare les torts à 120 % : le tort principal et un cinquième en plus ; concrètement, cela signifie : si tu as volé 50 kilos de riz, tu devras donc rembourser 60 kilos. Cela veut dire que la réparation se fait d'une manière si abondante et si convaincante que personne ne pourra encore douter de la réalité de ta repentance. Si tu as par exemple désobéi à ton père, il ne suffit pas de prononcer rapidement des excuses, un « pardonne-moi ! » souvent bien superficiel ; c'est par tes actes, ton attitude brisée, ton humilité d'esprit que se montre l'œuvre de repentance que l'Esprit a produit en toi.

Ce n'est qu'après avoir effectué ces réparations que l'Israélite pouvait et devait venir devant l'Éternel avec le sacrifice pour être pardonné ; de même aussi, de nos jours, le plein pardon, la vraie restauration dans la communion avec le Père et Son Fils et la vraie restauration dans la communion avec les enfants de Dieu ne sont possibles que si j'ai véritablement confessé mes péchés devant le Seigneur et en même temps entièrement mis en ordre les conséquences de mon péché envers mes prochains.

Quant à ce dernier point, il est évident que cela ne peut se faire à la hâte ; quand je me suis enivré durant plusieurs mois avec les incroyants du village, je ne peux pas être restauré en quelques semaines, après avoir recommencé à fréquenter les réunions. En agissant ainsi, l'assemblée ne pourrait se convaincre de la sincérité de ma repentance (de plus, en m'admettant à la Table du Seigneur, elle agirait à la légère vis-à-vis du Seigneur lui-même), le monde autour de moi ne pourrait accepter la confession que je leur ai faite et voir si je me suis véritablement séparé de leur manière de faire. Ainsi le témoignage du Seigneur serait bafoué par une « restauration » hâtive et tout à fait extérieure !

Si j'ai, par exemple, violé une fille (si même je l'ai « prise » comme on dit chez nous, avec sa permission), j'ai commis une grave offense contre une créature de Dieu, car Dieu ne l'a pas créée pour que j'abuse d'elle. J'aurai à le confesser devant elle dans l'humilité et dans les pleurs. Sinon je deviens même un obstacle à sa conversion et ensuite à sa croissance spirituelle. J'aurai encore à réparer les torts faits à ses parents, et même aux gens du village qui ont vu ce que j'ai fait d'abominable ; je ne pourrai pas non plus me dégager de mes responsabilités envers un enfant qui pourrait éventuellement naître à la suite de cet acte. Non seulement, étant croyant, je dois confesser publiquement la gravité de mon adultère, mais je dois aussi dire qu'en agissant ainsi j'ai déshonoré mon Dieu et que j'ai dû Lui confesser mon péché. Sinon, même après ma restauration, le témoignage des chrétiens et de l'assemblée sera méprisé à cause de mon péché. En effet, on identifiera alors l'assemblée chrétienne à mon péché, et beaucoup de personnes ne se sentiront même plus coupables en ce qui concerne leurs propres actes. Ainsi, mon péché deviendra un justificatif pour ce qui concerne les leurs, à moins que je ne le confesse véritablement, que je répare entièrement les dommages, et abandonne le mal de façon évidente pour tous.

Quand, en Israël, on craignait qu'une personne puisse avoir la lèpre (au sens figuré, c'est une image du péché), on lit en Lévitique 13 et 14 comment cette personne (ou même une maison) était isolée pendant sept jours, pour que le sacrificateur voie si la personne était vraiment atteinte de lèpre ; si le diagnostic ne permettait pas d'ôter tous les doutes, la personne devait rester isolée plus de temps encore.

Si donc l'assemblée vient d'entendre des « rumeurs » sur un péché, ou si une personne vient confesser un péché, les frères doivent s'en occuper. Si après examen par des frères mûrs, expérimentés et spirituels, l'assemblée n'est pas encore convaincue devant le Seigneur que le péché a été confessé et abandonné, cette personne doit rester à l'écart « sept jours ». Spirituellement parlant, ce principe de l'Ancien Testament n'indique pas pour nous littéralement 7 jours, mais une période suffisamment longue, pour que le Saint Esprit puisse montrer à l'assemblée le véritable état de ce croyant. Plus l'assemblée prend sa tâche devant Dieu au sérieux, moins elle se hâtera de « restaurer » une âme qui n'a pas encore manifesté les véritables fruits de la repentance. Les fruits dans nos champs ne poussent généralement pas non plus en un seul jour ou même seulement en quelques semaines...

Quand Marie, en Nombres 12, avait offensé l'Éternel en portant atteinte à son serviteur Moïse, elle est immédiatement devenue lépreuse, et ne pouvait entrer au camp qu'après une « plénitude de temps » de sept jours (ce récit nous montre par ailleurs la gravité du péché commis lorsque nous parlons mal de nos frères, alors qu'un tel péché est souvent sous-estimé). Quelle image pour l'ensemble du peuple d'Israël que de voir cette personne âgée dans l'obligation d'être tenue à l'écart de la communion jour et nuit ! Quels sentiments ont dû être ceux de Marie pendant ces quelques jours ! Quelle tristesse pour le cœur de Dieu ! Du fait de cette discipline, la marche du peuple tout entier a été interrompue !

Quand dans l'assemblée à Corinthe, le fornicateur, appelé « méchant », avait enfin été mis sous discipline et exclu (voir 1 Cor. 5), nous lisons dans la deuxième épître aux Corinthiens que l'apôtre Paul pouvait alors plutôt encourager l'assemblée à pardonner et consoler, afin qu'un tel homme ne soit pas accablé par une tristesse excessive (2 Cor. 2 : 5-11). De ce passage, ainsi que du chapitre 7, il ressort clairement que l'homme qui avait été mis sous discipline, était revenu à lui-même (Luc 15 : 17) et qu'il avait confessé ses péchés ; l'homme avait mené deuil à ce sujet (et l'assemblée aussi, à cause de ses propres manquements). Il en était rempli de tristesse, et il était même en danger de tomber dans les profondeurs d'une tristesse excessive. Voilà un cœur brisé et humilié ! Cela ne s'est sans doute pas produit en une seule semaine, mais il a fallu probablement plusieurs mois, jusqu'à ce que l'apôtre puisse écrire à l'assemblée de lui montrer maintenant plutôt son amour, afin qu'il ne revienne pas seulement au Seigneur avec des pleurs, mais aussi qu'il revienne et reprenne sa place au milieu de ses frères.

Cet exemple du Nouveau Testament fait ressortir avec évidence qu'il faut du temps et de la patience pour que l'assemblée voie si quelqu'un a véritablement confessé son péché devant Dieu, a vraiment réglé les problèmes qu'il avait causés partout (envers l'assemblée et même envers les gens du monde), et si les fruits de la repentance se sont produits, lesquels réjouissent le cœur du Seigneur et de tous les siens. Alors, et seulement à ce moment-là, elle peut commencer à s'approcher de nouveau de lui pour l'encourager à reprendre sa place à la Table du Seigneur.

Toute autre manière d'agir aura pour résultats la souillure et la perte du témoignage de l'assemblée réunie au Nom du Seigneur Jésus, et même la perte de celui qui un jour était connu comme frère.

Pour terminer, nous voudrions encore citer un passage très touchant du livre « Poursuivez la sainteté ».

La repentance est le jugement que l'on porte sur soi-même et sur ses actes passés, à la lumière de Dieu. Le coupable reconnaît en son cœur qu'il a mal agi, et il le déclare ouvertement. C'est pourquoi la repentance et la confession sont liées et sont également indispensables à la restauration de l'âme. Sans elles, la communion avec Dieu ne peut être rétablie. Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner. Dieu demande donc la confession et non des prières rituelles, et encore moins des pénitences. « Et David dit à Nathan : J'ai péché contre l'Éternel » (2 Sam. 12:13) Puis il s'adresse directement à Dieu : « Contre toi, contre toi seul, j'ai péché, et j'ai fait ce qui est mauvais à tes yeux » (Ps. 51:4). La repentance est caractérisée par le sentiment profond, sincère et douloureux que, par notre péché, nous avons offensé Dieu lui-même et porté atteinte à sa sainteté et à sa gloire. Nous ne devons pas nous contenter d'un sentiment superficiel de culpabilité. « Il n'y a peut-être rien qui endurecisse autant le cœur que l'habitude de confesser un péché sans le sentir » (J.N. Darby). Une telle légèreté ne nous caractérisera pas, si nous nous souvenons que Dieu a dû frapper son Bien-aimé et l'abandonner sur la croix, à cause de nos péchés. « Il y a pardon auprès de Toi, afin que tu sois craint » (Ps. 130:4).

Nous conseillons vivement la lecture du livre 'L'Église, l'Assemblée du Dieu vivant' de R.K. Campbell, et de 'Poursuivez la sainteté' de M. Tapernoux, tous deux publiés par BPC à Valence, France), spécialement les chapitres sur la discipline, la chute et la restauration.

### **DEUX LAVAGES par Monard Jacques-André**

#### ***Bibliques***

le lavage de la régénération (Tite 3:5) et le lavage des pieds (Jean 13:1-17). Culpabilité et souillure

ME 2005 p. 268-279

#### ***Tables des matières***

- 1 Culpabilité et souillure
- 2 Le lavage de la régénération
  - 2.1 Un lavage initial
  - 2.2 Lavés et purifiés
- 3 Le lavage des pieds
  - 3.1 La scène de Jean 13:1-17
  - 3.2 Une œuvre qui se poursuit dans tous les temps
  - 3.3 Nous laver les pieds les uns des autres
  - 3.4 Lavages typiques, dans l'Ancien Testament

## 1 Culpabilité et souillure

Dans les Écritures, le péché est présenté sous le double caractère de culpabilité et de souillure. Celui qui a péché est coupable devant Dieu, et son péché le rend impur, souillé aux yeux de Dieu.

Dans l'œuvre de Dieu pour amener l'homme à lui — ou pour ramener à lui le croyant qui a manqué — il y a ce qui répond à ces deux aspects du péché. D'une part, Dieu pardonne au coupable qui se repent, il justifie celui qui croit en Jésus. D'autre part, il lave le pécheur de ses souillures, il le purifie de ses péchés et le rend propre pour sa présence.

Dans quelques passages, les deux pensées apparaissent simultanément. Citons en particulier : « ...mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés » (1 Cor. 6:11). (Le mot « sanctifiés » exprime non seulement l'idée générale de sainteté et de pureté, mais l'idée de mise à part pour Dieu.) « Le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché... Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité » (1 Jean 1:7, 9).

Dans les lignes qui suivent, nous allons considérer quelques passages qui parlent de la purification — ou du lavage — de nos péchés, soit en rapport avec notre salut, soit en rapport avec l'entretien de notre communion avec le Seigneur. Il faut nous souvenir que Dieu n'est pas seulement le Dieu juste, mais le Dieu saint et pur dont les yeux ne peuvent voir le mal (Hab. 1:13). Aux yeux des hommes, certains péchés peuvent avoir un caractère d'impureté plus marqué que d'autres, mais aux yeux de Dieu, tout péché constitue une tache, une souillure, qui nous éloigne de lui.

## 2 Le lavage de la régénération

### 2.1 Un lavage initial

« Mais, quand la bonté de notre Dieu sauveur et son amour envers les hommes sont apparus, il nous sauva, non sur le principe d'œuvres accomplies en justice, que nous, nous eussions faites, mais selon sa propre miséricorde, par le lavage de la régénération et le renouvellement de l'Esprit Saint » (Tite 3:5). Comme une note nous l'indique, le mot « régénération » exprime un changement de position, un état de choses nouveau. Il s'applique ici au croyant individuellement (\*).

(\*) Ce mot n'apparaît que deux fois dans la Bible. En Matthieu 19:28, il désigne le Millénium. Il se réfère à l'état dans lequel Israël sera placé collectivement, dans une position entièrement nouvelle, comme accomplissement de toutes les promesses de Dieu dans l'Ancien Testament, et comme résultat de l'œuvre de Christ.

En ce qui concerne la réception du salut, la Parole nous présente deux aspects complémentaires : celui de Dieu qui travaille dans le cœur et produit une vie nouvelle, et celui de l'homme qui croit en Jésus et se repent. Le passage de Tite 3:5 ne mentionne pas ce qui appartient à la responsabilité de l'homme, mais il décrit l'œuvre de Dieu. Dieu a opéré dans nos cœurs et a fait de nous des êtres nouveaux. Notre salut vient entièrement de Dieu ; nos œuvres n'y sont pour rien. Sur le principe des œuvres de loi, l'homme ne pouvait être que sous la malédiction. Alors, au temps convenable, notre Dieu sauveur a donné son Fils unique, et celui-ci est mort sur la croix. Le fondement de notre salut ayant été posé, Dieu a opéré dans nos cœurs pour nous amener à lui. Il nous a lavés de tous nos péchés et nous a placés dans une position toute nouvelle devant lui. « Par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés » (Héb. 10:14).

La nouvelle naissance, dont le Seigneur parle à Nicodème en Jean 3:5, correspond à ce que nous avons ici en Tite. Le Seigneur dit : « Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu » (v. 5). L'action de l'eau et de l'Esprit sont décrits en Tite par les expressions « le lavage de la régénération » et « le renouvellement de l'Esprit Saint ».

L'eau dont parle le Seigneur est, sans l'ombre d'un doute, une figure de la parole de Dieu. C'est cette parole qui a opéré en nous le lavage que nécessitait notre état de souillure. Elle a été la semence par laquelle notre vie nouvelle a été produite. Jacques écrit : « Dieu nous a engendrés par la parole de la vérité » (1:18). Et Pierre : « Vous... êtes régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu » (1 Pierre 1:23). Soulignons le terme « régénérés », de la même famille que le mot « régénération ».

Selon les paroles du Seigneur à Nicodème, la vie nouvelle est donc produite par l'action de la parole de Dieu et par celle du Saint Esprit, comme en Tite 3:5. L'Esprit a opéré un « renouvellement » de l'être. Celui qui est passé par la nouvelle naissance est « né de l'Esprit » (Jean 3:6, 8), il est « né de Dieu » (1 Jean 3:9 ; 4:7 ; 5:1, 4, 18).

En résumé, le lavage de la régénération est ce changement essentiel, ce renouvellement complet, opéré par la parole de Dieu dans une âme qui croit en Jésus, et qui la purifie entièrement de la souillure de ses péchés. C'est une opération qui se réalise une fois pour toute dans celui qui passe de la mort à la vie.

### 2.2 Lavés et purifiés

D'autres passages encore nous présentent ce lavage initial — ou cette purification initiale — qui a lieu lors de notre conversion. Citons-en quelques-uns.

Après avoir été arrêté par le Seigneur sur le chemin de Damas, Saul de Tarse a reçu d'Ananias le message : « Et maintenant que tardes-tu ? Lève-toi et sois baptisé, et te lave de tes péchés, invoquant son nom » (Act. 22:16). Le baptême était un signe du lavage opéré dans son cœur.

Dieu « n'a fait aucune différence entre nous et eux (les Juifs et les nations), ayant purifié leurs cœurs par la foi » (Act. 15:9).

Jésus Christ « s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres (Tite 2:14).

« Combien plus le sang du Christ..., purifiera-t-il votre conscience des œuvres mortes, pour que vous serviez le Dieu vivant ! » (Héb. 9:14). « ...ayant les cœurs par aspersion purifiés d'une mauvaise conscience et le corps lavé d'eau pure » (10:22).

« À celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang... à lui la gloire et la force aux siècles des siècles ! Amen » (Apoc. 1:5, 6).

## 3 Le lavage des pieds

### 3.1 La scène de Jean 13:1-17

Les moments d'intimité que notre Seigneur a passés avec ses disciples juste avant sa mort — moments durant lesquels il leur a donné les enseignements infiniment précieux rapportés en Jean 13 à 16 — sont inaugurés par la scène remarquable où il a lavé leurs pieds. Matériellement, ce lavage était la réalisation d'une coutume du lieu et de l'époque, tout voyage amenant nécessairement les pieds à se salir ; mais dans cette circonstance, il a une portée éminemment symbolique.

Pierre, étonné de voir Jésus accomplir le travail habituellement réservé aux serviteurs, se permet des remarques peu réfléchies, mais le Seigneur saisit l'occasion de ces remarques pour nous instruire quant à la portée de son acte.

La réponse du Seigneur à la première objection de Pierre — « Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le sauras dans la suite » (v. 7) — devrait être gravée dans nos cœurs. Combien y a-t-il d'actes du Seigneur, dans sa manière d'agir envers nous, dans ce qu'il nous envoie au cours de notre vie, que nous ne comprenons pas ! Des circonstances contrariantes, éprouvantes, douloureuses ou angoissantes peut-être... Mais faisons-lui confiance. Lui sait ce que nous ne savons pas. Et il ne se trompe pas. Ne faisons pas comme Pierre qui persiste dans son opposition, malgré ce qui vient de lui être dit.

La réponse de Jésus à la deuxième objection de Pierre nous fournit la clef de toute la scène : « Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi » (v. 8). Le but du lavage des pieds est de nous amener à une réelle communion avec le Seigneur. Jésus réalisait ici le lavage des souillures qui s'étaient attachées aux pieds de ses disciples durant leur marche. Ces souillures physiques sont l'image de souillures morales. Nous en contractons à chaque faux pas et au contact d'un monde entièrement caractérisé par le péché. Notre joie chrétienne, notre jouissance de la communion avec le Seigneur, notre liberté avec lui, sont obscurcies par ces souillures — par le mal sous toutes ses formes.

Par sa réponse à la troisième objection de Pierre, le Seigneur enseigne la différence entre le lavage des pieds et le lavage initial du croyant. « Celui qui a tout le corps lavé » — ou : celui qui est baigné — « n'a besoin que de se laver les pieds ; mais il est tout net » (v. 10). Celui qui a cru au Seigneur Jésus est sauvé ; il est « tout net ». L'œuvre accomplie en nous pour nous rendre propres pour la présence de Dieu, pour faire de nous des êtres nouveaux, pour nous donner la vie éternelle, n'a pas à être répétée. Un faux pas, quel qu'il soit, doit être pris au sérieux et confessé. Un lavage, une œuvre de purification doit avoir lieu. Mais le péché d'un croyant ne porte pas atteinte à la vie qu'il possède, ni à sa position d'enfant de Dieu. Il a « tout le corps lavé » ; il n'a donc besoin « que de se laver les pieds ».

Parlant de cet état de pureté qui résulte du lavage initial, le Seigneur dit aux disciples : « Et vous, vous êtes nets, mais non pas tous. Car il savait qui le livrerait ; c'est pourquoi il dit : Vous n'êtes pas tous nets » (v. 10, 11). Judas Iscariote avait donné l'impression d'être un disciple de Jésus, mais il n'était jamais passé par la nouvelle naissance. Il n'y avait pas en lui de foi réelle. Il n'était pas « net ».

### **3.2 Une œuvre qui se poursuit dans tous les temps**

C'est une chose extrêmement précieuse pour nous de savoir que Jésus effectue le lavage de nos pieds, par les moyens et par les instruments qu'il juge bon, afin que nous ayons une part avec lui ! Nos fautes, nos chutes bien trop fréquentes, ont pour effet de mettre une distance entre nous et lui. Dans son amour pour nous, il travaille pour nous restaurer, pour nous purifier de toutes nos souillures. De même que, dans la purification initiale des péchés, il y a deux aspects, celui de l'homme qui croit et se repent, et celui de Dieu qui opère dans le cœur, il y a aussi deux aspects dans la purification des souillures de la marche chrétienne. Notre affaire, c'est de reconnaître nos manquements, de les confesser sans chercher à les atténuer ou à nous excuser. Et il y a le travail du Seigneur qui utilise « l'eau » adéquate pour laver nos pieds.

Cette eau est encore une figure de la Parole. Le travail du Seigneur à cet égard est présenté, sous un aspect collectif, en Éphésiens 5, lorsqu'il est dit : « Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la sanctifiât, en la purifiant par le lavage d'eau par la parole ; afin qu'il se présentât l'assemblée à lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable » (v. 25-27).

Le Seigneur doit parfois faire un long et douloureux travail dans nos cœurs jusqu'à ce que nous en arrivions à confesser nos fautes. Mais il y a là un passage obligé. « Celui qui cache ses transgressions ne prospérera point, mais celui qui les confesse et les abandonne obtiendra miséricorde » (Prov. 28:13). Ne nous arrive-t-il pas, hélas ! de nous entêter dans un mauvais chemin, ouvrant les yeux sur les manquements des autres et fermant les yeux sur les nôtres ? Une sévère discipline peut être nécessaire jusqu'à ce que nous laissons la Parole éclairer nos cœurs et manifester ce qui n'a pas été à la gloire de Dieu dans nos vies.

Oh ! si seulement Pierre avait écouté la parole du Seigneur, quand, confiant en ses propres forces, il était sûr de ne jamais renier Jésus (cf. Marc 14:27-31) ! S'il avait ajouté foi à cette parole, il ne serait pas tombé. À ce moment-là, il a en quelque sorte refusé le travail de purification que le Seigneur voulait accomplir en lui. Quand nous sommes incapables d'apprendre notre faiblesse par la parole du Seigneur, il faut que nous l'apprenions par nos chutes, et c'est bien humiliant. Mais plus tard, après sa repentance et ses pleurs amers, le Seigneur a de nouveau opéré en lui pour le restaurer pleinement (cf. Jean 21:15 et suivants). Et Pierre a laissé le Seigneur accomplir son travail en lui.

La Parole souligne aussi notre responsabilité personnelle dans cette œuvre de purification journalière : « Ayant donc ces promesses, bien-aimés, purifions-nous nous-mêmes de toute souillure de chair et d'esprit, achevant la sainteté dans la crainte de Dieu » (2 Cor. 7:1). Notre conscience a été une fois purifiée lorsque nous avons reçu Jésus comme Sauveur. Mais chacun de nos manquements charge notre conscience — du moins si elle a quelque sensibilité — et compromet notre joie chrétienne. Exerçons-nous à vivre avec une conscience pure. Confessons nos fautes au Seigneur, et, s'il y a lieu, à ceux envers lesquels nous avons manqué. Notre lenteur à reconnaître nos torts et à les confesser est la cause de beaucoup de misères parmi nous.

### **3.3 Nous laver les pieds les uns des autres**

Après avoir lavé les pieds de ses disciples, le Seigneur leur demande : « Savez-vous ce que je vous ai fait ? » (v. 12). Puis il leur dit : « Si donc moi, le Seigneur et le Maître, j'ai lavé vos pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres... Je vous ai donné un exemple » (v. 14).

Laissons-nous d'abord pénétrer par l'exemple de l'attitude du Seigneur, qui, tout en étant le Maître, s'est abaissé aux pieds de ses disciples pour accomplir ce service. Savons-nous nous mettre aux pieds de nos frères et sœurs ?

Le but du lavage des pieds des croyants est d'ôter les souillures résultant de leur marche, de manière à rétablir leur communion avec le Seigneur. C'est un service d'amour. Il doit découler de l'intérêt que nous portons à l'état de santé spirituelle de nos frères et sœurs. Il implique donc une douceur et une délicatesse particulières, sans quoi le but est manqué d'avance.

Il ne s'agit pas de fustiger quelqu'un avec des versets de la Parole. Une bataille à coups de versets — comme on en voit quelquefois — n'a rien de commun avec le service que le Seigneur nous demande ici.

Nous pouvons nous laisser instruire par la façon de faire de Paul à l'égard d'Évodie et de Syntyche, dans l'épître aux Philippiens. Il y avait des difficultés entre ces deux sœurs, et l'apôtre est conduit à leur donner une exhortation précise : « Je supplie Évodie, et je supplie Syntyche, d'avoir une même pensée dans le Seigneur » (4:2). Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette exhortation claire, qui apparaît au chapitre 4, a été préparée par des exhortations plus douces, plus générales, on peut même dire plus voilées, dans les chapitres précédents. Dans le chapitre 1, l'apôtre exprime le souhait que les Philippiens « tiennent ferme dans un seul et même esprit, combattant ensemble d'une même âme » (v. 27). Au début du chapitre 2, il encourage ces croyants à le réjouir en ayant entre eux « une même pensée,... un même amour, étant d'un même sentiment, pensant à une seule et même chose » (v. 2). Il les met en garde contre « l'esprit de parti » et « la vaine gloire ». Il les engage à l'humilité, chacun estimant l'autre supérieur à lui-même (v. 3). Puis il leur montre l'exemple suprême du Seigneur Jésus dans son abaissement volontaire (v. 5). Il laisse ces exhortations faire leur chemin dans les cœurs et les entretient d'autres sujets. Finalement, le moment venu, il écrit la phrase qui doit avoir touché les cœurs d'Évodie

et de Syntyche. Et il ne le fait pas sans supplier son « vrai compagnon de travail » — le porteur de la lettre, probablement — d'aider ces sœurs, ni sans rappeler les points positifs qui sont à leur actif. Quelle délicatesse ! Quelle sagesse !

### 3.4 Lavages typiques, dans l'Ancien Testament

Pour terminer, jetons un bref coup d'œil sur les lavages dont nous parle l'Ancien Testament.

La loi de Moïse prescrivait des lavages cérémoniels, celui du corps, des pieds, des mains, des vêtements, des ustensiles,... qui devaient être accomplis dans diverses circonstances précises. D'une façon cachée, ils répondaient à la souillure du péché. Mais la révélation divine était alors partielle, et le peuple ne pouvait guère entrer dans la compréhension de ce qu'est cette souillure. En outre, il n'y avait pas de distinction très claire entre les souillures d'ordre cérémoniel (résultant du contact avec un corps mort ou avec une bête impure, par exemple) et la souillure morale (celle qui résulte du péché). Néanmoins, les lavages d'eau prescrits pouvaient contribuer à éclairer l'œil de la foi sur la sainteté de Dieu, et sur la nécessité d'une purification morale de l'homme devant lui.

Toutes ces « ablutions » faisaient partie de ce que l'épître aux Hébreux appelle des « ordonnances charnelles imposées jusqu'au temps du redressement » (9:10).

Pour nous qui possédons la révélation divine telle qu'elle est venue par Jésus Christ, ces instructions ont un intérêt typique. Par exemple, la purification des sacrificateurs lors de leur consécration est une figure de la purification initiale du croyant, tandis que le lavage qui devait s'effectuer de façon répétitive à la cuve d'airain nous parle de la purification qui doit se répéter tout au long de notre vie, chaque fois que nous avons manqué (cf. Ex. 29:1-7 ; 30:18-21).

En ce qui concerne l'état du peuple juif lorsque Jésus était sur la terre, nous voyons dans les Évangiles qu'il y avait eu une déformation complète des institutions divines données par Moïse. On retenait soigneusement les instructions de la loi qui n'engageaient pas trop le cœur et la conscience. On y avait même ajouté, puisqu'on se lavait les mains à toute occasion et qu'on lavait plus de choses que la loi ne le demandait (cf. Marc 7:2-4). De plus, le non-respect de ces pratiques était considéré comme une faute grave. Mais la souillure morale du péché était complètement ignorée. Ce qui nous est rapporté à ce sujet doit être pour nous un avertissement. Il pourrait aussi nous arriver d'attacher une grande importance aux formes extérieures, au détriment de ce qui est intérieur.

En contraste avec les pharisiens et les scribes de l'époque du Seigneur, il est bienfaisant pour nos âmes de voir comment des hommes fidèles des temps anciens, des hommes de foi, ont pu comprendre que la purification du cœur est incomparablement plus importante qu'un lavage extérieur. Voyons le cas de David. Il s'était laissé surprendre par une faute particulièrement honteuse, l'adultère, ce qui l'avait conduit à une série d'autres fautes, notamment la tromperie et le meurtre. Puis, au moment convenable, Dieu a opéré dans son cœur l'œuvre qui correspond au lavage des pieds de Jean 13. Il lui a envoyé sa parole par le prophète Nathan. David y a été profondément sensible et a confessé son péché (2 Sam. 12). Nous en voyons les effets remarquables dans le psaume 51. Il demande : « Lave-moi pleinement de mon iniquité, et purifie-moi de mon péché » (v. 2 ; voir aussi v. 3, 4, 7, 10). Au verset 7, il dit : « Purifie-moi du péché avec de l'hysope, et je serai pur ». Il fait là une allusion à une prescription de la loi, mais il est bien remarquable qu'il en fasse une application spirituelle qui dépasse de beaucoup son cadre initial (cf. Nomb. 19:18, 19).

David demande aussi : « Rends-moi la joie de ton salut » (v. 12). Il connaissait le salut de Dieu, comme un homme de foi pouvait le connaître à cette époque, mais son péché l'avait privé de la joie du salut. Son péché étant maintenant confessé, sa conscience étant purifiée, il peut retrouver la communion avec Dieu et la joie. Il écrit ailleurs : « Bienheureux celui dont la transgression est pardonnée, et dont le péché est couvert ! Bienheureux l'homme à qui l'Éternel ne compte pas l'iniquité, et dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude ! » (Ps. 32:1, 2).

## ***LA CONSCIENCE par Monard Jacques-André***

### ***Bibliquest***

La conscience et son activité, la façon dont Dieu l'éveille et l'exerce, et la manière dont l'homme l'écoute ou la fait taire  
ME 2005 p. 163 ... 241

### ***Table des matières***

- 1 Introduction
- 2 La connaissance du bien et du mal
- 3 Quelques exemples du travail de la conscience, dans l'Ancien Testament
  - 3.1 Jacob
  - 3.2 Les frères de Joseph
  - 3.3 Quatre lépreux
  - 3.4 Ésaïe
  - 3.5 Le résidu juif des derniers jours
- 4 L'exemple particulier de David
- 5 Une conscience purifiée
- 6 La conscience et la parole de Dieu
- 7 Quelques exemples du travail de la conscience, dans le Nouveau Testament
  - 7.1 Simon Pierre
  - 7.2 La Samaritaine

### ***1 Introduction***

La conscience, faculté propre à l'homme, a essentiellement deux fonctions :

- l'une orientée vers le passé : donner à celui qui a commis une faute le sentiment de sa culpabilité ;
- l'autre orientée vers le futur : évaluer au point de vue moral (c.-à-d. au niveau du bien et du mal) une action que l'on envisage.

Notre conscience, lorsqu'elle nous reprend pour une faute commise, doit nous conduire à confesser notre manquement à Dieu et à ceux que nous avons offensés. Et quant aux actions qui sont devant nous, notre conscience — éclairée par la parole de Dieu — doit nous aider à « peser le chemin de nos pieds », selon l'expression de Proverbes 4:26.

L'expérience courante montre que la conscience peut être très diversement formée ou déformée, sensible ou endurcie. On peut l'écouter et tenir compte de ses avertissements, ou la faire taire et lui faire violence. « Les hommes faits », au sens spirituel de l'expression, « ont les sens exercés à discerner le bien et le mal » (Héb. 5:14). Ce qui les a développés, c'est « la nourriture solide » de la parole de Dieu, et « le fait de l'habitude » — c'est-à-dire l'exercice régulier.

Les Écritures placent abondamment devant nous la conscience et son activité, la façon dont Dieu l'éveille et l'exerce, et la manière dont l'homme l'écoute ou la fait taire. De nombreux passages nous en parlent sans utiliser le mot « conscience » lui-même. Dans



l'Ancien Testament, ce mot ne figure qu'une fois (\*). Et dans le Nouveau, le mot « conscience » est utilisé presque exclusivement par l'apôtre Paul, bien que la notion de conscience apparaisse souvent (\*\*).

(\*) Il apparaît en 1 Rois 2:44, dans l'expression « avoir conscience de ». Dans ce verset, la conscience elle-même est désignée par le mot « cœur », de même que dans plusieurs autres passages, par exemple : 1 Sam. 24:6 ; 2 Sam. 24:10.

(\*\*) Pierre utilise le mot trois fois dans sa première épître (2:19 ; 3:16, 21).

Pour le chrétien, un bon état de la conscience est à la base d'une marche à la gloire de Dieu. La conscience est une faculté qui doit être éduquée, cultivée, exercée. Un peu paradoxalement, c'est une voix qui doit être écoutée, mais à laquelle il ne faut pas faire trop confiance ; nous reviendrons là-dessus. La conscience doit être maintenue pure, et si nous avons manqué, ne tardons pas à confesser nos fautes pour qu'elle soit rétablie dans son bon état. Vivre avec une mauvaise conscience, ou avec une conscience que l'on fait taire, conduit inévitablement au désastre.

Dans les lignes qui suivent, nous considérerons d'abord de quelle façon l'être humain a acquis une conscience, puis quelques exemples de l'Ancien Testament où on la voit en activité. Nous nous arrêterons ensuite sur l'immense changement que l'œuvre de Christ a introduit, en purifiant la conscience du croyant. Ceci nous amènera à considérer les nombreux enseignements du Nouveau Testament concernant le maintien d'une bonne conscience, et la manière dont nous avons à tenir compte d'elle — de la nôtre et de celle de nos frères.

## **2 La connaissance du bien et du mal**

La conscience a été acquise par nos premiers parents, dans le jardin d'Éden, par le péché (Gen. 3). Au milieu du jardin se trouvait l'arbre de la connaissance du bien et du mal, dont Dieu avait interdit de manger le fruit. Ayant transgressé le commandement divin, Adam et Ève ont éprouvé la honte de leur nudité (symbole de leur état de péché), se sont fait des ceintures de feuilles de figuier et se sont cachés de devant Dieu.

Le serpent leur avait dit : « Vos yeux seront ouverts, et vous serez comme Dieu, connaissant le bien et le mal » (v. 5). Et il en a été ainsi. Dieu lui-même le confirme : « Voici, l'homme est devenu comme l'un de nous, pour connaître le bien et le mal » (v. 22). Le serpent avait fait miroiter cette acquisition comme une chose désirable dont Dieu voulait priver sa créature. Quelle tromperie ! L'homme étant devenu pécheur, cette connaissance est en lui comme une voix accusatrice, source de profond malaise devant Dieu. Il réalise que le mal est en lui, et que le bien lui échappe. Dieu a la connaissance du bien et du mal en étant lui-même entièrement caractérisé par le bien. L'homme a la connaissance du bien et du mal — dans une mesure tout au moins — alors que le mal fait partie de sa nature.

La situation d'Adam et Ève se cachant de devant le regard de Dieu est l'image de la situation de tout homme, tant qu'il est dans son état naturel. Aussi longtemps qu'il n'a pas passé par la nouvelle naissance, ou qu'il n'a pas une connaissance claire du salut en Jésus Christ, la conscience de ses péchés lui donne un malaise devant Dieu.

## **3 Quelques exemples du travail de la conscience, dans l'Ancien Testament**

### **3.1 Jacob**

En Genèse 28, alors qu'il s'enfuit de devant son frère Ésaü, Jacob fait une halte à Bethel. Dieu se révèle à lui dans un songe avec une grande bonté et lui fait des promesses magnifiques. Mais Jacob n'est pas en état de jouir de ces communications. Il a peur, et dit : « Que ce lieu-ci est terrible ! Ce n'est autre chose que la maison de Dieu » (v. 17). Quand l'homme pécheur se trouve dans la présence de Dieu, sa conscience ne peut que lui donner un sentiment de malaise et de peur. C'est ce qu'on voit aussi dans le cas d'Adam, d'Ésaïe ou de Pierre.

### **3.2 Les frères de Joseph**

Ces hommes avaient sans doute des consciences bien endurcies, lorsqu'ils ont vendu leur jeune frère comme esclave, et qu'ils ont trompé leur père en lui faisant croire qu'une mauvaise bête l'avait dévoré (Gen. 37). Bien des années plus tard, ils se considèrent encore comme « d'honnêtes gens » — du moins ils n'ont pas honte de s'exprimer ainsi devant l'homme qui gouverne l'Égypte (42:11). Mais lorsque la main de Dieu s'appesantit sur eux, leur conscience s'éveille. « Et ils se dirent l'un à l'autre : Certainement nous sommes coupables à l'égard de notre frère ; car nous avons vu la détresse de son âme quand il nous demandait grâce, et nous ne l'avons pas écouté ; c'est pourquoi cette détresse est venue sur nous » (42:21). Et un peu plus tard, lorsque leur détresse est à son comble, ils disent : « Comment nous justifierons-nous ? Dieu a trouvé l'iniquité de tes serviteurs » (44:16).

Ce récit nous montre comment Dieu nous discipline afin d'éveiller notre conscience et de nous amener à lui confesser nos fautes, même si elles sont lointaines et oubliées. Qu'il nous accorde de ne pas faire taire notre conscience, lorsqu'elle nous parle ! Si nous le faisons, nous nous exposons à une discipline qui peut être très douloureuse. Mais, si même elle doit s'abattre sur nous, elle est le témoignage de l'amour de notre Père qui travaille en vue de nous ramener.

### **3.3 Quatre lépreux**

La ville de Samarie, assiégée par les Syriens, souffrait d'une terrible famine. Quatre lépreux étaient assis à sa porte, attendant la mort (2 Rois 7). La pensée leur étant venue — de Dieu, sans nul doute — de se rendre dans le camp des ennemis, ils trouvent celui-ci désert, les tentes remplies de nourriture, de vêtements et de biens. Ils se mettent à manger, à piller et à cacher le butin. Mais voici que la voix de leur conscience se fait entendre : « Nous ne faisons pas bien. Ce jour est un jour de bonnes nouvelles, et nous nous taisons. Si nous attendons jusqu'à la lumière du matin, l'iniquité nous trouvera » (v. 9). Leur conscience les amène à réaliser leur responsabilité devant Dieu et le jugement auquel ils s'exposent. Heureusement, ils écoutent cette voix intérieure, pour leur bien et celui de tout le peuple.

### **3.4 Ésaïe**

Dans une vision glorieuse, le jeune prophète voit l'Éternel assis sur un trône haut et élevé, entouré des séraphins qui proclament sa sainteté. Réalisant son propre état de pécheur, il s'écrie : « Malheur à moi ! car je suis perdu ; car moi, je suis un homme aux lèvres impures... car mes yeux ont vu le roi, l'Éternel des armées » (És. 6:5). Ici ce n'est pas une faute particulière qui charge la conscience, c'est l'état de péché de l'homme qui est mis en lumière par le déploiement de la gloire de Dieu.

### **3.5 Le résidu juif des derniers jours**

Par l'épreuve intense qu'il devra traverser, ce résidu sera amené à reconnaître et à confesser la culpabilité du peuple juif dans le rejet de son Messie. « Ils regarderont vers moi, celui qu'ils auront percé, et ils se lamenteront sur lui, comme on se lamente sur un fils unique... » (Zach. 12:10). C'est un exemple de conscience collective.

#### 4 *L'exemple particulier de David*

Un des traits distinctifs de ce bien-aimé de Dieu, c'est une conscience délicate. Dans le contexte général de l'Ancien Testament, où il y a des guerres à livrer parce que le peuple terrestre de Dieu doit conquérir ou conserver l'héritage que l'Éternel lui a donné, la douceur et la délicatesse de conscience de David brillent de façon frappante.

Mentionnons d'abord l'épisode rapporté en 1 Samuel 24, lorsque Saül entre dans la caverne où David et ses hommes se sont cachés, et s'y endort. Ses amis lui affirment que c'est là l'occasion que l'Éternel lui offre de se débarrasser de son persécuteur. David coupe le pan de la robe de Saül, mais sans lui faire aucun mal. Puis — nous est-il dit — « le cœur de David le reprit de ce qu'il avait coupé le pan de la robe de Saül » (v. 6) et il empêche ses hommes de tuer le roi. Ce morceau d'étoffe lui permettra ensuite de prouver à Saül qu'il ne cherche pas à lui faire du mal, mais il ne nous est pas dit quelle était l'intention de David au moment où il l'a coupé. Quoi qu'il en soit, ce geste qui pourrait nous paraître anodin amène sa conscience à lui faire un reproche. Et David écoute la voix de sa conscience.

On voit une disposition de cœur analogue lorsque, dans la même période de sa vie, il parle légèrement et exprime le souhait de boire de l'eau du puits de Bethléhem (2 Sam. 23:13-17). Il y avait alors un poste des Philistins à cet endroit, et aller y chercher de l'eau était très dangereux. Trois amis de David bravent le danger par amour et par dévouement pour leur chef, et lui rapportent de l'eau. Mais la conscience de David le reprend. Il voit cette eau comme le sang des hommes qui sont allés la chercher au péril de leur vie. Il ne veut pas la boire, mais en fait une libation à l'Éternel.

Dans la vie de David, il y a sans doute des périodes où il semble ne plus guère écouter sa conscience. On pense en particulier à son séjour chez Achish (1 Sam. 27-30) et aux mois qui ont suivi son grave péché avec Bath-Shéba (2 Sam. 11-12). Dans le premier de ces cas, il a fallu la sévère discipline de Dieu pour le ramener, et dans le second, le reproche du prophète Nathan. David a été amené à s'humilier de ses fautes, et sa relation avec Dieu a été restaurée. Le sentiment profond de ses fautes, en ce qui concerne la seconde circonstance, nous est décrit dans le psaume 51, en termes très remarquables.

Dans le psaume 32, où David décrit le bonheur de celui dont les péchés sont pardonnés (v. 1 et 2), nous trouvons l'évocation de l'état qu'il a connu alors qu'il faisait taire la voix de sa conscience et se refusait à confesser ses fautes : « Quand je me suis tu, mes os ont dépéri, quand je rugissais tout le jour » (v. 3). Mais finalement, n'en pouvant plus, il a dit : « Je confesserai mes transgressions à l'Éternel ». Et il peut ajouter : « Et toi, tu as pardonné l'iniquité de mon péché » (v. 5).

#### 5 *Une conscience purifiée*

Avant la venue de Christ, la question des péchés ne pouvait être réglée que d'une façon partielle et provisoire. D'une part il y avait la confession des péchés commis — l'exemple de David nous l'a montré. D'autre part, il y avait des sacrifices d'animaux à offrir. Ceux-ci étaient l'image du seul sacrifice qui peut réellement ôter les péchés, celui de Christ, et c'est pour cette raison qu'ils avaient quelque valeur devant Dieu. Mais l'épître aux Hébreux met en évidence la faiblesse, et même l'inutilité, de ces moyens provisoires. Dans le tabernacle étaient « offerts des dons et des sacrifices qui ne peuvent pas rendre parfait quant à la conscience celui qui rend le culte » (9:9). En contraste avec les aspersion et les ablutions juives qui ne pouvaient que donner une pureté cérémonielle, cette épître nous déclare avec force la valeur du « sang du Christ » qui purifie la conscience « des œuvres mortes » — c'est-à-dire de toutes les œuvres produites par une nature pécheresse, moralement morte devant Dieu (v. 13, 14). C'est la part bienheureuse de tout pécheur qui se repent.

Si les sacrifices prescrits à Israël avaient eu une réelle efficacité — s'ils avaient pu « rendre parfaits ceux qui s'approchent » — ils auraient « cessé d'être offerts », puisque ceux qui les offraient « n'auraient plus eu aucune conscience de péchés » (10:2). Mais le sang de Christ purifie entièrement le pécheur de ses péchés, il le rend propre pour la présence de Dieu — parfait à ses yeux. « Par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés » (10:14). Et ce précieux sang donne à ceux qui ont été purifiés une bonne conscience devant Dieu. Ils peuvent s'approcher de lui dans une pleine liberté pour l'adorer. « Approchons-nous avec un cœur vrai, en pleine assurance de foi, ayant les cœurs par aspersion purifiés d'une mauvaise conscience et le corps lavé d'eau pure » (10:22) (\*).

(\*) L'eau pure est ici une image de la parole de Dieu qui a opéré le lavage fondamental dont le Seigneur parle en Jean 13:10, lorsqu'il dit : « tout le corps lavé ».

Ces passages de l'épître aux Hébreux nous parlent donc de la purification initiale de la conscience. C'est de cela aussi que nous parle Pierre, dans sa première épître, quand il nous indique que le fondement de notre « bonne conscience » devant Dieu est « la résurrection de Jésus Christ, qui est à la droite de Dieu » (3:21). Jésus a porté nos péchés, il les a expiés. Sa résurrection témoigne de son œuvre parfaitement achevée et nous place dans un état où nous avons bonne conscience devant Dieu.

D'un autre côté, il est vrai aussi que lorsqu'un croyant pêche, sa conscience se charge, et sa communion avec Dieu est troublée. La confession de sa faute est indispensable pour rétablir la communion avec Dieu et ramener la sérénité dans son cœur.

#### 6 *La conscience et la parole de Dieu*

Le chapitre 2 de l'épître aux Romains, dans les versets 12 et suivants, nous donne un enseignement de base au sujet de la conscience. L'apôtre parle du jugement de Dieu et des différences de responsabilité des hommes, selon qu'ils auront « péché sans loi » ou « sous la loi ». Dans ce contexte, il envisage le cas de personnes « qui n'ont point de loi » et qui « font naturellement les choses de la loi ». S'il en est ainsi, « elles montrent l'œuvre de la loi, écrite dans leurs cœurs, leur conscience rendant en même temps témoignage, et leurs pensées s'accusant entre elles, ou aussi s'excusant » (v. 15). L'apôtre ne dit pas si une telle chose est rare ou fréquente — et il exposera la culpabilité de tous au chapitre 3 — mais il parle du principe. Nous voyons ici que tout homme a une certaine notion naturelle du bien et du mal. C'est ce dont Dieu a parlé en Genèse 3:22. L'homme possède une conscience qui peut l'accuser ou chercher à l'excuser. La responsabilité de ceux qui n'ont que leur conscience pour les éclairer est évidemment moindre que la responsabilité de ceux qui ont été instruits par la parole de Dieu ; et il en sera tenu compte au jour du jugement, « au jour où Dieu jugera par Jésus Christ les secrets des hommes » (v. 16).

Les notions de bien et de mal que la conscience naturelle de l'homme peut lui fournir sont assez rudimentaires, et on peut observer qu'elles varient selon les cultures. Dans les contrées où dominent des religions païennes (ou des religions qui ne sont qu'une déformation de la révélation de Dieu), le bien et le mal sont souvent confondus.

Au chapitre 7 de l'épître aux Romains, l'apôtre montre le rôle de la parole de Dieu pour éclairer la conscience et lui fournir des normes. Il dit, en donnant l'exemple de la convoitise : « Je n'aurais pas eu conscience de la convoitise, si la loi n'avait dit : Tu ne convoiteras point » (v. 7). Il dit ailleurs, d'une façon plus générale : « Par la loi est la connaissance du péché » (3:20). Toute la parole de Dieu, qu'il s'agisse des commandements de la loi, des récits historiques, des livres poétiques, des prophéties, ou des écrits du Nouveau Testament, contribue à nous inculquer la pensée de Dieu quant au bien et au mal, donc à éclairer et à former notre conscience.

## **7 Quelques exemples du travail de la conscience, dans le Nouveau Testament**

### **7.1 Simon Pierre**

Tout au début de son ministère, depuis la barque de Simon, Jésus prêche à la foule qui se tient sur le rivage (Luc 5). Puis le Seigneur donne l'ordre de lancer les filets pour la pêche. En face de la prise miraculeuse qui vient d'être réalisée, celui qui va devenir le disciple Pierre s'écrie, en se jetant aux genoux de Jésus : « Seigneur, retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur » (Luc 5:8). Sa réaction rappelle celle de Jacob à Peniel et celle d'Ésaïe dans le temple.

### **7.2 La Samaritaine**

Avec une sagesse merveilleuse, Jésus avait parlé à son cœur et à sa conscience (Jean 4). Elle avait laissé la lumière divine éclairer son âme et commençait à discerner la gloire de Celui qui s'était révélé à elle. « Venez », dit-elle aux hommes de la ville, « voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait ; celui-ci n'est-il point le Christ ? » (v. 29). Sa conscience a été mise à découvert et son cœur a été attiré.

### **7.3 Un fils d'abord désobéissant**

Dans une petite parabole, le Seigneur parle de deux fils auxquels leur père demande d'aller travailler dans la vigne (Matt. 21:28-31). L'un d'eux, d'abord récalcitrant, écoute les reproches que lui fait sa conscience et, en fin de compte, fait la volonté de son père. Le Seigneur montre par là que les pécheurs notoires peuvent se repentir et devancer ceux qui soignent leur apparence de justice mais n'écoutent pas leur conscience.

### **7.4 Le fils prodigue**

Dans cette parabole de Luc 15, ce qui ramène le fils égaré, c'est à la fois le poids de la misère dans laquelle il s'est mis et la voix de sa conscience. Il ouvre les yeux sur son péché, sur son indignité, et trouve le chemin de la repentance.

### **7.5 Trois mille âmes**

Au jour de la Pentecôte, les paroles incisives prononcées par Pierre, sous la conduite de l'Esprit Saint, pénètrent profondément dans les consciences des Juifs (Act. 2:22-36). Beaucoup ont « le cœur saisi de componction », c'est-à-dire d'un profond repentir. « Et en ce jour-là furent ajoutées environ trois mille âmes » à l'assemblée chrétienne (v. 41).

### **7.6 Pilate**

En contraste avec les exemples précédents, dans lesquels nous voyons des hommes et des femmes qui écoutent leur conscience, citons le terrible exemple de Pilate. Il sait que Jésus, objet de la haine farouche des Juifs, ne mérite nullement la mort. Torturé par sa conscience, il cherche toutes sortes d'échappatoires pour éviter de prononcer une condamnation. Mais finalement, sous la pression des circonstances, il agit contre sa conscience et condamne le Juste.

## **8 L'exemple particulier de Paul**

En fait, toute la vie de l'apôtre, même celle qui a précédé sa conversion, a été marquée par une « conscience pure ». C'est ce qu'il dit à Timothée au début de la seconde épître (1:3), et qu'il affirme hautement lorsqu'il comparaît devant le sanhédrin, après son arrestation : « Je me suis conduit en toute bonne conscience devant Dieu jusqu'à ce jour » (Act. 23:1). Il expliquera devant Agrippa : « J'ai pensé en moi-même qu'il fallait faire beaucoup contre le nom de Jésus le Nazaréen » (26:9). Pharisien zélé et convaincu, il avait persécuté de toutes ses forces les disciples de Jésus, l'assemblée, et par conséquent Jésus lui-même ! (cf. Gal. 1:13 ; Actes 9:4). Son exemple nous montre de la façon la plus éloquente que la conscience n'est pas un guide fiable, et qu'il ne suffit pas d'avoir bonne conscience pour se trouver dans un bon chemin.

Le Seigneur avait arrêté le persécuteur et le blasphémateur sur le chemin de Damas, et s'était révélé à lui. Brisé, Paul avait découvert son égarement et avait appris à connaître la merveilleuse grâce de Jésus. Le souvenir de ce qu'il avait été l'a accompagné tout au long de sa vie de service, et l'a tenu dans l'humilité. Dans le sentiment de la miséricorde dont il a été l'objet, il rappellera volontiers qu'il est le premier des pécheurs (1 Tim. 1:15) et qu'il n'est pas digne d'être appelé apôtre (1 Cor. 15:9). Éclairée par la révélation divine, sa conscience sera un instrument précieux, dans les mains de Dieu, pour le conduire et le maintenir dans un bon chemin.

Devant le gouverneur Félix, il fait une déclaration qui doit retenir particulièrement notre attention. Après avoir rappelé « qu'il y aura une résurrection, tant des justes que des injustes », il ajoute : « À cause de cela, moi aussi je m'exerce à avoir toujours une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes » (Actes 24:16). La pensée de la résurrection et du tribunal de Christ, devant lequel nous rendrons compte de toutes nos actions, devrait être pour nous un stimulant à marcher soigneusement, notre conscience pesant toutes choses selon les principes divins qui nous ont été révélés. Pour Paul, c'était un exercice constant, et le maintien de sa conscience dans un état où elle n'avait pas de reproches à lui faire était la base de sa relation pratique avec Dieu. Une bonne conscience « devant Dieu et devant les hommes », c'est une conscience qui ne craint ni le regard de Dieu ni celui des hommes. Cela implique une justice pratique devant Dieu et devant les hommes, et un jugement régulier de ses propres défaillances.

C'est en raison d'une bonne conscience que l'apôtre peut se recommander aux prières de ses frères dans la foi. Il peut dire : « Priez pour nous, car nous croyons que nous avons une bonne conscience, désirant de nous bien conduire en toutes choses » (Héb. 13:18). Il n'affirme pas qu'il se conduit bien, mais peut dire que sa conscience est à l'aise.

Paul dit aux Corinthiens : « Je n'ai rien sur ma conscience ; mais par là je ne suis pas justifié » (1 Cor. 4:4). Avoir une conscience qui ne nous reproche rien, c'est essentiel. Mais ce n'est pas une garantie que nous marchions dans le bon chemin.

Il y avait à Corinthe des personnes qui cherchaient à dénigrer l'apôtre en vue de détacher les croyants de lui. Cela l'affligeait et l'inquiétait parce qu'il aimait ceux dont il était le père spirituel. Mais cela ne le troublait pas. Quels que soient les propos malveillants qui étaient répandus à son sujet, il se remettait au Seigneur, « qui aussi mettra en lumière les choses cachées des ténèbres, et qui manifestera les conseils des cœurs ; et alors chacun recevra sa louange de la part de Dieu » (v. 5).

## **9 L'entretien d'une bonne conscience**

La manière dont l'apôtre Paul veillait à l'état de sa propre conscience donne un poids moral particulier à ses paroles. Dans l'enseignement qu'il donne à Timothée, dans la première épître, Paul revient à quatre reprises sur le sujet de la conscience. Tout d'abord, il indique quel était le but de la mission confiée à celui qui devait agir de sa part : « La fin de l'ordonnance, c'est l'amour qui procède d'un cœur pur et d'une bonne conscience et d'une foi sincère » (1:5). L'amour doit imprégner tout le service qui s'exerce dans la maison de Dieu. Mais un amour selon Dieu est inséparable des trois vertus qu'il mentionne ici, et en particulier d'une bonne conscience.

Un peu plus loin, il exhorte « son enfant Timothée » à combattre le bon combat, « gardant la foi et une bonne conscience » (1:19) — en contraste avec quelques-uns qui ont « rejeté » une telle conscience et, à cause de cela, ont « fait naufrage quant à la foi ». Une foi vivante et active, qui garde fidèlement ce que Dieu a révélé, doit aller de pair avec une bonne conscience. Il ne suffit pas de connaître ou de garder la vérité intellectuellement ; il faut qu'elle ait toute sa puissance sur l'âme.

Parmi les choses requises des serviteurs, l'apôtre mentionne : « gardant le mystère de la foi dans une conscience pure » (3:9).

« Aux derniers temps, quelques-uns apostasieront de la foi » (4:1). Après avoir pour un temps donné l'impression d'être des ouvriers du Seigneur, ils donneront un enseignement corrompu. Et ce qui les caractérisera moralement, c'est une « conscience cautérisée » (v. 2). Il s'agit là d'une conscience qui ne parle plus du tout. C'est ce qui arrive lorsqu'on prend l'habitude de la faire taire.

Une bonne conscience est le fondement de la relation pratique de l'âme avec Dieu. Elle donne au croyant de l'assurance lorsqu'il s'adresse à lui par la prière, parce qu'elle est inséparable d'une vraie communion avec lui. C'est ce que Jean écrit dans sa première épître, sans d'ailleurs utiliser le mot « conscience » : « Bien-aimés, si notre cœur ne nous condamne pas, nous avons de l'assurance envers Dieu ; et quoi que nous demandions, nous le recevons de lui... » (1 Jean 3:21, 22). Et « si notre cœur nous condamne » — si notre conscience nous fait sentir nos faiblesses et nos manquements — nous pouvons nous souvenir que « Dieu est plus grand que notre cœur et il sait toutes choses » (v. 20). Dans sa connaissance parfaite, Dieu voit en nous incomparablement plus de déficits que notre conscience ne saurait nous en montrer. Mais nous pouvons tout lui confesser et nous confier en sa grâce surabondante.

Remarquons enfin que la soumission du croyant à l'autorité terrestre n'a pas seulement pour but d'éviter la colère de celui qui peut punir, mais de ne pas entacher sa propre conscience. « Il est nécessaire d'être soumis, non seulement à cause de la colère, mais aussi à cause de la conscience » (Rom. 13:5).

## **10 Ma conscience et celle de mon frère**

Les différences de culture, d'éducation ou de développement spirituel entraînent nécessairement des différences dans l'estimation que peut faire la conscience des croyants. Si nous connaissions mieux les Écritures, nous y découvririons davantage les normes divines ; elles nous formeraient et nous aurions une appréciation plus juste du bien et du mal dans les multiples situations qui se présentent à nous. Néanmoins, la vie nous place fréquemment dans des situations où nous n'avons pas à disposition un verset clair et précis pour nous diriger, et où notre discernement spirituel doit être exercé. Dans de telles situations, le rôle de notre conscience est déterminant. L'apôtre Paul parle en détail de ce sujet aux Romains et aux Corinthiens. Dans chaque cas se dégage la conclusion : il faut avoir égard à sa propre conscience et à celle de son frère.

### **10.1 1 Corinthiens 8 et 10**

La question soulevée est : un chrétien peut-il manger de la viande qui a été sacrifiée aux idoles ? C'était un problème lancinant pour des croyants vivant dans un pays païen, où les viandes provenant des sacrifices idolâtres pouvaient être mangées dans un temple d'idole ou vendues à la boucherie.

Convaincus « qu'une idole n'est rien » (8:4) et que « la terre est au Seigneur et tout ce qu'elle contient » (10:26), des croyants pouvaient se dire qu'il n'y avait en fait aucune différence entre une viande sacrifiée aux idoles et une autre, et avoir pleine liberté d'en manger. L'apôtre leur dit : « Mangez de tout ce qui se vend à la boucherie, sans vous enquérir de rien à cause de la conscience » (10:25). D'autres croyants, moins instruits, plus « faibles » (8:7, 10, 12), avaient « jusqu'à maintenant conscience de l'idole » (v. 7). En voyant la viande, ils voyaient l'idole. S'ils avaient mangé de cette viande, leur conscience aurait été souillée. Il est bien clair que ceux-ci devaient s'abstenir. On ne doit jamais violer sa conscience.

Mais il y a un autre aspect des choses. Si mon comportement — tout en laissant ma conscience à l'aise — incite mon frère dont la conscience est « faible » à faire comme moi, je le conduis à « souiller » sa conscience. Je pêche contre lui. L'apôtre donne l'exemple extrême : « Car si quelqu'un te voit, toi qui as de la connaissance, assis à table dans un temple d'idoles, sa conscience à lui qui est faible, ne sera-t-elle pas enhardie à manger les choses sacrifiées à l'idole ? » (8:10). Et il ajoute : « Or en péchant ainsi contre les frères, et en blessant leur conscience qui est faible, vous péchez contre Christ » (v. 12). L'amour chrétien nous conduit à éviter certaines choses que nous pourrions avoir la liberté de faire, si notre conduite est en piège à nos frères. Il s'agit d'avoir soin aussi de leur conscience.

### **10.2 Romains 14**

Dans ce chapitre, sans utiliser le mot « conscience », l'apôtre donne un enseignement similaire, mais à l'occasion d'une autre chose. L'assemblée de Rome était composée de croyants issus du judaïsme et du paganisme. Les premiers avaient eu l'habitude de célébrer certains jours de fête, de s'abstenir des viandes « impures », et de respecter d'autres prescriptions de la loi de Moïse. Tout cela avait été clairement mis de côté par l'enseignement chrétien, mais le changement était difficile, surtout pour ceux qui s'étaient soumis à ces obligations par conscience envers Dieu. Les croyants qui étaient sortis du paganisme avaient abandonné sans peine leurs pratiques idolâtres, et pouvaient être tentés de « mépriser » leurs frères sortis du judaïsme. Ces derniers, par contre, pouvaient être portés à « juger » ceux qui n'observaient pas les prescriptions de la loi.

« L'un estime un jour plus qu'un autre jour, et l'autre estime tous les jours égaux ; que chacun soit pleinement persuadé dans son propre esprit ! » (v. 5). Que chacun fasse « à cause du Seigneur » et « ayant égard au Seigneur » ce que sa conscience lui dit de faire ! Mais que personne ne juge ni ne méprise son frère, qui est « le domestique d'autrui » ! « Chacun de nous rendra compte pour lui-même à Dieu » (v. 12).

Concernant les viandes que la loi déclarait impures, l'apôtre dit : « Je sais, et je suis persuadé dans le Seigneur Jésus, que rien n'est souillé par soi-même, sauf qu'à celui qui croit qu'une chose est souillée, elle lui est souillée » (v. 14). Un peu plus loin il confirme : « Celui qui hésite, s'il mange, est condamné, parce qu'il n'agit pas sur un principe de foi. Or tout ce qui n'est pas sur le principe de la foi est péché » (v. 23). (« Condamné » signifie ici : condamné dans sa conscience.) Si je suis mal à l'aise avec telle ou telle action envisagée, je dois m'en abstenir, et ne pas faire violence à ma conscience.

Mais il y a aussi la conscience de mon frère que je dois ménager. « Jugez plutôt ceci, de ne pas mettre une pierre d'achoppement ou une occasion de chute devant votre frère » (v. 13). « Il est bon de ne pas manger de chair, de ne pas boire de vin, et de ne faire aucune chose en laquelle ton frère bronche, ou est scandalisé, ou est faible » (v. 21). « Que chacun de nous cherche à plaire à son prochain, en vue du bien, pour l'édification ! » (15:2).

Observons les mots utilisés dans ce chapitre. « L'un croit pouvoir manger de toutes choses » (v. 2) ; « l'un estime un jour plus qu'un autre » (v. 5) ; il s'agit d'être « pleinement persuadé dans son propre esprit » (v. 5) ; l'un « croit qu'une chose est souillée » (v. 14) ; un croyant « approuve » une chose (v. 22) ou « hésite » à son sujet (v. 23). Si le mot « conscience » n'apparaît pas ici, d'autres expressions en fournissent la pensée.

Pour conclure, remarquons que « la foi » encadre ce chapitre. Dans le premier verset, il est question de « celui qui est faible en foi ». Et dans le dernier, nous apprenons que c'est « sur un principe de foi » que tout, dans notre marche chrétienne, doit être fait. Notre

relation pratique avec Dieu a pour pilier autant la foi que la conscience. Une chose faite « sur un principe de foi », c'est une chose faite avec Dieu, dans la conscience qu'elle est approuvée de lui.

### **LA FORME DE LA MAISON Ézéchiél 43:10, 11 par Monard Jacques-André**

#### ***Bibliquest***

Dans un temps où la maison de Dieu est en ruine, la contemplation des plans de la maison de Dieu dans son achèvement futur, avec tous ses détails, amène le fidèle à entrer plus avant dans les pensées de Dieu et à la repentance

ME 1997 p. 7-8

Le prophète Ézéchiél a été emmené à Babylone lors d'une déportation partielle du peuple juif, quelques années avant la destruction de Jérusalem et du temple de Salomon, donc avant la déportation finale et complète du peuple. Il prophétise là, auprès des captifs.

Dans les visions du début de son livre, alors que le temple existe encore, l'Esprit l'emmène à Jérusalem et lui fait contempler les abominations commises par les fils d'Israël pour éloigner l'Éternel de son sanctuaire (8:6). Et dans les chapitres suivants, le prophète voit la gloire de l'Éternel quitter sa demeure, lentement, comme à regret (9 à 11).

Quelque vingt ans plus tard, alors que Jérusalem, son temple et ses murailles ne sont qu'un monceau de ruines, le prophète a les visions rapportées à la fin de son livre (depuis le chap. 40). Pour sa grande consolation, il est invité à voir dans tous ses détails le temple nouveau de la terre millénaire. Plus encore, dans les premiers versets du chapitre 43, il voit la gloire du Dieu d'Israël revenir, entrer dans la maison et la remplir. Le désir de l'Éternel reste le même : demeurer au milieu de son peuple à toujours (43:7, 9).

Mais cette vision d'avenir n'est pas seulement pour Ézéchiél lui-même. Elle est pour la maison d'Israël, en dépit de son misérable état, et doit porter un fruit moral dans les cœurs.

Les versets 10 et 11 du chapitre 43 montrent le double lien qu'il y a entre la connaissance de la maison de Dieu et le travail de repentance qui devait s'opérer dans les cœurs. Il y a là une instruction riche et éloquente pour nous aujourd'hui.

« Toi, fils d'homme, montre à la maison d'Israël la maison, afin qu'ils soient confus à cause de leurs iniquités ; et qu'ils en mesurent la disposition » (v. 10).

En premier lieu, la contemplation de la maison de Dieu telle qu'elle est dans ses pensées, selon sa volonté, bien loin de tout ce que l'homme a pu en faire, devrait nous remplir de confusion et d'humiliation. Quand nous voyons combien pauvrement nous réalisons ce que Dieu nous a enseigné concernant sa maison, n'avons-nous pas lieu d'être confus ?

« Et, s'ils sont confus de tout ce qu'ils ont fait, fais-leur connaître la forme de la maison, et son arrangement,... et toutes ses ordonnances, et toutes ses formes,... afin qu'ils observent toute sa forme, et toutes ses ordonnances, et qu'ils les fassent » (v. 11).

Dieu nous encourage en nous montrant que si le premier message a été reçu, si la confusion a été produite en nos cœurs, nous sommes moralement prêts à recevoir une connaissance plus avancée, plus complète, de sa maison. Nous pouvons entrer plus profondément dans ses pensées et acquérir le discernement de ce qui convient à sa maison. Connaissance dont le secret n'est pas la puissance de l'esprit humain, mais « un cœur brisé et humilié » !

### **Confessions vraies et fausses : la conviction de culpabilité par Siegfried Nick**

#### ***Table des matières***

- 1 Introduction
- 2 Le Pharaon
- 3 Balaam, le faux prophète
- 4 Acan
- 5 Saül, le premier roi d'Israël
- 6 Judas
- 7 David
- 8 Le fils prodigue
- 9 Qu'est-ce qui distingue les confessions vraies ?

#### ***1 Introduction***

Un proverbe français affirme qu'« une faute avouée est à moitié pardonnée ». C'est un encouragement pour tous ceux qui ont un aveu à faire, car il est toujours pénible d'avouer : la fierté en souffre, et l'on craint les conséquences fâcheuses de sa faute. Selon ce proverbe, il est sage de tout confesser sans tarder dans le but d'au moins diminuer la gravité de la faute, et si possible d'obtenir un plein pardon. Mais dans ce proverbe, l'incitation à demander pardon n'a pas pour base un motif moral, c'est seulement une attitude de sagesse qui s'impose sur le plan humain. Il n'est pas question, dans ce proverbe, de savoir si le coupable sent sa faute, ni s'il la regrette. La seule chose qui entre en ligne de compte, c'est de savoir ce qui est le plus profitable : confesser sa faute, ou non.

Au Sud du Cameroun, dans le pays Boulou, on rencontre encore çà et là une coutume particulière pour demander pardon. Si par exemple, un fils a mal parlé contre son père, la coutume l'oblige à se présenter devant son père avec une chèvre pour exprimer ses regrets. Le coupable n'oserait évidemment pas présenter une bête malade ou chétive de peur que cela ne soit perçu comme une attitude de mépris. Mais, même si la chèvre est parfaitement convenable, il n'est pas certain que le père veuille l'accepter. Si la conduite du fils, sa manière de parler de sa faute à son père, ou la manière de présenter ses excuses, ne donnent pas au père offensé la conviction que cette demande de pardon est sincère, deux réactions sont possibles de la part du père :

Soit il refuse tout simplement d'accepter la chèvre, auquel cas la demande de pardon est définitivement rejetée. Soit le père attache la bête à un arbre sans rien dire à son fils ; dans ce cas le père offensé montre qu'il n'est pas sûr que la demande de pardon soit sincère ; il attend que cela devienne clair par la conduite de son fils ; son désir est de voir ce que la Bible appelle « les fruits qui conviennent à la repentance » (Luc 3 v. 8). Si son doute persiste, ou si la fausseté de la demande de pardon devienne manifeste, le père détache la chèvre et la remet à son fils : le pardon est refusé, et la malédiction qui pèse sur le coupable demeure. Ainsi, le pardon dépend du sérieux de celui qui le demande.

Quand quelqu'un réalise qu'il a péché, une question vitale se pose pour lui : « comment puis-je être sûr d'avoir confessé ma faute avec une sincérité suffisante pour que Dieu veuille bien me pardonner ? »

C'est la réponse à cette question qui fera décider de la vie ou de la mort, du bonheur ou du malheur, de l'existence éternelle, heureuse, dans la présence de Dieu, ou de l'existence éternelle dans les tourments de l'étrang de feu, préparé pour le diable et ses anges (cf. Matthieu 25 v. 41).

Regardons ensemble, cher lecteur, sept passages de la Bible où un homme dit : « J'ai péché ». Deux personnes ont obtenu le pardon ; par contre les cinq autres n'ont pas été pardonnées. D'où vient cette différence d'attitude de la part de Dieu ?

Il y a d'abord :

## 2 **Le Pharaon**

Lire le chapitre 10 du livre de l'Exode — voir aussi ch. 9 v. 27.

Dieu avait envoyé Moïse au Pharaon pour lui dire : « Laisse aller mon fils (mon peuple) pour qu'il me serve ; et si tu refuses de le laisser aller, voici je tuerai ton fils, ton premier né » (Exode 4 v. 23)

Malheureusement, le roi d'Égypte n'a pas obéi à l'ordre de Dieu, il a même résisté aux plaies que Dieu faisait venir sur le pays par la main de Moïse. Après la huitième plaie, (les sauterelles), le pays était tellement dévasté que le Pharaon reconnut la nécessité que Dieu fasse cesser immédiatement son jugement. Alors, pour que s'achève cette terrible plaie, il confessa : « J'ai péché contre l'Éternel, votre Dieu et contre vous, et maintenant pardonne, je te prie, mon péché seulement pour cette fois ; et suppliez l'Éternel, votre Dieu, afin seulement qu'il retire de dessus moi cette mort-ci » (Exode 10 v. 16-17). Mais dès que les sauterelles furent parties, le Pharaon refusa de laisser aller Israël.

Voilà une confession qui avait pour seul but d'être délivré d'un jugement, d'échapper aux conséquences d'un péché. Quel en fut le résultat ? Pas de pardon, mais à la fin, un jugement terrible (voir Exode 14 et 15).

Un autre exemple de l'Écriture :

## 3 **Balaam, le faux prophète**

Lire Nombres 22.

Balaam, le faux prophète, était invité par le roi Balak à maudire le peuple d'Israël pour qu'il ne puisse pas détruire les Moabites en leur faisant la guerre. En fait, Dieu n'avait pas autorisé Israël à faire la guerre à Moab. Bien que Dieu ait interdit dès le commencement à Balaam de répondre à cette invitation, ce devin essaie par tous les moyens d'y aller, car il voulait recevoir la récompense promise par Balak. Aussi, pendant qu'il était en chemin pour maudire le peuple, l'Ange de l'Éternel s'opposa à lui et à son ânesse en leur barrant le chemin. Comme Balaam ne voyait pas l'Ange de l'Éternel, il frappa sa bête pour lui faire continuer son chemin, jusqu'à ce que celle-ci se mette finalement à interpeller le faux prophète. Les yeux de Balaam s'ouvrirent enfin et virent l'Ange qui lui disait : « Voici, moi, je suis sorti pour m'opposer à toi, car ton chemin est pervers devant moi » (Nombres 22 v. 32). Devant cette révélation, Balaam déclara : « J'ai péché, car je ne savais pas que tu te fusses placé à ma rencontre dans le chemin ; et maintenant, si cela est mauvais à tes yeux, je m'en retournerai » (v. 34). Nous voyons deux choses importantes dans la réponse de ce faux prophète :

Premièrement, lui-même ne voyait pas que son chemin était mauvais. Non, le seul mal qu'il sentait faiblement, c'était d'avoir, sans raison, frappé sa bête.

Ensuite, même s'il se montrait extérieurement disposé à retourner chez lui, il poursuivit tout de même son chemin, voulant recevoir à tout prix les gages promis.

Ainsi, il y a beaucoup de personnes qui ont déjà confessé leurs péchés en disant : « J'ai péché », sans toutefois être convaincues de la gravité de leurs péchés et de la nécessité de les abandonner.

Encore un autre exemple de l'Écriture :

## 4 **Acan**

Lisez Josué 7.

Lors de la destruction de la ville maudite, Jéricho, un des fils d'Israël, Acan, avait pris du butin : un beau manteau de Shinhar, deux cent sicles d'argent et un lingot d'or de cinquante sicles. Or Dieu avait ordonné de brûler tout ce qui se trouvait dans cette ville pécheresse ; seuls les vases de fer et d'airain, ainsi que l'argent et l'or devaient être conservés pour les mettre dans le trésor de la maison de l'Éternel. Acan, croyant n'être vu par personne, prit de ces choses et les cacha dans la terre au milieu de sa tente. Bien que Dieu ait montré à tout Israël, par une terrible défaite, qu'il y avait un péché grave au milieu d'eux, Acan demeura insensible et ne confessa pas sa transgression.

Sur l'ordre de Dieu, Josué fit approcher les douze tribus d'Israël, pour désigner le coupable par le sort (Prov. 16 v. 33).

La tribu à laquelle Acan appartenait (Juda) fut prise en premier. Pourquoi Acan ne saisit-il pas cette opportunité pour dire : « Arrêtez de chercher, c'est moi le coupable ! » Non, même après que le sort ait désigné sa famille et sa propre maison, il resta muet.

Suite à sa désignation directe, après la question de Josué, Acan dit : « J'ai péché contre l'Éternel ». Était-ce une vraie confession dès lors qu'il n'avait avoué son péché qu'après avoir été démasqué ?

Est-ce là le fruit d'une conscience travaillée par Dieu et pénétrée par le sentiment de sa culpabilité ? Non, pas du tout. Mais, ne pouvant plus échapper, Acan avoue son péché. Ne pouvant plus le cacher, il déclare ce qu'il a fait. Or une confession selon Dieu vient d'un cœur qui en sent lui-même la nécessité.

Encore un autre exemple de l'Écriture :

## 5 **Saül, le premier roi d'Israël**

Lire 1 Samuel 15.

L'Éternel avait ordonné à Saül, par la bouche de Samuel, de détruire entièrement Amalek, car le jour du juste jugement de ce peuple était venu. Saül, avec l'aide de Dieu, avait remporté une grande victoire sur ces ennemis ancestraux du peuple de Dieu. Mais au lieu de tout détruire, il ramène les meilleures bêtes de leurs troupes, et même leur roi Agag vivant. Il avait donc gravement transgressé l'ordre de l'Éternel, et Samuel lui en fit le reproche, disant : « ...la rébellion (opposition à la volonté de Dieu) est comme le péché de divination... Parce que tu as rejeté la parole de l'Éternel, Il t'a aussi rejeté comme roi » (1 Samuel 15 v. 23). Aussitôt, Saül déclare : « J'ai péché, car j'ai transgressé le commandement de l'Éternel et tes paroles, car j'ai craint le peuple et j'ai écouté leur voix ». Au verset 30 il répète pour la seconde fois : « j'ai péché ». Toutefois, il n'hésite pas de demander à Samuel de l'honorer : « Honore-moi maintenant, je te prie, en la présence des anciens de mon peuple... »

Nous trouvons dans cette réponse de Saül trois fautes graves qui ôtent tout sérieux à sa confession :

- Il prétend que sa désobéissance envers la parole de l'Éternel avait un bon motif, un but agréable à Dieu. Comme ces bêtes étaient les meilleures, on pouvait les offrir comme sacrifice à l'Éternel. Mais Dieu lui dit par Samuel : « Écouter (obéir) est meilleur que sacrifice, prêter l'oreille, meilleur que la graisse des béliers » (v. 22) ;

- Il cherche aussi à s'excuser en rejetant la faute sur le peuple. Comme roi, il méconnaît sa responsabilité quant à ce que le peuple faisait ;

- Enfin, sa confession hâtive a avant tout pour but d'échapper à un jugement mérité, et ensuite d'être honoré devant le peuple pour sa victoire sur les Amalékites. Il suppose ainsi que Samuel est disposé à appeler le mal bien (És 5 v. 20).

Voilà une confession qui n'avait pour but que la recherche d'un profit humain, sans qu'il y ait eu le moindre sentiment de culpabilité vis-à-vis de Dieu.

Encore un autre exemple de l'Écriture :

## 6 **Judas**

Lisez Matthieu 26 v. 14-16 ; 27 v. 3-10.

Il s'agit de Judas l'Ischariote, l'un des douze apôtres de Jésus, un disciple qui vendit finalement son maître aux mains de ses ennemis en échange de trente pièces d'argent.

Il n'avait pas cru que le Christ devait mourir (à la croix pour expier les péchés de son peuple et du monde entier). Il ne comprenait pas pourquoi son maître refusait d'être reçu et proclamé comme le roi des juifs. Il pensait peut-être, qu'en mettant Jésus dans une situation sans issue, il l'obligerait à se délivrer miraculeusement. Le peuple verrait alors sa puissance divine, et le proclamerait roi sur Israël. Tel était l'espoir de ce voleur (Jean 12 v. 6) à l'entendement obscurci par le péché, tels étaient les calculs d'un homme que le Seigneur Jésus qualifie de diable (Jean 7 v. 70).

Judas est surpris de voir Jésus se laisser arrêter, outrager et condamner « comme une brebis muette devant ceux qui la tondent » (És. 53 v. 7). Il réalise que son plan a échoué, et n'apporte que le malheur à son maître, ainsi qu'à lui-même ; il commence à avoir des remords. Alors il va dire aux ennemis de son maître qui l'ont soudoyé : « J'ai péché en livrant le sang innocent ». Oui, il avait du remords, mais non pas une tristesse selon Dieu (2 Cor. 7 v. 10), non pas une tristesse comparable à celle que Pierre avait manifestée quand il pleurait amèrement, réalisant qu'il avait renié son Seigneur. Il ne retourna pas vers Jésus pour confesser sa faute, mais étant entièrement sous l'influence de son vrai maître, le diable, il sombra dans un désespoir total, au point de se pendre.

Combien il est sérieux et dangereux de se borner à regretter les conséquences de son péché, sans être réellement attristé selon Dieu à cause du péché lui-même !

Mais voyons maintenant un exemple d'un autre genre :

## 7 **David**

2 Samuel 11 et 12 ; Psaume 32 v. 1-5 et 51.

David, ce roi aimé de Dieu et richement béni de sa part, va pourtant commettre un grand péché. Au lieu d'aller à la guerre avec ses soldats, il était resté à la maison, menant une vie de facilité. Satan saisit cette occasion pour le tenter. La Bible raconte : « Et il arriva, au temps du soir, que David se leva de dessus son lit de repos, et se promena sur le toit de la maison du roi, et il vit une femme qui se lavait (2 Samuel 11 v. 2). Cette femme était déjà mariée à Urie. David n'est pas préparé à résister à cette attaque de l'ennemi ; il succombe à la tentation et commet adultère. Au lieu de confesser son péché, tout effrayé et triste, il cherche à le cacher. Il est alors conduit à commettre des péchés plus abominables encore. Il sera coupable d'un meurtre. Mais Dieu n'abandonne pas son enfant, alors sous l'emprise du diable et du péché. Un travail secret de Dieu va se faire dans la conscience de David pour mettre en lumière ses fautes cachées. David dira dans le Psaume 32 v. 3-4 : « Quand je me suis tu, mes os ont dépéri, quand je rugissais tout le jour ; car jour et nuit ta main s'appesantissait sur moi ; ma vigueur s'est changée en une sécheresse d'été ». Dans ces exercices d'âmes, profonds et constants, la conviction se prépare au-dedans de son cœur : « Je connais mes transgressions, et mon péché est continuellement devant moi. Contre toi (Dieu), contre toi seul, j'ai péché » (Psaume 51 v. 3-4). Pour que le travail de Dieu atteigne son but, Il envoie le prophète Nathan.

Le péché est alors publiquement confessé, et à la suite de cette confession sincère, David peut dire : « Je t'ai fait connaître mon péché, et je n'ai pas couvert mon iniquité... et toi, tu as pardonné l'iniquité de mon péché » (Psaume 32 v. 5 et 2 Samuel 12 v. 12-13).

Ensuite, David pourra dire avec une réelle joie dans son cœur : « Bienheureux celui dont la transgression est pardonnée et dont le péché est couvert » (Psaume 32 v. 1). Si l'homme découvre avec sincérité son péché devant Dieu, Dieu le couvre pour toujours à cause du sang de Christ versé à la croix.

Et voyons maintenant un dernier exemple :

## 8 **Le fils prodigue**

Lisez Luc 15 v. 11-32.

C'est un récit qui a son équivalent chaque jour quelque part dans ce monde. Un père avait deux fils, et le plus jeune demande un jour qu'on lui donne sa part d'héritage, les biens auxquels il aurait eu normalement droit après la mort de son père. Celui-ci est, bien sûr, attristé de ce que son fils ne veut plus vivre avec lui. Il partage l'héritage avant le temps, et, peu de jours après, ce fils cadet s'en va dans un pays éloigné pour tout gaspiller, en vivant avec des gens de mauvaise réputation. Le manque d'argent et la famine l'obligent bientôt à paître un troupeau de cochons (un travail interdit à un juif). Mais après un certain temps, Dieu opère en lui la conviction de son péché. Il comprend que son état misérable est le fruit de sa rébellion contre son père qui est plein de bonté. Après mûre réflexion, il décide de revenir vers son père pour lui dire : « Père, j'ai péché contre le ciel et devant toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils... » Et de fait, il rentre avec ces paroles sur ses lèvres, et voit venir à sa rencontre un père qui l'attend, ému de compassion.

Ce père court vers lui, et le reçoit à bras ouverts. C'est entre ses bras, et couvert de baisers, que le fils prodigue fait sa confession. La réponse du cœur de son père, qui le fait revêtir de la plus belle robe, etc., lui fait comprendre qu'il est pardonné, accepté, reconnu même comme son fils. Pourquoi le fils a-t-il reçu un tel pardon, si vite accordé, sans questions ni conditions préalables ? La raison en est premièrement que le fils est rentré, abandonnant sa vie de péché, ce qui était déjà la preuve indiscutable d'un changement intérieur, plus convaincant que mille paroles ! Ensuite, sa confession montrait qu'il était passé par des exercices profonds avant de décider de revenir. Il dit : « J'ai péché contre le ciel et devant toi ». Il montre ainsi qu'il a saisi que tout péché est d'abord contre Dieu ; c'est Dieu, dans sa sainteté, qui a été offensé.

Ce fils réalise aussi ce que devaient être les conséquences de son péché : il ne méritait plus d'être appelé fils ; il avait tout perdu ; il n'avait plus le droit de réclamer quoi que ce soit. Finalement, il avait péché devant son père, il avait attristé celui qui l'avait gardé tant d'années chez lui avec amour et bonté. Il ne manque pas de l'exprimer, comme, hélas ! c'est trop souvent notre cas. On ne veut pas confesser son péché à celui que l'on a offensé, sous prétexte qu'on l'a déjà confessé à Dieu, mais très souvent on ne l'a pas confessé avec le sérieux nécessaire. Sinon on serait prêt, comme Job, à dire devant les hommes : « J'ai péché et j'ai perverti la droiture, et il ne me l'a pas rendu » (Job 33 v. 27). Ici nous trouvons une confession sérieuse devant Dieu, et devant les hommes auxquels il avait fait tort.

Une telle confession, basée sur une vraie repentance du cœur, ne peut qu'être suivie d'un pardon immédiat et sans réserve.

## 9 **Qu'est-ce qui distingue les confessions vraies ?**

Nous avons étudié la confession de sept personnes qui ont dit : « J'ai péché ! » Cinq n'ont pas obtenu le pardon, et deux ont trouvé le bonheur et la joie dans un pardon qui leur a été accordé immédiatement. Pourquoi Dieu a-t-il reçu de façon différente ces confessions, bien que tous les sept aient prononcé les mêmes paroles ?

Dire : « J'ai péché » n'est malheureusement pas toujours le fruit d'une conscience exercée devant Dieu. Le Pharaon souhaitait simplement la cessation du jugement divin ; Balaam poussé par l'amour de l'argent poursuivait, malgré sa confession, son propre chemin ; Acan, lui, avait été démasqué par les faits, et non par sa conscience ; Saül rejetait la responsabilité sur le peuple, n'ayant

aucun sentiment de sa culpabilité, et Judas quant à lui, le plus malheureux parmi les hommes (Matt. 26 v. 24), ne regrettait que le résultat du péché.

Tel Simon le magicien qui ne se préoccupait que de l'annulation des conséquences de sa faute, l'homme naturel ne sait que faire de la repentance (Actes 8 v. 22-24), son cœur endurci rend insensible sa conscience.

Tous ceux-ci manquaient de cette conviction qu'avaient David et le fils prodigue, ce que David exprime dans le Psaume 51 v. 4 : « contre toi, contre toi seul, j'ai péché ! ». Placés dans la lumière d'un Dieu qui mesure tout acte selon sa sainteté, et non selon la mesure d'une humanité dégradée par la corruption, fruit du péché, David et le fils prodigue ont senti profondément le poids de leurs fautes. Leur confession « j'ai péché » correspondent au cri d'une conscience travaillée, le soupir d'une âme qui languit. Elle ne languit pas après un allègement des conséquences judiciaires, ni après un bénéfice personnel quelconque, qui serait la conséquence d'une attitude extérieure. Cette âme ne désire qu'une seule chose : le pardon venant d'un Dieu qui a donné son fils unique, afin que quiconque se repent et le craint, soit sauvé — s'il était encore dans ses péchés — ou restauré, s'il s'agit d'un croyant en chute (Ps. 130 v. 4).

S'il y a du sérieux, une conviction profonde de culpabilité devant Dieu, la confession elle-même ne nécessite pas de formes spéciales ou de répétition, ni même l'assistance de quelqu'un. Nul besoin d'un médiateur ecclésiastique. Dieu est toujours à l'écoute de ceux qui viennent à Lui, chargés de leurs péchés, prêt à leur accorder son pardon à cause du sacrifice de Christ.

Cher lecteur, à quel groupe appartenez-vous ? Connaissez-vous déjà ce bonheur que David exprime dans le Psaume 32 v. 1 : « Bienheureux celui dont la transgression est pardonnée et dont le péché est couvert ! » ou êtes-vous encore de ceux qui disent avec légèreté : « Oui, bien sûr, nous tous nous avons péché, même moi, j'ai péché ! ». Dieu veut que vous soyez un bienheureux en goûtant au pardon de vos péchés. Voulez-vous demander à Dieu de vous montrer vos péchés et les Lui confesser ? Aujourd'hui ? Maintenant ?

### **Le Vieil homme par Sondez les Écritures, vol.3**

Qu'est-ce que le vieil homme ? Tout homme qui vient au monde, naît pécheur, car il descend d'Adam dont la désobéissance a introduit le péché dans le monde. C'est l'homme naturel qui a la vie et la nature de ses parents. Mais «Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui» (1 Jean 4:9). Celui qui croit en son nom est «né de Dieu», «né de nouveau», pour être un nouvel homme, participant de la nature divine (2 Pi. 1:4). Dès lors, ce que j'étais autrefois, Dieu le considère comme un vêtement mis au rebut. Il n'améliore pas ce qui est ancien, il le place dans la mort avec Christ. Le vieil homme a été crucifié avec lui, ayant reçu en Christ la juste sentence qu'il méritait.

Désormais, Dieu considère le croyant comme un nouvel homme, responsable de marcher comme tel. «Ayant dépouillé le vieil homme» avec ses actions et ayant revêtu le nouvel homme qui est renouvelé en connaissance (Col. 3:9, 10 ; voir aussi Éph. 4:22-24), le chrétien doit connaître et montrer cette nouvelle identité. L'apôtre Paul n'en reconnaissait pas d'autre. «Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création» (2 Cor. 5:17) ; «Je connais un homme en Christ» (2 Cor. 12:2) ; «Je suis crucifié avec Christ ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi» (Gal. 5:20). La vie chrétienne pratique consiste à le réaliser et à montrer les traits du nouvel homme, d'où les exhortations que nous trouvons dans les épîtres.

Mais, avec autant de force, la Parole nous montre — et l'expérience le confirme — que nous avons encore en nous la chair, et dans la chair, le péché, la source de mal en moi. La Parole ne donne pas une définition de la chair, mais elle nous en montre les caractères et les actions. Elle a une pensée, une volonté ; elle convoite (Rom. 8:6, 7 ; Éph. 2:3 ; Gal. 5:14). Elle est présente dans l'homme, parce qu'il descend d'Adam, tout au long de son existence sur la terre : «Ce qui est né de la chair est chair» (Jean 3:6).

La source du mal c'est «le péché qui habite en moi», «dans la chair» (Rom. 7:17, 18 ; 8:3) sur laquelle il imprime un caractère indélébile : «chair de péché» (Rom. 8:3). Il produit toutes les convoitises (Rom. 7:8) qui sont attribuées à la chair, «convoitises charnelles» (Rom. 13:14 ; Gal. 5:16, 24 ; Éph. 2:3 ; 1 Pi. 2:11 ; 2 Pi. 2:10, 18 ; 1 Jean 2:16).

L'homme inconverti est «dans la chair» ; le croyant, né de nouveau, n'est «pas dans la chair, mais dans l'Esprit» (Rom. 8:8, 9). Cependant la chair est toujours en lui et il est en danger de marcher «selon la chair». Elle provoque les défaillances ou les faiblesses des croyants (voir Matt. 26:41 ; Rom. 7:5-25 ; 8:1-13 ; 13. 14 ; Gal. 3:3 ; 5:13, 16-26).

Y a-t-il une différence entre la chair et le vieil homme ? Plusieurs expressions les rapprochent beaucoup. Le vieil homme «se corrompt selon les convoitises trompeuses» (Éph. 4:22) qui caractérisent la chair (voir ci-dessus). «Notre vieil homme a été crucifié» avec Christ (Rom. 6:6) et «ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair» (Gal. 5:24), ont dépouillé «le corps de la chair» dans le baptême (Col. 2:14) et ont «dépouillé le vieil homme avec ses actions» (Col. 3:9). L'un et l'autre désignent la nature marquée par le péché que nous avons reçue de nos parents. L'expression «vieil homme» (Rom. 6:6 ; Éph. 4:22 ; Col. 3:9), par contraste avec le nouvel homme paraît englober tout ce que j'étais — homme pécheur responsable — dans mon ancienne condition avant d'avoir cru. La chair désigne plutôt la nature elle-même avec laquelle j'étais totalement identifié avant ma nouvelle naissance. Elle subsiste en moi, et en elle le péché — source de mal — tant que je suis dans le corps auquel elle est attachée.

### **CŒURS BRISÉS, VASES BRISÉS par G. Combe-G.**

ME 1968 p.43-47

« Les sacrifices de Dieu sont un esprit brisé. Ô Dieu ! tu ne mépriseras pas un cœur brisé et humilié » (Psaume 51:17).

#### **Table des matières**

- 1 Voir sa misère
- 2 Le succès qui fait oublier sa misère
- 3 Comment est reçue la répréhension
- 4 Dieu qui brise le cœur
- 5 Le Seigneur qui brise le vase
- 6 Conclusion

#### **1 Voir sa misère**

Le bien le meilleur qui puisse être accordé à un pécheur, quel qu'il soit, est celui d'avoir les yeux ouverts sur sa misère, de réaliser son état de perdition en s'écriant : « Ô Dieu, sois apaisé envers moi, pécheur ! » (Luc 18:13). Une telle détresse, c'est la porte ouverte à la grâce toute-puissante et salutaire, qui répond exactement aux besoins. C'est l'action bénie de la Parole qui, semée dans la bonne terre, peut germer et porter du fruit.

S'il était besoin d'illustrer par des exemples concluants cette vérité fondamentale, nous en trouverions un grand nombre dans la Parole même, parmi lesquels nous ne citerons que le récit de l'enfant prodigue et celui du geôlier de Philippes.



Ce qui est vrai d'un pécheur l'est aussi d'un croyant surpris par l'Adversaire. Il est vrai que le croyant a une responsabilité particulière, et qu'il peut se trouver sous le gouvernement de Dieu. Toutefois, lorsqu'il s'écarte du chemin approuvé de Dieu, son cœur devra être brisé ; c'est le commencement du chemin de la restauration, but de la discipline. Nombreux sont les faits qui viennent corroborer cette affirmation, aussi bien sur le plan individuel que collectif.

## **2 Le succès qui fait oublier sa misère**

Il n'est pas rare, hélas, de voir des saints de Dieu, même parmi les plus fidèles, tomber dans un dangereux état d'âme, résultant fréquemment de la satisfaction coupable que donne le succès. Témoin, le roi Ézéchias, montrant aux messagers du roi de Babylone toute la maison où étaient renfermés ses objets précieux, l'argent et l'or, et les aromates, et l'huile fine, et tout son arsenal, et tout ce qui se trouvait dans ses trésors ; il n'y eut rien qu'Ézéchias ne leur montrât (2 Rois 20). Ceci illustre bien cette humiliante tendance du cœur naturel, qui se trouve en chacun de nous. Lorsque les avertissements de la Parole ne sont plus écoutés, et que les désirs personnels interviennent — ceux de la vieille nature — la chute devient inévitable, et, avec elle, le tourment, les larmes !

David fut magnifique devant le géant Goliath ! Mais, en présence de Bath-Shéba, quelle misérable faiblesse il montra ! La vue du redoutable Philistin, insultant les troupes rangées du Dieu d'Israël, l'enflamma de cette sainte jalousie pour Dieu, qui fit de ce jeune homme, sans aucune habitude de la guerre, le glorieux vainqueur de l'ennemi séculaire, et le libérateur du peuple élu. Mais plus tard, la vue de Bath-Shéba alluma soudain dans le cœur du roi d'Israël la terrible convoitise qui l'abassa au rang des adultères et des meurtriers ! « Mais la chose que David avait faite fut mauvaise aux yeux de l'Éternel » (2 Samuel 11:27).

## **3 Comment est reçue la répréhension**

La voix de l'Éternel, par Nathan le prophète, est venue retentir aux oreilles de David, pour briser son cœur.

Tomber dans le péché est une chose très grave, car le péché est toujours contre Dieu ; mais, ce qui est particulièrement solennel aussi, c'est la façon de recevoir la répréhension. La droiture de David, sans détourner le gouvernement de Dieu quant aux conséquences de sa faute, permettra une réelle restauration. Quand son cœur fut brisé, par l'opération de la parole de Dieu, le miracle se produisit : la confession immédiate et complète de son péché : « Voici, j'ai été enfanté dans l'iniquité, et dans le péché ma mère m'a conçu... Purifie-moi du péché avec de l'hysope, et je serai pur ; lave-moi et je serai plus blanc que la neige... Rends-moi la joie de ton salut, et qu'un esprit de franche volonté me soutienne » (Psaume 51).

Et Pierre, dont le beau témoignage rendu au Seigneur : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant... » était selon une révélation du Père, Pierre l'apôtre, quand il entendit Jésus lui dire : « Et moi aussi, je te dis que tu es Pierre, et sur ce roc, je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle » (Matt. 16), à ce moment-là, aurait-il été capable de prononcer ces paroles si touchantes d'humilité et si douces pour le cœur de Jésus : « Seigneur, tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime... » (Jean 21:17) ? Ah ! c'est que si dans sa folle confiance en lui-même, le serviteur était tombé lourdement, ensuite, sous l'effet d'un seul regard du Maître, Pierre se souvint, et, précipitamment, « étant sorti dehors, il pleura amèrement » (Luc 22:62). Son cœur maintenant brisé est ouvert à l'action divine et bénie du Seigneur, et cette action est poursuivie jusqu'à ce que Pierre, sondé à fond, puisse être l'instrument docile du Seigneur, et que Celui-ci puisse lui dire : « Pais mes agneaux... Sois berger de mes brebis... Pais mes brebis... » (Jean 21).

## **4 Dieu qui brise le cœur**

Parmi tous les miracles mentionnés dans la Parole, un des plus grands est certainement cette victoire de l'œuvre de Dieu en nous : briser notre cœur ! Souvent, cette victoire est un « tournant », voire même le point de départ d'une vraie consécration, chez un croyant. Ce « miracle » est, presque toujours, le résultat d'un long et patient travail divin opéré dans le cœur par l'action de la Parole. Ce que dit Jérémie (chap. 17:9), concernant l'état de notre cœur, peut produire ce « miracle » sans qu'il y ait une chute particulière dans notre vie. En tous cas, de toutes manières, il faut en arriver là ; c'est là que le Seigneur nous attend !

## **5 Le Seigneur qui brise le vase**

Mais, à cette merveilleuse grâce d'un cœur brisé, transformé, étreint par son amour, le Seigneur peut encore ajouter pour son fidèle témoin celle, plus extraordinaire encore s'il est possible, d'un vase brisé. Méditons à ce propos, l'expérience si parlante du grand apôtre des Gentils. Pour accomplir la tâche qui lui était confiée, une bonne santé, un corps plein de vigueur, ne semblaient-ils pas nécessaires ? Le Seigneur, dans sa sagesse, et pour une raison bien déterminée, a jugé opportun de lui infliger une écharde dans la chair, chose incompréhensible à l'homme naturel. Que faire alors ? Ah ! crier, supplier, faire usage de la ressource de la prière persévérante... Comment ne pas comprendre ce désir d'être délivré d'un obstacle qui entrave constamment celui qui est appelé à exercer un si précieux ministère ? Paul, dans son zèle, n'a pas manqué d'agir ainsi ; mais, fait angoissant, le ciel resta fermé une fois... deux fois... trois fois... ! Hélas, l'écharde n'est pas enlevée ! Pourtant, ô consolation divine, c'est alors que se fait entendre la douce voix du Berger, parlant au cœur de sa chère brebis : « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité ». Les yeux s'ouvrent, tout devient lumineux : ma grâce... ton infirmité... l'apôtre a compris ; vraiment l'une a besoin de l'autre, car la première sans la seconde demeurerait ignorée du serviteur, ignorée aussi de ceux auxquels il est envoyé, et la gloire du Maître en serait ternie ! Puissance divine, faiblesse humaine se rencontrent, se fondent, s'harmonisent ; par ces deux extrêmes, le Seigneur manifeste sa force mystérieuse et transcendante, en cet amour qui rayonne de la croix rédemptrice et du trône de la grâce.

## **6 Conclusion**

Cœurs brisés, vases brisés. Travail de Dieu, travail divin, silencieux, mais combien profond et grand dans ses conséquences ! Puissions-nous, par la grâce de Dieu, faire cette expérience bénie !

« ... Nous avons ce trésor dans des vases de terre, afin que l'excellence de la puissance soit de Dieu et non pas de nous... portant toujours partout dans le corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps » (2 Cor. 4:7,10).

Vases de terre, vases brisés, comme ces cruches des trois cents hommes de Gédéon, qui à cette condition-là seulement permirent aux torches qu'elles contenaient, de répandre au loin leur clarté (Juges 7:16-19).

### **Deux Lettres aux Éphésiens par Paul Fuzier**

#### **Bibliquest**

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1942 p. 76

#### **Table des matières**

- 1 Épître de Paul aux Éphésiens — Position du chrétien dans les lieux célestes
- 2 Apocalypse 2 de Jean — Abandon du premier amour
- 3 Christ veut avoir notre cœur

Deux lettres ont été adressées aux chrétiens d'Éphèse, la première par l'apôtre Paul, la seconde par l'apôtre Jean, transmettant « ce que l'Esprit dit aux assemblées ».

### **1 Épître de Paul aux Éphésiens — Position du chrétien dans les lieux célestes**

Dans la première, des vérités particulièrement élevées sont développées. Les Éphésiens étaient dans un état qui permettait à l'apôtre de placer tout de suite devant eux l'étendue et la grandeur des conseils de Dieu sans qu'il ait eu besoin auparavant de les amener à se juger. Dès le début de sa lettre, l'apôtre peut ainsi leur dire ce que Dieu a voulu faire pour eux — ce qu'Il a fait aussi pour nous. Il nous a élus en Christ avant la fondation du monde ; prédestinés pour nous adopter pour Lui et rendus agréables dans le Bien-Aimé ; nous avons la rédemption par le sang de Christ, mais encore, Dieu nous a fait connaître le mystère de sa volonté, nous a faits héritiers avec Christ et, déjà, nous a donné les arrhes de l'héritage, le Saint Esprit. Sept bénédictions, plénitude de bénédictions qui sont la part des rachetés. S'il y a des bénédictions individuelles, il y a aussi des bénédictions collectives : le mystère de l'Assemblée est révélé, Corps de Christ pour l'édification duquel sont dispensés tous les dons nécessaires. Connaissant ainsi la position dans laquelle ils ont été placés, individuellement et collectivement, les Éphésiens sont alors exhortés — et nous avec eux — à réaliser cette position dans leur vie pratique, reflétant les caractères de Christ : amour et lumière.

Cette lettre n'est-elle pas le vivant exposé de la position du chrétien dans les lieux célestes, en Christ, et de la marche qui en découle, tandis qu'il est encore ici-bas ? Le chrétien est un homme du ciel cheminant pour un temps sur la terre et tout ce qu'il possède, ses vrais biens, sont des biens célestes. Cela, il ne suffit pas de le savoir et de le dire, nous sommes appelés, comme les Éphésiens, à le réaliser. Comment le pourrions-nous ? Tout d'abord, il est nécessaire que nous ayons une connaissance des vérités de la doctrine qui soit bien autre chose qu'une connaissance par l'intelligence : c'est au cœur des Éphésiens que l'apôtre s'adresse. Le christianisme est beaucoup moins affaire d'intelligence qu'exercice de cœur. Ce n'est pas la connaissance toute théorique, sèche et froide, des bénédictions que Christ nous a acquises, de notre position céleste, de notre union avec Lui, de la position céleste de l'Assemblée, c'est une riche connaissance du cœur, les affections réveillées discernant, au delà de ces merveilles de la grâce, Celui qui en est « l'auteur, la source et la cause ». Le christianisme, ce n'est pas « une religion », c'est une Personne. Sa réalisation pratique est aussi une affaire de cœur et c'est ce que Dieu veut nous dire, par le moyen de l'apôtre, comme Il le disait alors aux chrétiens d'Éphèse. Tel semble être l'objet de cette première lettre.

### **2 Apocalypse 2 de Jean — Abandon du premier amour**

Trente ou trente-cinq ans ont passé... Une deuxième épître est adressée à cette même assemblée. Sans doute, beaucoup de ceux à qui était envoyée la seconde avaient été parmi ceux qui avaient reçu la première. Ils étaient alors dans un état sur lequel l'apôtre n'avait rien eu à dire ; quel effet avait produit en eux cette lettre adressée à leur cœur ? N'est-il pas intéressant et instructif de chercher dans la Parole, la réponse à cette question ? Plusieurs caractères sont énumérés, dans cette deuxième lettre, dont nous pourrions bien désirer qu'ils soient aussi ceux de nos assemblées locales. « Je connais tes œuvres et ton travail, et ta patience » (Apoc. 2:2) : trois choses qui nous rappellent ce que l'apôtre Paul avait écrit aux Thessaloniens : « œuvre de foi, travail d'amour, patience d'espérance » et les Thessaloniens étaient « devenus des modèles pour tous ceux qui croient », des modèles, parce qu'imitateurs du Seigneur (1 Thess. 1:3, 6, 7). Sur quatre autres traits notre attention est attirée : le méchant est ôté (selon les enseignements de l'apôtre : 1 Cor. 5:13) ; il y a du discernement spirituel, des souffrances endurées pour le nom du Seigneur et de la persévérance en ces choses : « Tu ne peux supporter les méchants ; et tu as éprouvé ceux qui se disent apôtres et ne le sont pas, et tu les as trouvés menteurs ; et tu as patience, et tu as supporté des afflictions pour mon nom, et tu ne t'es pas lassé » (Apoc. 2:2, 3). Voilà donc un ensemble de sept caractères énumérés qui pourraient nous apparaître comme constituant, dans cette assemblée, un état de choses remarquable et complet. Répétons-le, Dieu veuille que, dans chaque assemblée locale, ces traits soient manifestés pour la joie et la satisfaction de Celui qui est le Chef du Corps, de l'Assemblée (Éph. 1:22, 23).

Cependant il y a un mais : « Mais, j'ai contre toi que tu as abandonné ton premier amour ». C'était au cœur des chrétiens d'Éphèse que l'apôtre Paul s'était adressé et c'était précisément le cœur qui avait défailli ! Combien nous comprenons l'importance des exhortations de l'apôtre dans sa première lettre, combien il avait discerné la chose importante par dessus tout et le danger auquel les Éphésiens étaient exposés ! Ce qui est doux et précieux pour le Seigneur, ce qu'Il désire, c'est un cœur qui ne bat que pour Lui, ce sont des affections dont Il sera le seul objet.

Cette parole solennelle est alors dite à Éphèse : « Souviens-toi... » Souviens-toi de ce jour où, dans ton cœur, Il avait toute la place. S'adressent à son peuple, par la bouche du prophète, l'Éternel avait fait entendre ces paroles : « Je me souviens de toi, de la grâce de ta jeunesse, de l'amour de tes fiançailles... » (Jér. 2:2). Allusion, sans doute, à ce moment où le peuple venait de traverser la Mer Rouge, où il chantait le cantique d'Exode 15, magnifiant Celui qui l'avait délivré. Alors, « Israël était saint à l'Éternel », l'Éternel était tout pour lui. Puis, tout aussitôt, c'est Mara et déjà commence une longue histoire de murmures et d'infidélités. Après huit siècles, l'Éternel pouvait dire encore : « Je me souviens... » Il voudrait aussi qu'Éphèse se souvienne de cette joie, de cette fraîcheur du premier amour. Il voudrait que ce souvenir fasse brûler le cœur, conduise à la repentance et amène l'accomplissement des premières œuvres, fruit du premier amour.

Ce qui a caractérisé l'église d'Éphèse c'est aussi ce qui a caractérisé l'histoire du témoignage sur la terre. Pour ramener les cœurs à Lui, pour réveiller les affections pour sa Personne, le Seigneur permis l'épreuve que Smyrne doit traverser, épreuve qu'Il connaît dans toute son étendue, qui ira croissant, mais qui est mesurée par Celui dont toutes les voies sont sagesse.

### **3 Christ veut avoir notre cœur**

Quel enseignement pour nous ! Christ veut avoir notre cœur : il est son salaire. Sa Personne même, sa Parole dont la richesse infinie nous courbe dans l'adoration sont présentées à nos cœurs, comme la lettre de l'apôtre était adressée au cœur des Éphésiens. Comme eux aussi, si nous avons peut-être manifesté certains caractères que le Seigneur veut apprécier comme fruits de sa grâce, nous avons abandonné ce premier amour qui a pour Lui un si grand prix. Nos cœurs, froids ou tièdes, ne sont pas ce « jardin clos », cette « source fermée », cette « fontaine scellée » où il n'y a de fruits et de parfums que pour Lui seul. Alors, le vent du nord — vent froid et glacial de l'épreuve — a soufflé « pour que les aromates s'exhalent ». Dieu veuille que ce but soit atteint en chacun des siens, afin que le Bien-Aimé puisse venir dans son jardin manger ses fruits exquis. Avec quelle joie Il peut dire : « Je suis venu... » ! Il veut nous associer à cette joie : « Mangez, amis, buvez, buvez abondamment, bien-aimés » (Cant. des cant. 4:12 à 5:1). Puisse-t-elle être notre part à chacun dans ces jours de tristesse !

## QUELQUES CAUSES DE NOTRE FAIBLESSE SPIRITUELLE par Paul Fuzier

Bibliques

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1955 p. 253

### **Tables des matières**

- 1 La faiblesse
- 2 Christ le modèle
  - 2.1 Première tentation
  - 2.2 Deuxième tentation
  - 2.3 Troisième tentation
- 3 Trois des causes principales du déclin et de la faiblesse
  - 3.1 Nourris de Christ
  - 3.2 Nul ne peut servir deux maîtres
  - 3.3 Parole de Dieu appliquée correctement, par l'Esprit

### **1 La faiblesse**

Bien que nous ayons le sentiment de notre bas état et de l'extrême faiblesse d'un témoignage qui nous a été confié par pure grâce et dont nous sommes d'indignes porteurs, nous nous élevons cependant assez volontiers contre les formes extérieures d'un christianisme où l'on ne voit guère de manifestations de vie, oubliant de prendre garde à nous-mêmes en tout premier lieu. Veillons à ce que notre propre christianisme n'ait pas tendance à devenir, plus ou moins, un déroulement de formes, l'accomplissement de certains rites auxquels nous nous livrerions par habitude, sans qu'il y ait un réel exercice de cœur. Le danger est peut-être plus grand que nous ne le pensons !

Si la vie divine que nous possédons ne se manifeste pas dans toute sa puissante réalité, c'est parce qu'elle n'est pas assez nourrie de Christ. Savons-nous recueillir, un jour après l'autre, la manne dont nous avons besoin ? Et si même nous lisons chaque jour une portion des Écritures, le faisons-nous pour satisfaire à une obligation plus ou moins agréable, ou bien parce que notre âme a réellement faim, faim de la Parole, faim de Christ, pain de vie ? Si nous n'agissons en cela que par devoir, c'est sans doute là la cause de cet état de langueur, d'indifférence, qui nous conduirait peut-être à dire, nous aussi, comme Israël autrefois : « Notre âme est dégoûtée de ce pain misérable » (Nomb. 21:5). Nous avons laissé l'ennemi remporter la victoire. Dans la scène de Nombres 21, l'Éternel envoie parmi le peuple les serpents brûlants ; c'était la conséquence de l'état dans lequel il se trouvait et, en même temps, cela en manifestait la cause. Les murmures, le découragement, le dédain et le mépris de la manne, tout cela était l'œuvre de l'ennemi, « le serpent ancien ».

La Parole, lue ou entendue, a-t-elle une action réelle en nous ? A-t-elle de l'autorité sur nos cœurs, afin que nos consciences soient atteintes ? Ce n'est pas seulement la Parole lue ou entendue qui nous est nécessaire, c'est la Parole reçue et appliquée, avec toute sa puissante et divine autorité, jugeant en nous ce qui n'est pas selon Dieu, gouvernant nos pensées, formant nos affections, occupant nos cœurs de Christ. C'est de « l'armure complète de Dieu » que nous avons besoin pour « tenir ferme contre les artifices du diable » et la première pièce de cette armure, la ceinture de la vérité, nous fait trop souvent défaut, confessons-le avec droiture et dans l'humiliation. Et si nous n'avons même pas revêtu la première, point n'est besoin de penser à prendre les autres pièces de l'armure !

### **2 Christ le modèle**

Aussi sommes-nous tant de fois vaincus dans les combats que livre l'ennemi contre l'homme céleste. L'homme céleste c'est l'homme qui, mort et ressuscité avec Christ, vit d'une vie de résurrection. Christ, le véritable homme céleste, est notre parfait Modèle. Chez Lui, il n'y avait rien de la chair, alors qu'elle est toujours en nous ; il nous faut donc réaliser pratiquement que nous avons « dépouillé le vieil homme ». Mais si notre introduction dans la condition céleste nous sépare du domaine de la chair et du sang, elle nous met en présence de « la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes » dont nous avons à subir les assauts. L'homme parfait, l'homme Christ Jésus, a remporté la victoire : considérons-Le dans les trois combats qu'Il livre contre l'adversaire, tels qu'ils nous sont présentés dans l'Évangile selon Luc.

#### **2.1 Première tentation**

« Il eut faim » (Luc 4:1-4). Besoin légitime, sans aucun doute, mais il ne lui suffisait pas d'avoir faim pour prendre de la nourriture si, en cela, il n'avait l'assurance d'obéir à Dieu. La parole de son Dieu c'était, en tout premier lieu, ce qui le faisait vivre, c'est la nourriture dont l'homme céleste ne peut se passer. Et c'était dans cette parole même, expression de la volonté de son Dieu, qu'Il trouvait le motif de ses actes. Lui seul a réalisé en perfection 1 Corinthiens 10:31 : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu ».

L'ennemi le tente : « Si tu es Fils de Dieu, dis à cette pierre qu'elle devienne du pain ». N'est-ce pas aussi ce qu'il nous propose ? Il nous offre des « pierres », c'est-à-dire les choses du monde sous leurs différents aspects, d'un monde qui est caractérisé par la mort, et si nous cédon à ses tentations, de ces « pierres » nous faisons notre « pain ». Nous n'avons plus alors grand appétit pour la seule nourriture qui peut nous faire croître et prospérer spirituellement. Qu'il nous soit accordé de vivre « de toute parole de Dieu » ! Seule, elle contient tout ce qui est nécessaire pour la vie de l'homme renouvelé. Christ en est pour nous la vivante expression, Il est la vraie nourriture de l'âme (cf. Jean 6:54 à 58).

Le Seigneur répond, Il répondra chaque fois par la Parole et en citant le livre du Deutéronome, livre dans lequel nous voyons Moïse s'adresser à Israël, de la part de Dieu, pour lui faire connaître les conditions auxquelles il pourrait jouir du pays dans lequel il allait entrer. Malgré son état manifesté tout au long de son voyage dans le désert, il avait encore une ressource pour cela : l'obéissance. Elle demeure pour nous aussi, si nous voulons livrer le vrai combat chrétien dans les lieux célestes afin de jouir de notre part en haut. Par l'obéissance, nous pouvons triompher de l'adversaire, de ses ruses et de ses artifices, de la même manière, en fait, que Christ, homme ici-bas, a triomphé de lui. Que par l'obéissance, nous soyons ainsi gardés de chercher à faire de « ces pierres » du « pain » !

#### **2.2 Deuxième tentation**

(Luc 4:5-8). C'est « sur une haute montagne » que le diable mène ensuite l'homme parfait. « En un instant », il lui montre, de ce sommet, « tous les royaumes de la terre habitée », offrant de lui donner « toute cette autorité et la gloire de ces royaumes ». Mais à quel prix ? « Si donc tu te prosternes devant moi, elle sera toute à toi ». Jésus, à nouveau, remporte la victoire : « Il est écrit : Tu rendras hommage au Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul ». Il eût pu faire observer à l'adversaire qu'il n'était, lui, qu'un usurpateur, que la gloire de ces royaumes ne lui avait pas été donnée et qu'il ne pouvait, par conséquent, en disposer, tandis que la domination lui appartiendra à Lui, le Christ glorieux, une domination universelle, selon les paroles prophétiques du Psaume 8. Mais Il

ne raisonne pas avec l'adversaire, Il lui oppose la Parole de son Dieu, auquel Il rend hommage, le servant Lui seul. Puissions-nous imiter un tel exemple dans le combat que nous avons à livrer contre le même redoutable adversaire !

Comme il nous présente sa nourriture, des « pierres », pour que nous en fassions la nourriture de nos âmes, du « pain », l'ennemi nous offre aussi, comme un objet à désirer, une position et un certain relief dans ce monde, dont il est le prince. Et parce que nous ne sommes pas revêtus de « l'armure complète de Dieu », nous cédon à la tentation, poursuivant ardemment la recherche de ce que Dieu ne nous a pas donné, au lieu de « chercher premièrement le royaume de Dieu et sa justice » (Matt. 6:33). Tel est le point de départ de la mondanité, aux multiples formes et avec tous ses degrés, mondanité qui entraîne la tiédeur de nos affections pour le Seigneur, le déclin de notre vie spirituelle, pouvant aller de pair d'ailleurs avec une certaine prétention religieuse, bref un état laodicéen. Une idole, des idoles peut-être remplissent nos cœurs, tandis qu'il est écrit : « Tu rendras hommage au Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul ». Il est le Maître que nous devrions servir « Lui seul » et pourtant, en combien de circonstances, ne servons-nous pas celui dont nous avons été affranchis, oubliant que « nul ne peut servir deux maîtres » (Matt. 6:24) ? De sorte qu'en fait, ne pouvant en servir qu'un, nous servons celui des deux que nous n'avons plus à servir !

### **2.3 Troisième tentation**

(Luc 4:9-12). Le diable place maintenant le Seigneur « sur le faite du temple ». Le désert, la montagne, le temple, tels sont les lieux où se déroulent successivement les trois tentations. Ayant échoué à deux reprises, l'ennemi revient à la charge une troisième fois, employant alors un moyen qui, pense-t-il, lui permettra enfin de vaincre : il se servira d'une parole de Dieu ! Par la Parole, il a été vaincu ; par une parole de Dieu ne vaincra-t-il pas ? Celui qui par deux fois a répondu : « Il est écrit », Celui qui désire obéir en toutes choses et n'a d'autre volonté que celle de son Dieu, qui a la loi de Dieu au-dedans de ses entrailles (cf. Ps. 40:8), pourrait-il refuser de conformer ses voies à une parole divine ? Va-t-il donc hésiter à se jeter du faite du temple en bas ? Le faisant, Il aurait obéi à l'adversaire et l'adversaire aurait alors triomphé ! Telle est la troisième tentation, dont l'homme parfait sortira vainqueur comme Il est sorti vainqueur des deux premières.

L'ennemi a bien cité une parole de Dieu, mais ce n'est pas la Parole de Dieu, car il en retranche une partie. Il omet, en effet, les derniers mots du verset 11 du Psaume 91 : « En toutes tes voies ». Or les voies du Seigneur étaient toutes des voies d'obéissance et c'était dans ce chemin que, comme homme, Il pouvait avoir l'assurance d'être gardé. Hors de ce sentier, nous n'avons pas à compter sur la protection divine ! Le Seigneur, marchant dans l'obéissance à la volonté de son Dieu, pouvait dire : « Garde-moi, ô Dieu, car je me confie en toi » (Ps. 16:1), aussi était-il inutile de « tenter Dieu ». Tenter Dieu, c'est Le mettre à l'épreuve, faire quelque chose pour voir si ce qu'Il a dit est vrai. Celui qui croit Dieu n'a besoin d'aucune preuve de la vérité de ce qu'Il a dit.

Encore aujourd'hui, l'adversaire emploie de semblables moyens : il ne met pas en avant ce qui est mauvais mais ce qui est bon, une parole de Dieu ! Il conduit à citer une phrase, un membre de phrase des Écritures pour essayer de justifier une marche infidèle, la présentant peut-être même comme témoignant d'une réelle confiance en Dieu, l'expression d'une foi profonde, alors que pourtant elle est condamnée par la Parole, si nous voulons bien considérer, dans la dépendance de l'Esprit, les enseignements qu'elle nous présente, n'oubliant pas que « les jugements de l'Éternel sont la vérité, justes tous ensemble » (Ps. 19:9). Tant d'hérésies n'ont eu pour point de départ qu'une vérité sortie de sa place dans l'ensemble de la Révélation ! Tant d'égarements ont été présentés comme la stricte obéissance à un verset de la Bible examiné isolément, au mépris de ce qui est contenu dans d'autres passages et dans la méconnaissance du véritable enseignement des Écritures. Et dans la conviction que l'on a d'obéir à une parole de Dieu, au fond l'on désobéit à la Parole et on se laisse, inconsciemment peut-être, conduire par l'adversaire !

## **3 Trois des causes principales du déclin et de la faiblesse**

Ainsi sont mises en lumière trois des causes principales qui sont à l'origine du déclin et qui expliquent notre si grande faiblesse et tant de chutes.

### **3.1 Nourris de Christ**

Notre âme a besoin d'un aliment, Christ pain de vie de « toute parole de Dieu » dont l'homme céleste est appelé à vivre. Au lieu de nous en nourrir, nous succombons souvent aux tentations de notre redoutable adversaire, faisant de « cette pierre » — de ce qui est mort, de tout ce qui est le fruit de l'activité d'un être moralement mort aux yeux de Dieu — « du pain ». S'il y a si peu de manifestations de la vie, si peu de vie en nous, c'est, en premier lieu, parce que nous nous nourrissons spirituellement de ce que nous devrions rejeter, tandis que nous laissons de côté ce qui nous est proposé par Dieu comme le seul vrai aliment de notre âme.

### **3.2 Nul ne peut servir deux maîtres**

« Nul ne peut servir deux maîtres ». Au lieu de le servir « Lui seul », notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ, nous servons si souvent le Mammon qui nous présente, en figure, les richesses, tout ce que le monde peut offrir dans son apparente prospérité. Et tout cela, pour avoir « cette autorité et la gloire de ces royaumes », une place, un nom, un titre, une position dans le monde dont Satan est le prince ! Le danger n'est pas tant de nous trouver dans telle ou telle position, si le Seigneur nous y a réellement placés — Il peut alors garder fidèles ceux qui y sont, et faire qu'ils sachent beaucoup mieux que d'autres ce que c'est que de réaliser la séparation d'avec le monde, bien qu'étant dans le monde. Le danger est dans la recherche de ces choses ; il est particulièrement grand quand nous ne les possédons pas et que l'ennemi les place devant nous, essayant ainsi de nous tenter.

### **3.3 Parole de Dieu appliquée correctement, par l'Esprit**

Au lieu de nous servir de la Parole dans la dépendance de l'Esprit, qui seul peut nous donner la pensée de Dieu, nous nous arrêtons parfois à une parole de Dieu, dont nous faisons une fausse application parce que nous la considérons à part du reste de la Révélation. Chose plus grave encore, nous nous servons parfois d'une telle parole pour essayer de justifier une conduite — égarement doctrinal ou moral — dont il est manifeste qu'elle n'est pas selon les enseignements de la Parole de Dieu. Prétendant obéir à Dieu, nous sommes, sans nous en douter la plupart du temps, le jouet de l'adversaire dont les ruses nous prennent si souvent en défaut.

Que le sentiment de notre extrême faiblesse et des dangers que nous courons, nous conduise à nous « fortifier dans le Seigneur et dans la puissance de sa force », à nous « revêtir de l'armure complète de Dieu », afin d'être rendus capables de « tenir ferme contre les artifices du diable » dans la lutte incessante que nous avons à mener contre « la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes » ! Pour cela regardons à Celui qui est, tout à la fois, dans cette lutte, notre Modèle parfait et notre secours, « car en ce qu'il a souffert lui-même, étant tenté, il est à même de secourir ceux qui sont tentés » (Héb. 2:18).

**Fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ Jésus 2 Timothée 2:1 et Tite 2:11-1 Paul Fuzier**

**Bibliquest**

Les sous-divisions ont été ajoutées par Bibliquest. ME 1950 p. 3

**Table des matières**

- 1 Besoin de force
- 2 Fidélité de Dieu et soins de Sa grâce
- 3 L'enseignement de la grâce selon Tite 2:11-14 — Ne pas abuser de la grâce
- 4 Un chemin de séparation. Les suggestions contraires
- 5 S'arrêter pour faire le point
- 6 La grâce invite à une obéissance de cœur
- 7 La grâce n'ouvre pas la porte au péché
- 8 Avoir Christ pour objet
- 9 Zélés pour les bonnes œuvres

**1 Besoin de force**

La lecture de la seconde épître à Timothée est plus nécessaire que jamais puisque nous sommes arrivés dans les jours dont cette épître nous parle (3:1). Dans ses quatre chapitres, l'apôtre Paul donne des enseignements et des encouragements en vue de temps de ruine, à Timothée d'abord, aux serviteurs de Dieu ensuite, mais aussi à tous les croyants.

Au début de cette année nouvelle, nous nous sentons pressés d'arrêter l'attention des lecteurs du *Messenger Évangélique* sur l'exhortation rappelée en tête de ces lignes. Alors que nous sommes si faibles et que nous voyons s'accroître l'affaiblissement général du témoignage en tant que confié à notre responsabilité, n'est-il pas utile de nous rappeler quelle est la source de la force afin que nous allions tous y puiser largement ? Bien des questions qui se posent aujourd'hui ne seraient même pas formulées si notre niveau spirituel n'avait pas tellement baissé, si nous étions plus forts et vigoureux.

Il semble que deux côtés différents nous soient présentés dans cette exhortation et sans doute le second est-il celui sur lequel il convient de mettre l'accent, car il est plus particulièrement en rapport avec le sujet principal traité dans l'épître.

**2 Fidélité de Dieu et soins de Sa grâce**

Combien nous sommes heureux de pouvoir compter sur un Dieu fidèle et plein de grâce — sur Celui qui est venu ici-bas nous révéler le Père, qui nous a aimés jusqu'à la mort de la croix et qui maintenant, ressuscité et glorifié, nous porte sur ses épaules et sur son cœur, nous entourant de tous les soins de sa grâce ! Il s'occupera de nous jusqu'au bout, soutenant notre faiblesse, Il ne manquera jamais, Il ne peut pas manquer ! Dans des jours de ruine, il est réconfortant de savoir que la grâce de Dieu « qui nous a été donnée dans le Christ Jésus avant les temps des siècles » et qui est « venue » par Lui, selon l'expression de Jean 1:17, demeure. En contraste avec la ruine, ce qui est en Dieu, ce qui vient de Lui est immuable — c'est ce que nous présente le premier chapitre de l'épître. Tout ce qui est de Dieu, a-t-on dit, tout ce que Dieu a fait subsiste, brillant et sûr pour la foi dans les jours sombres, en attendant que tout soit manifesté en gloire.

Ayant fait dans le passé de si précieuses expériences des soins de la grâce, nous pouvons regarder en avant, « fixant les yeux sur Jésus », et tous, nous adresser à Dieu, unis dans une même pensée de reconnaissance et de confiance, chantant avec bonheur :

Ta sagesse, ta grâce et ton pouvoir s'unissent

Pour nous conduire au séjour bienheureux.

Ô Dieu ! jamais pour nous tes soins ne s'affaiblissent :

La nuit, le jour, tu nous suis de tes yeux.

Tendres compassions, force au jour de l'épreuve,  
Grâce et pardon, long support, douce paix,  
De ton cœur plein d'amour jaillissent comme un fleuve  
Qui ne s'épuise et ne tarit jamais.

**3 L'enseignement de la grâce selon Tite 2:11-14 — Ne pas abuser de la grâce**

Il y a un autre côté, que l'on serait tenté de perdre de vue quand on parle de la grâce. Si le premier se rapporte, entre autres, aux versets 9 et 10 du premier chapitre, le second est en relation avec les enseignements que va donner l'apôtre dans le chapitre 2 et aussi dans la suite de l'épître. Rappelons Tite 2:11 à 14 : « Car la grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes, nous enseignant que, reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivions dans le présent siècle sobrement, et justement, et pieusement, attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres ». — Il abuserait de la grâce celui qui penserait que la grâce de Dieu est comme une espèce de blanc-seing qui lui permet, au fond, de toujours faire sa propre volonté — celui qui se contenterait d'agir de façon que le monde ne blâme pas sa conduite et qui, ayant plus ou moins conscience qu'une telle marche ne correspond pas à la pensée divine, se bornerait à compter sur la grâce pour que tout aille bien à la fin. Il méconnaîtrait le véritable caractère de la grâce de Dieu. N'oublions pas que cette grâce qui est apparue à tous les hommes (2 Tim. 1:9-10 ; Tite 2:11) et qui aujourd'hui enseigne les croyants, c'est la grâce de Dieu, d'un Dieu qui est amour et qui est lumière.

Elle nous enseigne à renier l'impiété et les convoitises mondaines, c'est-à-dire à ne plus vivre dans ce monde comme y vivent les inconvertis. Celui qui n'est pas né de nouveau ne peut ni se confier en Dieu ni marcher dans sa crainte : il vit dans l'impiété ; il ne connaît ni le Père, ni l'amour du Père puisqu'il n'est pas enfant de Dieu, aussi il aime le monde et les choses qui sont dans le monde, convoitise de la chair, convoitise des yeux, orgueil de la vie — les convoitises mondaines (1 Jean 2:15 à 17). La grâce de Dieu enseigne le croyant à rejeter tout cela, à ne plus rien connaître de ce qui caractérise une vie d'impiété et de ce qu'est le monde avec ses convoitises ; elle le sépare du monde sous tous ses aspects, politique, social, religieux. C'est en raison de sa position d'enfant de Dieu que le racheté, uni à Christ, est séparé du monde et mis à part pour Dieu : « Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu ; c'est pourquoi le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu ». — « Moi, je leur ai donné ta parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde » (1 Jean 3:1 ; Jean 17:14 et 16). Il y a incompatibilité absolue entre ce qui est du Père et ce qui est du monde.

Bien que n'étant pas du monde, le croyant est cependant appelé à y vivre et c'est encore la grâce de Dieu qui l'enseigne à cet égard : elle l'enseigne à vivre « dans le présent siècle sobrement, et justement, et pieusement, attendant la bienheureuse espérance et

l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ... ». Elle nous enseigne à discerner la volonté de Dieu et à sacrifier la nôtre à la sienne.

#### **4 Un chemin de séparation. Les suggestions contraires**

L'apôtre Paul voyait déjà les premiers signes du déclin, l'édifice à la construction duquel il avait travaillé menaçait ruine, la maison de Dieu était devenue « une grande maison » — et quels progrès le mal n'a-t-il pas faits depuis lors ! Au sein d'un tel état de choses, quel était pour Timothée, pour nous aujourd'hui, le chemin à suivre ? Un chemin de séparation : retire-toi... purifie-toi... détourne-toi... C'est le chemin que la grâce de Dieu nous enseigne, le seul dans lequel nous pourrions trouver la force.

Mais Satan n'est pas inactif : il sait tout à la fois, comme aux jours de Josué (Josué 9), ouvrir nos yeux sur les dangers et offrir ses ressources. Lui aussi voudrait que nous soyons forts ! Pour nous fortifier, il nous suggère mille moyens, excellents en apparence, et il sait pourquoi il nous les propose ! Nous connaissons bien ses arguments : comment, vous voulez rester des « séparés », alors que vous pourriez être des éléments si utiles dans la vie du pays, ou de la cité tout au moins ? — Les temps sont troublés, les chrétiens sont persécutés dans tant de contrées, n'allez-vous pas au moins, par votre bulletin de vote, prendre parti pour les hommes d'ordre contre ceux qui, arrivés au pouvoir, s'empresseraient peut-être de fermer vos salles de réunion ? — La chrétienté est divisée, c'est attristant ! ne faut-il pas que les vrais croyants marchent ensemble, se mettant d'accord au moins sur quelques points, chacun abandonnant un peu de ses « prétentions », de façon que l'on puisse arriver à un compromis permettant certaines activités communes qui assureront de brillants résultats ? L'unité est impossible ? faites au moins une union chrétienne aussi large que possible... — Comme l'ennemi sait bien se déguiser : il se ferait le protecteur du rassemblement des saints et chercherait la prospérité de l'œuvre de Dieu ! Mais nous n'en finirions pas d'énumérer les suggestions de l'adversaire... qu'il nous suffise de dire qu'elles sont toutes excellentes en apparence, mais aussi toutes en opposition avec les enseignements de la Parole de Dieu et qu'elles visent toutes à l'affaiblissement, à la ruine du témoignage individuel et, surtout, du témoignage collectif. Hélas ! nous nous laissons séduire par les ruses du serpent, nous ne savons pas tenir ferme contre « les artifices du diable », parce que nous sommes trop faibles ! Nous ne nous fortifions pas dans le Seigneur et dans la puissance de sa force, nous ne revêtons pas l'armure complète de Dieu (2 Cor. 11:2-3 ; Éph. 6:10-11 et suivants) et nous glissons de plus en plus sur une pente qui nous éloigne du chemin enseigné par la grâce de Dieu. Plus nous nous écartons de ce chemin, plus nous nous affaiblissons spirituellement, et d'autre part, plus nous nous affaiblissons, plus nous nous écartons. Ne nous le dissimulons pas, c'est là qu'est la véritable cause de la plupart des maux dont nous souffrons — ne pourrions-nous pas dire : de tous ?

#### **5 S'arrêter pour faire le point**

Ne convient-il pas de faire une halte à cette nouvelle étape de notre voyage et de considérer chacun, devant Dieu, où nous en sommes vraiment ? — Ce Dieu, dont la grâce est infinie, nous aidera dans cet exercice de cœur et de conscience qui ne sera certainement pas sans fruits.

#### **6 La grâce invite à une obéissance de cœur**

Le remède n'est pas dans l'établissement d'une sévère réglementation à laquelle chaque croyant serait tenu d'obéir comme à une loi, l'apôtre ne le fait pas dans la deuxième épître à Timothée. Mais cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas obéir, et obéir constamment ! L'apôtre insiste sur l'extrême importance de la Parole, sur l'autorité de la Parole, sur l'obéissance à la Parole (il en parle dans tous les chapitres : 1:13 ; 2:15 ; 3:10, 14, 15, 16, 17 ; 4:2) et exhorte Timothée — et nous avec lui — à se fortifier dans la grâce qui est dans le Christ Jésus. Cette exhortation ne signifie pas : fais pour le mieux et ne te mets pas en souci pour ce qui ne va pas, il y a la grâce... que cela te donne force et courage pour avancer ! — Il n'y aurait aucune force dans un tel chemin, qui serait, en définitive, un chemin de propre volonté. La grâce de Dieu nous invite à une vie d'obéissance et de sainteté pratique. L'obéissance qui nous est demandée, entière et sans réserve, n'est pas l'obéissance légale, si pénible, mais l'obéissance du cœur, heureuse et facile : « Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aime, sera aimé de mon Père ; et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui. ... Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui. Celui qui ne m'aime pas ne garde pas mes paroles » (Jean 14:21, 23, 24).

#### **7 La grâce n'ouvre pas la porte au péché**

Dans le chapitre 6 de l'épître aux Romains, l'apôtre montre que la doctrine de la justification par la grâce, sur le principe de la foi en un Christ livré pour nos fautes et ressuscité pour notre justification, ne conduit pas au péché, mais à la sainteté. Établissant le contraste entre la loi et la grâce, il fait ressortir que l'homme veut se servir de l'une et de l'autre à des fins complètement différentes de celles pour lesquelles Dieu les a données. Avec la loi, l'homme voudrait obtenir une justice qui lui permette de se présenter devant Dieu, alors que la loi lui a été donnée pour qu'il ait la connaissance du péché — d'autre part, il tourne en licence la grâce de Dieu, cette grâce qui lui a été donnée pour le sauver et le délivrer de la puissance du péché. C'est dans ce chapitre que nous avons les trois enseignements si importants : « sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit annulé, pour que nous ne servions plus le péché... Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus. ... Ne livrez pas vos membres au péché comme instruments d'iniquité, mais livrez-vous vous-mêmes à Dieu, comme d'entre les morts étant faits vivants, — et vos membres à Dieu, comme instruments de justice » (v. 6-11 et 12-13). L'apôtre ajoute : « Car le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce. Quoi donc ! pécherions-nous, parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce ? — Qu'ainsi n'advienne ! » (v. 14-15).

Le livre des Juges, appelé à juste titre la deuxième épître à Timothée de l'Ancien Testament, car c'est aussi le livre de la ruine, nous montre, comme cette épître, qu'il n'y a plus que faiblesse si l'enseignement de la grâce n'est pas suivi, si la séparation n'est pas maintenue. Samson a été fort tant qu'il a été « séparé », tant qu'il a manifesté les caractères du nazaréen ; il a été sans force aucune dès qu'il a perdu un seul d'entre eux (Juges 13 à 16).

#### **8 Avoir Christ pour objet**

Ce qui nous sépare du monde, quel que soit l'aspect qu'il revête, c'est Christ. Un Christ mort, « notre seigneur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nos péchés, en sorte qu'il nous retirât du présent siècle mauvais... » (Gal. 1:4 ; cf. Tite 2:12 et Jean 17:14-16), un Christ ressuscité et assis dans les lieux célestes, qui est dans le ciel, glorifié de la gloire qu'il avait auprès du Père avant que le monde fût, afin de nous placer dans une position de sainteté que nous sommes exhortés à réaliser pratiquement : « Et moi, je me sanctifie moi-même pour eux... » (Jean 17:5 et 19). En vérité, « la force et la joie sont dans le lieu où il habite » (1 Chron. 16:27). Pour vivre en ressuscités, cherchant « les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu... » (Col. 3:1 à 3), nous avons besoin de mieux compter sur tout le secours de la grâce divine et de nous laisser enseigner par cette même grâce qui veut nous détacher des choses « qui sont sur la terre » — impiété et convoitises mondaines — en nous occupant de celles « qui sont en haut »,

d'un Christ céleste, seul objet qu'elle place devant le cœur du racheté. Une vie de piété, c'est une vie qui a Christ pour objet. Contemplant sa gloire à face découverte, nous sommes transformés en la même image de gloire en gloire, et ainsi, rendus capables de vivre dans le présent siècle sobrement, et justement, et pieusement... (2 Cor. 3:18 ; Tite 2:12). Quelle force nous aurons alors pour avancer vers le but glorieux qui est devant nous !

## 9 **Zélés pour les bonnes œuvres**

Si nous sommes forts, nous pourrions non seulement glorifier le Seigneur par notre marche dans le sentier étroit qu'Il nous a tracé, mais encore le servir fidèlement. N'oublions pas qu'Il « s'est donné lui-même pour nous, afin qu'Il nous rachetât de toute iniquité et qu'Il purifiât pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres » (Tite 2:14). Ayons à cœur d'être « zélés pour les bonnes œuvres », d'être des serviteurs « utiles au Maître » !

Pour le service comme pour la marche, la séparation est indispensable : 2 Tim. 2:21 nous l'enseigne : « Si donc quelqu'un se purifie de ceux-ci, il sera un vase à honneur, sanctifié, utile au maître, préparé pour toute bonne œuvre » — comme Tite 2:14. Notre peu d'activité nous est parfois reproché, on voudrait voir parmi nous beaucoup plus d'œuvres... — et, peut-être, y a-t-il là un danger que nous ne soupçonnons pas : la conformité au monde religieux qui se glorifie de tant d'activité. Une activité débordante, ayant en vue les meilleurs objets, peut fort bien ne pas être selon Dieu et ne pas avoir son approbation ; il ne sera pas couronné, celui qui n'aura pas combattu « selon les lois », c'est-à-dire selon la Parole et dans l'obéissance à ses enseignements qui doivent faire loi pour chacun des croyants (2 Tim. 2:5). Certes, nous pouvons bien demander à Dieu qu'Il nous donne plus de zèle pour le servir avec fidélité. Pouvons-nous mieux réaliser qu'Il « s'est donné lui-même pour nous, afin qu'Il nous rachetât de toute iniquité et qu'Il purifiât pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres » ! Mais la chose importante, avant d'agir, est de savoir si les œuvres que nous nous proposons d'accomplir sont « bonnes », si elles sont de Dieu et pour Lui. Dieu prépare, tout à la fois, les « bonnes œuvres » dans lesquelles Il désire nous voir marcher et ses serviteurs « pour toute bonne œuvre » (Éph. 2:10 ; 2 Tim. 2:21). Quand cette double préparation a été faite par Dieu, soyons alors très actifs ! « Quant à l'activité, pas paresseux ; fervents en esprit ; servant le Seigneur... » — « Prends garde au service que tu as reçu dans le Seigneur, afin que tu l'accomplisses » (Rom. 12:11 ; Col. 4:17) sont deux exhortations auxquelles il est bon que nous soyons attentifs. — Ce ne sont généralement pas des œuvres qui ont beaucoup d'apparence que nous sommes appelés à accomplir, mais des œuvres cachées aux yeux des hommes, dans lesquelles le serviteur aura l'approbation secrète de son Maître. Nous avons besoin de rechercher ce travail caché, fait avec le Seigneur et pour Lui, de discerner l'activité qu'Il veut nous voir déployer ; si dans ce service et dans cette activité tout est de Lui, tout a été préparé par Lui, œuvres et serviteur, tout ira bien.

Prenons courage ! Une étape de plus vient d'être franchie, le but est près d'être atteint ! Jusqu'à ce moment-là, nous ferons l'expérience de la fidélité de Dieu, sa grâce surabondera ! Mais aussi qu'Il nous donne un saint et ardent désir de le glorifier, de le servir, discernant le caractère des temps que nous vivons, nous laissant enseigner par sa grâce, n'oubliant pas l'exhortation de l'apôtre : « Fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ Jésus ».

Rassasiés des biens de ton amour,  
Désaltérés au fleuve de ta grâce,  
Fais-nous marcher en paix devant la face.  
En te servant humblement chaque jour.

Elle est en toi, la source du bonheur ;  
En toi qui seul es amour et lumière.  
Que ton Esprit, sans cesse, ô notre Père !  
Règle nos pas et garde notre cœur.

## **NOS LECTURES 2 Timothée ; 2 Rois 4:38-44 ; 2 Pierre 3:16-18 par Paul Fuzier**

### **Bibliquest**

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ME 1941 p. 90

### **Table des matières**

- 1 2 Timothée : les saintes Écritures — 2 Pierre 3 :16-18 : tordre les Écritures
- 2 2 Rois 4 : un poison de belle apparence — le remède : Christ

Les trois portions des Écritures rappelées à l'entête de ces lignes nous ont suggéré quelques réflexions qui paraissent répondre à un besoin actuel. C'est ce qui nous engage à les présenter et notre but serait atteint si Dieu, dans Sa grâce, voulait s'en servir d'une part, pour nous détacher de certaines lectures qui offrent un danger caché mais réel cependant (côté négatif), d'autre part, pour nous amener à lire davantage la Parole et les écrits qui nous conduisent sans cesse à la Parole pour nous y faire contempler Christ (côté positif). Il y a aujourd'hui certaines difficultés à vaincre pour se procurer ces écrits, dans nos contrées tout au moins, alors que nous les avons eus librement à notre disposition pendant si longtemps. Dieu ne l'aurait-Il pas permis pour nous en faire apprécier davantage la valeur ? Il nous prive parfois de bénédictions dont nous n'avons pas su goûter tout le prix pour nous amener à les désirer, à les rechercher et à en jouir avec reconnaissance.

### **1 2 Timothée : les saintes Écritures — 2 Pierre 3 :16-18 : tordre les Écritures**

Nous sommes parvenus dans les temps fâcheux des derniers jours ; si nous en doutions, la lecture de la 2<sup>me</sup> épître à Timothée nous éclairerait à ce sujet. Ce sont les temps dont il est parlé au chapitre 3, où les hommes présentent les divers caractères qui y sont énumérés : il suffit d'ouvrir les yeux autour de nous pour n'avoir plus aucun doute. Le dernier trait qui est cité nous rappelle qu'il y a bien « la forme de la piété », mais la puissance en est reniée, en ce sens qu'il n'y a pas la séparation d'avec le mal — doctrinal et moral — caractéristique de la vraie piété. C'est une profession chrétienne, sans la vie. Ce que dit l'apôtre à Timothée, son enfant bien-aimé, s'adresse aussi à nous : « Détourne-toi de telles gens... demeure dans les choses que tu as apprises et dont tu as été pleinement convaincu, sachant de qui tu les as apprises et que, dès l'enfance, tu connais les saintes lettres qui peuvent te rendre sage à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus » (v. 5, 14 et 15). C'est là notre ressource dans ces « temps fâcheux », ce passage étant complété par les versets 16 et 17 qui nous exposent la divine inspiration des Écritures, leur utilité et leur but. Notre privilège c'est bien d'avoir, dans la Parole, tous les enseignements qui nous sont nécessaires pour des jours semblables, de connaître « dès l'enfance... les saintes lettres » (nous avons, en ce qui nous concerne, la Parole complète — ce que Timothée ne possédait pas) et toutes les choses qui nous ont été apprises, dans lesquelles nous sommes exhortés à demeurer. Privilège inestimable. En réalisons-nous le prix, au moins en quelque mesure ?

Mais, il ne suffit pas de posséder un Livre et d'avoir des instructions pour la période difficile que nous avons à vivre, il faut encore que nous en prenions connaissance. Combien nous avons besoin, par conséquent, de lire d'abord la Parole, ensuite les écrits qui nous ont été laissés par des ouvriers qualifiés « exposant justement la parole de la vérité » (2 Tim. 2:15) — écrits qui nous aideront dans la méditation du Saint Livre et fortifieront nos âmes en les occupant de Christ. C'est la nourriture que nous avons la responsabilité de donner, chaque jour, à notre esprit. Nous attachons-nous à la lecture (nous voulons parler ici de nos lectures individuelles, laissant de côté, en ce moment, le sens précis qui est celui de cette expression en 1 Timothée 4:13 : lecture de la Parole dans l'assemblée) et que lisons-nous ? Question sérieuse. Dans une large mesure, elle conditionne notre vie chrétienne, car il y a dans le domaine spirituel — comme dans le domaine physique — une étroite relation entre la vie et la nourriture. Bien souvent, notre vie spirituelle laisse à désirer parce que nous lui avons donné un aliment qui ne convenait pas.

Nos lectures ! Sujet d'ordre essentiellement pratique et qui est d'une si grande importance. Dans Sa bonté infinie, notre Dieu a voulu nous conserver tout ce qui nous est nécessaire : sa Parole et beaucoup de riches écrits, trésor précieux qu'au cours d'une vie entière — nous insistons là-dessus — nous n'arriverons pas à épuiser. Et pourtant, quelles lectures va-t-on chercher parfois ? Laisant de côté ce qui nous a été donné — peut-être parce que « le sain enseignement » n'est pas toujours supporté (2 Tim. 4:3), on se nourrit de quantités d'ouvrages où il y a bien certaines bonnes choses, mais aussi tant d'autres qui le sont beaucoup moins. De telles lectures ne sont-elles pas parmi les plus dangereuses ? Le bon fait passer le mauvais ! Bien sûr, on s'autorise de divers passages pour les justifier et il est à peine besoin de dire que l'on en fausse le sens. 1 Thess. 5:20-21, par exemple, est souvent cité : «Éprouvez toutes choses ; retenez ce qui est bon », on en déduit — bien à tort — que l'on peut tout entendre et tout lire, il suffit, dit-on, de laisser de côté ce qui est mauvais. Demandons-nous, tout d'abord, si nous sommes bien « des hommes faits qui... ont les sens exercés à discerner le bien et le mal » (Héb. 5:14), si nous saurons toujours reconnaître ce qui ne convient pas, afin d'éviter que cela constitue la nourriture de notre esprit. Ensuite, n'oublions pas qu'il est ajouté aussitôt, verset que l'on omet, en général, dans la citation du passage : « Abstenez-vous de toute forme de mal » (v. 22). Le poison pénètre insensiblement, sans même que l'on s'en rende compte et accomplit son œuvre néfaste. L'ennemi arrive ainsi à détourner les cœurs, à semer le doute (c'est son œuvre depuis le commencement : Gen. 3:1), à ébranler la foi. En écrivant ces lignes, nous avons de douloureux exemples présents à la mémoire — de chers enfants de chrétiens qui tordent les Écritures à leur propre destruction (2 Pierre 3:16), en arrivant à douter même de la possession du salut ! Qu'y a-t-il eu à l'origine ? Des « colloquintes sauvages » (2 Rois 4:39). Pas autre chose que de mauvaises lectures, c'est-à-dire de celles où il y avait beaucoup de bon, mais un peu de mauvais. Là aussi, « un peu de levain fait lever la pâte tout entière » (1 Cor. 5:6), et l'adversaire a atteint son but : détourner « leurs oreilles de la vérité », les tourner « vers les fables » (2 Tim. 4:4). Quel solennel « prends garde » ! Puisse « la farine » être apportée là ! (2 Rois 4:41).

Il est si difficile cependant de laisser tant de publications dans lesquelles on a pu trouver quelque bien et d'excellentes pensées. Par contre, il est si facile de raisonner ! « Pensez-vous donc qu'ailleurs, Dieu n'a pas donné aussi quelque chose ? Croyez-vous que c'est seulement dans les écrits à notre disposition qu'il y a de la nourriture ? » Ce sont les objections souvent entendues.

## **2 2 Rois 4 : un poison de belle apparence — le remède : Christ**

Dans le chapitre 4 du second livre des Rois, la Parole nous rapporte un récit sur lequel, surtout, nous aimerions arrêter l'attention, car il pourra être médité avec profit dans ces « temps fâcheux ». Il est beaucoup question de foi dans la première partie du chapitre et de nourriture dans la seconde. C'est de cette deuxième partie que nous voudrions parler.

En un jour de famine, les fils des prophètes étaient rassemblés autour d'Élisée, à Guilgal. Là, il y avait pour eux de la nourriture en abondance : c'était « la grande marmite » que le prophète de l'Éternel avait fait mettre à leur intention. Mais l'un d'eux trouvait peut-être que rester assis et laisser préparer le potage à un autre c'était de la paresse ; peut-être aussi était-il fatigué de cette nourriture, toujours la même. Et puis encore, c'était Guilgal — le lieu de la circoncision, de la mortification de la chair (« Vous êtes morts... Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre » Col. 3:3-5). Cet homme ne devait pas se plaire beaucoup à Guilgal, assis devant l'homme de Dieu. Il sortit. Dehors, « aux champs », quelle activité il va déployer ! Sans doute, en figure, l'activité de la chair religieuse. Lisons le v. 39 : combien de verbes y a-t-il, qui indiquent autant d'actions successives ! Lorsqu'il rentre, il apporte une nourriture nouvelle, des « colloquintes sauvages » desquelles il est dit : « on ne les connaissait pas ». Activité, nouveauté ! Pour quels résultats ? Bien différents, suivant que nous les considérons apparents ou réels. Apparents : « des colloquintes sauvages plein sa robe ». Quelle abondance et quelle joie, sans doute, quand « on versa à manger aux hommes ». Réels : « la mort est dans la marmite ». Il faudra que l'homme de Dieu intervienne, que « la farine » — image de Christ dans la perfection de son humanité — soit apportée pour que l'on puisse à nouveau manger.

Récit riche d'enseignements. Ici-bas, c'est la famine, il n'y a rien pour nourrir nos âmes et réjouir nos cœurs. L'aire est vide, la cuve aussi (2 Rois 6:25-31), ni nourriture, ni joie dans ce monde. Mais pour ceux qui ont le privilège de connaître le vrai Homme de Dieu et de pouvoir se tenir « assis devant lui », il y a de la nourriture en abondance. Comme Marie autrefois, nous pouvons rester à ses pieds, écoutant sa Parole. Il nous a conservé le Livre par lequel Il veut nous parler et tout ce qui nous a été laissé par « des hommes fidèles... capables d'instruire aussi les autres » (2 Tim. 2:2). Ayant un tel trésor à notre disposition, notre place n'est-elle pas aux pieds de l'Homme de Dieu pour savourer ce qu'Il nous a donné, qui nous permet de mieux le connaître parce que nous sommes mis ainsi en contact avec Lui, parce que c'est sa Personne qui nous est proposée pour occuper nos cœurs et nourrir nos âmes ? Irions-nous courir çà et là, à la recherche d'une autre nourriture, de « colloquintes sauvages » qui apporteront « la mort... dans la marmite » ?

L'homme de Baal-Shalisha nous est ensuite présenté et il nous faut le considérer en contraste avec celui dont parle le verset 39. Là, activité, activité fébrile pourrions-nous dire, mais ici c'est tout autre chose. « Et il vint de Baal-Shalisha un homme qui apporta à l'homme de Dieu du pain des premiers fruits, vingt pains d'orge et du grain en épi dans son sac » (v. 42). Qu'a-t-il fait pour avoir tout cela ? Comment l'a-t-il préparé ou obtenu ? Pas un mot à ce sujet. De son activité il ne nous est rien dit. Combien c'est différent du verset 39 ! Et qu'apporte-t-il ? En figure, il apporte Christ. Christ dans ses souffrances et dans sa mort, le grain de blé tombé en terre qui meurt et porte beaucoup de fruit. Christ, le pain de vie descendu du ciel. Christ, ressuscité et glorifié, précurseur des rachetés dans la gloire, « les prémices, Christ ». Il a été occupé de Christ dans le secret, à Baal-Shalisha, il a joui de Sa communion, il a été nourri de Lui : précieuse activité, activité de la foi, mais activité dont il n'est pas fait étalage, dont on ne parle pas. Ce qu'il a pu ainsi recevoir de Christ et connaître de Lui, il ne le donne pas directement au peuple. Contraste encore avec l'homme du verset 39 : celui-là était rentré des champs et aussitôt avait coupé en morceaux dans la marmite les colloquintes sauvages, sans rien montrer et sans rien dire à Élisée. Mais l'homme de Baal-Shalisha apporte tout au prophète de l'Éternel et c'est lui qui dira : « Donne-le au peuple et qu'ils mangent » (v. 43). Nous pourrions encore remarquer que cet homme a le sentiment profond d'avoir apporté bien peu de chose — il ne devait pas en être ainsi de celui qui avait cueilli les colloquintes sauvages — mais avec la bénédiction de l'homme de Dieu, il y aura de la nourriture pour tous : tous seront rassasiés et il y en aura de reste. De reste ! Il y aura toujours dans la Personne excellente de Celui qui nous est proposé comme nourriture quelque chose que nous ne pourrions saisir et sonder. Nous connaissons en partie, il nous faut attendre le jour de la gloire pour connaître à fond, comme nous avons été connus (1 Cor. 13:12) et sonder le mystère aujourd'hui insondable.



Prenons garde aux « colloquentes sauvages ». Au contraire, souvenons-nous de l'homme de Baal-Shalisha. Ces deux choses — côté négatif et côté positif — nous les avons dans le passage cité au début (2 Tim. 3:5, 14 et 15), nous les avons encore dans l'exhortation de l'apôtre : « Vous donc, bien-aimés, sachant ces choses à l'avance, prenez garde de peur qu'étant entraînés par l'erreur des pervers, vous ne veniez à déchoir de votre propre fermeté ; mais croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. À lui la gloire et maintenant et jusqu'au jour d'éternité ! Amen » (2 Pierre 3:17-18).

### LEVONS LES YEUX Paul Fuzier

#### **Bibliquest**

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1944 p. 225

#### **Table des matières**

- 1 Luc 18 — Le cas du pécheur — Le pharisien et le publicain
- 2 Genèse 13 — Le cas du croyant — Abraham
- 3 Lever les yeux — pour nous aujourd'hui
  - 3.1 Voir Celui qui fortifie
  - 3.2 Voir Celui qui est fidèle
  - 3.3 Voir notre rédemption qui approche
  - 3.4 Voir Jésus seul
  - 3.5 Voir Jésus directement

#### **1 Luc 18 — Le cas du pécheur — Le pharisien et le publicain**

Le contraste entre les deux hommes dont nous parle Luc 18:9-14 a été souligné bien des fois. Le pharisien ressemble aux frères de Joseph lorsqu'ils déclarent : « Nous sommes d'honnêtes gens » (Genèse 42:11) ; loin d'avoir le sentiment de son péché, il est profondément convaincu d'être supérieur aux autres, car il a pleine conscience de ses mérites. Le rappel de ce qu'il est et de ce qu'il a fait lui procure une entière satisfaction ; il ne conçoit pas que Dieu ne puisse être satisfait aussi. Au contraire, le publicain prend lui-même ce seul titre : un pécheur. Il sait qu'il mérite la colère d'un bien juste et saint ; voir cette colère apaisée est tout l'objet de sa simple et ardente prière. Ne connaissant pas Dieu comme un Dieu d'amour, effrayé en présence de Sa sainteté, il « ne voulait pas même lever les yeux vers le ciel ». L'enseignement de la parabole ne va pas plus loin ; pour faire ressortir que la propre justice déplaît à Dieu, le Seigneur l'avait dite « à quelques-uns qui se confiaient en eux-mêmes comme s'ils étaient justes ». Il leur montre d'abord un pharisien illustrant l'état de ces quelques-uns : bien qu'il prie et que la prière soit l'expression de la confiance en Dieu, cet homme ne se confiait qu'en lui-même (en fait, remarquons qu'il n'y a, dans ses paroles, aucune demande faite à Dieu) — ensuite, un publicain se trouvant dans une toute autre disposition d'esprit : il craignait Dieu et se confiait en Lui seul, n'ayant de recours possible qu'en Sa miséricorde ; s'il n'ose pas « lever les yeux vers le ciel », c'est parce qu'il ne connaît pas encore tout l'amour qui est dans le cœur du Père.

Béni soit Dieu ! Il s'est pleinement révélé, dans la Personne et par l'œuvre de son Fils, comme le Dieu d'amour. De pauvres pécheurs, dans le sentiment de leur misère et reconnaissant ne mériter que le jugement, peuvent maintenant « lever leurs yeux vers le ciel » et y rencontrer Christ, vrai et seul chemin pour aller au Père ; ils sont même sollicités de le faire et à eux s'adressent les paroles du cantique :

Pécheurs perdus qui, dans votre misère,  
Vers un Dieu saint n'osez lever les yeux,  
Venez à Christ : Il révèle le Père,  
Le Dieu d'amour qui L'envoie des cieus.

#### **2 Genèse 13 — Le cas du croyant — Abraham**

Lever les yeux ! c'est encore cette exhortation qui sera adressée au croyant, tout le long de son chemin sur la terre.

« Et l'Éternel dit à Abram, après que Lot se fut séparé de lui : Lève tes yeux et regarde du lieu où tu es... » (Gen. 13:14-18.)

Abram avait été appelé par Dieu à se séparer de la corruption au milieu de laquelle il vivait à Ur des Chaldéens. Après la mort de son père à Charan, il s'en va avec Saraï sa femme et Lot, son neveu. Ce dernier n'avait reçu aucun appel, il suivait le chemin de son oncle sans avoir eu personnellement affaire avec Dieu ; une querelle de bergers devait être l'occasion de manifester l'état dans lequel il se trouvait. Dieu se sert souvent, pour mettre en évidence ce qui est au plus profond de nos cœurs, de circonstances en apparence insignifiantes. La querelle des bergers de Lot et Abram aurait sans doute été facilement réglée, si Dieu ne l'avait permise dans le but exprès de révéler ce qu'il y avait dans le cœur d'Abram et dans celui de son neveu. Lot lève les yeux, mais il le fait de lui-même sans que Dieu l'y ait invité, et ses regards se dirigent vers ce qui attire le cœur naturel : la riche plaine du Jourdain, cette plaine bien arrosée qui allait devenir un champ de bataille où il aurait perdu ses biens et sa liberté, si Dieu n'était intervenu par le moyen d'Abram pour le délivrer de sa captivité — cette plaine dans laquelle se trouvait Sodome, image du monde, où Lot habitera, où il retournera une deuxième fois, après la défaite des rois, et de laquelle il sera sauvé comme à travers le feu. C'est la fin d'un croyant mondain ; ses yeux étaient dirigés vers les choses terrestres parce que son cœur en était rempli ! Avertissement pour nous, qui nous conduisent à redire cette prière :

Ah ! garde-nous de tourner vers le monde  
D'autres regards que ceux du voyageur !

Dépendant et soumis, Abram a attendu que Dieu lui dise : « Lève tes yeux et regarde, du lieu où tu es... ». Lorsque Dieu nous exhorte à lever les yeux, nous pouvons le faire — nous devons le faire sans aucune crainte. Si Abram avait abandonné à Lot la riche plaine du Jourdain, il l'avait fait pour Dieu. Dieu ne restera pas son débiteur ; Il lui donnera — suivant un principe immuable dans Ses voies — infiniment mieux que ce qu'il a abandonné : le pays ruisselant de lait et de miel. Déjà Abram peut lever ses yeux, car Dieu désire qu'il le considère avant même d'y entrer et de s'y promener en long et en large, avant le jour où il dressera ses tentes à Hébron et bâtira un autel. Jouissant alors de la part que Dieu lui a faite dans ce « bon pays », où sans doute il devra demeurer « comme dans une terre étrangère » (Héb. 11:9), il pourra se prosterner et adorer ; mais, à l'avance, il pouvait de loin lever ses yeux et considérer ce que l'Éternel lui donnait, à lui et à sa semence pour toujours.

### 3 *Lever les yeux — pour nous aujourd'hui*

Ce même appel nous est aussi adressé aujourd'hui : « Lève tes yeux et regarde, du lieu où tu es... ». Levons nos yeux ! au lieu de les diriger vers tant d'objets que l'ennemi nous présente pour nous empêcher de jouir de ce que Dieu nous a donné en Christ et qu'Il veut nous faire goûter dès ici-bas, alors même que nous sommes étrangers et forains sur la terre. Regardons du lieu où nous sommes. Du lieu où nous sommes — là où la sagesse de Dieu nous a placés, chacun — dirigeons nos regards, les regards de la foi, vers les réalités célestes et éternelles qui sont notre part. Il y aura bien de quoi remplir nos cœurs d'une joie ineffable et glorieuse !

#### 3.1 *Voir Celui qui fortifie*

Du lieu où nous sommes... Un désert, « terre aride et altérée, sans eau » selon l'expression du Psalmiste (63:1), un monde ennemi où la haine et la violence se donnent libre cours, dans lequel nous avons à rencontrer bien des luttes et des difficultés, dans les jours actuels surtout, « lieu de misère, de troubles, de combats ». Que de sujets de souffrance dans ce lieu, pour de pauvres pèlerins, voyageurs en route vers le ciel, que de motifs de découragement parfois ! Qu'allons-nous faire, s'il y a encore un peu de chemin à parcourir avant d'atteindre le but ? Écoutons encore une fois la parole divine : « Levez vos yeux en haut et voyez !... » (Ésaïe 40:26-31).

Du sein de la faiblesse

Nous regardons en haut,..

Que voyons-nous ? un Dieu tout-puissant ! Créateur des mondes, Il commande aux armées célestes et toute autorité Lui appartient dans le ciel et sur la terre ! Qui pourrait Lui résister ? Ce Dieu tout-puissant est notre Dieu. Par les écrits du Nouveau Testament, nous savons aussi qu'Il est notre Père. Nous abandonnerait-Il ? Peut-être serions-nous tentés de le dire parfois et certainement l'ennemi est actif pour nous faire croire que notre voie Lui est cachée et que notre cause a passé inaperçue de Lui. Non, ce Dieu tout-puissant est un Dieu fidèle. Il ne se lasse pas et ne se fatigue pas ! — Nos inconséquences, nos faiblesses et nos chutes ne pourront jamais lasser sa patience et fatiguer son cœur d'amour. Il veut nous dispenser tout ce dont nous aurons besoin jour après jour. Si nous sommes lassés du chemin, si notre vigueur disparaît, c'est sans doute parce que nous avons essayé de marcher avec nos propres forces — nous dirions mieux : avec notre propre faiblesse. Mais la force est en Lui seul et Il veut nous la communiquer. Regardant en bas, « les jeunes gens, les jeunes hommes... », c'est-à-dire les plus vigoureux, ne tarderont pas à défaillir, car il n'y a pas de source de force en bas. Mais « bienheureux l'homme dont la force est en toi » (Ps. 84:5), heureux ceux qui s'attendent à l'Éternel ; leurs forces seront renouvelées au fur et à mesure qu'ils avanceront vers le but : « ils s'élèveront avec des ailes, comme des aigles ; ils courront et ne se fatigueront pas, ils marcheront et ne se laisseront pas » (És. 40:31).

#### 3.2 *Voir Celui qui est fidèle*

Ainsi, plus tard, malgré son infidélité, bien qu'il ait tourné son cœur vers les idoles, le peuple pourra lever ses yeux en haut et réaliser Ésaïe 40:26-31, expérimentant que Dieu ne change pas. Ne pouvons-nous pas le faire déjà maintenant, nous dont l'histoire est caractérisée aussi par l'infidélité et dont le cœur a été occupé par tant d'idoles ! Levons nos yeux en haut ! « C'est un Dieu fidèle » (Deut. 32:4).

Gloire à Toi, notre Père !

Gloire à Toi, saint Agneau !

Pour nous plus de misère,

En regardant en haut.

#### 3.3 *Voir notre rédemption qui approche*

Si les jours actuels sont tellement difficiles pour tous, et même angoissants pour ceux qui regardent en bas, n'est-ce pas le signe que « notre rédemption approche » ? Lorsque le Seigneur s'adresse à ses disciples après leur avoir décrit les événements qui allaient se produire peu après, lors de la prise de Jérusalem par Titus, Il fait allusion en quelques mots à la période actuelle — temps de la grâce, durant lequel Jérusalem est « foulée aux pieds par les nations » ; puis Il leur explique qu'après l'accomplissement du temps des nations, se dérouleront des événements effroyables — dont ceux que nous vivons ne sont qu'un échantillon. Il y aura alors « sur la terre une angoisse des nations », bien autrement grande que l'angoisse actuelle des peuples, les hommes rendant l'âme de peur, à cause de l'attente des choses qui viennent sur la terre habitée. Lorsque ces événements commenceront à arriver, que devra faire le résidu fidèle qui aura à traverser cette grande tribulation ? Obéir à la parole du Seigneur, précieuse parole qui est donnée comme un encouragement au milieu de l'épreuve : « Regardez en haut et levez vos têtes, parce que votre rédemption approche » (Luc 21:28).

Il en est de même en ce qui nous concerne. Tandis que se préparent peut-être les événements que le Seigneur annonçait alors et qui se dérouleront après l'enlèvement de l'Église (v. 25, 26), au lieu d'être remplis de craintes et d'angoisse, regardons en haut, levons nos têtes, notre délivrance approche ! Nous attendons « l'adoption, la délivrance de notre corps » (Rom. 8:23). Ce moment est « plus près de nous que lorsque nous avons cru » (Rom. 13:11). N'en voyons-nous pas les signes avant-coureurs, comme le résidu les verra plus tard à la veille de sa propre délivrance ? Tenons-nous plus que jamais à l'écart du monde et de l'esprit qui l'anime, « ne craignez pas leurs craintes et ne soyez pas troublés, mais sanctifiez le Seigneur dans vos cœurs » (1 Pierre 3:14), « regardez en haut et levez vos têtes, parce que votre rédemption approche ».

Du sein de la souffrance

Nous regardons en haut,

D'où Christ, avec puissance,

Redescendra bientôt.

#### 3.4 *Voir Jésus seul*

Levons les yeux ! Christ lui-même est présenté aux regards de notre foi ; c'est sur Lui qu'ils devraient toujours être fixés. Les disciples l'avaient contemplé sur la montagne de la transfiguration ; d'autres objets, sans doute, les avaient occupés tout d'abord : Moïse et Élie, ces deux grands hommes de Dieu de l'ancienne économie — et puis, peut-être : eux-mêmes. Ne parlent-ils pas de « faire » ? L'homme — le croyant aussi — pense toujours être capable de faire quelque chose que ce soit « tout ce que l'Éternel a dit » ou « trois tentes ». Même sur la montagne de la transfiguration, en présence de Celui qui est le Fils bien-aimé du Père et le centre de la gloire, l'homme est encore là qui veut « faire »... Mais la pensée de Dieu est de placer Christ seul devant les regards des siens : « Et eux levant leurs yeux ne virent personne que Jésus seul » (Matt. 17:8). Et Marc ajoute : « Jésus seul avec eux » (Marc 9:8). Levons les yeux pour ne contempler que Lui — Lui qui veut être avec nous tout le long du chemin, en attendant le jour sans fin où nous serons pour toujours avec Lui !

### 3.5 Voir Jésus directement

Bientôt, il ne sera plus question de lever les yeux de la foi, mais ses propres yeux. Alors sera réalisé ce qui nous est présenté par l'image dans le chap. 24 de la Genèse. Isaac lui-même a levé ses yeux (v. 63) : l'épouse est encore en route au travers du désert, mais déjà Isaac, le premier, a levé ses yeux pour la voir paraître, tant il désire avoir auprès de lui l'objet de son amour et de son attente ! Puis « Rebecca leva ses yeux et vit Isaac ; et elle descendit de dessus le chameau » (v. 64). Maintenant, le voyage est achevé, la foi est couronnée, elle fait place à la vue : l'épouse lève ses yeux et contemple enfin celui dont le serviteur lui a parlé tout le long du chemin, celui que déjà elle aimait sans l'avoir vu — celui qui l'a tant aimée ! C'est le moment de la rencontre... Quelques instants encore et nous allons « lever les yeux », voir notre adorable Sauveur, lui être rendus semblables !

Oui, le repos s'apprête ;

Le combat va finir.

Levons en haut la tête,

Car Jésus va venir.

C'est Lui, le Fils du Père,

Le Sauveur éternel,

Qu'en traversant la terre

Nous attendons du ciel !

### **MANQUEMENTS OCCASIONNELS ET MARCHE DANS LE DÉSORDRE par Paul Fuzier**

#### **Bibliquest**

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1957 p. 177

#### **Tables des matières**

- 1 Galates 6:1 — Manquements occasionnels
- 2 Marche dans le désordre — 2 Thes. 3:6
- 3 Danger de ne pas suivre les instructions de la Parole
- 4 Cas concret de marche dans la désordre
- 5 Discipline de 2 Thes. 3:14
- 6 Agir avec spiritualité

#### **1 Galates 6:1 — Manquements occasionnels**

« Frères, quand même un homme s'est laissé surprendre par quelque faute, vous qui êtes spirituels, redressez un tel homme dans un esprit de douceur, prenant garde à toi-même, de peur que toi aussi tu ne sois tenté » (Gal. 6:1).

Un amour vrai s'exerce dans l'obéissance à la Parole ; il est attentif à tout ce qui concerne ceux à l'égard desquels il doit agir, heureux d'y voir le bien pour s'en réjouir, clairvoyant si « quelque faute » vient à se produire, non pour aller colporter le mal ici et là, mais pour « redresser un tel homme dans un esprit de douceur » avant qu'il ne soit trop tard pour l'exercice d'une action efficace. Que Dieu nous donne, « prenant garde à nous-mêmes », d'être assez spirituels pour remplir un tel service ! Seule, en effet, la spiritualité nous permettra de discerner quelle est la « faute » dont le caractère nécessite une action de « redressement » selon Galates 6:1, et nous montrera comment nous devons alors intervenir. C'est un service de sacrificateur qu'il convient de remplir, service impliquant l'habitation dans le sanctuaire, une vie de communion avec Dieu, afin que nous puissions juger des choses non selon nos propres pensées mais selon la pensée de Dieu. Nourris des biens du sanctuaire, de Christ lui-même, nous serons rendus capables d'agir de manière spirituelle pour le discernement de ce qui n'est pas selon Dieu et pour le « redressement » de celui qui « s'est laissé surprendre par quelque faute ».

#### **2 Marche dans le désordre — 2 Thes. 3:6**

« Mais nous vous enjoignons, frères, au nom de notre seigneur Jésus Christ, de vous retirer de tout frère qui marche dans le désordre, et non pas selon l'enseignement qu'il a reçu de nous » (2 Thess. 3:6).

Soulignons, tout d'abord, le caractère de l'injonction de l'apôtre : il l'adresse aux Thessaloniens « au nom de notre seigneur Jésus Christ ». Pourrait-elle avoir une plus grande autorité ? Pour eux, comme aussi pour nous.

Il ne s'agit pas ici de quelqu'un qui « s'est laissé surprendre » mais d'un « frère qui marche dans le désordre ». C'est souvent un manquement occasionnel qui conduit à une marche dans le désordre ; ce qui à l'origine n'a été qu'un faux-pas est devenu un état et cela, peut-être, parce que l'action des frères spirituels, responsables d'intervenir, n'a pas été exercée. Une autre discipline est alors nécessaire : « nous vous enjoignons, frères, au nom de notre seigneur Jésus Christ, de vous retirer de tout frère qui marche dans le désordre ». La communion peut être maintenue à la table du Seigneur (il ne s'agit pas d'une marche dans le péché), mais pas au delà ; elle ne peut être goûtée dans la marche et il importe que ce manque de liberté soit senti afin que le « frère qui marche dans le désordre » arrive à avoir conscience de l'état dans lequel il se trouve.

#### **3 Danger de ne pas suivre les instructions de la Parole**

Tel est le chemin tracé par la Parole. Ne nous croyons pas plus sages que Dieu ! C'est l'ennemi qui, dans des cas semblables, suggère à nos cœurs naturels mille raisonnements qui, au travers de leur diversité, ont un point commun : la conduite qu'ils nous incitent à adopter est en complète opposition avec ce que la Parole nous enjoint de faire « au nom de notre seigneur Jésus Christ ». Que d'excuses l'adversaire sait nous présenter pour nous empêcher de nous « retirer de tout frère qui marche dans le désordre » ! Et cela, la plupart du temps, sous le couvert de l'amour, alors qu'en fait, croyant le manifester, nous ne témoignons que de sentiments naturels très différents d'un amour selon Dieu. Nous ne saurions entreprendre une énumération des multiples excuses mises en avant pour tenter de justifier une conduite qui est une désobéissance formelle à 2 Thess. 3:6 ; elles se résument à peu près à ceci : mais il s'agit d'un frère, nous ne pouvons le laisser dans la difficulté où il se trouve, il faut lui venir en aide et lui témoigner beaucoup d'affection et de sympathie dans sa peine ! Ce faisant, nous n'aimons pas comme Dieu aime. Alors que si nous obéissions simplement à la Parole, notre attitude pourrait être entre les mains de Dieu un moyen d'accomplir un travail utile dans la conscience du « frère qui marche dans le désordre ». Rechercher le bien spirituel de celui que l'on aime, c'est toujours le véritable critère de l'amour selon Dieu.

#### **4 Cas concret de marche dans la désordre**

N'oublions pas quelles peuvent être les conséquences de nos manquements lorsqu'il s'agit d'exercer une action à laquelle la Parole nous invite, soit à l'égard de celui qu'elle appelle « un méchant », soit à l'égard d'un « frère qui marche dans le désordre ». « Le méchant, ses iniquités le saisiront, et il sera tenu par les cordes de son péché ; il mourra faute de discipline » (Prov. 5:22). Dans le

Livre des Proverbes, les bénédictions sont terrestres et la privation de ces bénédictions peut aller jusqu'à la mort du corps ; mais dans l'économie actuelle aussi, Dieu peut retirer celui qui n'est plus propre pour le témoignage (conf. 1 Cor. 11:30). Quelle responsabilité et quelle perte pour celui qui est ainsi retiré ! Mais n'y a-t-il pas aussi la responsabilité de ceux qui peut-être, au point de départ, n'ont pas su exercer la discipline de Galates 6:1 et, ensuite, celle de 2 Thessaloniens 3:6 ?

L'apôtre donne un exemple de marche dans le désordre, le cas particulier motivant son exhortation : « Car nous apprenons qu'il y en a quelques-uns parmi vous qui marchent dans le désordre, ne travaillant pas du tout, mais se mêlant de tout » (2 Thess. 3:11). Au lieu de « manger leur propre pain en travaillant paisiblement » (v. 12), ils vivaient aux dépens d'autrui et s'occupaient de choses qui ne les concernaient pas. Mais ce qui caractérise, d'une façon générale, une « marche dans le désordre », c'est ce que l'apôtre présente au verset 6, savoir une marche qui n'est pas selon l'enseignement des Écritures. Elle ne manifeste pas les caractères de Dieu, d'un Dieu qui « n'est pas un Dieu de désordre, mais de paix » (1 Cor. 14:33) — et cette expression de 1 Cor. 14 nous conduit à nous demander si le verset 16 de 2 Thess. 3 n'est pas en quelque sorte la conclusion du paragraphe précédent, le souhait que formule l'apôtre après avoir écrit les versets 6 à 15. Par conséquent, une telle marche constitue un mauvais témoignage vis-à-vis du monde ; si nous avons le moindre doute à cet égard, il suffirait de comparer 2 Thess. 3:6 à 16 et 1 Thess. 4:11, 12 : « ... vous appliquer à vivre paisiblement, à faire vos propres affaires et à travailler de vos propres mains, ainsi que nous vous l'avons ordonné, afin que vous marchiez honorablement envers ceux de dehors et que vous n'ayez besoin de personne ». Tel est sans doute « l'enseignement qu'il a reçu de nous », auquel l'apôtre fait plus spécialement allusion au verset 6 du chapitre 3 de la 2ème épître.

## **5 Discipline de 2 Thes. 3:14**

Nous avons donc l'enseignement de 1 Thess. 4:11, 12, rappelé au chapitre 3 de la 2<sup>e</sup> Épître, et ensuite la discipline exercée selon l'injonction de l'apôtre au verset 6 de ce dernier chapitre. (Il faut sans doute le souligner : de même que pour la « faute » qui nécessite l'action de Galates 6:1, il faut une vraie spiritualité pour discerner le caractère de la « marche » qui doit conduire à appliquer 2 Thess. 3:6. Si tout cela reste inefficace à l'égard de celui « qui marche dans le désordre », s'il « n'obéit pas à notre parole qui vous est adressée dans cette lettre », il convient alors d'exercer une discipline qui est une discipline d'assemblée : « notez-le, et n'ayez pas de commerce avec lui ». La rupture de communion quant à la marche revêt alors un caractère plus sérieux en ce sens qu'elle résulte non pas d'actions individuelles mais d'une décision de l'assemblée. C'est la même expression qui est employée en 1 Cor. 5:9 et 11 et en 2 Thess. 3:14, bien qu'il s'agisse de deux cas différents. En 1 Cor. 5, il s'agit du « méchant » qui a dû être exclu de la communion à la table du Seigneur ; en 2 Thess. 3, d'un « frère » (v. 15), participant encore à la table du Seigneur mais avec lequel il n'est pas possible d'avoir communion quant à sa marche.

Cette discipline de 2 Thess. 3:14 est exercée en vue d'un but : « afin qu'il en ait de la honte ». Dieu veut par ce moyen atteindre la conscience de celui « qui marche dans le désordre ». En apparence, c'est de la dureté de cœur ; en réalité, c'est un amour selon Dieu manifesté dans l'obéissance à la Parole. N'oublions pas que « les répréhensions de la discipline sont le chemin de la vie » et que « celui qui écoute la répréhension acquiert du sens » (Prov. 6:23 et 15:32). Celui qui, sous prétexte d'amour, agirait autrement, par son action même entraverait le travail que Dieu veut opérer dans la conscience de celui qui « marche dans le désordre » ; il deviendrait alors désobéissant comme lui à la « parole qui vous est adressée dans cette lettre » et la discipline de 2 Thess. 3:14 devrait aussi, semble-t-il, s'appliquer à son propre cas.

Il ne faut voir dans une telle action aucune marque d'hostilité, aucune dureté de cœur ; celui à l'égard duquel elle est exercée est un « frère », mais un frère dans un état qui nécessite qu'on « l'avertisse », en vue de son bien spirituel.

## **6 Agir avec spiritualité**

Dans nombre de cas, au lieu d'interroger la Parole et d'y conformer nos voies, nous nous laissons guider par les sentiments de nos propres cœurs. Cette sentimentalité, qui n'est au fond que l'activité de la chair sous de beaux aspects, nous ôte toute spiritualité, quand encore elle ne résulte pas de notre manque de spiritualité, de ce que nous sommes des « hommes charnels » au lieu d'être des « hommes spirituels » (cf. 1 Cor. 3:1). Vivre dans le sanctuaire, nous nourrir d'un Christ céleste, lire la Parole avec prière et dans la dépendance de l'Esprit, nous débarrassera de nos propres pensées et sentiments, de nous-mêmes, nous fera entrer dans la connaissance de la pensée de Dieu et nous rendra capables d'agir dans la crainte et avec fidélité. Il y aura du bien produit en nous, chez nos frères, en rapport avec l'état et les besoins de chacun, du bien dans l'assemblée, de la gloire pour le Seigneur !

### **PAIX, COURAGE, VICTOIRE Jean 13 à 16 par Paul Fuzier**

#### **Bibliquest**

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1957 p. 29

#### **Tables des matières**

- 1 Le Seigneur laissant Sa paix aux siens
- 2 Le Seigneur encourageant les siens
- 3 La victoire
  - 3.1 Le Seigneur victorieux
  - 3.2 Le croyant victorieux
  - 3.3 Un monde vaincu
- 4 Ce qu'est, et ce que fait, le Seigneur pour les siens

#### **1 Le Seigneur laissant Sa paix aux siens**

« Je vous ai dit ces choses, afin qu'en moi vous ayez la paix. Vous avez de la tribulation dans le monde ; mais ayez bon courage, moi j'ai vaincu le monde » (Jean 16:33). Telle est la conclusion de l'ensemble des chapitres 13 à 16 de l'Évangile selon Jean, dernières paroles du Seigneur à ses disciples avant d'aller à la croix. Ayant « dit ces choses », Il « leva ses yeux au ciel et dit : Père, l'heure est venue... » (17:1).

Pourquoi a-t-Il « dit ces choses » aux siens ? « Afin qu'en moi vous ayez la paix ». Lui va « passer de ce monde au Père » (Jean 13:1) tandis qu'eux vont cheminer dans le monde, un monde ennemi dont Il connaît bien les caractères et les difficultés puisqu'Il y a marché Lui-même. La paix qui a été la sienne, c'est celle qu'Il veut leur donner : « Je vous laisse la paix : je vous donne ma paix ; je ne vous donne pas, moi, comme le monde donne. Que votre cœur ne soit pas troublé, ni craintif » (Jean 14:27). Il ne veut pas que le cœur de ses bien-aimés rachetés soit troublé, troublé en pensant à l'avenir ou en considérant le présent : pour l'avenir éternel, ils ont une place préparée dans la maison du Père, le Seigneur reviendra, Il l'a promis et Il les y introduira, afin qu'ils soient à jamais avec Lui ; pour le présent, quelles que soient les difficultés du chemin, ils peuvent jouir de « sa paix », Il la leur donne (Jean 14:1-3, 27). Et tous les

enseignements qu'Il leur présente, contenus dans les chapitres 13 à 16, sont là pour le temps du voyage, afin « qu'en Lui ils aient la paix », la paix du cœur, si précieuse à goûter dans les circonstances les plus angoissantes. Nous ne pouvons en jouir qu'en Lui seul. Sans doute serait-elle davantage notre part si nous relisions plus souvent ces chapitres de l'Évangile selon Jean. Faisons-le, méditons beaucoup ces quatre chapitres, entrons un peu dans les merveilles qu'ils renferment. C'est le dernier message adressé aux siens par Celui qui allait mettre sa vie pour eux. Quel prix il devrait donc avoir pour nos cœurs ! Puisse notre foi s'en emparer et en jouir pratiquement.

## **2 Le Seigneur encourageant les siens**

Nous avons pensé rappeler ici les exhortations et les encouragements contenus dans ces chapitres, essayant au moins d'en donner la substance. Mais il nous a semblé qu'il était mieux de ne pas le faire : c'eût été une perte pour celui qui se serait contenté de lire une sorte de résumé, faible et incomplet, au lieu d'aller à la source, à la Parole elle-même. Nous nous abstenons donc à dessein de ce rappel, comptant que Dieu nous conduira à lire, chacun pour ce qui nous concerne, cette portion de sa Parole. En le faisant, nous éprouverons l'action puissante de cette Parole « vivante et opérante » pour remplir nos cœurs de calme et de paix. Que peut le monde contre ceux qui sont au bénéfice de toutes les assurances, de toutes les promesses, de toutes les consolations renfermées dans ces chapitres 13 à 16 de l'Évangile selon Jean ?

Le Seigneur ne cache pas aux siens qu'ils ont, qu'ils auront « de la tribulation dans le monde ». Il ne leur dit pas : vous aurez la paix parce que je vais aplanir votre chemin. Mais au contraire : votre chemin sera très difficile, vous connaîtrez tribulations et détresses, vous les connaîtrez d'autant plus que vous marcherez fidèlement (cf. Jean 15:19 à 27 et 2 Tim. 3:12) ; cependant, au travers de tout, vous aurez la paix, parce que « je vous donne ma paix », parce que « je vous ai dit ces choses » pour l'affermissement de votre foi, pour votre consolation, pour « qu'en moi vous ayez la paix ». Emparez-vous de ce que je vous donne, croyez ce que je vous dis et ne vous laissez accabler ni par les épreuves ni par la tribulation ; « ayez bon courage, moi j'ai vaincu le monde ».

## **3 La victoire**

### **3.1 Le Seigneur victorieux**

Il a vaincu le monde, un monde dans lequel Il a « enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même ». Considérons-Le, « afin que nous ne soyons pas las, étant découragés dans nos âmes » (Hébr. 12:3). Venu ici-bas comme envoyé du Père, Il a éprouvé que tout dans ce monde est opposé au caractère qu'Il y a manifesté. « Tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, et la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde » (1 Jean 2:16). Or, Lui pouvait affirmer aux siens : « Les paroles que moi je vous dis, je ne les dis pas de par moi-même ; mais le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les œuvres », et encore : « Le chef du monde vient, et il n'a rien en moi » (Jean 14:10 et 30). Du commencement à la fin de son passage sur la terre, Il a manifesté l'amour en présence de la haine, la justice en face de l'iniquité, Il a présenté la vérité sur une scène de mensonge, Il a fait le bien tandis que le mal est partout. Homme parfait, Il a été ainsi jusqu'au bout de son chemin, surmontant le mal par le bien (cf. Rom. 12:21) et, alors que selon les apparences « le chef du monde » a remporté la victoire en Le faisant clouer sur une croix, c'est Lui qui triomphe par sa mort même (cf. Hébr. 2:14). Dans sa vie et par sa mort, Il a « vaincu le monde » et son prince.

### **3.2 Le croyant victorieux**

Sa vie d'homme de foi a été une victoire complète sur « tout ce qui est dans le monde » et qui « est du monde ». Et c'est le chemin dans lequel nous sommes exhortés à le suivre : « Courons avec patience la course qui est devant nous, fixant les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi » (Hébr. 12:1, 2). Ce n'est que dans ce chemin que nous pourrions être des vainqueurs.

« C'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi » (1 Jean 5:4). Né de nouveau, le croyant possède la nature divine et cette nouvelle nature « ne peut pas pécher » : « Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pas pécher, parce qu'il est né de Dieu », et encore : « Nous savons que quiconque est né de Dieu ne pêche pas, mais celui qui est né de Dieu se conserve lui-même, et le méchant ne le touche pas. Nous savons que nous sommes de Dieu, et que le monde entier gît dans le méchant » (1 Jean 3:9 ; 5:18, 19). Le monde et toutes ses convoitises ne présentent aucun attrait pour le nouvel homme ; de sorte qu'à cet égard la victoire sur le monde est remportée sans qu'il y ait à combattre ; le croyant y a part du seul fait qu'il est né de Dieu : « Tout ce qui est né de Dieu est victorieux du monde » (1 Jean 5:4). Mais la manifestation de la vie divine, reçue par la foi, est souvent entravée par l'action de la chair toujours en nous. Il faut alors lutter pour vaincre ; la puissance de l'Esprit nous est nécessaire pour « faire mourir les actions du corps » (Rom. 8:13), pour mettre en activité la nouvelle nature, manifester la vie et la marche par l'Esprit, en d'autres termes encore, pour vivre la vie de la foi, marcher par la foi. Cette vie, cette marche est une victoire sur le monde et il n'y a pas d'autre moyen de vaincre.

### **3.3 Un monde vaincu**

Le monde n'a pas « connu » son Créateur (Jean 1:10), il a rejeté Celui qui venait ici-bas pour révéler Dieu à l'homme et a mis le comble à son péché en crucifiant le Seigneur de gloire. Tel est au fond son véritable caractère. Mais Celui que le monde a méconnu, rejeté et crucifié, c'est Jésus notre Sauveur. « Fixant les yeux sur Lui », pourrions-nous donc nous associer à ce monde déjà jugé parce que coupable de sa crucifixion et dont nous ne sommes pas comme le Seigneur n'en était pas (Jean 12:31 ; 15:18-24 ; 17:14, 16) — y chercher quelque chose pour nos cœurs, penser y trouver la paix ? La croix de Christ nous en sépare, selon ce qu'écrivit l'apôtre : « Mais qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde » (Gal. 6:14).

Le Seigneur veut qu'en Lui nous ayons la paix, et nous exhorte à avoir « bon courage » dans les tribulations, nous rappelant qu'Il a « vaincu le monde ». Mais encore, après s'être ainsi adressé aux siens, c'est pour eux qu'Il va prier son Père. Il s'occupe toujours de nous de la même manière : Il nous parle pour nous enseigner, nous exhorter, nous encourager et, d'autre part, Il prie pour nous. Et cette activité au double aspect s'exerce en notre faveur de façon incessante. Quel bonheur d'en avoir l'assurance et d'en faire l'expérience !

## **4 Ce qu'est, et ce que fait, le Seigneur pour les siens**

« Jésus dit ces choses », tout ce qu'Il a présenté à ses disciples dans les quatre chapitres précédents, « et leva ses yeux au ciel, et dit : Père, l'heure est venue.. » (Jean 17:1). Ceux qui sont les objets de sa prière sont chers à son cœur : c'est le Père qui les lui a donnés ! Il fait « des demandes pour eux », pas pour le monde, Il prie le Père saint de les « garder en son nom », de les « garder du mal », de les « sanctifier par la vérité ». Puis Il exprime sa volonté, mais c'est aussi une prière : « Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi.. » (17:6, 9, 11, 15, 17, 24). — « Ayant dit ces choses », celles qu'Il a dites aux siens et celles qu'Il a dites à son Père, Il va « au-delà du torrent du Cédron » et, dans le jardin de Gethsémané, Il prend la coupe de la main de son Père : « la coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas ? » (Jean 18:1-11). « Et il sortit, portant sa croix,

et s'en alla au lieu appelé lieu du crâne, qui est appelé en hébreu Golgotha, où ils le crucifièrent... » (Jean 19:17, 18). Il « met sa vie pour ses brebis », donne à son Père un motif nouveau de l'aimer (Jean 10:11, 17, 18). « Maintenant le fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui » (Jean 13:31).

Que la méditation d'un tel sujet nous conduise à réaliser ce pourquoi le Seigneur nous a « dit ces choses ». Qu'en Lui nous ayons la paix et que notre foi fortifiée, nos cœurs s'attachent à Lui pour « courir avec patience la course qui est devant nous, fixant les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi, lequel, à cause de la joie qui était devant lui, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et est assis à la droite du trône de Dieu. Car considérez celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même, afin que vous ne soyez pas las, étant découragés dans vos âmes » (Hébr. 12:1-3).

### ***PARDONNER COMME DIEU PARDONNE par Paul Fuzier***

#### ***Bibliquest***

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest — ME 1956 p. 85

#### ***Table des matières***

- 1 Mesure et nature du pardon
- 2 Deux écueils
- 3 Besoin de repentance
- 4 Susciter la repentance
- 4.1 Moïse et l'affaire du veau d'or
- 4.2 Ton frère
- 4.3 Œuvre de Dieu, rôle de l'offensé
- 5 Conclusion

#### **1 *Mesure et nature du pardon***

Nous sommes exhortés à pardonner « comme Dieu aussi, en Christ, nous a pardonné », « comme aussi le Christ nous a pardonné » (Éph. 4:32 ; Col. 3:13). Ces expressions ne nous donnent pas seulement la mesure du pardon — un pardon entier, sans réserve et sans qu'il reste dans notre cœur le moindre souvenir du tort qui nous a été fait, à l'exemple de Celui qui assure : « Et je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés, ni de leurs iniquités » (Hébr. 10:17) — elles nous montrent aussi quelle est la nature du pardon que nous avons à exercer.

#### **2 *Deux écueils***

N'est-il pas vrai que nous savons trop peu, en général, ce qu'est le pardon à accorder à celui qui a pu nous faire quelque tort ? Nous manquons à cet égard tout autant pour ce qui est de la nature du pardon que pour ce qui est de sa mesure. En ce qui concerne la mesure, si même nous arrivons à dire : je pardonne, n'ajoutons-nous pas souvent, sinon en paroles tout au moins en pensée : mais je n'oublierai jamais ? Ce n'est pas là pardonner comme nous sommes invités à le faire selon Éph. 4:32 et Col. 3:13. Mais, à l'opposé, il y a un autre écueil : nous pourrions croire qu'il faut toujours aller, et aussitôt, vers celui qui nous a occasionné quelque dommage, qui a péché contre nous et, quel que soit l'état dans lequel il se trouve, lui déclarer un pardon sans réserve. Ce ne serait pas là non plus pardonner comme nous avons à le faire, ce serait méconnaître la nature et le véritable caractère du pardon, encourager le coupable à passer à la légère sur le mal au lieu de lui être en aide.

#### **3 *Besoin de repentance***

Un péché commis, nous ne l'oublions que trop, est avant tout un péché contre Dieu, le verset 4 du Psaume 51, entre autres passages, nous l'enseigne clairement. Par conséquent, assurer de notre pardon quelqu'un qui n'a pas jugé la gravité du péché qu'il a commis en fait contre Dieu Lui-même, ce ne serait pas chercher son bien et, par suite, ce ne serait pas l'aimer d'un amour vrai. Nous comprenons donc pourquoi le verset 14 de Col. 3 nous est donné à la suite de l'exhortation du verset 13 : « vous pardonnant les uns aux autres, si l'un a un sujet de plainte contre un autre ; comme aussi le Christ vous a pardonné, vous aussi faites de même. Et par-dessus toutes ces choses, revêtez-vous de l'amour, qui est le lien de la perfection ». L'amour cherche toujours, selon la pensée de Dieu et non selon nos propres pensées, le bien de la personne aimée ; il saura, chaque fois, suggérer les moyens à employer pour toucher le cœur, atteindre la conscience de celui qui a commis le tort, de telle manière qu'il le reconnaisse avec droiture, le confesse et s'en humilie. Le pardon peut alors être déclaré.

Comment Dieu, en Christ, nous a-t-Il pardonné ? Après que nous avons eu confessé nos péchés et exprimé une sincère repentance. Il est prêt à pardonner à tout pécheur, en vertu de l'œuvre de la croix, sa justice étant pleinement satisfaite par le sacrifice expiatoire de Christ, mais Il ne peut exercer ce pardon qu'à l'égard d'un pécheur repentant. Serait-il question de pardon pour celui qui ne réalise pas d'abord qu'il en a besoin ?

Ce principe est vrai, qu'il s'agisse du pardon accordé au pécheur repentant qui vient à Dieu, se tournant vers Christ pour le salut de son âme, ou du pardon gouvernemental, pardon demandé à Dieu, en particulier par un croyant tombé en faute et qui subit les conséquences de sa désobéissance sous le juste gouvernement de Dieu. À quel moment, par exemple, David peut-il dire à l'Éternel : « Tu as pardonné l'iniquité de mon péché » ? Après qu'il Lui a « fait connaître son péché » et qu'il a « confessé ses transgressions ». Avant qu'il en arrive là, tandis qu'il se taisait encore, il éprouvait ce dont il parle dans les versets 3 et 4 du Psaume 32, ne connaissant pas le bonheur d'être pardonné. Le seul fait qui amène David de l'état dépeint dans les versets 3 et 4 du Psaume à celui mentionné à la fin du verset 5 : « Tu as pardonné l'iniquité de mon péché », c'est la confession : « Je t'ai fait connaître mon péché, et je n'ai pas couvert mon iniquité ; j'ai dit : je confesserai mes transgressions à l'Éternel ».

Il en est encore ainsi lorsqu'il s'agit non plus d'un croyant, considéré isolément, mais du peuple de Dieu. Lisons par exemple la prière de Salomon lors de la dédicace du temple et, en particulier, les versets 46 à 53 de 1 Rois 8. Citons aussi une partie de la réponse de l'Éternel à cette prière, telle que nous la trouvons dans le second Livre des Chroniques : « Si je ferme les cieux et qu'il n'y ait pas de pluie, et si je commande à la sauterelle de dévorer la terre, et si j'envoie la peste parmi mon peuple, et que mon peuple, qui est appelé de mon nom, s'humilie, et prie, et cherche ma face, et revienne de ses mauvaises voies, moi aussi j'écouterai des cieux, et je pardonnerai leur péché. » (7:13, 14). Qu'il s'agisse d'un manquement individuel ou du péché du peuple, le chemin est toujours le même : humiliation, confession devant Dieu, abandon de la mauvaise voie. C'est alors seulement que Dieu peut pardonner, et Il se plaît à le faire.

Tel est l'enseignement que nous trouvons aussi dans le Nouveau Testament : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité » (1 Jean 1:9).

## 4 *Susciter la repentance*

### 4.1 *Moïse et l'affaire du veau d'or*

Combien Moïse eût désiré que l'Éternel pardonnât le péché du peuple après l'affaire du veau d'or ! Quelle intercession que la sienne lorsqu'il retourne vers l'Éternel : « Et maintenant, si tu pardonnes leur péché... ; sinon, efface-moi, je te prie, de ton livre que tu as écrit » (Ex. 32:32). Mais l'Éternel ne pouvait pas exaucer la prière de son serviteur « ... le jour où je visiterai, je visiterai sur eux leur péché » (Ex. 32:34). Pourquoi donc ne pardonne-t-il pas ? Parce que le peuple n'a pas confessé son péché et ne s'en est pas repenti. Afin de les amener à le reconnaître publiquement, Moïse avait pourtant brûlé au feu le veau que les fils d'Israël avaient fait, l'avait moulu jusqu'à ce qu'il fut en poudre et répandu ensuite sur la surface de l'eau, eau qu'il leur fit boire. Mais le peuple n'exprime aucun sentiment de repentance et Aaron lui-même — le plus coupable sans aucun doute puisqu'avec Hur il avait la charge du peuple, en l'absence de Moïse monté sur la montagne — méconnaît complètement la responsabilité qui était la sienne, rejetant toute la faute sur le peuple : « tu connais le peuple, qu'il est plongé dans le mal » et donnant à Moïse, dans le dessein de se disculper, un récit des faits très inexact. Elle est saisissante la comparaison que l'on peut établir entre, d'une part, les faits eux-mêmes : « Et Aaron leur dit : Brisez les pendants d'or qui sont aux oreilles de vos femmes, de vos fils et de vos filles, et apportez-les moi. Et tout le peuple arracha les pendants d'or qui étaient à leurs oreilles, et ils les apportèrent à Aaron ; et il les prit de leurs mains, et il forma l'or avec un ciseau, et il en fit un veau de fonte. » (Ex. 32:2 à 4) et, d'autre part, le récit qui est ensuite dans la bouche d'Aaron : « Et je leur ai dit : Qui a de l'or ? Ils l'ont arraché et me l'ont donné ; et je l'ai jeté au feu, et il en est sorti ce veau » (v. 24). D'après son récit, Aaron n'aurait rien fait d'autre que « jeter au feu » l'or qui lui avait été apporté par le peuple ; quant au veau de fonte, à l'en croire, il n'y serait pour rien : « ... il en est sorti ce veau ». — Ne nous arrive-t-il pas d'essayer, à la manière d'Aaron, de trouver quelques excuses à nos fautes, au lieu de les confesser avec droiture ? — Il n'y a donc aucun sentiment de culpabilité, aucune confession du péché, aucune repentance, ni parmi le peuple, ni chez Aaron auquel le peuple avait été confié par Moïse ; aussi l'Éternel ne pouvait pas pardonner.

### 4.2 *Ton frère*

Les différentes portions de la Parole que nous venons de considérer nous disent quel est le caractère du pardon que nous devons exercer, si nous voulons être « imitateurs de Dieu » (Éph. 4:32 ; 5:1). Cet enseignement est confirmé par le Seigneur Lui-même : « Si ton frère pèche, reprends-le, et s'il se repent, pardonne-lui ; et si sept fois le jour il pèche contre toi, et que sept fois il retourne à toi, disant : Je me repens, tu lui pardonneras » (Luc 17:3, 4).

Sans doute doit-il y avoir dans nos cœurs, dès que le tort nous a été fait, une pensée de grâce et de pardon à l'égard du coupable ; mais, dans la déclaration que nous pouvons lui en faire, le pardon est subordonné à la confession du péché et à la repentance.

### 4.3 *Œuvre de Dieu, rôle de l'offensé*

La confession est souvent difficile à faire, la repentance pénible à réaliser. Un incrédule n'aime guère prendre une telle place devant Dieu ; entendre des choses agréables, chanter de beaux cantiques, il y consent parfois assez volontiers, mais il lui est dur de passer des versets 3 et 4 au verset 5 du Psaume 32. Et un croyant qui a péché éprouve la plupart du temps, car le cœur humain est toujours le même, d'aussi grandes difficultés à confesser avec droiture ce en quoi il a manqué et à s'en repentir sincèrement. Pour qu'un tel résultat soit produit, il faut une œuvre que Dieu seul peut opérer dans la conscience.

Puisque Dieu seul peut opérer, est-ce à dire que si humiliation, confession et repentance ne sont pas produites chez le coupable, celui auquel le tort a été fait doit demeurer indéfiniment dans une position d'attente, sans exercer quelque action que ce soit ? Ce serait un manque d'amour, peut-être tout autant que le fait d'aller déclarer un plein pardon à celui qui a commis la faute sans qu'il y ait eu de sa part confession du péché et expression d'un réel repentir. Certainement Dieu seul peut opérer, mais Il se plaît à se servir d'instruments en vue de ce travail, dans nombre de cas tout au moins ; ne perdons pas de vue, sous prétexte de notre impuissance, la responsabilité qui est la nôtre dans un service à accomplir. Ce service doit être rempli, non pas avec le sentiment que c'est nous qui allons opérer dans un cœur, mais avec la confiance que Dieu voudra agir Lui-même, à son moment, répondant ainsi à l'attente de la foi. L'amour dont Col. 3:14 nous exhorte à être « revêtus » conduira celui dont le cœur est disposé au pardon, mais qui pourtant ne peut encore le déclarer, vers celui dans la conscience duquel une œuvre doit être faite. Et cet amour, s'exerçant dans la vérité, saura trouver le chemin du cœur ; il agira avec persévérance, sans se laisser rebuter par tout ce qui serait de nature à le décourager, et n'aura de repos dans ce service que lorsque celui qui a commis le tort, brisé par la seule puissante grâce de Dieu, aura été amené à la repentance et confessera son péché avec droiture et humiliation. Les résultats seront manifestés quand le travail de Dieu aura été achevé. Alors, le pardon pourra être déclaré sans restriction ni réserve ; dans sa mesure et dans sa nature, ce sera vraiment un pardon selon Dieu.

## 5 *Conclusion*

Si nous savions mieux réaliser ces choses, nous verrions un heureux développement des relations fraternelles ; les nuages seraient vite et complètement dissipés. Hélas ! que de manquements nous avons à confesser à ce sujet ! Il est si fréquent que nous laissons des différends, des fautes graves, sans qu'il y ait, de part et d'autre, les exercices et les activités auxquels la Parole nous convie — ou encore, que nous accordions notre pardon sans attendre, et même sans essayer de produire, confession ou repentance, ce qui est sans doute beaucoup plus facile parce que cela ne nécessite aucun vrai travail de cœur, aucune manifestation de réelle sollicitude, mais ce qui entrave la restauration du coupable. Dans un cas aussi bien que dans l'autre, il y a une perte et pour ceux qui sont intéressés à l'affaire et pour l'assemblée.

### Premièrement par Paul Fuzier

#### *Bibliquest*

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest. ME 1942 p. 205

#### *Table des matières*

- 1 Des priorités
- 2 La veuve de Sarepta — 1 Rois 17
- 3 Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice — Matthieu 6:33
- 4 Ôter la poutre de notre œil — Matthieu 7:3-5
- 5 Montrer de la piété envers sa propre maison — 1 Tim. 5:4
- 6 « Ils se sont donnés premièrement, eux-mêmes au Seigneur » — 2 Cor. 8:5
- 7 Réponse du Seigneur aux affections et à l'obéissance des Siens

## 1 **Des priorités**

La Parole nous enseigne que nous avons à faire certaines choses « premièrement ». Notre cœur naturel nous porte à accomplir en premier lieu tout ce qui est conforme à nos intérêts et à nos désirs, en quelque manière que ce soit. C'est ainsi qu'un de ses disciples avait dit au Seigneur : « Seigneur, permets-moi de m'en aller premièrement et d'ensevelir mon père » (Matth. 8:21). Sans doute, il pouvait aller ensevelir son père — comme un autre aussi, prendre congé de ceux qui étaient dans sa maison (Luc 9:61) — c'était chose bien naturelle. La Parole même nous montre quels sont nos devoirs envers nos parents et ce serait grave que d'en faire peu de cas. Toutefois, il n'était pas convenable d'y aller « premièrement ». Il fallait d'abord suivre Christ : « Mais Jésus lui dit : Suis-moi » (v. 22). Le Seigneur seul a sur nos cœurs des droits absolus et c'est Lui qui doit passer « premièrement » (si cette expression nous est permise), même avant ceux à l'égard desquels nous avons des devoirs à remplir : « Celui qui aime père ou mère plus que moi n'est pas digne de moi ; et celui qui aime fils ou fille plus que moi n'est pas digne de moi » (Matth. 10:37). Tel est le principe qui devrait nous guider constamment dans notre vie pratique « afin qu'en toutes choses, il tienne, lui, la première place » (Colossiens 1:18).

## 2 **La veuve de Sarepta — 1 Rois 17**

Il est intéressant et instructif de chercher dans la Parole quelques-unes des choses que nous sommes exhortés à faire « premièrement ». En un jour de famine, le prophète de l'Éternel est envoyé vers la veuve de Sarepta (1 Rois 17:7-16). Les circonstances actuelles nous permettent, sans aucun doute, de mieux comprendre celles de cette femme et de sympathiser à sa détresse. Pour vivre, elle n'a plus grand'chose : une poignée de farine et un peu d'huile. Rien autre ! Qui d'entre nous, si pauvre de ressources soit-il, pourrait dire qu'il est réduit à semblable extrémité ? Mais encore, cette veuve avait un fils... Des parents peuvent entrer quelque peu dans les angoisses qui devaient étreindre son cœur de mère ! Pour elle, il n'y a plus aucun espoir lorsque ses maigres provisions seront épuisées : « nous le mangerons et nous mourrons ». Serait-il venu à l'idée de quelqu'un qu'elle était appelée, avec le peu dont elle disposait, à pourvoir aux besoins d'un étranger ? Eh bien, cette veuve devait penser au prophète de l'Éternel, et cela avant toute autre chose : « fais-moi premièrement de cela un petit gâteau et apporte-le-moi ; et après tu en feras pour toi et ton fils ». Premièrement ! que répondrait le cœur humain ? « Je le ferais volontiers, mais j'ai trop peu, même pas ce qui m'est nécessaire... ». C'est bien selon la nature et c'est, en fait, la première réponse de la femme (v. 12). Mais avant de penser à elle et à son fils, il convenait de penser à l'Éternel, à ses droits, à son service. Quelle instruction pour nous qui sommes tellement portés à songer à nous d'abord, donnant peut-être ensuite une part de notre superflu. Soyons bien assurés que si le Seigneur nous demande quelque chose, c'est parce qu'Il veut mettre nos cœurs à l'épreuve, car il ne lui serait pas bien difficile de se passer de nous. Est-ce que nous apprécions le privilège — car c'en est un — de pouvoir faire quelque chose pour Lui, si peu que ce soit ? Et puis, s'il en était besoin, rappelons-nous que jamais Il ne restera notre débiteur : la promesse en est au verset 14. Il rend au centuple ce qui est fait pour Lui. Connaissant cette parole : « Premièrement... », ayant les promesses divines, quelle va être notre conduite ? La veuve de Sarepta « fit selon la parole d'Élie ». Dans quelle mesure imiterons-nous l'obéissance de sa foi ? Si nous avons à cœur de donner « premièrement » au Seigneur ce qu'Il nous demande et qui Lui est dû, nous ferons aussi l'expérience que fit cette veuve il y a trente siècles, car notre Dieu est « le même » ! « Le pot de farine ne s'épuisa pas et la cruche d'huile ne manqua pas, selon la parole de l'Éternel qu'il avait dite par Élie ». Le Seigneur, ses droits, son service, ses serviteurs (n'est-il pas écrit : « En tant que vous l'avez fait à l'un des plus petits de ceux-ci qui sont mes frères, vous me l'avez fait à moi » Matth. 25:40 ?) doivent passer avant nous-mêmes et nos propres besoins. Puisseons-nous, dans des jours où nos ressources seront peut-être bien réduites, n'être pas tentés d'oublier ce « premièrement » de 1 Rois 17:13 !

## 3 **Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice — Matthieu 6:33**

Il est un autre exemple, bien connu aussi, à la fin du 6<sup>me</sup> chapitre de l'évangile selon Matthieu, utile à considérer dans un temps où nous craignons de manquer de tout, alors que nous devrions pouvoir dire avec David : « L'Éternel est mon Berger, je ne manquerai de rien » (Ps. 23:1). Les « nations », dans l'inquiétude et l'angoisse, « recherchent » toutes les choses nécessaires à la vie. La Parole nous enseigne ce que, pour notre part, nous avons à faire : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par dessus » (v. 33). Voilà ce que nous avons à faire « premièrement ». Mais qu'est-ce que « le royaume de Dieu » que nous devons « chercher » ? Cette expression, employée parfois pour indiquer seulement une dispensation (Matth. 12:28 ; 21:43, par exemple) a ici, surtout, un sens moral. Il s'agit des caractères que doivent manifester ceux qui ont part à un royaume où les droits de Dieu sont reconnus et où chacun est soumis à Christ. Comment entre-t-on dans ce royaume ? Les paroles du Seigneur Jésus à Nicodème nous donnent la réponse : « Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu... si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu » (Jean 3:5). C'est donc par la nouvelle naissance que nous entrons dans le royaume et que nous serons ensuite rendus capables — le Saint Esprit agissant en nous — d'en manifester les caractères. Quels sont-ils ? « Le royaume de Dieu n'est pas manger et boire, mais justice et paix et joie dans l'Esprit Saint. Car celui qui en cela sert le Christ est agréable à Dieu et approuvé des hommes » (Romains 14:17, 18). Christ sur la terre — le seul juste — a pu dire : « Le royaume de Dieu est au milieu de vous » (Luc 17:21) — actuellement, tandis que le Roi est rejeté, le royaume est caractérisé par la présence de l'Esprit — bientôt il sera établi en gloire et en puissance sur la terre et « voici, un roi règnera en justice » (Ésaïe 32:1). Mais durant ces trois périodes, quelque différentes qu'elles puissent être, les caractères du royaume sont immuables : « la justice, la paix et la joie dans l'Esprit saint ». L'action puissante de l'Esprit Saint produit des fruits — lorsqu'il n'est pas contristé — en tous ceux qui ont part au royaume : la justice pratique avec tout ce qui en découle, la paix et la joie. « Chercher le royaume de Dieu et sa justice » c'est donc, en vivant de la vie de l'Esprit, montrer dans toute notre marche pratique que nous sommes nés de nouveau, que nous sommes ainsi entrés dans ce royaume — c'est en manifester les caractères moraux, ayant devant nous Christ comme Modèle. Telle est la part qui nous est proposée et c'est ce que nous devons chercher « premièrement ». En cela, nous servirons Christ, nous serons agréables à Dieu et approuvés des hommes qui, considérant les résultats produits et le témoignage rendu, devront reconnaître qu'il y a chez les croyants une vie qu'ils ne possèdent pas. Nous pourrions être à la fois — en vivant pieusement — persécutés (2 Tim. 3:12) et approuvés. Remarquons qu'ici encore il y a une promesse précieuse pour celui qui se souviendra de ce « premièrement » : « toutes ces choses vous seront données par dessus ». Le Psalmiste en avait déjà fait l'expérience : « ceux qui cherchent l'Éternel ne manquent d'aucun bien » (Ps. 34:10).

## 4 **Ôter la poutre de notre œil — Matthieu 7:3-5**

En continuant notre lecture, dans ce même Évangile, nous trouverons un peu plus loin, un troisième « premièrement ». « Pourquoi regardes-tu le fétu qui est dans l'œil de ton frère et tu ne t'aperçois pas de la poutre qui est dans ton œil ? ou comment dis-tu à ton frère : Permits, j'ôterai le fétu de ton œil ; et voici, la poutre est dans ton œil ? Hypocrite, ôte premièrement de ton œil la poutre et alors tu verras clair pour ôter le fétu de l'œil de ton frère » (7:3-5). La tendance de notre pauvre cœur c'est toujours de « regarder le fétu qui est dans l'œil de notre frère » et même, ce qui est de l'hypocrisie, de lui dire charitablement : « Permits, j'ôterai le fétu de ton œil ». Nous sommes disposés à le faire en tout premier lieu et, bien souvent, uniquement. Mais le Seigneur nous montre qu'occupés à juger



les autres, nous perdons de vue le mal qui est en nous, que nous devrions juger d'abord : « ôte premièrement de ton œil la poutre... ». Une poutre dans l'œil nous aveugle : ne sera-ce donc pas à tort que nous aurons « vu » un fétu dans l'œil de notre frère ? Au lieu de suivre l'impulsion de notre cœur charnel qui nous porte à juger les autres, considérons bien ce que nous avons à faire « premièrement » : nous juger nous-mêmes et vivre dans le jugement de nous-mêmes. Nous aurons alors la vision spirituelle nécessaire pour nous occuper, s'il est besoin, du mal qui peut se trouver chez notre frère et cela, dans l'esprit de grâce et d'amour au sujet duquel la Parole nous enseigne en plaçant devant nous le divin et parfait Modèle. Hélas ! combien peu nous savons le réaliser — perdant de vue Jean 13:17 — et quelles difficultés humiliantes surviennent si fréquemment entre frères — ou sœurs — parce que nous avons oublié ce « premièrement ». À nous la confusion de face !

#### **5 *Montrer de la piété envers sa propre maison — 1 Tim. 5:4***

L'exhortation de l'apôtre dans sa première épître à Timothée (5:4) s'adresse spécialement aux enfants ou aux descendants d'une veuve, mais le principe posé là demeure, de telle sorte que l'exhortation est aussi pour chacun de nous : « qu'ils apprennent premièrement à montrer leur piété envers leur propre maison ». Qu'est-ce que la piété ? C'est faire intervenir Dieu dans toutes nos circonstances, petites ou grandes — c'est vivre dans une communion intime et habituelle avec le Seigneur. Dans cette courte épître — adressée par l'apôtre Paul à Timothée afin qu'il sache « comment il faut se conduire dans la maison de Dieu qui est l'assemblée du Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité » (3:15) — on a remarqué qu'il est question de la piété du commencement à la fin. Ce mot ne se trouve pas moins de dix fois dans l'épître, mais surtout cette grande vérité est exprimée : le secret de la piété est dans la contemplation de Christ, « Dieu a été manifesté en chair, a été justifié en Esprit, a été vu des anges, a été prêché parmi les nations, a été cru au monde, a été élevé dans la gloire » (3:16). Christ seul est la source de la vraie piété pour le croyant et une vie de piété ne sera autre chose que le reflet de ce que nous aurons vu et considéré dans cette Personne. Oui, « sans contredit, le mystère de la piété est grand » ! Le passage appelé (5:4) nous montre que la piété qui est à la base de la vie dans l'Assemblée, maison de Dieu, doit commencer dans nos propres maisons. Enseignement qu'avaient déjà compris et mis en pratique — sous une autre économie — Jedaïa, Benjamin, Hashub et Azaria, les sacrificateurs Tsadok et Meshullam (Néhémie 3:10-23, 28-30), mais que nous perdons de vue si souvent. Dans notre propre maison — qu'il est important de le rappeler ! — doivent commencer le témoignage (Marc 5:19), le service (Juges 6:25-32) et la piété (1 Tim. 5:4). C'est peut-être là qu'il est le plus difficile de « montrer notre piété », car elle doit s'y manifester dans les petites choses et de façon constante. Encore un « premièrement » auquel nous avons à penser chaque jour.

#### **6 *« Ils se sont donnés premièrement, eux-mêmes au Seigneur » — 2 Cor. 8:5***

Ces quatre passages nous présentent un ensemble de vérités que connaissaient et — surtout — que mettaient en pratique, pensons-nous, les saints de la Macédoine, persécutés et dépouillés de tout, mais desquels l'apôtre peut dire : « ils se sont donnés premièrement, eux-mêmes au Seigneur » (2 Cor. 8:5). Pour les réaliser, en effet, il est nécessaire de commencer par cela, nous rappelant ce qu'écrit encore l'apôtre aux chrétiens de Corinthe : « Et vous n'êtes pas à vous-mêmes, car vous avez été achetés à prix » (1 Cor. 6:19), « afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui pour eux est mort et a été ressuscité » (2 Cor. 5:15). Chacun de nous peut-il dire qu'il s'est « donné premièrement lui-même au Seigneur » ? C'est Lui qui attend la réponse. L'exhortation de l'apôtre a-t-elle remué nos cœurs : « Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à présenter vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est votre service intelligent » (Rom. 12:1) ? Commençons par cela — c'est-à-dire, étant par les compassions de Dieu affranchis complètement du vieil homme et réalisant que nous avons été délivrés pour être les esclaves de Christ — il nous sera facile alors de mettre en pratique les enseignements recueillis dans les divers passages qui nous ont occupés.

Nous éprouverons ainsi une grande joie, celle que l'on trouve dans l'obéissance. Mais il y a encore, dans ce chemin, quelque chose de plus précieux : la personne de Christ se révélant à l'âme, la jouissance d'une communion particulière avec Lui : « celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père ; et moi je l'aimerai et je me manifesterai à lui. Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure chez lui » (Jean 14:21-23). Nous n'avons pas besoin de rappeler l'histoire si connue de Marie de Magdala, « de laquelle étaient sortis sept démons » (Luc 8:2). Les « sept démons », c'est toute la puissance de Satan, ce sont les agents qu'il emploie pour exercer son emprise sur le cœur humain — et il est sans cesse en activité pour nous empêcher d'accomplir ce que le Seigneur nous demande de faire « premièrement ». Il arrive si souvent à atteindre son but, parce que dans nos cœurs nous donnons la place à tant de choses qui, en fait, sont ses instruments. Pour Marie de Magdala, il n'en était pas ainsi. Elle avait été délivrée de la puissance de Satan : c'était une brebis du bon Berger, — une de ces brebis qui « écoutent sa voix et le suivent » (Jean 10:27) — elle était parmi ces femmes « qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée en le servant » (Matt. 27:55-56). Mais surtout, et c'est une autre « délivrance », une personne remplissait son cœur dans lequel il n'y avait de place que pour Lui : les « sept démons » en étaient sortis. Elle n'avait plus qu'un seul objet : Christ. Aussi, tandis que les disciples s'en retournent « chez eux », elle se tient près du sépulcre, dehors, et elle pleure (Jean 20:10-11). Ne s'était-elle pas donnée « premièrement » elle-même au Seigneur, selon l'expression de 2 Cor. 8:5 ? Alors, comme une réponse à cela, après sa résurrection, le premier jour de la semaine, « Il apparut premièrement à Marie de Magdala de laquelle il avait chassé sept démons » (Marc 16:9). Quelle faveur, quelle joie pour ce cœur entièrement rempli de Christ !

#### **7 *Réponse du Seigneur aux affections et à l'obéissance des Siens***

Nous avons remarqué qu'il y a une promesse pour ceux qui n'oublient pas ce qu'il y a lieu de faire « premièrement ». Mais n'est-ce pas la promesse la plus précieuse : Christ se présentant de façon particulière et spéciale, en tout premier lieu, à celui qui l'aime, selon Jean 14:21 ? « On a enlevé mon Seigneur » pouvait dire Marie aux deux anges. « Il apparut premièrement à Marie de Magdala » est la réponse de Celui qui lit dans nos cœurs et attache un si grand prix à nos affections. Dans la mesure où nous aurons Christ pour seul objet, nous serons rendus capables de réaliser tout ce qu'Il nous appelle à faire « premièrement » et nous jouirons de Lui dans une communion particulière dont la douceur est infinie.

**Retenons la confession de notre espérance sans chanceler Hébreux 10:23 par Paul Fuzier**

**Bibliquest**

ME 1947 p. 29. Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

**Table des matières**

- 1 L'épître aux Hébreux
- 2 Lassitude, paresse ou diligence
- 3 Hébreux 6
- 4 Quatre exhortations de Hébr. 10
  - 4.1 Approchons-nous
  - 4.2 Retenons la confession de notre espérance sans chanceler
  - 4.3 Prenons garde l'un à l'autre
  - 4.4 N'abandonnant pas le rassemblement de nous-mêmes
- 5 Conclusion — Résumé

**1 L'épître aux Hébreux**

L'épître aux Hébreux, épître du désert, épître des cieux ouverts, a été appelée aussi l'épître des choses meilleures. Elle nous parle, en effet, d'une meilleure espérance, d'une meilleure alliance, de meilleures promesses, de meilleurs sacrifices, de biens meilleurs et permanents, d'une meilleure patrie et d'une meilleure résurrection. C'est de l'espérance que nous désirons nous occuper.

Le commandement qui avait précédé était désormais aboli (Héb. 7:18, 19). Il était à la fois faible et inutile, car Dieu restait caché derrière la voile et rien, dans le système légal, ne rendait l'homme capable de s'approcher de Lui. De sorte que la loi n'ayant rien amené à la perfection, l'ancien ordre de choses a été mis de côté et remplacé par un ensemble de choses meilleures. Ce n'est plus un commandement qui tenait l'homme pécheur loin de Dieu, c'est une espérance qui nous permet d'entrer devant Lui sans aucune crainte. Tout le système de la loi a fait place à celui de la grâce : dans le premier, l'accès de la présence de Dieu était fermé, tandis que nous avons maintenant pleine liberté pour nous approcher. En vertu du sacrifice de Christ, nous avons une place dans le ciel même, c'est notre espérance. Déjà nous pouvons en jouir par la foi, tandis qu'étant encore dans le désert, nous pénétrons dans le sanctuaire.

**2 Lassitude, paresse ou diligence**

L'apôtre désirait que les croyants hébreux montrent jusqu'au bout, pour la pleine assurance de l'espérance, la même diligence que celle dont ils avaient fait preuve dans le service des saints, et cela afin qu'ils ne deviennent pas paresseux (6:11-12). Dans le chapitre précédent, il les a blâmés parce qu'ils étaient devenus paresseux à écouter (v. 11). Ils ne l'avaient donc pas toujours été. Il y avait eu un moment où, attirés par l'excellence de la personne de Christ, ils avaient laissé de côté toutes les formes juives. Mais le sommeil spirituel les avait gagnés, ils n'avaient plus devant eux un Christ ressuscité, glorifié dans le ciel, de sorte qu'il était difficile à l'apôtre de leur expliquer tout ce qu'il aurait voulu leur présenter. Ne sommes-nous pas devenus, nous aussi, paresseux à écouter ? Qu'en est-il du zèle de nos devanciers pour entendre parler de Christ ? On est si vite lassé aujourd'hui... C'est pourquoi bien des vérités dans lesquelles se mouvaient avec aisance ceux qui nous ont précédés sont difficiles à expliquer. Nous devrions être des docteurs, vu le temps, et cependant nous avons encore besoin de lait, la nourriture solide étant souvent au delà de ce que nous pouvons assimiler. Aussi, de même que lorsque l'apôtre écrivait aux Hébreux, le ministère doit ramener les saints à la nourriture des hommes faits, c'est-à-dire à la contemplation de Christ dans la gloire.

**3 Hébreux 6**

Dans le chap. 6, il est question de la paresse au sujet de l'espérance chrétienne ; elle détourne nos pensées vers les choses terrestres et nous ôte la joie de savourer celles qui sont en haut. Si cette espérance n'est plus aussi vivante dans nos cœurs c'est parce que nous avons perdu de vue Celui qui est notre précurseur dans la gloire.

Après avoir montré aux croyants hébreux le danger qui les menaçait, l'apôtre les encourage (6:9-10), et exprime le désir de les voir persévérer jusqu'au bout du chemin qui aboutit au repos et dans la gloire. Il souhaite que leur cœur possède une pleine assurance de l'espérance. La « pleine assurance de l'espérance » dépasse beaucoup l'assurance du salut. Dieu avait promis à son peuple de l'introduire dans la terre de Canaan ; il eut l'assurance de son salut quand, de l'autre côté de la Mer Rouge, il put chanter le cantique de la délivrance. Mais n'est-ce pas seulement lorsqu'ils eurent entre leurs mains la grappe d'Eschol que les Israélites possédèrent une « pleine assurance d'espérance » ? Ils pouvaient alors jouir des arrhes du pays — encore savons-nous comment l'ennemi a agi pour le faire tomber en chemin. Jouir des fruits d'une terre donne plus d'assurance que le simple fait d'avoir en mains un titre de propriété — bien que ce titre suffise à une pleine possession. Ayant compassion de notre faiblesse, Dieu a voulu ajouter à la promesse de l'héritage la jouissance des arrhes et Il nous a donné le Saint Esprit qui est « les arrhes de notre héritage » (Éph. 1:13).

Le serment est ajouté à la promesse en raison de la faiblesse de notre foi. Cela était nécessaire pour nous comme pour ces Hébreux chancelants. Le système terrestre ayant pris fin, il s'agissait de saisir l'espérance proposée : Christ dans la gloire où Il veut nous introduire aussi. C'est pour la foi, une foi vivante et exercée. Mais quelle garantie pour affermir l'espérance et fortifier notre foi : Christ lui-même entré en dedans du voile comme précurseur de ses rachetés ! C'est le Saint Esprit qui nous fait jouir de Christ glorifié, prenant les choses qui sont de Lui pour nous les communiquer. Comment ne pas avoir une pleine assurance d'espérance jusqu'au bout, si nous laissons le Saint Esprit exercer sa précieuse activité.

« Nous qui nous sommes enfuis pour saisir l'espérance proposée » (Héb. 6:18). Il y a dans ce passage une allusion aux villes de refuge dans lesquelles l'homicide se trouvait en parfaite sécurité ; il n'avait pas à craindre le vengeur du sang et demeurait là dans l'espérance de la mort du grand sacrificateur. Il pouvait alors retourner dans la terre de sa possession (Nomb. 35:25-28). Pour ce qui nous concerne, il s'agit de demeurer dans le sanctuaire ; nous laissons les choses terrestres pour saisir par la foi l'espérance de la gloire et nous attendons la sortie de notre souverain sacrificateur, Celui qui apparaîtra sans péché à salut à ceux qui l'attendent (Héb. 9:28).

Cette espérance est une « ancre de l'âme », c'est-à-dire qu'elle lie notre âme aux choses célestes — elle fixe nos pensées et nos affections dans le sanctuaire. Dieu se plaît ainsi à nous donner confiance en montrant aux regards de notre foi Jésus entré comme précurseur au dedans du voile. Le fait qu'Il est là comme tel est le gage qu'Il reviendra pour nous prendre avec Lui et nous faire partager la gloire qu'Il s'est acquise. C'est cette espérance que nous sommes exhortés à retenir sans chanceler (Héb. 10:19-25). Entrant dans la présence de Dieu, nous voyons Jésus — Celui qui a accompli l'œuvre en vertu de laquelle le voile est déchiré, Celui qui nous a précédés dans le sanctuaire.

## 4 **Quatre exhortations de Héb. 10**

### 4.1 **Approchons-nous**

L'apôtre adresse alors quatre exhortations basées sur les vérités contenues dans les versets 19 à 21. La première est celle-ci : *approchons-nous !* Puisque toutes les barrières ont été ôtées, puisque nous avons déjà dans le sanctuaire un grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu, nous pouvons nous approcher sans crainte. Le verset 22 nous décrit l'état moral de celui qui s'approche : avec un cœur vrai, c'est-à-dire droit devant Dieu, exempt de fraude — en pleine assurance de foi, d'une foi qui s'empare des déclarations divines — les cœurs par aspersion purifiés d'une mauvaise conscience et le corps lavé d'eau pure ; il n'est pas question ici de l'onction d'huile, mais de l'aspersion du sang et du lavage d'eau (allusion à Exode 29). L'eau pure qui nous lave est la Parole appliquée à nos âmes par la puissance du Saint Esprit ; elle les régénère et les purifie et cela une fois pour toutes (Tite 3:5 ; 1 Pierre 1:23 ; Jacques 1:18 ; Jean 3:5).

### 4.2 **Retenons la confession de notre espérance sans chanceler**

La deuxième exhortation est au verset 23 : « Retenons la confession de notre espérance sans chanceler ». Dans le verset 22, il s'agit de réaliser une entière communion avec Dieu dans le sanctuaire ; dans le verset 23, de nous séparer du monde au milieu duquel nous cheminons. La « confession de notre espérance » c'est un témoignage public. Bien qu'elle ne comporte aucun élément d'incertitude — comme ce que les hommes appellent espérance — l'espérance chrétienne implique quelque chose qui n'est pas encore manifesté. Elle a déjà des effets présents (Héb. 7:19), mais c'est seulement dans l'avenir qu'elle aura sa pleine réalisation — et c'est pour cela qu'elle est appelée espérance. Elle se rapporte à une chose que nous possédons seulement par la foi et que nous attendons. C'est Christ avec toutes les bénédictions qu'Il apportera à sa venue. Dans ce monde, nous professons attendre Christ. C'est là la vraie position chrétienne, l'espérance qu'il s'agit de retenir sans chanceler, car le cœur se décourage vite si l'attente se prolonge quelque peu. « Mon maître tarde à venir... », dit l'esclave qui n'a pas su retenir la confession de l'espérance sans chanceler. Alors, on s'installe dans le monde et on perd de vue le but céleste.

Il ne suffit pas de maintenir une vérité, la chose importante c'est de vivre dans la puissance de cette vérité. Retenir la doctrine du retour du Seigneur et vivre comme si la terre était notre patrie, le cœur rempli de ses préoccupations, de ses angoisses et de ses joies, c'est renier pratiquement notre espérance !

### 4.3 **Prenons garde l'un à l'autre**

La troisième exhortation (v. 24) est en rapport avec nos relations fraternelles. Il convient de retenir pour soi la confession de l'espérance, mais il faut aussi penser aux autres, nous encourager à marcher tous ensemble dans cet amour qui est le fruit de la vie divine en nous et dans les bonnes œuvres qui témoignent de la réalité de notre profession chrétienne.

### 4.4 **N'abandonnant pas le rassemblement de nous-mêmes**

Or, cette profession doit être publique et elle se manifeste dans le rassemblement. D'où la quatrième exhortation : « n'abandonnant pas le rassemblement de nous-mêmes » (v. 25). Le verset 23 renferme une exhortation individuelle : le verset 25 une exhortation individuelle en vue d'une bénédiction collective. Les deux paraissent liées à la confession de l'espérance dont il est question au v 23.

## 5 **Conclusion — Résumé**

Et « quiconque a cette espérance en lui se purifie comme lui est pur » (1 Jean 3:3). Si cette espérance remplit nos cœurs, nous réaliserons une marche dans le chemin de la sainteté pratique, reflétant les caractères du parfait Modèle. Nous jouirons ainsi de sa communion et de sa présence à nos côtés, nous réaliserons sa présence dans le rassemblement de nous-mêmes. Alors, le rassemblement aura un tel prix pour nos cœurs que nous ne serons amenés ni à le négliger ni à l'abandonner.

Notre espérance c'est d'être avec Jésus dans la gloire. Toujours avec le Seigneur, c'est cela le ciel ! Mais nous pouvons déjà avoir sur la terre un avant-goût de ce bonheur ineffable, nous pouvons déjà jouir de sa présence, chacun individuellement et dans l'Assemblée. Être privé de cette espérance, ne pas la retenir d'une manière pratique, c'est perdre une partie essentielle du christianisme, c'est perdre un des plus puissants motifs à la sainteté que nous donnent les Écritures, et alors il ne peut y avoir ni communion individuelle, ni communion collective.

Exhortons-nous l'un l'autre et cela d'autant plus que nous voyons le jour approcher ! (v. 25). C'est du jour de son apparition qu'il est question dans ce verset — celui qui est généralement présenté quand l'appel est adressé à la conscience. C'est le jour de la rétribution, de la manifestation devant le tribunal de Christ. Quelle perte pour nous, si nous n'avons pas su retenir la confession de notre espérance sans chanceler !

Remplis nos cœurs de la douce espérance

D'être bientôt pour jamais avec toi ;

Et, jusqu'au jour de ta sainte présence,

Ah ! donne-nous de te voir par la foi !

**Réveils — Se réveiller du sommeil par Paul Fuzier**

**Bibliquest**

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

**Table des matières abrégée**

- 1 Réveils. Rom. 13:11 ; 1 Cor. 15:34 ; Éph. 5:14 ; 2 Pierre 3:1
- 2 Romains 13:11. C'est déjà l'heure de nous réveiller du sommeil
- 3 Nous réveiller du sommeil. Éph. 5 ; Rom. 13 ; Luc 22 ; 1 Rois 19 ; 2 Pierre 1

**Table des matières détaillée**

- 1 Réveils. Rom. 13:11 ; 1 Cor. 15:34 ; Éph. 5:14 ; 2 Pierre 3:1
  - 1.1 Exhortations à se réveiller
  - 1.2 Première ressource : la prière
    - 1.2.1 Dans le livre des Juges
    - 1.2.2 Refuser le fatalisme
  - 1.3 Deuxième ressource : la Parole de Dieu
    - 1.3.1 L'abandon de la Parole
    - 1.3.2 Réveil par la Parole de Dieu — 2 Pierre 3:1
  - 1.4 La prière et la Parole : En particulier et en assemblée
  - 1.5 Pas de réveil général
  - 1.6 Commencer par un réveil personnel
- 2 Romains 13:11. C'est déjà l'heure de nous réveiller du sommeil
  - 2.1 Le mal se développe pendant qu'on dort — Matt. 13
  - 2.2 Veiller en attendant le retour du Seigneur — Matt. 25
  - 2.3 Le monde est dans la nuit et dort (1 Thes. 5) — Appel au croyant à se réveiller
  - 2.4 Sommeil de la paresse — Prov. 24
  - 2.5 Nouveaux appels à se réveiller
- 3 Nous réveiller du sommeil. Éph. 5 ; Rom. 13 ; Luc 22 ; 1 Rois 19 ; 2 Pierre 1
  - 3.1 L'Épître aux Éphésiens
    - 3.1.1 Responsabilité de marcher dans la lumière et dans l'amour
    - 3.1.2 Différence entre un croyant qui marche mal et un incrédule
    - 3.1.3 Comment on s'assoupit
    - 3.1.4 Réveille-toi, toi qui dors, et relève-toi d'entre les morts
  - 3.2 Appels au réveil par l'apôtre Pierre. 2 Pierre 1:13 et 3:1
  - 3.3 Élie : le sommeil guette même les plus zélés. 1 Rois 19
  - 3.4 Sommeil à Gethsémané. Luc 22:39-46
  - 3.5 Réveil par la présentation de la personne de Christ
  - 3.6 Conclusion

**1 Réveils. Rom. 13:11 ; 1 Cor. 15:34 ; Éph. 5:14 ; 2 Pierre 3:1**

ME 1950 p. 85

**1.1 Exhortations à se réveiller**

Il est bien vrai que nous avons tendance à nous endormir ; aussi les exhortations à nous réveiller ne manquent pas : « Et encore ceci : connaissant le temps, que c'est déjà l'heure de nous réveiller du sommeil, car maintenant le salut est plus près de nous que lorsque nous avons cru... » — « Réveillez-vous pour vivre justement, et ne péchez pas... » — Réveille-toi, toi qui dors, et relève-toi d'entre les morts, et le Christ luira sur toi » (Rom. 13:11 ; 1 Cor. 15:34 ; Éph. 5:14). Le désir de réveiller les saints assoupis est donc très louable, si les moyens employés ne le sont pas toujours. Que de moyens, en effet, excellents en apparence, mais qui n'ont aucune justification scripturaire ! En fait, malgré leur extrême diversité, ils dérivent tous d'un même principe : on laisse de côté les ressources que Dieu met à notre disposition dans sa Parole et on leur substitue ce qui est selon les pensées de l'homme. Cela paraît bien mieux, il semble que les résultats seront tellement supérieurs... Les ressources de la Parole sont considérées comme surannées, il faut quelque chose de plus moderne pour les temps actuels, qui soit plus en rapport, dira-t-on, avec les besoins d'aujourd'hui... Comme si la Parole de Dieu ne suffisait pas pour tous les besoins de tous les temps ! Ce serait folie que de se croire plus sage que Dieu !

**1.2 Première ressource : la prière**

Le but de ces quelques lignes est seulement de rappeler les deux ressources que Dieu met à notre disposition pour produire des réveils.

**1.2.1 Dans le livre des Juges**

La première est indiquée dans le livre des Juges, livre qui présente le peuple d'Israël traversant une des plus sombres périodes de son histoire : « chacun faisait ce qui était bon à ses yeux » — livre de la ruine, seconde épître à Timothée de l'Ancien Testament. Il est remarquable que ce soit précisément dans cette portion des Écritures que nous soit donnée la première ressource dont nous voulons parler : la prière. Le peuple d'Israël faisait « ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel » ; pour l'arrêter dans ce chemin de désobéissance, l'Éternel envoyait des ennemis qui opprimaient le peuple. C'est alors que, du sein de la souffrance, Israël criait à l'Éternel ; l'expression est plusieurs fois répétée dans ce livre : « alors, ils crièrent à l'Éternel » — la prière ardente, instante, véritable cri de détresse (puissions-nous en entendre beaucoup dans nos réunions de prières !) était à l'origine du réveil qui se produisait ensuite : l'Éternel suscitait un juge par le moyen duquel le peuple, délivré, connaissait un temps de bénédiction. Puis, il se détournait à nouveau et son histoire recommence, toujours la même ; chaque fois, c'est le même cri de détresse, la même prière à laquelle Dieu répond ! (3:9, 15 ; 4:3 ; 6:6 ; 10:10, 15).

**1.2.2 Refuser le fatalisme**

Citons ici les paroles d'un autre : « Supposons que nous nous trouvions placés dans un lieu où la mort et les ténèbres spirituelles règnent, où il n'y a pas un souffle de vie, pas une feuille qui remue : le ciel semble d'airain, la terre de fer, un formalisme desséchant

domine partout ; la routine, une profession sans puissance, la superstition sont à l'ordre du jour ; jamais on n'entend parler d'une chose telle qu'une conversion. Que faire ? Nous laisser paralyser ou gagner par cette atmosphère malsaine et mortelle ? Assurément non ! que faut-il donc faire ? — Réunissons-nous, même si nous n'étions que deux à sentir le triste état des choses, et d'un commun accord répandons nos cœurs devant Dieu, et attendons-nous à Lui, jusqu'à ce qu'Il envoie une abondante pluie de bénédictions sur le lieu aride. Ne nous croisons pas les bras, en disant : le temps n'est pas encore venu (Aggée 1:2) ; ne nous laissons pas aller à ce funeste raisonnement d'une certaine théologie justement appelée fatalisme, qui dit : Dieu est souverain ; Il agit selon sa volonté ; nous devons attendre le moment choisi par Lui ; les efforts humains sont inutiles ; nous ne pouvons pas opérer un réveil ; il faut prendre garde de ne pas causer ce qui ne serait que de l'excitation. Ces raisonnements sont d'autant plus dangereux qu'ils ont quelque chose de plausible. En effet, tout cela est très vrai, en tous points ; mais c'est seulement un côté de la vérité. C'est la vérité, et rien que la vérité ; mais ce n'est pas toute la vérité. Là est le mal. Rien n'est plus à craindre que de ne considérer qu'un côté de la vérité ; on se garde plus facilement d'une erreur positive et palpable. Que d'âmes ferventes ont bronché et ont été complètement détournées du droit chemin, pour n'avoir vu qu'un côté d'une vérité ou avoir mal appliqué une vérité. Plus d'un serviteur utile et dévoué a été froissé et poussé hors du champ de travail, par l'insistance peu judicieuse qu'on a mise dans la présentation de certaines doctrines qui étaient vraies en partie, mais qui n'étaient pas la pleine vérité de Dieu. Rien cependant ne peut atteindre ou affaiblir la force de la déclaration du Seigneur en Matthieu 18:19. Elle subsiste dans toute sa divine plénitude, sa gratuité et sa valeur, devant l'œil de la foi ; ses termes sont clairs et non sujets à méprise : Si deux d'entre vous sont d'accord sur la terre pour une chose quelconque, quelle que soit la chose qu'ils demanderont, elle sera faite pour eux par mon Père qui est dans les cieux » (Messager Évangélique, année 1875. « Sur les réunions de prières », pages 63 et 64).

### **1.3 Deuxième ressource : la Parole de Dieu**

#### **1.3.1 L'abandon de la Parole**

Nous trouvons la deuxième ressource dans la seconde épître de Pierre. Elle nous est donnée aussi en relation avec des temps de ruine : les « derniers jours », caractérisés par l'abandon de la Parole. Ne sommes-nous pas dans ces jours-là ? D'une façon générale, parmi le peuple de Dieu, chacun ne fait-il pas ce qui est bon à ses yeux, la Parole étant laissée de côté ? Peut-être n'est-ce pas toujours un rejet délibéré des Saintes Écritures ; c'est, bien souvent, la Parole lue et écoutée, mais aux enseignements de laquelle on ne se conforme guère, continuant à agir « selon ses propres convoitises » (2 Pierre 3:3). Que Dieu nous garde de dire : ce passage concerne les incrédules, les moqueurs des derniers jours, il n'y a donc rien pour nous. Bien au contraire, il y a là un avertissement très sérieux pour les croyants. On abandonne la Parole parce qu'on ne veut pas abandonner les convoitises du cœur naturel. On est alors endormi, on dort parmi les morts, suivant l'expression d'Éphésiens 5:14 : en apparence, plus rien ne différencie le croyant des incrédules.

#### **1.3.2 Réveil par la Parole de Dieu — 2 Pierre 3:1**

Comment réveiller ceux qui dorment ainsi ? « Je réveille votre pure intelligence en rappelant ces choses à votre mémoire, afin que vous vous souveniez des paroles qui ont été dites à l'avance... » (2 Pierre 3:1). La ressource, c'est la Parole rappelée sans cesse, bien que ses enseignements soient connus et que, peut-être même, l'on soit affirmé dans la vérité (cf. 2 Pierre 1:12 à 15). L'apôtre désirait réveiller la « pure intelligence » de ces croyants, c'est-à-dire l'intelligence qui vient de Dieu. N'est-ce pas nécessaire aujourd'hui ? Nous sommes peut-être très réveillés pour cultiver notre intelligence naturelle — et, dans bien des cas, combien cela est néfaste pour notre vie chrétienne ! — nous le sommes généralement beaucoup moins pour ce qui est de l'intelligence spirituelle. Le Saint Esprit, opérant dans nos cœurs renouvelés, se plaît à développer en nous cette intelligence afin que nous puissions entrer davantage dans la connaissance des choses de Dieu. Mais nous le contristons souvent et l'entravons dans son activité, de sorte qu'au lieu de croître, de nous développer, nous restons de petits enfants, des « nains spirituels ». Il n'y a pas d'autre moyen, selon Dieu, de réveiller notre « pure intelligence » que la lecture de la Parole, avec le secours de l'Esprit, jointe à la prière par laquelle nous demandons à Dieu d'avoir compassion de nous dans le bas état où nous sommes et de nous accorder la grâce de mieux entrer dans la connaissance de ses pensées, de n'être pas des auditeurs oublieux, mais des faiseurs d'œuvres, mettant la parole en pratique (Jacques 1:21 à 25).

#### **1.4 La prière et la Parole : En particulier et en assemblée**

Pourrions-nous être étonnés que les deux ressources divines pour produire les réveils soient la prière et la Parole, les deux piliers du vrai christianisme ? Prière individuelle et lecture individuelle de la Parole, prière de l'assemblée et lecture de la Parole dans l'assemblée, c'est là qu'est le secret si nous voulons nous « réveiller du sommeil ». Que Dieu nous accorde à chacun de vivre cette vie cachée avec le Seigneur, priant dans le particulier, nourrissant nos âmes de la Parole ! Qu'Il nous donne aussi d'aimer l'assemblée et de réaliser que nous avons dans l'assemblée, ce qui est pleinement et entièrement suffisant pour tous, petits enfants, jeunes gens et pères. La présence du Seigneur vraiment sentie, le ministère de la Parole, l'action puissante de l'Esprit de Dieu pour nous conduire dans toute la vérité ou pour former les demandes que nous sommes appelés à présenter, cela ne nous suffirait-il pas ? Dieu nous garde de tomber dans l'état du peuple autrefois, désirant autre chose que ce que l'Éternel lui avait donné dans sa grâce ! (Nombres 11:4-6). Les réunions de prières, généralement négligées alors que les besoins sont si nombreux et si pressants, les réunions d'édification qui le sont aussi parfois — combien tout cela est humiliant ! — n'est-ce pas le signe de notre bas niveau, du sommeil spirituel qui nous gagne de plus en plus — cela ne manifeste-t-il pas que nous négligeons les seules ressources données par Dieu pour produire les réveils, en en recherchant peut-être d'autres jugées meilleures ? Que ceux qui, par la grâce de Dieu, ont été préservés de négliger les réunions d'assemblée, soit pour la prière, soit pour l'édification, ne s'en enorgueillissent pas, mais au contraire, imitant en cela l'exemple d'un Daniel, sentent l'humiliation qui doit tous nous caractériser. Que, se rappelant comment ont commencé tous les réveils aux temps des Juges, ils éprouvent le besoin de crier à Dieu, afin qu'Il ait compassion de nous et donne, dans l'assemblée, un ministère vraiment en rapport avec les dangers et les besoins actuels, remettant en mémoire les vérités de la Parole, éveillant sans cesse en nous le sentiment de notre responsabilité !

#### **1.5 Pas de réveil général**

En parlant des réveils, il est à peine nécessaire de dire que nous ne pensons pas à un réveil comme celui qui s'est produit au 19<sup>e</sup> siècle. Il ne s'en produira plus de semblable ; dans l'histoire de l'Église responsable sur la terre pendant le temps de l'absence du Seigneur (Apoc. 2 et 3), après Sardes et Philadelphie, il n'y a plus que Laodicée. Or, si nous ne prétendons nullement — et c'est à notre honte ! — manifester les caractères philadelpiens, il est certain par contre qu'ils ont été vus chez nos devanciers et que le réveil d'il y a un siècle correspond à Philadelphie dans l'histoire de l'Église. De même, dans l'histoire du peuple d'Israël, qui par tant de côtés illustre celle de l'Église, nous avons les deux grands réveils des jours d'Ézéchias et de Josias, qui correspondent à ceux de Sardes et de Philadelphie, et il n'y en a pas eu d'autre. Aujourd'hui, c'est au sein de Laodicée que le Seigneur veut opérer pour réveiller

individuellement ceux qui Lui appartiennent, mais qui sont dans un tel état de tiédeur qu'ils l'ont laissé dehors ; Il frappe à la porte de leur cœur, désirant les amener à jouir de sa communion (Apoc. 3:20).

### **1.6 Commencer par un réveil personnel**

N'oublions pas que c'est à nous que sont adressées les exhortations de la Parole : « C'est déjà l'heure de nous réveiller... Réveillez-vous pour vivre justement... Réveille-toi, toi qui dors... ». La Parole ne nous dit pas : Dieu vous réveillera, mais : Réveillez-vous, réveille-toi... Sans doute, tout vient de Lui, mais Il veut exercer notre responsabilité, c'est pourquoi Il nous adresse des appels aussi pressants. Puisse-nous y être attentifs et nous rappeler que les deux seuls moyens, selon Dieu, pour produire les réveils demeurent toujours la Parole et la prière.

Réveillés grâce à ces deux ressources divines, nous pourrions rejeter les œuvres des ténèbres, revêtir les armes de la lumière, nous conduire honnêtement comme de jour, « non point en orgies, ni en ivrogneries ; non point en impudicités, ni en débauches ; non point en querelles, ni en envie », et revêtir le Seigneur Jésus Christ, ne prenant pas soin de la chair pour satisfaire à ses convoitises (Rom. 13:12 à 14). Nous pourrions marcher comme des enfants de lumière, éprouvant ce qui est agréable au Seigneur, n'ayant rien de commun avec les œuvres infructueuses des ténèbres — marcher soigneusement, non pas comme étant dépourvus de sagesse, mais comme étant sages ; saisissant l'occasion parce que les jours sont mauvais (Éph. 5:8-17). Nous pourrions vivre justement et ne pas pécher (1 Cor. 15:34). Dieu veuille nous l'accorder à tous !

## **2 Romains 13:11. C'est déjà l'heure de nous réveiller du sommeil**

ME 1948 p. 116

### **2.1 Le mal se développe pendant qu'on dort — Matt. 13**

Les « mystères du royaume des cieux » présentent, dans l'évangile de Matthieu, les aspects divers que prend le royaume après le rejet du Roi. Six paraboles nous en parlent en Matthieu 13:24-50, et une septième, en Matthieu 25:1-13. La première et la dernière nous donnent tout particulièrement l'avertissement de veiller.

Dans la première, qui est celle de l'ivraie et du champ, le Seigneur prédit le mélange de ceux qui possèdent la vie divine et de ceux qui n'ont qu'une profession chrétienne. Qu'est-ce que l'ivraie ? « Ce sont les fils du méchant. « Qui l'a semée ? « Un ennemi a fait cela » et : « l'ennemi qui l'a semée, c'est le diable ». Mais s'il a pu opérer ce travail, c'est que ceux qui devaient veiller dormaient. « Pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint et sema de l'ivraie parmi le froment ». Ainsi c'est à la faveur du sommeil de ceux auxquels une responsabilité a été confiée que l'ennemi accomplit son œuvre néfaste. C'est toujours notre manque de vigilance qui lui permet d'agir. Et d'autre part cette parabole nous enseigne que lorsque les résultats du travail de l'adversaire sont manifestés il est trop tard pour y remédier (13:28-30). Combien il est nécessaire de veiller !

### **2.2 Veiller en attendant le retour du Seigneur — Matt. 25**

L'avertissement est plus solennel encore dans la parabole de Matthieu 25. Ici, le Seigneur compare le royaume à dix vierges qui sortirent à la rencontre de l'époux. Cinq d'entre elles étaient prudentes, cinq folles. Les vierges prudentes avaient de l'huile dans leurs lampes, les folles n'en avaient pas. C'était une coutume, en Orient, que des vierges attendent l'époux et l'accompagnent jusqu'à la chambre nuptiale ; il leur fallait pour cela des lampes allumées. Le Seigneur emploie cette comparaison pour faire comprendre aux siens ce que doit être leur attente individuelle (car, dans cette parabole, il n'est pas question de l'Église comme tout ; il s'agit d'individus et non d'un corps). Les dix vierges constituent deux classes de personnes : celles qui ont la vie divine (elles ont de l'huile dans leurs lampes, image du Saint Esprit que reçoivent les vrais croyants) et celles qui ont seulement une profession de christianisme, sans la vie. Le retour du Seigneur est une vérité que connaissaient bien les chrétiens du commencement : les Thessaloniens, par exemple, s'étaient tournés des idoles vers Dieu pour le servir et pour attendre le Seigneur ; même le « méchant esclave » ne niait pas cette vérité, puisqu'il disait : « Mon maître tarde à venir » (Matthieu 24:48) ; il savait que son maître reviendrait, mais son cœur n'était pas touché à la pensée de son retour. Ainsi les dix vierges « sortirent à la rencontre de l'époux ». Mais qu'est-il arrivé dans la suite ? « Comme l'époux tardait, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent ». Elles s'assoupirent d'abord, s'endormirent ensuite. Toutes. Les prudentes aussi bien que les folles. Ce sommeil a duré jusqu'à ce que « au milieu de la nuit, il se fit un cri ». Il y a maintenant plus d'un siècle que les vérités concernant le retour du Seigneur ont été remises en pleine lumière. Le temps qui s'écoule entre le cri de minuit et l'arrivée de l'époux est celui pendant lequel la condition morale de chacun est manifestée. Nous sommes dans cette période. Bienheureux ceux qui veillent, les reins ceints et les lampes allumées ! (Luc 12:35 à 38). Ils attendent Celui qui vient. Combien nous sommes en danger de perdre de vue, pratiquement, que le Seigneur va venir et, par suite, de nous assoupir et de nous endormir encore.

Que notre âme soit vigilante :  
Soyons prêts, craignons de dormir ;  
Chrétiens, le Sauveur va venir !

### **2.3 Le monde est dans la nuit et dort (1 Thes. 5) — Appel au croyant à se réveiller**

Le Sauveur va venir chercher les siens. Ce sera le premier acte de sa venue. Le second englobera à la fois son apparition aux yeux de tous, avec les saints, et « le jour du Seigneur » pour le monde. Le jour du Seigneur vient « comme un voleur dans la nuit » ; aussi les hommes, endormis dans une fausse sécurité — ils diront alors « Paix et sûreté » — ne pourront échapper à la « subite destruction » qui viendra sur eux (1 Thess. 5:1-3 ; Apoc. 3:3 ; Matt. 24:43). Ce jugement n'atteindra aucun de ceux qui sont lavés dans le sang de Christ, car ils sont « tous des fils de la lumière et des fils du jour ». Tous, quel que soit notre degré de développement spirituel, quelle que soit notre faiblesse, car « nous ne sommes pas de la nuit ni des ténèbres ». Ce monde est plongé dans la nuit et les ténèbres morales s'épaississent de plus en plus sur la terre. Le jugement est à la porte, nous le sentons bien ! « Ainsi donc, ne dormons pas comme les autres » (1 Thess. 5:6). N'ayant rien de commun avec les œuvres infructueuses des ténèbres, marchons dans la lumière puisque nous sommes fils de la lumière et fils du jour. Cette parole s'adresse à chacun de nous qui pourrions dormir « comme les autres » : « Réveille-toi, toi qui dors, et relève-toi d'entre les morts, et le Christ luira sur toi » (Éph. 5:14). Un croyant qui dort est comme un mort, bien qu'il possède la vie de Dieu. Rien ne le distingue de ceux qui n'ont pas Christ comme leur Sauveur, car on ne voit chez lui aucune manifestation de la vie. S'il se réveille — car il n'est pas mort, il dort seulement — le Christ luira sur lui, il retrouvera la clarté de sa face.

### **2.4 Sommeil de la paresse — Prov. 24**

Le chapitre 24 du livre des Proverbes nous décrit, dans ses derniers versets, quelques-unes des conséquences du sommeil. Celui qui dort n'a aucune activité. Il en est de même dans le domaine spirituel : si nous dormons, nous ne pouvons rien faire pour le Seigneur,

nous sommes des paresseux. « J'ai passé près du champ de l'homme paresseux... ». Dans quel état se trouve-t-il ? Il n'y a que chardons et orties — ce que produit la nature — et la clôture est démolie — plus aucune séparation ! Il convient de s'arrêter, de regarder, d'y appliquer son cœur, non pas certes pour critiquer, mais pour « recevoir instruction ». Comment de tels résultats ont-ils été produits ? « Un peu de sommeil, un peu d'assoupissement, un peu croiser les mains pour dormir... ». Un peu ! le sommeil spirituel conduit à la paresse. Comme il suffit de peu de chose, dans cette voie, pour amener la stérilité pour Dieu et la ruine du témoignage que nous avons à rendre dans la séparation ! (Prov. 24:30-34).

### **2.5 Nouveaux appels à se réveiller**

Nous connaissons, sans doute, bien des enseignements de la Parole ; la plupart d'entre nous sont même « affermis dans la vérité présente ». Et cependant, n'avons-nous pas besoin d'être réveillés ? C'est en « rappelant ces choses à notre mémoire » que notre Dieu veut nous tirer du sommeil qui nous gagne si facilement (2 Pierre 1:12-15). « Vous écrire toujours les mêmes choses, disait l'apôtre aux Philippiens, n'est pas pénible pour moi et c'est votre sûreté ». Et il ajoute « Prenez garde... ». Il faut être réveillé pour pouvoir prendre garde ! Revenons sans cesse à la Parole et aux enseignements de la Parole, à ces « mêmes choses » si nécessaires pour nous réveiller du sommeil !

Oui, c'est déjà l'heure de nous réveiller du sommeil ! (Rom. 13:11 à 14). Le salut — la délivrance de nos corps (Rom. 8:23-24) — est plus près de nous que lorsque nous avons cru. La nuit est fort avancée, nuit morale qui a commencé lorsque Celui qui est la lumière a été crucifié, nuit qui prendra fin dans ce monde lorsqu'apparaîtra, le Soleil de justice. Mais déjà l'étoile du matin a lui dans nos cœurs ! N'est-ce pas « le moment de nous réveiller du sommeil, nous conduisant honnêtement, comme de jour, et revêtant le Seigneur Jésus Christ » ? Le jour s'est approché ! Bien des événements qui se déroulent dans ce monde nous en donnent la certitude, mais ces événements ne sont que des traits dans la nuit ! C'est en nous que le Saint Esprit opère et ce travail est en relation avec le jour, car nous sommes « tous des fils de la lumière et des fils du jour ». Le Saint Esprit veut produire en chacun de nos cœurs l'attente réelle de Celui qui va paraître sur la nue. Mais aussi, il fait tressaillir le cœur de l'Épouse, et l'Esprit et l'Épouse disent : Viens !

Pierre, Jacques et Jean, sur la sainte montagne, étaient accablés de sommeil. Mais, « quand ils furent réveillés, ils virent sa gloire » (Luc 9:32). Avant-goût de la gloire qui sera celle de Christ dans son royaume ! Par-dessus toute autre chose, ne vaut-il pas la peine d'être réveillé pour contempler sa gloire ? Étant encore ici-bas, au milieu de la scène qui nous environne, nous pouvons jouir par la foi de ce que nous allons goûter bientôt en plénitude ! (Jean 17:24). Réveillés, nous verrons sa gloire !

Déjà blanchit l'aurore ;  
Frères ! réveillons-nous :  
Quelques instants encore  
Et nous verrons l'Époux.  
Que notre âme bénie  
S'égaie en son Sauveur,  
Et par l'Esprit de vie  
Répétons : Viens, Seigneur !

### **3 Nous réveiller du sommeil. Éph. 5 ; Rom. 13 ; Luc 22 ; 1 Rois 19 ; 2 Pierre 1** ME 1964 p.117

#### **3.1 L'Épître aux Éphésiens**

Le vrai christianisme doit être tout à la fois céleste et pratique. Nous sommes exhortés à connaître notre position céleste et à en jouir afin de pouvoir marcher ici-bas d'une manière qui y corresponde. L'Épître aux Éphésiens, tout particulièrement, nous donne des enseignements relatifs à une telle position et à une telle marche.

##### **3.1.1 Responsabilité de marcher dans la lumière et dans l'amour**

Dieu, qui « nous a élus en Christ avant la fondation du monde », nous a « prédestinés pour nous adopter pour lui par Jésus Christ, selon le bon plaisir de sa volonté » (Éph. 1:4, 5). Il a fait de nous ses enfants, nous qui étions « morts dans nos fautes » mais qui avons été « vivifiés ensemble avec le Christ... ressuscités ensemble » et qu'Il « a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus » (Éph. 2:5, 6). Et parce que nous sommes maintenant « de bien-aimés enfants », nous sommes exhortés à être « imitateurs de Dieu » (Éph. 5:1). Dieu est Amour et Lumière, nous avons donc à marcher « dans l'amour » et comme des « enfants de lumière » (Éph. 5:2, 8). Marcher dans l'amour, c'est suivre le sentier de Christ qui, par amour, s'est offert à Dieu « en parfum de bonne odeur ». Quel chemin fut le sien ici-bas, qui l'a conduit jusqu'à la croix du Calvaire ! Marcher comme des enfants de lumière, c'est manifester les caractères de sainteté, de séparation du mal, qui doivent être vus en tous ceux qui demeurent responsables de faire briller la lumière de Dieu au sein des ténèbres de ce monde. Une telle marche doit nous amener à prendre garde à nos paroles (Éph. 5:3, 4) comme aussi à nos actions (v. 5) ; elle implique une sainte vigilance afin que nous ne nous laissions pas séduire et entraîner dans le mal (v. 6, 7) ; enfin, caractère positif, elle doit être la pratique des vertus qui constituent dans leur ensemble « le fruit de la lumière ». C'est ainsi, que « ce qui est agréable au Seigneur » est accompli par son racheté. Une telle marche est par ailleurs une répréhension des « œuvres infructueuses des ténèbres » et la manifestation de leur caractère (v. 11 à 13).

##### **3.1.2 Différence entre un croyant qui marche mal et un incrédule**

Un croyant qui manque à sa responsabilité de marcher dans l'amour et comme enfant de lumière se conduit en fait comme un incrédule ; en réalité, il possède la vie de Dieu, tandis que l'incrédule est moralement mort, ils sont donc aussi différents l'un de l'autre qu'il est possible de l'être, mais si l'on ne considère que l'apparence extérieure on ne voit aucun contraste entre eux : on ne voit pas plus de différence entre eux qu'entre un mort et un homme qui dort ; il faut s'approcher bien près pour se rendre compte que chez ce dernier seul il y a la vie. Un homme qui dort a perdu conscience de toute relation avec le monde extérieur ; il en est de même pour un croyant qui s'est laissé gagner par le sommeil spirituel : il a perdu conscience de sa position céleste, de ce qu'il possède en Christ et, de ce fait, il ne jouit pas plus de ce qui est sa part et sa vie qu'un homme endormi ne jouit de tout ce qui l'entoure. Un tel croyant n'a pas pour autant perdu la vie qu'il a reçue par la foi, mais cette vie ne se manifeste plus : le croyant est comme un mort en ce sens qu'il n'entend pas, ne parle pas, ne pense pas. Triste état pour celui qui a la vie divine et qui est responsable de la montrer en en manifestant les fruits !

##### **3.1.3 Comment on s'assoupit**

Ne courons-nous pas le danger de nous endormir parmi les morts ? Par tant de moyens et souvent insensiblement, sans même que nous nous en rendions compte, l'ennemi nous amène à une certaine conformité au monde, néfaste au plus haut degré. Ressembler au

monde dans son langage, dans sa marche, dans ses habitudes, dans sa recherche de tout ce qui peut satisfaire les désirs du cœur naturel, tout cela nous empêche de jouir de notre appel céleste et de marcher d'une manière digne d'un tel appel (Éph. 4:1). Dès que nous tolérons les influences mondaines, le sommeil spirituel nous gagne et l'ennemi remporte des succès de plus en plus faciles. À l'assoupissement succède rapidement le profond sommeil : une conformité au monde dont on finit même par ne plus avoir conscience.

### **3.1.4 Réveille-toi, toi qui dors, et relève-toi d'entre les morts**

« Réveille-toi, toi qui dors, et relève-toi d'entre les morts, et le Christ luira sur toi » (Éph. 5:14). Tel est l'appel adressé à un croyant endormi « entre les morts ». C'est un appel à retrouver la jouissance de notre relation avec Christ, de notre position dans les lieux célestes en Lui, un appel à manifester pratiquement la vie que nous possédons par la foi, un appel à nous séparer par conséquent de tout ce qui est caractérisé par la mort, c'est-à-dire le monde sous la conduite de son chef. Il y a, pour cela, une sainte énergie à déployer : « Réveille-toi ! Relève-toi ! », mais aussi une promesse assurée : « le Christ luira sur toi ». La lumière d'en-haut, Christ Lui-même, resplendit sur le croyant qui a répondu à l'injonction divine : « Réveille-toi ! » ; amené dans la lumière, il peut voir et contempler Celui qui est la Lumière, puiser à la source de la vie (cf. Ps. 36:9) et marcher désormais comme un enfant de lumière, dans la puissance de la vie qu'il possède et dont il peut maintenant manifester les fruits.

Cette exhortation s'adresse-t-elle à des croyants mal enseignés, ignorants de bien des vérités de l'Écriture ? C'est précisément dans l'Épître aux Éphésiens que nous la trouvons, dans l'épître où est présentée la position si élevée du croyant et de l'assemblée, où nous sommes vus comme « bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ » (Éph. 1:3). Prenons garde ! Il nous a été beaucoup donné, nous sommes privilégiés parmi tant de croyants qui ont moins reçu, nous nous tromperions si nous estimions que les injonctions de Éph. 5:14 ne sont pas pour nous et que nous ne sommes pas en danger de nous endormir parmi les morts. C'est parce qu'un croyant d'Éphèse pouvait dormir parmi les morts que l'apôtre écrit dans la lettre adressée à cette assemblée : « Réveille-toi, toi qui dors... ». Non seulement nous courons le même danger mais encore notre responsabilité est accrue en raison de tout ce que nous avons reçu.

### **3.2 Appels au réveil par l'apôtre Pierre. 2 Pierre 1:13 et 3:1**

L'apôtre Pierre écrit ses deux épîtres pour produire un réveil parmi les saints (cf. 2 Pierre 3:1) et, dans ce but, il leur rappelle les vérités qu'ils connaissaient et dans lesquelles ils étaient même « affermis » (cf. 2 Pierre 1:12 à 15). Nous sommes peut-être, nous aussi, « affermis dans la vérité présente », mais demandons-nous si tant de vérités connues, familières à chacun, exercent leurs effets pratiques dans notre vie ici-bas. N'avons-nous pas tendance à nous y accoutumer, à ne les considérer peut-être que comme un intéressant sujet d'études ? N'est-il pas nécessaire que nous soyons « réveillés » afin d'être amenés à mettre en pratique ce que nous savons si bien ? Connaître une vérité ne suffit pas, il faut la vivre !

Le rappel constant des enseignements de l'Écriture est nécessaire, indispensable même ; le croyant le plus solidement affermi dans la connaissance de la Parole a besoin, tout comme le petit enfant en Christ, d'un ministère semblable à celui que remplissait l'apôtre Pierre alors qu'il était encore « dans cette tente ».

Remarquons que nous sont indiqués dans l'Écriture les deux moyens qui peuvent produire un réveil : dans le Livre des Juges, c'est la prière (cf. Juges 3:9, 15 etc...), dans la seconde Épître de Pierre, la Parole. C'est toujours par le moyen de la prière et de la Parole que sera manifesté un véritable réveil, il est important de le souligner dans des temps où l'on cherche à en produire par la présentation de nouveautés, l'exercice de multiples activités, ou encore la mise en avant de tout ce qui est susceptible d'éveiller la curiosité.

### **3.3 Élie : le sommeil guette même les plus zélés. 1 Rois 19**

1 Rois 19 nous présente Élie endormi sous le genêt. Ici, c'est un homme de Dieu, le prophète de l'Éternel, celui dont la foi a brillé, d'abord quand il pria avec instance dans le secret, ensuite dans le service qu'il a été amené à remplir en public. Les chapitres 17 et 18 de ce premier livre des Rois nous montrent l'énergie et les triomphes de cette foi si remarquable. Et c'est un tel homme que nous trouvons maintenant dormant sous le genêt !

L'Épître aux Éphésiens nous parle de croyants auxquels sont présentés les enseignements les plus élevés concernant la position céleste du racheté et de l'Assemblée ; la seconde Épître de Pierre, de croyants affermis dans la connaissance de la vérité ; ici, nous avons un homme de Dieu remarquable, celui qui apparaît avec Moïse sur la montagne de la transfiguration, celui qui a été dans son service un témoin puissant, un vainqueur. Cela nous montre bien que partout et pour tous le danger est grand de s'endormir. Nul n'est à l'abri, quel que privilégiée que puisse être sa position.

Tout au début de son histoire, Élie sert dans le secret. Sa vie intérieure est animée par une foi vivante qui le conduit à prier avec instance pour le peuple de Dieu. Ensuite, il est appelé à servir en public et son témoignage extérieur est soutenu par une foi qui compte sur Dieu et à laquelle Dieu répond. Mais tandis que ce témoignage extérieur est rendu avec une réelle puissance et revêtu du sceau de la bénédiction d'en-haut, la vie intérieure d'Élie ne demeure plus, semble-t-il, à la même hauteur. Combien cela est dangereux pour un serviteur de Dieu ! Élie paraît avoir oublié la source de la puissance : « l'Éternel devant qui je me tiens » ; il devra marcher quarante jours et quarante nuits, ayant été nourri pour cela, afin de pouvoir se tenir « sur la montagne devant l'Éternel » (1 Rois 19:5 à 9, 11). Durant cette période de sa vie où il s'est en fait éloigné de Dieu, il est amené à comprendre qu'il n'y a aucune force en lui. Il l'avait pourtant cru, un moment ; c'est pourquoi, Celui qui sait parfaitement ce qu'il y a dans son cœur permet que Jézabel lui adresse, par un messager, des menaces qui l'épouvantent, de sorte qu'il va se trouver, avec ses seules ressources, en présence de la puissance de l'adversaire.

Que va faire l'homme de foi, celui qui jadis avait prié si instamment ? Hélas ! ce n'est pas vers Dieu qu'il se tourne ; il s'enfuit, quittant Jizreël pour atteindre le pays de Juda, allant même jusqu'à Beër-Shéba, limite extrême de ce territoire. Non seulement cela, mais, laissant son jeune homme à Beër-Shéba, il s'en va, « lui, dans le désert, le chemin d'un jour ». Et dans ce lieu éloigné où cependant il aurait pu se croire à l'abri de la colère de Jézabel, il s'assied sous le genêt et demande la mort pour son âme. C'est le découragement complet. Quel en est au fond le motif ? « Je ne suis pas meilleur que mes pères » ! « Et, il se coucha, et dormit sous le genêt » (1 Rois 19:4, 5).

Mais l'Éternel abandonnerait-il l'un de ses serviteurs ? Il envoie un ange pour le réveiller. Découragé, sans force, Élie va apprendre que la force dont le croyant a besoin lui est communiquée par la nourriture que Dieu lui a préparée : « un gâteau cuit sur les pierres chaudes, et une cruche d'eau », en figure Christ nourriture et rafraîchissement de l'âme. Mais après avoir mangé et bu, Élie se recouche ; il faut que l'ange de l'Éternel l'invite à nouveau : « Lève-toi, mange, car le chemin est trop long pour toi » (1 Rois 19:5 à 9).

Il est nécessaire que nous soyons réveillés pour nous nourrir de la Parole et pour que nos âmes soient rafraîchies à la source des eaux vives. Encore avons-nous besoin en vue de cela d'exhortations répétées... Et Dieu nous nourrit et nous rafraîchit pour que nous puissions marcher et aller jusque « sur la montagne devant l'Éternel ».



### 3.4 **Sommeil à Gethsémané. Luc 22:39-46**

Non, nul n'est à l'abri, quelque privilégiée que soit sa position. Les douze ont été choisis par le Seigneur et cela par un pur effet de sa seule grâce. Quelle faveur insigne leur a été ainsi accordée ! Ils ont suivi le Seigneur dans son chemin sur la terre, ont reçu ses enseignements, ils l'ont « entendu... vu de leurs yeux... » (1 Jean 1:1) et, dans un jour à venir, sur les douze fondements de la muraille de la cité seront écrits « les douze noms des douze apôtres de l'Agneau » (Apoc. 21:14). Mais parmi les bénéficiaires d'une telle faveur, il en est trois qui ont eu de plus grands privilèges encore : Pierre, Jacques et Jean. Le Seigneur les prend spécialement avec Lui en diverses circonstances, notamment sur la montagne de la transfiguration et en Gethsémané.

En Gethsémané en particulier, un service de très grande valeur ne leur était-il pas accordé, qu'ils n'ont pas su discerner et remplir précisément parce qu'ils se laissèrent gagner par le sommeil ? Certes, le Seigneur seul pouvait endurer les souffrances de Gethsémané, seul Il pouvait connaître « l'angoisse du combat » ; c'est pourquoi, après avoir dit à ses disciples : « Priez que vous n'entriez pas en tentation », « il s'éloigna d'eux lui-même environ d'un jet de pierre » (Luc 22:39 à 46). Mais Celui qui a pu dire par l'Esprit prophétique : « L'opprobre m'a brisé le cœur, et je suis accablé ; et j'ai attendu que quelqu'un eût compassion de moi, mais il n'y a eu personne, ... et des consolateurs, mais je n'en ai pas trouvé » (Ps. 69:20), Celui qui traversait comme homme les souffrances de Gethsémané n'aurait-il pas désiré, quand après avoir prié seul Il venait vers ses trois disciples, trouver auprès d'eux quelque sympathie ? « Et un ange du ciel lui apparut, le fortifiant », peut-être parce que les disciples ne surent pas remplir le service unique que le Seigneur attendait d'eux à ce moment-là ; en tout cas, ils auraient pu, par la grâce de Dieu, avoir leur part dans ce soutien que Jésus homme, traversant les angoisses de Gethsémané, souhaitait recevoir. Mais Jésus, venant vers eux, les trouve dormant ; Matthieu nous dit : « car leurs yeux étaient appesantis » (26:43) ; Marc également (14:40), tandis que Luc donne ce détail : « endormis de tristesse » (22:45). La touchante grâce divine veut trouver comme une excuse à leur sommeil mais, quoi qu'il en soit, le Seigneur leur avait dit : « Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation » et, ne l'ayant pas fait, ils ont perdu à jamais l'occasion d'accomplir un service qui était placé devant eux seuls. Combien il est vrai que le sommeil spirituel, même si c'est la tristesse ayant les meilleurs mobiles qui nous y conduit parfois, peut nous faire perdre le privilège de remplir tel ou tel service pour le Seigneur. Un autre le remplira à notre place, ou encore, Dieu enverra si c'est nécessaire « un ange du ciel » ; le but qu'Il se propose sera atteint mais nous aurons perdu le privilège d'avoir été un instrument entre ses mains.

Dans la scène de Gethsémané, scène d'indicibles souffrances pour Celui qui y a connu « l'angoisse du combat » et dont la « sueur devint comme des grumeaux de sang décollant sur la terre » (Luc 22:44), les trois disciples dormaient. Sur la montagne de la transfiguration où le Seigneur les avait également pris avec Lui, ils purent contempler une scène d'un caractère différent mais combien digne aussi d'arrêter leurs yeux et de captiver leur attention. Jésus était monté sur cette montagne pour prier » et, nous est-il dit, « comme il priait, l'apparence de son visage devint tout autre, et son vêtement devint blanc et resplendissant comme un éclair ; et voici, deux hommes, qui étaient Moïse et Élie, parlaient avec lui, lesquels, apparaissant en gloire, parlaient de sa mort qu'il allait accomplir à Jérusalem ». Il peut nous sembler que si nous avions été les témoins d'une telle manifestation, nous n'aurions pas eu trop de nos deux yeux grands ouverts pour en contempler la beauté, la grandeur, et en saisir tous les détails. Mais nous pouvons aujourd'hui contempler Jésus dans la gloire, nous Le voyons là-haut et sommes exhortés à considérer un tel Objet offert aux regards de notre foi (Hébr. 2:9 ; Col. 3:1 à 4). Dans quelle mesure le faisons-nous ? Si nous le réalisons comme nous devrions le faire, nos vies seraient transformées, car, qui « contemple à face découverte la gloire du Seigneur » est « transformé en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit » (2 Cor. 3:18). Hélas ! nous faisons comme les disciples autrefois ; alors qu'une telle scène de gloire était offerte à leurs yeux, « Pierre et ceux qui étaient avec lui étaient accablés de sommeil ». Nous sommes tentés de juger sévèrement cette attitude et pourtant le sommeil spirituel nous empêche souvent de « contempler à face découverte la gloire du Seigneur ». Nous aussi, nous sommes tant de fois « accablés de sommeil » et il faut que la grâce divine opère pour nous réveiller. « Quand ils furent réveillés, ils virent sa gloire », mais aussi « les deux hommes qui étaient avec lui », types des saints ressuscités et glorifiés, de ceux qui, comme Moïse, auront dû traverser la mort et de ceux qui, comme Élie, seront enlevés sans passer par la mort. Contempler Christ dans la gloire, avec tous ceux qui y seront introduits comme fruits de son œuvre expiatoire, jouir déjà par la foi de ce moment où « Il verra du fruit du travail de son âme » (Ésaïe 53:11), tel est le privilège de ceux qui sont « réveillés ». « Et quand ils furent réveillés, ils virent sa gloire et les deux hommes qui étaient avec lui » (Luc 9:28 à 32).

### 3.5 **Réveil par la présentation de la personne de Christ**

Remarquons que, dans les différents passages que nous venons de considérer, l'exhortation à se « réveiller » est toujours liée à la présentation de la personne de Christ. Dans les Éphésiens : « Réveille-toi, toi qui dors... » et, la promesse en est certaine, « le Christ luira sur toi ». Dans la seconde épître de Pierre, après avoir écrit : « Mais j'estime qu'il est juste, tant que je suis dans cette tente, de vous réveiller en rappelant ces choses à votre mémoire », l'apôtre parle aussitôt de « la puissance et la venue de notre Seigneur Jésus Christ », plaçant devant nos yeux Celui qui « reçut de Dieu le Père honneur et gloire, lorsqu'une telle voix lui fut adressée par la gloire magnifique : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir » (2 Pierre 1:13 et 16, 17). Dans le chapitre 19 du premier livre des Rois, Élie, réveillé par l'ange, trouve la nourriture et le rafraîchissement que Dieu lui a préparés : en figure, Christ. Enfin, les trois disciples, réveillés, ont Christ devant eux : en Gethsémané, dans ses souffrances et sa victoire, tandis qu'Il est, sur la montagne de la transfiguration, le centre de la gloire.

### 3.6 **Conclusion**

Instruits de la position céleste du croyant et de l'assemblée, de tout ce qui en découle pour la marche ici-bas ; connaissant les enseignements de la Parole et peut-être même « affermis dans la vérité présente » ; traversant parfois un temps de faiblesse spirituelle et de découragement, après avoir joui pourtant de bénédictions spéciales dans le service et le combat de la foi ; occupant telle position privilégiée que la grâce divine a voulu donner quoi qu'il puisse en être de nous, nous sommes tous et toujours en danger de nous laisser gagner par le sommeil spirituel. Que Dieu nous accorde l'énergie nécessaire pour nous réveiller !

**RÉVEILS Rom. 13:11 ; 1 Cor. 15:34 ; Éph. 5:14 ; 2 Pierre 3:1 par Paul Fuzier**

**Bibliquest**

Les sous-divisions ont été ajoutées par Bibliquest. ME 1950 p. 85

**Table des matières**

- 1 Exhortations à se réveiller
- 2 Première ressource : la prière
  - 2.1 Dans le livre des Juges
  - 2.2 Refuser le fatalisme
- 3 Deuxième ressource : la Parole de Dieu
  - 3.1 L'abandon de la Parole
  - 3.2 Réveil par la Parole de Dieu — 2 Pierre 3:1
- 4 La prière et la Parole : En particulier et en assemblée
- 5 Pas de réveil général
- 6 Commencer par un réveil personnel

**1 Exhortations à se réveiller**

Il est bien vrai que nous avons tendance à nous endormir ; aussi les exhortations à nous réveiller ne manquent pas : « Et encore ceci : connaissant le temps, que c'est déjà l'heure de nous réveiller du sommeil, car maintenant le salut est plus près de nous que lorsque nous avons cru... » — « Réveillez-vous pour vivre justement, et ne péchez pas... » — Réveille-toi, toi qui dors, et relève-toi d'entre les morts, et le Christ luira sur toi » (Rom. 13:11 ; 1 Cor. 15:34 ; Éph. 5:14). Le désir de réveiller les saints assoupis est donc très louable, si les moyens employés ne le sont pas toujours. Que de moyens, en effet, excellents en apparence, mais qui n'ont aucune justification scripturaire ! En fait, malgré leur extrême diversité, ils dérivent tous d'un même principe : on laisse de côté les ressources que Dieu met à notre disposition dans sa Parole et on leur substitue ce qui est selon les pensées de l'homme. Cela paraît bien mieux, il semble que les résultats seront tellement supérieurs... Les ressources de la Parole sont considérées comme surannées, il faut quelque chose de plus moderne pour les temps actuels, qui soit plus en rapport, dira-t-on, avec les besoins d'aujourd'hui... Comme si la Parole de Dieu ne suffisait pas pour tous les besoins de tous les temps ! Ce serait folie que de se croire plus sage que Dieu !

**2 Première ressource : la prière**

Le but de ces quelques lignes est seulement de rappeler les deux ressources que Dieu met à notre disposition pour produire des réveils.

**2.1 Dans le livre des Juges**

La première est indiquée dans le livre des Juges, livre qui présente le peuple d'Israël traversant une des plus sombres périodes de son histoire : « chacun faisait ce qui était bon à ses yeux » — livre de la ruine, seconde épître à Timothée de l'Ancien Testament. Il est remarquable que ce soit précisément dans cette portion des Écritures que nous soit donnée la première ressource dont nous voulons parler : la prière. Le peuple d'Israël faisait « ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel » ; pour l'arrêter dans ce chemin de désobéissance, l'Éternel envoyait des ennemis qui opprimaient le peuple. C'est alors que, du sein de la souffrance, Israël criait à l'Éternel ; l'expression est plusieurs fois répétée dans ce livre : « alors, ils crièrent à l'Éternel » — la prière ardente, instante, véritable cri de détresse (puissions-nous en entendre beaucoup dans nos réunions de prières !) était à l'origine du réveil qui se produisait ensuite : l'Éternel suscitait un juge par le moyen duquel le peuple, délivré, connaissait un temps de bénédiction. Puis, il se détournait à nouveau et son histoire recommence, toujours la même ; chaque fois, c'est le même cri de détresse, la même prière à laquelle Dieu répond ! (3:9, 15 ; 4:3 ; 6:6 ; 10:10, 15).

**2.2 Refuser le fatalisme**

Citons ici les paroles d'un autre : « Supposons que nous nous trouvions placés dans un lieu où la mort et les ténèbres spirituelles règnent, où il n'y a pas un souffle de vie, pas une feuille qui remue : le ciel semble d'airain, la terre de fer, un formalisme desséchant domine partout ; la routine, une profession sans puissance, la superstition sont à l'ordre du jour ; jamais on n'entend parler d'une chose telle qu'une conversion. Que faire ? Nous laisser paralyser ou gagner par cette atmosphère malsaine et mortelle ? Assurément non ! que faut-il donc faire ? — Réunissons-nous, même si nous n'étions que deux à sentir le triste état des choses, et d'un commun accord répandons nos cœurs devant Dieu, et attendons-nous à Lui, jusqu'à ce qu'Il envoie une abondante pluie de bénédictions sur le lieu aride. Ne nous croisons pas les bras, en disant : le temps n'est pas encore venu (Aggée 1:2) ; ne nous laissons pas aller à ce funeste raisonnement d'une certaine théologie justement appelée fatalisme, qui dit : Dieu est souverain ; Il agit selon sa volonté ; nous devons attendre le moment choisi par Lui ; les efforts humains sont inutiles ; nous ne pouvons pas opérer un réveil ; il faut prendre garde de ne pas causer ce qui ne serait que de l'excitation. Ces raisonnements sont d'autant plus dangereux qu'ils ont quelque chose de plausible. En effet, tout cela est très vrai, en tous points ; mais c'est seulement un côté de la vérité. C'est la vérité, et rien que la vérité ; mais ce n'est pas toute la vérité. Là est le mal. Rien n'est plus à craindre que de ne considérer qu'un côté de la vérité ; on se garde plus facilement d'une erreur positive et palpable. Que d'âmes ferventes ont bronché et ont été complètement détournées du droit chemin, pour n'avoir vu qu'un côté d'une vérité ou avoir mal appliqué une vérité. Plus d'un serviteur utile et dévoué a été froissé et poussé hors du champ de travail, par l'insistance peu judicieuse qu'on a mise dans la présentation de certaines doctrines qui étaient vraies en partie, mais qui n'étaient pas la pleine vérité de Dieu. Rien cependant ne peut atteindre ou affaiblir la force de la déclaration du Seigneur en Matthieu 18:19. Elle subsiste dans toute sa divine plénitude, sa gratuité et sa valeur, devant l'œil de la foi ; ses termes sont clairs et non sujets à méprise : Si deux d'entre vous sont d'accord sur la terre pour une chose quelconque, quelle que soit la chose qu'ils demanderont, elle sera faite pour eux par mon Père qui est dans les cieux » (Messenger Évangélique, année 1875. « Sur les réunions de prières », pages 63 et 64).

**3 Deuxième ressource : la Parole de Dieu**

**3.1 L'abandon de la Parole**

Nous trouvons la deuxième ressource dans la seconde épître de Pierre. Elle nous est donnée aussi en relation avec des temps de ruine : les « derniers jours », caractérisés par l'abandon de la Parole. Ne sommes-nous pas dans ces jours-là ? D'une façon générale, parmi le peuple de Dieu, chacun ne fait-il pas ce qui est bon à ses yeux, la Parole étant laissée de côté ? Peut-être n'est-ce pas toujours un rejet délibéré des Saintes Écritures ; c'est, bien souvent, la Parole lue et écoutée, mais aux enseignements de laquelle on ne se conforme guère, continuant à agir « selon ses propres convoitises » (2 Pierre 3:3). Que Dieu nous garde de dire : ce passage

concerne les incrédules, les moqueurs des derniers jours, il n'y a donc rien pour nous. Bien au contraire, il y a là un avertissement très sérieux pour les croyants. On abandonne la Parole parce qu'on ne veut pas abandonner les convoitises du cœur naturel. On est alors endormi, on dort parmi les morts, suivant l'expression d'Éphésiens 5:14 : en apparence, plus rien ne différencie le croyant des incrédules.

### **3.2 Réveil par la Parole de Dieu — 2 Pierre 3:1**

Comment réveiller ceux qui dorment ainsi ? « Je réveille votre pure intelligence en rappelant ces choses à votre mémoire, afin que vous vous souveniez des paroles qui ont été dites à l'avance... » (2 Pierre 3:1). La ressource, c'est la Parole rappelée sans cesse, bien que ses enseignements soient connus et que, peut-être même, l'on soit affermi dans la vérité (cf. 2 Pierre 1:12 à 15). L'apôtre désirait réveiller la « pure intelligence » de ces croyants, c'est-à-dire l'intelligence qui vient de Dieu. N'est-ce pas nécessaire aujourd'hui ? Nous sommes peut-être très réveillés pour cultiver notre intelligence naturelle — et, dans bien des cas, combien cela est néfaste pour notre vie chrétienne ! — nous le sommes généralement beaucoup moins pour ce qui est de l'intelligence spirituelle. Le Saint Esprit, opérant dans nos cœurs renouvelés, se plaît à développer en nous cette intelligence afin que nous puissions entrer davantage dans la connaissance des choses de Dieu. Mais nous le contristons souvent et l'entravons dans son activité, de sorte qu'au lieu de croître, de nous développer, nous restons de petits enfants, des « nains spirituels ». Il n'y a pas d'autre moyen, selon Dieu, de réveiller notre « pure intelligence » que la lecture de la Parole, avec le secours de l'Esprit, jointe à la prière par laquelle nous demanderons à Dieu d'avoir compassion de nous dans le bas état où nous sommes et de nous accorder la grâce de mieux entrer dans la connaissance de ses pensées, de n'être pas des auditeurs oublieux, mais des faiseurs d'œuvres, mettant la parole en pratique (Jacques 1:21 à 25).

### **4 La prière et la Parole : En particulier et en assemblée**

Pourrions-nous être étonnés que les deux ressources divines pour produire les réveils soient la prière et la Parole, les deux piliers du vrai christianisme ? Prière individuelle et lecture individuelle de la Parole, prière de l'assemblée et lecture de la Parole dans l'assemblée, c'est là qu'est le secret si nous voulons nous « réveiller du sommeil ». Que Dieu nous accorde à chacun de vivre cette vie cachée avec le Seigneur, priant dans le particulier, nourrissant nos âmes de la Parole ! Qu'Il nous donne aussi d'aimer l'assemblée et de réaliser que nous avons dans l'assemblée, ce qui est pleinement et entièrement suffisant pour tous, petits enfants, jeunes gens et pères. La présence du Seigneur vraiment sentie, le ministère de la Parole, l'action puissante de l'Esprit de Dieu pour nous conduire dans toute la vérité ou pour former les demandes que nous sommes appelés à présenter, cela ne nous suffirait-il pas ? Dieu nous garde de tomber dans l'état du peuple autrefois, désirant autre chose que ce que l'Éternel lui avait donné dans sa grâce ! (Nombres 11:4-6). Les réunions de prières, généralement négligées alors que les besoins sont si nombreux et si pressants, les réunions d'édification qui le sont aussi parfois — combien tout cela est humiliant ! — n'est-ce pas le signe de notre bas niveau, du sommeil spirituel qui nous gagne de plus en plus — cela ne manifeste-t-il pas que nous négligeons les seules ressources données par Dieu pour produire les réveils, en en recherchant peut-être d'autres jugées meilleures ? Que ceux qui, par la grâce de Dieu, ont été préservés de négliger les réunions d'assemblée, soit pour la prière, soit pour l'édification, ne s'en enorgueillissent pas, mais au contraire, imitant en cela l'exemple d'un Daniel, sentent l'humiliation qui doit tous nous caractériser. Que, se rappelant comment ont commencé tous les réveils aux temps des Juges, ils éprouvent le besoin de crier à Dieu, afin qu'Il ait compassion de nous et donne, dans l'assemblée, un ministère vraiment en rapport avec les dangers et les besoins actuels, remettant en mémoire les vérités de la Parole, éveillant sans cesse en nous le sentiment de notre responsabilité !

### **5 Pas de réveil général**

En parlant des réveils, il est à peine nécessaire de dire que nous ne pensons pas à un réveil comme celui qui s'est produit au 19<sup>e</sup> siècle. Il ne s'en produira plus de semblable ; dans l'histoire de l'Église responsable sur la terre pendant le temps de l'absence du Seigneur (Apoc. 2 et 3), après Sardes et Philadelphie, il n'y a plus que Laodicée. Or, si nous ne prétendons nullement — et c'est à notre honte ! — manifester les caractères philadelpiens, il est certain par contre qu'ils ont été vus chez nos devanciers et que le réveil d'il y a un siècle correspond à Philadelphie dans l'histoire de l'Église. De même, dans l'histoire du peuple d'Israël, qui par tant de côtés illustre celle de l'Église, nous avons les deux grands réveils des jours d'Ézéchias et de Josias, qui correspondent à ceux de Sardes et de Philadelphie, et il n'y en a pas eu d'autre. Aujourd'hui, c'est au sein de Laodicée que le Seigneur veut opérer pour réveiller individuellement ceux qui Lui appartiennent, mais qui sont dans un tel état de tiédeur qu'ils l'ont laissé dehors ; Il frappe à la porte de leur cœur, désirant les amener à jouir de sa communion (Apoc. 3:20).

### **6 Commencer par un réveil personnel**

N'oublions pas que c'est à nous que sont adressées les exhortations de la Parole : « C'est déjà l'heure de nous réveiller... Réveillez-vous pour vivre justement... Réveille-toi, toi qui dors... ». La Parole ne nous dit pas : Dieu vous réveillera, mais : Réveillez-vous, réveille-toi... Sans doute, tout vient de Lui, mais Il veut exercer notre responsabilité, c'est pourquoi Il nous adresse des appels aussi pressants. Pussions-nous y être attentifs et nous rappeler que les deux seuls moyens, selon Dieu, pour produire les réveils demeurent toujours la Parole et la prière.

Réveillés grâce à ces deux ressources divines, nous pourrions rejeter les œuvres des ténèbres, revêtir les armes de la lumière, nous conduire honnêtement comme de jour, « non point en orgies, ni en ivrogneries ; non point en impudicités, ni en débauches ; non point en querelles, ni en envie », et revêtir le Seigneur Jésus Christ, ne prenant pas soin de la chair pour satisfaire à ses convoitises (Rom. 13:12 à 14). Nous pourrions marcher comme des enfants de lumière, éprouvant ce qui est agréable au Seigneur, n'ayant rien de commun avec les œuvres infructueuses des ténèbres — marcher soigneusement, non pas comme étant dépourvus de sagesse, mais comme étant sages ; saisissant l'occasion parce que les jours sont mauvais (Éph. 5:8-17). Nous pourrions vivre justement et ne pas pécher (1 Cor. 15:34). Dieu veuille nous l'accorder à tous !

**La Routine par Paul Fuzier**

**Bibliquest**

ME 1949 p. 60. Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

**Table des matières**

- 1 Saint Esprit et routine
- 2 La libre action du Saint Esprit : Une vérité retrouvée et reperdue
- 3 Comment vient la routine
- 4 Culte et réunions de prières : préparation préalable personnelle
- 5 Réunion pour l'édification
- 6 Silences
- 7 Toutes sortes d'exercices spirituels

**1 Saint Esprit et routine**

À l'action puissante et rafraîchissante du Saint Esprit, n'avons-nous pas, trop souvent, substitué une action routinière ? Et n'est-ce pas une des raisons pour lesquelles nous ne recueillons pas, dans le rassemblement, toutes les bénédictions que le Seigneur voudrait nous y dispenser ? — Ce qui est rituel n'est généralement pas spirituel et c'est ce qui est donné par l'Esprit qui apporte à nos âmes la bénédiction divine.

**2 La libre action du Saint Esprit : Une vérité retrouvée et reperdue**

Les vérités concernant la libre action du Saint Esprit dans l'assemblée sont parmi celles qui ont été remises en lumière il y a un peu plus d'un siècle. Nos devanciers sont alors sortis d'un milieu où, cette action étant méconnue, le service dans le rassemblement était ordonné à l'avance et laissé à la charge d'un ministre du culte, consacré par les hommes. Obéissant à la Parole, ils ont réalisé ce qu'est la réunion de l'assemblée ; il y a eu bénédiction et accroissement spirituel. C'est ainsi que le témoignage a prospéré. Les générations qui ont suivi ont reçu cet enseignement et ont goûté les mêmes privilèges — privilèges que nous pouvons savourer encore aujourd'hui, malgré notre grande faiblesse. N'y a-t-il pas cependant une certaine tendance à retourner à ce que nos devanciers ont abandonné ? — La routine avec laquelle les choses se passent parfois est la preuve de cette tendance, elle est aussi de nature à la fortifier. C'est pourquoi il faut ouvrir nos yeux sur ce danger très réel, si nous désirons la vie et la prospérité des assemblées. La libre action du Saint Esprit doit être un fait et non pas seulement une doctrine.

**3 Comment vient la routine**

Qui de nous n'a été amené à faire cette constatation : dans telle assemblée locale, on se repose à peu près entièrement sur un frère qui est seul à agir devant tous les autres frères assoupis, assurant le service comme le ferait un ministre officiellement investi de cette charge. Il peut y avoir deux raisons différentes d'un tel état de choses. La première est celle-ci : un frère a pris l'habitude d'agir, peut-être avec précipitation — il se considère comme un pasteur en charge, de sorte qu'une routine s'est établie et on a fini par trouver cela normal, ou bien on le supporte avec patience et résignation, souffrant en silence. Est-il besoin de dire que, dans un cas semblable, l'Esprit est entravé dans sa libre action ? — Mais il peut y avoir une seconde raison : un manque d'exercice chez les frères, un assoupissement spirituel les conduit à s'attendre à celui qui exerce seul une activité dans l'assemblée. Il exerce seul cette activité non parce qu'il s'est imposé comme pasteur, mais parce que des frères gagnés par le sommeil spirituel, ont été heureux d'avoir un pasteur ! Dans ce cas-là, la première responsabilité de celui auquel on a laissé la charge du service dans l'assemblée est évidemment de réveiller ceux qui dorment et d'exercer un ministère qui tende à retrouver la liberté de l'action de l'Esprit. Manquer à cette responsabilité montrerait que l'on a peu compris ce qu'est l'assemblée.

**4 Culte et réunions de prières : préparation préalable personnelle**

Il va sans dire que nous parlons surtout des réunions pour le culte et des réunions de prières. Combien il est fâcheux d'entendre toujours les mêmes voix dans ces réunions alors qu'il y a tant de bouches fermées ! De sorte qu'il y a des frères — parfois un seul qui ont l'habitude d'agir, d'autres qui ont l'habitude de se taire. N'est-ce pas, en vérité, un retour vers ce que nos devanciers ont abandonné ? N'est-on pas sur la voie qui conduit au clergé ? — Il n'en serait certainement pas ainsi s'il y avait chez tous — frères et sœurs — un exercice individuel avec le Seigneur quant au culte que nous sommes appelés à offrir ensemble, quant aux besoins que nous avons à présenter dans la prière en commun. Il y a, pour le culte, une préparation indispensable : Deutéronome 26 nous montre que nous devons chacun entrer dans le pays, le posséder et y habiter pour y recueillir les fruits qui seront placés dans la corbeille (nous savons ce que cela signifie pour nous). L'Israélite était invité à rappeler tout ce que l'Éternel avait fait pour son peuple (Deut. 26:7-9) et les fruits qu'il apportait étaient bien la preuve qu'il était entré dans le pays, qu'il le possédait et qu'il y habitait. Si nous avons réalisé ces trois choses, pourrions-nous venir « vers le sacrificateur » avec des corbeilles vides ? — De même pour les réunions de prières. Si nous avons été occupés des besoins de l'assemblée, des besoins des saints, nous sera-t-il possible de demeurer la bouche fermée ? On l'a dit souvent : il n'y a pas de dons de prières. Le frère le plus simple, le plus jeune dans la famille de la foi, peut exprimer librement, conduit par l'Esprit, les besoins au sujet desquels il a été exercé. Que seraient les réunions de culte et les réunions de prières si un exercice avec le Seigneur avait eu lieu pour chacun, dans le particulier, et s'il y avait ensuite une entière dépendance de l'Esprit lorsque les saints sont rassemblés ! Le Saint Esprit pourrait sans doute employer plus souvent tel ou tel frère chez lequel l'exercice aura été plus profond, mais on ne verrait pas deux classes de frères : ceux qui agissent et ceux qui se taisent — encore bien moins un frère prenant sur lui seul, ou à peu près, toute la réunion.

**5 Réunion pour l'édification**

La chose est différente — en un certain sens — lorsqu'il s'agit d'une réunion d'assemblée pour l'édification, car là intervient l'exercice des dons. Si tous sont sacrificateurs pour adorer, si tous peuvent exprimer librement un besoin senti, au cours d'une réunion de prières, tous ne sont pas qualifiés pour enseigner dans l'assemblée. Cependant, là encore, il convient de réaliser une entière dépendance de l'Esprit et de s'attendre au Seigneur pour qu'il donne ce qui est nécessaire à l'édification de l'assemblée. Le Saint Esprit peut se servir d'un frère pour exprimer quelques courtes pensées qui feront du bien à tous. Une action précipitée serait susceptible d'éteindre l'Esprit et d'arrêter celui qui avait « cinq paroles » pour édifier l'assemblée.

Nous avons vite fait de prendre des habitudes, de nous accoutumer à ce qui devient une routine. Mais, si nous sommes exercés avec le Seigneur, nous ne pourrions pas ne pas souffrir d'un tel état de choses. Gardons-nous cependant de chercher à remplacer une routine par ce qui deviendrait vite une autre routine. Le seul remède au mal dont nous souffrons est celui-ci : il est nécessaire que nous recherchions individuellement le développement de la vie spirituelle, que nous vivions le christianisme, non pas ce christianisme

intellectuel qui est l'un des principaux écueils pour notre génération et surtout pour celle qui nous suit, mais la vie cachée avec le Seigneur, les relations intimes et personnelles cultivées dans nos cœurs avec Celui qui seul est l'aliment de la vie nouvelle. Les soeurs aussi bien que les frères ont à le réaliser pour la prospérité du témoignage. Mais les frères surtout, ceux qui ont l'habitude d'agir, de trop agir, d'agir par routine, afin qu'ils soient gardés dans la dépendance qui convient, ne privant pas l'assemblée de ce que l'Esprit veut donner — ceux qui ont l'habitude de se taire, afin qu'ils deviennent des instruments préparés par Dieu pour être utiles dans l'assemblée. L'Esprit pourra alors exercer librement, dans le rassemblement, son activité bienfaisante, chacun des membres du corps fonctionnant à sa place, soit dans le silence, soit dans une action qui sera en bénédiction à tous.

## **6 Silences**

Encore une remarque. Dans les milieux dont nos devanciers se sont retirés, le service est réglé à l'avance et se déroule sans aucune interruption. Aussi, bien des personnes étrangères, assistant à une réunion d'assemblée, sont étonnées des silences qui s'interposent entre les diverses actions. Elles les trouvent tout à fait regrettables. Sans doute, ces silences peuvent résulter de la pauvreté spirituelle de l'assemblée. Dieu les permet pour nous exercer, pour nous amener à toucher du doigt notre grande faiblesse, afin que nous soyons conduits à nous tourner vers Celui qui veut nous enrichir. Proposer le chant d'un cantique, lire ou prier à seule fin d'éviter ces silences montrerait que l'on a peu compris la pensée de Dieu ; ce serait un obstacle à l'accomplissement du travail qu'il veut opérer pour la bénédiction de l'assemblée. Dans cette action, qui n'est pas selon l'Esprit, il n'y aurait aucune bénédiction ; elle empêcherait un exercice utile, susceptible de conduire les saints à réaliser leur pauvreté et à comprendre combien il est nécessaire de boire à la source (Jean 7:37-38). Mais les silences ne sont pas toujours la marque d'une pauvreté spirituelle ; ils sont parfois extrêmement précieux. Dans les réunions de culte en particulier, c'est souvent l'adoration muette de l'assemblée. Ce courant d'adoration est fâcheusement interrompu par l'action déplacée d'un frère qui a voulu rompre le silence, qui a pensé qu'il fallait agir pour remplir le temps ! — Une réunion commence souvent par un tel silence. C'est une erreur de croire qu'elle débute lorsqu'on indique un cantique. Elle peut fort bien commencer — dirons-nous qu'il devrait généralement en être ainsi ? — par un moment de recueillement, par l'adoration muette de l'assemblée ou par une prière exprimée, dans le silence, par tous les cœurs. C'est chose grave et sérieuse que de rompre ce silence ! Il y a peu d'actions qui demandent autant d'exercice et de dépendance de l'Esprit, puisqu'elle va influencer sur tout le cours de la réunion. Comme il est nécessaire, là encore, d'être gardé d'agir par habitude !

## **7 Toutes sortes d'exercices spirituels**

Que Dieu nous accorde à chacun d'être attentifs à un danger aussi sérieux ! Soyons exercés devant Lui afin d'éviter toute action dans l'assemblée qui ne serait pas l'action de l'Esprit. Réprimons toute activité de la chair. Cette pensée a été exprimée par l'un de nos plus anciens conducteurs beaucoup appréciés : « Je n'ai jamais pu comprendre que l'assemblée de Dieu puisse être le seul lieu où la chair soit libre d'agir sans être réprimée ; c'est une folie de penser qu'il doive en être ainsi. Je désire que la plus complète liberté soit donnée à l'Esprit, mais aucune quelconque à la chair » (JND). Si nous n'avons pas le sentiment que l'Esprit de Dieu nous dirige pour telle ou telle action, il convient de garder la bouche fermée. Peut-être objectera-t-on : mais alors, il risque d'y avoir de longs silences et cela peut conduire au désordre ? Pense-t-on établir l'ordre selon Dieu par une action qui n'est pas une action de l'Esprit ? — Et si les silences sont trop longs, démontrant que nous n'avons rien, cela ne nous conduira-t-il pas à crier au Seigneur ? Cela ne produira-t-il pas en nous un travail dont les résultats seront pour la bénédiction de l'assemblée ? Tandis qu'il n'y a aucune bénédiction dans une action dont l'objet est seulement d'éviter un silence et de remplir le temps. N'oublions pas que l'édification de l'assemblée, sa prospérité, son enrichissement sont liés à la libre action du Saint Esprit.

### **LA SOBRIÉTÉ par Paul Fuzier**

#### ***Bibliquest***

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest — ME 1956 p. 169  
(Différents passages de la parole sur la sobriété)

#### ***Table des matières***

- 1 Sobriété et conduite personnelle
  - 1.1 1 Thes. 5:6, 8 — les croyants sont fils du jour
  - 1.2 Assoupissement et enivrement, au sens littéral et spirituel
  - 1.3 Domaine religieux
  - 1.4 Choses du monde
  - 1.5 Résumé
- 2 1 Tim. 3 — Sobriété et conduite en rapport avec l'assemblée
  - 2.1 Surveillants
  - 2.2 Serviteurs et leurs femmes
  - 2.3 Ceux qui enseignent et ceux qui parlent
  - 2.4 Sobriété maximum pour ceux qui servent d'exemple
  - 2.5 Sobriété dans la présentation de la Parole

La Parole nous exhorte à la sobriété et cette exhortation, présentée au moins une dizaine de fois dans cinq épîtres différentes, s'adresse à tous les croyants, si même il y a des enseignements particuliers concernant les surveillants (ou anciens), les femmes des serviteurs, les vieillards, enfin Timothée et sans doute, avec lui, tous ceux qui ont à exercer le ministère de la Parole.

## **1 Sobriété et conduite personnelle**

### ***1.1 1 Thes. 5:6, 8 — les croyants sont fils du jour***

La 1<sup>re</sup> épître aux Thessaloniciens marque la différence qui existe entre les croyants et « les autres ». « Les autres » n'ont pas d'espérance et, parce qu'ils sont « de la nuit » et « des ténèbres », dorment et s'enivrent (4:13 ; 5:5-7), tandis que les croyants ont une espérance, « une bonne espérance par grâce », et sont « tous des fils de la lumière et des fils du jour » (4:13-18 ; 2 Thess. 2:16 ; 1 Thess. 5:5). Il n'est pas question, dans ce dernier passage, de savoir si tous réalisent vraiment qu'ils sont « des fils de la lumière et des fils du jour » ; tous le sont, qu'ils en aient ou non conscience. Mais à cette position, dans laquelle la grâce les a placés, doit correspondre une vie pratique qui en manifeste les caractères. « Les autres » dorment et s'enivrent la nuit ; « nous qui sommes du jour », tout au contraire, « veillons et soyons sobres ». Et cette exhortation à la sobriété est répétée encore au verset 8 du même chapitre.

## 1.2 Assoupissement et enivrement, au sens littéral et spirituel

L'assoupissement, qui conduit au sommeil, vient la plupart du temps, tout à la fois, d'un défaut d'énergie et d'un manque d'intérêt pour la personne ou le sujet dont il faudrait être occupé. Les deux sont généralement liés car le défaut d'énergie est souvent la conséquence d'un manque d'intérêt. Au contraire, on veillera longtemps, sans effort ni peine, chaque fois qu'un objet attire et captive le cœur. Pourquoi les dix vierges de la parabole s'assoupirent-elles toutes, les prudentes comme les folles ? Parce que « l'époux tardait » (Matt. 25:5). Si nos cœurs sont vraiment occupés de Christ et nourris de Lui, heureux avec Lui, nous ne trouverons pas qu'Il « tarde » — et, en fait, Il « ne tarde pas » (2 Pierre 3:9) — quelque désir que nous ayons de le voir paraître promptement ; en veilles et en prières, nous réaliserons l'attente patiente de sa venue.

Stimulants et excitants donnés à la chair conduisent à l'enivrement. C'est un côté actif de ce dont l'assoupissement n'est qu'un aspect négatif, l'un comme l'autre produisant chez le croyant un certain degré de conformité au monde. Il faut toute l'activité de l'énergie spirituelle aussi bien pour veiller, le cœur occupé de Celui qui vient réaliser notre espérance, que pour rejeter tout ce que présentent le monde et son prince, désireux de mettre en exercice les passions de notre chair.

Il est certain que nous devons prendre ces exhortations à la sobriété autant dans leur sens littéral que dans un sens figuré et spirituel. Un excès dans le manger et le boire aura pour conséquence une perte au point de vue spirituel : l'âme n'est pas en état de jouir des choses célestes, elle est en bas et non en haut ; les facultés intellectuelles ne peuvent s'exercer comme il conviendrait pour saisir ce dont l'Esprit voudrait nous occuper. Ce qui est grave, c'est que l'on risque d'aller de plus en plus loin dans une voie d'intempérance ; l'ennemi sait bien d'ailleurs nous y entraîner et nous donner de multiples raisons pour cela. Des vies chrétiennes peuvent être perdues par un manque de sobriété.

## 1.3 Domaine religieux

C'est également dans le domaine des choses spirituelles que nous pouvons manquer de sobriété. Tout ce qui met la chair en action, même la chair religieuse — et c'est là l'aspect le plus dangereux d'une activité charnelle, précisément en raison des apparences tellement susceptibles de tromper —, tout ce qui la stimule, procure une sorte d'enivrement qui, par certains côtés, peut fort bien rappeler les fruits de l'activité de l'Esprit mais qui en est au fond tout l'opposé. Un manque de sobriété conduit généralement à un dangereux mélange, mélange de ce qui est de la chair et de ce qui est de l'Esprit. Au contraire, un croyant spirituellement sobre a le sentiment de la présence de Dieu, il est ainsi amené à vivre dans le jugement de lui-même, à réaliser pour ce qui le concerne que le vieil homme a été crucifié avec Christ.

## 1.4 Choses du monde

La sobriété dans ce domaine va d'ailleurs de pair avec celle qui a trait aux choses matérielles ; spirituellement sobre, un croyant réalisera qu'il lui convient de ne prendre des choses à sa disposition dans ce monde que ce qui lui est nécessaire, mettant ainsi en pratique 1 Cor. 7:29-31, étant de « ceux qui usent du monde, comme n'en usant pas à leur gré ; car la figure de ce monde passe ». « La fin de toutes choses s'est approchée ; soyez donc sobres » (1 Pierre 4:7). Que de sujets, études, lectures, activités de tous ordres, l'ennemi propose à nos esprits et à nos cœurs ! Si nous manquons de la sobriété nécessaire, nous nous en nourrirons au lieu de vivre des choses d'en haut et ce sera une entrave à notre développement spirituel et à l'activité qui doit en découler. Combien nous avons besoin d'être vigilants ! C'est pourquoi la sobriété est souvent liée à la vigilance (1 Thess. 5:6 ; 1 Pierre 1:13 ; 4:7 ; 5:8), ainsi d'ailleurs qu'à la gravité comme nous le verrons en 1 Timothée 3 et Tite 2.

## 1.5 Résumé

Être sobres et veiller, afin de ne pas dormir « comme les autres » ; être sobres, parce que nous sommes « du jour » ; être sobres et veiller pour prier, parce que « la fin de toutes choses s'est approchée » ; être sobres et veiller, parce que « notre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de nous, cherchant qui il pourra dévorer » ; être sobres et « ceindre les reins de notre entendement » afin d'« espérer parfaitement dans la grâce qui nous sera apportée à la révélation de Jésus Christ », telles sont les exhortations qui nous sont adressées dans les différents passages que nous venons de considérer.

## 2 1 Tim. 3 — Sobriété et conduite en rapport avec l'assemblée

Celles que nous trouvons en 1 Timothée 3 sont spécialement pour les surveillants et les femmes des serviteurs. Le surveillant (ailleurs appelé aussi : ancien — comp. les v. 17 et 28 de Actes 20) et le serviteur (ou : diacre) remplissent l'un et l'autre des charges locales. La Parole nous enseigne que les dons subsisteront jusqu'à la fin (Éph. 4:11-14), mais ne nous dit rien de tel au sujet des charges ; nous y cherchions en vain des directions relatives à la consécration d'anciens ou à la désignation de diacres pour les temps actuels. De telles charges sont pourtant remplies par des frères auxquels le Seigneur met à cœur de s'occuper de l'assemblée dans la localité où ils se trouvent (rappelons que les dons sont pour l'ensemble du Corps tandis que les charges sont purement locales). Bien que n'ayant reçu aucune consécration officielle, ces frères sont cependant reconnus dans l'exercice de leur charge, qu'ils doivent remplir en manifestant les caractères indiqués en 1 Timothée 3.

### 2.1 Surveillants

Un encouragement est tout d'abord donné à celui qui « aspire à la surveillance » : « il désire une œuvre bonne ». Le mobile qui doit le faire agir n'est pas le secret désir d'avoir une certaine importance dans l'assemblée locale, de se mettre en relief, d'exercer une autorité, mais de servir les saints en travaillant pour Dieu et pour le Seigneur. Puis, sont énumérées les différentes qualités requises de lui. Les considérer toutes nous éloignerait de notre sujet, nous nous arrêterons seulement sur celle qui entre dans le cadre de cet article : le surveillant doit être sobre. Là aussi, il s'agit tout autant de la sobriété dans le manger et le boire que de la sobriété dans les choses spirituelles. Sobre en paroles : « Dans la multitude des paroles, la transgression ne manque pas, mais celui qui retient ses lèvres est sage » — « Celui qui a de la connaissance retient ses paroles, et un homme qui a de l'intelligence est d'un esprit froid » (Prov. 10:19 ; 17:27), animé de l'esprit « de sobre bon sens » (2 Tim. 1:7), tel doit être un véritable ancien, manifestant en outre les caractères dont nous parle 1 Timothée 3. L'activité de la chair religieuse — désir de se mettre en avant ; oubli ou méconnaissance des enseignements de la Parole pour tout ce qui concerne la charge à remplir, conduisant à une action selon ses pensées personnelles, si bonnes soient-elles — est tout le contraire de la sobriété requise du surveillant ; cette activité chez un frère lui ôterait toute qualification pour l'exercice de la charge à laquelle il prétendrait.

### 2.2 Serviteurs et leurs femmes

Les serviteurs ont également à montrer certaines qualités (1 Tim. 3:8-13), comme aussi leurs femmes, auxquelles il est demandé en particulier d'être sobres. Côté matériel là encore, mais spirituel surtout. Il est fréquent que les femmes des serviteurs, dans une assemblée locale, soient au courant de bien des choses, connues de leur mari en raison de son service ; si elles manquent de la

sobriété nécessaire, elles risquent de révéler ce qu'il eût mieux valu taire, de trahir des secrets ; se borneraient-elles à livrer des impressions personnelles, elles ne manifesteraient pas la sobriété requise d'elles. Que de difficultés, graves parfois, peuvent survenir dans une assemblée locale, en raison du manque de sobriété de la femme d'un serviteur !

### **2.3 Ceux qui enseignent et ceux qui parlent**

Ces enseignements nous disent assez quelle est la responsabilité particulière de ceux qui ont une charge dans l'assemblée locale : si tous les croyants doivent être sobres, à combien plus forte raison ceux qui sont amenés à s'occuper de la maison de Dieu ! L'épître à Tite insiste sur l'ordre qui doit régner dans cette maison ; il faut pour cela qu'un « sain enseignement » y soit donné car, en dehors d'une saine doctrine, prêchée et mise en pratique, il ne peut y avoir que désordre et confusion. Les « choses qui conviennent au sain enseignement » et que Tite devait « annoncer » sont présentées par l'apôtre au début du chapitre 2 ; elles concernent les vieillards et les femmes âgées, les jeunes femmes et les jeunes hommes, les esclaves tout autant que ceux qui étaient libres. Il y a donc des exhortations pour chacun, quelle que soit sa condition, qu'il soit jeune ou plus âgé. C'est aux vieillards que l'apôtre pense et que Tite devait s'adresser en premier lieu ; ayant déjà fourni une longue carrière, ils doivent être mûris par les expériences faites et ne pas perdre de vue qu'il leur convient d'être des exemples pour tous ceux qui viennent après eux et ont les yeux fixés sur eux. Le premier caractère qu'ils ont à manifester, c'est précisément la sobriété et c'est sans doute le sens spirituel qu'il faut retenir ici. Sobriété dans les pensées ne pas se laisser entraîner par les passions charnelles, excitant de la vieille nature, mais au contraire se laisser gouverner par l'esprit de sobre bon sens ; — sobriété dans les paroles : éviter tout ce qu'il n'est pas utile de dire, tout ce qui pourrait heurter ou blesser, garder toujours la juste mesure dans ses propos ; — sobriété dans les actions : elle sera réalisée si déjà elle a été manifestée en pensées et en paroles. Quel bel exemple pour de plus jeunes que des vieillards « sobres, graves, sages, sains dans la foi, dans l'amour, dans la patience » ! Il n'est si puissante vertu que celle de l'exemple.

### **2.4 Sobriété maximum pour ceux qui servent d'exemple**

Enfin, c'est à Timothée lui-même que l'apôtre écrit : « Mais toi, sois sobre en toutes choses, endure les souffrances, fais l'œuvre d'un évangéliste, accomplis pleinement ton service » (2 Tim. 4:5). L'exhortation à la sobriété, nous l'avons vu, est pour tous les croyants en général, plus spécialement pour ceux qui ont à remplir des charges locales dans l'assemblée et pour les vieillards qui doivent être des exemples pour tout le troupeau. Elle est aussi pour les frères qui ont le service de la Parole, dons conférés à l'ensemble du Corps. « Sois sobre en toutes choses » : l'exhortation est aussi étendue qu'il est possible, mais le contexte nous dit qu'elle s'applique plus spécialement à la prédication de la Parole (v. 2), à la présentation du « sain enseignement », de la vérité (v. 3, 4).

### **2.5 Sobriété dans la présentation de la Parole**

Combien, en effet, la simplicité et la sobriété sont nécessaires dans la présentation de la Parole ! Si nous le perdons de vue, nous sommes en danger de donner aux âmes autre chose que le véritable enseignement des Écritures. Laisser aller notre imagination, à quelque degré que ce soit ; rechercher ce qui a surtout pour but de satisfaire la curiosité des auditeurs ou des lecteurs ; s'employer à plaire aux hommes plutôt qu'à Dieu ; se servir de ruses pour essayer de « glisser » plus ou moins adroitement l'Évangile ; faire appel surtout aux sentiments ; multiplier certains récits qui ne seraient qu'une médiocre illustration des vérités du saint Livre et risqueraient de détourner l'attention de la Parole elle-même ; essayer d'intéresser les âmes par une originalité, une recherche de mots et de figures qui n'est au fond qu'une recherche de soi, tout cela c'est manquer de sobriété dans la présentation des Écritures. Prêcher la Parole devrait toujours être fait à l'imitation de celui qui pouvait écrire : « Car nous ne sommes pas comme plusieurs, qui frelatent la parole de Dieu ; mais comme avec sincérité, comme de la part de Dieu, devant Dieu, nous parlons en Christ » (2 Cor. 2:17). Réaliser, dans la dépendance de l'Esprit, que la Parole doit être présentée « comme de la part de Dieu » et « devant Dieu » nous conduira à bannir tout ce qui est, au fond, purement charnel, toute excitation que nous croyons être persuasion, toute vaine éloquence humaine que nous voudrions être puissance, et nous maintiendra dans la sobriété avec laquelle toujours la Parole doit être exposée. C'est d'ailleurs la sobriété qui revêt ce qui est dit des caractères de grandeur et de gravité qui conviennent à la présentation des Écritures, c'est la sobriété qui est de mise surtout quand nous parlons de la Personne glorieuse de notre Sauveur et Seigneur Jésus Christ. Si l'apôtre pouvait adresser de telles exhortations à Timothée, aux Corinthiens et à nous avec eux, c'est parce qu'il avait lui-même agi connue il l'écrivait encore aux Thessaloniciens : « Car notre exhortation n'a eu pour principe ni séduction, ni impureté, et nous n'y avons pas usé de ruse ; mais comme nous avons été approuvés de Dieu pour que l'évangile nous fût confié, nous parlons ainsi, non comme plaisant aux hommes, mais à Dieu qui éprouve nos cœurs. Car aussi nous n'avons jamais usé de parole de flatterie, comme vous le savez, ni de prétexte de cupidité, Dieu en est témoin ; et nous n'avons pas cherché la gloire qui vient des hommes, ni de votre part, ni de la part des autres »..., aussi pouvait-il ajouter : « Et c'est pourquoi aussi nous, nous rendons sans cesse grâces à Dieu de ce que, ayant reçu de nous la parole de la prédication qui est de Dieu, vous avez accepté, non la parole des hommes, mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la parole de Dieu, laquelle aussi opère en vous qui croyez » (1 Thess. 2:3 à 6 et 13). Puissions-nous imiter un tel modèle !

### **Ne soyez pas en souci pour votre vie — Matthieu 6:25 par Paul Fuzier**

#### **Bibliquest**

ME 1941 p. 10 [écrit au début de la seconde guerre mondiale]. Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

#### **Table des matières**

- 1 Soucis pour la vie courante
- 2 Matthieu 6
- 2.1 Piété envers Dieu et envers les hommes
- 2.2 Piété dans le secret
- 3 Ce qui occupe nos pensées
- 4 Compter sur le Père
- 5 Rejetant sur Lui tout notre souci
- 6 Contentement même dans les privations

#### **1 Soucis pour la vie courante**

Partout, tous les jours et sur toutes les lèvres, ce sont les questions sans cesse répétées : « Que mangerons-nous ? ou que boirons-nous ? ou de quoi serons-nous vêtus ? » (Matt. 6:31). Préoccupation de chaque instant, préoccupation dominante pour un monde inquiet, en souci du lendemain, mais trop souvent aussi, n'est-ce pas, pour ceux auxquels le Seigneur doit dire : « Ne soyez donc pas en souci... à chaque jour suffit sa peine ».

## 2 **Matthieu 6**

Ceci nous engage à écrire ces quelques réflexions sur le sixième chapitre de l'évangile selon Matthieu.

Cette portion des Écritures constitue la partie centrale de ce que l'on a appelé le sermon sur la montagne — paroles que le Seigneur adresse à ses disciples pour leur montrer quels sont les caractères de ceux qui ont part au royaume, quelle est leur position dans le monde et comment ils ont à y vivre — enseignements et exhortations qui sont de tous les temps.

### 2.1 **Piété envers Dieu et envers les hommes**

Dans ce chap. 6, deux grands sujets sont développés. Tout d'abord, celui-ci : nous manifesterons notre piété, envers les hommes et envers Dieu, dans l'exercice de la bienfaisance, dans une vie de prière et dans le jeûne (renoncement à tout ce qui serait pour la satisfaction de notre cœur naturel). Dans quel esprit sommes-nous appelés à le réaliser ? Dans le secret — non pour obtenir l'approbation de ceux qui nous entourent, mais celle de notre Père céleste. Un père éprouve beaucoup de joie dans l'obéissance de ses enfants. Dans le secret, pour lui seul, nous serons heureux de procurer cette joie au cœur du Père. Cette vie de piété, réalisée dans un tel esprit, répond à ce qu'il a désiré : seul Il voit dans le secret, seul Il appréciera ce qui aura été fait pour lui et cela seul subsistera au jour de la rémunération.

### 2.2 **Piété dans le secret**

Mais — et c'est la deuxième partie du chapitre — cette vie de piété, si nous avons à la vivre dans le secret avec lui, nous avons aussi à la vivre dans un monde où les sujets d'inquiétude se multiplient. Les jours actuels deviennent de plus en plus difficiles, la vie matérielle se complique toujours davantage. Nous avons des besoins, comme les hommes dont nous entendons exprimer les craintes de façon presque ininterrompue : aurons-nous ce qui nous est nécessaire ? Ne serons-nous pas privés de ceci ou de cela ? Qu'en sera-t-il demain, si aujourd'hui nous avons encore à peu près ce qu'il faut ? Ce sont les questions rappelées au début de ces lignes.

## 3 **Ce qui occupe nos pensées**

Redisons-le : ces questions sont aussi dans nos bouches, tant de fois ! L'ennemi cherche toujours, nous le savons bien, à nous présenter quelque chose qui occupera nos pensées — quelque chose qui est, la plupart du temps, très légitime : ce faisant, il nous détourne des « choses qui sont en haut » que nous sommes exhortés à chercher, auxquelles nous avons à penser, laissant de côté celles qui sont sur la terre (Colossiens 3:1-3). N'est-il pas vrai qu'il nous occupe beaucoup, ces derniers temps, par les questions de Matt. 6:31 ? Et cela lui est facile, car nous sommes des « gens de petite foi » (v. 30). Quelle perte il nous fait faire ainsi. « Les nations recherchent toutes ces choses », nous dit le Seigneur. Nous comprenons bien que l'homme du monde soit en souci pour tout ce qui est indispensable à sa vie matérielle : sans doute, il est l'objet de la bonté de Dieu qui « fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et envoie sa pluie sur les justes et les injustes (Matt. 5:45), qui donne « du ciel des pluies et des saisons fertiles » (Actes 14:17), mais il n'a pas un Père dans les cieux, s'occupant de lui comme d'un enfant bien-aimé. Les nations recherchent toutes ces choses — par grâce, nous n'avons nul besoin de le faire ! Nous sommes à la charge, aux soins fidèles d'un bon et tendre Père, Celui qui nous a acquis à un si grand prix, « qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous » et qui nous fera « don aussi, librement, de toutes choses avec lui » (Romains 8:32). Au lieu d'imiter le reste des hommes, combien nous devrions être reconnaissants, au contraire, pour l'immense privilège que nous avons : notre Père sait... Les temps sont difficiles, très difficiles même pour beaucoup. Notre Père céleste pourrait-Il l'ignorer ? Mieux que nous, Il sait ce qui nous est nécessaire pour aujourd'hui et pour demain, s'il y a un demain sur la terre. Connaissant nos besoins, Il y répondra comme Il veut toujours le faire : richement, car Il est le vrai Booz, « un ami... homme puissant et riche » (Ruth 2:1).

## 4 **Compter sur le Père**

Pourquoi, alors, nous mettre en souci ? Une année, remplie de tant de bouleversements, est achevée. Confessons-le : nous avons été en souci pour tout. Et Il a pourvu à tout ! De sorte, qu'une foi, encore, nous pouvons dresser notre Eben-Ézer, comme le prophète autrefois, et dire : « Il nous a secourus jusqu'ici » (1 Samuel 7:12). Ne le ferait-Il pas jusqu'au bout ? Avec amour et tendresse, Il nous répète : « Ne soyez donc pas en souci... ». Vous avez un Père dans les cieux, comptez sur Lui ! N'est-Il pas digne de votre confiance ? Il sait que vous avez besoin « de toutes ces choses ». Ce n'est pas à vous de les « rechercher », Il s'en occupera pour vous. La « recherche » qu'Il vous propose, c'est le ciel et la Personne qui le remplit — « les choses qui sont en haut où le Christ est assis à la droite de Dieu ». C'est là qu'est votre trésor, que votre cœur y soit aussi ! Alors, débarrassés de tout souci, vous pourrez réaliser dans le secret cette vie de piété pour laquelle serait une entrave la « recherche » inquiète des choses matérielles, quelque indispensables qu'elles soient. Par votre confiance, vous honorerez le Père « rejetant sur Lui tout votre souci » ; par une vie de piété dans le secret vous réjouirez son cœur !

## 5 **Rejetant sur Lui tout notre souci**

Comme le Seigneur lui-même, son apôtre aussi nous exhorte à « rejeter sur Lui tout notre souci, car Il a soin de nous » (1 Pierre 5:7). Cette exhortation, il peut bien nous l'adresser car il avait fait, pour lui-même, de telles expériences ! Il aurait bien pu être « en souci » dans la prison où l'avait fait jeter le roi Hérode. Son sort était décidé : après la Pâque, il allait être mis à mort. En attendant, lié de chaînes, il était entre deux soldats, tandis que, devant les portes solidement fermées, veillait une garde vigilante. Aucun espoir humain d'échapper au supplice ! Que fait Pierre ? Il dort profondément, si profondément qu'une lumière éclatante ne peut troubler son sommeil : l'ange qui vient le délivrer doit frapper son côté pour l'éveiller. Pourquoi pouvait-il dormir aussi paisiblement, au fond de sa prison, à la veille d'être mis à mort ? Il avait prié, prié dans le secret sans doute. Pouvons-nous supposer un seul instant qu'il ne l'avait pas fait, celui qui nous dit : « rejetant sur Lui tout votre souci, car Il a soin de vous » ? Il savait qu'Il aurait soin de lui, il pouvait dormir dans une pleine paix.

## 6 **Contentement même dans les privations**

Oui, notre Père qui voit est aussi Celui qui sait et Il nous donnera « aujourd'hui le pain qu'il nous faut » (v. 11). Sans doute, cela ne veut pas dire que nous aurons certainement tout ce que nous avons eu jusqu'ici. C'est « le pain qu'il nous faut ». Peut-être a-t-Il quelque chose à nous apprendre, au travers de ces circonstances exerçantes pour beaucoup. Dans une mesure, ce que l'apôtre avait appris — et par quelle école il avait dû passer pour cela ! « J'ai appris à être content en moi-même dans les circonstances où je me trouve. Je sais être abaissé, je sais aussi être dans l'abondance ; en toutes choses et à tous égards, je suis enseigné aussi bien à être rassasié qu'à avoir faim, aussi bien à être dans l'abondance qu'à être dans les privations. Je puis toutes choses en celui qui me fortifie.. » (Phil. 4:11-13). Ayant appris de telles choses, il peut ajouter : « Mon Dieu suppléera à tous vos besoins selon ses richesses en gloire par le Christ Jésus » (v. 19), et écrire à Timothée, son enfant dans la foi : « La piété avec le contentement est un grand gain » (1 Tim. 6:6). Au lieu de nous laisser gagner par l'inquiétude qui ronge le cœur des hommes, que les jours actuels nous conduisent, au contraire, à



apprécier mieux la part qui est la nôtre, le privilège que nous avons, comme enfants de Dieu, d'avoir un Père qui est dans les cieux. Jouissons des soins de son amour fidèle, soyons reconnaissants pour tant de bienfaits dont Il nous comble chaque jour — ainsi que la Parole nous y exhorte (Ps. 103:2 ; Col. 3:15) — retenons les enseignements de Matt. 6. Il y a trois mots qui reviennent souvent dans ce chapitre : secret, dans la première partie — souci, dans la deuxième — Père, tout au long. Que ces trois mots soient sans cesse devant nos esprits et nos cœurs pour nous rappeler tout ce que notre Dieu veut nous enseigner dans cette page de la Parole.

### ***SOU CIS ET INQUIÉTUDE par Paul Fuzier***

#### ***Bibliquest***

Les titres et sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest. ME 1962 p. 177

#### ***Table des matières***

- 1 1 Corinthiens 7:29-32
- 2 Matthieu 6
- 2.1 Matt. 6:25
- 2.2 La prière du « notre Père »
- 2.3 Recherchez premièrement le royaume des cieux
- 3 Matthieu 13:22
- 4 1 Pierre 5:7 et Philippiens 4:6-7
- 5 Soucis dans le service du Seigneur
- 5.1 Être avec Jésus
- 5.2 Exemple de Marthe
- 5.3 Exemple de Marie

#### **1 1 Corinthiens 7:29-32**

« Mais je voudrais que vous fussiez sans inquiétude ». Tel est le souhait exprimé par l'apôtre dans sa première épître aux Corinthiens (7:32). La vie de la foi, tout au long de laquelle le cœur n'est occupé que d'un seul Objet, Christ, et durant laquelle toutes choses sont remises avec confiance entre les mains d'un Dieu fidèle et puissant, un Dieu qui est notre Père, cette vie n'est marquée d'aucune inquiétude. Pourquoi sommes-nous si souvent inquiets, en souci pour tant de choses ? D'abord, parce que nous manquons de cette dépendance et de cette confiance qui honorent Dieu ; ensuite, parce que nos cœurs poursuivent bien des objets qui ne sont pas Christ, qui ne contribuent pas à nous attacher à Lui et ne nous conduisent pas à une connaissance plus intime de sa Personne, qui bien au contraire nous détournent de Lui.

Affections de famille, sujets de tristesse ou de joie, possession de biens matériels deviennent trop fréquemment des motifs d'inquiétude parce que nous leur attribuons une importance qu'ils n'ont pas, oubliant l'exhortation de l'apôtre : « Or je dis ceci, frères : le temps est difficile : au reste, c'est pour que ceux mêmes qui ont une femme soient comme n'en ayant pas ; et ceux qui pleurent, comme ne pleurant pas ; et ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant pas ; et ceux qui achètent, comme ne possédant pas ; et ceux qui usent du monde, comme n'en usant pas à leur gré ; car la figure de ce monde passe. Mais je voudrais que vous fussiez sans inquiétude » (1 Cor. 7:29-32). Si nous donnions aux choses d'ici-bas, quelles qu'elles soient, leur vraie place et leur vraie valeur, nous serions alors « sans inquiétude », ayant le cœur occupé du Seigneur et cherchant à Lui plaire en tout ce que nous faisons, disons ou pensons.

#### **2 Matthieu 6**

##### **2.1 Matt. 6:25**

Alors qu'il était sur la terre, Jésus enseignait ses disciples, leur disant : « Ne soyez pas en souci pour votre vie, de ce que vous mangerez et de ce que vous boirez, ni pour votre corps, de quoi vous serez vêtus : la vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? » (Matt. 6:25). Que d'inquiétudes, que d'efforts dépensés pour la recherche de tout ce qui nous est nécessaire pour entretenir notre vie, vêtir notre corps, et même, davantage encore, pour nous procurer ce qui est au delà du nécessaire ! Ce désir nous est commun : accroître nos biens, pour nous et pour nos enfants, les accumuler de manière telle que nous puissions nous croire à l'abri du besoin et sans inquiétude pour l'avenir, alors que nous savons cependant que tout cela est folie. Car il est insensé de prétendre assurer notre avenir dans un monde qui n'a pas d'avenir, oubliant que toutes nos richesses amassées peuvent disparaître en un instant (cf. Prov. 23:4, 5) et perdant de vue que les circonstances de ce monde sont susceptibles d'évoluer de telle manière qu'en peu de temps nous pouvons nous trouver dépouillés de tout. Il est appelé insensé celui qui pense avoir amassé « beaucoup de biens... pour beaucoup d'années » : « Mais Dieu lui dit : Insensé ! cette nuit même ton âme te sera redemandée ; et ces choses que tu as préparées, à qui seront-elles ? (Luc 12:19:20). D'ailleurs, tandis que nous accumulons des biens afin d'être — but jamais atteint — sans inquiétude pour l'avenir, c'est précisément cette recherche qui devient pour nous un sujet d'inquiétudes, une cause de soucis (cf. 1 Tim. 6:6 à 11 et 17 à 19).

##### **2.2 La prière du « notre Père »**

Sont-ils en souci ceux qui, jour après jour, peuvent librement s'adresser à leur Père pour lui dire : « Donne-nous aujourd'hui le pain qu'il nous faut » (Matth. 6:11), attendant ainsi de Lui, dans la dépendance quotidienne, la nourriture de l'âme aussi bien que celle du corps ? Et pour l'avenir ? La réponse est là : « Ne soyez donc pas en souci pour le lendemain, car le lendemain sera en souci de lui-même : à chaque jour suffit sa peine » (Matth. 6:34). Combien peu nous savons réaliser que la vie d'un croyant c'est la vie d'un jour !

##### **2.3 Recherchez premièrement le royaume des cieux**

Quel est le résultat de tous les soucis que nous nous créons pour la recherche, l'accroissement des biens matériels ? La paix de nos cœurs, la jouissance d'un vrai repos sur le sein de Jésus sont troublées, sans que nos soucis puissent nous procurer autre chose, car le Seigneur l'a dit Lui-même : « Et qui d'entre vous, par le souci qu'il se donne, peut ajouter une coudée à sa taille ? » (Matth. 6:27). Dieu veuille fortifier notre si faible foi et nous accorder de ne jamais oublier, pratiquement, que Lui sait parfaitement de quoi nous avons besoin (cf. Matth. 6:8 et 32). Qu'il nous donne de « chercher premièrement le royaume de Dieu et sa justice » (Matth. 6:33). Si nous dépensions en vue d'un tel but toute l'activité que nous déployons pour l'accroissement de nos biens matériels, quelle bénédiction spirituelle nous éprouverions ! Au lieu de chercher à amasser « des trésors sur la terre », « amassons-nous des trésors dans le ciel » car, dit le Seigneur : « là où est ton trésor, là sera aussi ton cœur » (6:19 à 21). Si nos cœurs étaient « dans le ciel » au lieu d'être sur la terre, notre marche ici-bas présenterait des caractères agréables au Seigneur, nous serions dans un bon état moral et nous aurions le discernement spirituel qui trop souvent nous fait défaut.

### 3 **Matthieu 13:22**

Dans la parabole du semeur, Jésus enseigne à ses disciples que « les soucis de ce siècle et la tromperie des richesses étouffent la parole » de sorte qu'aucun fruit n'est produit : « et il est sans fruit » (Matth. 13:22). Sans doute, la parabole s'applique directement à des personnes inconverties qui ont entendu l'évangile mais dans le cœur desquelles la Parole de Dieu n'a eu, en définitive, aucun écho, aucune action durable, en raison même des « soucis de ce siècle » et de la « tromperie des richesses » ; mais le résultat n'est-il pas souvent en tous points semblable chez un croyant ? Nous pouvons aussi entendre la Parole, puis les choses du monde ont tellement de prise sur nous, d'attraits pour nos cœurs que « les soucis de ce siècle et la tromperie des richesses étouffent la parole ». Les « soucis de ce siècle », toutes les inquiétudes éprouvées dans un chemin où l'on recherche avant tout — parfois uniquement, confessons-le ! — la prospérité matérielle, voilà ce qui tant de fois « étouffe » la semence répandue. « Soucis de ce siècle » et « tromperie des richesses » sont comparés à des « épines », ce que la terre a produit après la désobéissance du premier homme et l'entrée du péché dans le monde (Gen. 3:18). Nous comprenons donc pourquoi le ministère de la Parole est souvent sans grand fruit parmi les croyants qui la lisent ou qui l'entendent : même s'il n'y a pas la volonté déterminée de poursuivre dans un chemin de désobéissance — cette volonté arrêtée qui est chez Juda et les habitants de Jérusalem, lorsque l'Éternel les exhorte à revenir de leur mauvaise voie : « Mais ils disent : C'est en vain ; car nous marcherons suivant nos pensées, et nous ferons chacun selon l'obstination de son mauvais cœur » (Jér. 18:11, 12) — il y a cependant un cœur rempli des choses terrestres, occupé à la poursuite des richesses et obsédé par tous les « soucis de ce siècle ». Aux « soucis de ce siècle », Marc 4:19 ajoute les « convoitises à l'égard des autres choses » et Luc 8:14, les « voluptés de la vie ». Autant d'entraves à l'action de la Parole en nous !

### 4 **1 Pierre 5:7 et Philippiens 4:6-7**

Il y a pourtant des « soucis » qui sont d'un caractère différent. Le croyant pieux et fidèle peut être amené à traverser des circonstances éprouvantes pour sa foi ; si sa foi faiblit, le voilà en souci. Mais la Parole est là pour nous exhorter à regarder en haut et nous encourager, afin que notre foi soit fortifiée : « Rejetant sur lui tout votre souci, car il a soin de vous » (1 Pierre 5:7). Dieu a « soin de nous » ! Il nous en assure, le croyons-nous ou en doutons-nous ? Puisqu'il a « soin de nous », ne Lui ferons-nous pas confiance ? Ne sait-Il pas ce qui nous est bon et utile, ne le sait-Il pas mieux que nous ? Combien nous devrions être heureux de pouvoir tout Lui remettre, de « rejeter sur lui tout notre souci » et d'attendre en paix le secours qu'Il nous enverra au moment opportun. Humilions-nous de ce que nous sommes, nous aussi, des « gens de petite foi » ! Nous sommes trop souvent accablés par nos soucis, nous nous en nourrissons et c'est un obstacle à la jouissance de la paix qui devrait sans cesse remplir nos cœurs. Nous connaissons bien l'exhortation de l'apôtre aux Philippiens : « Ne vous inquiétez de rien, mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces ; et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus » (Phil. 4:6, 7). Nous exposons nos requêtes à Dieu mais, comme on l'a dit, après avoir déposé devant Lui le fardeau de nos soucis, nous le rechargeons aussitôt. Au lieu de mettre Dieu entre nos circonstances, nos soucis et nous-mêmes, ce sont nos soucis que nous plaçons entre Dieu et nous, de telle sorte qu'au lieu d'être gardés dans sa paix nous demeurons dans l'inquiétude. C'est sans doute en raison de la faiblesse de notre foi, c'est aussi parce que l'ennemi ne réussit que trop à nous occuper de tous nos soucis afin de nous empêcher de jouir de ce que nous avons en Christ.

### 5 **Soucis dans le service du Seigneur**

N'avons-nous pas aussi des soucis dans le service ? Que d'activités dépensées qui ressemblent fort à celle de Marthe ! Certes, il y a le désir de faire beaucoup pour le Seigneur, désir heureux qui devrait être dans le cœur de chacun de ses rachetés. Mais comment le servir ? C'est ici que nous faisons souvent fausse route. Peut-être sommes-nous très satisfaits de notre débordante activité et allons-nous parfois jusqu'à critiquer ceux qui nous paraissent être des paresseux ou tout au moins des contemplatifs, jugés par nous si peu utiles dans le service du Maître. Combien il est difficile de servir avec intelligence et avec fruit !

#### 5.1 **Être avec Jésus**

Cela nous est difficile parce que servir Jésus c'est être avec Lui. Or, nous sommes généralement disposés à montrer notre zèle dans un travail de quelque apparence, dans une œuvre dont on parle pour admirer et louer l'ouvrier, à peiner et lutter pour l'accomplissement de grandes choses, plutôt qu'à demeurer paisiblement près de Jésus, nous laissant former, enseigner, guider par Lui. C'est avec Lui qu'il faut être, réalisant une vraie séparation intérieure et extérieure, afin que nous puissions avoir la connaissance de « ses commandements » comme aussi de « sa parole » ; c'est seulement ainsi que nous serons « remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant par la connaissance de Dieu ». Quiconque aura été ainsi formé pour le service sera véritablement « un vase à honneur, sanctifié, utile au maître, préparé pour toute bonne œuvre » (Jean 14:21, 23 ; Col. 1:9, 10 ; 2 Tim. 2:21). — C'est encore avec Lui qu'il faut demeurer pendant que nous accomplissons tel ou tel service particulier car notre adversaire, rusé et subtil, est sans cesse en activité pour nous amener à introduire dans l'œuvre quelque chose de nous-mêmes, pour nous amener à mêler ce qui est charnel à ce qui est spirituel. L'œuvre est gâtée si nous y introduisons quoi que ce soit qui en dénature le caractère, de telle sorte quelle n'est plus manifestée comme étant « l'œuvre du Seigneur », c'est-à-dire une œuvre accomplie de telle manière que disparaît tout ce qui est de l'ouvrier, les regards ne s'arrêtant pas sur lui mais sur le Seigneur seul dont la gloire brille dans ce qui est fait véritablement par Lui et pour Lui. — C'est toujours avec Lui qu'il faut demeurer, le service accompli, car l'ennemi vient alors pour faire naître dans nos cœurs des pensées qui ne devraient y avoir aucune place, il nous conduira à nous attribuer quelque mérite dans ce qui a été fait, si même il n'essaie pas de le publier, ou encore de nous le faire publier, sous cette apparence qui est pure hypocrisie : laisser croire que tout est fait pour la gloire du Seigneur, tandis qu'il cherche au fond à exalter l'ouvrier pour l'entraîner à sa perte.

#### 5.2 **Exemple de Marthe**

Servir suivant l'exemple de Marthe, c'est perdre de vue qu'il n'est pas d'activité utile en dehors de celle qui est exercée non pas seulement pour le Seigneur (cela ne suffit pas et pourtant, c'est l'argument que nous croyons décisif : je n'agis peut-être pas exactement comme il le faudrait, disons-nous, mais je le fais « pour le Seigneur » ; nous pensons qu'ainsi tout est bien...) mais encore dans la communion avec Lui. Marthe se dépensait pour le Seigneur, nul ne peut en douter. L'approuve-t-Il ? Certes, elle était pleinement convaincue qu'elle avait son approbation — comme le sont tous ceux qui servent à sa manière — et aussi, qu'Il allait reprendre sa sœur dont la seule occupation était de demeurer assise à ses pieds, écoutant sa parole. Marthe était tellement préoccupée par son service qu'il lui cachait la personne de Celui pour lequel elle travaillait ! Ce qu'elle va lui dire montre combien peu elle le connaissait : « Seigneur, ne te soucies-tu pas de ce que ma sœur me laisse toute seule à servir ? Dis-lui donc qu'elle m'aide ». Un reproche et un ordre ! Or, le service doit toujours avoir ce double résultat : il convient d'abord et avant tout que le Seigneur soit glorifié ; ensuite, que nous ayons appris, tout en servant, à mieux Le connaître. Le résultat de l'activité de Marthe était bien différent. Si

nous servons d'une semblable manière, nous ferons l'expérience de toutes les préoccupations et de tous les soucis qui sont inhérents à un tel service : « Et Jésus, lui répondant, dit : Marthe, Marthe, tu es en souci et tu te tourmentes de beaucoup de choses, mais il n'est besoin que d'une seule ; et Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera pas ôtée » (Luc 10:38 à 42). Nous ne parlons pas des exercices secrets que nous devons avoir avec le Seigneur au sujet de l'œuvre à laquelle Il peut vouloir en grâce nous employer, mais des soucis que nous avons souvent dans tout le déploiement de notre activité parce que nous suivons plus volontiers l'exemple de Marthe que celui de Marie. Pouvons-nous comprendre le pourquoi de nos soucis dans le service et en discerner les véritables causes !

### **5.3 Exemple de Marie**

« Marie a choisi la bonne part ». Mais, dira quelqu'un, elle n'a rien fait ! Dans cette scène de Luc 10:38 à 42, elle n'a effectivement rien fait, si ce n'est — comme il est important de l'ajouter — écouter Jésus qui parlait. Il en valait bien la peine ! Aux yeux de certains, c'est « ne rien faire ». Mais, en cet instant, c'était tout ce que Marie avait à faire, tout ce qui lui était demandé, la seule chose qui importait (v. 42). Sachons demeurer auprès de Jésus, à ses pieds, nous laissant enseigner et former par Lui pour son service !

Au moment de servir, Marie qui a été préparée pour cela sera rendue capable d'agir avec discernement et intelligence spirituelle. Elle a été aux pieds de Jésus écoutant sa parole, aux pieds de Jésus dans la tristesse ; là, elle a appris à le connaître ! Aussi, six jours avant la Pâque, elle accomplira un service d'une inestimable valeur : elle répand sur les pieds de Jésus le parfum de nard pur de grand prix dont l'odeur remplit la maison. Celui dont le nom est un parfum répandu est ainsi exalté et glorifié et c'est toujours le résultat qui est atteint lorsqu'un service est accompli pour le Seigneur, par Lui, dans la communion avec Lui. Le service si précieux rempli dans la scène de Jean 12:1 à 8 a été confié à Marie, ce privilège élevé lui a été accordé, il ne pouvait pas l'être à Marthe.

Si Marthe était « en souci », Marie ne l'a jamais été. Elle a été éprouvée, elle s'est jetée aux pieds de Jésus alors qu'elle était dans le deuil, mais c'est tout autre chose. Il n'est dit nulle part qu'elle ait été en souci dans l'accomplissement du service qui lui était confié et elle ne pouvait connaître aucun souci dans son service parce qu'elle était chaque fois à la place qui lui convenait, selon la pensée du Seigneur et pour Sa gloire.

Que Dieu nous donne de savoir « rejeter sur lui tout notre souci », tandis que nous cheminons dans un monde où les difficultés se multiplient et nous paraissent souvent un fardeau trop lourd ! Qu'Il nous garde dans sa paix, dégagés des « soucis de ce siècle », de la « tromperie des richesses » qui « étouffent la parole » et nous empêchent de porter du fruit ! Nous pourrions alors servir le Seigneur avec discernement et intelligence, non dans l'esprit d'une Marthe « en souci » mais à l'exemple d'une Marie, heureuse et paisible dans la communion avec Lui.

### **La soumission par Paul Fuzier**

#### **Bibliquest**

ME 1947 p. 112. Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

#### **Table des matières**

- 1 Importance des exhortations de 1 Pierre
- 2 Insoumission actuelle
  - 2.1 Enfants-parents
  - 2.2 Autorités civiles
  - 2.3 Femme chrétienne
  - 2.4 Jeunes gens et anciens
- 3 L'exemple de Christ

#### **1 Importance des exhortations de 1 Pierre**

Un de nos anciens frères, dont le ministère a été en bénédiction et que Dieu a repris à Lui il y a peu de temps, insistait dans une des dernières lettres qu'il nous écrivait sur l'importance des enseignements contenus dans la première épître de Pierre et soulignait leur grande utilité pour les jours auxquels nous sommes parvenus. Souvenons-nous de nos conducteurs qui nous ont annoncé la parole de Dieu ! (Héb. 13:7).

Nous avons dans la première épître de Pierre des instructions d'un ordre très pratique, en rapport avec notre conduite (1:15, 17 ; 2:12 ; 3:1, 2, 16) ; avec la crainte de Dieu (1:17 ; 2:17, 18 ; 3:2, 15) ; avec la responsabilité qui est la nôtre de faire le bien (2:14, 15, 20 ; 3:6, 11, 17 ; 4:19) ; avec la foi (1:5, 7, 9, 21 ; 5:9) ; avec l'héritage (1:4 ; 3:7, 9) ; avec la sobriété (1:13 ; 4:7 ; 5:8). Nous y avons aussi des exhortations très importantes concernant l'obéissance (1:2, 14, 22 ; 3:6) et la soumission (2:13, 18 ; 3:1, 5 ; 5:5). Ces différents passages ne nécessitent aucune explication. Il suffit, de recevoir simplement, sans raisonner et dans la crainte, ce que Dieu nous dit dans sa Parole. Nous serons ainsi conduits à l'obéissance.

#### **2 Insoumission actuelle**

##### **2.1 Enfants-parents**

Mais l'Esprit de Dieu pourrait-il dire aujourd'hui ce qu'il disait des chrétiens du commencement : « toute âme avait de la crainte » ? (Actes 2:43). Probablement pas. Il ne fait aucun doute que nous sommes parvenus dans les temps fâcheux des derniers jours. 2 Timothée 3:1 à 5 nous donne les caractères des hommes de ces jours-là. Si nous considérons ce passage avec quelque attention, nous comprendrons aisément pourquoi l'un des traits essentiels de ce siècle est l'esprit d'indépendance et d'insoumission. Nous le voyons dans les familles et même, hélas ! dans nos familles chrétiennes : les enfants n'acceptent plus guère l'autorité de leurs parents, surtout lorsqu'ils ont atteint un certain âge. De bonne heure, ils cherchent à secouer un joug qui leur paraît insupportable. Cet esprit d'indépendance se manifeste jusque dans les circonstances les plus sérieuses de la vie, par exemple quand il s'agit d'une union dans les liens du mariage. Mais c'est encore plus grave dans les différents milieux où l'homme évolue : l'insoumission conduit à toutes les formes de l'agitation sociale et souvent à la révolte déclarée. Nous n'avons pas besoin d'insister davantage ; chacun de nos lecteurs en a souvent fait la remarque : l'homme ne veut plus se soumettre à l'autorité établie. Dans ce domaine, ses progrès sont rapides et c'est bien une des formes de la révolte contre Dieu, révolte qui atteindra son apogée après l'enlèvement de l'Église, quand il n'y aura plus ni « ce qui retient », ni « Celui qui retient ».

Il est tristement vrai que l'esprit de ce siècle a tendance à pénétrer partout, jusque dans les familles des enfants de Dieu et dans les assemblées. Sans vouloir généraliser, certes, et brosser un tableau trop noir, il y a là un danger très sérieux sur lequel il est bon d'arrêter notre attention.

## 2.2 Autorités civiles

La soumission aux autorités (1 Pierre 2:13-17) nous est demandée quelle que soit l'autorité établie et, sans que nous ayons à nous faire juge de la manière dont elle est exercée. Romains 13 nous exhorte à être soumis « à cause de la colère » et « à cause de la conscience », mais dans la première épître de Pierre le motif est beaucoup plus élevé : « pour l'amour du Seigneur ». Notre cœur serait-il insensible à cette parole ? Oserions-nous raisonner et nous rebeller ?

Il est bien rare aujourd'hui de voir des serviteurs « soumis en toute crainte » à leurs maîtres (1 Pierre 2:18 et suivants). Cette soumission est demandée même envers des maîtres « fâcheux ». N'avons-nous pas à veiller, nous gardant d'imiter le monde, même quand on essaie de justifier l'insoumission par la conduite critiquable de ceux qui ont des serviteurs sous leurs ordres ? « Soumis en toute crainte », tel est le commandement divin, quand bien même cela nous amènerait à souffrir injustement. C'est une chose « digne de louange devant Dieu » ! Souvenons-nous que l'appréciation de Dieu n'est pas celle des hommes et elle est la seule qui doit compter pour nous.

## 2.3 Femme chrétienne

1 Pierre 3:1-6. — Nous entendons beaucoup parler des droits de la femme, de l'indépendance qu'elle doit avoir, du fait qu'elle est l'égale de l'homme, etc... autant de choses qui sont en opposition avec ce que Dieu nous enseigne dans sa Parole. Il est si beau le rôle qui est dévolu à la femme chrétienne ; elle a un service si précieux à remplir, si elle veut demeurer à la place de subordination que Dieu, dans sa sagesse, lui a assignée. Mais combien n'en voit-on pas aujourd'hui, dans la chrétienté, qui ont pris la place de l'homme, qui raisonnent et discutent, interprètent les Écritures, se prétendant — disent-elles — qualifiées pour le faire puisqu'elles ont le Saint Esprit, qui vont même jusqu'à exercer un ministère public ! L'esprit du siècle a pénétré là aussi et il est bien nécessaire de rappeler ce qu'écrit l'apôtre inspiré « que la femme apprenne dans le silence, en toute soumission ; mais je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni d'user d'autorité sur l'homme » (1 Tim. 2:11-12). Chaque fois que la femme chrétienne a désobéi à ce commandement positif, chaque fois qu'elle a voulu enseigner, ou s'occuper de questions d'administration d'assemblée, elle s'est fait du mal et en a fait autour d'elle. C'est du désordre et notre Dieu n'est pas un Dieu de désordre, mais de paix.

## 2.4 Jeunes gens et anciens

Que dire à propos de la soumission des jeunes gens aux anciens ? (1 Pierre 5:5). Nous rappelons au commencement de cet article le passage bien connu d'Hébreux 13. Souvenons-nous de nos conducteurs ! Quand nous pensons à eux, à leur ministère, nous sommes gardés dans la plus profonde humilité. Quelle connaissance de la Parole ils avaient, quel discernement moral et spirituel Dieu leur avait donné, quel service ils ont accompli ! Aussi, on reste confondu quand on voit avec quelle légèreté des « jeunes gens » se permettent parfois de critiquer leur enseignement, de raisonner et discuter, manifestant ainsi un esprit d'indépendance et d'insoumission. Cela ne nous fait-il pas penser à l'un des caractères des hommes dans les temps fâcheux des derniers jours : « enflés d'orgueil » ? Se pourrait-il qu'il se manifeste jusque dans l'Assemblée de Dieu ?

Si Hébr. 13:7 parle des conducteurs que Dieu a repris à Lui, Hébr. 13:17 nous demande obéissance et soumission à ceux qui sont encore parmi nous. C'est le même enseignement que celui de 1 Pierre 5:5. Dieu veuille que ces caractères soient en évidence dans toutes les assemblées locales. Qu'Il nous accorde d'avoir toujours le respect et la déférence qui sont dus aux anciens, étant soumis à leurs observations, écoutant leurs avis, suivant leurs conseils. Qu'Il nous garde là encore de tout esprit raisonneur, le pire de tous les maux.

## 3 L'exemple de Christ

Il convient d'ouvrir les yeux sur les dangers qui nous menacent, afin d'en être préservés. Que Dieu ait compassion de notre faiblesse et que, par dessus tout, Il fixe nos regards sur Celui qui nous a laissé un Modèle, afin que nous suivions ses traces (1 Pierre 2:21). Il s'est présenté pour accomplir la volonté de Dieu et Il est entré dans le chemin de l'obéissance et de la parfaite soumission. Enfant, Il était soumis à ses parents. N'était-Il pas cependant le Fils de Dieu ? oui, mais aussi l'homme parfait. Vrai serviteur dans ce monde, Il n'a eu qu'un désir : faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé. « C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir ». Comment parler de la soumission absolue qui fut la sienne dans le jardin de Gethsémané, quand Il s'est écrié : « Toutefois, que ce ne soit pas ma volonté mais la tienne qui soit faite » ? Il a été jusqu'au bout dans ce chemin où il plut à l'Éternel de le meurtrir, où Il a été soumis à la souffrance. Contemplons Celui qui s'est anéanti comme Dieu, qui s'est abaissé comme homme, qui a été obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix !

« Qu'il y ait donc en vous cette pensée qui a été aussi dans le Christ Jésus... » (Phil. 2:5).

C'est par amour qu'Il a suivi ce chemin d'obéissance. C'est aussi l'amour pour le Seigneur qui nous conduira à garder ses commandements. « Si vous m'aimez, gardez mes commandements... Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime... » (Jean 14:15-21). Obéissance et soumission manifestent ce qui est dans le cœur ; ce sont les véritables preuves de l'amour.

## **SPIRITUALITÉ par Paul Fuzier**

### **Bibliquest**

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1957 p. 253

### **Tables des matières**

- 1 La position céleste du croyant associé à Christ ressuscité
  - 1.1 L'évangile de Paul amène à comprendre cette position céleste
  - 1.2 La spiritualité fait la liaison entre la marche et la position
- 2 Le Saint Esprit et l'épître aux Éphésiens
  - 2.1 Éphésiens 1
  - 2.2 Éphésiens 2
  - 2.3 La prière d'Éphésiens 3. Hommes charnels et spirituels (1 Cor. 3)
  - 2.4 Éphésiens 4
  - 2.5 Éphésiens 4:30 et ch. 5
  - 2.6 Éphésiens 6
- 3 L'Esprit de Dieu dans l'évangile selon Jean
  - 3.1 Le Saint Esprit dans Jean
  - 3.2 Jean 3 à 7
  - 3.3 Jean 14 à 16
  - 3.4 Jean 20
- 4 Spiritualité dans la marche individuelle et dans la vie de l'assemblée
  - 4.1 Colossiens : sagesse et intelligence spirituelles
  - 4.2 Ps. 73 et 77 — Comprendre ce que Dieu se propose pour nous et pour le monde
  - 4.3 Discernement spirituel dans la marche en relation avec les autres
  - 4.4 Dangers du manque de spiritualité et de la sentimentalité
- 5 Spiritualité dans le culte
  - 5.1 Le culte peut souffrir du manque de spiritualité
  - 5.2 « Dans la maison de Dieu comme un olivier vert » Ps. 52:8
- 6 Livre des Actes — Être rempli de l'Esprit
  - 6.1 Place importante de l'Esprit Saint dans les Actes
  - 6.2 Exemples d'Actes 2, 4, 6, 7, 11, 13

### **1 La position céleste du croyant associé à Christ ressuscité**

#### **1.1 L'évangile de Paul amène à comprendre cette position céleste**

L'apôtre Paul emploie à différentes reprises l'expression « mon évangile » (Rom. 16:25 ; 2 Tim. 2:8 par exemple). « Son évangile » a, en effet, un caractère très particulier : il dépeint l'état de l'homme, pécheur, « coupable devant Dieu » et incapable d'atteindre « à la gloire de Dieu », plus encore, moralement « mort » (Rom. 3:19, 23 ; Éph. 2:1) ; il révèle ensuite la miséricorde de Dieu, le « grand amour dont il nous a aimés », amour qu'il a constaté envers nous « en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous » (Éph. 2:4 ; Rom. 5:8). Mais l'évangile de Paul ne laisse pas le chrétien au pied de la croix, il ouvre ses yeux sur la condition nouvelle dans laquelle il est placé du fait qu'il est mort et ressuscité avec Christ, assis en Lui « dans les lieux célestes » (Rom. 6:4 à 6 ; Éph. 2:5, 6) ; il présente Christ aux croyants, Christ mort et ressuscité, Christ à la droite de Dieu, les saints en Lui, le Saint Esprit envoyé ici-bas pour habiter dans le croyant et dans l'Assemblée. Car « cette grâce a été donnée » à l'apôtre Paul de mettre en lumière « l'administration du mystère caché dès les siècles en Dieu », afin que « la sagesse si diverse de Dieu soit maintenant donnée à connaître aux principautés et aux autorités, dans les lieux célestes, par l'assemblée » (Éph. 3:8 à 10). Sur le chemin de Damas, Saul de Tarse a vu un Christ dans la gloire, entendu ces paroles : « Je suis Jésus, que tu persécutes », et il devait être « témoin, auprès de tous les hommes, des choses vues et entendues » (Actes 9:3-5 ; 22:14, 15) ; aussi, le caractère essentiel du ministère de l'apôtre Paul est-il la présentation d'un Christ glorieux, chef ou tête du corps dont les croyants sont les membres.

#### **1.2 La spiritualité fait la liaison entre la marche et la position**

Comprendre la véritable position du croyant en Christ est, au point de vue de la marche pratique, d'une extrême importance. La vie d'un chrétien ne dépassera guère la mise en application de préceptes moraux si elle n'est pas effectivement la manifestation ici-bas de la position céleste dans laquelle il est établi par grâce ; peut-être y aura-t-il de la piété, la spiritualité manquera. La spiritualité conduit à une vie de piété, alors qu'un chrétien peut vivre une vie très pieuse sans jouir cependant de sa position céleste, peut-être même sans la connaître. Quelle perte pour lui ! Que peut-il goûter du privilège si élevé des adorateurs, appelés à « offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ » (1 Pierre 2:5), ou encore des faveurs et des joies qui ne peuvent être connues et appréciées en dehors du sanctuaire ?

Comme tout devient simple dans les principes de la marche chrétienne lorsque le croyant a compris le caractère céleste et la grandeur de la position dans laquelle la grâce de Dieu l'a placé ! De multiples questions — le seul fait de les poser révèle généralement un état d'âme — tombent d'un seul coup si la position céleste du croyant « en Christ » est saisie par la foi. Aussi, n'y a-t-il pas lieu d'être surpris que l'ennemi déploie tous ses efforts pour s'opposer à ce que les âmes soient éclairées, affermies dans la connaissance et la jouissance de telles vérités ; il les occupera de tout autre chose, même de certaines vérités chrétiennes s'il s'agit de croyants qui désirent marcher fidèlement, plutôt que de les voir entrer dans l'intelligence et la réalisation pratique de leur position céleste. Dieu veuille nous faire sentir notre responsabilité dans la présentation de la Parole afin que soit mise en lumière l'importance et la valeur de la position céleste du croyant. Que, par dessus tout, Il nous accorde à chacun d'en jouir pratiquement pour nous-mêmes, d'être ainsi en vérité des « hommes spirituels » !

Il nous paraît nécessaire de rappeler ici les enseignements de base que nous donnent sur ce sujet, l'Épître aux Éphésiens d'abord, l'Évangile selon Jean ensuite.

### **2 Le Saint Esprit et l'épître aux Éphésiens**

#### **2.1 Éphésiens 1**

Parmi les écrits de l'apôtre Paul, c'est l'Épître aux Éphésiens qui, plus particulièrement, nous présente la position céleste des croyants et de l'Assemblée, position qui est liée à celle de Christ Lui-même, ressuscité d'entre les morts par la puissance de Dieu qui « l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes » (Éph. 1:20). Dieu n'a pas voulu que l'homme fût seul dans la première création, Il lui a fait

« une aide qui lui corresponde » (Gen. 2:18) ; de même, Il n'a pas voulu que l'homme, le second homme, soit seul dans la gloire de la nouvelle création, aussi Il « l'a donné pour être chef sur toutes choses à l'assemblée, qui est son corps » (Éph. 1:22, 23). Ce n'est pas ici Christ « chef du corps, de l'assemblée », comme dans l'Épître aux Colossiens (1:18), mais Christ « chef sur toutes choses » et donné comme tel à l'Assemblée qui, étant « son corps », partage la gloire qui est la sienne comme homme. Fils de Dieu, rien ne saurait être ajouté à sa gloire mais, comme Fils de l'homme, Il ne serait pas « complet » dans sa gloire de résurrection sans l'Église, pas plus qu'Adam ne l'eût été sans Ève. L'Assemblée est donc ce qui « complète » Christ, comme homme ressuscité d'entre les morts et assis à la droite de Dieu dans les lieux célestes.

Christ est mort pour nos péchés ; nous, nous étions « morts dans nos fautes et dans nos péchés ». C'est son obéissance parfaite qui l'a conduit à la mort de la croix : « étant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix », tandis que la mort est pour le premier homme la conséquence de sa désobéissance. Jusqu'ici, tout est contraste mais, l'œuvre de Christ parfaitement accomplie, Dieu l'a ressuscité d'entre les morts et « nous a vivifiés ensemble avec le Christ... nous a ressuscités ensemble » ; puis, l'ayant « fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes », Il « nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus » (Éph. 2:1 ; Phil. 2:8 ; Éph. 1:20 et 2:4-6). Notre position céleste est donc nettement établie, le fondement sur lequel elle repose est sûr, inébranlable, rien ne saurait y porter atteinte. Dans la mesure où nous la saisissons et où nous en jouissons, nous pourrions vivre un christianisme pratique répondant à la pensée de Dieu. Notre vie chrétienne est vécue sur la terre, au milieu d'un monde ennemi, mais sur une telle scène elle doit manifester que notre portion est « dans les lieux célestes » et non pas ici-bas.

Ce n'est que dans la puissance de l'Esprit Saint que nous pouvons jouir de notre position et de nos bénédictions célestes, vivre comme des « hommes spirituels », des hommes célestes. Il n'est donc pas surprenant que dans l'Épître aux Éphésiens, où il est parlé des « lieux célestes » plus que dans aucune autre épître, il soit fait mention aussi très fréquemment du Saint Esprit. Pour les lieux célestes : 1:3 et 20 ; 2:6 ; 3:10 et 6:12 ; pour le Saint Esprit : 1:13 ; 2:18 et 22 ; 3:5 et 16 ; 4:3, 4 et 30 ; 5:18 ; 6:17-18.

« Ayant, cru, vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse, qui est les arrhes de notre héritage » (Éph. 1:13). — Le sceau du Saint Esprit nous donne l'assurance de la position et de la relation dans lesquelles la grâce de Dieu a voulu nous établir, tandis que les arrhes nous permettent de jouir à l'avance de la gloire à venir. Le Saint Esprit, considéré comme sceau et arrhes, nous donne donc, pour le présent déjà, l'assurance de notre position céleste et nous fait jouir, par la foi, de ce que nous aurons bientôt en plénitude. Les arrhes, ce n'est pas seulement une garantie de pleine possession future, c'est aussi une partie, déjà reçue, de ce que l'on aura plus tard dans son entier. Nous pouvons donc dès maintenant, par l'Esprit de Dieu, jouir dans une mesure de ce que sera notre part éternelle lorsque ce qui est de la foi sera changé en vue. Christ est héritier, nous hériterons avec Lui, en attendant nous avons déjà « les arrhes de notre héritage ».

« Que le Dieu de notre seigneur Jésus Christ, le Père de gloire, vous donne l'esprit de sagesse et de révélation dans sa connaissance, les yeux de votre cœur étant éclairés, pour que vous sachiez quelle est l'espérance de son appel, et quelles sont les richesses de la gloire de son héritage dans les saints, et quelle est l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons, selon l'opération de la puissance de sa force, qu'il a opérée dans le Christ, en le ressuscitant d'entre les morts ; — (et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes... » (Éph. 1:17 à 20). Le Saint Esprit est ici caractérisé par ce qu'il donne et ce qu'il opère. La prière de l'apôtre est adressée au « Dieu de notre seigneur Jésus Christ », Christ est donc considéré comme homme et la suite du passage nous le confirme. Il est Celui sur qui, comme le prophète l'a annoncé, doit reposer « l'Esprit de l'Éternel », « l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de connaissance et de crainte de l'Éternel » (Ésaïe 11:2), Celui en qui Dieu « réunira en un toutes choses » ; alors seront manifestées toutes « les richesses de la gloire de son héritage dans les saints » (Éph. 1:10, 11, 18). Quelle gloire pour Dieu de voir enfin l'héritage entre les mains de son Christ, et ses cohéritiers avec Lui ! De cet héritage, l'adversaire s'était emparé ; Dieu aurait pu, tout aussitôt, exercer ses jugements et détruire tout ce qui s'était opposé à sa volonté, mais au contraire, « mystère » et « conseil de sa volonté » (Éph. 1:9, 11), Il a voulu, donnant à Christ la suprématie sur toutes choses, sur la terre et dans les cieux, nous associer à Lui dans cette position de gloire suprême. De tels résultats seront manifestés à la gloire et à la louange de Celui qui a opéré l'œuvre de la rédemption, permettant ainsi l'accomplissement du bon plaisir, du mystère et du conseil de la volonté de Dieu.

L'apôtre demande au « Dieu de notre seigneur Jésus Christ », Père ou, en d'autres termes, auteur de toute gloire pour Christ et pour les siens, qu'Il nous accorde la grâce de connaître « l'espérance de son appel » cet « appel » embrasse notre position céleste en Christ et notre relation d'enfants avec le Père, il nous introduit dans la jouissance d'une espérance glorieuse — « les richesses de la gloire de son héritage dans les saints » et « l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons », puissance déjà manifestée dans le fait que Dieu a ressuscité Christ et « l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes ». Le désir de l'apôtre, exprimé dans cette prière, c'est que nous puissions entrer davantage dans tout ce que Dieu s'est proposé pour la gloire de Christ, dans tout ce que Christ a fait pour que le bon plaisir, le mystère et le conseil de la volonté de son Dieu puissent être accomplis. L'opération de l'Esprit dans nos cœurs nous y conduira, « esprit de sagesse et de révélation » agissant en nous pour « éclairer » ce que l'apôtre appelle « les yeux de notre cœur ». Les affections du cœur liées à un Christ céleste, tout ce qui le concerne dans sa gloire présente et dans la gloire future à laquelle Il veut associer les siens occupant les pensées, le croyant peut réaliser sur la terre qu'il est un homme céleste, un homme spirituel.

## 2.2 *Éphésiens 2*

À la fin du chapitre 2 de cette épître, l'apôtre nous enseigne que nous avons « accès auprès du Père par un seul Esprit » et, d'autre part, que nous constituons une « maison » dans laquelle Dieu se plaît à habiter par son Esprit (v. 18 et 22). Par l'Esprit de Dieu, nous jouissons de notre relation avec le Père, de la faveur qui est la nôtre d'avoir été faits « enfants de Dieu », « nés, non pas de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu », « adoptés pour lui par Jésus Christ », car tel a été « le bon plaisir de sa volonté » (cf. Rom. 8:15 à 17 ; Jean 1:12, 13 ; Éph. 1:5). Enfants de Dieu, nous sommes aussi des « pierres vivantes » de sa maison, « maison spirituelle », « édifiés ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit » (cf. 1 Pierre 2:5 ; Éph. 2:22). Cela doit marquer de son empreinte notre caractère d'hommes célestes, spirituels, afin que toute notre vie pratique corresponde à notre relation avec Dieu et à notre position devant Lui. Demandons-nous dans quelle mesure elle y correspond vraiment.

## 2.3 *La prière d'Éphésiens 3. Hommes charnels et spirituels (1 Cor. 3)*

La prière du premier chapitre est adressée au « Dieu de notre seigneur Jésus Christ », celle du chapitre 3 au « Père de notre seigneur Jésus Christ ». Dans la première, l'apôtre demande que les saints puissent connaître ce qu'ils possèdent : l'appel de Dieu, l'héritage de Dieu, l'excellente grandeur de sa puissance ; dans la seconde, il désire davantage pour eux : il voudrait qu'ils prennent possession, par la foi, de tout ce qu'ils ont en Christ. Dans la première, il s'agit des opérations de l'Esprit dans nos intelligences et dans nos cœurs pour que nous « sachions » ; dans la deuxième, de l'habitation de Christ dans nos cœurs, résultat du travail de l'Esprit nous « fortifiant en puissance », afin que nous soyons « capables de comprendre... ».

Si « les yeux de notre cœur » étaient « éclairés » pour considérer « les richesses de la gloire de son héritage », pour contempler « les richesses de sa gloire », tout ce qui nous entoure ici-bas ne nous arrêterait pas beaucoup et nous serions vraiment des croyants célestes, des hommes spirituels. Cela nous conduirait à réaliser ce que l'apôtre demande dans cette prière du chapitre 3, nous serions effectivement « fortifiés en puissance par son Esprit, quant à l'homme intérieur ». Mais, que cherchons-nous et de quoi nos cœurs sont-ils occupés ? Et que nourrissons-nous, le vieil homme ou le nouvel homme ? Les Corinthiens nourrissaient le vieil homme, ils étaient des « hommes charnels », c'est-à-dire non pas des hommes encore « dans la chair » mais des croyants ayant toujours la chair en eux — ce qui est, il est vrai, le cas de tous les croyants — et lui donnant l'aliment qu'elle désire — ce que ne devrait jamais faire aucun croyant. Aussi, les Corinthiens ne se développaient pas spirituellement et l'apôtre doit leur écrire : « Et moi, frères, je n'ai pas pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des hommes charnels, comme à de petits enfants en Christ. Je vous ai donné du lait à boire, non pas de la viande, car vous ne pouviez pas encore la supporter, et même maintenant encore vous ne le pouvez pas, car vous êtes encore charnels » (1 Cor. 3:1, 2). Combien peu ils savaient ce que c'est qu'être « fortifiés en puissance par son Esprit, quant à l'homme intérieur » ! Et nous dans quelle mesure le savons-nous ?

Pourtant c'est aux Corinthiens, et dans le même chapitre, que l'apôtre écrit aussi : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? » et encore : « Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint Esprit qui est en vous, et que vous avez de Dieu ? » (3:16 ; 6:19). Ce n'est donc pas parce qu'un croyant possède le Saint Esprit qu'il est un « homme spirituel » ; il peut fort bien, hélas ! tout en ayant le Saint Esprit en lui, être un « homme charnel ». Un « homme spirituel » c'est celui qui laisse agir en lui le Saint Esprit et se laisse diriger par lui dans ses pensées, ses paroles, ses actions ; il est alors occupé et nourri de Christ, il « cherche les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu », il « pense aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre », il réalise qu'il est « mort » et « ressuscité avec le Christ » et que « sa vie est cachée avec le Christ en Dieu » (Col. 3:1 à 3). Avant de les quitter, le Seigneur a dit aux siens : « Mais quand celui-là, l'Esprit de vérité, sera venu, il vous conduira dans toute la vérité : car il ne parlera pas de par lui-même ; mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses qui vont arriver. Celui-là me glorifiera ; car il prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera » (Jean 16:12 à 15). N'est-il pas vrai que nous entravons souvent cette action de l'Esprit dans nos cœurs, le contraignant à exercer un service de répréhension devenu nécessaire pour nous amener à juger tout ce qui est de la chair en nous ?

Nous savons plus ou moins que notre position, notre part, nos bénédictions sont « dans les lieux célestes en Christ », nous connaissons la plupart des vérités présentées dans les différents passages de l'Épître aux Éphésiens sur lesquels nous nous sommes arrêtés, mais nous y entrons peu et nous n'en jouissons pas comme Dieu désirerait que nous le fassions ; nous jugeons ces vérités un peu abstraites, trop élevées, par conséquent au-dessus de notre portée. À cet égard, il semblerait que nous ne manquions pas d'humilité ; or, ce n'est pas là de l'humilité mais un mauvais prétexte pour délaissier les choses excellentes et nous tourner vers celles qui plaisent à nos cœurs naturels, de sorte que nous ne faisons guère de progrès spirituels. Paresseux à écouter » comme autrefois les croyants hébreux, auxquels cependant l'apôtre avait « beaucoup de choses à dire » au sujet de la personne glorieuse de Christ, d'un Christ céleste, nous ne pouvons prendre la « nourriture solide », celle qui est « pour les hommes faits », connaissant leur position en Christ et en jouissant pratiquement (Hébr. 5:11 à 14). Par conséquent, plus un croyant nourrit chez lui le vieil homme, moins il est capable d'entrer dans la jouissance des choses célestes et même, dans certains cas, de les comprendre ; de ce fait, il ne peut rien goûter de ce qui appartient à des « hommes spirituels ». Et lorsque ce croyant veut prendre quelque nourriture dans la Parole, il ne peut aller au-delà du « lait », incapable qu'il est de « supporter » la « viande ». La nourriture prise dans les Écritures, ou dans les ouvrages qui nous en occupent, donne la mesure de notre spiritualité.

Puissions-nous laisser agir l'Esprit de Dieu en nous ! Il nous occupera de Christ, d'un Christ céleste, selon les expressions de Jean 16:12 à 15, nous fera jouir de tout ce que nous avons en Lui « dans les lieux célestes » et ainsi, nos âmes prospéreront et nous nous développerons spirituellement, fortifiés en puissance quant à l'homme intérieur. L'activité de l'Esprit, tout à la fois, nous conduira à habiter le sanctuaire, nous plaçant à l'abri des influences qui nuisent à la vie spirituelle, et placera Christ dans nos cœurs, l'y faisant habiter par la foi. Bienheureuse et bienfaitante communion, vie spirituelle enrichie, avec tous les fruits produits dont nous parlent les versets 18 et 19 de ce chapitre 3 de l'Épître aux Éphésiens. Tout à la gloire de Dieu !

#### 2.4 Éphésiens 4

Garder l'unité de l'Esprit ! Faveur désirable entre toutes et cependant si peu goûtée. Ce n'est pas par chacun séparément qu'elle peut être connue mais par chacun avec d'autres croyants et toujours par le « lien de la paix » (Éph. 4:3). Écouter « ce que l'Esprit dit aux assemblées » — et cette expression est employée dans chacune des lettres adressées aux sept assemblées (Apoc. 2 et 3), l'exhortation est donc pour tous ceux qui font partie de l'Église, dans tous les temps de son histoire sur la terre — conduira les saints à réaliser une vraie paix, inséparable de la sainteté, de la vérité et de l'amour (cf. Hébr. 12:14 ; Zach. 8:16, 19). L'Esprit de Dieu qui est tout à la fois Esprit Saint, Esprit de vérité, Esprit d'amour, agissant librement en chacun des croyants, y produira les caractères d'Éphésiens 4:1, 2 et conduira les saints à goûter la valeur et la douceur du « lien de la paix ». L'unité de l'Esprit sera alors « gardée ». La paix est souvent acquise au prix de concessions faites aux dépens de nos droits — si tant est que nous puissions parler de « nos droits » — et c'est à cela que nous exhorte le début du chapitre 4 de l'Épître aux Éphésiens ; elle ne le sera jamais au détriment des droits de Dieu, sauf à perdre entièrement son véritable caractère. « Lien de la paix » et « unité de l'Esprit » impliquent, d'une part, l'abandon de nos prétentions, de nos exigences, de ce que nous croyons être nos droits, au fond et en un mot : la mise de côté de moi, de la chair, — et, d'autre part, le maintien des droits de Dieu et de la gloire de Christ que l'Esprit revendique et exalte toujours. Si chaque croyant était spirituel, dans le vrai sens et toute la force du terme, le lien de la paix serait maintenu, l'unité de l'Esprit gardée. C'est notre manque de spiritualité qui nous conduit à d'humiliantes défaillances dans la pratique de la sainteté, dans le maintien de la vérité, dans l'exercice de l'amour et, par conséquent, nous fait perdre ce que nous devons nous appliquer à garder, « l'unité de l'Esprit par le lien de la paix ».

Le support mutuel auquel nous exhorte le début d'Éphésiens 4 ne doit sans doute jamais être perdu de vue mais il ne doit pas nous conduire à prendre notre part de la faiblesse ou de l'ignorance. Christ veut fortifier et instruire les siens et, dans ce but, Il déploie sa puissance par le moyen des serviteurs qu'Il doue de son Esprit afin que l'exercice des dons de grâce amène en tout premier lieu « la perfection des saints ». Cet exercice des dons doit produire la croissance spirituelle nécessaire pour atteindre « l'état d'homme fait », c'est-à-dire pour que le croyant connaisse sa position en Christ et en jouisse pratiquement. Ce développement spirituel permettra l'accomplissement des divers services qui doivent être remplis dans le corps de Christ : « pour l'œuvre du service », et c'est ainsi qu'il y aura de l'édification ; « pour l'édification du corps de Christ ». Tel est l'objet du ministère et il s'exercera jusqu'à ce que tous les membres du corps soient amenés à la foi qui a un seul Objet, le Fils de Dieu, à la connaissance de leur position en Christ et de leur union avec Lui, le terme de la croissance étant la pleine conformité à Christ, en gloire : « à la mesure de la stature de la plénitude du Christ ». Quel saisissant contraste avec ce qui caractérise les « petits enfants » ! Loin de se développer, ils sont « ballottés et emportés çà et là par tout vent de doctrine dans la tromperie des hommes, dans leur habileté à user de voies détournées pour égarer ». Les Corinthiens étaient tels, c'est pourquoi l'apôtre n'avait pu leur parler « comme à des hommes spirituels » et n'avait pu leur donner « de

la viande » ; au contraire, il avait dû leur parler « comme à des hommes charnels », « comme à de petits enfants en Christ » et leur donner « du lait à boire » (1 Cor. 3:1, 2). Le manque de spiritualité est donc une perte pour le croyant en ce sens qu'il ne peut aller au delà de la nourriture des petits enfants ; c'est aussi pour lui un danger, car il risque de se laisser « emporter çà et là par tout vent de doctrine » ; enfin, c'est une perte pour l'ensemble du corps : les versets 15 et 16 du chapitre 4 de l'Épître aux Éphésiens nous montrent en effet que l'accroissement du corps est lié au développement spirituel de chacun de ses membres et en dépend étroitement. « Croître en toutes choses jusqu'à lui qui est le chef, le Christ » ; voilà ce qui est proposé au fidèle et ce qu'il doit normalement réaliser : alors, « selon l'opération de chaque partie dans sa mesure », il y aura « accroissement du corps pour l'édification de lui-même en amour » (Éph. 4:7 à 16). Combien grand est le contraste entre les conséquences d'un manque de spiritualité et les fruits du développement spirituel !

### 2.5 *Éphésiens 4:30 et ch. 5*

Nous avons ensuite, dans cette Épître aux Éphésiens, des exhortations pratiques. En rapport avec le Saint Esprit : ne l'attristez pas ; plus encore, soyez-en remplis (4:30 ; 5:18). Quand le Saint Esprit est-il attristé ? Chaque fois que nous cédon à la chair, les fruits en sont alors manifestés, nous sommes des « hommes charnels ». Or, le Saint Esprit est le divin Ouvrier qui veut opérer en nous, occupant nos cœurs d'un Christ céleste afin que, nos âmes en étant nourries, nous puissions refléter ici-bas quelques-uns de ses caractères ; il est « attristé » si nous manifestons les traits du vieil homme.

Ce n'est pas, nous l'avons vu, par le seul fait que le Saint Esprit habite en nous que nous sommes des « hommes spirituels », nous ne pouvons l'être que dans la mesure où nous réalisons l'exhortation d'Éphésiens 5:18 : « Soyez remplis de l'Esprit ». « Ne vous enivrez pas de vin », écrit d'abord l'apôtre ; en d'autres termes : ne donnez pas d'aliment à la chair, le vin la stimule, l'excite et tout discernement spirituel est ainsi ôté, selon qu'il est écrit : « La fornication, et le vin, et le moût, ôtent le sens » (Osée 4:11). Aaron et ses fils ne devaient boire ni vin ni boisson forte quand ils entraient dans la tente d'assignation, c'était une condition nécessaire pour pouvoir « discerner entre ce qui est saint et ce qui est profane, et entre ce qui est impur et ce qui est pur » (Lévit. 10:8-11). Un « homme charnel » ne peut donc goûter les joies du sanctuaire et n'a aucun discernement de ce qui est selon Dieu et de ce qu'il réproouve, aucun discernement du bien et du mal (cf. Hébr. 5:14). — « Soyez remplis de l'Esprit », qu'il prenne entièrement possession de vos pensées, de vos affections, qu'en vous il agisse seul et librement, vous serez alors des « hommes spirituels », connaissant et réalisant pratiquement votre position, jouissant de vos bénédictions dans les lieux célestes, de votre association avec un Christ glorieux que Dieu « a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes », de votre union avec Lui, tête du corps, et vous pourrez « vous entretenir par des psaumes et des hymnes et des cantiques spirituels, chantant et psalmodiant de votre cœur au Seigneur ; rendant toujours grâces pour toutes choses, au nom de notre Seigneur Jésus Christ, à Dieu le Père ; étant soumis les uns aux autres dans la crainte de Christ » (Éph. 5:18-21).

### 2.6 *Éphésiens 6*

Enfin, l'homme céleste, revêtu de « l'armure complète de Dieu », pourra livrer le véritable combat chrétien « contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes ». Imitant le parfait modèle, Celui qui a été ici-bas le vrai homme céleste, il se servira de « l'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu », triomphant de l'adversaire au moyen de cette arme : « Il est écrit » (cf. Matt. 4:1-11 et, plus particulièrement, Luc 4:1-13, le récit de Luc nous montrant Jésus, homme céleste, « plein de l'Esprit Saint », « mené par l'Esprit dans le désert » et ensuite, « s'en retournant en Galilée, dans la puissance de l'Esprit »). L'emploi de « l'épée de l'Esprit » n'exclut pas la dépendance de Dieu, bien au contraire : « priant par toutes sortes de prières et de supplications, en tout temps, par l'Esprit, et veillant à cela avec toute persévérance » (Éph. 6:10 à 18). Ces ex-pressions soulignent assez l'importance de l'action de l'Esprit, d'une part pour être à même de se servir de la Parole avec à propos et puissance, d'autre part pour faire monter vers Dieu les seules prières qu'Il peut exaucer.

## 3 *L'Esprit de Dieu dans l'évangile selon Jean*

Les écrits de l'apôtre Paul, nous l'avons vu, présentent l'Esprit de Dieu comme onction, sceau, arrhes, lien unissant les enfants de Dieu en un seul corps dont Christ est la tête glorifiée dans le ciel. C'est surtout dans les écrits de Jean qu'il est aussi considéré comme Personne divine.

### 3.1 *Le Saint Esprit dans Jean*

L'Évangile selon Jean est, de tous les évangiles, celui qui nous occupe le plus souvent du Saint Esprit — plus encore que l'évangile selon Luc à propos duquel nous avons déjà rappelé plusieurs expressions du chapitre 4 dépeignant le caractère du vrai homme céleste ici-bas, plein de l'Esprit Saint, conduit par l'Esprit, allant dans toute la puissance de l'Esprit ; c'est aussi dans cet évangile selon Luc qu'est souligné le développement spirituel du second homme, dont l'histoire commence à son premier stade, celui du petit enfant : « Et Jésus avançait en sagesse et en stature, et en faveur auprès de Dieu et des hommes » (2:52). L'évangile selon Jean étant celui qui nous occupe le plus souvent du Saint Esprit, il est aussi celui qui généralement met en évidence le côté spirituel.

### 3.2 *Jean 3 à 7*

Jean rend témoignage ainsi : « J'ai vu l'Esprit descendant du ciel comme une colombe, et il demeura sur lui » (Jean 1:32). L'Esprit pouvait demeurer sur Lui en vertu de ses propres perfections comme homme, attestant de la part de Dieu que cette Personne excellente, en qui Il trouvait tout son bon plaisir, était son Fils bien-aimé. Mais encore, Dieu avait déclaré à Jean : « Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre, et demeurer sur lui, c'est celui-là qui baptise de l'Esprit Saint. Et moi, j'ai vu et j'ai rendu témoignage que celui-ci est le Fils de Dieu » (Jean 1:33, 34). Christ est non seulement « l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » mais encore Celui « qui baptise de l'Esprit Saint » ; tels sont les deux côtés de son œuvre. — Au chapitre 3 de cet évangile, le Seigneur enseigne à Nicodème ce qu'est la nouvelle naissance, produite par l'action de la Parole et de l'Esprit de Dieu (v. 3 à 8) ; au chapitre 4, Il se révèle à la femme samaritaine et c'est à elle, pauvre pécheresse, qu'Il parle des vérités si élevées concernant le culte « en esprit et en vérité », lui présentant le Saint Esprit dans le croyant comme « une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle » (v. 14) — c'est ainsi que l'adoration monte vers Dieu, que « les vrais adorateurs » adorent « le Père » ; au chapitre 6, nous voyons le peu d'intelligence spirituelle des disciples, incapables d'entrer dans ce que le Seigneur leur a présenté : « Cette parole est dure ; qui peut l'ouïr ? », aussi leur montre-t-Il que ses paroles ont une portée spirituelle : « C'est l'Esprit qui vivifie ; la chair ne profite de rien : les paroles que moi je vous ai dites sont esprit et sont vie » (v. 60 à 63). L'œuvre de Christ a eu pour but, par-dessus tout, d'introduire l'homme, pour la satisfaction du cœur de Dieu et pour sa gloire, dans la connaissance et la jouissance des choses célestes ; or, elles ne peuvent être saisies et goûtées que par l'Esprit de Dieu (cf. 1 Cor. 2:10 à 16). Révélées alors par les paroles de Christ, elles le sont maintenant dans la Parole de Dieu ; il faut le Saint Esprit pour recevoir et comprendre ces paroles, cette Parole. Les choses spirituelles nous sont ainsi communiquées et deviennent, par la puissante opération de l'Esprit de Dieu, des réalités vivantes pour nos âmes. C'est par



l'Esprit que la vie est donnée au croyant, c'est par l'Esprit aussi qu'elle est entretenue en lui, l'action de la Parole étant liée à celle du Saint Esprit dans ces deux aspects de l'oeuvre de Dieu. — Au chapitre 7, le Seigneur monte à la fête des tabernacles, « non pas publiquement, mais comme en secret », car le temps dont parlait cette fête, prophétiquement, n'était pas encore venu. Celui qui allait être rejeté et crucifié présente ce qui allait caractériser la période de temps devant suivre sa crucifixion, sa résurrection, son ascension glorieuse, et précéder le jour où la véritable fête des tabernacles pourra être célébrée. Pendant cette période de temps, celle dans laquelle nous sommes présentement, celui qui a soif sera désaltéré s'il vient à Jésus, mais encore il sera un moyen de rafraîchissement pour d'autres : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. (Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui ; car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié) » (v. 37 à 39).

Nous avons donc, dans ces chapitres 3 à 7, trois opérations différentes de l'Esprit de Dieu : au chapitre 3, c'est le travail de l'Esprit dans l'oeuvre de la nouvelle naissance ; au chapitre 4, l'Esprit, « fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle », fait du croyant un vrai adorateur ; aux chapitres 6 et 7, par l'Esprit, le croyant entre dans la jouissance des choses célestes et éternelles, de Christ Lui-même, de sorte que son cœur est rempli jusqu'à déborder et qu'il devient un instrument entre les mains de Dieu pour rafraîchir des âmes altérées. — Au chapitre 4, le Saint Esprit est une puissance intérieure donnée pour la communion et le culte ; au chapitre 7, les fleuves d'eau vive coulent au dehors, un témoignage est rendu ici-bas, par la puissance du Saint Esprit, à un Christ rejeté par le monde mais ressuscité et glorifié, à la droite de Dieu dans les lieux célestes.

### **3.3 Jean 14 à 16**

Dans les chapitres 14, 15 et 16, le Seigneur s'adressant aux siens leur présente le Saint Esprit comme Personne divine, devant venir ici-bas après que Lui les aura quittés et aura été glorifié dans le ciel. Jusqu'alors, Il avait été pour eux un « consolateur » : Il avait pris leur cause en mains et cela devait le conduire à mettre sa vie pour eux ; « un autre consolateur » viendrait, envoyé par le Père, à la prière du Fils. Cet « autre consolateur » ne vient pas dans l'incarnation car il ne vient pas pour le monde, qui ne peut pas le recevoir : il est donné aux croyants et ne les quittera jamais ; Jésus avait été avec eux, le Saint Esprit sera avec eux et en eux (14:16, 17). Quel service précieux il remplira pour eux : « Le Consolateur, l'Esprit Saint, que le Père enverra en mon nom, lui, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera toutes les choses que je vous ai dites » (14:26). Au chapitre 15, c'est le Fils Lui-même qui l'envoie car, comme homme glorifié, Il l'a reçu pour en faire part à ses rachetés : « Ayant donc été exalté par la droite de Dieu, et ayant reçu de la part du Père l'Esprit Saint promis, il a répandu ce que vous voyez et entendez » (Actes 2:33 — cf. Ps. 68:18). L'Esprit vient ici-bas pour rendre témoignage de Christ ; les hommes ont rejeté le Fils de Dieu et, l'ayant crucifié, pensent en avoir fini avec Lui, mais Il enverra « d'auprès du Père, l'Esprit de vérité, qui procède du Père » et le but de son activité, dans ce passage, est celui-ci : « Celui-là rendra témoignage de moi » (Jean 15:26, 27). Les disciples, qui avaient été avec Jésus « dès le commencement », pourraient, par la puissance de l'Esprit, rendre témoignage de ce qu'avait été Christ sur la terre, le Saint Esprit rendant témoignage de ce qu'Il est maintenant, glorifié dans le ciel. — Au chapitre 16, le Seigneur déclare à ses disciples qu'il est « avantageux » pour eux qu'Il s'en aille, précisément parce que son ascension en gloire permettra l'envoi du Saint Esprit ici-bas et c'est seulement par l'Esprit qu'ils pourront jouir de toutes les conséquences célestes et éternelles de son oeuvre. Il présente, en premier lieu, ce que le Saint Esprit sera pour le monde (v. 8 à 11), ensuite, ce qu'il fera pour les rachetés (v. 13 à 15). Maintenant ici-bas comme Personne divine, le Saint Esprit amène les croyants à la jouissance de leur position en Christ, un Christ ressuscité et glorifié ; il les « conduit dans toute la vérité » ; il dit « tout ce qu'il a entendu » car il a été témoin de la résurrection et de la glorification de Christ ; il « annonce les choses qui vont arriver » en rapport avec la gloire de Christ et l'établissement de son règne. Tandis que le monde a méprisé et méprise encore Jésus, le Fils de Dieu, le Saint Esprit le glorifie : il prend « de ce qui est à lui », ses gloires et ses perfections infinies, pour nous Le révéler. Pendant le temps de l'absence du Seigneur, le Saint Esprit fait brûler nos cœurs en nous parlant de Lui et il remplira ce précieux service jusqu'au moment où nos yeux contempleront Celui dont il nous aura ainsi occupés et nourris durant le voyage !

### **3.4 Jean 20**

Le message qu'après sa résurrection le Seigneur fait annoncer aux siens, tout à la fois leur dit qu'ils lui sont désormais associés dans sa position comme homme devant Dieu, dans sa relation de Fils avec le Père, et dirige leurs regards vers le lieu où Il veut les introduire : « Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu » (Jean 20:17). « Je monte... », dit-Il ; là-haut, dans le sanctuaire, nous pouvons jouir de notre position en Lui devant Dieu et de notre relation avec Lui et avec le Père. C'est « dans les lieux célestes » que Dieu « l'a fait asseoir à sa droite », nous l'y contemplons comme Celui qui y est monté, après le triomphe remporté à la croix. « Or, qu'il soit monté, qu'est-ce, sinon qu'il est aussi descendu dans les parties inférieures de la terre ? Celui qui est descendu est le même que celui qui est aussi monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplît toutes choses ; et lui a donné... » (Éph. 4:8 et suivants).

Ce message annoncé aux disciples par Marie de Magdala à qui Il l'avait confié, le Seigneur vient « au milieu d'eux » le premier jour de la semaine. « Et il leur dit : Paix vous soit ! ». La dernière parole qu'Il leur a laissée, tout à la fin de son dernier message avant d'aller à la croix : « Je vous ai dit ces choses, afin qu'en moi vous ayez la paix », la première qu'Il leur adresse, après sa mort et sa résurrection : « Paix vous soit ! » (Jean 16:33 ; 20:19), nous disent assez combien Il désire que les siens soient gardés dans sa paix. Ils sont précieux à son cœur, quel prix Il a payé pour les avoir ! « Et ayant dit cela, il leur montra ses mains et son côté ». Joie profonde pour les disciples, jusqu'alors dans la tristesse. Puis, le Seigneur va les envoyer, leur donnant une mission à remplir ; mais auparavant, Il leur dit encore : « Paix vous soit ! ». La paix qui est la source de leur joie est aussi le point de départ du service que le Seigneur leur confie. « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. Et ayant dit cela, il souffla en eux, et leur dit : Recevez l'Esprit Saint ». Ce n'est pas encore le Saint Esprit venant ici-bas comme Personne divine, cette venue n'aura lieu qu'après l'ascension glorieuse du Sauveur ressuscité ; c'est ici sa propre vie comme homme ressuscité, vie spirituelle qu'il leur communique afin qu'ils aient l'énergie et la capacité spirituelles nécessaires pour remplir leur mission.

## **4 Spiritualité dans la marche individuelle et dans la vie de l'assemblée**

### **4.1 Colossiens : sagesse et intelligence spirituelles**

Pour « marcher d'une manière digne du Seigneur », pour le servir, « portant du fruit en toute bonne oeuvre », il faut la puissante action de l'Esprit, nous instruisant dans la connaissance de la volonté de Dieu, produisant en nous une vraie spiritualité. « Remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle », tel est le secret d'une marche dans laquelle nous pourrions « plaire à tous égards » à notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ, « portant du fruit en toute bonne oeuvre, et croissant par la connaissance de Dieu » (Col. 1:9, 10). Il y faut, soulignons-le, « sagesse et intelligence spirituelle » et cela conduit à l'accroissement spirituel. Retenons les enseignements de cette Épître aux Colossiens qui nous montre le croyant, ressuscité avec Christ mais encore sur la terre, ayant à y vivre dans toute la puissance de la vie de résurrection, cherchant « les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu », pensant « aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre » (cf. Col. 3:1 à 3).

#### 4.2 Ps. 73 et 77 — Comprendre ce que Dieu se propose pour nous et pour le monde

La spiritualité est utile dans toute la vie du croyant, elle est indispensable si nous désirons vraiment vivre cette vie à la gloire de Dieu et avancer en paix, au milieu des circonstances les plus difficiles. Seule, elle nous permettra de comprendre, dans une mesure au moins, ce que Dieu se propose à notre égard et à l'égard de ce monde. Asaph, « voyant la prospérité des méchants », alors que lui était « battu tout le jour » et que « son châtement revenait chaque matin », avait « porté envie aux arrogants » ; il s'en était « fallu de peu que ses pieds ne lui aient manqué, — d'un rien que ses pas n'aient glissé ». Mais, lorsqu'il est « entré dans les sanctuaires de Dieu », il a « compris » quelle devait être la « fin » des méchants ; désormais, il peut avancer en paix, sans crainte de broncher : « je suis toujours avec toi : tu m'as tenu par la main droite... Qui ai-je dans les cieux ? Et je n'ai eu de plaisir sur la terre qu'en toi... Car voici, ceux qui sont loin de toi périront... Mais, pour moi, m'approcher de Dieu est mon bien ; j'ai mis ma confiance dans le Seigneur, l'Éternel, pour raconter tous tes faits ». Telle est la conclusion de ce Psaume 73, tel est le résultat de l'expérience faite par un croyant qui, bien que traversant les circonstances difficiles du désert, goûte la paix du sanctuaire. — « Ô Dieu ! ta voie est dans le lieu saint » dit encore Asaph (Ps. 77:13). Ici, le psalmiste est dans une grande détresse, mais ce n'est pas la prospérité des méchants qu'il envie, il « pense aux jours d'autrefois, aux années des siècles passés » et il en vient ainsi aux questions des versets 7 à 9 de ce Psaume : il se demande si la bonté de Dieu a « cessé pour toujours », s'il a « oublié d'user de grâce », « enfermé ses miséricordes dans la colère » ; et c'est là « son infirmité ». Mais quel changement quand il comprend que la voie de Dieu est dans le lieu saint » ! Ce que Dieu fait restera toujours incompréhensible pour le croyant tant qu'il demeurera en dehors du sanctuaire. « Sa voie est dans la mer », comment la discerner ? « Ses traces ne sont pas connues », mais la confiance du fidèle c'est de savoir que tout est dirigé par Celui qui habite le saint lieu, que tout est en accord avec ce qu'Il est, Lumière et Amour, avec ses caractères de justice, de sainteté, de vérité, de bonté, de grâce, de fidélité à ses promesses. Il « conduit son peuple connue un troupeau » : heureux sommes-nous de nous sentir aux soins d'un Berger fidèle et tendre, vrai Moïse et vrai Aaron, Médiateur et Sacrificateur, qui conduira son troupeau jusqu'au terme du voyage ! (Ps. 77:19 et 20). Dans le sanctuaire, nous le comprenons quelque peu et, comme Asaph autrefois, nous pouvons dire : « Ô Dieu ! ta voie est dans le lieu saint. Où y a-t-il un dieu grand comme Dieu ? Toi, tu es le Dieu qui fais des merveilles... ». Comme elle est heureuse et paisible, pleine de confiance en Dieu, même dans les jours les plus sombres, la vie d'un croyant spirituel !

#### 4.3 Discernement spirituel dans la marche en relation avec les autres

Mais le croyant ne vit pas dans ce monde pour lui seul, en égoïste ; il est appelé à penser aux autres. Seule, la spiritualité lui permettra de discerner ce que Dieu lui demande dans chaque cas particulier. Que de heurts, que de difficultés entre frères ou sœurs, parce que, manquant de spiritualité, l'on a agi quand il valait mieux ne rien faire ou bien, parce que l'on est resté passif au lieu d'intervenir ; ou encore, parce que ce qui a été fait ne l'a pas été selon la pensée de Dieu. Peut-être a-t-on voulu se conformer à tel ou tel enseignement des Écritures, oubliant que pour mettre la Parole en pratique il faut du discernement spirituel. Colossiens 1 nous le dit, « pour marcher d'une manière digne du Seigneur », la connaissance de la volonté de Dieu est nécessaire, il convient même d'en être « rempli », mais ce doit être en toute sagesse et intelligence spirituelle » (v. 9, 10).

Comment, par exemple, aller « redresser » celui qui « s'est laissé surprendre par quelque faute » ? Qui pourra remplir ce service, délicat entre tous ? Des frères « spirituels », agissant « dans un esprit de douceur » (Gal. 6:1). Des frères vivant assez près du Seigneur, dans le sanctuaire, pour être préservés des influences charnelles d'une part et pour avoir, d'autre part, la sagesse nécessaire, l'intelligence spirituelle indispensable, pour discerner le caractère de la « faute » et pour agir de telle manière que celui qui « s'est laissé surprendre » soit amené à juger ce en quoi il a manqué. Si un tel service est si peu ou si mal rempli, n'est-ce pas parce que font trop souvent défaut les frères spirituels qualifiés pour cela ? Que de choses humiliantes seraient sans doute évitées, que de douleurs nous seraient épargnées si les frères avaient à cœur d'être des « hommes spirituels » !

#### 4.4 Dangers du manque de spiritualité et de la sentimentalité

Lorsque des difficultés surviennent, où sont les ressources pour les régler ? Dans la Parole, dira-t-on, et l'on cherche et l'on cite des passages des Écritures, essayant surtout, si souvent, d'y trouver la justification de ses propres voies et de ses propres pensées. Sans doute les ressources sont dans la Parole, Dieu soit béni de nous l'avoir donnée et conservée ! Mais pour employer ces ressources, pour avoir et pour appliquer la parole qui convient dans tel ou tel cas, il faut de la spiritualité. Manquant de puissance spirituelle, nous serons désarmés en présence des difficultés, les situations dans lesquelles nous pourrions nous trouver placés demeureront sans issue... Expériences faites si souvent hélas ! et qui montrent notre pauvreté spirituelle. — Actes 9:36-43 nous donne un enseignement qu'il paraît utile de rappeler ici. Voilà une épreuve survenue à Joppé : Dorcas, femme pieuse entre toutes, « pleine de bonnes oeuvres et d'aumônes qu'elle faisait » tomba malade et son état empira jusqu'à ce qu'elle mourut. Où est la ressource dans ce cas extrême ? Dans la puissance spirituelle qui est chez Pierre. Non pas certes dans les sentiments manifestés par les veuves qui « vinrent auprès de lui en pleurant, et en montrant les robes et les vêtements, toutes les choses que Dorcas avait faites pendant qu'elle était avec elles ». En combien de circonstances, nous en tenons-nous à l'expression des sentiments de nos cœurs et nous laissons-nous guider par eux ? Peut-être sont-ils excellents en apparence mais ils sont inefficaces, ils n'apportent aucun secours, aucune délivrance. Prenons garde à la sentimentalité dans la vie chrétienne, dans la vie de l'assemblée, elle peut nous conduire aux pires égarements. Pierre en avait fait autrefois l'expérience : il était guidé par les sentiments de son cœur lorsqu'il répondait au Seigneur annonçant aux disciples qu'Il allait souffrir et être mis à mort : « Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera point ! » Excellents sentiments, dira celui qui juge selon les apparences ; Pierre prend la défense de son Maître, il ne veut ni le voir souffrir ni, à plus forte raison, le voir mourir. Mais le Seigneur doit lui dire : « Va arrière de moi, Satan, tu m'es en scandale ; car tes pensées ne sont pas aux choses de Dieu, mais à celles des hommes » (Matt. 16:21 à 23). La sentimentalité — au fond, c'est la chair sous un aspect très agréable, donc particulièrement dangereux — conduit nos pensées aux « choses des hommes » et non à « celles de Dieu » et elle peut même nous amener à être les instruments de l'adversaire ! Méfions-nous de nos pauvres cœurs et des meilleurs sentiments qu'ils peuvent éprouver ! — Nous avons en Actes 9, parmi bien d'autres, une circonstance qui nous montre que l'apôtre a tiré profit des expériences faites autrefois par le disciple. « Pierre, les ayant tous mis dehors... ». Même les veuves dont il est question au verset 39 ? Oui, la sentimentalité qui paraît la plus acceptable et peut-être la plus souhaitable en apparence n'a aucune place là où une difficulté est survenue qui manifeste la puissance de l'adversaire. Pierre est gardé de montrer quelque sentimentalité que ce soit ; tout au contraire, il va mettre en évidence la puissance d'une vraie spiritualité. Mais de quelle manière ? « Pierre, les ayant tous mis dehors, et s'étant mis à genoux, pria ». Tel est le secret de la manifestation de la puissance spirituelle : c'est à genoux, dans la prière, expression de la dépendance de Dieu, que se déploie la puissance qui découle de la spiritualité. La puissance est de Dieu seul, elle est réclamée par la prière de l'homme spirituel, rendu capable d'agir selon la pensée de Celui dans la communion duquel il demeure. Cette puissance va se déployer maintenant, en réponse à la prière : « se tournant vers le corps », Pierre dit : « Tabitha, lève-toi » et « elle ouvrit ses yeux, et voyant Pierre, elle se mit sur son séant, — et lui ayant donné la main, il la leva ». La puissance spirituelle donne le secours nécessaire pour la marche.

## 5 *Spiritualité dans le culte*

### 5.1 *Le culte peut souffrir du manque de spiritualité*

Le Livre de Josué nous dit, en figure, comment nous pouvons jouir des choses célestes. Il faut d'abord passer le Jourdain, c'est-à-dire réaliser d'une manière pratique notre mort et notre résurrection avec Christ ; il faut aussi nous laisser conduire par notre vrai Josué, l'Esprit de Christ en nous, et livrer les combats qui sont, pour nous, la lutte d'Éphésiens 6:12. Possédant et habitant le pays, nous pourrions en recueillir les fruits et nous serons ainsi à même de venir au lieu que Dieu a choisi pour y faire habiter son Nom, avec des corbeilles remplies (cf. Deut. 26:1 à 11) ; nous goûterons selon la pensée de Dieu le privilège des « vrais adorateurs », ceux qui « adorent le Père en esprit et en vérité » (cf. Jean 4:23:24). Car nous sommes « édifiés une maison spirituelle » et cela, « pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ » (cf. 1 Pierre 2:5). Comme notre culte souffre souvent hélas de notre peu de spiritualité ! L'Esprit est alors contristé dans l'activité qu'il désire exercer pour que la louange s'élève vers notre Dieu et Père, comme aussi vers le Seigneur. Quand il en est ainsi, les actions exercées dans la réunion pour le culte pèsent sur l'assemblée réunie plutôt qu'elles n'expriment, comme elles le devraient, la louange des saints ; des « cantiques spirituels » peuvent être proposés, s'ils ne le sont pas avec spiritualité l'assemblée en souffrira, dans la mesure où elle est spirituelle ; en tous cas, la partie spirituelle de l'assemblée ressentira le manque de dépendance de l'Esprit. De même pour des portions de la Parole, si précieuses soient-elles, lues, méditées peut-être, alors qu'il est manifeste qu'il n'y a aucune opportunité dans leur présentation. Ce sont, ne l'oublions jamais, des « sacrifices spirituels » que, comme « maison spirituelle », nous sommes appelés à offrir ; un manque de spiritualité habituel évident chez un frère ne saurait le préparer à exprimer la louange de l'assemblée, que ce soit par une action de grâce, une lecture de la Parole, ou même la simple proposition d'un cantique qui paraît si facile — un numéro de cantique est vite indiqué — mais qui demande autant de spiritualité, de dépendance de l'Esprit, que n'importe quelle autre action.

### 5.2 *« Dans la maison de Dieu comme un olivier vert » Ps. 52:8*

Combien il serait à désirer que chaque croyant soit « dans la maison de Dieu comme un olivier vert » (Ps. 52:8) ! C'est l'olivier qui donne l'huile, figure de l'onction et de la puissance du Saint Esprit ; il est, avec le figuier et la vigne, l'un des arbres qui illustrent les caractères qu'aurait dû manifester le peuple s'il avait été fidèle. Il y aurait eu alors de la puissance spirituelle en Israël, du fruit pour Dieu et de la joie pour son cœur. Juges 9 nous enseigne que si nous nous laissons entraîner par les convoitises charnelles, cédant ainsi aux sollicitations du monde, nous perdons tout à la fois la puissance spirituelle et le privilège de porter du fruit pour Dieu en jouissant de sa communion. « S'agiter pour les arbres » conduit à laisser la graisse, ou l'huile de l'olivier « par laquelle on honore Dieu et les hommes », la « douceur » et le « bon fruit » du figuier, le moût de la vigne « qui réjouit Dieu et les hommes ». Un « olivier vert », c'est l'image d'un croyant qui, réalisant une vraie séparation pour Dieu de tout ce qui est du monde, n'aimant ni le monde ni les choses qui sont dans le monde — convoitise de la chair, convoitise des yeux, orgueil de la vie (cf. 1 Jean 2:15, 16) — progresse spirituellement ; il est « comme un arbre planté près des eaux », étendant « ses racines vers le courant », un arbre dont la feuille est « toujours verte » et qui, même « dans l'année de la sécheresse », « ne cessera de porter du fruit » (Jér. 17:7, 8 — cf. Ps. 1:1 à 3). Pas de signe de déclin, c'est un « olivier vert » ; il y a de la puissance spirituelle, du fruit pour Dieu. — Si l'apôtre pouvait dire aux Corinthiens, qui cependant étaient des « hommes charnels » et non des « hommes spirituels » : « Désirez avec ardeur des dons spirituels, mais surtout de prophétiser » (1 Cor. 3:1, 2 ; 14:1), afin qu'il y ait de l'édification dans l'assemblée, combien aussi nous pouvons désirer « avec ardeur » et demander à Dieu qu'il nous accorde la grâce d'être chacun, dans sa Maison, « comme un olivier vert ». Quel déploiement de puissance spirituelle il y aurait dans les réunions de l'assemblée, s'il en était vraiment ainsi ! quelle joie pour nos cœurs, quelle édification pour les âmes, quelle gloire pour Dieu !

## 6 *Livre des Actes — Être rempli de l'Esprit*

Nous voudrions considérer, en terminant, certains traits du tableau si vivant et plein de fraîcheur que le Livre des Actes nous retrace des premiers jours de l'histoire de l'Église sur la terre. Sans doute arrivés au terme de cette histoire, alors que l'Esprit de Dieu est contristé de tant de manières par l'état de la chrétienté, ne pouvons-nous compter, au sein de l'Église, sur le déploiement de puissance de l'Esprit tel qu'il était au commencement, réprimant le mal, par exemple, de la manière qui nous est rapportée en Actes 5. Cependant, la responsabilité individuelle demeure et, comme aux premiers jours, chaque croyant est appelé à être « rempli de l'Esprit » et à vivre ainsi la vie d'un homme céleste. Considérons l'exemple de ceux dont nous parle le livre des Actes et imitons-les.

### 6.1 *Place importante de l'Esprit Saint dans les Actes*

Pourrait-on lire ce livre avec quelque attention sans remarquer la place importante qu'y occupe l'activité de l'Esprit de Dieu, son action dans le croyant pour tout ce qui concerne sa marche individuelle, comme aussi dans la vie de l'assemblée ? Il y est rappelé que le Saint Esprit a parlé autrefois, par le moyen des prophètes (1:16 ; 28:25), que Christ, venu ici-bas « oint de l'Esprit Saint et de puissance » (10:38), maintenant ressuscité, agit et opère par l'Esprit : d'abord, avant son ascension glorieuse (1:2) ensuite, « exalté par la droite de Dieu, et ayant reçu de la part du Père l'Esprit Saint promis » (2:33). Dans ce livre est annoncé le baptême du Saint Esprit, baptême qui eut lieu, pour les Juifs, le jour de la Pentecôte — accomplissement partiel de la prophétie de Joël — puis pour les nations (1:5, 8 ; 2:1 à 4 et 17 ; 10:44 à 48). Le Saint Esprit y est aussi présenté comme Personne divine, appelant, envoyant les serviteurs, les établissant (10:19 ; 11:12 ; 13:2 et 4 ; 20:28) ou encore, les arrêtant (16:6, 7), — et comme témoin (5:32 ; 20:23 ; 21:11). Nous citons seulement quelques passages parmi bien d'autres, ils suffisent à montrer l'importance de l'activité spirituelle dans ces premiers jours, si remarquables à tant d'égards, de l'histoire de l'Assemblée de Dieu sur la terre. L'Esprit était comme associé aux serviteurs de Dieu (15:28) et combien c'était chose grave — le serait-ce moins aujourd'hui ? — de « mentir à l'Esprit Saint » ou de « tenter l'Esprit du Seigneur », ou encore de lui « résister » (5:3, 9 ; 7:51) ! Mais surtout, et c'est sur ce point que nous voulons insister, la puissance du témoignage, c'était la puissance spirituelle : « vous recevrez de la puissance, le Saint Esprit venant sur vous » (1:8). Il ne peut y avoir aucune puissance dans le témoignage en dehors de celle du Saint Esprit et, même dans les jours de ruine auxquels nous sommes parvenus, le Saint Esprit demeure un esprit « de puissance » (2 Tim. 1:7).

### 6.2 *Exemples d'Actes 2, 4, 6, 7, 11, 13*

Que d'exemples à imiter parmi ceux qui furent, par l'Esprit, de puissants serviteurs de Dieu au commencement ! — Le jour de la Pentecôte, les disciples « furent tous remplis de l'Esprit Saint » (2:4) et c'est la première prédication de Pierre, avec trois mille âmes ajoutées à l'assemblée et tous les fruits produits dont le dernier paragraphe du chapitre nous donne un si touchant tableau. Comparaisant devant les « chefs du peuple et anciens d'Israël », c'est « rempli de l'Esprit Saint » (4:8) que Pierre s'adresse à eux pour proclamer — message répété tant de fois depuis lors, pour le salut de beaucoup d'âmes — : « Il n'y a de salut en aucun autre ; car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (4:12). — Quelle remarquable réunion de prières d'assemblée que celle dont il est question au verset 23 de ce même chapitre 4 ! Et quel en fut le résultat ? « Et comme ils faisaient leur supplication, le lieu où ils étaient assemblés fut ébranlé, et ils furent tous remplis du Saint

Esprit, et annonçaient la parole de Dieu avec hardiesse » (verset 31). Puisse-t-il y avoir de telles réunions de prières encore aujourd'hui ! Et pourquoi n'y en aurait-il pas ? Du côté de Dieu les ressources nécessaires sont toujours à la disposition de la foi. — Pour « servir aux tables », il fallait des hommes « qui aient un bon témoignage, pleins de l'Esprit Saint et de sagesse » — et cela est nécessaire pour remplir un service de diacre, ou « serviteur » (cf. 1 Tim. 3:8 à 13), maintenant comme alors — ; sept furent choisis, parmi lesquels Etienne, « homme plein de foi et de l'Esprit Saint » (6:3 et 5), Etienne que nous voyons, achevant sa course, « étant plein de l'Esprit Saint, et ayant les yeux attachés sur le ciel » (7:55). « Plein de l'Esprit Saint » déjà avant de commencer son service, « plein de l'Esprit Saint » au moment où, l'ayant achevé, il va « s'endormir ». Quel exemple à imiter ! — Saul de Tarse, arrêté sur le chemin de Damas, devait lui aussi être « rempli de l'Esprit Saint » (9:17) pour « porter mon nom », dit le Seigneur, « devant les nations et les rois, et les fils d'Israël » et nous le voyons ensuite, « rempli de l'Esprit Saint », s'adresser à Élymas qui s'opposait à l'accomplissement de l'œuvre de Dieu (13:9 à 11). Une fois de plus l'adversaire aura fait « une œuvre trompeuse » : « Le proconsul, voyant ce qui était arrivé, crut, étant saisi par la doctrine du Seigneur » (vers. 12). — C'est encore de Barnabas qu'il est dit qu'il était « homme de bien et plein de l'Esprit Saint et de foi », aussi pouvait-il exhorter les chrétiens d'Antioche « à demeurer attachés au Seigneur de tout leur cœur », et c'est là « premièrement que les disciples furent nommés chrétiens » (11:22 à 26). — Les Juifs « remplis de jalousie » contredisaient les apôtres et blasphémaient ; Paul et Barnabas sont alors amenés à leur dire : « C'était à vous premièrement qu'il fallait annoncer la parole de Dieu ; mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, voici, nous nous tournons vers les nations, car le Seigneur nous a commandé ainsi : « Je t'ai établi pour être la lumière des nations, afin que tu sois en salut jusqu'au bout de la terre ». Et lorsque ceux des nations entendirent cela, ils s'en réjouirent, et ils glorifièrent la parole dit Seigneur ; et tous ceux qui étaient destinés à la vie éternelle crurent. Et la parole du Seigneur se répandait par tout le pays ». Les Juifs suscitent alors une persécution contre les apôtres et les chassent de leur territoire. Les disciples sont-ils découragés par cette opposition suscitée par l'ennemi ? Tout au contraire, « les disciples étaient remplis de joie et de l'Esprit Saint » (13:42 à 52).

Que d'exemples nous sont ainsi proposés ! Éphésiens 5:18, nous l'avons vu, nous exhorte à être « remplis de l'Esprit » ; bien des croyants du commencement, apôtres et disciples, l'ont été et ils n'avaient pourtant pas à leur disposition l'épître aux Éphésiens avec tous ses enseignements et ses exhortations. Ne sommes-nous pas beaucoup plus responsables qu'eux, nous qui la possédons et n'est-il pas humiliant que nous sachions si peu ce que c'est qu'être « rempli de l'Esprit » ?

### **SUIVRE JÉSUS dans l'évangile selon Marc par Paul Fuzier**

#### **Bibliquest**

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1945 p. 197

#### **Table des matières**

- 1 Marc 1 — Pécheurs d'hommes
- 2 Marc 2 — Souffrances et renoncement
  - 2.1 Souffrances
  - 2.2 Renoncement
- 3 Marc 10
  - 3.1 Le jeune homme riche
  - 3.2 Les disciples dans la crainte du rejet
  - 3.3 Bartimée
- 4 Marc 15 — Les femmes pieuses

#### **1 Marc 1 — Pécheurs d'hommes**

« Si quelqu'un me sert, qu'il me suive », a dit le Seigneur lui-même (Jean 12:26). Pour le servir, il faut donc le suivre. Le suivre s'identifie en quelque sorte avec Le servir, l'un ne va pas sans l'autre. Nous comprenons par conséquent que l'évangile du service nous enseigne tout particulièrement à suivre Jésus.

Dans le premier chapitre, nous avons l'appel de Simon et d'André : « Venez après moi, et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes » (Marc 1:17). Aussitôt, ayant abandonné tout ce qui les avait occupés jusqu'alors, « ils le suivirent ». Cet appel : « Venez après moi » est adressé par le Seigneur à ceux qui ont déjà répondu à celui qu'Il fait entendre en premier lieu : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos » (Matt. 11:28). Venus à Lui comme à Celui qui a accompli l'œuvre nécessaire pour ôter le fardeau de nos péchés et apporter la paix à notre conscience angoissée, nous sommes responsables de répondre à ce deuxième appel : « Venez après Moi ». Parfait serviteur, vrai Obed (\*), constitué serviteur « à toujours » (Exode 21:6), Il a tracé Lui-même le chemin du service et, pour y marcher, il faut aller à sa suite, être « avec Lui » (Marc 3:14 ; 15:41). « Où je suis, moi, là aussi sera mon serviteur » (Jean 12:26). Cette parole nous dit que celui qui a été avec Christ dans le chemin de l'humiliation et de la réjection sera aussi avec Lui dans la gloire.

(\* ) Obed = Qui sert ; Ruth 4:21-22

Ce monde est comme un vaste océan au milieu duquel le Seigneur nous appelle à être des « pêcheurs d'hommes ». Importante responsabilité du témoignage à rendre par la puissance du Saint Esprit partout où la sagesse de Dieu nous a placés, afin que des âmes soient amenées des ténèbres à la merveilleuse lumière de Dieu. Que de « filets » occupent encore nos cœurs, nous empêchant de suivre l'exemple de Simon et d'André !

#### **2 Marc 2 — Souffrances et renoncement**

Dans le chap. 2 de ce même évangile, c'est un autre des douze qui entend l'appel divin : « Suis-moi ». Deux mots ont suffi à briser les liens qui retenaient Lévi (Matthieu) à son bureau de recette. Quelle puissance dans cet appel auquel seule la foi peut répondre ! Simon et André n'avaient pas hésité un instant, le fils d'Alphée n'hésite pas non plus : « se levant, il le suivit » (2:14). C'était un homme riche ; pourtant, il a tout laissé pour aller avec Jésus.

Dans ces deux passages des deux premiers chapitres de l'évangile selon Marc, nous avons donc des âmes que le Seigneur appelle à le suivre dans le chemin du service et qui, tout aussitôt, s'engagent après Lui. Mais pour aller « après Lui », il ne faut pas partir avec le seul enthousiasme des belles résolutions. Une chose est nécessaire, c'est Marc 8:34 qui nous le dit : « Quiconque veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, et qu'il prenne sa croix, et me suive ».

#### **2.1 Souffrances**

Le Seigneur venait de faire comprendre à ses disciples qu'Il devait être mis à mort. Il avait pris son titre de Fils de l'homme qui implique son rejet, ses souffrances et sa mort. Pierre qui pourtant venait de confesser que Jésus était le Christ se refuse à admettre qu'Il ait à

parcourir un tel chemin. Il désirait, comme aussi les autres disciples, un Messie introduisant les siens dans la jouissance immédiate des bénédictions du règne. Il n'avait pas saisi que tant que la question du péché n'était pas réglée, l'établissement du règne était impossible. Et il ose reprendre le Seigneur ! La chair, même vue dans le croyant sous son aspect le plus favorable (c'était le cas de Pierre), recule devant l'opprobre, va jusqu'à offenser Christ et à se faire l'instrument de Satan. Elle est incapable de suivre Jésus dans le chemin de la réjection et de la souffrance. C'est ce que le Seigneur va enseigner aux foules et à ses disciples.

## 2.2 Renoncement

Pour venir « après Moi » dit-Il — et c'était là l'appel d'André, Simon et Lévi — il faut d'abord se renoncer soi-même. Renoncer non pas seulement à « nos filets » ou à notre « bureau de recette », non pas tant à tout ce qui peut nous intéresser et nous occuper sur la terre, mais renoncer à ce « moi » qui est le centre de nos pensées, de nos désirs, de notre activité. Sous de beaux dehors, sous des apparences qui ne peuvent tromper que notre entourage, ne se cache-t-il pas — même parfois dans notre service — cette recherche du « moi » qui nous rend incapables de suivre fidèlement Celui qui s'est anéanti comme Dieu et abaissé comme homme, Celui qui faisait toujours les choses qui plaisaient à son Père, Celui qui, Serviteur parfait sur la terre, a pu dire : « Je me suis toujours proposé l'Éternel devant moi » (Ps. 16:8). Pour se renoncer soi-même, il faut réaliser la fin du vieil homme, l'application pratique de la mort à la chair — il faut préférer à soi un autre objet Christ. C'est seulement dans la puissance du Saint Esprit agissant dans le nouvel homme que l'on peut se renoncer soi-même.

Pour aller après Lui, il faut ensuite « prendre sa croix », c'est-à-dire prendre le chemin de la mort. Un condamné qui se dirigeait vers le lieu du supplice, portant sa croix, était un objet de mépris et on pouvait dire de lui : voilà quelqu'un qui en a fini avec le monde. Prendre sa croix, c'est cela. C'est connaître quelque chose de l'opprobre de Christ, c'est réaliser d'une manière pratique que nous sommes morts au monde. Alors, nous pourrions suivre un Maître rejeté dans le sentier où a brillé la perfection de son service, le service de l'amour.

## 3 Marc 10

Le chap. 10 de l'évangile de Marc nous présente ensuite, avec trois personnes ou groupes de personnes, des illustrations de ce que le Seigneur avait déjà enseigné.

### 3.1 Le jeune homme riche

C'est d'abord le jeune homme riche. Avec empressement, il accourt à Jésus et, dans l'attitude la plus respectueuse, lui pose cette question : « Que ferai-je afin que j'hérite de la vie éternelle ? » Il veut faire quelque chose. Mais, venu à Christ pour essayer d'acheter la vie éternelle, il en trouvera le prix au-dessus de ce qu'il peut payer. Du moment qu'il parle de « faire », le Seigneur lui rappelle les commandements de la loi. N'est-il pas écrit : « Fais cela et tu vivras ? » (Luc 10:28) — parole adressée par le Seigneur à un docteur de la loi qui avait posé une question à peu près identique à celle du jeune homme riche. Ce dernier répond : « Maître, j'ai gardé toutes ces choses dès ma jeunesse ». Alors que l'apôtre, plus tard, comprendra que toute justice humaine est « comme des ordures » et n'aura d'autre désir que d'être « trouvé en Lui », d'avoir une justice divine (Phil. 3:7-9), le jeune homme riche cherche à se présenter devant Dieu avec sa propre justice. Certes, il nous est dit que : « Jésus, l'ayant regardé, l'aima », mais il y avait dans son cœur quelque chose que le Seigneur avait discerné et qu'il allait mettre en évidence : « Une chose te manque ; va, vends tout ce que tu as, et donne aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel, et viens, suis-moi, ayant chargé la croix ». Se renoncer lui-même et charger la croix ! Il en est incapable. Il ne peut même pas renoncer à ses richesses : elles ont plus de valeur à ses yeux que la personne de Christ. Il avait de grands biens qu'il ne veut pas abandonner, aussi il s'en va tout triste ! Il n'a pas voulu suivre Celui qui dit : « Avec moi sont les richesses et les honneurs » (Prov. 8:18), Celui qui est seul la source des joies infinies. Il ne le connaissait pas !

Quel contraste avec l'eunuque éthiopien ! Philippe avait exercé à son égard un vrai ministère : celui qui attache le cœur à Christ et non au serviteur. Aussi l'eunuque n'est pas attristé par le départ du serviteur : il possède Christ et « continue son chemin tout joyeux » (Actes 8:39). Contraste également avec l'apôtre Paul qui, lui aussi, avait de grands biens, mais les estimait « comme des ordures » afin de gagner Christ (Phil. 3:7, 8). Contraste encore avec un autre homme riche dont nous parlent les Écritures : Barzillai le Galaadite (2 Sam. 19:31-40). Sa foi fut éprouvée par l'offre de nouvelles richesses. Mais il n'en veut pas. Il lui suffit d'avoir la bénédiction de David et de jouir de son amour (v. 39). Il appréciait cela bien au-dessus de toutes les richesses dont il aurait pu être comblé. Comme il connaissait et aimait David !

### 3.2 Les disciples dans la crainte du rejet

Au v. 28 du chap. 10, Pierre rappelle qu'ils avaient tout quitté pour suivre le Seigneur. C'est la foi répondant à l'appel : « venez après moi » (Marc 1:16-20) qui les y avait conduits. Le Seigneur annonce alors à son disciple quelle est la part présente et éternelle de ceux qui le suivent : maintenant, c'est tout à la fois la douceur des relations familiales, la jouissance de biens spirituels et « des persécutions » (cf. Jean 15:20) — pour l'avenir, c'est la vie éternelle. En résumé, c'est une part avec Christ pour le temps présent et pour l'éternité. Tandis que le Seigneur s'entretenait ainsi avec Pierre, ils étaient en chemin, montant à Jérusalem. Les chemins qui montent sont, en général, dans les Écritures, des chemins difficiles. C'était bien le cas ; le chemin se terminait à Jérusalem, la ville où le Seigneur allait être crucifié et vers laquelle Il avait résolument dressé sa face, car Il était venu pour cela. Sur ce chemin, les disciples suivaient le Seigneur, mais ils étaient « stupéfiés et craignaient en le suivant » (v. 32). Pourquoi une telle crainte dans le chemin où pourtant « Jésus allait devant eux » ? (v. 32). Parce qu'il y avait la croix (v. 33-34). Parce qu'ils n'avaient pas réalisé le renoncement. Sur ce chemin, de quoi étaient-ils occupés ? D'eux-mêmes. Jacques et Jean désiraient avoir une place élevée dans la gloire et s'il est vrai que les dix conçurent de l'indignation en les entendant formuler leur demande, c'est sans doute parce qu'ils avaient déjà oublié que, peu auparavant, « ils avaient disputé entre eux en chemin qui serait le plus grand » (Marc 9:34). Le Seigneur leur parle alors de « l'abaissement qui va devant la gloire » (Prov. 15:33) — du chemin qu'Il suivait lui-même (Marc 10:45 ; Phil. 2:6-8) et dans lequel Il leur demandait de s'engager — de la coupe des souffrances qu'ils auraient à boire, du baptême de la mort dont ils auraient à être baptisés — souffrances et mort que beaucoup ont rencontrés dans le chemin où nous conduit un Maître rejeté. Pour y marcher, il ne faut pas penser au « moi », il faut avoir Christ devant soi comme seul objet. Plus tard, dans la puissance du Saint Esprit venu sur la terre comme personne divine, les apôtres seront pleins de zèle pour suivre le chemin de la souffrance et de la réjection, et Jacques sera précisément le premier des douze à subir la mort pour son Maître (Actes 12:2).

Sur le chemin qui mène à la gloire, il y a la croix. C'est ce que l'apôtre Paul désirait même, « pour le connaître, Lui, et la puissance de sa résurrection et la communion de ses souffrances » (Phil. 3:10). Paul allait comparaître devant ses juges, il avait la mort devant lui, mais ayant communion aux souffrances de Christ, il avait l'assurance de mieux le connaître ainsi et de le posséder bien davantage. Il réalisait que la croix est un privilège, car elle nous enlève tout ce qui nous empêche de connaître Christ. Entièrement débarrassé du « moi », il ne s'occupait que de Christ : « afin que je gagne Christ » (Phil. 3:8). La puissance du Saint Esprit — qui n'a aucune communion avec le « moi » — ne nous occupe que de Christ (Jean 16:14).

### 3.3 *Bartimée*

Si le jeune homme riche, qui ne connaissait pas Jésus, était incapable de se renoncer lui-même et de charger la croix (il nous présente la chair sous son caractère aimable), si les douze étaient remplis de crainte parce qu'il y avait la croix sur le chemin où ils suivaient le Seigneur et dans lequel ils étaient surtout occupés d'eux-mêmes (là, nous avons la chair de l'homme converti qui recule devant la croix, la chair qui montre son égoïsme sur le sentier où il faut manifester le renoncement), Bartimée nous présente, tout à la fin de ce chapitre, quelqu'un qui va résolument à la suite d'un Maître rejeté. Le Seigneur n'a pas besoin de lui rappeler les commandements de la loi, de lui parler de la coupe ou du baptême, parce que Bartimée n'avait pas la prétention de « faire » quelque chose et ne demandait pas une place dans le royaume. Il ne désirait rien autre que suivre Christ, Christ lui suffisait. Aussi, dès qu'il a recouvré la vue — image d'un pécheur qui est passé des ténèbres à la lumière, du pouvoir de Satan à Dieu (Actes 26:18), — il n'est occupé d'aucun objet terrestre. Il y a un objet qui a captivé son cœur, une personne à laquelle il veut demeurer attaché, « et il le suivit dans le chemin ». Quel chemin ? — celui qui montait à Jérusalem ! — Chemin de souffrances qui aboutissait au ciel, mais en passant par la croix, chemin sur lequel cependant, avant la croix, le Seigneur devait entrer comme roi à Jérusalem, échantillon de la gloire à venir (Marc 11:1-11).

#### 4 *Marc 15 — Les femmes pieuses*

Lorsque notre précieux Sauveur, arrivé au terme de ce chemin de réjection et d'humiliation, fut élevé sur le bois maudit de la croix, quelques femmes se trouvaient là, qui regardaient de loin. C'étaient de pieuses femmes qui, lorsqu'il était en Galilée parmi les méprisés et les pauvres du troupeau, « l'avaient suivi et l'avaient servi » — « qui étaient montées avec Lui à Jérusalem » (Marc 15:40, 41). Sans doute étaient-elles comprises dans le « ils » de Marc 10:32. Malgré leur faiblesse, elles avaient été « avec Lui » dans le chemin qui montait, soutenues par la puissance de Celui qui encourage et fortifie tous ceux qui vont à sa suite. Comme David autrefois, elles avaient expérimenté ce qu'est le chemin dans ce monde, « terre aride et altérée, sans eau ». Mais, « rassasiées comme de moëlle et de grasse », elles pouvaient Lui dire aussi : « Mon âme s'attache à toi pour te suivre ; ta droite me soutient » (Psaume 63).

Dieu veuille que ces quelques portions de sa Parole rendent plus précieuse à nos cœurs la puissance de Jésus. Puisse-t-Il suffire à nos âmes, afin que nous sachions mieux le connaître, l'aimer, le suivre et le servir !

Suivons-Le tous, animés d'un saint zèle ;

N'arrêtons pas nos cœurs en ces bas lieux.

Ce Dieu Sauveur, lui-même, nous appelle,

Et nos vrais biens sont cachés dans les cieux.

#### *J'ai quelque chose à te dire... Maître, dis-le Luc 7:40 par Philippe Laügt*

Cette scène remarquable est décrite par Luc. Un des pharisiens, membre de cette secte si violemment opposée au Seigneur, moins prévenu peut-être contre lui que d'autres, l'invite à prendre un repas chez lui. L'atmosphère y est bien différente de celle qu'il a connu dans la maison de Lévi, où l'on s'est empressé de lui faire un grand festin (Luc 5:29).

Pourtant, apportant comme toujours avec lui la lumière, dans sa grâce, Jésus accepte. Serviteur parfait, il ne se lasse pas de répondre à des besoins variés, dans les endroits les plus divers (És. 42:1 et 4). Sa présence, comme Siméon l'a annoncé au moment de sa naissance, ne peut manquer de révéler les pensées de plusieurs (Luc 2:35).

Entrant dans cette maison, Jésus se joint aux invités. « Et voici une femme dans la ville, qui était une pécheresse et qui savait qu'il était à table dans la maison du pharisien, apporte un vase d'albâtre plein de parfum ». C'est une offrande d'un grand prix, comme celle de Marie (Jean 12:3).

L'on peut chanter des cantiques qui exaltent l'amour du Sauveur, se déclarer prêt à lui rendre un témoignage fidèle. Mais si le moment est venu de faire seulement part de ses biens, est-on disposé à le faire ? Si nous sommes infidèles dans les richesses injustes, comment Dieu nous confierait-il les vraies ? (Luc 16:28).

Le seul Juste, — le Seigneur lui-même — ce pharisien, — un propre-juste, certainement fier d'appartenir à « la secte la plus exacte » du judaïsme (Act. 26:5), — et cette femme dont l'injustice est connue de tous, les voilà un instant réunis.

La pécheresse entre dans la salle du repas sans être désirée. Elle a conscience de l'ampleur de ses besoins et place sa confiance en Jésus. Dès lors elle est prête à braver l'atmosphère glaciale de la maison de ce pharisien. Elle sait qu'elle s'expose à des rebuffades, à des moqueries, mais elle veut rencontrer Celui qui seul peut lui donner la paix avec Dieu. Celui qui dit : « Venez à moi, vous qui vous fatiguez et je vous donnerai du repos » (Matt. 11:28). Il y a déjà eu en elle, de façon cachée, un travail divin (Ps. 77:19). Maintenant le Seigneur nous permet d'admirer le fruit visible de cette oeuvre.

Que de fois, invités à venir là où le Seigneur nous attend, nous refusons de venir (Luc 14:16-24). Tout est une question d'affection à Son égard. Notre amour s'est-il enrichi, approfondi, au fil des années, ou faut-il confesser qu'au contraire il s'est refroidi ? Même si l'on assiste aux rassemblements, notre coeur ressemble-t-il à celui de Simon ou à celui de cette femme ? Sommes-nous prêts à montrer, comme cette femme le fait ici, la réalité de notre attachement à Christ, face à une profession religieuse de plus en plus froide et conventionnelle ?

Humblement, le coeur chargé, cette femme cherche un abri. Elle se tient aux pieds de Jésus. C'est la bonne part qui ne lui sera point ôtée. Par derrière, sans parler, elle pleure abondamment et les pieds du Seigneur sont arrosés par ses larmes. Ce sont des larmes précieuses pour Dieu (Ps. 58:6). Ses cheveux dénoués sont l'expression visible de son deuil. C'est une honte pour une femme juive d'avoir ses cheveux épars en public. Mais elle s'en sert pour essuyer les pieds de Jésus, avant de les couvrir de baisers et de les oindre avec le parfum.

En contemplant les pieds bénis du Seigneur, l'on peut réaliser avec elle combien le chemin qu'il a suivi ici-bas est différent du nôtre (És. 52:7 et Prov. 7:11-12). En présence de Son amour et de toute Sa grâce, cette femme revoit sa vie passée. Son coeur est brisé, elle est gagnée. Le Seigneur la laisse faire, il ne semble pas lui prêter attention, mais c'est une grande joie pour Son coeur !

Avait-elle déjà rencontré le Sauveur ou entendu seulement parler de son amour ? (Matt. 4:23-24). En tout cas, elle se confie dans Sa miséricorde. Les pharisiens et les docteurs de la Loi appelaient par dérision le Seigneur, « l'ami des publicains et des pécheurs » (Luc 7:34). Il est venu chercher et sauver ceux qui sont perdus. Dans ses grandes compassions, il est prêt à les « recevoir » (Luc 15:2). Cette femme peut se prosterner librement à ses pieds et donner libre cours à son affection, elle qui a tant connu la dureté et l'égoïsme des hommes.

Le pharisien qui a convié Jésus, l'épie et se méprend sur la signification de cette scène. En le voyant accepter les hommages de cette femme, il « dit en lui-même : celui-ci, s'il était un prophète, saurait qui et quelle est cette femme qui le touche, car c'est une pécheresse » (Luc 7:16, 39).

En révélant les sentiments cachés de Simon, la Parole montre son aveuglement. Il méconnaît le véritable caractère du Seigneur, l'étendue de ses compassions. Il l'accuse de manquer de discernement, d'être incapable de comprendre le mauvais état de cette femme et de la renvoyer. À son avis, ce doit être un imposteur !

Nous sommes vite disposés à jeter un regard critique sur les autres, C'est l'erreur de Simon. Son attitude à l'égard de cette femme est celle d'un propre-juste, il ne voudrait certes pas qu'elle le touche ! Elle est, à ses yeux, définitivement souillée. Mais il est loin de réaliser et de dire : «Je suis aussi un pécheur» (Luc 18:9-14). S'il avait su contempler le Seigneur, ébloui devant ses perfections morales, il aurait vite compris l'étendue de sa misère personnelle (Job 42:5-6).

Mais Simon se compare à cette femme, tout à son avantage, au lieu de se comparer au Seigneur. Nous commettons parfois ce genre d'erreur (2 Cor. 10:12). Il ne dit rien, mais le Seigneur lit ce qui se passe dans son coeur (Luc 5:22 ; Jean 2:25). Il sait aujourd'hui dans quel état sont les nôtres (Ps. 139:4).

Mais le Seigneur, qui est vraiment le Prophète et qui «connaissait ce qui est dans l'homme» (Jean 2:25) déclare : «Simon, j'ai quelque chose à te dire». Celui-ci ne s'attend pas à ce que Jésus lui adresse si brusquement la parole. Il répond, de façon abrupte : «Maître, dis-le». Après ses conclusions hâtives, à l'égard de son invité, il est sans doute peu enclin à lui parler.

Si le Seigneur nous parle, d'une manière ou d'une autre, il ne faut pas lui répondre «demain», ou l'écouter d'une oreille distraite. Dans Sa grâce, il travaille toujours, soit pour amener un pécheur à la repentance, soit pour restaurer un croyant en chute (Osée 2:14). Ouvrons-lui notre coeur !

Le Seigneur se sert d'une courte parabole pour dévoiler l'état intérieur de ce pharisien. «Combien faut-il avoir commis de péchés pour être un pécheur» ? Simon et la femme sont tous deux des pécheurs (2 Cor. 7:1), incapables de payer leur dette.

Jésus parle donc d'un créancier et de ses deux débiteurs insolvables. L'un lui doit cinq cents deniers et l'autre cinquante. Mais l'importance de la somme a peu d'intérêt, du moment que ni l'un ni l'autre n'ont de quoi payer ! Pour Dieu il n'y a pas de différence : «Tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu» (Rom. 3:23). Personne ne peut donner à Dieu la rançon de ses péchés, il doit y renoncer à jamais. Ici, «comme ils n'avaient pas de quoi payer», le créancier leur fait grâce et quitte à chacun sa dette (v. 42-43 ; Rom. 3:24).

Il serait aisé de penser que le débiteur qui doit ces cinq cents deniers est une figure de cette femme de mauvaise vie, alors que le «respectable» Simon est certainement comparable à celui qui n'en doit que cinquante ! On peut se demander si cette pensée est juste. Les balances de Dieu ne sont pas celles des hommes (Prov. 16:11).

Simon se repose sur sa propre justice. Il est sans doute très satisfait de sa conduite, persuadé qu'il n'a que peu de chose à se reprocher. Touchant les débiteurs absous, Jésus lui pose cette question : «Dis donc lequel des deux l'aimera le plus ?»

Dieu hait l'orgueil dissimulé dans nos coeurs. Simon présente une forme fréquente, grave d'orgueil, l'orgueil religieux. Saul de Tarse longtemps satisfait d'être «quant à la loi, pharisien ... quant à la justice qui est par la loi, sans reproche» (Phil. 3:6), est amené par Dieu à la repentance. Tombé à terre, il entend une voix, celle de Jésus, lui dire : «Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? Il comprend sa misère et se considère désormais devant Dieu comme le «premier des pécheurs» (1 Tim. 1:15).

Simon répond avec justesse : «j'estime que c'est celui auquel il a été quitté davantage». Mais cette réponse, approuvée par le Seigneur, montre que minimiser ses fautes a des conséquences graves dans la vie spirituelle. C'est dans la mesure où nous comprenons mieux tout ce que Dieu nous a pardonné, que notre amour pour Christ grandit. Placé dans Sa lumière, chaque pécheur réalise qu'il est lui-même ce débiteur de cinq cents deniers.

Se tournant maintenant vers la femme, le Seigneur dit à Simon (v. 44), «vois-tu cette femme ?». C'est une joie pour le coeur meurtri de cette pauvre malheureuse, de recevoir l'assurance que le Seigneur a noté sa présence à ses pieds et qu'il accepte la repentante dévotion de son amour.

Le nom de cette femme n'a pas été conservé. Il est d'autant plus facile d'y mettre le nôtre. Simon pense la connaître, en fait, il connaît son nom. Toute la ville, avec lui, est sans doute au courant de sa conduite passée, misérable. Il porte sur elle un jugement sans appel. Mais le Seigneur, lui, a vu autre chose chez elle : elle vient à lui dans la repentance et dans la foi, elle est désormais un objet de sa grâce.

À Simon, le Seigneur déclare : «Je suis entré dans ta maison». C'était une grande condescendance de sa part, même si Simon pense, au contraire, lui avoir accordé un grande faveur en le recevant à sa table. D'ailleurs dès l'entrée, le Seigneur n'a pas été traité selon les règles de la politesse la plus élémentaire, celles qu'on pratiquait déjà du temps d'Abraham (Gen. 18:4). Au fond, Simon le méprise, tout en l'appelant cérémonieusement : «Maître».

Le Seigneur met en évidence son attitude : «Tu ne m'as pas donné d'eau pour mes pieds, mais elle a arrosé mes pieds de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux» (v. 44). Ce pharisien a certainement toute l'eau nécessaire à sa disposition. Il peut désigner un esclave pour laver les pieds de Jésus. Mais l'eau dont la femme s'est servie elle-même est d'une autre qualité, elle jaillit de son coeur. Ses larmes sont celles de la repentance et de l'amour. Elles sont d'un grand prix devant Dieu (Ps. 56:8).

Prosternés à Ses pieds, c'est de la Parole qu'il faut se servir pour parler à Dieu de son Fils Unique. L'adoration peut être correcte, tout à fait «scripturaire» et rester pourtant froide et formelle. Il faut que le Saint Esprit soit libre d'agir dans un coeur qui bouillonne, alors la louange jaillira aisément pour le Bien Aimé.

Les verbes employés en grec pour décrire ce que cette femme fait signifient qu'il s'agit d'une action continue. Nos pensées ne doivent pas monter un jour aux cieux et descendre le lendemain aux abîmes (Ps. 107:26).

«Tu ne m'as pas donné de baiser, mais elle, depuis que je suis entré, n'a cessé de couvrir mes pieds de baisers» (Luc 7:45). Simon n'a pas estimé devoir accueillir le Seigneur par un baiser, façon habituelle de recevoir un ami ou un invité en Orient. Mais la femme, avec une réelle humilité, ne cesse d'embrasser ses pieds. Si nous réalisons combien notre Seigneur est ignoré, méprisé et même haï, notre amour pour Lui ne peut que s'accroître.

«Tu n'as pas oint ma tête d'huile, mais elle a oint mes pieds avec un parfum» (v. 46). Oindre la tête avec de l'huile est un honneur pourtant fréquent en Orient. La tête parle de la gloire du Seigneur, de sa suprématie (Ps. 21:3). Dans la conduite de Simon on ne voit pas d'amour pour le Seigneur. Mais cette femme verse un parfum de grand prix sur les pieds du Seigneur. Ils seront bientôt percés pour nos péchés. Le Seigneur a attiré l'attention de Simon sur les signes évidents de l'amour chez cette femme. Il conclut : «Ses nombreux péchés sont pardonnés, car elle a beaucoup aimé».

Alors «ceux qui étaient à table avec Lui, se mirent à dire en eux-mêmes : Qui est celui-ci qui même pardonne les péchés ?» (Luc 7:49). Ils estiment à juste titre, que seul Dieu peut parler de la sorte (Luc 5:21). Leur hostilité ira grandissante. Bientôt, ils l'accuseront de chasser les démons par Bézélzéboul, le chef des démons ! (Luc 11:15). Mais c'est Celui qui «a porté nos langueurs et s'est chargé de nos douleurs» qui prononce ces paroles de pardon. L'Éternel a fait tomber sur Lui l'iniquité de nous tous» (És. 53:4, 6). À la croix, Il a été frappé par la justice divine à notre place.

Deux fois seulement dans les Évangiles, le Seigneur parle ainsi de pardon de leurs péchés à un homme et à une femme (Luc 5:20 ; 7:48). Dans la scène qui est devant nos yeux, le signe que cette femme sait que ses péchés sont pardonnés, c'est l'amour qu'elle manifeste au Seigneur. Tandis qu'au chapitre 5, la preuve que l'homme jouit du même pardon, c'est le changement complet qui s'opère

dans sa vie. Jusqu'ici complètement paralysé, Il prend son petit lit et marche. Aujourd'hui aussi, chacun peut comprendre que nos péchés sont pardonnés, si notre amour pour Christ et notre marche en apportent le témoignage .

Ce n'est pas à cause de l'amour manifesté par cette femme que ses péchés sont pardonnés, mais du fait de l'amour merveilleux de Jésus. Il a déployé sa grâce et notre dette est acquittée par la mort du Fils de Dieu à la croix.

Avec son autorité divine Jésus s'adresse pour la première fois directement à la femme : «Tes péchés sont pardonnés» et il ajoute : «ta foi t'a sauvée, va t'en en paix». (Luc 7:46 et 48). Quelle précieuse assurance pour ce coeur courbé sous le poids de son péché. Il n'oublie ni ses larmes ni le parfum répandu, ce sont des signes tangibles de sa foi. «La foi sans oeuvre est morte» (Jac. 2:14-16). Mais il lui parle de sa foi, alors qu'avec Simon, il met l'accent sur l'amour de cette femme.

La foi seule reçoit la bénédiction de la part de Dieu (Héb. 11:6). Le Seigneur est toujours disposé, aujourd'hui comme hier, à y répondre : «Aie bon courage, ma fille, ta foi t'a guérie» (Luc 8:48) et encore : «Recouvre la vue, ta foi t'a guéri» (Luc 18:42). Aux disciples, il demande : «Où est votre foi» (Luc 8:45).

Simon va-t-il accepter dans son coeur les leçons que le Seigneur, dans son amour, lui adresse ? De toute façon, ces enseignements nous concernent tous. La grâce de Dieu justifie gratuitement le pécheur qui se met à l'abri du sang de Christ, versé en rémission des fautes (Rom. 3:24).

Cette scène est l'occasion de se demander quelle est notre attitude et nos paroles à la table d'un incrédule chez lequel nous avons voulu aller ? (1 Cor. 10:27).

Où que le Seigneur aille, il est toujours aux affaires de son Père (Luc 2:49). Notre conduite est-elle toujours en accord avec l'exhortation : «Que vous soyez des enfants de Dieu irréprochables au milieu d'une génération tortue et perverse ? (Phil. 2:15-16).

Profonde joie !

Christ est la voie

Qui conduit au suprême but.

Jésus pardonne,

Il n'est personne

Qu'il veuille écarter du salut.

### **CELUI QUE TU AIMES EST MALADE... Jean 11:3 par Philippe Laügt**

ME 1979 p. 20

#### **Tables des matières**

- 1 Occupation du temps
- 2 Un temps d'arrêt avec Dieu
- 3 Maladie et péché
  - 3.1 Discipline préventive
  - 3.2 Discipline corrective
  - 3.3 Épreuve de la foi
- 4 Guérira-t-on ?
- 5 Moyens de guérison
- 6 Ce que Dieu opère

#### **1 Occupation du temps**

Pour un enfant de Dieu la seule chose nécessaire est de s'asseoir aux pieds du Seigneur, d'écouter sa Parole et ce qu'il veut nous dire par son moyen. Or trop souvent nous n'en prenons pas le temps. Nous cherchons à servir des intérêts, que nous estimons pressants, dans la vie présente, et ils absorbent la meilleure partie, si ce n'est la totalité de notre temps et de nos énergies. Le tourbillon d'un travail incessant nous emporte. Il dépasse de beaucoup la règle assignée par l'Écriture (2 Thess. 3:12) sans que pour autant nos motifs aient la qualité de ceux qui remplissaient le coeur de l'apôtre (id. v. 8).

Il reste souvent très peu de temps pour la prière, la lecture et la méditation de la Parole, pour une vie de communion réelle avec le Seigneur. Toute la puissance de Satan s'exerce essentiellement en vue de nous empêcher de vivre Christ. Mais si notre communion est affaiblie, voire interrompue, il faut que le Saint Esprit parle à notre conscience. «Si le travail nécessaire peut s'accomplir en nous sans l'affliction, Dieu ne l'enverra pas... S'il frappe, soyons assurés qu'il nous donnera plus qu'il ne nous ôte» (J. N. D.).

#### **2 Un temps d'arrêt avec Dieu**

La maladie est, avec la mort, une des conséquences les plus frappantes de la chute et de l'entrée du péché dans le monde. Mais elle prend, pour le croyant, une signification tout autre que pour l'incrédule. C'est comme une voix qui nous crie de la part du Seigneur : «Venez à l'écart» (Marc 6:31).

Il y a une grande douceur, pour un enfant de Dieu, à prendre la maladie de Sa main (Lam. 3:38), comme un temps d'arrêt, une halte salutaire que Dieu nous ménage au milieu d'une carrière si souvent trop remplie.

Dans la vie quotidienne, bruyante et agitée, prêtons-nous assez l'oreille à la voix de notre Dieu et Père ? Notre réponse sera souvent négative... Aussi dans son amour, Dieu peut se servir de la maladie. Il nous attire au désert et nous parle au coeur (Osée 2:14). C'est toujours une grâce de sa part, la réponse appropriée à un besoin secret. La maladie fait partie de la discipline, c'est-à-dire des moyens dont notre Père use pour que nous devenions pratiquement des disciples de Christ. Par la maladie, il parle. Au malade sans doute, à son entourage peut-être, mais à l'Assemblée aussi, car «si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui» (1 Cor. 12:26). Il n'est pas écrit : «doivent souffrir». La souffrance se fait sentir dans tout le Corps de Christ, habité et uni par le Saint Esprit. Il serait bien affligeant que l'on puisse dire : «Tu les a frappés, mais ils n'en ont point ressenti de douleur» (Jér. 5:3).

C'est dans de telles circonstances qu'une vraie sympathie trouve à se manifester, selon que l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs. «Quand ils ont été malades, je me vêtais d'un sac ; j'humiliais mon âme dans le jeûne... triste, je me suis courbé comme celui qui mène deuil pour sa mère» (Ps. 35:13, 14). Avec de telles dispositions intérieures, les leçons que nous devons apprendre et retenir, quand l'épreuve atteint notre frère, le seront.

#### **3 Maladie et péché**

La maladie est une conséquence du péché, mais ce serait une grave erreur que de voir dans chaque maladie la conséquence d'un péché déterminé. L'exemple de Job et de l'aveugle-né sont là pour nous mettre en garde contre une telle interprétation, au demeurant sans bienveillance. Job était «parfait et droit, craignant Dieu et se retirant du mal» (1:8). Mais Dieu jugea bon de l'éprouver, pour qu'il



apprenne à Le connaître et à se connaître (42:5, 6). Ni l'aveugle-né ni ses parents n'avaient provoqué, par leur péché, sa cécité. Cette grave infirmité devait être pour le Seigneur l'occasion de faire briller sa gloire.

Si notre frère est éprouvé, pensons aussitôt dans un esprit de grâce : «Celui que le Seigneur aime, il le discipline» (Héb. 12:6).

C'est au malade qu'il appartient de discerner, avec le secours de Dieu, si cette discipline est essentiellement préventive (2 Cor. 12:7), correctrice (Héb. 12:7) ou s'il s'agit uniquement de l'épreuve de sa foi (1 Pierre 1:6, 7).

### **3.1 Discipline préventive**

Si c'est une discipline préventive, elle aura le même caractère que cette écharde «pour la chair», cet ange de Satan qui souffletait Paul pour qu'il ne soit, à aucun moment, tenté de s'enorgueillir de l'extraordinaire des révélations qu'il avait reçues de Dieu. Satan peut donc être l'agent qui provoque certaines maladies (Job 2:6, 7 ; Luc 13:16) mais il ne peut dépasser ce que Dieu lui permet.

### **3.2 Discipline correctrice**

Si c'est une discipline correctrice, elle sera envoyée pour amener le croyant à s'examiner sérieusement à la lumière de la Parole de Dieu, pour rejeter tout ce qui entravait sa course, son service. Un péché peut être ignoré jusqu'alors de tous, mais connu de Dieu et du malade. Bien des faits dans notre vie passée ont pu déshonorer le Seigneur. Sous l'action sanctifiante du Saint Esprit appliquant la Parole à nos cœurs, ils reviendront à notre mémoire. Nous négligeons si facilement le jugement de nous-mêmes, laissant pénétrer, par manque de vigilance, la souillure dans nos vies, dans celle de notre foyer, et aussi, par voie de conséquence, dans celle de l'Assemblée. Et si nous sommes dans l'incertitude quant à la signification d'une épreuve, il y a une requête à laquelle Dieu répondra toujours, car elle montre que nous nous soumettons à la volonté de Dieu, désireux de comprendre ce qu'il veut nous dire, afin de Le glorifier dans notre vie : «Ce que je ne vois pas, montre-le moi» (Job 34:32).

### **3.3 Épreuve de la foi**

Mais si la foi seule est mise à l'épreuve, quel privilège immense de glorifier Dieu dans la souffrance supportée patiemment, paisiblement. Un témoignage éclatant peut être ainsi rendu à sa grâce suffisante pour traverser même les grandes eaux, si telle est sa volonté.

Toutefois, si nous sommes attentifs à Sa voix, la maladie pourra souvent produire simultanément des effets variés mais tous profitables.

## **4 Guérira-t-on ?**

La souffrance doit nous rejeter sur Dieu seul. Il faut que nous ne perdions jamais de vue que les «moyens» employés pour obtenir une guérison seraient totalement inopérants sans l'intervention décisive du Seigneur (Lam. 3:37).

Il est évident que la guérison d'Ézéchias, «malade à la mort», au moyen d'une masse de figes posée sur son ulcère, était une réponse directe aux profonds exercices que Dieu avait discernés quand il avait tourné sa face vers la muraille, restant seul avec Dieu : «J'ai entendu ta prière, j'ai vu tes larmes, voici je te guérirai ; le troisième jour tu monteras à la maison de l'Éternel» (2 Rois 20:1 à 5).

Asa, lui, avait longtemps montré une piété remarquable ; mais à la fin de sa vie, il cessa de s'appuyer sur l'Éternel son Dieu et refusa de s'humilier quand la Parole lui fut envoyée par le prophète. Par grâce, il devint l'objet de la discipline d'un Dieu d'amour, qui nous reprend «pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté» (Héb. 12:10). Au temps de sa vieillesse, il fut pendant deux ans malade des pieds. Mais «dans sa maladie aussi il ne rechercha pas l'Éternel mais les médecins» (2 Chron. 16:12). Il mit toute sa confiance dans l'homme (Jér. 17:5), grave péché qui devait ternir la fin de sa carrière. On comprend que la Parole distingue parmi ses actes «les premiers et les derniers» (2 Chron. 1:6, 11).

## **5 Moyens de guérison**

La santé et la maladie, la vie et la mort, ne sont pas dans la main d'un homme, si capable soit-il. Un seul peut dire : «Moi, je tue, et moi, je fais vivre ; moi, je blesse et moi, je guéris» (Deut. 32:39 ; Job 5:18).

L'importance exagérée que l'on attache parfois à l'emploi d'un médicament, au choix d'un médecin, les discussions parfois passionnées à propos des méthodes thérapeutiques, les regrets amers et parfois les reproches que l'on s'adresse de ne pas avoir employé tel remède plutôt que tel autre, consulté tel médecin plutôt que tel autre, montrent que l'on oublie constamment que c'est Dieu seul qui guérit (Ex. 15:26). C'est en Lui que se trouve le vrai baume de Galaad (Jér. 8:22 ; 33:6). Ni les remèdes ni les hommes n'ont d'action décisive. Les médecins ne sont que des instruments, conscients ou non, entre les mains de Celui qui est d'abord le médecin de l'âme, avant d'être celui du corps. Dieu peut laisser son enfant avec son infirmité, car son but est à la mesure de son amour. Il veut que nous soyons un jour «à la mesure de la stature de la plénitude du Christ» (Éph. 4:13). «Dès que le divin sculpteur aura terminé son travail, il nous retirera pour nous poser sans bruit à la place que nous occuperons à sa gloire éternellement» (S.P.). En attendant, les gloires du Seigneur se manifestent souvent avec plus d'éclat sur un lit de langueur que dans notre activité.

## **6 Ce que Dieu opère**

Chers malades, ne nous laissons pas distraire, nous ferions le jeu de l'Ennemi. On peut s'étourdir, remplir son temps de mille manières, au lieu de vaquer à la prière. On peut chérir sa douleur, être occupé de soi, chercher par ses plaintes à retenir l'attention, à exciter la pitié de son entourage, au lieu de se tourner délibérément vers Celui qui nous arrête, afin de rechercher, dans la lumière de sa présence, ce qu'il veut produire par cette épreuve.

Peut-être veut-il nous préserver de chutes qui l'auraient déshonoré. «Ce que je fais — dit le bon Berger — tu ne le sais pas maintenant» (Jean 13:7). Confions-nous sans réserve dans son amour. Au tribunal de Christ, sa sagesse et sa grâce seront pleinement manifestées dans la vie des siens.

N'oublions pas que Dieu s'est toujours servi de la souffrance pour former ses serviteurs. «Tout sarment qui porte du fruit, il le nettoie afin qu'il porte, plus de fruit» (Jean 15:2). Il taille, il émonde, pour que la sève puisse circuler librement. Il enlèvera souvent les «feuilles» de l'apparence extérieure afin que la vie de Christ brille chez son racheté.

Le fruit de l'Esprit peut briller sur un lit de maladie. La patience, qui doit avoir son oeuvre parfaite, mûrit sur l'arbre de la douleur (Jacq. 1:2, 3 ; Rom. 5:3). Le croyant malade trouvera la force dans l'attente patiente de la délivrance, ou en tout cas dans la soumission paisible à la volonté de Dieu (Ps. 40:1). Le Seigneur sait par une parole soutenir celui qui est las. Nous pouvons goûter plus encore la proximité de Celui qui a été ici-bas l'«homme de douleurs, et sachant ce que c'est que la langueur». Il n'y a pas de souffrance qu'il n'ait connue avant nous, avec une intensité insurpassable. Il nous comprend parfaitement, lui qui — comme dit un cantique — pour nous donna sa vie, lui dont la tendresse infinie vient chaque jour au-devant de nos pas (voir Ps. 34:18).

Ainsi constamment fortifié par le Seigneur, un croyant pourtant depuis longtemps malade, pourra répandre autour de lui la bonne odeur de Christ.

Appliquons-nous donc à le laisser nettoyer, si nécessaire, les profondeurs de notre âme (Prov. 20:30). S'il y a en nous quelque voie de chagrin, il nous faut confesser ce péché à Dieu, et peut-être à nos frères (Jacq. 5:14 à 16). Dès lors Il transformera tout notre lit (Ps. 41:3) par sa présence réalisée. Avec Lui la mort même a perdu son pouvoir. Le fruit béni de la foi et de l'espérance mûrira dans nos cœurs. Un de nos conducteurs pouvait écrire : «Ma maladie m'a certainement été en grande bénédiction ; je sens ma faiblesse mais il n'en est pas moins vrai que l'amour a un effet tout différent sur mon âme. Il s'agit d'un repos beaucoup plus profond en Lui, d'une paix plus constante... Les mêmes combats, la même chair... mais Dieu est désormais autre chose pour moi» (J. N. D.). Qui ne désirerait connaître une telle part, dire de cœur : «Il est bon pour moi que j'aie été affligé, afin que j'apprenne tes statuts» (Ps. 119:71) ? Un jour il sera dit : «Qu'est-ce que Dieu a fait ?» Il montrera les immenses richesses de sa grâce et de sa bonté envers nous dans le Christ Jésus. Elles seront premièrement vues en ce qu'Il a fait pour nous, à la croix. Mais aussi dans ce qu'Il aura fait en nous, à la louange de la gloire de sa grâce.

### **MARCHER AVEC DIEU par Philippe Laügt**

ME 1996 p. 256-263

#### **Table des matières**

- 1 Un but — Christ modèle du croyant
- 2 Des obstacles et des ressources — Affranchissement
- 3 Des membres livrés — Marcher comme Christ
- 4 Des cœurs droits
- 5 Différentes manières de marcher

#### **1 Un but — Christ modèle du croyant**

Quand pour chacun la question fondamentale du salut est réglée, aussitôt une autre question se pose, celle de la marche. Le croyant est appelé à marcher désormais à la gloire de Dieu, d'une manière toute différente du passé (1 Pierre 4:2, 3).

La marche est une chose bien distincte de la position devant Dieu. Sous ce dernier aspect tous les rachetés lui sont agréables ; « il nous a rendus agréables dans le Bien-aimé » (Éph. 1:6).

Mais quant à notre vie pratique, Dieu attend de nous une marche digne de l'appel dont nous avons été appelés (Éph. 4:1). Et à quelle hauteur cette marche chrétienne doit-elle se situer ? « Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés... » (Éph. 5:12).

Nous traversons un monde hostile, dont Satan est le chef. Nos pensées, nos affections, doivent graviter habituellement dans le ciel, là où Christ, qui est notre vie, est assis à la droite de Dieu. S'il en est ainsi, il y aura de plus en plus de stabilité dans nos âmes, et nos pensées se tiendront toujours plus éloignées de ce monde mauvais.

Christ est notre modèle. Homme ici-bas, il n'avait d'autre but que de faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé ; sa marche était constamment à la gloire de Dieu et le faisait reconnaître. Chef et consommateur de la foi, il nous appelle à marcher sur ses traces (1 Pierre 2:21). Et l'amour versé dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné nous incite à marcher d'une manière digne de lui, à « lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre et croissant par la connaissance de Dieu » (Col. 1:10).

Tel est le programme placé devant chaque racheté. La condition heureuse d'un esclave de Jésus Christ n'est-elle pas de reconnaître qu'il appartient désormais entièrement à celui qui pour lui est mort et a été ressuscité ?

Mais en pratique, que faisons-nous de notre temps, du contenu de notre portefeuille ? Quels sont les buts que nous poursuivons ? Tout est-il vraiment entre les mains de Christ ? Si son amour nous étreint, ses commandements ne nous sont pas pénibles, et un ferme désir ne cesse de nous animer : celui de marcher selon sa pensée, dans la sainteté pratique (1 Pierre 1:15, 16).

#### **2 Des obstacles et des ressources — Affranchissement**

Mais un jeune converti découvre rapidement que la chair est toujours en lui, et qu'à la moindre occasion, au moindre manque de vigilance, elle est prête à produire de mauvais fruits. Et il en est ainsi quelque soit notre âge. Le vieil homme se corrompt selon les convoitises trompeuses (Éph. 4:22).

C'est une expérience très douloureuse, mais nécessaire, de comprendre la persistance de cette vieille nature en chacun d'entre nous. Et la parole de Dieu, reçue par la foi, nous donne l'assurance qu'étant mort avec Christ, nous ne sommes plus sous la domination du péché, et pouvons ne plus le servir (Rom. 6:2, 6). Comme Christ a été ressuscité d'entre les morts et que je suis lié à lui pour l'éternité, je puis marcher en nouveauté de vie (ce n'est pas : je dois ; ce n'est pas une loi).

C'est pourquoi Dieu nous adresse cette exhortation capitale : « De même vous aussi, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus » (Rom. 6:11). Le péché n'a plus à régner dans notre corps mortel, pour que nous obéissions à ses convoitises. Et dans ce but, la force que Dieu met à notre disposition, c'est la présence active du Saint Esprit en nous. Il est la puissance de la vie nouvelle ; sans sa libre activité, livrés à nous-mêmes, nous sommes absolument sans force. Veillons à ce qu'il ne soit pas attristé (Éph. 4:30).

#### **3 Des membres livrés — Marcher comme Christ**

Autrefois, sous la domination de Satan, nos membres se livraient sans retenue au mal. L'oreille écoutait volontiers des discours séducteurs et impurs, des plaisanteries malsaines (Éph. 5:3, 4). Les yeux étaient prompts à s'arrêter sur tout ce qui brille dans ce monde, et procure des sensations agréables pour la chair. Ils étaient tout disposés à regarder des choses malséantes, propres à exciter la convoitise dans le cœur. La bouche était employée à prononcer des paroles vaines, mensongères, flatteuses, médisantes, voire blasphématoires (Jacq. 3:2-12). Les pieds nous portaient rapidement en compagnie des moqueurs et des profanes (Ps. 1:1). Les mains pouvaient être des instruments d'injustice, de violence et même de mort. Relisons le tableau de Romains 3:13 à 18.

Or, maintenant que nous sommes appelés à vivre pour Dieu d'une vie nouvelle que sa grâce nous a communiquée, ces mêmes membres qui servaient le péché, pour faire toute sorte de mal, deviennent des instruments de justice. Ils sont « livrés » à Dieu, pour faire tout ce qui lui est agréable (Rom. 6:19). J'appartiens à un autre maître, qui m'a affranchi de la loi du péché et m'a placé sous la loi de l'Esprit de vie (Rom. 8:2). (Il faut rappeler que par « loi » on doit comprendre ici un principe qui agit invariablement de la même manière pour atteindre son but).

Mais dira-t-on, est-il vraiment possible de marcher comme Christ a marché ? Pour le faire, il faut garder les yeux fixés sur le Seigneur, tout comme Pierre quand il marchait sur les flots. Retenons bien que la puissance pour agir et pour marcher à la gloire de Dieu se trouve exclusivement dans le Saint Esprit (Éph. 3:16 ; Gal. 5:25, 16). Avec son puissant secours nous pouvons rejeter les sollicitations de la chair, ses mauvaises œuvres, faire « mourir » les actions du corps (Rom. 8:13). Et produire au contraire le fruit béni de l'Esprit, l'amour, la joie, la paix... (Gal. 5:22).

Tenons-nous fermes dans cette liberté dans laquelle Christ nous a placés en nous affranchissant, sans pour autant qu'elle serve d'occasion à la chair pour se manifester (Gal. 5:1 et 13).

#### **4 Des cœurs droits**

Dieu en soit béni, nous ne sommes plus « obligés » de pécher ! Il nous suffit, écrit Pierre, d'avoir accompli la volonté des nations dans le temps déjà écoulé (1 Pierre 4:2-4). Et l'apôtre Jean dit aussi : « Mes enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas (1 Jean 2:1).

Mais si, par un manque de vigilance, à défaut d'user constamment des ressources divines (la Parole, la prière), et de rester dépendants du Saint Esprit en nous, il nous arrive, hélas ! de pécher, nous avons un intercesseur auprès de Dieu. « Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus Christ, le juste ; et lui est la propitiation pour nos péchés » (1 Jean 2:1, 2). N'attendons pas, confessons nos fautes, il est fidèle et juste pour nous les pardonner (1 Jean 1:9).

Appuyés résolument sur les assurances de l'Écriture dont nous venons brièvement de parler, prenons à cœur ses exhortations quant à la marche et les promesses qui s'y rattachent. « Éternel ! qui séjournera dans ta tente ? qui demeurera en ta montagne sainte ? Celui qui marche dans l'intégrité, et qui fait ce qui est juste, et qui parle la vérité de son cœur » (Ps. 15:1, 2). Dans ces versets, l'Esprit de Dieu met l'accent sur le fait si important de demeurer près de lui, et montre de quelle manière on peut le réaliser. Au Psaume 101:2 et 6, une marche intègre dans notre maison et une voie parfaite sont liées au service : « lui me servira ». « Bienheureux quiconque craint l'Éternel, et marche dans ses voies » (Ps. 128:1). Celui qui marche dans la droiture trouve de la consolation dans Ses paroles, elles lui font du bien (Mich. 2:7) et l'aident à résister à ceux qui cherchent à l'égarer. Promesse d'un grand prix dans le temps actuel ! Comme celle d'Ésaïe 33:15-17 : « Celui qui marche dans la justice, et celui qui parle avec droiture... demeurera en haut : les forteresses des rochers seront sa haute retraite ; son pain lui sera donné, ses eaux seront assurées ». Plus encore : « Tes yeux verront le roi dans sa beauté ; ils contempleront le pays lointain ».

#### **5 Différentes manières de marcher**

Rappelons quelques expressions importantes des épîtres. Marcher en nouveauté de vie (Rom. 6:4) : la vie nouvelle se montre pratiquement par une marche nouvelle. Marcher par l'Esprit (Gal. 5:16) : c'est lui qui agit dans le croyant. Marcher dans l'amour, « comme aussi le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous » (Éph. 5:1, 2) : suivre de telles traces, c'est montrer la même compassion, le même esprit de sacrifice, le même dévouement complet. Marcher dans la vérité (3 Jean 4) : c'est montrer dans notre vie pratique que nous connaissons la vérité et que nous vivons en elle. Telle est l'atmosphère de notre sanctification, demandée par le Seigneur au Père (Jean 17:18). Marcher dans la lumière « comme lui est dans la lumière » : ainsi se goûte la communion des enfants de Dieu les uns avec les autres (1 Jean 1:7). Marcher dans la sagesse envers ceux de dehors, saisissant l'occasion (Col. 4:5) : le Saint Esprit peut nous donner le discernement nécessaire pour que notre parole soit « dans un esprit de grâce, assaisonnée de sel ».

Nous pouvons aussi nous inspirer de l'exemple de ceux que la Parole distingue comme ayant marché avec Dieu, même si, à la différence du Modèle parfait, ils ont eu des défaillances. À Abraham, Dieu avait dit : « Marche devant ma face, et sois parfait » (Gen. 17:1) ; et plus tard, le patriarche peut dire en vérité : « L'Éternel, devant qui je marche, enverra son ange... » (Gen. 24:40).

Hénoc est un exemple remarquable ; le récit de sa vie est bref, mais d'une grande valeur. Après qu'il eut engendré Metushélah, il marcha avec Dieu trois cents ans (Gen. 5:22). Savons-nous ce que c'est que de marcher avec Dieu un seul jour ? Le principe d'une marche comme celle d'Hénoc, c'est la foi. Elle se traduit par la dépendance, la piété, la séparation du mal, la sainteté. La relation maintenue avec Dieu permet de connaître ses pensées. Aucun détail n'est donné sur la marche d'Hénoc ni sur son enlèvement. Mais le témoignage lui est rendu qu'avant d'être enlevé, il a « plu à Dieu » (Héb. 11:5). Comme Élie, le ciel le réclame, et il est un type de ceux qui seront enlevés sans passer par la mort, à la venue de Christ. Son nom signifie « instruit ». Dieu l'a enseigné, lui a donné une vision de l'avenir, de ce moment où le Seigneur viendra au milieu de ses saintes myriades (Jude 14, 15). Et cette révélation l'a maintenu séparé au milieu de ceux qui allaient connaître le jugement. Tout ce que Dieu nous révèle par sa Parole a-t-il la même action sanctifiante sur nos vies ? Que sa gloire ait du prix pour nos cœurs (2 Thess. 1:10) !

« Qu'est-ce que l'Éternel recherche de ta part, sinon que tu fasses ce qui est droit, que tu aimes la bonté, et que tu marches humblement avec ton Dieu ? » (Mich. 6:8).

Le temps fuit, le jour approche,  
Qu'en nous tout montre Jésus !

### **REGARDANT JÉSUS QUI MARCHAIT par Laügt Philippe**

#### **Bibliquest**

Méditation sur différents passages des évangiles parlant de la marche de Jésus 03 2003

« Lui qui a passé de lieu en lieu, faisant du bien, et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance, car Dieu était avec lui » (Act. 10:38).

#### **Table des matières**

- 1 Sur les bords du Jourdain — Jean 1:36
- 2 Le long de la mer de Galilée — Matt. 4:18
- 3 Apportant aux aveugles le recouvrement de la vue — Luc 4:19
- 4 Un Samaritain allant son chemin
- 5 Sur la mer en furie — Matt. 14:25
- 6 Dans le temple au portique de Salomon — Jean 10:23
- 7 Dans la retraite, à l'écart d'un monde hostile — Jean 7:1 ; 11:54
- 8 Après sa résurrection — Luc 24:15
- 9 Au milieu des sept églises — Apoc. 1 et 2

L'apôtre Paul exhorte les enfants de Dieu à rejeter tout fardeau et le péché qui nous enveloppe si aisément, en fixant les yeux sur Jésus.

Être occupé de Lui est une source de bénédiction et aide le croyant à courir avec patience la course qui est devant lui. Dans Sa compagnie, notre âme est sanctifiée et l'amour divin la remplit (Héb. 12:1-2). Moïse nous est donné en exemple. Durant sa longue et difficile carrière, il « tint ferme, comme voyant Celui qui est invisible » (Héb. 11:27).

Partageons, avec foi, la courte et ardente prière de ces Grecs, montés pour adorer à Jérusalem : « Nous désirons voir Jésus » ! (Jean 12:20-24).

Le considérer, fixer les yeux sur Lui est le privilège de chaque croyant. « Nous voyons Jésus couronné de gloire et d'honneur », à la droite de la Majesté dans les hauts lieux (Héb. 2:9), et aussi dans Sa marche, telle que le Nouveau Testament la présente. À chaque pas dans Son chemin ici-bas, que de leçons à retenir ! Christ a souffert, nous laissant un modèle, afin que nous suivions ses traces (1 Pier. 2:21). Ceux qui l'aiment s'attachent à Le contempler, à le suivre et à lui ressembler. « Ses voies sont des voies agréables, et tous ses sentiers sont paix » (Prov. 3:17).

### **1 Sur les bords du Jourdain — Jean 1:36**

Regardant Jésus qui marchait, le cœur de Jean le Baptiseur est rempli de conviction et de joie. Ce fidèle témoin attire aussitôt l'attention de ses disciples : « Voilà l'Agneau de Dieu ! » (Jean 1:37). Ils savaient déjà que cet Agneau devait ôter le péché du monde (Jean 1:29). Jean était reconnu par ses disciples comme leur conducteur, mais maintenant c'est Christ qui les attire, et ils le suivent. Les paroles de l'ami de l'époux vont s'accomplir : « Il faut que Lui croisse, et que moi je diminue » (Jean 3:29-30 ; 5:35-36).

Le Seigneur se retourne, et pose cette question capitale : « Que cherchez-vous ? ». Oui, quel est notre but ? (Phil. 3:14). Ils lui répondent : « Rabbi (ce qui interprété, signifie maître), où demeures-tu ? ». La bien-aimée avait la même préoccupation : « Dis-moi, toi qu'aime mon âme, où tu pais ton troupeau, où tu le fais reposer à midi ? » (Cant. 1:7). Il leur dit : « Venez et voyez ». Ils allèrent donc, et virent où Il demeurerait, et ils demeurèrent auprès de Lui ce jour-là » (Jean 1:37-40). Il était déjà tard — quatre heures de l'après-midi — mais ils s'appliquent à racheter le temps

Apprendre à connaître personnellement le Fils de Dieu est une expérience bénie ! Les siens sont toujours attirés par le lieu où l'on peut jouir de Sa présence. Se trouver en compagnie de croyants réunis en son Nom, prêts à Lui donner la place qui Lui appartient, est une expérience inoubliable (Matt. 18:20). Il n'y a rien de surprenant à ce qu'André parte d'abord à la recherche de son propre frère, Simon, et lui dise : « Nous avons trouvé le Messie, ce qui interprété est Christ ». Ceux qui ont goûté la présence du Seigneur ont l'ardent désir que d'autres connaissent la même part.

### **2 Le long de la mer de Galilée — Matt. 4:18**

Jésus est ici dans le nord du pays d'Israël. Le peuple est assis dans les ténèbres (Matt. 4:16), mais Celui qui est la lumière du monde vient leur apporter la délivrance. « Comme il marchait le long de la mer de Galilée », il appelle des disciples, pour venir après lui et être avec lui (Marc 3:4). À son appel, deux ici, deux là, occupés soit à jeter leurs filets dans la mer soit à les raccommoder, répondent aussitôt. Ce n'étaient pas des paresseux. Ils quittent tout pour Le suivre, sans bien comprendre peut-être l'étendue de la grâce dont ils sont les objets !

Il leur dit : « Venez après moi et je vous ferai pêcheurs d'hommes » (Matt. 4:19). Ils deviendront aussi plus tard des apôtres, c'est à dire des envoyés (Luc 6:13). Ils seront appelés à poser le fondement, savoir Jésus-Christ, (1 Cor. 3:19 ; Éph. 2:20). Ensuite, ce service des apôtres prendra fin, mais le Seigneur appellera toujours des hommes à Le servir et à Lui rendre témoignage, durant le temps de Son absence. Quitter peut-être son père, son instrument de travail, en un mot tout ce auquel le cœur s'attache, peut sembler, de prime abord, un trop grand sacrifice. Mais celui qui écoute le Seigneur et obéit par amour à Sa voix : « Toi, suis-moi », est assuré d'en recevoir cent fois autant et la vie éternelle (Matt. 19:27-29). « C'est en fixant les yeux sur Jésus que l'on peut abandonner quoi que ce soit pour Lui » (JND).

### **3 Apportant aux aveugles le recouvrement de la vue — Luc 4:19**

La cécité est la condition naturelle de l'homme séparé de Dieu : « Le dieu de ce siècle a aveuglé les pensées des incrédules, pour que la lumière de l'évangile . . . ne resplendisse pas pour eux » (2 Cor. 4:4). Mais, « comme Jésus passait de là plus avant », deux aveugles le suivirent, criant et disant : « Aie pitié de nous, Fils de David ! » (Matt. 9:27). Leur cri a les accents de la foi. Le Seigneur met cette foi à l'épreuve : « Croyez-vous que je puisse faire ceci ? Ils lui disent : Oui, Seigneur ». Alors, en réponse à leur foi, il ouvre leurs yeux (Matt. 9:27-30).

Jésus accorde souvent de telles délivrances. S'Il se heurte parfois à la plus terrible incrédulité, il rencontre aussi, ici où là, sur son chemin qui mène à la Croix, cette foi qui l'honore, et à laquelle Il se plaît à répondre.

Plus loin, Il sort pour la dernière fois de Jéricho : Deux aveugles, assis au bord du chemin, « ayant ouï que Jésus passait, s'écrièrent, disant : Aie pitié de nous, Seigneur, Fils de David ». La foule cherche à les faire taire, ils crient plus fort encore ! Jésus s'arrête et les appelle. Ému de compassion, il leur rend la vue « et ils le suivirent » (Matt. 20:29-34 ; Marc 10:52). Ayant recouvré la vue, ils sont désormais, à ses côtés, des témoins irrécusables de la puissance et de la grâce de Dieu.

Ailleurs encore, « comme il passait » (Jean 9:1-7) il voit un homme « aveugle dès sa naissance ». Les œuvres de Dieu vont être manifestées en lui, l'amour de Jésus brille. L'aveugle s'en va avec foi à ce réservoir de Siloé, dont les eaux, figure de la grâce, coulent doucement (És. 8:6). Il en revient ayant recouvré la vue. Ce témoin fidèle de l'amour et de l'amour du Seigneur, ne cesse pas de s'affermir. Il est gênant pour des incrédules, remplis de haine. Il sera bientôt jeté dehors par les pharisiens. Ce sera pour son bonheur : Désormais il partage la solitude du Fils de Dieu et vit dans Sa communion (Jean 9:35-38).

### **4 Un Samaritain allant son chemin**

Un docteur de la loi cherchait à se justifier, en demandant : « Qui est mon prochain ? » (Luc 10:29). Jésus lui répond par cette parabole. Un homme descend de Jérusalem, ce lieu pourtant choisi par Dieu pour bénir son peuple, vers Jéricho. Chemin faisant, le malheureux tombe entre les mains des voleurs, il est dépouillé et laissé à demi-mort. C'est une image du pécheur perdu et sans ressource. Le sacrificateur et le lévite passent outre en le voyant, sans lui prodiguer les prétendus secours de la religion.

Par contre, comment ne pas reconnaître le Sauveur sous les traits de ce samaritain ? Ce n'est pas « par aventure » qu'Il se trouve là, Il suit son chemin. « Il faut que je marche aujourd'hui, et demain et le jour suivant » (Luc 13:33). Il voit ce blessé, laissé sans secours ; ému de compassion, Il s'approche. Il bande ses plaies en y versant de l'huile et du vin, le met sur sa propre bête et le transporte dans l'hôtellerie, où Il prend soin de lui. Ainsi plein de pitié pour nos malheurs, le Seigneur use encore de grâce envers notre pauvre monde souffrant sous les terribles conséquences du péché et déchiré par la corruption et la violence. Il veut répondre aux immenses besoins de sa créature, la confier à cette hôtellerie, qui évoque l'Assemblée, aux soins vigilants de l'hôtelier, figure du Saint Esprit, en attendant son propre retour (Luc 10:30-36).

### **5 Sur la mer en furie — Matt. 14:25**

Si l'on évoque les lieux où Jésus a marché ici-bas, le plus extraordinaire paraît être sa marche sur les flots agités du lac de Galilée. C'est une des évidences de sa Divinité (Job 9:8). Il vient de nourrir cinq mille hommes, outre les femmes et les enfants, avec seulement cinq pains et deux poissons, quand aussitôt Il contraint les disciples de monter dans une nacelle et de le précéder à l'autre rive (Matt. 14:22). Il savait que la foule aurait voulu l'enlever pour le faire roi et que ses disciples avaient besoin d'être mis à l'abri d'une popularité qu'ils appelaient de leurs vœux ! (Marc 1:37). Pendant leur traversée, Jésus renvoie les foules et monte sur une montagne,

seul à l'écart, pour prier (Matt. 14:23). Or le voyage des disciples s'avère dangereux. Leur esquif est battu par les flots, le vent leur est contraire, et ils sont apparemment seuls. Il les voit se tourmenter à ramer (Marc 6:48), et à la quatrième veille, l'heure la plus sombre de la nuit, « Jésus s'en va vers eux, marchant sur la mer » (Matt. 14:25). Il se révèle toujours tout proche, dès que nous réalisons combien nous avons besoin de Lui ! Ô Jésus, ta présence, c'est la vie et la paix !

Dans leur détresse, les disciples troublés, ne le reconnaissent pas. Ils pensent voir un fantôme, mais leurs craintes sont rapidement dissipées. Le Seigneur se fait connaître à eux, disant : « Ayez bon courage, c'est moi, n'ayez point de peur » (Matt. 14:27). Ce récit correspond à l'expérience actuelle des saints. Ils ont à traverser péniblement la mer agitée de ce monde. L'ennemi soulève l'opposition des hommes assujettis à sa servitude. Il agit comme ce vent et ces vagues, qui annulent presque l'effort des rameurs. Le Seigneur semble absent, mais il intercède pour les siens (Jean 17:9). Il n'est plus sur une montagne, mais il s'est assis, victorieux, sur le Trône (Rom. 8:34). Il vient ici à l'aide de ses disciples et les fait sortir de leurs angoisses (Ps. 107:23-30). Il est toujours prêt à secourir les siens, quand la tempête fait rage et que nulle clarté ne luit ! Chacune des « vagues » successives rencontrées par ses rachetés est soumise à Sa volonté (És. 51:15). Chaque épreuve les rapproche du ciel, le port désiré (Ps. 107:30).

Certains sont-ils tentés, comme Pierre, de mettre à l'épreuve la puissance du Seigneur ? (Matt. 14:28). Ils feront alors l'expérience, comme ce disciple, de leur faible foi ! Il leur faudra peut-être entendre à leur tour cette parole du Seigneur : « Homme de petite foi, pourquoi as-tu douté ? » (Matt. 14:31). « Comme il commençait à enfoncer », Pierre s'écrie : « Seigneur sauve-moi ! ». Et Jésus, aussitôt, dans sa grâce, étend sa main vers Pierre et le prend (Matt. 14:30). Il entre parfaitement dans nos circonstances. Elles ne peuvent pas toujours être changées, mais dès qu'elle est réalisée, Sa présence arrête la tempête. Il se fait un grand calme dans le cœur de son racheté (Matt. 11:26). Jésus monte avec Pierre dans la nacelle, le vent tombe, et ceux qui s'y trouvent Lui rendent hommage, disant : « Véritablement tu es le Fils de Dieu ! » (Matt. 14:32-33).

## **6 Dans le temple au portique de Salomon — Jean 10:23**

L'atmosphère reposante de ce portique contraste avec cette mer agitée, dont on vient de parler. Il s'agissait, semble-t-il, d'un vestige du temple de Salomon laissé intact par les Chaldéens, le témoin d'une gloire disparue. Tous ceux qui le désiraient, pouvaient venir s'y entretenir. Ainsi, après la Pentecôte, les croyants aimaient s'y retrouver (Act. 3:10-11). Présentement, un plus grand que Salomon, Jésus, s'y promène. Soudain, des Juifs l'entourent. Leurs intentions sont hostiles, leurs paroles pressantes, agressives. Ils Lui disent : « Jusques à quand tiens-tu notre âme en suspens ? Si toi tu es le Christ, dis-le nous franchement ». Il le leur avait déjà dit, mais ils ne croyaient pas (Jean 10:24-25).

Pourtant les œuvres qu'il faisait au nom de son Père rendaient témoignage qu'il était bien le Messie promis (Jean 10:25, 38 ; 5:36). Tout ce que les prophètes avaient annoncé concernant le Christ, s'accomplissait sous leurs yeux (Luc 4:17-19 ; 7:22). S'ils avaient fait partie de Ses brebis, ils auraient cru (Jean 10:14). Mais, au lieu de se prosterner à Ses pieds, ils lèvent encore des pierres pour Le lapider (Jean 10:31 ; 8:59).

Il est parfois difficile à un chrétien de savoir comment répondre, quand son interlocuteur met en doute la véracité de ses affirmations concernant la Personne et l'œuvre de Christ. Plusieurs se déclarent ouvertement sceptiques et demandent des preuves ! Pour faire face à l'incrédulité et amener peut-être ces âmes précieuses à la repentance et à la foi, rien n'a autant d'effet que la conduite de celui qui a reçu un si grand salut. C'est toujours un puissant témoignage pour l'entourage (Act. 4:13).

## **7 Dans la retraite, à l'écart d'un monde hostile — Jean 7:1 ; 11:54**

Peu avant la fin de son ministère, et en certaines occasions, le Seigneur se retirait à l'écart. L'heure de Sa mort expiatoire approchait, et en pensant à ce baptême, Il était « à l'étroit jusqu'à ce qu'il soit accompli » ! (Luc 12:50).

Il se tient en Galilée, car il ne peut plus rester en Judée, où il se heurtait à une haine croissante (Jean 7:1). « Il ne marchait plus ouvertement parmi les Juifs. Ils voulaient le faire mourir, mais c'était impossible avant le temps convenable (Rom. 5:6). Il s'en va dans une contrée près du désert, dans une ville appelée Éphraïm, et il y séjourne avec ses disciples (Jean 11:54).

Le croyant lui aussi doit, parfois, souffrir des persécutions pour Son Nom : La Parole le déclare bienheureux (1 Pier. 4:12-14). Il est gardé par la puissance de Dieu, par la foi, jusqu'à ce que sa course soit achevée (Act. 13:25 ; 2 Tim. 4:7).

## **8 Après sa résurrection — Luc 24:15**

Le premier jour de la semaine, jour de la résurrection, deux des disciples du Seigneur sont en chemin pour aller à Émmaüs, éloigné de Jérusalem de soixante stades. Ils s'entretiennent et raisonnent ensemble de toutes les choses qui sont arrivées. « Jésus lui-même s'étant approché, se mit à marcher avec eux » (Luc 24:15), mais leurs yeux sont retenus, de sorte qu'ils ne Le reconnaissent pas.

Alors Il s'enquiert : « Que sont ces discours que vous tenez entre vous en marchant, et vous êtes tristes » ? (Luc 24:17). La réponse de Cléopas est plutôt agressive et blessante : « Est-ce que tu séjournes tout seul dans Jérusalem, que tu ne saches pas les choses qui y sont arrivées ces jours-ci ? ». Personne, à vrai dire, n'était plus concerné que le Seigneur ! Mais, dans son amour, Il montre un intérêt affectueux et ils répandent librement devant Lui ce qui pèse sur leur cœur. Le Seigneur a toujours le désir de partager nos épreuves et nos difficultés (Matt. 11:28). Ils sont accablés de tristesse par la crucifixion de Jésus le Nazaréen, livré à la mort « par les principaux sacrificateurs et leurs chefs ». Il était, pensent-ils, « un prophète puissant en œuvre et en paroles, devant Dieu et devant les hommes » (Luc 24:19-20).

Pourtant des femmes les avaient fort étonnés. De grand matin au sépulcre, elles n'avaient pas trouvé Son corps, et elles affirmaient avoir eu « une vision d'anges qui disent qu'Il est vivant » ! D'autres disciples étaient alors allés au sépulcre, les choses étaient bien ainsi « mais pour Lui, ils ne l'ont point vu ! » (Luc 24:23-24). Et maintenant, tristement incrédules (Luc 24:25), ces deux disciples s'éloignent ! Comme Pierre, quand il repart à la pêche, ils retournent aux champs et vont reprendre leurs activités antérieures (Marc 16:12 ; Jean 21:3).

Alors Jésus leur dit : « Ô gens sans intelligence et lents de cœur à croire toutes les choses que les prophètes ont dites ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses et qu'il entrât dans sa gloire ? ». Tout en marchant, Il leur ouvre les Écritures et, commençant par Moïse et par tous les prophètes, leur explique « les choses qui Le regardent » (Luc 24:27). Que de fois l'ignorance provoque notre incrédulité ! La consolation des Écritures (Rom. 15:4) dirige leurs pensées vers un Sauveur vivant, et leur cœur brûle pour Lui (Rom. 15:4). En est-il de même du nôtre, ébloui devant la beauté du Seigneur ?

Ils approchent de ce village d'Émmaüs, où ils habitaient, et Jésus se laisse inviter : « Ils le forcèrent, disant : Demeure avec nous, car le soir approche et le jour a baissé ». À table avec eux, il prend la place de l'Hôte et se fait connaître à eux dans la fraction du pain, avant de devenir invisible (Luc 24:31). À l'heure même ils retournent à Jérusalem, où les onze sont assemblés et ceux qui étaient avec eux, disant « le Seigneur est réellement ressuscité, et il est apparu à Simon ». À peine ont-ils pu raconter les choses qui sont arrivées en chemin et comment Il s'est fait connaître à eux dans la fraction du pain que, soudain, le Seigneur se trouve lui-même là au milieu d'eux, et leur dit : « Paix vous soit ! ». (Luc 24:33-36). Quelle joie immense envahit alors tous les cœurs !

## 9 **Au milieu des sept églises — Apoc. 1 et 2**

Dans les scènes évoquées précédemment, le Seigneur ayant pris volontairement la forme d'esclave (Zach. 13:5), étant fait à la ressemblance des hommes, marchait vraiment sur la terre. Mais ici, la marche a un sens plutôt figuratif : Le Seigneur est décrit sous son aspect judiciaire. En particulier « Ses pieds sont semblables à de l'airain brillant, comme embrasés dans une fournaise », expression d'une sainteté inflexible dans Sa marche (Apoc. 1:15 ; Jean 5:27). Remarquons que le Fils de Dieu se présente ainsi à Thyatire, qui veut régner sur le monde. La partie responsable (l'ange) a été infidèle et doit être jugée.

Voir sous cet aspect terrifiant, l'Ancien des jours (Dan. 7) est tout à fait nouveau pour Jean, il tombe à Ses pieds comme mort. Mais l'apôtre qui avait « part à la tribulation et au royaume et à la patience de Jésus », n'aurait dû avoir aucune inquiétude. Le Seigneur met sa droite sur son disciple bien-aimé, et lui dit : « Ne crains point, moi je suis le premier et le dernier » (Apoc. 1:17).

Le message aux églises commence ainsi : « Voici ce que dit Celui qui tient les sept étoiles dans sa droite, qui marche au milieu des sept lampes d'or » (Apoc. 2:1). Ainsi son appréciation précise de l'état de chacune d'entre elles résulte d'un examen approfondi. Rien n'échappe à Ses regards : Ses yeux ne sont-ils pas comme une flamme de feu ? (Apoc. 1:14 ; Hébr. 4:13). Le Seigneur scrute ce qui n'est pas en accord avec Sa parole, plus pénétrante qu'une épée à deux tranchants (Hébr. 4:12-13). Le Seigneur rend chaque assemblée attentive par la lettre qu'il lui adresse, à ce qui Lui plaît ou Lui déplaît au milieu d'elle. Il met d'abord en évidence le caractère réel de chacune de ces assemblées, puis il lui adresse des encouragements, et aussi souvent des avertissements. Les assemblées ne sont pas indépendantes. Elles ne sont pas détachées les unes des autres. Une lettre envoyée à Colosses devait être également lue à Laodicée, et vice-versa (Col. 4:16). Ceux qui ont le privilège de participer à cette communion voulue par le Seigneur entre ses assemblées, doivent réaliser que leur conduite affecte l'ensemble d'un rassemblement et toute l'Église. Ne perdons pas de vue que le Seigneur marche toujours au milieu des Siens. Il prend une connaissance précise de leur état et répand sur eux Ses dons chaque jour (Osée 11:4).

Une question se pose : « Si le Seigneur adressait aujourd'hui une lettre à notre assemblée, quels encouragements et quels reproches contiendrait-elle » ? Les épîtres ont ce rôle non seulement à titre collectif, mais aussi individuel.

Comme les disciples regardaient fixement vers le ciel, deux hommes en vêtements blancs, les interrogent : « Pourquoi vous tenez-vous ici, regardant vers le ciel ? » (Act. 1:10-11). Leur cœur était occupé du Seigneur, qui venait d'être élevé dans la gloire, et un moment après ils se retrouvent tous dans la chambre haute, persévérant dans la prière, dans l'attente de Son retour (Act. 1:13-14).

Chers amis chrétiens, regardons-nous fixement vers le ciel ? Hélas, nos cœurs sont si inconstants, si faibles, si changeants !

Il y a danger d'être trop occupé du mal. C'est desséchant et n'aide pas l'âme à faire des progrès. Le sacrificateur appelé à s'en occuper, était impur jusqu'au soir. Veillons personnellement à nous abstenir de toute forme de mal (1 Thess. 5:22). « Le mal reste le mal, mais il aura moins d'influence que le bien, dans un cœur où Christ habite » (JND). Soyons beaucoup occupés du Seigneur et aidons les autres à l'être aussi (Ps. 119:10). Cherchons avec persévérance à refléter quelque chose de Sa sainte humanité, à marcher à sa suite, dans Son chemin. Nos actions, notre petitesse, resteront dans l'ombre et Jésus seul sera notre objet (Matt. 17:8). Si Christ est notre vie, Lui-même et les choses célestes deviennent le but de notre course (2 Cor. 3:18 ; Phil. 3:14).

Oh ! si mes yeux pouvaient sans cesse suivre cet astre glorieux

Si je pouvais de ta tendresse voir tous les reflets radieux,

Mon âme alors, pleine de zèle, saurait t'aimer plus ardemment,

Et connaissant mieux son modèle, prendrait tout son accroissement.

### **VOUS NE POUVEZ SERVIR DIEU ET MAMMON Matt. 6:24 Argent et Richesses par Philippe Laügt**

ME 1984 p. 151

#### **Table des matières**

- 1 Un grand danger — De mauvais exemples :
  - 1.1 Le riche qui échafaudait des plans d'avenir
  - 1.2 Balaam ou l'amour de l'argent sous couvert de religion
  - 1.3 Guéhazi : un amour de longue date pour l'argent
  - 1.4 Judas : enchaîné par son idole
  - 1.5 Le jeune homme riche
- 2 Les vraies richesses du croyant, son trésor
  - 2.1 Dans le Nouveau Testament
  - 2.2 Dans l'Ancien Testament
  - 2.3 Abraham et le roi de Sodome
- 3 La piété avec le contentement
- 4 Christ le modèle — Les Macédoniens
- 5 Un cœur large
- 6 Des administrateurs fidèles

#### **1 Un grand danger — De mauvais exemples :**

À ses disciples groupés autour de lui sur la montagne, le Seigneur déclare : « Nul ne peut servir deux maîtres ; car, ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre : vous ne pouvez servir Dieu et Mammon ». Il parle de Mammon comme d'une puissance inique, capable de prendre possession du cœur de l'homme, de le plier à sa loi et de devenir son idole. L'homme prétend se servir de l'argent, il se trompe lourdement. C'est Mammon ou plutôt Satan qui, caché derrière l'idole, asservit l'homme.

Les terribles effets d'un tel esclavage ne sont que trop visibles dans ce monde, dominé, depuis la chute, par l'Ennemi. Tout se vend ou s'achète, y compris des âmes d'hommes (Amos 8:6 ; Ézéchiël 27:13 ; Apoc. 18:13). Le Prince de ce monde séduit par des biens périssables, de l'argent ou de l'or, ceux qui habitent sur la terre et les entraîne vers la perdition. Étrangers à la vie de Dieu, ce sont des proies faciles. Dans leur folie, ils s'agitent beaucoup pour satisfaire des convoitises toujours renaissantes, assouvir leur soif de puissance ou se forger des assurances pour l'avenir : « Les biens du riche sont sa ville forte et, comme une haute muraille, dans son imagination » (Prov. 18:11). Pourtant le cœur reste vide, insatisfait, Dieu seul pourrait le remplir. « Celui qui aime l'argent n'est pas rassasié par l'argent, et celui qui aime les richesses ne l'est pas par le revenu » (Eccl. 5:10).

#### **1.1 Le riche qui échafaudait des plans d'avenir**

L'homme dont parle le Seigneur dans l'évangile de Luc (12:16-21) était de ceux que le monde respecte et admire : ses champs avaient beaucoup rapporté ! Quel mal y a-t-il, dira-t-on, à être un bon agriculteur ou un habile négociant ? Et pourtant observons les progrès du mal dans ce cœur égoïste et avare. Car il s'agissait bien d'avarice, si aisément nommée prévoyance, et d'égoïsme, cette recherche

exclusive et de notre plaisir et de notre intérêt. Face à l'abondance de ses biens, cet homme comblé raisonne en lui-même — car «le rassasiement du riche ne le laisse pas dormir» (Eccl. 5:12) — et le «moi» seul est au centre des plans qu'il échafaude : «J'abattraï mes greniers et j'en bâtirai de plus grands, et j'y assemblerai tous mes produits et mes biens ; et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens assemblés pour beaucoup d'années ; repose-toi, mange, bois, fais grande chère» (Luc 12:18, 19). N'avons-nous jamais raisonné comme lui, cherchant à organiser notre vie d'une manière plus confortable, plus attrayante ?

Beaucoup d'années, voilà tout ce que cet homme est capable d'envisager. Il rejette cette réalité pressante, l'ÉTERNITÉ, dans laquelle il lui faudra pourtant entrer. Il oublie que l'argent est sans valeur pour racheter une âme (Ps. 49:6, 7) ; seul le sang de Christ peut racheter un pécheur (1 Pier. 1:18, 19). Au jour de la colère de Dieu, les richesses ne profitent de rien (Prov. 11:4).

Cet homme avait voulu oublier Dieu, mais Dieu soudain l'arrête : «Insensé ! cette nuit même ton âme te sera redemandée ; et ces choses que tu as préparées, à qui seront-elles ?» Il avait cherché à amasser des trésors pour lui-même, mais il n'était pas riche quant à Dieu (Luc 12:21). En un instant les illusions dont sa vie était tissée sont dissipées ; il a tout perdu. La vanité de ce que le monde adore, ouvertement ou secrètement, se mesure à la lumière de l'éternité.

### **1.2 Balaam ou l'amour de l'argent sous couvert de religion**

L'amour de l'argent se dissimule parfois sous un manteau religieux. C'était le cas pour Balaam, le devin (Jos. 13:22). Il se prétendait en relation avec Dieu, ne craignant pas d'affirmer : «quand Balak me donnerait plein sa maison d'argent et d'or, je ne pourrais transgresser le commandement de l'Éternel, mon Dieu, pour faire une chose petite ou grande» (Nomb. 22:18). En fait ce n'était qu'une manière déguisée de fixer son prix ; il aurait bien voulu maudire Israël, car «il aimait le salaire d'iniquité». Mais Dieu vient à sa rencontre et le contraint à bénir ce peuple qu'il avait choisi (Nomb. 23:8 ; Deut. 7:7, 8). Les yeux de Balaam sont ouverts, mais la cupidité l'entraîne vers sa perte. Pour une récompense, il enseigne à Balak comment jeter une pierre d'achoppement devant les fils d'Israël, afin qu'ils mangent des choses sacrifiées aux idoles et commettent la fornication (Apoc. 2:14). Ce mal est dénoncé tout au long de l'Écriture. Michée déclare : «Ses chefs jugent pour des présents, et ses sacrificateurs enseignent pour un salaire, et ses prophètes devinent pour de l'argent et s'appuient sur l'Éternel» (3:11). L'apôtre Paul met aussi en garde contre ces «hommes corrompus dans leur entendement et privés de la vérité, qui estiment que la piété est une source de gain» (1 Tim. 6:5). Ils feront venir sur eux une prompt destruction (2 Pier. 2:1-3).

### **1.3 Guéhazi : un amour de longue date pour l'argent**

Chez Guéhazi, indigne serviteur d'Élisée, la cupidité n'avait, sans doute, pas eu l'occasion pendant longtemps de se manifester : l'activité du prophète s'exerçait surtout en faveur des pauvres du troupeau. Mais, à la vue des riches présents apportés par Naaman, la convoitise latente surgit. Peu importe à Guéhazi si sa conduite met en péril l'oeuvre de Dieu chez Naaman. Pour justifier, s'il le pouvait, son forfait, il ose se réclamer, lui aussi, de l'Éternel. Après tout, les biens dont il veut s'emparer n'appartiennent-ils pas à un étranger, à un Syrien ? (2 Rois 5:20).

Retenons les paroles d'Élisée, elles sont toujours de saison. «Est-ce le temps de prendre de l'argent, et de prendre des vêtements, et des oliviers et des vignes, et du menu et du gros bétail, et des serviteurs et des servantes ?» (2 Rois 5:26, 27). La fraude n'a pas permis à Guéhazi d'échapper au jugement. La lèpre de Naaman, la conséquence du péché, s'est attachée à lui et à sa semence pour toujours.

### **1.4 Judas : enchaîné par son idole**

L'exemple de Judas est plus solennel encore. Il y avait probablement peu de chose dans la bourse qui lui était confiée. Mais il aimait secrètement l'argent et ce terrible maître l'entraînait irrésistiblement. Quand, six jours avant la Pâque, Marie vient oindre les pieds de Jésus avec une livre de nard de grand prix, Judas aussitôt interroge : «Pourquoi ce parfum n'a-t-il pas été vendu trois cents deniers et donné aux pauvres ?» (Jean 12:5). Il suppose en connaisseur la valeur de ce don, mais il est incapable de comprendre le rafraîchissement que cet acte d'amour apportait au coeur du Seigneur, et les autres disciples, à qui les motifs de Judas paraissent valables, s'indignent à leur tour : «À quoi bon cette perte ?» (Matt. 26:8). Mais la Parole met à nu les motifs réels de cet homme : «Il dit cela, non pas qu'il se souciait des pauvres, mais parce qu'il était voleur, et qu'il avait la bourse et portait ce qu'on y mettait» (Jean 12:6). Il n'est pas besoin de beaucoup posséder pour être un idolâtre, il suffit de convoiter. Cette terrible passion, plus que toute autre, ouvre la porte à Satan. Dans un instant, Judas livrera le Seigneur pour une somme bien moindre. Puis, saisi de remords, le «fils de perdition» ira se pendre.

### **1.5 Le jeune homme riche**

La même idole dominait le coeur de ce jeune homme accouru vers le Seigneur (Marc 10:17-26). Les apparences étaient aimables, il était respectueux de la loi, il avait une bonne moralité ; mais Christ apporte partout la lumière. Il montre le véritable état de ce coeur. Cet homme, hélas, va préférer ses aises, ses richesses, au salut de son âme et au Seigneur lui-même.

## **2 Les vraies richesses du croyant, son trésor**

### **2.1 Dans le Nouveau Testament**

Si telle est la terrible condition de ceux que Satan tient enchaînés, comment doivent se comporter les enfants de Dieu appelés à vivre dans une atmosphère aussi délétère, tout imprégnée de l'influence de l'argent ? Ils sont encore dans le monde, mais ils ne sont plus du monde. Ils ont été achetés à prix, ils appartiennent à Christ, mort et ressuscité pour eux (1 Cor. 6:20). Leurs bénédictions ne sont plus terrestres et donc fugitives (Prov. 23:4, 5). Elles sont liées à un Christ glorifié, assis dans les lieux célestes, ce sont d'inépuisables trésors, conservés pour l'éternité (Éphés. 1:18 ; 1 Pier. 1:4). Le Seigneur Jésus met les siens en garde : «Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où la teigne et la rouille gâtent, et où les voleurs percent et dérobent ; mais amassez-vous des trésors dans le ciel... car là où est ton trésor, là sera aussi ton coeur» (Matt. 6:19-21). Allons-nous donc chercher à acquérir ici-bas un trésor quelconque, au risque de voir notre coeur s'y laisser prendre ? Et si des biens nous ont été confiés pour un temps, comment convient-il d'en user ?

### **2.2 Dans l'Ancien Testament**

Il est vrai que dans l'Ancien Testament les biens terrestres étaient un signe de la faveur de Dieu. Au point que le fidèle Asaph était plongé dans une grande perplexité devant la prospérité des méchants. Pour comprendre, il lui faudra entrer dans le sanctuaire (Ps. 73:17).

Mais si Dieu accordait aux siens de telles bénédictions temporelles, il poursuivait toujours un but spirituel. Israël, en quittant l'Égypte, avait dépourvu ses habitants (Ex. 3:21, 22 ; 12:35, 36). C'est ainsi que ceux dont l'esprit était libéral, que leur coeur y portait, furent en mesure d'apporter les matériaux nécessaires à la construction du tabernacle (Ex. 35:20-29). Leur bétail aussi pouvait être offert en sacrifice sur l'autel d'airain (Ex. 10:25, 26) ; plus tard, dans le pays de la promesse, Dieu se proposait d'ouvrir son bon trésor en leur

faveur (Deut. 28:1-14). Mais chacun dès lors était responsable de Lui offrir de l'abondance de son grenier et de ce qui coulait de son pressoir (Ex. 22:29).

Cette prospérité matérielle n'était pourtant pas sans danger, même si elle venait récompenser la piété (2 Chron. 32:27-29). Même un roi fidèle, comme Ézéchias, s'éleva en faisant admirer ses trésors, et la fin de son règne s'en trouva ternie (És. 39:3-7).

### 2.3 Abraham et le roi de Sodome

Bien différente avait été l'attitude d'Abraham, l'ami de Dieu. Il vit par la foi, comme un étranger dans ce pays que Dieu lui a pourtant donné en héritage. Il se sait observé par les habitants et comprend qu'il doit se séparer de Lot, pour éviter de donner le spectacle, déshonorant pour la gloire de Dieu, de disputes entre frères. Mais il ne fait pas valoir ses droits et s'en remet à Dieu. Il laisse délibérément son neveu choisir ce qui attire son cœur, la meilleure portion, le pays le plus riche (Gen. 13:10, 11). Aussi Dieu veille sur lui. Melchisédec vient le fortifier à la veille d'une épreuve plus dangereuse encore. Le roi de Sodome, figure frappante du Prince de ce monde, lui propose un séduisant marché : «Donne-moi les personnes (littéralement : les âmes) et prends les biens pour toi» (Gen. 14:21). Combien sont tombés dans ce terrible piège ! Mais Abraham répond : «J'ai levé ma main [= j'ai juré] vers l'Éternel, le Dieu Très haut, possesseur des cieux et de la terre : si depuis un fil jusqu'à une courroie de sandale, oui, si de tout ce qui est à toi, je prends quoi que ce soit» (Gen. 14:22, 23). Sa véritable richesse, Abraham l'a compris, c'est Dieu lui-même (Job 22:24, 25). Et si un chrétien a une appréciation claire de sa position, il suivra assurément le même sentier.

### 3 La piété avec le contentement

Il sait qu'aujourd'hui les richesses matérielles NE SONT PLUS la récompense divine, accordée à ceux qui font le bien. Au contraire, elles mettent sérieusement à l'épreuve ceux qui les possèdent, car il est difficile de ne pas se confier, tant soit peu, en elles. Allons-nous garder notre caractère d'étranger dans ce monde qui a rejeté Christ, résister aux séductions de l'Ennemi qui emploie les mêmes moyens qu'avec les incrédules ? Là où le Seigneur, notre Seigneur, n'avait pas un lieu pour reposer sa tête, pourrions-nous chercher à vivre dans les délices de la terre ? Cet or et cet argent rouillés dont parle Jacques (5:3-5), ont-ils encore de l'attrait pour nos cœurs ? Combien de temps passons-nous à poursuivre la satisfaction de besoins artificiels que l'Ennemi a réussi à nous présenter comme indispensables ? «Ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans un piège, et dans plusieurs désirs insensés et pernicieux... c'est une racine de toutes sortes de maux que l'amour de l'argent : ce que quelques-uns ayant ambitionné, ils se sont égarés de la foi et se sont transpercés eux-mêmes de beaucoup de douleurs» (1 Tim. 6:9, 10). L'apôtre nous met en garde, mais il nous indique aussi le remède : «La piété avec le contentement est un grand gain» (1 Tim. 6:6 ; Hébr. 13:5). Le chrétien a des biens meilleurs et permanents, ses besoins sur la terre devraient être vite satisfaits : «Ayant la nourriture et de quoi nous couvrir, nous serons satisfaits» (1 Tim. 6:8). Bien des carrières chrétiennes auront été, sinon ruinées, du moins très appauvries par l'amour de l'argent et l'amitié du monde (Jacq. 4:4). L'action sanctifiante de la Parole est étouffée par la tromperie des richesses (Matt. 13:22) et le croyant reste sans fruit pour Dieu. Quelqu'un appelé frère peut devenir un avare, ou même en venir à enseigner ce qui ne convient pas, pour un gain honteux (1 Cor. 5:11 ; Tite 1:11).

Seule une communion constante avec le Seigneur pourra nous garder de si terribles dangers. Si au lieu de chercher nos propres intérêts, nous avons vraiment les siens en vue, il pourvoira à tous nos besoins (Matt. 6:25, 30-32 ; Phil. 4:19). Tout ce qui paraît nous appartenir, nos capacités, notre temps, nos richesses même, est Sa propriété. Le chrétien est donc un économe [= intendant, gérant], il gère les biens de son Maître. Il devrait toujours avoir devant lui le tribunal de Christ et s'appliquer avec ardeur à lui être agréable (2 Cor. 5:9, 10). S'il est fidèle dans les petites choses, qui sans cesse mettent à l'épreuve la réalité du cœur, son Seigneur pourra lui confier les vraies richesses, les trésors du sanctuaire (Luc 16:10-12).

### 4 Christ le modèle — Les Macédoniens

Notre modèle, c'est Christ, dans son dévouement complet au Père et son immense amour vis-à-vis de sa créature coupable. «Vous connaissez la grâce de notre Seigneur Jésus Christ, comment, étant riche, il a vécu dans la pauvreté pour vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis» (2 Cor. 8:9). De la gloire éternelle, il a daigné s'anéantir. Il a été ici-bas le Pauvre (Ps. 40:17 ; 41:1) pour que nous puissions partager avec lui ses richesses insondables.

La contemplation de ce merveilleux travail de la grâce de Dieu en Christ sera la source et le motif de notre libéralité. Il en était ainsi pour ces Macédoniens qui s'étaient «donnés premièrement au Seigneur». C'est la première chose qu'il convient de faire, car Il s'est acquis tous les droits sur nous à la croix (2 Cor. 8:5 ; 1 Cor. 6:19, 20). Puis, dépassant les espérances de l'apôtre, ils s'étaient donnés aux saints, par la volonté de Dieu (2 Cor. 8:5). Leurs circonstances étaient pourtant des plus difficiles. À vue humaine, tout se liguaît pour les empêcher d'être libéraux. Une profonde pauvreté matérielle s'accompagnait d'une grande épreuve de tribulation (comme à Smyrne : Apoc. 2:8-10). Mais une si grande joie se liait chez eux au privilège de donner (voir aussi 1 Chron. 29:9), qu'ils avaient demandé avec de grandes instances la grâce et la communion de ce service envers les saints. Cette grâce leur avait été accordée et, le moment venu, ils avaient agi avec diligence, selon leur pouvoir et au-delà de leur pouvoir ! (2 Cor. 8:3, 4). Pendant l'année de la sécheresse, ils ne cessaient de porter du fruit (Jér. 17:8). Les épreuves, les privations produisent-elles de tels effets de la grâce dans nos vies ?

### 5 Un coeur large

Ne donnons pas à regret ou par contrainte (Deut. 15:18 ; Philémon 14). Dieu aime celui qui donne joyeusement. Ce doit être un fruit spontané de la grâce arrivant à maturité dans un cœur bien disposé. Si nous éprouvons du regret à donner, c'est que nous sommes encore sous la puissance de Mammon. Beaucoup de croyants se plaignent de manquer de joie, de fraîcheur spirituelle. N'est-ce pas parfois par manque de libéralité ? Sous divers prétextes, le cœur et la main restent fermés, nous montrons notre égoïsme foncier (Deut. 15:7-10). Demandons à Dieu un cœur large, comme celui de cette veuve dont parlent Marc 12:41-44 et Luc 21:1-4. Il y avait là plusieurs riches qui jetaient beaucoup et avec ostentation dans le trésor du temple. Cette pauvre femme aurait pu penser : J'ai si peu, qu'est-ce à côté de tout cet argent ?... Mais non, elle a tout donné. Ce n'étaient que deux pites qui font un quadrat... Le Seigneur regardait comment la foule jetait au trésor. Il agit toujours ainsi, rien ne Lui échappe et c'est le «comment» qui lui importe. Pour les hommes, cette veuve agissait d'une manière imprévoyante, incompréhensible. Mais Celui qui sonde les cœurs et les reins donne son estimation, la seule qui vaille, mesurée avec le sicle du sanctuaire (Lév. 27:25). «En vérité, je vous dis que cette pauvre veuve a plus jeté au trésor que tous ceux qui y ont mis ; car tous y ont mis de leur superflu, mais celle-ci y a mis de son indigence, tout ce qu'elle avait, toute sa subsistance». Elle était riche en foi (Jacq. 2:5), elle se confiait entièrement en Dieu, il était tout pour elle.

Où en sommes-nous à cet égard ? Ce n'est pas l'importance de nos dons, mais le sacrifice qu'ils impliquent qui a du prix pour le Seigneur. Soyons attentifs à ne pas le frustrer (Mal. 3:8-10). Il sait ce que nous gardons pour nous-mêmes ; que de fois peut-être Lui avons-nous offert un sacrifice qui ne coûtait rien (2 Sam. 24:24 ; Mal. 1:7, 8) ?



Marie de Béthanie aussi était de ceux qui donnent avec joie. Elle était fortement critiquée, nous l'avons vu, par son entourage, mais quelle joie pour le Seigneur de dire : «Ce qui était en son pouvoir, elle l'a fait» (Marc 14:8) ! Quel encouragement ! Notre adoration, nos dons, notre service recevront de Lui leur véritable appréciation (1 Cor. 4:3-5) et cette pensée suffit au chrétien dévoué (Héb. 13:15, 16). Quelle grâce, s'il peut être dit : «Le Seigneur en a besoin», Lui, le Créateur de toutes choses ! Montrerions-nous moins de promptitude que cette personne dont Jésus pouvait dire : «et aussitôt il les enverra» ? (Matt. 21:1-3). La Parole de Dieu nous donne de tels exemples pour nous stimuler. Les saints à Corinthe étaient beaucoup plus favorisés que ceux de Macédoine. Mais leur libéralité serait-elle à la mesure de leur aisance ? Trop souvent, dans la prospérité, les cœurs se dessèchent trop occupés des choses de la terre. L'apôtre, dirigé par le Seigneur, sent le besoin de mettre à l'épreuve la sincérité de l'amour des Corinthiens : Vous avez été prompts à vouloir, leur dit-il, eh bien, maintenant, achevez aussi de faire (2 Cor. 8:11). Nos bonnes intentions ne peuvent suffire. Il convenait devant Dieu que leur abondance supplée aux besoins des pauvres en Judée, de sorte qu'il y ait égalité. Il convient aussi que celui qui enseigne participe à nos biens temporels. L'ouvrier est digne de son salaire (1 Cor. 9:14 ; 1 Tim. 5:18 ; Gal. 6:6). «Celui qui sème chichement moissonnera aussi chichement, et celui qui sème libéralement moissonnera aussi libéralement» (2 Cor. 9:6 ; Prov. 11:25). Accumuler les biens que Dieu met à notre disposition, c'est les détourner du but pour lequel il les place entre nos mains. «Ceux qui sont riches» (1 Tim. 6:17-19) sont responsables d'en user selon Dieu, sans s'enorgueillir (Jér. 9:23). Ce n'est pas dans l'argent ou dans les plaisirs de ce monde que l'on peut «saisir ce qui est vraiment la vie», mais dans la connaissance de Dieu et à son service.

## 6 Des administrateurs fidèles

Pour être un administrateur fidèle (1 Cor. 4:2), demandons à Dieu du discernement, un esprit de prière. Agir au gré de nos préférences, ce ne serait pas servir le Seigneur. Ceux auxquels l'assemblée confie une responsabilité particulière dans l'administration des dons, ne veilleraient-ils pas avec le plus grand soin à ce qui est honnête devant Dieu, mais aussi devant les hommes ? Dans cette abondance qu'il administrait, avec ses compagnons de service, l'apôtre s'y appliquait (2 Cor. 8:18-24). N'oublions pas que Dieu est puissant pour faire abonder toute grâce envers celui qui donne avec générosité. Il le bénit (Prov. 28:27) et augmente les fruits de sa justice. Il s'agit de la justice pratique, d'une marche fidèle qui est «par Jésus Christ à la gloire et à la louange de Dieu» (2 Cor. 9:10 ; Phil. 1:11). Ceux qui sont au bénéfice de cette libéralité en discernent la vraie source et glorifient Dieu (Matt. 5:16 ; 2 Cor. 9:13). Ainsi «l'administration de cette charge, non seulement comble les besoins des saints, mais aussi abonde par beaucoup d'actions de grâces rendues à Dieu» (2 Cor. 9:12). Paul peut se réjouir d'un tel effet de la grâce et c'est notre part aussi. Ses pensées s'élèvent tout naturellement vers le Dispensateur de tout don parfait. Il s'écrie dans un élan joyeux du cœur : «Grâces à Dieu pour son don inexprimable !» Ainsi le plus simple don du plus simple croyant, s'il est offert en Son nom, est un parfum d'agréable odeur, un sacrifice acceptable pour Dieu, et produit la louange dans le cœur de ceux qui en sont les objets ou les témoins. Ne vaut-il pas la peine pour chacun de cultiver avec soin cette «grâce» de donner ?

Faisons toutes choses dans le sentiment de la présence de Dieu et à la lumière de l'éternité. Quand le Seigneur était ici-bas, ses pieds étaient sur la terre, mais, en esprit, il était toujours dans le ciel. Il avait constamment devant lui les intérêts et la gloire de son Père. Soyons ses imitateurs. Ne nous laissons détourner ni par l'amour de l'argent ni par aucune autre convoitise. Nous disons volontiers que notre bourgeoisie est dans les cieus (Phil. 3:20). Comment alors nous laisserions-nous troubler du trouble de ceux qui ont leur part sur la terre, comment serions-nous absorbés à poursuivre les mêmes buts ? Soyons fidèles dans ce qui est très petit. Ne désirons-nous pas que notre Sauveur et Seigneur nous dise tout à l'heure : «Entre dans la joie de ton Maître» (Matt. 25:21) ?

### **VOUS ÊTES ACCOMPLIS EN LUI Colossiens 2 v. 8 à 23 par Philippe Tapernoux**

ME 1920 p. 295-299, 307-312

Nous trouvons ici les deux formes de mal par lesquelles, dès le début, l'ennemi a cherché à miner l'Église : 1° La philosophie (v. 8) ou sagesse humaine qui s'efforce de pénétrer dans le domaine de l'inconnu sans Dieu, et qui, sous l'influence de Satan, invente ce qu'elle ne connaît pas et pervertit les âmes par ses mensonges. 2° Les traditions légales qui, s'adressant à l'homme dans la chair, annulent la vérité de sa mise entière de côté et de son jugement à la croix. L'Évangile proclame la ruine complète du premier Adam et, par la mort et la résurrection de Christ, la rédemption accomplie pour ceux qui croient. Le système légal sous lequel l'adversaire cherchait à replacer les chrétiens de Colosses est appelé ici «les éléments du monde» : c'est une religion qui s'appliquait à l'homme déchu vivant ici-bas dans la chair. Or, la croix est la fin d'un tel être : pour la foi, le jugement qui a atteint Christ a frappé avec Lui tous ceux qui lui appartiennent : c'est notre mort. Nous acceptons ce jugement et le réalisons devant Dieu en croyant sa Parole ; nous apprenons aussi qu'en Christ ressuscité, nous possédons une vie nouvelle, étant vivifiés ensemble avec Lui (v. 13).

Si nous avons reçu la vérité précieuse de notre identification avec Christ, dans sa mort et sa résurrection, nous ne chercherons plus à faire revivre un être que Dieu a condamné à la croix et qui est mort et enseveli avec Christ, mais nous lui appliquerons la mort en pratique, en mortifiant les membres moraux qui le composent (Col. 3:7). L'ennemi cherchait, comme il l'a toujours fait dès lors, à ravir cette vérité aux saints, en les replaçant sous un joug d'ordonnances qui s'appliquaient au vieil homme et ont pris fin avec lui à la croix. Vouloir asservir les chrétiens à ces traditions judaïques, c'est nier l'efficacité de l'oeuvre de Christ et les séparer de sa Personne bénie. La philosophie lui dérobe sa gloire, et le légalisme annule son oeuvre et nous ravit les bénédictions qui en découlent pour nous. L'apôtre replace la vérité devant des croyants de Colosses, en proclamant les perfections de sa Personne et les résultats bénis de son sacrifice. Quant à la première : «En Lui habite toute la plénitude de la déité corporellement» (v. 9) ; quand au second, il nous donne une place de bénédiction parfaite devant Dieu en Lui (v. 10).

Non seulement toutes les gloires morales de la déité ont été manifestées en Lui ici-bas et le seront à toujours, mais, quant à la position qu'il occupe comme le second Homme monté en haut, il est au-dessus des anges : «Il est le chef de toute principauté et autorité» (v. 10). De plus, «nous sommes accomplis en Lui» ; nous lui sommes unis sur le terrain de la résurrection. Que pourrait-on ajouter pour rendre plus complètes de telles bénédictions ? Quelle offense faite à cette Personne adorable que de placer devant les siens un autre objet et de chercher à les séparer de Celui qui est souverainement aimable, «un porte-bannière entre dix mille» ! (Cant. 5:10). Rien ne lui manque, ni quant à l'excellence de ses gloires, ni quant à la place qu'il occupe comme Homme souverainement exalté et rien ne nous manque en Lui.

L'apôtre développe cette vérité de la perfection de la position chrétienne, en montrant comment la mort et la résurrection de Christ nous ont délivrés de tout ce qui s'opposait à la pleine bénédiction que Dieu s'était proposée pour nous. Il voulait ainsi délivrer les saints de tout retour à des ordonnances qui n'avaient plus aucune place dans la nouvelle création, où l'oeuvre de la rédemption les a amenés. Il voulait ainsi encourager les croyants à tenir ferme le Chef (2:19), en s'appropriant ce qu'il est et ce qu'il a fait. La circoncision (v. 11) était, dès la Genèse, le signe établi de Dieu d'une mise à part pour Lui de ceux qui étaient extérieurement en rapport avec Lui, comme son peuple sur la terre. Cette séparation pouvait être accompagnée d'une oeuvre divine dans l'âme de ceux qui en étaient les objets, comme c'était le cas d'Abraham et de tous les hommes de foi dans l'Ancien Testament. Mais pourquoi revenir à un signe extérieur de la chair, maintenant que nous possédons la réalité divine qu'il représente ? Le premier était le retranchement

d'une petite parcelle de chair, tandis que la circoncision spirituelle effectuée pour nous par la mort de Christ, est la mise entière de côté de l'homme en Adam, «le dépouillement du corps de la chair» (v. 11), c'est-à-dire de l'organisme de la chair vue comme un être moral complet devant Dieu, ou de l'homme dans sa condition adamique. Ainsi la mort de Christ nous apporte une délivrance parfaite de notre responsabilité d'hommes dans la chair, en mettant fin judiciairement à notre état adamique devant Dieu. Le baptême d'eau est le signe extérieur et le témoignage du jugement, en vertu duquel nous sommes morts et ensevelis avec Christ (v. 12). La circoncision. à laquelle nous avons part a été faite «sans main», mais elle n'en est pas moins réelle pour la foi. Elle découle de la «circoncision du Christ» (v. 12), c'est-à-dire sa mort à la croix qui est notre mort et qui fait disparaître pour toujours, de devant les yeux du Dieu saint, le premier Adam coupable et perdu. L'affranchissement consiste à recevoir cette vérité par la foi et à marcher dans la puissance de notre délivrance, en ayant Christ comme l'objet et la force de la nouvelle vie que nous avons en Lui sur le terrain de la résurrection. Car nous ne demeurons pas dans la mort : nous avons été «ressuscités ensemble par la foi en l'opération de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts» (v. 12). Nous sommes sortis de la mort, ayant été vivifiés ensemble avec Lui. Nous avons laissé derrière nous tout ce qui se rattachait à notre ancienne condition, nos péchés, le péché, le monde avec sa religion et sa philosophie, la puissance de Satan, la loi, et nous appartenons à ce Christ glorieux pour marcher après Lui en nouveauté de vie.

Le Saint Esprit rappelle aux Colossiens leur état précédent dans le paganisme : ils étaient «morts dans leurs fautes et dans l'incirconcision» (v. 13). Ils n'avaient, avant leur conversion, aucun lien ni extérieur, ni vital avec Dieu ; ils étaient «sans Dieu et sans espérance dans le monde» (Éph. 2:12). C'est dans cet état misérable que la grâce avait trouvé ces pauvres gentils qui avaient été «vivifiés ensemble» avec Christ (v. 12). Puis, l'apôtre parle des Juifs croyants : «nous avait pardonné toutes nos fautes». Le «nous» s'applique à ces derniers, en contraste avec «vous» nations. La vie et le pardon sont les deux bénédictions du salut que nous apporte l'Évangile et que nous réalisons ici-bas par la foi, en attendant la gloire. Les Juifs étaient sous une obligation spéciale, en suite de leur place de peuple responsable de Dieu sur la terre. En se plaçant sous la loi, ils avaient, pour ainsi dire, signé une cédula (\*), s'engageant à obéir à ses exigences. Tels étaient les termes de l'alliance que Dieu avait contractée avec Israël. Cette obligation était «contraire» à celui-ci, car elle le plaçait sous une responsabilité à laquelle il lui était impossible de satisfaire ; elle a été «clouée à la croix» (v. 14). La sentence de malédiction qu'elle prononçait contre les transgresseurs est tombée sur notre substitut, à l'heure solennelle où il fut fait péché pour nous. En outre, il y eut, dans sa résurrection triomphante, une manifestation glorieuse de sa victoire sur toute la puissance de l'ennemi. Les «principautés et les autorités» (v. 15) sont les puissances spirituelles de méchanceté qui sont dans les lieux célestes (Éph. 6:12). Quelle consolation pour nous de savoir que, bien que l'heure où ce terrible pouvoir du mal sera définitivement brisé sous nos pieds (Rom. 16:20) n'ait pas encore sonné, nous participons à la victoire de Christ et n'avons plus à faire qu'avec «les artifices du diable», sa puissance sur nous ayant été détruite à la croix. Pour résister à ses ruses, nous avons besoin d'être revêtus de «l'armure complète de Dieu» (Éph. 6:11).

(\*) Col. 2:14 : ou «écrit» ou «obligation» — obligation à laquelle quelqu'un est soumis par sa signature

Ainsi, par la victoire de Christ et notre union avec lui sur le terrain de la résurrection, nous sommes délivrés de tous les ennemis qui étaient contre nous : 1° Nos fautes ont été pardonnées (v. 13) ; 2° le péché dans la chair a été jugé et nous sommes délivrés de notre condition d'hommes en Adam (v. 11). 3° Notre mort avec Christ nous sépare du monde avec sa religion et sa fausse sagesse (v. 12). 4° L'obligation sous laquelle la loi plaçait les Juifs a été clouée à la croix (v. 14). 5° Enfin nous sommes délivrés de la puissance de Satan sous laquelle nous étions tenus captifs (v. 15).

L'apôtre conclut son appel à la conscience des saints, en résumant tous les bienheureux résultats qui découlent de l'oeuvre de la rédemption pour notre délivrance : Pourquoi se laisser juger à propos d'une ordonnance, d'un jour de fête ou de quelque autre prescription légale, qui pouvaient avoir leur place lorsque, sous l'ancienne alliance, l'homme était encore mis à l'épreuve, ou comme «ombre des choses à venir» (v. 16, 17), mais qui avaient été complètement annulés dans la nouvelle création où Christ glorifié est tout ? «Le corps est du Christ» : il est la substance et la réalité des ombres de la loi, l'antitype des types, l'accomplissement des promesses : «Car, autant il y a de promesses de Dieu, en lui est le oui et en lui l'amen, à la gloire de Dieu par nous» (2 Cor. 1:20). Je puis voir l'ombre d'une personne qui s'approche, avant d'apercevoir celle-ci, et distinguer ainsi vaguement ses traits, mais quand nous nous rencontrons, je ne m'occupe plus de son ombre.

Les conséquences de ce retour aux ordonnances sont bien sérieuses. Il y a une gradation frappante dans cette activité de l'adversaire et dans ses résultats. D'abord il cherche à séduire les saints «par des discours spécieux» (v. 4). Puis, ceux qu'il a entraînés deviennent la proie de ses instruments (v. 8). Ensuite, ces derniers les jugent (v. 16) s'ils ne se conforment pas aux ordonnances légales. Enfin ceux qui persévèrent dans cette voie seront «frustrés du prix du combat» (v. 18). On ne peut pas perdre le salut, mais on peut bien perdre la récompense promise au vainqueur. Il faut combattre maintenant pour la vérité ; le fruit de la lutte apparaîtra plus tard (2 Tim. 4:8). Ceux qui s'engagent dans la voie du légalisme et de la philosophie font «leur volonté propre», non celle de Dieu. Il y a souvent une apparente humilité dans la fausse doctrine. Il semblait que c'était s'abaisser que de vouloir rendre culte aux anges : c'était, au contraire de l'orgueil (v. 18), car c'était chercher à ravir ce que Dieu n'avait pas fait connaître à l'homme. Toutes les spéculations de l'esprit humain relativement à ce domaine ne sont donc que l'activité des «pensées de la chair». L'entendement de la créature déchue étant rempli de ténèbres par son éloignement de la vraie lumière, les raisonnements auxquels il se livre en dehors de la révélation divine sont vains et sans fondement. Qu'il est triste de penser que des personnes faisant profession d'appartenir à Christ peuvent être entraînées dans une telle voie !

Aussi, combien nous est nécessaire l'exhortation à tenir ferme le Chef (v. 19) pour être gardés des séductions de l'ennemi ; nous avons à maintenir fermement la gloire personnelle de Christ et la vérité de notre union avec Lui, de laquelle découlent toutes nos bénédictions. C'est de Lui, le Chef ou la Tête du corps, que procèdent la vie et la nourriture du corps. Il y a, dans ce dernier, «des jointures et des liens» (v. 19) qui servent à l'alimentation des membres du corps. En outre, chaque membre est dépendant de l'ensemble : si ma main est malade, elle ne peut pas se soigner elle-même ; elle a besoin de secours d'autres parties du corps. Ce sentiment de notre dépendance du Seigneur et les uns des autres doit nous tenir dans l'humilité, et nous aider à réaliser la place que nous avons à occuper, pour le bien et l'accroissement de l'ensemble (1 Cor. 13).

Les ordonnances supposent que l'homme dans la chair vit encore ; or, «si nous sommes morts» (c'est-à-dire puisque, car le si est affirmatif ici), pourquoi établir des ordonnances qui s'appliquent à des hommes vivant dans la chair et non à des morts ? Elles n'ont aucune place dans le nouvel ordre de choses, fondé sur la mort et la résurrection de Christ, dans lequel nous avons été introduits par la foi : les traditions ont «une apparence de sagesse en dévotion volontaire et en humilité», mais, tout en n'épargnant pas le corps (v. 23), elles donnent de l'importance à la chair et la satisfont. Les tendances de celle-ci sont très variées et Satan sait très bien adapter ses pièges aux divers besoins du coeur naturel. Il n'est jamais plus dangereux que lorsqu'il revêt ses appâts d'un manteau religieux. Les uns cherchent la satisfaction dans les plaisirs, d'autres dans les honneurs, d'autres dans une piété de formes ; l'ennemi sait prendre chaque coeur dans le filet qui lui convient le mieux : la grâce et la puissance de Dieu peuvent seules nous en délivrer.

Toutes ces ordonnances sont «selon les commandements et les enseignements des hommes» (v. 22) et non de Dieu. Elles sont destinées à périr et ne font pas partie de cet ordre de choses immuables dans lequel l'oeuvre de Christ nous a amenés.

Puissions-nous posséder les sentiments et les dispositions qui nous sont nécessaires pour réaliser notre place de membres du corps de Christ, en jouissant de notre union avec lui, le Chef glorieux. Écoutons pour cela l'exhortation de l'apôtre : «Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à présenter vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est votre service intelligent» (Rom. 12:1-3).

### **Enracinés et édifiés en Lui Colossiens 2:7 par Marc Tapernoux**

#### **Table des matières**

- 1 L'Amour de Dieu
- 2 Christ
  - 2.1 Sa Personne
  - 2.2 Son œuvre
  - 2.3 La position du croyant en Christ
  - 2.4 Christ en vous
- 3 Marcher en Christ
  - 3.1 L'obéissance
  - 3.2 L'amour
  - 3.3 La vigilance
  - 3.4 L'humilité
  - 3.5 Le service
  - 3.6 Le témoignage
  - 3.7 Jusqu'à Lui
- 4 Le combat chrétien
  - 4.1 Satan
  - 4.2 La chair
  - 4.3 Le monde
  - 4.4 La loi
  - 4.5 Lutte et victoire
  - 4.6 Chutes et restauration
  - 4.7 La sanctification
  - 4.8 Souffrance
- 5 Les ressources du croyant
  - 5.1 Le ministère de Christ
  - 5.2 Le ministère du Saint Esprit
  - 5.3 La Parole de Dieu
  - 5.4 La foi
  - 5.5 La prière
  - 5.6 La communion
  - 5.7 Paix et repos
  - 5.8 La joie
  - 5.9 L'espérance

#### **Avant-propos**

Au cours de mes lectures, j'ai pris l'habitude, depuis quelques années, de noter les pensées me paraissant particulièrement édifiantes, afin de pouvoir les méditer de nouveau ultérieurement. J'en ai recueilli une telle bénédiction qu'il m'a paru utile, après en avoir référé à plusieurs frères expérimentés, de publier ces notes, dans l'idée qu'elles pourraient être utiles à d'autres personnes.

Afin de rendre la lecture de ces pensées aussi profitables que possible, je les ai groupées par sujet. Puisse ce recueil contribuer à affermir la foi du lecteur et l'aider à croître dans la grâce et dans la connaissance de notre Sauveur et Seigneur Jésus Christ !

Berne, septembre 1964

#### **1 L'Amour de Dieu**

L'on ne peut avoir en Jésus une foi réelle, sans aimer sa Personne, parce qu'il est la pleine expression de l'amour de Dieu, amour dont la perfection ne se trouve nulle autre part.

Christ s'est abaissé au plus bas, afin qu'il n'y eût aucun être humain, fût-ce le plus misérable, qui ne sentît que Dieu était près de lui en bonté, entièrement accessible pour lui, venu jusqu'à lui. L'amour de Dieu a ainsi trouvé dans la misère de l'homme l'occasion de son parfait exercice, l'occasion de montrer qu'il n'y a aucun besoin où il ne se trouve pas présent et auquel il ne puisse répondre.

Nous avons besoin d'être constamment renouvelés, sinon l'énergie spirituelle ne se maintient pas. Ce n'est pas le progrès dans la connaissance qui opère ce résultat ; ce qui importe, c'est que nous demeurions près de Dieu. C'est là que l'amour, son amour agissant dans nos âmes, se maintient et se développe.

Si nous connaissions un peu plus la consolation et la joie qu'il y a à nous désaltérer à la plénitude de l'amour de Dieu, nous sentirions que les circonstances sont le néant même.

Il y a, dans l'essence divine, deux perfections infinies que l'Esprit Saint résume de la manière suivante : Dieu est amour, Dieu est lumière. Ces deux côtés de sa gloire ne doivent pas être confondus et sont aussi importants l'un que l'autre. Chacun d'eux a sa manifestation dans les actes et les voies de Dieu envers l'homme. L'amour de Dieu prend envers lui le caractère de grâce, à cause de son état de péché qui rend nécessaire le déploiement de cette grâce. La lumière se manifeste dans une sainteté infinie qui repousse le mal et le juge. La croix a été la manifestation parfaite de ces deux aspects de la gloire de Dieu ; elle a permis à Dieu de sauver le pécheur, en ôtant le péché par la mort expiatoire du Rédempteur. Reçue par la foi, la vie nouvelle communiquée par le Saint Esprit au croyant a les caractères de sa source. Elle vient de Dieu ; elle aime, prouvant ainsi son origine divine : « Quiconque aime est né de Dieu » (1 Jean 4:7). L'amour est donc le fruit et la manifestation de la nature divine qui, en nous, a les mêmes caractères qu'en Celui qui en a été ici-bas l'expression parfaite. L'autre caractère fondamental de la nature divine, la lumière, fait des rachetés des « enfants de lumière » appelés à manifester cette lumière dans les fruits qu'elle produit : « Or le fruit de la lumière consiste en toute bonté, et justice, et vérité » (Éph. 5:9).

« Mon fils... était perdu, et il est retrouvé » — voilà le cœur de la parabole de Luc 15. Il n'est pas question de ce que le fils a souffert, mais de ce que le père a perdu. C'est lui qui souffre ; c'est lui qui perd. Une brebis est perdue : Qui en supporte la perte ? Le berger. Une pièce d'argent est perdue : Qui en supporte la perte ? La femme. Un fils est perdu : Qui en supporte la perte ? Le père.

## **2 Christ**

### **2.1 Sa Personne**

Le Fils de l'homme est un titre d'une signification très étendue. Il exprime l'homme dans sa perfection, un homme selon Dieu. Il nous dit, en quelque sorte, que l'homme se tient comme un être nouveau en Jésus, et qu'en Lui, se voit la beauté humaine et morale dans toute sa plénitude. Mais ce n'est pas seulement toute cette perfection morale qui est exprimée dans ce titre de « Fils de l'homme », ce sont toutes ses souffrances et toutes ses gloires se rapportant à lui comme tel. Comme Fils de l'homme, il fut humilié (Ps. 8), mais comme tel il est aussi exalté à la droite de la Majesté dans le ciel (Ps. 80). Comme tel, il n'avait pas un lieu où reposer sa tête (Luc 9:58), mais comme tel aussi, il vient à l'Ancien des jours pour prendre le royaume (Dan. 7:13). Le jugement lui est donné comme tel (Jean 5). Il est prophète, sacrificateur et roi comme tel, héritier et Seigneur de toute chose, Tête et Époux de l'Église. Comme Fils de l'homme, il a le pouvoir, sur la terre, de pardonner les péchés (Mat. 9:6) et il est le Seigneur du sabbat (Marc 2:28), bien qu'il doive rester trois jours et trois nuits dans le sein de la terre (Mat. 12:40). Comme Fils de l'homme, il était le semeur fatigué, et il sera comme tel le glorieux moissonneur de la moisson. Il a été crucifié et ressuscité comme tel (Mat. 17:9, 22, 23). Mais comme Fils de l'homme, il avait constamment sa propre place dans le ciel (Jean 3:13-14). Et comme le Fils de l'Homme, il est le centre de toutes choses, célestes et terrestres (Jean 1:52).

Ainsi ce titre du Seigneur a une portée très étendue et très élevée ; il se lie étroitement à sa personne avec toutes ses douleurs, mais aussi avec toutes ses dignités, excepté naturellement ce qu'il possède en lui-même comme étant « Dieu sur toutes choses béni éternellement ». Il est l'Homme oint, le temple humain sans souillure, élevé au commencement par le Saint Esprit, puis rempli par lui (Luc 1:35 ; 4:1). Il est l'Homme abaissé qui chemina dans la douleur ici-bas jusqu'à la mort de la croix (Phil. 2). Il est l'Homme exalté, couronné maintenant de gloire et d'honneur et qui bientôt aura tout pouvoir (Héb. 2).

« Le chef du monde vient, et il n'a rien en moi ». Homme parfait, descendu du ciel pour accomplir la volonté de Dieu, Christ a marché au milieu de la souillure de ce monde sans en être atteint ; il a subi tous les assauts de l'ennemi et la haine des hommes ; il est arrivé au terme de sa course dans ses perfections absolues, aussi propre pour rentrer dans la gloire que lorsqu'il la quitta, sans avoir besoin de passer par la mort.

Le Seigneur Jésus est en lui-même le résumé de toutes les beautés et de toutes les perfections possibles.

Dans quelque relation que notre bien-aimé Seigneur nous soit présenté, quelque office qu'il remplisse, quelque œuvre qu'il accomplisse, quelque position qu'il occupe, ses gloires personnelles rayonnent de tout leur éclat divin.

Le Seigneur Jésus ne fut jamais plus visiblement présenté comme « le saint de Dieu » que lorsqu'il fut fait péché sur le bois maudit. L'odieux et la noirceur de ce avec quoi il était identifié sur la croix, ne servait qu'à faire ressortir plus clairement qu'il était « très saint ». Quoique portant le péché, il était sans péché. Quoique endurant la colère de Dieu, il était les délices du Père. Quoi que privé de la clarté de Dieu, il habitait dans le sein du Père.

La vision de Jésus crucifié, la vision de Jésus ressuscité et glorifié, voilà ce qu'il nous faut. Voilà ce qui produira dans notre vie des fruits bénis, des œuvres bénies. C'est en contemplant Christ que nous sommes transformés, de gloire en gloire, à son image. Que cette vision nous soit donnée, et que nous puissions refléter quelque chose de sa lumière !

Au ciel, tout regard sera fixé sur Jésus, tout cœur sera occupé de Jésus, le seul cri éternel, universel et unanime sera : « Tu es digne ».

Dans le Christ Jésus, « autant il y a de promesses de Dieu, en lui est le oui et en lui l'amen, à la gloire de Dieu par nous » (2 Cor. 1:20). Il n'y a pas de non quand il s'agit de Christ. Tout est « oui », tout est divinement établi et fixé.

La prérogative de la foi chrétienne consiste en ceci, que tout ce qu'elle a et tout ce qu'elle offre est concentré dans une Personne. C'est ce qui fait sa force, alors que tant d'autres choses ont prouvé leur faiblesse. Elle n'a pas simplement une délivrance, mais un Sauveur ; non la rédemption seulement, mais un Rédempteur. Et quelle différence entre nous soumettre à un ensemble de règles et nous jeter sur un cœur qui bat, entre accepter un système et nous attacher à une Personne ! Notre bénédiction consiste en ce que nos trésors sont amassés dans une Personne qui n'a pas été seulement pour une génération, dans un Docteur présent et un Seigneur vivant pour toutes les générations successives, Celui qui a été mort, mais qui est présent et vivant pour tous.

Dans les relations du Seigneur Jésus avec le monde qui l'entourait, nous le voyons à la fois comme un Victorieux, un Souffrant, et un Bienfaiteur. Quelles gloires morales brillent dans un tel ensemble ! Il a vaincu le monde, refusant toutes ses séductions. Il a souffert de sa part, rendant témoignage contre sa manière de faire. Il lui faisait du bien, en dispensant incessamment le fruit de sa grâce et de sa puissance. Les tentations de ce monde firent de lui un Vainqueur, ses souillures et ses inimitiés en firent celui qui souffrait, ses misères en firent un Bienfaiteur. Quel concours merveilleux !

### **2.2 Son œuvre**

Nos sentiments ne sont pas à la mesure de ce que Dieu est envers nous ; tout est absolument accompli ; nous ne pouvons rien ajouter par notre joie ou notre affliction à l'œuvre parfaite de Christ. Ce n'est pas ce que nous pensons de l'œuvre de Christ, mais ce que Dieu en pense, qui sauve ; et notre connaissance, par la foi, de ce que Dieu en pense, nous donne la paix. Dieu dit aux Israélites en Égypte, non pas : Lorsque vous verrez le sang, je passerai par-dessus vous, mais : « Quand je verrai le sang ». C'est lui qui a été offensé, c'est lui qui juge et c'est lui qui a accepté la rançon en justice comme il l'a donnée en amour. Il est fidèle et juste pour nous pardonner. Christ a fait la paix par le sang de sa croix. Il a tout fait et ne nous a rien laissé à faire, sinon à lui rendre grâce et à le louer. Afin que tout puisse être grâce, Dieu a voulu que ce soit par la foi que nous saisissons le salut, et quoique la foi produise d'immenses effets, elle n'ajoute rien à la chose qu'elle croit. Christ et l'efficacité de son œuvre doivent être et sont devant Dieu tout ce que je suis appelé à croire qu'ils sont, avant que je le croie.

Tout ce que la mort peut nous faire, c'est de nous retirer de la scène où elle exerce sa puissance, pour nous faire entrer dans celle où elle n'a aucune puissance. Au lieu de craindre la mort, nous rendons grâce à Celui qui nous a donné la victoire par Jésus.

La puissance de Dieu lui-même, telle qu'elle a agi en Christ lors de sa résurrection, opère en nous pour nous donner la nouvelle position dans la vie. Cette vie implique, par le fait même que nous la recevons, que nous sommes pardonnés parfaitement et pour toujours. Nous étions sous le poids de nos péchés, et morts dans nos péchés : Christ s'est placé sous ce poids, et il est mort pour nous. En ressuscitant, Christ a laissé derrière lui la mort et le poids de la condamnation sous laquelle nous étions ; nous aussi, nous avons été ressuscités avec Lui. Nous avons donc, comme Lui et avec Lui, laissé tout ce poids de péchés et de condamnation derrière nous, avec la mort dont nous avons été délivrés. Ainsi, Dieu nous fait sortir de la mort et de la condamnation, avec Christ qui les a subies pour nous.

Quelle valeur a, pour Dieu, le sang de l'Agneau ! Qui, sur la terre, pourrait décrire la puissance sanctifiante et rédemptrice du sang de Jésus ? Il délivre le pécheur de l'esclavage du monde et du péché, et justifie Dieu quand il fait miséricorde. Il est le fondement de toutes nos bénédictions terrestres et nous donne droit aux plus riches bénédictions célestes. Il nous a ouvert l'accès au trône du Père et nous rend propres pour y paraître comme des enfants bien-aimés. Il a déchiré la voile et ouvert à l'adorateur le lieu très saint. Il répond aux exigences les plus élevées de Dieu, comme aux besoins les plus profonds de l'homme.

Seul un homme altéré connaît la valeur de l'eau, et seule une âme altérée connaît la valeur de l'eau vive.

Tout ce qu'il y avait à faire, Dieu lui-même l'a fait ; et assurément il ne condamnera pas sa propre œuvre. La justice qui était requise, Dieu lui-même l'a fournie ; lui, certainement, n'y trouvera aucun défaut. Voir, des yeux de la foi, Jésus cloué à la croix et assis sur le trône, est quelque chose qui doit donner à la conscience une paix solide, et au cœur une parfaite liberté. Nous pouvons regarder dans la tombe et la voir vide, nous pouvons regarder le trône en haut et le voir occupé, et continuer notre chemin tout joyeux. Un Christ ressuscité est la preuve éternelle d'une rédemption accomplie ; et si la rédemption est un fait accompli, la paix du croyant est une vraie et stable réalité.

Nous n'aurions qu'une idée bien incomplète du mystère de la croix, si nous n'y voyions que ce qui répond aux besoins de l'homme comme pécheur. Il y a, dans la mort de Christ, des profondeurs qui sont hors de la portée de l'homme et que Dieu seul a pu sonder.

Aucun homme, ni aucun ange ne peut sonder jusqu'au fond le mystère de la mort de Christ ; mais nous pouvons en discerner au moins quelques caractères qui, à eux seuls, rendent déjà cette mort précieuse, au-delà de toute expression, pour le cœur de Dieu. C'est de la croix que Dieu recueille sa plus riche moisson de gloire. Il n'aurait pu, d'aucune autre manière, être glorifié comme il l'a été par la mort de Christ. C'est dans l'abandon volontaire que Christ fait de lui-même à Dieu, que la gloire divine reluit dans tout son éclat ; et c'est dans cette offrande que Christ a faite de lui-même que fut posé le solide fondement de tous les conseils divins : la création était insuffisante pour cela.

Christ a tellement pris la place du croyant sur la croix — celui-ci était si entièrement identifié avec lui — tous les péchés du croyant lui ont été alors si complètement imputés, que toute question de culpabilité du croyant, toute idée de jugement ou de colère, auxquels il serait exposé, est éternellement mise de côté. Tout a été réglé sur le bois maudit, entre la Justice divine et la Victime sans tache. Et maintenant le croyant est aussi absolument identifié avec Christ sur le trône, que Christ fut identifié avec lui sur la croix. La justice n'a plus aucun grief à élever contre le croyant, parce qu'elle n'a aucun grief à élever contre Christ. Il en est ainsi à jamais.

Le sang de Christ est la base de tout. C'est le principe de la justice de Dieu en justifiant un pécheur impie qui croit au nom du Fils de Dieu, c'est le principe de la confiance du pécheur pour s'approcher d'un Dieu saint, dont les yeux sont trop purs pour voir le mal. Dieu serait juste en condamnant le pécheur ; mais, par la mort de Christ, il peut être juste et justifier ceux qui croient — un Dieu juste et sauveur.

C'est par le sang, et rien que par le sang, que nous obtenons le pardon, la paix, la vie, la justice.

En tant que dernier Adam, Christ est la somme totale de l'humanité ; en tant que second Homme, il est la Tête d'une nouvelle race. Nous trouvons donc ici une double union — l'une est liée à sa mort, et l'autre à sa résurrection. En premier lieu, son union avec la race, en tant que « dernier Adam, a commencé historiquement à Bethléem, pour se terminer à la croix et au tombeau. Par elle, il a englobé en lui-même tout ce qui était en Adam pour l'apporter au jugement et à la mort. En second lieu, notre union avec lui, en tant que « second Homme », commence à la résurrection pour se terminer dans l'éternité — ce qui signifie pour ne jamais se terminer — car ayant dans sa mort mis de côté le premier homme en qui le dessein de Dieu avait été frustré, il est ressuscité comme la Tête, le Chef, d'une nouvelle race d'hommes, en qui ce dessein sera pleinement réalisé.

Ainsi, lorsque le Seigneur Jésus fut crucifié sur la croix, il fut crucifié comme le dernier Adam. Tout ce qui était dans le premier Adam fut rassemblé et mis de côté, en Lui. Nous y étions compris. En tant que dernier Adam, il a effacé la vieille race ; en tant que second Homme, il introduit la race nouvelle. C'est dans sa résurrection qu'il s'avance comme le second Homme, et là aussi, nous y sommes compris. « Car si nous avons été identifiés avec lui dans la ressemblance de sa mort (c'est-à-dire par la conformité à sa mort), nous le serons donc aussi dans la ressemblance de sa résurrection (c'est-à-dire par la conformité à sa résurrection) » (Rom. 6:5). Nous sommes morts en lui, le dernier Adam ; nous vivons en lui, le second Homme. La croix est ainsi la puissance de Dieu, qui nous fait passer d'Adam en Christ.

C'est le Juge lui-même qui a pris sur lui nos péchés et a subi à notre place le châtement que nous avons mérité. Comment pourrait-il anéantir sa propre œuvre expiatoire ? Nous avons donc toute assurance pour le temps présent et pour le jour où nous serons manifestés devant le tribunal de Christ. Celui même qui siègera sur le trône reconnaîtra, en ces heureux élus, sa propre image et ses propres perfections.

À la croix, toutes les exigences de la sainteté divine ont été parfaitement satisfaites ; en sorte que, mieux nous comprenons cette sainteté, mieux aussi nous apprécions la croix. Plus nous estimons la sainteté, plus aussi nous estimerons l'œuvre de la croix.

Christ, ayant la vie en lui-même, est descendu ici-bas et a satisfait à toutes les conséquences du péché de l'homme, quelles qu'elles fussent ; en se soumettant à la mort, il détruisit celui qui en avait l'empire et devint, en résurrection, la vie et la justice de tous ceux qui croient en son nom. Il est impossible désormais que Satan porte atteinte à cette vie, soit dans sa source, soit dans son canal, soit dans sa puissance, soit dans sa sphère, soit dans sa durée. Dieu en est la source ; Christ ressuscité, le canal ; le Saint Esprit, la puissance ; le ciel, la sphère, et l'éternité, la durée.

Là où le Christ ressuscité introduit son peuple, la mort n'existe pas. Ne l'a-t-il pas abolie ? La Parole de Dieu nous le déclare ! Christ a fait disparaître la mort de dessus la scène et y a introduit la vie ; ce n'est donc pas la mort, mais la gloire, que le chrétien a devant lui. La mort est derrière lui pour toujours ; quant à l'avenir, tout est gloire, gloire sans nuages.

La Parole nous enseigne que Dieu a fait le premier pas vers l'homme, que ce premier pas a conduit le Seigneur à la croix, que par elle seule l'homme commence à lui être agréable. Tel est donc notre point de départ pour venir après lui.

En Christ, tout est infailliblement assuré pour la gloire de Dieu et la bénédiction éternelle de l'homme. Le dessein éternel de Dieu est « d'établir Christ comme chef sur toutes choses ». Il n'y a pas une seule chose dans laquelle le premier homme a manqué, que le second ne restaure. Tout est établi sur une base nouvelle en Christ. Il est le chef de la nouvelle création, héritier de toutes les promesses faites à Abraham, à Isaac et à Jacob au sujet du pays, héritier de toutes les promesses faites à David concernant le trône. L'empire sera posé sur son épaule. Il revêtira ces gloires. Il est Prophète, Sacrificateur et Roi. En un mot, Christ restaure tout ce qu'Adam a perdu, et il apporte beaucoup plus que tout ce qu'Adam a jamais possédé.

Le Seigneur Jésus était le Fils unique, et en tant qu'unique, il n'avait pas de frères. Mais le Père envoya le Fils, afin que l'Unique devienne le Premier-né, et que le Fils bien-aimé ait beaucoup de frères. Nous avons là toute l'histoire de l'incarnation et de la croix ; et là, nous trouvons enfin l'accomplissement du dessein de Dieu, qui est d'amener plusieurs fils à la gloire (Héb. 2:10). Il a fait tout ce qui était nécessaire pour que le ciel soit rempli de fils glorifiés. Tel était son dessein dans la rédemption.

La croix est la mesure de la haine de Dieu contre le péché, tout comme elle est la mesure de son amour pour le pécheur.

Quand le Saint Esprit déploie devant nos cœurs quelque chose de la profonde bénédiction, du prix et de l'efficacité de la mort de notre Seigneur Jésus Christ, il nous amène à méditer sur le mystère de ses souffrances, à repasser dans nos cœurs tout ce par quoi il a dû

passer pour nous, tout ce qu'il lui en a coûté pour nous sauver des conséquences éternelles du péché auquel, hélas ! nous nous laissons aller si souvent avec légèreté. Or c'est là un travail très profond et saint, qui conduit l'âme à ces exercices dont les « pains d'affliction » dans la fête des pains sans levain, étaient l'image. Il y a une grande différence entre les sentiments que nous éprouvons en nous occupant de nos péchés, et ceux qui proviennent de la vue des souffrances de Christ pour ôter ces péchés.

### 2.3 La position du croyant en Christ

Christ est là, au ciel, agréé de Dieu, à cause de l'œuvre qu'il a accomplie, et c'est là ce qu'il me faut. La justice a été montrée en ceci, savoir que Christ est assis à la droite de Dieu. Dieu l'a pris hors du monde, il m'en sort aussi, et me dit : La justice est là à ma droite. Là est ma justice.

Ensemble avec Christ, sur la croix, dans le tombeau et dans les lieux célestes ! Ainsi, le Seigneur glorifié peut partager avec tous les croyants la victoire de sa croix, la puissance de sa résurrection et la plénitude de sa vie glorieuse.

Être en Christ, c'est être là où Christ se trouve, c'est être ce qu'il est, c'est partager ce qu'il possède.

Être en Christ, c'est être dans les lieux célestes ; ce n'est donc que dans les lieux célestes que le chrétien est vraiment chez lui. Il est pèlerin sur la terre ; sa patrie est le ciel.

Être en Christ, c'est être ce qu'il est. Christ est la tête, le chrétien est l'un des membres du corps ; tête et corps ont une seule et même vie. Ainsi la même vie anime Christ dans les lieux célestes et le chrétien sur la terre.

Être en Christ, c'est avoir part aux richesses de Christ. Tout ce qu'il possède, nous le possédons aussi. Toutes les bénédictions spirituelles, la joie, la paix, la victoire, la puissance, la sainteté sont à nous, en Christ, dès cet instant. Enfants de Dieu, nous sommes ses héritiers, cohéritiers de Christ, de sorte que tout ce que le Père a donné au Fils, le Fils le partage avec nous. « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ (Éph. 1:3). « Celui même qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec lui ? » (Rom. 8:32).

Nous sommes élus en Christ, avant la fondation du monde. Nous appartenons, dans les conseils de Dieu, à un système établi par lui en Christ avant que le monde existât, système qui n'est pas du monde quand celui-ci existe, et qui subsistera après que la figure de ce monde aura passé. Notre place en Christ nous a été donnée avant que le monde existât. « Dieu... nous a sauvés et nous a appelés d'un saint appel, non selon nos œuvres, mais selon son propre dessein et sa propre grâce qui nous a été donnée dans le Christ Jésus avant les temps des siècles, mais qui a été manifestée maintenant par l'apparition de notre Sauveur Jésus Christ (2 Tim. 1:9-10). « L'espérance de la vie éternelle que Dieu, qui ne peut mentir, a promise avant les temps des siècles » (Tite 1:2).

Nous avons une vie, mais c'est en Christ ; cette vie est cachée avec Lui, en Dieu, en sûreté dans son éternelle source. Elle a le sort de Christ en qui nous la possédons. Il est caché en Dieu, ainsi aussi est notre vie : quand Christ apparaîtra, nous apparaîtrons aussi avec Lui. Compter sur le Seigneur toujours présent, c'est la sainteté. Cette grâce de la foi est la chaîne qui lie l'âme à Christ et fait que le Sauveur et le racheté font un. Un canal est alors ouvert par lequel la plénitude de Christ est répandue abondamment en nous. Le sarment stérile devient une portion du cep fécond. Une seule et même vie circule dans la plante entière.

Ne cherchons rien hors de Christ, mais réjouissons-nous d'être nous-mêmes en lui, un avec lui et par conséquent, un avec toute sa plénitude. N'attendons pas que la foi produise la sainteté, mais réjouissons-nous de la parfaite sainteté en Christ comme d'un fait ; réalisons qu'étant un avec lui, d'une manière inséparable, cette sainteté est la nôtre et, acceptant ce fait, nous en constaterons la réalité.

Je n'ai pas à faire de moi un sarment. Je le suis, du moment que Jésus me le dit. Je suis une partie de lui-même ; à moi de le croire et d'agir en conséquence. Je suis un membre de Christ, et je puis prendre de sa plénitude tout ce dont j'ai besoin.

Quelle chose merveilleuse d'être réellement un avec un Sauveur ressuscité et glorieux, d'être un membre de Christ ! Pensons à ce que cela implique. Christ peut-il être riche et moi, pauvre ? La Tête peut-elle être bien nourrie et le corps, mourir de faim ?

Toutes les choses qui nous rendront heureux dans le ciel, nous les possédons dès maintenant. Si vous désirez savoir ce qui rend un chrétien heureux dans la vie et dans la mort, c'est le fait que le Christ qu'il possède aujourd'hui est le même Christ qu'il aura dans le ciel. Il est chez lui là où Celui qu'il aime et connaît le mieux, se trouve déjà.

Il n'est pas possible que le Chef et les membres soient acceptables dans des mesures différentes. La Tête et les membres sont un. Dieu les tient pour un ; par conséquent, ils sont un. Cette vérité est à la fois le fondement de la confiance la plus haute et de l'humilité la plus profonde : elle donne la plus entière certitude, « toute assurance au jour du jugement » (1 Jean 4:17), attendu qu'il est impossible qu'il soit mis quoi que ce soit à la charge de CELUI auquel nous sommes unis ; et elle nous donne un profond sentiment de notre néant, attendu que notre union avec Christ est fondée sur la mort de la nature humaine et sur l'abolition complète de tous ses droits et de toutes ses prétentions.

Il y a dans notre cœur une tendance continuelle à faire reposer notre paix et notre acceptation sur quelque chose qui est en nous ou qui vient de nous, bien que nous admettions que ce « quelque chose soit un fruit du Saint Esprit. De là vient que nous regardons constamment en nous-mêmes, tandis que le Saint Esprit voudrait toujours nous faire regarder en dehors de nous. La position du croyant ne dépend pas de ce que lui est, mais de ce que Christ est. S'étant approché de Dieu « au nom de Jésus », il est identifié avec lui et accepté en son nom, et il ne peut pas plus être rejeté que Celui au nom duquel il s'est approché de Dieu. C'est notre heureux privilège de pouvoir, dans la confiance de la foi, renvoyer toute accusation et tout accusateur à Christ et à l'expiation qu'il a accomplie. Tout, pour nous, découle de lui. Nous nous glorifions en lui continuellement. Nous n'avons aucune confiance en nous-mêmes, mais en Celui qui a accompli toutes choses pour nous. Nous nous attachons à son nom ; nous nous confions en son œuvre ; nos regards sont arrêtés sur sa personne, et nous attendons son retour.

Inséparablement uni à Christ, le croyant partage nécessairement son acceptation auprès de Dieu et son rejet par le monde. Ces deux choses vont ensemble : la première nous constitue adorateurs et citoyens du ciel ; la seconde nous constitue témoins et étrangers sur la terre ; la première nous introduit au-dedans du voile ; la seconde nous fait sortir hors du camp ; et l'une est aussi parfaite que l'autre. La connaissance de notre position, absolument parfaite et établie en Christ, est la chose même dont le Saint Esprit se sert pour nous exciter à tendre vers la perfection pratique. Nous ne devons jamais mesurer notre position par notre état ; mais, au contraire, toujours juger notre état par notre position. Abaisser la position à cause de l'état, c'est donner le coup de mort à tout progrès dans le christianisme pratique.

Le croyant est « mort au péché ». Comment ? Il est mort en Christ. Par nature, il était mort dans le péché. Par grâce, il est mort au péché. Quels droits peut-on avoir sur un homme mort ? Aucun. « Christ est mort une fois pour toutes au péché » et le croyant est mort en lui. « Or si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivons aussi avec lui, sachant que Christ ayant été ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus ; la mort ne domine plus sur lui. Car en ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché, mais en ce qu'il vit, il vit à Dieu » (Rom. 6:8-10). Que résulte-t-il de tout cela pour les croyants ? « De même, vous aussi, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus (v. 11). Telle est, devant Dieu, la position inaltérable du

croyant, de sorte qu'il a le saint privilège de jouir de la délivrance du péché, en tant que dominateur sur lui, quoique le péché habite encore en lui.

Le chrétien possède la nouvelle nature, qui ne peut aucunement produire les fruits de la vieille nature. Christ ne pèche pas ; sa vie en nous ne peut pécher. Celui qui demeure en lui ne pèche pas. « Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pas pécher, parce qu'il est né de Dieu » (1 Jean 3:9).

Comment Jésus nous donnerait-il ce commandement : « Demeurez en moi » sans nous assurer la grâce et la puissance de le faire ? La vie en Christ est une source inépuisable de bonheur. À mesure que Christ prend plus pleinement possession de l'âme, elle entre dans la joie de son Sauveur qui devient la sienne à toujours. La joie est un trait caractéristique de celui qui vit en Christ, et nous savons tous en apprécier la valeur ; elle est la meilleure preuve que le cœur est réellement satisfait. Aussi n'y a-t-il pas, chez le chrétien, d'attrait plus irrésistible, de prédication plus persuasive et qui manifeste mieux au monde la réalité de l'amour divin, que le rayonnement de cette joie, triomphant des épreuves de la vie. Pour le bien même du croyant, elle est un élément indispensable ; car la joie du Seigneur est sa force. En elle se retrempe sa confiance, son courage et sa patience. Avec un cœur joyeux, aucun travail ne lasse, aucun fardeau n'accable, et Dieu lui-même est notre force et notre chant de victoire.

#### 2.4 *Christ en vous*

Dans la pensée de Dieu, Christ et le chrétien sont tellement unis que Christ est à la fois dans les lieux célestes et sur la terre, et que le chrétien est à la fois sur la terre et dans les lieux célestes. Le chrétien sur la terre, c'est Christ rendu visible. Nous devons donc avoir une telle plénitude de la vie de Christ que ceux qui le discernent en nous se sentent attirés à lui.

Christ est en moi. D'abord « j'ai été crucifié avec Christ » ; ensuite « Christ vit en moi ». C'est sur un trône dont le « moi » a été chassé que le Christ veut monter.

Être chrétien, c'est faire de Christ le centre de sa vie. C'est être transformé à l'image de Christ, de gloire en gloire et de jour en jour. Être chrétien signifie que Christ anime notre esprit, notre cœur, notre volonté, de telle sorte qu'il pense par notre esprit, qu'il aime par notre cœur, qu'il exprime sa volonté par la nôtre. C'est laisser Christ occuper tant de place en nous, que nous n'ayons plus aucune vie en dehors de lui.

Christ qui est la source de notre vie, qui est notre vie, en est aussi l'objet. C'est ce qui caractérise toujours la vie de Christ en nous ; lui-même en est l'objet, lui seul. Christ est personnellement l'objet dont la vie se nourrit. Il est tout revêtu à nos yeux de l'amour qu'il nous a montré dans sa mort. Nous vivons par la foi au Fils de Dieu qui nous a aimés et s'est donné pour nous.

La conscience de notre relation avec Christ s'applique à tout : rien ne se fait sans lui. Il est présent comme le premier mobile de nos actes et ce qui leur imprime leur vrai caractère, et le cœur est occupé de lui en les accomplissant. Tout se rapporte à lui : nous ne mangeons pas sans lui, nous ne buvons pas sans lui ; ce que nous disons, ce que nous faisons, est dit et fait au nom du Seigneur Jésus. La conscience de sa présence, le sentiment que tout se rapporte à lui, qu'on ne peut rien faire, sinon charnellement, sans lui, parce que la vie que nous avons de lui, agit avec lui et en lui, ne se sépare pas de lui et l'a lui-même pour objet en tout, de même que l'eau s'élève à la hauteur d'où elle est descendue — voilà le vrai caractère de la vie du chrétien.

La nature se confond souvent avec la grâce aux yeux inexpérimentés des hommes, mais la conscience intelligente qu'on a de Christ comme objet du cœur, la conscience de sa présence, du sceau de son approbation quand on pense à lui, ne se confond avec rien : rien n'y ressemble, aucune belle apparence n'en peut prendre la place. Quand il se révèle au cœur et que le cœur marche avec lui et s'entretient avec lui, ne cherchant que le regard de sa face, le sceau de sa faveur sur l'âme en toutes choses : alors Christ est connu, bien connu. Il n'y a que lui qui se communique ainsi en grâce à l'âme qui marche dans les voies de sa volonté exprimée dans sa Parole.

Ceux qui sentent le plus profondément qu'ils sont morts en Christ et qu'ils ont subi en sa Personne le châtement du péché, atteignent les plus hauts sommets de la vie divine. Celui-là est le plus saint, qui possède le mieux Christ au-dedans de lui et qui se réjouit le plus complètement dans son œuvre accomplie. C'est l'imperfection de la foi qui entrave la marche et est la cause de beaucoup de chutes.

Dieu ne me donnera pas l'humilité, ou la patience, ou la sainteté, ou l'amour, comme des dons de sa grâce isolés. Il ne détaille pas sa grâce, pour nous la distribuer par petites doses, accordant une mesure de patience à celui qui est impatient, un peu d'amour à celui qui n'aime pas, un peu d'humilité à celui qui est orgueilleux, en quantités que nous pourrions recevoir, et sur la base desquelles nous pourrions opérer comme avec une sorte de capital. Il nous a fait un seul Don qui répond à tous nos besoins — son Fils Jésus Christ (\*). Et lorsque je regarde à lui, pour qu'il vive sa vie en moi, il sera humble et patient, et plein d'amour, et tout ce dont j'ai besoin — à ma place. Il est tout ce que je ne puis, et dois, être. « Dieu nous a donné la vie éternelle et cette vie est dans son Fils : celui qui a le Fils, a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu, n'a pas la vie » (1 Jean 5:11-12). La vie de Dieu ne nous est pas donnée comme un objet séparé ; la vie de Dieu nous est donnée dans le Fils. C'est « la vie éternelle dans le Christ Jésus, notre Seigneur » (Rom. 6:23). Notre relation avec Christ est notre relation avec la vie.

(\*) « De sa plénitude, nous tous nous avons reçu, et grâce sur grâce » (Jean 1:16).

Je refuse d'agir de ma propre volonté ; je dépends de lui pour qu'il agisse, et j'entre ensuite pleinement et joyeusement dans l'action qu'il a commencée. Ce n'est pas de la passivité, c'est une des vies les plus actives que de se confier au Seigneur de cette manière ; de tirer de lui la vie, de le prendre pour qu'il soit ma vie même, de le laisser vivre sa vie en moi.

Ce qui occupe Christ et ce à quoi il pense, c'est ce qui devrait nous occuper et ce à quoi nous devrions penser. Si Christ est notre vie et, par l'Esprit, la source de nos pensées, nous aurons ses pensées en toute chose. Nous devons être au milieu des circonstances dans lesquelles nous nous trouvons comme Christ y serait ; c'est cela, la vie chrétienne. Il n'est jamais nécessaire que nous fassions un mal quelconque, que nous agissions selon la chair. Bien qu'elle soit là, nous n'agissons pas sous son impulsion si nous sommes pleins de Christ, car c'est lui qui nous suggère nos pensées.

Devenir la possession de Christ signifie bien plus que nous ne pensons au premier abord. Christ possède-t-il mon corps, mes yeux, mes oreilles, ma langue, mes mains et mes pieds ? Possède-t-il toutes mes facultés, ma mémoire, mon imagination, mon intelligence ? Possède-t-il mes pensées ? Mon être entier est-il vraiment à sa disposition pour accomplir sa volonté ?

Seigneur, pénètre partout où tu voudras dans mon cœur, fais ce qu'il te plaira. Tu es ici chez toi.

Tout ce qui est indigne de Christ est indigne d'un chrétien.

Nous sommes en Christ devant Dieu ; Christ est en nous devant le monde. Ces deux choses sont inséparables. C'est l'union avec Christ par le Saint Esprit, mais envisagé du côté de Dieu, d'une part, du côté du monde, de l'autre. « Christ en vous, l'espérance de la gloire » (Col. 1:27) : il a plu à Christ de nous unir à lui par le Saint Esprit, nous remplissant de l'espérance d'une chose, non encore atteinte, la gloire, que lui-même a atteinte, mais dont l'union avec lui nous donne la certitude absolue.

### 3 *Marcher en Christ*

#### 3.1 *L'obéissance*

Les qualités dominantes de la nouvelle nature sont la dépendance et la soumission ; et les circonstances par lesquelles nous passons dans ce monde, les difficultés, les épreuves et les tentations de la route, sont autant d'occasions où ces qualités sont mises à l'épreuve et peuvent se manifester et s'exercer. Il y a de la bénédiction dans l'épreuve pour celui qui est dépendant et soumis. « Estimez-le comme une parfaite joie, mes frères, quand vous serez en butte à diverses tentations » (Jacques 1:2).

Nous ne devons pas laisser tomber le mot « commandement » parce que le commandement exprime l'autorité, et que lors même que nous ferions extérieurement toutes choses bien, rien n'est bien qui n'est pas fait dans une esprit d'obéissance.

L'obéissance chrétienne, c'est une nouvelle vie qui trouve son plaisir à faire la volonté de Christ, en reconnaissant l'entière autorité de Christ sur elle. Nous nous tenons pour morts à tout le reste ; nous sommes vivants à Dieu ; nous ne sommes pas à nous-mêmes. Nous ne connaissons Christ qu'autant que nous sommes vivants de sa vie. Or cette vie est l'obéissance.

Celui qui a perçu les premiers rayons du soleil d'En haut n'a qu'un seul désir : marcher toujours plus à sa seule clarté.

La tâche la plus difficile du Saint Esprit est peut-être d'amener le croyant à acquiescer entièrement à la volonté de Dieu. La volonté propre subsiste en chacun de nous, toujours prête à la rébellion. Le remède est dans la résolution délibérée de faire la volonté de Dieu à tout prix, en toutes choses, en tout temps. Il s'agit d'avoir, comme règle absolue, de faire la volonté de Dieu, sans souffrir aucune exception.

C'est une des séductions du cœur que, lorsque nous connaissons parfaitement la volonté de Dieu, nous allions demander avis à quelqu'un qui n'est pas plus spirituel que nous. Sans doute un esprit plus spirituel peut m'aider à discerner la volonté de Dieu ; mais Dieu a lié la connaissance du sentier qui est selon sa volonté, de son sentier à lui, avec l'état intérieur de l'âme, et il nous fait traverser des circonstances — la vie humaine ici-bas — afin de mettre cet état à l'épreuve, de nous révéler à nous-mêmes quel est cet état et de nous y exercer.

Le chrétien doit, par son état spirituel, connaître les voies de Dieu. Le moyen à employer, c'est la Parole.

On ne peut manifester son amour pour le Seigneur qu'en obéissant à ses commandements. Pourquoi employer de belles expressions pour témoigner son amour envers lui, si l'on marche contrairement à ses pensées, en se laissant diriger par sa propre volonté ? Les commandements du Seigneur sont exprimés par sa vie entière, par tout ce qu'il a dit et fait. Il sert de modèle à ceux qui, par la foi, le possèdent comme leur vie. Pour eux, toute sa vie, ses actes, ses paroles font autorité. L'amour pour le Seigneur est le mobile d'action du croyant. Il est alimenté par la connaissance de sa Personne, de sa marche, de son dévouement jusqu'à la mort, de ses souffrances. Si le croyant ne s'occupe pas du Seigneur, s'il ne vit pas de lui, il ne peut marcher sur ses traces.

La grande bénédiction du croyant consiste à connaître toujours mieux la Personne du Seigneur ; cette connaissance ne peut se réaliser que dans une vie d'obéissance.

Seule l'obéissance permet de réaliser toutes les bénédictions propres à la position dans laquelle la grâce nous a placés. Aimer le Seigneur, c'est garder ses commandements. Celui qui garde ses commandements demeure dans son amour, participe à sa joie, comme à sa paix.

Rappelons-nous que, si nous sommes dans une entière dépendance du Seigneur, la tentation ne nous atteindra pas du tout. L'épreuve peut survenir ; mais, comme Jésus, nous pouvons dire de celle-ci : « La coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas ? » (Jean 18:11). Si nous sommes près de Dieu, toute épreuve devient une occasion précieuse de manifester une obéissance plus grande, sinon c'est une tentation de sortir du chemin de la dépendance.

La libre volonté n'est que l'esclavage du diable.

Ne pas avoir d'autre motif que la volonté de notre Père, quelle simplification dans nos circonstances ! Si nous pensions à ne jamais rien faire que parce que c'est la volonté expresse de Dieu, combien de choses disparaîtraient immédiatement de notre vie ! Nous ne lutterions pas sans cesse contre ceci ou cela, mais nous serions gardés dans la conviction paisible que la grâce de Dieu a pourvu à tout et que nous n'avons pas à faire un pas sans que son amour y ait pourvu d'avance.

Nous trouvons dans la Parole la règle de la conduite du chrétien. Elle est très simple, très catégorique et parfaitement satisfaisante pour le cœur qui désire réellement faire la volonté de Dieu : « Quelque chose que vous fassiez, en parole ou en oeuvre, faites tout au nom du seigneur Jésus » (Col. 3:17).

Si nous sommes assez près de Dieu, nous ne serons pas embarrassés pour connaître sa volonté.

Là où il y a du discernement spirituel, les choses deviennent aussi simples et claires que la lumière du jour. « Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent » (Ps. 25:14). Là où est la crainte du Seigneur, il y aura l'intelligence de sa Parole et de sa pensée ; mais la Parole de Dieu ne sera pas simple, si l'on ne se soumet pas à lui.

Le signe caractéristique de ceux qui aiment le Seigneur est l'obéissance. Lorsque nous jouissons d'une relation intime avec lui, notre amour se manifeste en ce que nous cherchons à connaître les désirs de son cœur. Si Christ nous est précieux, nous serons attentifs à sa Parole.

Aimez-vous la volonté de Dieu ? Il nous faut arriver bien des fois à la place où nous sommes prêts à abandonner les choses que nous pensons être bonnes et précieuses, afin que sa volonté s'accomplisse. Quand l'esprit est pur, libre de ce mélange de sentiments de l'âme, nous reconnaitrons la volonté de Dieu, et nous trouverons que c'est en elle seule que notre cœur peut se réjouir. Nous ne verserons même plus une larme par sympathie pour la chair. Oui, l'action de la croix pénètre profondément et il importe qu'elle soit réelle à l'égard de l'âme.

L'activité de la nature divine en nous se manifeste toujours dans l'obéissance. Ce qui n'est pas obéissance, n'est pas Christ.

Reconnaitre la seigneurie de Christ est un des grands secrets de notre vie chrétienne. C'est mettre de côté notre propre volonté pour n'obéir qu'à celle du Maître.

Chaque pas dans le chemin de l'obéissance est accompagné de bénédictions réelles, parce que l'obéissance est le fruit de la foi, et que la foi nous associe avec Dieu et nous introduit dans une communion vivante avec lui.

Seigneur, délivre-nous de cette légèreté d'esprit qui consiste à ne pas prendre le temps et la peine de considérer en toutes choses ta volonté !

Le critère du croyant dans toute sa marche doit être : « ce qui satisfait le cœur de Christ », et non pas : « quel mal y a-t-il en ceci ou en cela ».

Comme Jésus était entièrement dépendant du Père pour toutes ses paroles et ses œuvres, de même le croyant ne peut rien faire de lui-même.

Nous nous tourmentons souvent pour des choses que Dieu ne nous demande pas du tout. Notre état d'âme joue un grand rôle. Ce sont « les débonnaires qu'il fera marcher dans la voie de la justice et auxquels il enseignera sa voie ». Si nous sommes humbles et méfiants de nous-mêmes, si nous comptons sur Dieu en simplicité de cœur, il nous dirigera sûrement. Mais c'est un manque fatal de droiture que de demander conseil à Dieu, lorsque nous avons un parti pris et que notre volonté est en jeu.



C'est une grande chose de pouvoir dire au diable et au monde, non des lèvres seulement, mais en vérité et par toute notre vie : « Je suis parfaitement satisfait de la volonté de Dieu ».

### **3.2 L'amour**

L'amour n'est ni aveugle ni faible. Seulement, au contraire de notre cœur naturel, il ne se plaît jamais à découvrir le mal et à le publier ; il ne le suppose pas ; quand il le trouve sur son chemin, il en est affligé et, au lieu de l'exposer à la malignité publique, il en cherche le remède. Mais il ne le traite jamais avec indifférence. Il en supporte les conséquences qui l'atteignent personnellement sans se plaindre ni se venger. En aucun cas, il ne s'y associe.

L'amour sert, l'amour s'humilie, prend volontairement la position la plus vile (la plus vile selon l'orgueil de l'homme), pour servir, et y trouver ses délices. Christ a agi par amour, Christ a voulu servir, Christ a voulu prendre la place la plus basse — Lui qui pouvait s'humilier ; — et nous ?

Étant le déploiement de la nature divine en nous et ce qui maintient le cœur dans la communion de Dieu lui-même, l'amour est le lien de la perfection, le vrai moyen de sainteté. Le cœur est, par lui, retenu loin de la chair et de ses pensées, dans la pure lumière de la présence de Dieu.

L'amour fait surmonter les difficultés, les persécutions, la frayeur que l'ennemi cherche à produire dans nos cœurs. Si nous sommes occupés de Dieu, heureux en lui, le poids des afflictions ne se fait pas sentir. La force de Dieu est dans le cœur et nos peines ne sont « qu'une légère tribulation d'un moment ».

La récompense d'aimer, c'est d'aimer encore davantage. Celui qui aime, s'enrichit de ce qu'il donne.

Dieu respecte l'amour qu'il obtient : car l'amour de ses créatures est son plus beau titre de gloire.

Le choix de la seule chose nécessaire est aussi le fruit de notre amour pour Christ. Parce que nous l'aimons, rien ne vaut pour nous autant que sa présence, et nous choisissons sa présence. C'est à lui de décider quelles sont les autres choses qu'il choisit de nous donner.

Plus encore que notre service, il désire notre amour.

Si nous aimons Christ véritablement, nous discernons ce qui lui plaît, sa volonté, ce qui à ses yeux a le plus d'importance, et cet amour doit nous aider à toujours choisir le meilleur, à renoncer aux biens secondaires ou à les placer au second plan.

L'amour est la conformité à la nature de Dieu, l'expression vivante de ce que Dieu est, la manifestation d'une participation à sa nature : on agit, on sent d'après la nature de Dieu. L'amour a sa source au-dedans de celui en qui il agit ; sa force est indépendante des objets dont il s'occupe, et c'est ainsi qu'il peut agir là où les circonstances pourraient produire dans le cœur de l'homme l'irritation ou la jalousie.

Quel objet difforme qu'un chrétien égoïste ! Il est une contradiction constante, un mensonge vivant.

### **3.3 La vigilance**

Pierre n'est pas le seul pour qui le coq a dû chanter deux fois.

Il est d'un grand profit pour notre âme que nous ayons le jugement de Dieu présent à nos pensées, et que le sentiment de l'immuable majesté de Dieu soit maintenu dans notre conscience par ce moyen. La conscience que nous devons tous être manifestés devant le tribunal de Christ engage le cœur du croyant accepté de Dieu à chercher à plaire au Seigneur à tous égards. Celui qui marche maintenant dans la lumière, celui dont la conscience réfléchit cette lumière, ne la craindra pas au jour où elle paraîtra dans la gloire. Affranchi de toute crainte, dans la parfaite lumière et avec la consolation de l'amour parfait et, en même temps, avec le sentiment de l'autorité et du gouvernement divin pleinement démontré dans l'âme, tout est jugé par l'âme elle-même comme Dieu le juge, et en communion avec lui. Cela est extrêmement précieux.

Prenons garde, dans les choses ordinaires de la vie, au premier pas qui nous éloignerait de la sainteté intérieure et de cette séparation de cœur pour lui qui nous donne son secret, savoir la lumière d'En haut, sur tout ce qui nous entoure ; car « le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent » (Ps. 25:14).

Dieu ne nous demande d'être fidèles qu'un jour à la fois. Nous voyons par là le prix que nous devons attacher à chacune de nos journées. Nous sommes facilement portés à considérer la vie comme un tout et à négliger le court espace d'un jour ; nous oublions que les jours font les années, que la valeur d'un jour dépend de son influence sur tout l'ensemble de la vie. Un jour perdu est un anneau brisé de la chaîne et en demande souvent plus d'un pour être réparé ; il déteint sur le suivant et le rend plus difficile à passer ; il peut même rendre inutile le travail de mois et d'années.

### **3.4 L'humilité**

Dieu hait l'orgueil par-dessus tout, parce que l'orgueil donne à l'homme la place qui appartient à Celui qui est dans les cieux, exalté au-dessus de tout.

La vraie humilité ne consiste pas tellement à penser du mal de nous-mêmes qu'à n'y pas penser du tout. Je suis trop mauvais pour mériter qu'on pense à moi. Ce dont j'ai besoin, c'est de m'oublier moi-même et de regarder à Dieu qui est digne de toutes mes pensées.

Que Dieu nous accorde d'être n'importe quoi ou de n'être rien du tout, afin que le Seigneur Jésus Christ soit tout.

L'humilité qui découle du pardon de nos péchés, sera toujours plus profonde que celle qui découle de la découverte de ces péchés. La première nous met en rapport avec Dieu ; la seconde a affaire avec le « moi ». Pour être vraiment humble, il faut marcher avec Dieu dans l'intelligence et la puissance de la relation où il nous a placés. Il nous a faits ses enfants ; et pourvu que nous marchions comme tels, nous serons humbles.

Nous ne devons pas nous comparer aux autres pour nous justifier. Considérons plutôt notre parfait modèle, Christ ; alors, au lieu de nous justifier, nous nous condamnerons.

Rien n'indique un état de cœur plus déplorable, et rien ne peut être un plus grand obstacle à la bénédiction, qu'un esprit de censure et de critique.

S'occuper de soi d'une manière quelconque, est une chose des plus pernicieuses ; c'est le coup de mort de la communion. Tout ce qui tend à placer le « moi » devant l'âme doit être jugé et rejeté d'une manière décisive, car la faiblesse et la stérilité en sont la conséquence.

C'est une grande chose que nous soyons réduits à rien ; et si nous ne savons pas comment n'être rien, il faut que Dieu nous y amène ; un homme humble n'a pas besoin d'être humilié.

### **3.5 Le service**

La grande affaire pour nous est d'être près de Christ et d'y demeurer constamment ; car c'est là que l'âme est gardée en paix dans le sentiment profond de son amour. Ainsi notre service découle du fait que nous demeurons auprès de lui, et il en porte l'empreinte.

Se livrer, c'est la cession volontaire et définitive de l'être tout entier, esprit, âme et corps, du « moi » à Christ, à qui il appartient de droit parce qu'il l'a créé et racheté. Désormais, Christ a le droit d'employer et de contrôler cet être qui lui appartient entièrement. Ce n'est pas pour être à lui, mais parce que nous sommes à lui que nous lui livrons notre vie. Sur la croix, au prix de son sang, Jésus a acquis le titre de propriété sur notre vie. Elle est sienne par droit d'achat. Lui avez-vous jamais livré ce qui lui appartient ? Christ a le droit de prendre de force ce qui est à lui, car il est le Seigneur. Mais il préfère nous contraindre par amour. Il nous sollicite de cette manière : « Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à présenter vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu ». La consécration s'étend à tous les membres de notre corps. Tout est compris ; rien n'est omis. Comprenons bien que nous ne devons faire aucune réserve en ce qui concerne ce don de nous mêmes. La plus petite réserve serait considérée par Dieu comme un acte de rébellion. Si Christ doit être notre maître, il doit être le maître de tout.

La seule puissance pour la délivrance du péché ou pour le vrai service, c'est Christ.

C'est l'amour pour Jésus qui nous pousse à l'œuvre : il ne saurait y avoir d'autre motif. Toute activité extérieure qui n'est pas le fruit de la vie intérieure, tend à nous faire agir sans Christ et à lui substituer le « moi ». J'ai peur d'une grande activité sans grande communion. À moins que l'activité ne se renouvelle dans la communion avec le Seigneur, toute sincère qu'elle est, elle dégénérera en routine et deviendra même dangereuse, car par son moyen l'âme s'éloigne de Dieu sans le savoir.

Le temps viendra bientôt où nous dirons de tout ce qui, dans nos vies et nos voies, n'a pas été Christ : « Tout cela fut du temps perdu ».

Puissent l'amour et l'approbation du Seigneur, et non les choses qui vont disparaître, être les motifs qui nous gouvernent.

Heureux qui s'oublie et dont le regard, attiré par Christ, est détourné de sa propre contemplation. Heureux qui pense aux autres, et qui aime et qui sert, qui sort de soi en portant du fruit. Heureux qui se donne pour sauver. Pour qui sert, tout est joie.

Nous ne sommes pas souples entre les mains du Seigneur. Il doit donc briser en nous la volonté propre et ses manifestations, afin de nous amener à faire une chose parce qu'il la désire, et non parce que nous l'aimons. Il veut nous amener à la place où il n'a plus qu'un désir à exprimer pour que nous y répondions instantanément. C'est là l'esprit du serviteur. Mais un tel esprit ne se produira naturellement en aucun de nous. Il se manifestera seulement lorsque notre âme, le siège de notre énergie, de notre volonté, de nos sentiments naturels, aura connu le douceur de la croix. Tout vrai serviteur de Dieu doit connaître, à un moment donné, cette expérience. Il faut que soit produite en nous une véritable crainte de nous-mêmes. Nous redouterons de faire quelque chose par nous-mêmes. Mais lorsque nous en arrivons à vivre notre vie dans l'Esprit et par l'Esprit, bien que nous employions encore les facultés de notre âme comme nos forces physiques, elles sont désormais les servantes de l'Esprit ; et lorsque nous en sommes là, Dieu peut réellement nous employer.

Un jour doit arriver dans notre vie, aussi précis que le jour de notre conversion, où nous abandonnons tout droit sur nous-mêmes pour nous soumettre à la souveraineté absolue de Jésus Christ. Les conséquences pratiques peuvent être suscitées par Dieu, pour éprouver la réalité de notre consécration, mais qu'il en soit ainsi ou non, il doit y avoir un jour où, sans réserve, nous lui abandonnons tout — nous-mêmes, nos familles, nos biens, nos intérêts et notre temps. Tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons est désormais à lui, pour être entièrement à sa disposition. À partir de ce jour, nous ne sommes plus nos propres maîtres, mais uniquement ses administrateurs. Tant que la souveraineté de Jésus Christ n'est pas établie dans nos cœurs, l'Esprit ne peut agir efficacement en nous. Il ne peut réellement diriger nos vies, tant que nous n'en avons pas remis le contrôle entre ses mains. Si nous ne lui donnons pas l'autorité absolue dans nos vies, il peut y être présent, mais il ne peut y être puissant. La puissance de l'Esprit est paralysée.

Lorsqu'il approuva, à Béthanie, l'action de Marie, le Seigneur Jésus établit le principe fondamental de tout service : c'est que nous lui donnions, à lui, tout ce que nous possédons, tout ce que nous sommes. Et si c'était là tout ce qu'il nous demande, cela lui suffirait. Il n'est pas question de savoir tout d'abord si « les pauvres » ont été secourus ou non. La première question est : le Seigneur a-t-il été satisfait ?

Celui qui ne commence pas par se mettre à l'école de la sagesse, ne sera jamais un vrai serviteur.

Dieu, dans sa grâce, trace à chacun de nous le chemin qu'il doit suivre, donnant à chacun une sphère d'action et des devoirs à remplir ; et nous sommes tenus de connaître quelle est notre vocation et quels sont les devoirs qui se rattachent à cette vocation, afin que, par la grâce qui nous est donnée chaque jour, nous puissions travailler efficacement à la gloire de Dieu. Il importe peu quelle est notre mesure, pourvu qu'elle nous ait été départie de Dieu. Nous pouvons avoir « cinq talents », ou n'en avoir reçu « qu'un seul » ; mais si nous faisons valoir ce « seul » talent, les yeux arrêtés sur notre Maître, nous entendrons aussi certainement de sa part ces paroles : « cela va bien », que si nous avons fait valoir les « cinq talents ».

Que de fois lorsque Dieu nous confie une activité pour son service, nous avons la manière d'agir et les décisions de l'homme selon la chair, et notre travail reste stérile. Il est important de comprendre que dans le ministère tout, absolument tout, doit être de Dieu, et rien de l'homme.

Les œuvres expriment la foi et la nourrissent.

Le vrai service ne consiste pas dans l'activité qui s'y déploie, mais dans la profonde soumission à la volonté du Seigneur, dont cette activité est l'expression.

Oh ! que les croyants cessent de regarder à eux-mêmes pour se plaindre de leur faiblesse, comme si Dieu les appelait à une œuvre pour laquelle il ne les a pas préparés ! Qu'ils acceptent joyeusement et avec foi le fait merveilleux qu'en les unissant à Christ, Dieu se charge de leur développement spirituel et des fruits qui en découlent ! Alors, toute paresse, toute hésitation malsaine disparaîtront. Sous l'influence bénie de la foi en la fidélité de Celui par qui ils sont en Christ, ils se lèveront pour accomplir leur glorieuse destinée.

Prenons garde de ne pas nous laisser aller à l'influence desséchante d'un fatalisme pernicieux qui, avec un certain air de vérité, est complètement faux, en tant qu'il renie la responsabilité de l'homme, et paralyse toute énergie divine pour la cause de Christ. Nous devons nous rappeler que Celui qui, dans ses conseils éternels, a décrété la fin, est aussi Celui qui a déterminé les moyens ; et si, par incrédulité, ou si, influencés par une vérité partielle, nous nous croisons les bras et négligeons les moyens, il nous mettra de côté et fera accomplir son œuvre par d'autres. Il agira, mais nous perdrons l'honneur, le privilège et la bénédiction d'être ses instruments.

Ce n'est que par une mortification complète du « moi » que les forces merveilleuses que Dieu nous a dispensées pour le servir, nos dons, nos talents, tout en nous, peut lui être entièrement consacré.

### **3.6 Le témoignage**

Se dire chrétien, c'est affirmer qu'on a dépouillé le vieil homme et revêtu le nouveau ; c'est dire que Christ est notre vie.

Mais dire est une chose, vivre en est une autre. Vivre en chrétien, c'est exprimer Christ, prouver ce nouvel homme en le montrant à l'œuvre dans un bienheureux renouvellement à l'image de Celui vers lequel les regards du fidèle sont tournés.

L'opprobre de Christ est un trésor pour le croyant fidèle, car c'est le sceau attestant que nous lui appartenons.

Quiconque croit en Jésus est appelé à laisser couler les fleuves bienfaisants dont il est le canal, en faveur de tous ceux qui l'entourent. Le chrétien doit se considérer comme le canal des grâces diversifiées de Christ, en faveur d'un monde pauvre et misérable ; et plus il

sèmera libéralement, plus aussi il recevra libéralement : « Tel disperse, et augmente encore ; et tel retient plus qu'il ne faut, mais n'en a que disette » (Prov. 11:24). Le chrétien est ainsi placé dans une position, où à la fois il jouit des privilèges les plus doux, et où il est sous la responsabilité la plus solennelle. Il est appelé à être un témoin constant de la grâce de Celui en qui il croit, et à manifester cette grâce incessamment.

Or mieux il comprendra ses privilèges, mieux aussi il s'acquittera de sa responsabilité. Plus il se nourrira habituellement de Christ, plus son regard sera arrêté sur Jésus, plus aussi son cœur sera occupé de la personne adorable du Sauveur ; et sa vie et son caractère rendront un témoignage vrai et non équivoque à la grâce qui lui a été révélée et qu'il goûte.

### **3.7 Jusqu'à Lui**

C'est beaucoup que de ne jamais perdre de vue le but céleste, de ne jamais avoir le cœur partagé, de ne penser qu'à une chose, d'agir et de penser toujours selon l'énergie positive qu'opère le Saint Esprit dans le nouvel homme en le dirigeant vers ce seul et céleste but.

Une fois que nous sommes fils de Dieu, la vie du Fils de Dieu comme homme ici-bas devient notre règle de vie.

« Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés » (Éph. 5:2).

« Afin que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu » (Éph. 3:19). Il n'y a pas de limites à notre développement spirituel, sinon celles que nous établissons nous-mêmes par notre résistance et notre incrédulité.

La vie chrétienne n'est pas caractérisée seulement par certaines qualités subjectives qui découlent de Christ, mais par le fait qu'elle a Christ lui-même pour but et pour objet du cœur et de la pensée, dans tout ce qu'elle fait à tous égards. Christ domine personnellement et est présent au cœur en toutes choses.

Tout ce qui, en nous brisant, nous délivre de nos propres voies et nous amène dans celles du Seigneur, nous est salutaire. Tout ce qui a pour effet de nous faire apprécier Christ, aussi bien à la fin qu'au commencement du voyage, un Christ connu comme la portion dont nos âmes se nourrissent, comme nous l'avons connu pour le pardon de nos péchés, tout ce qui produit de tels fruits, nous est bon.

On parle de sacrifices à faire : ce n'est pas un grand sacrifice d'abandonner des ordures. Si nos yeux étaient assez fixés sur Christ pour que ces choses prennent un tel caractère, nous n'aurions pas de peine à les abandonner. Le caractère des choses dépend de l'objet que le cœur poursuit.

Pour courir, on jette les poids qui alourdissent ; tout ce qui m'occupait naguère est entrave et perte pour moi. Il ne vaut pas la peine de m'y arrêter, ce sont des ordures. Si, ayant quitté les choses du monde, je pense que j'ai fait un grand sacrifice, cela prouve que j'estime encore le monde, tandis que je ne puis trouver qu'il y ait un sacrifice quelconque à quitter des ordures. Au contraire, je suis débarrassé ; c'est la liberté. Ce qui me possède, c'est l'amour de la justice, c'est la contemplation de la gloire de Jésus à la droite de Dieu. Cela délivre le cœur de toute entrave.

Aucune épreuve ne peut atteindre celui qui a Christ pour son tout. Il peut avoir perdu telle chose ou telle autre, mais s'il a Christ, il possède ce qu'il ne peut perdre.

Lorsque nos yeux ont été ouverts sur l'excellence de notre Seigneur, rien n'est trop bon pour lui.

Le secret d'un progrès réel est l'attachement personnel à Christ lui-même.

Il faut que le Seigneur ouvre nos yeux sur sa valeur à lui, sur ce dont il est digne.

La perfection actuelle, c'est la condition d'un homme qui réalise par l'Esprit cette vérité qu'il est ressuscité avec Christ et glorifié en lui dans le ciel, et qu'il sera parfait tel que lui. La perfection n'est pas un état que nous atteignons ici-bas. « Non que ... je sois déjà parvenu à la perfection » (Phil. 3:12).

## **4 Le combat chrétien**

### **4.1 Satan**

Celui qui pratique le péché est du diable, il a moralement la même nature que le diable ; car le diable pèche dès le commencement. C'est son caractère originel comme diable. Or Christ a été manifesté, afin qu'il détruisît les œuvres du diable ; comment donc celui qui partage le caractère de cet ennemi des âmes, peut-il être avec Christ ? Celui qui est né de Dieu ne pratique point le péché. La raison en est évidente : il est rendu participant de la nature de Dieu ; il tire sa vie de lui. Ce principe de la vie divine est en lui. La semence de Dieu demeure en lui ; il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu. Comment se pourrait-il que la nature divine péchât ?

Le croyant, entre les bras de son Sauveur, est à l'abri de toute la puissance de Satan, et Satan le sait très bien. Aussi tous ses efforts tendent-ils à nous séparer de Christ, ne fût-ce qu'un instant. Lorsque par ruse, il nous aura attirés hors de la forteresse de l'amour de Dieu, il nous aura totalement à sa merci. Malheur à qui cède, par lâcheté, par faiblesse, ou peut-être par amour du péché !

Nous pensons parfois qu'une bonne bataille livrée à Satan nous suffira, mais il n'en est rien. Nous avons la sécurité en Christ et la certitude de la victoire, mais aucune promesse que le combat prendra fin.

Les tentations de Satan n'ont pas pour premier but de nous faire commettre un péché particulier, mais simplement de nous amener à agir dans notre propre énergie ; et dès que nous sortons de notre refuge pour agir sur cette base, il a remporté la victoire sur nous. Tant que nous ne bougeons pas, tant que nous ne sortons pas de l'abri de Christ pour revenir dans le domaine de la chair, il ne peut pas nous atteindre.

Jésus n'a pas dit à Satan : Je suis Dieu, va-t-en ! Cela n'aurait été pour nous ni un secours, ni un exemple. Il a cité la Parole donnée à l'homme, en Homme obéissant, et l'homme fort a été vaincu.

Nous avons à nous rappeler que Christ a lié Satan, en sorte que maintenant il peut piller ses biens. Il permet peut-être que Satan jette quelques-uns en prison pour qu'ils soient éprouvés, mais Satan n'y gagne rien ; quand il se trouve devant une personne qui marche avec Christ, il n'a absolument aucune puissance contre elle. Que les eaux soient agitées ou calmes, il sera toujours vrai que nous y enfoncerons si Christ n'est pas avec nous, et que nous marcherons sur elles, s'il est avec nous.

Au lieu de mettre Dieu entre nos soucis et nous, ce sont nos soucis que nous plaçons entre Dieu et nous, de telle sorte qu'au lieu d'être gardés dans sa paix, nous demeurons dans l'inquiétude. L'ennemi ne réussit que trop à nous occuper de tous nos soucis, afin de nous empêcher de jouir de ce que nous avons en Christ.

Nulle part la lutte avec l'ennemi n'est sentie plus intensément que dans la prière ; c'est là que Satan désire intervenir.

### **4.2 La chair**

Tout ce que je n'ai pas reçu par la nouvelle naissance, mais que j'ai hérité par ma naissance naturelle, est chair et ne peut apporter de gloire qu'à l'homme, et jamais à Dieu. Cette déclaration peut nous paraître amère, mais elle est vraie.

L'origine d'une chose détermine sa destinée, et ce qui est « de la chair » à l'origine ne pourra jamais devenir spirituel par aucun « perfectionnement ». Ce qui est né de la chair est chair, et ne sera jamais autre chose. Tout ce que nous pouvons accomplir par nous-

mêmes, n'est « rien » aux yeux de Dieu, et il nous faut accepter l'appréciation de Dieu, et reconnaître que ce n'est rien ! « La chair ne profite de rien » (Jean 6:63). Seul ce qui vient d'En haut peut demeurer.

Dieu nous demande de nous considérer comme morts, non pour que nous mourions en le faisant, mais parce que nous sommes morts. Il ne nous a jamais demandé de reconnaître une chose qui ne serait pas un fait.

Tandis que Romains 6 parle du « corps du péché » (v. 6), Romains 7 parle de « ce corps de mort » (v. 24). Dans le ch. 6, c'est tout le problème du péché qui est devant nous ; dans le ch. 7, c'est le problème de la mort. Quelle est la différence entre le corps du péché et le corps de mort ? Par rapport au péché (savoir tout ce qui déplaît à Dieu), j'ai un corps de péché, c'est-à-dire un corps engagé activement dans le péché. Mais par rapport à la loi de Dieu (savoir tout ce qui exprime la volonté de Dieu), j'ai un corps de mort. Toute mon activité à l'égard du péché fait de mon corps, un corps de péché ; mon impuissance à l'égard de la volonté de Dieu fait de mon corps, un corps de mort. Par ma propre nature, j'accepte tout ce qui est mal, tout ce qui est du monde et de Satan, et je refuse tout ce qui appartient à la sainteté, au ciel, et à Dieu.

Avons-nous découvert que nous sommes encombrés du fardeau d'un corps sans vie à l'égard de la volonté de Dieu ? La mort signifie faiblesse absolue ; elle signifie qu'on est faible au point de ne pouvoir l'être davantage. Le fait que j'ai un corps de mort à l'égard de la volonté de Dieu, signifie que je suis si faible, que je suis plongé dans la détresse la plus terrible. « Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? » (Rom. 7:24).

Le « moi » ne nous laisse pas de repos. Orgueilleux, il n'aime pas à être mis de côté ; susceptible, il ne peut accepter une parole dure ou injuste, il ressent la moindre offense. Il est facilement découragé, prompt à s'irriter, difficile à contenter, présomptueux et à la fois craintif.

Ce « moi » égoïste, si fatigant par ses exigences, ses susceptibilités, ses œuvres propres, a été cloué à la croix.

Le « moi » doit être, tôt ou tard, connu et jugé. Si l'on n'apprend pas à le connaître dans la communion de Dieu, il faut qu'on l'apprenne par l'expérience amère de quelque chute : « En sorte que nulle chair ne se glorifie devant Dieu ». Dieu veut avoir des vases vides.

La chair est en nous comme une nature ennemie et condamnée, et n'est que cela.

Dieu n'a pas pardonné, mais il a condamné le péché dans la chair, et cela dans la Personne de Christ, sacrifice pour le péché. Uni avec lui dans le ciel, le chrétien doit marcher comme lui a marché sur la terre.

Un royaume ne peut avoir deux rois. Si le Seigneur règne sur notre cœur, le vieil homme doit abdiquer.

Par la crucifixion du vieil homme, le pécheur est délivré de la puissance et de l'empire du péché ; par la grâce, cette libération est un fait accompli ; par la foi, elle devient une expérience. Par la grâce, le vieil homme a été mis au tombeau ; par la foi, il y restera. Quand le chrétien se regarde comme « mort au péché », le Saint Esprit fait de cette mort une réalité.

La chair ne supporte pas d'être condamnée au néant, non par des efforts pour s'annuler elle-même, ce qui la rétablirait dans toute son importance, mais par une œuvre qui la laisse dans sa vraie nullité, et qui a prononcé sur elle le jugement absolu de la mort, de sorte que, convaincue de n'être rien que péché, elle n'a plus qu'à se taire. Sa place est d'être morte, et non pas de devenir meilleure. Nous avons le droit et le pouvoir de tenir la chair pour morte, parce que Christ est mort et que nous vivons sa vie de résurrection ; il est devenu lui-même notre vie.

Notre propre volonté et le fait que nous faisons du « moi » notre centre, sont la source de toute notre misère ; car les circonstances extérieures peuvent nous éprouver et causer de la douleur, mais non de la misère morale ; celle-ci découle de la propre volonté agitée et mécontente.

Lorsque nous prêtons l'oreille aux sollicitations de la chair ou si, même, nous entrons en lutte avec elle, nous reconnaissons comme vivant quelque chose que nous devrions tenir pour mort. Ne faire aucun cas des prétentions de la chair, voilà le vrai combat : il mène toujours à la victoire.

### 4.3 Le monde

Celui qui est né de Dieu est victorieux du monde (1 Jean 5:4). Il a une nature et un principe qui surmontent les difficultés que le monde oppose à sa marche. Sa nature est la nature divine, car il est né de Dieu ; son principe est celui de la foi. La foi est insensible aux attraits que ce monde offre à la chair, et cela parce que cette nature a, complètement en dehors de ce monde, un esprit indépendant, un objet à elle qui la gouverne. La foi dirige ses pas ; or la foi ne voit pas le monde, ni ce qui est présent. Le monde a perdu son empire sur elle. Les affections et la confiance de cette nature sont fixées sur Jésus, qui a été crucifié. Ainsi, le croyant, détaché du monde, a le courage de l'obéissance et fait la volonté de Dieu.

Mettons de côté tout ce qui est une perte pour nous ; il y a toujours un ver rongeur dans les choses de la terre auxquelles nos cœurs s'attachent encore si souvent avec ardeur. Il n'y a pas, pour la foi, d'autre trésor que le Seigneur Jésus dans le ciel. Si nous le négligeons, c'est qu'il n'a pas pris, dans nos cœurs, la place à laquelle il a droit. Demandons instamment à Dieu qu'il nous donne le pouvoir répondre à notre appel céleste. Quand le cœur est ainsi engagé avec le Seigneur en haut, de telle sorte que nos affections trouvent en lui leur objet, il se produit tout naturellement un effet correspondant dans la marche : « Que vos reins soient ceints et vos lampes allumées » (Luc 12:35). Il faut que nos reins soient ceints afin que, l'homme intérieur étant toujours sous le contrôle et l'autorité de la Parole, nous soyons gardés de la souillure de ce monde.

Les choses célestes et les choses terrestres ne peuvent aller ensemble. Regarder en haut et en bas, avoir nos motifs dans le ciel et sur la terre en même temps, est impossible ; être tenté par les choses terrestres, avoir à les combattre, oui bien ; mais ce n'est pas les avoir pour objet. La raison toutefois de cette abnégation des choses d'ici-bas, se trouve dans notre position : nous sommes morts et notre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Telle est la précieuse et consolante vérité, à l'égard du chrétien, en vertu de ce que Christ est mort pour nous. Nous avons reçu la vie de Christ, et tout ce que Christ a fait pour nous dans cette vie, nous appartient.

Christ et le péché ne peuvent cohabiter, et nous ne pouvons avoir sa présence avec l'amour du monde.

Un chrétien céleste tient pour une honte toute marque du monde sur lui.

Un cœur distrait est un fléau pour le chrétien. Quand le cœur est rempli de Christ, il n'a point de place ni de désir pour les vanités du monde. Si Christ habite dans notre cœur par la foi, nous ne nous poserons pas la question si fréquente : « Quel mal y a-t-il en ceci ou cela ? ». Nous nous demanderons plutôt : « Est-ce que je fais ceci pour Christ ? Peut-il m'approuver en cela ? ». Si nous sommes en communion avec lui, nous découvrirons facilement ce qui n'est pas selon lui. Ne laissons pas le monde intervenir et détourner nos pensées.

Ce qui nous empêche de nous réjouir, ce ne sont pas les difficultés du chemin, mais un cœur partagé. Quand un chrétien marche avec le monde, sa conscience lui fait des reproches, et s'il rencontre des chrétiens spirituels, il est malheureux en leur compagnie : de fait, il n'est heureux nulle part.

Il est une marche aisée, un chemin facile de mondanité, et rien n'est plus triste que de voir un chrétien vivre tranquillement et confortablement, allant de l'avant, jour après jour, sans aucune dépendance du Seigneur.

Tout signe du monde est un opprobre pour celui qui est céleste. Le principe de la mondanité est déraciné chez celui qui est mort et ressuscité avec Christ, et qui vit d'une vie céleste. La vie d'un ressuscité n'est pas de ce monde ; elle n'a pas de lien avec lui.

Si le croyant est sur une croix et le monde sur une autre, la distance morale qui les sépare est considérable. Si la distance est considérable en principe, elle devrait l'être en pratique aussi. Le croyant se montre infidèle à Christ en proportion de la communion qu'il entretient avec le monde. Nous sommes morts au monde et vivants avec Christ. Nous sommes à la fois participants de son rejet sur la terre et de son acceptation dans le ciel ; et la joie de cette acceptation nous fait compter pour rien l'épreuve qui se rattache au rejet.

Qu'est-ce que le monde ? La Parole de Dieu le définit avec une parfaite précision : « ce qui n'est pas du Père » (1 Jean 2:15-16). Ainsi, plus ma communion avec le Père sera profonde, plus aussi sera exercé mon discernement à l'égard de ce qui est du monde. Plus vous vous réjouissez dans l'amour du Père, plus aussi vous rejetez le monde. Mais qui est-ce qui révèle le Père ? C'est le Fils. Et il le fait par la puissance du Saint Esprit. C'est pourquoi plus je sais, dans la puissance d'un Esprit nous contristé, m'abreuver dans la révélation que le Fils fait du Père, plus mon discernement de ce qui est du monde est juste. « Marchez par l'Esprit, et vous n'accomplirez point la convoitise de la chair » (Gal. 5:16). Marchez avec Dieu et vous ne marcherez pas avec le monde. Quel bonheur ce serait, si tous ceux qui font profession de sortir d'Égypte, s'en éloignaient véritablement et savaient bien reconnaître la croix et la tombe de Christ comme formant la limite entre eux et le monde.

Qu'il est déplorable de voir des chrétiens rechercher les choses du monde ! Cela prouve clairement qu'ils sont « dégoûtés » de la manne céleste et qu'ils l'estiment être un « pain misérable ». Ils servent ce qu'ils devraient mortifier. L'activité de la vie nouvelle est toujours liée au dépouillement du « vieil homme avec ses actions » (Col. 3:9) ; et plus ce dépouillement aura lieu, plus on désirera se nourrir du « pain qui soutient le cœur de l'homme » (Ps. 104:15).

À quoi servons-nous si, dans notre marche, nous nous identifions à un monde qui a rejeté Christ ?

Quand un chrétien a honte de confesser Christ quelque part, la première chose qu'il doit examiner, est s'il ne se trouve pas en un lieu et dans une compagnie où le chrétien devrait avoir honte de se trouver. Paul considérait le monde comme une chose qui devait être clouée à la croix ; et le monde, en crucifiant Christ, avait crucifié tous ceux qui lui appartenaient.

Notre association avec Christ nous ouvre le ciel et nous rejette hors de ce monde ; or, si nous faisons profession d'être du ciel sans que le monde nous rejette, cela prouve qu'il y a quelque chose de faux dans la position que nous avons prise.

Il vaut mieux être attiré par les joies du ciel, qu'être poussé en haut par les chagrins de la terre. Le croyant ne devrait pas attendre que le monde l'abandonne pour abandonner le monde ; il devrait laisser les choses de la terre, par la puissance de la communion des choses qui sont En haut. Quand, par la foi, on a saisi Christ, il n'est pas difficile de laisser le monde ; la difficulté alors serait plutôt de rester attaché au monde.

Ce n'est que par la foi que nous pouvons surmonter le monde. L'incrédulité nous place sous la puissance des choses présentes, ou, en d'autres termes, donne au monde la victoire sur nous ; tandis que l'âme qui, par l'enseignement du Saint Esprit, a appris à connaître que Dieu suffit parfaitement, est entièrement indépendante des choses d'ici-bas. « C'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi ».

Les pires et les plus dangereux instruments de Satan sont des croyants possédant la vérité et en jouissant, peut-être, mais craignant l'opprobre et l'inimitié du monde. Reculer devant la croix, c'est renier le christianisme.

La même œuvre qui a pour toujours enlevé nos péchés nous a retirés (littéralement : arrachés avec force) hors de ce présent siècle mauvais. Les deux choses vont ensemble. Christ m'a non seulement délivré des conséquences de mes péchés, mais aussi de la puissance actuelle du péché ou des exigences et des influences de ce système que l'Écriture appelle « le monde ».

Ceux qui professent d'être chrétiens, tout en reniant leur appel et leur caractère célestes, ou en agissant comme s'ils étaient citoyens de ce monde, font un tort considérable à la cause de Dieu et au témoignage de Christ. Ils deviennent des instruments dont Satan sait tirer parti. Un chrétien indécis, partagé, est plus inconséquent qu'un mondain sincère ou qu'un véritable incrédule.

#### 4.4 La loi

La loi n'a rien amené à la perfection ; elle a été, du reste, mise de côté « à cause de sa faiblesse et de son inutilité » (Héb. 7:18-19). Elle a maudit les coupables et n'a pu en sauver aucun. Notre Sauveur a subi cette malédiction pour ceux qui croient en lui, afin que « la bénédiction nous parvînt dans le Christ Jésus » (Gal. 3:13). La loi est retournée au trône de Dieu, avec toute la gloire qu'elle a reçue, par la sanction que Dieu a fait reposer sur elle, par le jugement de notre divin Substitut, afin qu'au lieu de la malédiction que nous avons encourue, nous recevions la vie et le Saint Esprit, puissance de cette vie. Lorsque Christ a subi le jugement, nous avons été atteints nous-mêmes par ce jugement et devons le réaliser heure par heure, en portant la croix chaque jour. Ainsi la loi qui s'adressait à l'homme pécheur, l'ayant condamné et maudit, n'a plus rien à nous dire, puisque nous sommes morts à la loi, pour être à un autre, au Christ Jésus ressuscité. Notre Sauveur ayant pris notre place sous le jugement, la loi ne s'adresse plus à nous ; nous sommes délivrés de son autorité et de sa malédiction, et vivons d'une vie nouvelle de résurrection en Christ ressuscité, dans laquelle nous n'avons plus rien à faire avec la loi. Ce n'est cependant pas que nous soyons sans loi quant à Dieu, mais nous sommes justement soumis à Christ (1 Cor. 9:21). Ainsi les justes exigences de la loi se trouvent réalisées en ceux qui, sans être placés sous l'autorité et sous la malédiction de la loi, marchent non selon la chair, mais selon l'Esprit (Rom. 8:3).

La grâce dans laquelle nous sommes, ôte à la chair tout pouvoir sur nous. Si la loi est la puissance du péché (1 Cor. 15:56), la grâce en est l'impuissance. La loi donne au péché de la puissance sur nous ; la grâce nous donne de la puissance sur le péché.

Dieu a certaines exigences de sainteté et de justice que je suis appelé à remplir : c'est la loi. Or, si la loi signifie que Dieu me demande d'accomplir certaines choses, l'affranchissement de la loi signifie qu'il ne me le demande plus pour mériter sa faveur, parce que, dans sa grâce, il y a pourvu lui-même. La loi signifie que Dieu me demande de faire quelque chose pour lui ; la délivrance de la loi signifie qu'il m'exempte de le faire, parce que, dans sa grâce, il le fait lui-même.

Les exigences de Dieu n'ont pas changé, mais ce n'est pas à nous à y répondre. Que Dieu soit loué ! Il est sur le trône, Celui qui donne la loi, et il est dans mon cœur, Celui qui l'observe. C'est lui qui a donné les commandements, et lui-même qui les accomplit.

Tant que nous nous efforçons de faire quelque chose, Dieu ne peut pas agir pour nous.

Quand nous abandonnons la partie, Dieu la prend en mains. Il attend que nous soyons à la fin de nos ressources et que nous ne puissions plus rien par nous-mêmes. Dieu a condamné tout ce qui est de la vieille création et, en la Personne de notre Seigneur Jésus, l'a clouée sur la croix. La chair ne sert de rien ! Si nous essayons de faire quelque chose dans la chair, nous rejetons virtuellement la croix de Christ. Dieu a déclaré que nous ne méritons que la mort. Lorsque nous le croyons réellement, nous confirmons le verdict de Dieu en abandonnant tout effort charnel pour lui plaire.

La vie chrétienne ne consiste point dans l'observation de certaines ordonnances, commandements ou traditions. Elle est une divine réalité. C'est Christ dans le cœur, et Christ reproduit dans la vie de chaque jour, par la puissance du Saint Esprit. C'est l'homme nouveau, formé d'après le modèle de Christ lui-même, et se révélant dans les moindres détails de notre conduite et de notre marche au milieu du monde, de nos familles, de nos transactions avec nos semblables, dans nos manières, notre humeur, en un mot dans tout ce qui est nous mêmes. Ce n'est point une affaire de profession ou de dogme, d'opinion ou de sentiment, mais une réalité vivante et incontestable. C'est la dépendance de Dieu établie dans le cœur, étendant sa domination bénie sur tout l'être moral, et répandant sa douce influence sur toute la sphère où nous sommes appelés à vivre. C'est le chrétien marchant sur les traces bénies de Celui qui

allait de lieu en lieu, faisant du bien, trouvant son plaisir à donner et à servir, toujours prêt à soulager et à sympathiser avec les cœurs affligés ou découragés.

Je ne dis pas que l'autorité de la loi se soit affaiblie ou ait cessé : ce que je dis, c'est que j'y suis mort. La loi a de l'autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit, et ne peut en avoir plus longtemps. Or je ne suis plus vivant dans la chair. Délivré, tout à fait hors d'elle, par la rédemption, je suis mort et ressuscité ; je suis en Christ.

#### **4.5 Lutte et victoire**

Un chrétien charnel et endormi n'aura pas à soutenir une grande lutte spirituelle : il est déjà parmi les vaincus. Mais plus un croyant sera rempli de l'Esprit, plus il voudra avancer dans la sanctification, et plus il aura à subir les assauts de l'ennemi.

Dieu ne se moque pas de nous. Il ne nous revêtirait pas de son armure, si elle n'était pas capable de résister aux coups de l'adversaire. Il ne nous lancerait pas non plus dans la bataille, si la victoire n'était pas possible.

Il n'y a pas une position dans laquelle un saint se trouve, où il ne puisse chercher la présence de Dieu pour être secouru.

Le chemin le plus difficile, celui qui nous mène aux plus rudes combats, n'est que le chemin de la victoire et du repos, nous faisant avancer dans la connaissance de Dieu. C'est le chemin dans lequel on est en communion avec Dieu, lui qui est la source de toute joie ; ce sont les arrhes et l'avant-goût du bonheur éternel et infini.

L'Esprit et la Parole sont le tout de la vie spirituelle. Munie de cette force, la foi va en avant, fortifiée par la Parole encourageante de notre Dieu. Dieu a un chemin dans le monde où Satan ne peut nous atteindre. C'est le chemin où Jésus a marché. Satan est le prince de ce monde, mais il y a un chemin divin pour le traverser et il n'y en a pas d'autre. C'est là qu'est la puissance de Dieu. La Parole en est la révélation.

L'habitude constante de juger la chair dans les petites choses est le secret pour être gardé de chutes.

Les moyens par lesquels Dieu nous délivre du péché ne consistent pas à nous rendre de plus en plus forts, mais à nous rendre de plus en plus faibles. C'est sûrement une manière plutôt singulière de nous amener à la victoire, direz-vous ; mais c'est le chemin de Dieu. Dieu nous affranchit du pouvoir du péché, non pas en fortifiant notre vieil homme, mais en le crucifiant ; non pas en l'aidant à arriver à quelque chose, mais en le mettant hors d'action.

Souvent le chrétien cherche à oublier sa faiblesse, il veut la vaincre, en être délivré. Dieu veut, au contraire, que nous en soyons conscients, que nous la sentions profondément ; il veut que nous y demeurions et même que nous nous réjouissons en elle. Le chrétien gémit de sa faiblesse, mais Christ enseigne à ses disciples à dire : « Je me glorifierai très volontiers plutôt dans mes infirmités ». Le chrétien la considère comme le plus grand obstacle qui l'empêche de vivre pour son Dieu ; et Dieu nous dit qu'elle est le secret de la puissance et du succès. C'est notre faiblesse, franchement reconnue, qui nous donne droit et accès à la force de Celui qui a dit : « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité ».

Le Seigneur ne supprime pas le sentiment de notre faiblesse ; au contraire, chose merveilleuse, en laissant et même en développant en nous le sentiment d'une totale impuissance, il nous donne, en même temps, conscience d'une grande force en lui. « Nous avons ce trésor dans des vases de terre, afin que l'excellence de la puissance soit de Dieu et non pas de nous ». La faiblesse et la force marchent de front ; si le sentiment de l'une augmente, le sentiment de l'autre augmente aussi, jusqu'à ce qu'enfin nous puissions dire avec l'apôtre Paul : « Quand je suis faible, alors je suis fort. Je me glorifierai donc très volontiers plutôt dans mes infirmités, afin que la puissance du Christ demeure sur moi ».

Acceptons, par la foi, ce plan admirable de Dieu : en nous, rien que faiblesse ; en Christ la toute-puissance. Ne regardons plus à nous-mêmes, mais seulement à Christ, et nous pourrons dire alors : « Je puis toutes choses en Celui qui me fortifie ».

#### **4.6 Chutes et restauration**

Lorsque la communion est interrompue, lorsque nous avons péché (non pas lorsque nous nous sommes repentis, car c'est son intercession qui nous mène à la repentance), Christ intercède pour nous. La justice est toujours là — notre justice — « Jésus Christ le Juste ». Ainsi la grâce agit en vertu de cette justice et de ce sang qui est devant Dieu — elle agit en réponse à l'intercession de Christ qui ne nous oublie jamais, pour nous ramener à la communion par la repentance.

Lorsque nous avons perdu la communion avec Dieu, notre cœur naturel dit : « Je dois en corriger la cause, avant de pouvoir venir à Christ ». Mais il est plein de grâce et, si nous le savons, notre devoir est de revenir à lui immédiatement tels que nous sommes, et ensuite de nous humilier profondément devant lui. Ce n'est qu'en lui et par lui que nous trouverons ce qui restaure nos âmes.

Quand c'est Dieu qui fixe notre position, nous pouvons être sûrs qu'elle est choisie avec sagesse et qu'elle est salutaire ; et même, quand nous l'avons follement et volontairement choisie nous-mêmes, Dieu, dans sa miséricorde, domine notre folie et fait que la puissance des circonstances dans lesquelles nous sommes placés, travaille à notre bien spirituel.

Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés. La confession est donc ce que Dieu demande.

Un chrétien qui aurait péché en pensée, en paroles ou en action, pourrait prier pendant des jours et des mois pour demander le pardon, et cependant ne pas avoir l'assurance, fondée sur 1 Jean 1:9, qu'il est pardonné. Tandis que, dès qu'il confesse sincèrement son péché devant Dieu, ce n'est plus qu'une affaire de foi de savoir qu'il est parfaitement pardonné et parfaitement purifié.

Il est de toute importance que notre vie intérieure soit maintenue à la hauteur de notre activité extérieure, sinon nous sommes près de quelque chute spirituelle.

Une fausse humilité, fruit de l'incrédulité, porte celui qui s'est égaré ou qui est resté en arrière, à prendre une position inférieure à celle qu'il tient de Dieu, parce qu'il ne connaît pas le principe sur lequel Dieu restaure ceux qui sont tombés, ni dans quelle mesure il les restaure. Le fils prodigue demande à être fait serviteur, ignorant que, quant à lui, il n'a pas plus droit à la place de serviteur qu'à celle de fils, et que, en outre, il serait indigne du caractère du père de le placer dans une telle position. Il ne lui reste donc qu'à accepter ce que le père trouve bon de lui donner, savoir la position la plus élevée, celle de la communion avec lui-même.

Il faut plus de peine pour revenir dans le chemin de la bénédiction, que pour se tenir loin du mal.

Il n'y a peut-être rien qui endurecisse autant le cœur que l'habitude de confesser le péché sans le sentir.

Il n'y a aucune limite au pardon divin, par le fait qu'il n'y en a aucune à l'étendue de l'expiation, aucune à la vertu et à l'efficace du sang de Jésus Christ, le Fils de Dieu, qui purifie de tout péché ; aucune à la valeur de l'intercession de notre grand Souverain Sacrificateur, qui peut sauver jusqu'au bout tous ceux qui s'approchent de Dieu par lui.

#### **4.7 La sanctification**

La sanctification est fondée sur une œuvre parfaite de réconciliation avec Dieu déjà accomplie. Le chrétien est envisagé, dans les Écritures, comme parfaitement sanctifié. La sanctification s'effectue par l'opération de l'Esprit Saint qui, en nous communiquant la nouvelle nature, nous sépare entièrement du monde. Il est important de maintenir cette vérité et de nous tenir pour déjà sanctifiés, autrement la sanctification pratiquée n'est plus que l'amélioration de l'homme naturel ; elle devient tout à fait légale ; le chrétien rentre après sa réconciliation dans le doute et l'incertitude, parce que, quoique justifié, il n'est pas considéré comme étant prêt pour le ciel ;

son acceptation dépend, pense-t-il, de ses progrès, de sorte que la justification ne lui procure pas la paix avec Dieu. Par de telles vues, l'œuvre de la rédemption est affaiblie, pour ne pas dire détruite, c'est-à-dire l'appréciation de cette œuvre par la foi dans nos cœurs. Pris comme pécheurs dans le monde, nous sommes mis à part par le Saint Esprit pour jouir de toute l'efficacité de l'œuvre de Christ selon les conseils du Père. C'est par la vérité, par la Parole, que la sanctification s'accomplit en nous, soit au commencement, dans la communication de la vie, soit, en détail, tout au long du chemin. « Sanctifie-les par la vérité ; ta Parole est la vérité ». « Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité ». Le Saint Esprit attache le cœur à Dieu, en le révélant aussi toujours davantage ; il dévoile en même temps la gloire de Christ et toutes les qualités divines qui se déploient en lui dans la nature humaine, et forment ainsi notre nature en tant que nous sommes nés de Dieu. Il est de toute évidence que la communion avec Dieu est la position pratique de la plus haute sanctification. Si Dieu est tout pour nous dans notre vie pratique, nous sommes tout saints.

Le souhait sincère de votre âme est-il de croître dans la grâce et dans la sanctification pratique ? Alors prenez garde de ne pas vous associer, ne fût ce qu'une heure seulement, à des choses qui souilleraient vos mains, chargeraient votre conscience, contristeraient le Saint Esprit et interrompraient votre communion avec Dieu. Soyez fermement décidés de tout votre cœur à vous en abstenir ! Renoncez immédiatement à tout ce qui est impur, quoi qu'il vous en coûte ; quelle que soit la perte qui puisse en résulter pour vous, abandonnez-le !

Aucun gain mondain, aucun avantage terrestre ne saurait compenser la perte d'une conscience pure, d'un cœur rempli de paix et la jouissance d'une communion sans entrave avec Dieu, notre Père, et avec son Fils, notre Seigneur.

La sainteté de Dieu, quelle pensée ! La séparation absolue de tout mal, parce qu'il est le bien absolu ; cette pureté inaltérable qu'aucune souillure ne peut atteindre ; cette lumière qu'aucunes ténèbres ne peuvent obscurcir ; voilà la sainteté, l'état moral auquel Dieu veut que nous participions. Et c'est pour nous dégager de tout ce qui pourrait être une entrave à la jouissance toujours plus grande de cette condition qu'il nous discipline. En Christ, nous avons devant Dieu une position de sainteté parfaite : « Saints et irréprochables devant lui en amour » (Éph. 1). Mais il veut que nous lui ressemblions pratiquement, que moralement notre état réponde à ce qu'il est.

Plus un croyant aime Dieu, plus il craint de lui déplaire ; cette crainte, fruit de l'amour, est le vrai principe d'une sainte conduite : elle incite le fidèle à fuir les tentations, à se retirer du mal, et cela, parce qu'elle lui inspire l'horreur du péché.

Nous n'avons jamais d'excuse pour un seul péché en acte ou en pensée, parce que la grâce de Christ nous suffit et que Dieu est fidèle qui ne permettra pas que nous soyons tentés au-delà de ce que nous pouvons supporter.

Bien qu'elle ne soit pas le fondement de notre salut, la sainteté pratique est intimement unie à la jouissance du salut.

Ceux qui appartiennent à l'assemblée de Dieu doivent se conduire comme des saints ; ils ont non seulement été délivrés de la culpabilité et des conséquences du péché, mais encore de la pratique, de la puissance et de l'amour du péché. Le fait même qu'Israël était délivré par le sang de l'agneau pascal, lui imposait la responsabilité d'ôter du milieu de lui le levain.

Une vraie connaissance de moi-même ne me viendra jamais par mes propres efforts, mais uniquement lorsque je laisserai à Dieu le soin de me sonder.

Le jugement de soi-même est un des exercices les plus précieux et les plus salutaires de la vie chrétienne, et par conséquent tout ce qui tend à l'amener doit être hautement estimé par tout chrétien sérieux.

On devrait toujours pouvoir appliquer spirituellement au chrétien ce vers d'un poète qui a dit de l'albatros : « et même quand il marche, on sent qu'il a des ailes ».

Plus nous contemplant le caractère divin et comprenons la puissance de nos relations avec Dieu, en Christ, par l'énergie du Saint Esprit, plus nous serons, nécessairement, saints en pratique. Il ne peut y avoir progrès dans l'état de sainteté où le croyant est introduit, mais il y a, et il doit y avoir progrès dans l'appréciation, dans l'expérience et la manifestation pratique de cette sainteté.

La même croix qui nous a amenés au-dedans du voile, nous a jetés hors du camp. Christ en fut aussi chassé et là nous sommes avec lui : mais il a été reçu dans le ciel, et nous y sommes avec lui. N'est-ce pas une grâce que d'être en dehors de tout ce qui a rejeté notre Seigneur et Maître ? Assurément ; et plus nous connaissons Jésus, plus nous connaissons ce présent siècle mauvais, plus aussi nous serons reconnaissants de trouver notre place en dehors de tout, avec lui.

Nous savons que la justification nous est acquise en vertu de l'œuvre de Christ et qu'elle ne demande aucune œuvre de notre part, mais nous pensons que la sanctification dépend de nos propres efforts. Nous savons que nous recevons le pardon en plaçant toute notre confiance dans le Seigneur ; et cependant nous croyons obtenir la délivrance du péché en faisant nous-mêmes quelque chose. Nous craignons, si nous ne faisons rien, de n'arriver à rien. Après notre expérience du salut, notre vieille habitude de « faire » quelque chose réapparaît, et nous recommençons nos propres efforts personnels. Alors la Parole de Dieu vient nous redire : « C'est accompli » (Jean 19:30). Il a tout accompli sur la croix pour notre pardon, et il veut tout accomplir en nous pour notre délivrance. Dieu est toujours et en tout celui qui agit. « C'est Dieu qui opère en vous » (Phil. 2:13). Dieu veut tout accomplir, car toute la gloire doit être à lui. Si nous faisons une partie de l'œuvre, nous aurions une partie de la gloire ; il faut que toute la gloire revienne à Dieu, c'est pourquoi il accomplit toute l'œuvre du commencement à la fin.

C'est la joie du cœur que de savoir que Christ lui-même nous rendra tout ce qu'il désire que nous soyons.

Il est bon de se demander chaque jour : « Quelle est la pensée qui m'occupe ? À quoi s'applique mon activité ? Quels sont mes calculs dans le secret de mon cœur ? Est-ce de l'Esprit ou de la chair que j'attends un aliment pour mon âme ? Mes désirs sont-ils d'En haut ou d'en bas ? ».

Pour le chrétien, seul importe, quant à sa marche, ce qui est approuvé de Dieu, savoir ce qui est en accord avec sa nature essentielle et avec ses attributs immuables.

Quiconque a jamais ressenti l'angoisse d'une conscience souillée, ne peut contracter légèrement la souillure. Une conscience pure est un trésor par trop précieux pour qu'on s'en dessaisisse à la légère ; une conscience souillée est un fardeau par trop lourd pour qu'on s'en charge avec légèreté.

Le croyant est manifesté dès maintenant. Il ne craint pas de l'être. Toutes les voies passées de Dieu envers lui se déploieront devant lui quand il sera dans la gloire ; mais il est manifesté à Dieu maintenant, sa conscience est exercée dans la lumière. Ainsi la pensée du tribunal a une puissance actuelle sanctifiante.

Comme il est donc évident que « ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu » ! Grâce à Dieu, le croyant n'est pas « dans la chair », mais « dans l'Esprit ». Il a été complètement sorti de son état dans la vieille création, et introduit dans la nouvelle création où les péchés moraux ne sauraient subsister. Il a toujours, il est vrai, la vieille nature, mais il a l'heureux privilège de la compter comme une chose morte et de marcher dans la puissance constante de la nouvelle création, où « toutes choses sont de Dieu ». C'est ici la liberté chrétienne — liberté de marcher en tout sens dans cette belle création où aucune trace de mal ne saurait se trouver ; liberté sacrée de marcher en sainteté et en pureté devant Dieu et les hommes ; liberté de fouler ces sentiers élevés de la sainteté personnelle, sur lesquels les rayons de la face divine versent leur brillant éclat. Voilà ce qu'est la liberté chrétienne. C'est la liberté, non pas de commettre le péché, mais de goûter les douceurs célestes d'une vie de véritable sainteté et d'élévation morale.

L'union avec Christ est le secret de la vie sans péché, car « il n'y a point de péché en lui » (1 Jean 3:5).

La foi doit vivre au jour le jour et ne se préoccuper que du moment présent. Si nous croyons que Jésus peut nous garder présentement de toute transgression, cela suffit ; allons de l'avant avec une confiance toujours renouvelée. Et qu'au lieu de nous décourager, les chutes et les péchés servent à nous faire rechercher, avec plus d'ardeur, la force et le salut en Christ. Nous pouvons faire des progrès dans cette voie-là, pourvu que nous nous remettions entièrement aux mains de Dieu pour être gardés par lui de pécher, et que nous persévérions dans la foi.

La sanctification est notre conformité intérieure d'affection et d'intelligence — et par conséquent de conduite extérieure — avec Dieu et avec sa volonté.

#### 4.8 Souffrance

Il vaut la peine de souffrir pour apprendre à comprendre et à consoler.

Notre Dieu sait que les exercices douloureux de sa discipline paternelle ne sauraient être, alors que nous y passons, un sujet de joie. Si nous ne les ressentons pas, s'ils ne produisaient pas la tristesse, quels fruits pourraient-ils porter ? Le chrétien n'est pas un stoïque qui, orgueilleusement, brave la douleur. Il sent les coups, mais il connaît la main qui les inflige, et en les sentant, il regarde au résultat béni qui en sera la conséquence : le fruit paisible de la justice pratique, la réalisation dans la vie de cette sainteté dont nous sommes faits participants.

Si le ciel était toujours serein, le sentier toujours uni, le croyant ne connaîtrait pas aussi bien le Dieu auquel il a affaire ; car nous savons combien le cœur est enclin à prendre la paix extérieure pour la paix de Dieu.

Quand nous nous reposons sur les circonstances, au lieu de nous reposer sur le Seigneur, il nous visite et, d'une manière ou d'une autre, il ébranle nos faux appuis. Il y a plus : nous sommes souvent portés à croire que telle voie est droite, parce qu'elle est exempte d'épreuves et vice-versa. C'est une grande erreur. Le sentier de l'obéissance est souvent tout ce qu'il y a de plus éprouvant pour la chair et le sang. Lorsque Paul fut appelé en Macédoine, la prison de Philippiques fut presque la première chose qu'il rencontra.

Le chemin qui conduit au royaume passe par la souffrance, l'affliction et la tribulation ; mais, grâce à Dieu, par la foi, nous pouvons dire : « Les souffrances du temps présent ne sont pas dignes d'être comparées avec la gloire à venir qui doit nous être révélée » (Rom. 8:18). Et encore : « Nous savons que notre légère tribulation d'un moment opère pour nous en mesure surabondante un poids éternel de gloire » (2 Cor. 4:17). Et enfin : « Nous nous glorifions dans les tribulations, sachant que la tribulation produit la patience, et la patience l'expérience, et l'expérience l'espérance » (Rom. 5:3-4). C'est un grand honneur et un privilège réel pour nous qu'il nous soit donné de pouvoir boire à la coupe de notre Maître, et de pouvoir être baptisés de son baptême ; de traverser, dans une bienheureuse communion avec lui, le chemin qui conduit directement à notre glorieux héritage. L'héritier et les cohéritiers parviennent à cet héritage par le sentier de la souffrance.

Plus nous serons semblables au Seigneur, plus aussi nous souffrirons avec lui ; et plus notre communion avec lui dans ses souffrances sera profonde, plus aussi le sera notre communion avec lui dans la gloire.

Souvenons-nous que souffrir pour Christ n'est pas le joug d'un esclave, mais un privilège ; non une loi de fer, mais une faveur de la grâce. « À vous il a été gratuitement donné, par rapport à Christ, non seulement de croire en lui, mais aussi de souffrir pour lui » (Phil. 1:29). De plus, il est bien certain que le vrai secret des souffrances pour Christ, c'est que nos affections soient concentrées sur lui. Plus nous aimerons Jésus, plus aussi nous nous tiendrons près de lui ; et plus nous nous tiendrons près de lui, plus nous l'imiterons fidèlement ; et plus nous l'imiterons fidèlement, plus aussi nous aurons à souffrir pour lui.

Quand nous sommes dans l'épreuve, n'oublions jamais que ce dont nous avons besoin, c'est non de voir changer nos circonstances, mais de remporter la victoire sur nous-mêmes.

La réalité de notre amour pour Dieu, de notre confiance en lui, de notre dépendance à son égard, ne se manifeste jamais mieux que dans les tribulations, les privations, au milieu des détresses. Courage donc ! Puisque le sens de toutes nos tribulations nous est révélé, accueillons-les avec joie, sachant qu'elles expriment toutes l'amour de notre Père, qui veut nous faire participer à sa sainteté.

Accepter de suivre Christ ne signifie pas se mettre à l'abri des épreuves et de tous les ennuis auxquels on voudrait pouvoir se soustraire dans la vie. Comment nous attendre à une vie sans souffrance morale et physique dans un monde où Christ a sacrifié sa vie ?

Il a tellement souffert sur cette terre ! Il a marché dans le chemin du renoncement et de la croix, et ceux qui veulent être ses disciples ne doivent pas prévoir autre chose pour eux-mêmes. Mais une promesse leur est donnée, simple et belle, et qui suffit : « Je suis avec vous tous les jours... — quand tu passeras par les eaux, je serai avec toi, et par les rivières, elles ne te submergeront pas ; quand tu marcheras dans le feu, tu ne seras pas brûlé ». Ils n'éviteront pas le feu ni les grandes eaux, mais avec Christ ils ne seront ni submergés, ni brûlés.

Même si Dieu juge convenable qu'une affliction nous atteigne, si même il l'envoie, elle vient d'une main qui ne se trompe jamais et répond toujours à un cœur dont l'amour est parfait.

Dieu n'a jamais promis que le chrétien échapperait aux tentations et aux épreuves de la vie. Mais il a promis qu'avec la tentation, il préparerait le moyen d'en sortir, et qu'avec l'épreuve, il enverrait la force de la soutenir. Plus grande est notre faiblesse, plus manifeste est sa puissance.

Celui-là seul qui a reçu les prémices de l'Esprit porte en lui-même le vrai soupire ; celui-là seul connaît le vrai écartèlement entre les souffrances du temps présent et la gloire à venir, qui participe à la mort de Christ et, ici déjà, à sa résurrection. C'est dans le chrétien que le gémissement ineffable, l'attente, l'espérance, atteignent leur point culminant, parce qu'en lui, l'Esprit a déposé les prémices, c'est-à-dire le premier fruit de la nouvelle création. Car c'est en espérance que le chrétien est sauvé. La présence de son Dieu est une présence dans l'absence ; sa paix est une paix dans la lutte ; sa joie est une joie dans les larmes ; c'est sous la croix qu'il connaît la résurrection.

L'orgueil et une résistance stoïque à la souffrance ne nous conviennent pas. Ce n'est pas ainsi que nos âmes sont amenées à Dieu, mais, au contraire, c'est ainsi qu'elles sont effectivement tenues à distance de lui. Lorsque la douleur est complète et sans issue, elle nous donne de l'intimité avec lui, qui veut et peut nous secourir, et c'est alors que nous trouvons réellement notre ressource en Dieu.

Si Christ est entre nos cœurs et la souffrance, au lieu que celle-ci vienne se placer entre nos cœurs et Christ, nous trouverons que la souffrance est la meilleure place que nous puissions occuper sur la terre, parce que, dans ce cas, toutes nos souffrances nous amèneront plus près de Christ.

Nous aimerions naviguer toujours à pleines voiles avec un vent favorable, mais ce n'est pas ainsi que se forment les bons marins.

Si nous avons à cœur de vivre dans la crainte de Dieu, de tenir ferme, d'obéir à la Parole, nous serons tôt ou tard mis à l'épreuve : Dieu nous dispensera des circonstances au travers desquelles nous aurons à montrer si véritablement nous faisons passer avant toute autre considération les droits du Seigneur, ses intérêts, sa gloire — si nous sommes fidèles non pas seulement en paroles, mais aussi « en action et en vérité ». Cela entraîne parfois de très grandes souffrances qui brisent nos cœurs et ruinent nos corps. Et nous sommes si faibles pour livrer de tels combats, pour manifester pratiquement que nous craignons le Seigneur et désirons lui être fidèles ! Mais lui le sait, « il sait de quoi nous sommes formés, il se souvient que nous sommes poussière ». Quelle grâce !



Il est plus difficile de se réjouir dans le Seigneur, étant dans la prospérité que dans la tribulation, car la tribulation nous rejette sur lui.

## **5 Les ressources du croyant**

### **5.1 Le ministère de Christ**

« Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive » (Jean 7:37-38). Quels que soient mes embarras, mes difficultés, mon deuil, ma solitude, mon dépouillement, Jésus répond à tout, à tout. Il ne me promet pas seulement le repos, ou l'apaisement de ma soif. Écoutez ! « ... des fleuves d'eau vive jailliront de son sein ». « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, moi, n'aura plus soif, à jamais » (Jean 4:14). Savoir que « n'aura » signifie « n'aura », que « jamais » signifie « jamais », que « soif » signifie « un besoin quelconque non satisfait », est une des plus grandes révélations que Dieu puisse faire à une âme.

Le Seigneur ne nous abandonne pas à cause de nos fautes ou de notre négligence ; il intercède pour nous, et nous faisons l'expérience de sa grâce ; mais ce n'est plus la communion, ni un progrès intelligent dans les richesses de la révélation de lui-même et de la plénitude qui est en Christ. C'est la grâce adaptée à nos besoins, une réponse à notre misère ; Jésus étend sa main vers nous selon le besoin que nous sentons, besoin produit dans nos cœurs par l'opération du Saint Esprit. Que Jésus s'occupe ainsi de nous, est une grâce infiniment précieuse, une douce expérience de sa fidélité et de son amour ; on apprend par ce moyen à discerner le bien et le mal par le jugement de soi-même. Quand on a perdu la communion avec Dieu, on ne peut pas négliger ce retour sur soi-même sans se tromper et s'endurcir.

Christ est un ami fidèle ; même si nous commençons à enfoncer dans les flots, il étend sa main et nous en sort. Il est doux de sentir sa main dans toutes nos circonstances, même si, perdant pied, nous l'avons obligé à l'étendre.

Christ dans la gloire, n'oublie pas ses expériences humaines ; elles sont gravées pour toujours dans les sentiments de son humanité, selon l'énergie de l'amour divin qui était la source et le mobile de ces sentiments. Il est toujours homme dans la gloire et dans la perfection divine. Sa divinité prête la puissance de son amour à son humanité, mais n'ôte pas celle-ci. Il n'y a personne qui soit aussi près de nous, personne qui soit descendu aussi bas, qui soit entré comme lui, avec une puissance divine, dans les besoins, dans tous les besoins de l'homme.

Le Seigneur que j'ai appris à connaître comme Celui qui a donné sa vie pour moi, est le même Seigneur à qui j'ai affaire tous les jours de ma vie, et toutes ses dispensations à mon égard sont fondées sur les mêmes principes de grâce que mon salut. Qu'il est précieux et encourageant de savoir qu'en ce moment même Jésus éprouve et exerce à mon égard le même amour que celui qu'il manifestait en mourant pour moi sur la croix !

Le maintien d'une énergique communion avec la parfaite humanité de notre Seigneur Jésus Christ est un des côtés les plus faibles et les plus imparfaits de notre christianisme. De là vient que nous éprouvons tant de lacunes, tant de sécheresse, d'agitation et d'égaré dans notre marche. An ! si nous étions pénétrés, grâce à une foi plus simple, de cette vérité que c'est un Homme réel qui est assis à la droite de la Majesté dans les cieux, — un Homme dont la sympathie est parfaite, dont l'amour est incompréhensible, dont la puissance est sans borne, dont la sagesse est infinie, dont les ressources sont inépuisables, dont les richesses sont insondables, dont l'oreille est ouverte à tous nos soupirs, dont la main est ouverte à tous nos besoins, dont le cœur est rempli pour nous d'une tendresse ineffable — comme nous serions plus indépendants de tout ce qui découle de la créature, quel que soit le canal qui nous le communique ! Tout ce que le cœur peut ambitionner, nous le possédons en Jésus.

« Jésus Christ est le même hier, et aujourd'hui, et éternellement ». Il est le même dans son amour et dans sa fidélité ; le même pour éclairer, vivifier, conduire, protéger les siens. Ce qu'il fut dans le passé pour tous les saints qui ont achevé la course, il l'est aujourd'hui pour nous. Ce qu'il est, il le sera dans l'éternité pour remplir et satisfaire nos cœurs. Qu'il nous suffise donc et remplisse nos cœurs. C'est en lui que nous trouverons le repos, le courage et la force. Il répond pleinement à tout.

La sacrifice de Christ a pour base l'amour manifesté une fois, mais non épuisé à la croix, car il reste et restera le même jusqu'à la fin : « Jésus ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin » (Jean 13:1). Il ne suffit pas au Seigneur de nous sauver ; son amour veut nous sauver jusqu'au bout, et c'est à quoi il s'emploie comme sacrificeur. Il a une « sacrificeur qui ne se transmet pas. De là vient aussi qu'il peut sauver entièrement [jusqu'à l'achèvement] ceux qui s'approchent de Dieu par lui » (Héb. 7:24-25). Rien ne peut arrêter ou même entraver ce service sacerdotal en faveur des siens.

### **5.2 Le ministère du Saint Esprit**

Quand on marche avec Dieu, quand on marche selon l'Esprit sans le contrister, il nous maintient dans la communion, dans la jouissance de Dieu, source positive de joie, d'une joie éternelle. C'est une position dans laquelle Dieu veut nous occuper de tout le développement de ses conseils dans la personne de Jésus. Le cœur s'élargit à la mesure des objets qui l'occupent. Telle est notre condition normale.

De même que pour le pardon, la venue du Saint Esprit sur nous est entièrement une question de foi. Dès que nous voyons le Seigneur Jésus sur la croix, nous savons que nos péchés sont pardonnés ; et dès que nous voyons le Seigneur Jésus sur le trône, nous savons que le Saint Esprit a été répandu sur nous.

Que Dieu soit loué ! Aucun de ses enfants n'a besoin de languir, ni même d'attendre, pour que l'Esprit lui soit donné. Jésus ne doit pas être fait Seigneur ; il est Seigneur. Je ne dois pas recevoir l'Esprit ; j'ai reçu l'Esprit. Tout est une question de foi, qui nous vient par révélation. Lorsque nos yeux sont ouverts pour voir que l'Esprit a déjà été répandu, parce que Jésus a déjà été glorifié, la prière se change dans nos cœurs en louange.

Savez-vous, mes chers amis, que l'Esprit qui demeure en vous est Dieu lui-même ? Oh ! que nos yeux s'ouvrent pour voir la grandeur du don de Dieu ! Oh ! que nous réalisons la richesse des ressources cachées dans nos propres cœurs ! L'Esprit qui demeure en moi n'est pas une simple influence, mais une Personne vivante ; c'est Dieu lui-même. Le Dieu infini est dans mon cœur ! Je ne suis qu'un vase de terre, mais dans ce vase de terre, je porte un trésor d'une valeur inexprimable — le Seigneur de gloire !

Lorsque nous verrons réellement que Dieu a fait de nos cœurs son habitation, quel sentiment de profond respect remplira nos vies ! Toute légèreté, toute frivolité disparaissent, comme aussi toute recherche de soi-même, parce que nous savons que nous sommes le temple du Saint Esprit, que l'Esprit de Dieu demeure en nous. Avons-nous vraiment réalisé que, partout où nous allons, nous portons en nous le Saint Esprit de Dieu ?

Non seulement je suis en Christ, mais Christ est en moi. Et de même que, physiquement, l'homme ne peut vivre et travailler que dans l'air, et non dans l'eau, de même, spirituellement, Christ demeure et se manifeste non dans la chair, mais dans l'Esprit. C'est pourquoi, si je vis selon la chair, je m'aperçois que ce qui est à moi en Christ est, pour ainsi dire, tenu en suspens en moi. Bien que, en fait, je sois en Christ, si je vis dans la chair — c'est-à-dire dans ma propre force et selon ma propre volonté — je m'aperçois avec consternation que, en expérience, c'est ce qui est d'Adam qui se manifeste en moi. Si je veux connaître en expérience tout ce qui est en Christ, il faut que j'apprenne à vivre dans l'Esprit.

Vivre dans l'Esprit, cela signifie que je me confie au Saint Esprit, pour qu'il accomplisse en moi ce que je ne puis pas faire moi-même. Cette vie est complètement différente de celle que je vivrais naturellement par moi-même. Chaque fois que je suis en face d'une

nouvelle demande du Seigneur, je regarde à lui pour qu'il accomplisse ce qu'il attend de moi. Je n'ai pas à essayer, mais à me confier ; je n'ai pas à lutter, mais à me reposer en lui. Je ne chercherai pas à me transformer par un effort déterminé, mais je me considérerai comme mort en Christ à l'égard de toutes les manifestations de la chair, et je regarderai à l'Esprit pour qu'il produise en moi le fruit de l'Esprit.

« Marchez par l'Esprit, et vous n'accomplirez point les convoitises de la chair » (Gal. 5:16). Si nous vivons dans l'Esprit, si nous marchons par la foi en un Christ ressuscité, nous pouvons réellement demeurer tranquilles, tandis que l'Esprit remporte chaque jour de nouvelles victoires sur la chair. Il nous a été donné pour prendre cette responsabilité. Notre victoire consiste à nous cacher en Christ, et à nous confier, dans une simple assurance, à son Saint Esprit, qui triomphe en nous de la chair et de ses convoitises par Ses désirs nouveaux. Il ne faut pas que nous oublions que la nouvelle nature dans le croyant est dans un état de dépendance. Elle est dépendante de l'Esprit pour la puissance, et dépendante de la Parole pour la direction. Mais évidemment la puissance ne peut se manifester que là où se trouve le Saint Esprit. Il peut être contristé et entravé. Mais si nous marchons par l'Esprit, nous remportons sur la chair une victoire sûre et constante.

Lorsque nous sommes tentés de nous laisser aller à des pensées, à des sentiments, à des paroles, qui ne sont pas selon Dieu, quel puissant correctif que de réaliser le fait que le Saint Esprit habite dans nos corps comme dans son temple ! Si nous pouvions toujours nous en souvenir, cela nous préserverait de bien des pensées vagabondes, de bien des paroles légères ou vaines, de bien des actes inconséquents.

### 5.3 La Parole de Dieu

Que ma conscience ne cherche point à échapper au tranchant de la Parole et que je ne redoute pas de me laisser transpercer par elle ! Que je redoute plutôt ce qui pourrait me soustraire à son action scrutatrice.

La Parole de Dieu est l'expression de la relation de toutes choses avec Dieu soit quant à leur existence, où il s'agit de la création, soit quant à ses conseils, soit même quant à sa nature à Lui, à la communication de la vie reçue de lui et au maintien de son vrai caractère. Elle procède du ciel, comme en procédait la Parole vivante ; elle révèle ce qui est au ciel, mais, ainsi que faisait la Parole vivante, s'adapte à l'homme ici-bas, le dirige là où il y a de la foi, mais le conduit là-haut où la Parole vivante s'en est allée comme Homme. Notre bourgeoisie est dans les cieux.

Seul Dieu peut exprimer parfaitement ou révéler ce que Dieu est : la Parole est, par conséquent, infinie dans ce qui coule en elle, parce qu'elle est l'expression des profondeurs de la nature divine et qu'elle est liée à ces profondeurs.

Puissions-nous avoir un sentiment plus profond de la plénitude, de la majesté et de l'autorité de la Parole de Dieu ! Nous avons bien besoin d'être fortifiés à cet égard. Il nous faut un sentiment si vif, si vigoureux et si constant de l'autorité suprême du canon sacré, et de sa complète suffisance pour tous les temps, tous les climats, toutes les positions, tous les états — personnels, sociaux, ecclésiastiques — que nous puissions résister à tous les efforts de l'ennemi pour déprécier la valeur de cet inestimable trésor. Puissent nos cœurs être mieux à l'unisson de ces paroles du Psalmiste : « La somme de ta parole est la vérité, et toute ordonnance de ta justice est pour toujours » « Ps. 119:160).

Il est important de remarquer que les chrétiens n'obtiennent aucun effet réel de la Parole, cette épée de l'Esprit, ne peuvent remporter par elle aucune victoire et en connaîtront à peine l'usage, s'ils n'ont pas fait l'expérience de son efficacité sur eux-mêmes, et si elle ne les a pas formés individuellement pour résister aux séductions de Satan. Il faut avoir fait des expériences intérieures et personnelles de la puissance de la Parole pour pouvoir s'en servir en faveur des autres. Elle est l'épée de l'Esprit. L'Esprit seul peut lui donner tout son tranchant et la faire pénétrer dans les cœurs, comme elle est entrée dans le nôtre.

La Parole de Dieu est une énergie créatrice qui domine la matière et possède la prééminence sur elle. Soumettons-nous à cette puissance créatrice et que notre corps en soit constamment vivifié. Que Dieu nous accorde de vivre de jour en jour par sa Parole !

La crainte de Dieu se reconnaît chez l'homme à l'autorité de la Parole sur sa conscience. Nous ne pouvons plaire à Dieu sans obéir à sa Parole.

Les circonstances extérieures doivent être pesées en la présence de Dieu et jugées à la lumière de sa Parole, sans quoi elles peuvent nous conduire aux plus graves erreurs. Bref, la Parole de Dieu est la pierre de touche parfaite pour toutes choses ; les circonstances extérieures, les impressions intimes et les sentiments, — tout doit être placé dans la lumière de l'Écriture sainte, et jugé là calmement et sérieusement. C'est le vrai chemin de la paix, de la sûreté et de la bénédiction pour tout enfant de Dieu.

La Parole est absolument nécessaire au chrétien. Nous ne pouvons nous en passer. Comme la vie est soutenue par le pain, de même la vie spirituelle est entretenue par la Parole de Dieu. Se nourrir ainsi n'est pas seulement recourir à la Bible pour y trouver des doctrines, ou pour y voir nos opinions confirmées ; c'est bien plus, c'est y chercher ce qui soutient la vie de l'homme nouveau, c'est-à-dire la nourriture, la lumière, les directions, la consolation, l'autorité, la force, en un mot tout ce dont l'âme peut avoir besoin.

La Parole doit être pour nous comme le pain pour l'homme affamé, ou comme la boussole pour le navigateur ; c'est d'elle qu'il faut nous nourrir et d'après elle que nous devons agir, penser et parler. Plus il en sera ainsi, plus nous en connaîtrons la valeur infinie. Qui est-ce qui connaît le mieux la valeur réelle du pain ? Est-ce un chimiste ? Non, mais un homme affamé. Un chimiste peut l'analyser et dire de quoi il se compose, mais c'est l'homme qui a faim qui en éprouve la valeur. Qui est-ce qui connaît le mieux la valeur réelle d'une boussole ? Est-ce le professeur de navigation ? Non, mais c'est le marin qui navigue le long d'une côte inconnue et dangereuse.

### 5.4 La foi

Notre foi se montre précisément en cela, qu'elle s'attache à la Personne absente de Christ ; dès que nous le verrons, la foi ne sera plus nécessaire. Quand on est entouré, comme nous le sommes, d'objets qui sollicitent la vue, c'est une chose grande et difficile de réaliser les objets invisibles et de fixer sur eux les regards de la foi. Il faut que le Christ invisible devienne si puissamment réel à notre âme que, près de lui, tout ce qui nous environne perde sa réalité. La foi est indispensable pour cela. Souvenons-nous que Dieu nous a donné, en même temps que la foi, deux moyens de vivre dans les réalités invisibles, et de surmonter les obstacles qui s'y opposent : la Parole qui nous révèle Christ, la prière par laquelle nous pouvons être en communion avec lui et jouir de sa présence.

La foi rend présent l'avenir et visible l'invisible : c'est ce qui fait la force du croyant. Elle réalise les choses que l'on espère, comme si on les tenait déjà ; ces choses existent pour le cœur : il a l'assurance de leur réalité. En même temps, elle est une démonstration intérieure des choses que l'on ne voit pas, une conviction intime de leur existence. La foi est une vue de ce qui est caché ; elle nous donne sur l'invisible la même certitude que nous avons pour les choses qui sont sous nos yeux. Ce dont la réalité ne paraît point encore, la foi nous en donne la substance.

Dieu prend plaisir à une grande hardiesse, preuve d'une grande foi ; rien ne l'honore autant.

Ce qui caractérise la foi, c'est qu'elle compte sur Dieu, non seulement en dépit des difficultés, mais en dépit des impossibilités.

Une foi mise à l'épreuve est une foi fortifiée. Par l'épreuve nous apprenons à connaître notre faiblesse, mais aussi la fidélité de Dieu, ses tendres soins, même dans les difficultés qu'il envoie, afin que nous puissions les traverser avec lui.

La foi repose sur un fondement bien plus solide que l'évidence de nos sens, et ce fondement est la Parole de Dieu : nos sens peuvent nous tromper, la Parole de Dieu, jamais.

La foi ne parle jamais de ce qu'elle veut faire ; mais elle fait ce qu'elle peut par la force du Seigneur.

Le sentier de la foi est un sentier très simple et très étroit. La foi ne défie, ni ne méprise les moyens ; elle les apprécie en tant que c'est Dieu réellement qui les emploie, et non pas au-delà. Or, il y a une différence très grande entre l'emploi que Dieu fait de la créature pour me servir, et l'emploi que l'homme en fait pour exclure Dieu ; on n'y prend pas assez garde. Dieu se servit des corbeaux pour nourrir Elie, mais Elie ne se servit pas d'eux pour exclure Dieu. Quand le cœur est réellement occupé de Dieu, il ne se préoccupe pas des moyens ; il compte sur Dieu, dans la douce assurance que, quels que soient les moyens dont Dieu usera, il bénira, il aidera, il pourvoira.

Souvent Dieu n'est pas pour nos âmes cette constante réalité qu'il devrait être ou qu'il serait pour nous, si nous marchions avec une foi plus simple et dans une dépendance plus entière de lui.

Quand, par la grâce, l'âme cesse de s'attendre à la créature, alors, et alors seulement, elle est dans les dispositions voulues pour que Dieu puisse agir ; et quand Dieu agit, tout va bien. Il ne laisse rien inachevé : il règle parfaitement tout ce qui concerne ceux qui mettent leur confiance en lui. Quand la souveraine sagesse, la toute-puissance et l'amour infini agissent ensemble, le cœur croyant peut jouir d'un doux repos.

Se reposer sur les bénédictions de Dieu est autre chose que de se reposer sur Dieu lui-même.

Il n'y a pas de position plus bénie que celle d'une âme qui, avec la simplicité d'un petit enfant, vit dans une dépendance entière de Dieu, parfaitement satisfaite d'attendre son temps. Cette position apporte des épreuves avec elle, cela est vrai ; mais l'âme renouvelée apprend les leçons les plus profondes, et fait les expériences les plus douces, pendant qu'elle s'attend ainsi au Seigneur ; et plus la tentation de nous soustraire au gouvernement de Dieu sera puissante, plus sera abondante aussi la bénédiction si nous savons demeurer dans cette position bienheureuse. C'est quelque chose d'infiniment doux de dépendre de quelqu'un pour qui bénir est une joie. Ceux qui, en quelque mesure, ont goûté la réalité de cette merveilleuse position, peuvent seuls l'apprécier, et le seul qu'il l'ait jamais occupée parfaitement et sans interruption, c'est le Seigneur Jésus. Il fut toujours dépendant de Dieu et rejeta absolument toute proposition de l'ennemi à sortir de cette dépendance.

Nous n'aurons jamais mis vraiment à l'épreuve les ressources de Dieu tant que nous n'aurons pas essayé l'impossible. Quel soulagement, quelle immense joie de savoir que c'est Dieu qui agit ! Dès lors, nous entrons dans le repos, nous nous reposons de nos propres œuvres.

L'œuvre de Dieu, faite selon Dieu, ne manquera jamais des ressources de Dieu.

Ni l'insensibilité, ni l'insouciance ne sont de la foi. Il y a des personnes nonchalantes qui semblent traverser la vie en ayant pour principe de prendre les choses par le bon côté. Ce n'est pas de la foi. La foi regarde les difficultés en face ; elle voit très bien le côté pénible des choses. Elle n'est ni ignorante, ni indifférente, ni insouciant, mais quoi ? Elle introduit le Dieu vivant. Elle regarde à lui et s'appuie sur lui. Tout, pour elle, découle de lui.

La foi est le grand principe de la vie divine, du commencement à la fin. Nous sommes justifiés par la foi et nous vivons par la foi ; nous sommes debout par la foi, et nous marchons par la foi. Du début à l'issue de la course, tout est par la foi.

Il n'y a pas de limites aux bénédictions dont nous pourrions jouir, si nous comptons davantage sur Dieu. « Toutes choses sont possibles à celui qui croit » (Marc 9:23). Dieu ne nous dira jamais : « Tu as assez reçu ; tu attends trop ». Impossible, car c'est sa joie de répondre aux espérances les plus vastes de la foi. « Ouvre ta bouche toute grande, et je la remplirai » (Ps. 81:10). Les trésors inépuisables du ciel sont ouverts à la foi. « Quoi que vous demandiez en priant, si vous croyez, vous le recevrez » (Matt. 21:22).

La foi n'hésite ni ne doute ; l'incrédulité est toujours hésitante et chancelante, c'est pourquoi elle ne voit jamais la gloire de Dieu, ni sa puissance. Nous n'avons aucune idée de combien de bénédictions elle nous prive.

Vouloir marcher sur le sentier de la foi avec une mauvaise conscience est une chose des plus dangereuses. Ce n'est que lorsque nos reins sont ceints de vérité et que nous avons revêtu la cuirasse de la justice, que nous pouvons prendre le bouclier de la foi.

Croire, c'est se reposer entièrement sur l'infaillibilité et sur la fidélité de Dieu ; c'est mettre au-dessus de toute certitude et de toute garantie celles qui naissent de son témoignage ; c'est tenir chaque mot sorti de sa bouche comme plus substantiel et plus réel que la réalité même.

La chose qui tourmenterait le plus un incrédule, est pour l'homme de foi, le sujet de la plus grande joie de son cœur. Il sera toujours prêt à s'écrier : « Mais toi, mon âme, repose-toi paisiblement sur Dieu ; car mon attente est en lui. Lui seul est mon rocher »

(Ps.62:5-6).

### 5.5 La prière

La prière est fondée sur l'immense privilège d'avoir avec Dieu des intérêts communs.

La simplicité dans la prière indique une foi sincère et la foi sincère obtient ce qu'elle demande.

Une prière présentée au nom de Jésus ne saurait être repoussée aussi longtemps que nous nous tenons dans les limites du crédit que Jésus nous a ouvert par sa Parole. Si nous demandons une chose qui n'est pas selon l'Écriture ou qui n'est pas en accord avec la volonté de Dieu, Christ lui-même ne pourrait pas l'accomplir. Mais, « si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous écoute... et nous savons que nous avons les choses que nous lui demandons ».

Si nous demeurons en Christ (Jean 15:7), nos prières seront exaucées. Ce sera là une conséquence toute naturelle, car nos désirs ne seront pas proprement les nôtres, mais ceux de Christ, et nos demandes ne seront pas proprement les nôtres, mais celles de Christ priant pour nous. Elles seront par là même en harmonie avec la volonté de Dieu.

Si nous voulons être vainqueurs dans nos prières, soyons sans merci pour nos infidélités. Aussi longtemps que nous les caressons et que nous sommes pour ainsi dire en contestation avec Dieu, il ne peut nous exaucer. Lorsque, dans nos moments d'entretien avec notre Père céleste, une chose s'interpose obstinément entre lui et nous, c'est qu'elle entrave notre prière, — travaillons à la supprimer.

La prière, dictée par l'Esprit Saint, cultive et développe dans l'âme toutes les grâces de Dieu : l'humilité, par l'expression sincère de nos misères, la foi, qui saisit alors toutes les promesses de Dieu, seul garant de la prière ; l'espérance, qui jouit par avance de leur accomplissement ; l'amour, qui trouve ses délices à converser ainsi avec Dieu, comme tout être aimant avec ceux qu'il aime. Oh ! quel rafraîchissement pour un enfant que de parler avec cette confiance et cette liberté à son Père !

Prier pour les saints nous rend capables de discerner tout le bien qui est en eux. Si nous prions davantage pour les saints, nous aurions plus de joie en eux, et plus de courage pour ce qui les concerne. C'est toujours un mal de perdre confiance au sujet des saints. L'amour du Seigneur ne peut faillir ; aussi pourrions-nous compter sur cet amour avec joie et confiance. « J'ai confiance à votre égard, par le Seigneur » (Gal. 5:10). « Étant assuré de ceci même, que celui qui a commencé en vous une bonne oeuvre, l'achèvera jusqu'au jour de Jésus Christ » (Phil. 1:6).

Dieu agit par nos prières. Nourrissons-nous de la Parole de Dieu. Elle est l'aliment de la prière. La prière doit baigner tout ce que nous faisons. Car sans la prière, il n'y a pas de fruit.

« Et quoi que vous demandiez en mon nom, je le ferai... Si vous demandez quelque chose en mon nom, moi, je le ferai » (Jean 14:13-14). Jésus répète sa promesse deux fois : Je le ferai ! Il promet d'agir en réponse à nos prières. Demander en son nom, c'est réclamer ce que lui-même demande, ce que lui-même désire, ce qui est pour la gloire du Père. Une fois parvenus à la certitude que notre requête est selon la volonté de Dieu et le glorifie, nous pouvons prier avec persévérance jusqu'à ce que nous voyions l'exaucement. Car il a dit : Je le ferai.

La vraie manière de prier sans cesse me paraît être avant tout une attitude du cœur, une conscience si vive de notre impuissance que nous lançons sans cesse un appel à Christ pour qu'il subviennent à nos immenses besoins.

« Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit accomplie » (Jean 16:24). En effet, pour celui qui juge spirituellement des choses, une prière exaucée n'est pas seulement le don d'une bénédiction particulière ; il y voit infiniment plus : c'est pour lui un gage de sa communion avec le Père et avec le Fils, une preuve qu'il est admis dans leur conseil ; et encore là, quelle source ineffable de joie !

À quoi sert de mettre vos difficultés entre ses mains, si, l'instant d'après, vous les reprenez dans les vôtres ? Dieu veut que nos cœurs soient aussi libres de soucis que nos consciences de péché.

Prier, c'est ne rien attendre que de Dieu ; tenir incessamment notre âme ouverte devant lui ; exposer au Père nos besoins, nos craintes, nos peines, nous mettre continuellement entre ses mains ; accepter d'avance tout ce qu'il lui plaira de dispenser ; gémir devant lui dans le sentiment de notre faiblesse ; nous placer sous les rayons de sa lumière, sous la rosée de ses grâces ; nous abriter sous sa miséricorde, nous réchauffer sur son cœur ; voilà la grâce des grâces ; aucun vent, aucun orage n'éteindra la lampe de celui qui prie.

Les événements n'inquiètent pas Dieu. Ils n'ébranlent ni son trône, ni son cœur, mais accomplissent toujours ses desseins. Dieu est amour pour nous ; nous sommes, par la grâce, les objets de ses tendres soins ; il nous entend et incline son oreille pour nous écouter. En toutes choses donc, au lieu de nous inquiéter et de peser les choses dans nos propres cœurs, nous devons présenter nos requêtes à Dieu avec prière, avec supplication, avec un cœur qui se met à nu. Lorsque nous avons jeté notre fardeau sur Celui dont rien ne peut troubler la paix, sa paix garde nos cœurs. Notre trouble est devant lui, et la paix constante du Dieu d'amour qui se charge de tout et sait tout d'avance, tranquillise notre cœur déchargé et nous communique la paix qui est en lui.

### 5.6 La communion

La proximité morale à l'égard de Dieu et la communion avec lui, sont les seuls moyens de croître réellement dans la connaissance de ses voies et des bénédictions dont il fait part à ses enfants, parce que c'est la seule position dans laquelle on peut les saisir, ou dans laquelle on en est moralement capable. Toute conduite qui ne convient pas à cette proximité de Dieu, toute pensée légère que sa présence ne comporte pas, nous font perdre ces communications de la part de Dieu et nous rendent incapables de les recevoir.

La foi, l'espérance et l'amour forment notre caractère, comme chrétiens (1 Cor. 13:13 ; 1 Thes. 1:3 ; 5:8 ; Col. 1:4-5) ; mais ce caractère ne saurait se former en nous sans avoir des objets, qui sont Jésus et Dieu. Le cœur s'appuie par la foi sur Jésus, l'attend, compte sur lui, se rattache à lui dans sa marche. Jésus a marché ici-bas ; il nous représente dans le ciel ; il nous soigne, comme le bon Berger ; il aime les siens ; il les nourrit et les chérit : notre foi et notre espérance l'ont toujours en vue. La conscience se tient devant Dieu, notre Père : ce n'est pas un esprit de crainte ; il n'y a aucune incertitude quant à notre relation avec lui ; nous sommes les enfants d'un Père qui nous aime parfaitement ; mais nous sommes devant Dieu. Sa lumière a autorité et force dans la conscience ; nous marchons avec la certitude que les yeux de Dieu sont sur nous, en amour, mais sur nous, et la lumière manifeste tout. Elle juge tout ce qui pourrait affaiblir la douce et paisible réalisation de la présence de Dieu, notre communion avec Jésus, notre confiance en lui, et l'intimité des entretiens de nos âmes avec le Sauveur.

Parlez-lui, ne soyez jamais satisfaits sans être en état de marcher et de parler avec Christ, comme avec un intime ami. Ne soyez satisfaits que de rapports intimes avec celui qui vous a aimés d'un tel amour !

Tout ce que nous faisons devrait être l'expression de l'attachement de notre cœur à Christ et sa manifestation aux autres. Quand je tourne mes yeux vers Jésus, quand je contemple toute son obéissance, sa pureté, sa grâce, sa tendresse, sa patience, son dévouement, sa sainteté, son amour, l'absence complète chez lui de toute recherche de soi-même, je peux dire : voilà ma vie. C'est une immense grâce. Il est possible que cette vie soit obscurcie en moi ; mais il n'en est pas moins vrai que c'est ma vie. Oh ! combien j'en jouis quand je la contemple ainsi ! Combien j'en bénis Dieu ! Quel repos pour l'âme ! Quelle joie pure pour le cœur ! En même temps, Jésus lui-même est l'objet de mes affections ; et toutes mes affections sont formées d'après ce saint objet.

Si l'on a les yeux sur Christ, tout est facile : sa communion donne de la clarté et de la certitude, et vaut tout le reste, tout ce que, peut-être, nous perdons.

Comment le sarment porte-t-il du fruit ? Ce n'est pas en faisant un effort incessant pour recevoir l'air et le rayon de soleil. C'est simplement en demeurant attaché au cep, dans une union silencieuse et paisible, et les fleurs et les fruits apparaissent comme par une croissance spontanée.

Comment un chrétien portera-t-il du fruit ? Par des efforts et des luttes pour obtenir ce qui est librement donné ? Par des méditations sur la vigilance, sur la prière, sur l'activité, sur la tentation et sur les dangers ? Non ! Il doit y avoir une concentration totale des pensées et des affections sur Christ, un abandon de l'être tout entier, entre ses mains ; un regard constant sur lui pour recevoir sa grâce.

En cherchant avec ardeur le Seigneur et sa grâce, la puissance divine opère pour nous délivrer, nous libérer et nous faire trouver nos délices en Christ ; cette jouissance nous sépare du mal et du monde.

Les pensées de l'homme à l'égard de la bénédiction sont trop souvent limitées aux choses de la terre, alors que la vraie bénédiction consiste à connaître Dieu. Le connaissons-nous plus intimement qu'aucun ami sur cette terre, de telle sorte que notre âme s'épanouit dans sa présence qui ne nous apporte aucune contrainte, mais nous remplit d'une bénédiction ineffable ? Une telle bénédiction est inconnue de ceux qui s'accommodent de ce que le Seigneur ne saurait agréer, et qui pensent que des mots, de simples mots auxquels rien ne correspond dans leur vie, une profession sans pratique, la vérité dans la tête mais sans réalité dans le cœur, suffisent devant Celui qui est aussi le Saint et le Véritable. Plus sa présence sera réalisée et manifestée, plus elle apparaîtra incompatible avec tout ce qui est opposé à sa nature et ne répond pas à la perfection de son être.

Ceux qui ont été amenés à Dieu par l'efficace du sang de Christ et par l'onction du Saint Esprit, doivent se mouvoir dans une sphère hors de la portée des influences naturelles. La proximité de Dieu donne à l'âme une telle intuition de toutes ses voies, un tel sentiment de la justice de toutes ses dispensations, que nous pouvons rendre culte en sa présence, même alors qu'un coup de sa main nous a enlevé l'objet de notre plus tendre affection.

Le sanctuaire n'est pas un lieu que le chrétien doit visiter occasionnellement, mais un lieu dans lequel il doit habituellement servir et adorer. C'est la sphère dans laquelle il doit « vivre, se mouvoir et être ». Plus nous vivons en la présence de Dieu, et moins nous pouvons souffrir d'en être éloignés ; et aucun de ceux qui connaissent le bonheur d'y être ne se permettra légèrement quoi que ce soit

qui l'en priverait. Il n'y a pas sur toute la terre un seul objet qui, au jugement d'un cœur spirituel, puisse équivaloir à une heure de communion avec Dieu.

Si nous désirons jouir de l'approbation et de la présence de Dieu, il faut que nous cherchions par la foi à agir conformément à l'appel céleste ; c'est à-dire que nous devons chercher à arriver, en expérience, en pratique et en caractère moral, à ce à quoi Dieu nous appelle, savoir à une pleine communion avec son Fils unique : une communion avec lui dans sa réjection ici-bas, — une communion avec lui dans son acceptation dans le ciel.

Si la communion nous est peu familière, ne nous contentons pas de notre mesure et, d'autre part, ne nous décourageons pas. Dieu a pourvu à toute notre incapacité et à tous nos manquements par la sacrificature de Christ.

Vivons dès maintenant avec Jésus dans les régions célestes ; regardons toutes choses terrestres de cette altitude, dans leur vraie perspective.

« Qui est celle-ci qui monte du désert, s'appuyant sur son bien-aimé ? » (Cant. 8:5). Monter, monter toujours plus haut ! Du désert, hors du désert, loin du désert, appuyé sur Christ. Oh ! la joie de ne plus être seul, la joie indicible de connaître une intimité grandissante avec lui, de s'appuyer sur lui d'autant plus qu'on est faible, ignorant de l'avenir, incapable de se diriger seul !

Accepter ce qu'on ne comprend pas, se soumettre à ce qu'on ne s'explique pas, croire ce qui paraît impossible, marcher dans un chemin dont l'issue nous est cachée, voilà les premières leçons qu'il faut apprendre à l'école de Dieu. « Si vous persévérez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples ; et vous connaîtrez la vérité » (Jean 8:31, 32). Le vrai disciple commence par suivre le Seigneur, et la connaissance vient par sa communion avec lui.

Rien n'est plus favorable à la communion avec Jésus, que la tranquillité d'âme. Dans cet état seulement, nous pourrions obtenir la docilité qui permet au Seigneur de nous révéler ses secrets et de nous montrer notre chemin.

Par contemplation, j'entends celle de Jésus Christ. C'est un regard simple, filial, assidu sur Jésus Christ. Contempler Jésus Christ, c'est vivre avec Jésus Christ, faire sa société de Jésus Christ, s'accompagner de son souvenir, s'envelopper de sa présence, lui rapporter toutes nos pensées et tous nos desseins, remplir de lui notre esprit et notre âme...

« Je puis toutes choses en celui qui me fortifie » (Phil. 4:13). Douce et précieuse expérience, non seulement parce qu'elle rend capable de faire face à toutes les circonstances — ce qui est d'un grand prix — mais parce que le Seigneur est connu comme l'ami constant, fidèle et puissant, du cœur.

### 5.7 Paix et repos

Ce dont nous avons besoin, c'est de savoir que nous sommes sauvés. L'Israélite ne savait pas seulement que le sang était une sauvegarde, il savait que lui était en sécurité. Et pourquoi ? Était-ce en vertu de quelque chose qu'il eût fait, senti ou pensé ? Nullement, mais parce que Dieu avait dit : « Je verrai le sang et je passerai par-dessus vous ». Il se reposait sur le témoignage de Dieu ; il croyait ce que Dieu avait dit, parce que Dieu l'avait dit ; « il scellait que Dieu est vrai » (Jean 3:33). Ce qui lui donnait la paix, c'était le fait que l'œil de Jéhovah reposait sur le sang, et l'Israélite savait que Lui l'estimait à sa valeur. Si notre paix devait dépendre de notre juste appréciation de la valeur du sang de Christ, nous ne pourrions pas plus jouir d'une paix solide que si nous cherchions cette paix par des œuvres de loi. Ou bien le sacrifice de Christ est suffisant, ou bien il ne l'est pas. S'il est suffisant, pourquoi ces doutes et ces craintes ? Tous ceux qui doutent de leur pardon parfait et éternel nient, pour eux-mêmes, l'accomplissement et la perfection du sacrifice de Christ. Mais de nombreuses personnes se disent convaincues que le sang de Christ suffit parfaitement aux besoins du pécheur, si seulement elles étaient sûres d'avoir une part dans ce sang, si seulement elles avaient la véritable foi. Elles sont occupées de leur foi et de leurs sentiments, au lieu d'être occupées du sang de Christ et de la Parole de Dieu ; en d'autres termes, elles regardent au-dedans d'elles-mêmes, au lieu de regarder en dehors, à Christ. Ce n'est pas là la foi ; et par conséquent, elles n'ont point de paix. Or, l'Israélite, abrité sous l'aspersion du sang, n'était pas sauvé par la valeur qu'il attachait au sang, mais simplement par le sang. Le sang, avec sa valeur et sa divine efficacité, était placé devant Israël ; et si le peuple avait voulu placer, ne fût-ce qu'un morceau de pain sans levain, à côté du sang, comme fondement de sa sécurité, il aurait fait Dieu menteur et nié la parfaite suffisance de son remède. C'est par le sang de Christ que nous avons la paix, une justification parfaite, la justice divine ; c'est lui qui purifie la conscience, lui qui nous introduit dans le Saint des Saints, qui fait que Dieu est juste en recevant le pécheur qui croit, et lui qui nous donne droit à toutes les joies, à tous les honneurs, à toutes les gloires du ciel.

C'est Jésus qui donne un repos permanent nos âmes et non pas ce que peuvent être nos pensées relativement à nous-mêmes. La foi ne considère jamais ce qui est en nous comme étant le motif du repos. Elle reçoit, aime et saisit ce que Dieu a révélé et ce que sont les pensées de Dieu au sujet de Jésus, dans lequel est son repos à lui.

C'est de Dieu lui-même que nous avons à apprendre quelle est, à ses yeux, la vraie condition du croyant. Nous sommes plus disposés à dire à Dieu ce que nous sommes en nous-mêmes qu'à le laisser nous dire ce que nous sommes en Christ. En d'autres termes, nous sommes plus préoccupés de nos sentiments sur nous-mêmes que de la révélation que Dieu nous fait de lui-même. Dieu nous parle en vertu de ce qu'il est en lui-même et de ce qu'il a accompli en Christ. Telle est la nature de cette révélation que la foi saisit et qui remplit l'âme d'une parfaite paix.

Si l'expiation de Christ ne s'appliquait qu'aux péchés que l'homme peut discerner et reconnaître, nous nous trouverions bien éloignés du vrai fondement de la paix. Nous avons besoin de comprendre que le péché a été expié selon la justice de Dieu — que les droits de son trône ont été parfaitement satisfaits — que le péché, envisagé à la lumière de son inflexible sainteté, a été divinement jugé. C'est là ce qui donne à l'âme une paix durable. Une pleine expiation a été faite pour les péchés d'erreur ou d'ignorance du croyant, aussi bien que pour ses péchés connus. Le sacrifice de Christ pose la base de ses relations et de sa communion avec Dieu, selon l'appréciation divine que Dieu en fait. Il faut que le cœur soit en repos devant Dieu, quant à la parfaite rémission des péchés, avant que nous puissions l'adorer en Esprit et en vérité. Si le sentiment de la culpabilité pèse sur la conscience, il doit y avoir de la terreur dans le cœur et, assurément, un cœur rempli de terreur ne peut pas être un cœur heureux et adorant. Ce n'est que d'un cœur rempli de ce doux et saint repos que procure le sang de Christ, qu'un culte vrai et acceptable peut monter jusqu'au Père. Le même principe s'applique à notre communion avec le peuple de Dieu, à notre service et à notre témoignage au milieu des hommes. Tout doit reposer sur le fondement d'une conscience parfaitement purifiée, et cette conscience purifiée repose sur la base de la parfaite rémission de tous nos péchés, soit connus, soit ignorés.

Une preuve puissante que je demeure en Christ est la tranquillité de mon esprit. Ma part est ailleurs, et je poursuis ma route. Aussi longtemps que nous demeurons en lui, notre esprit demeure tranquille, quelles que soient les circonstances. L'âme ne jouit pas du bonheur en Dieu pour elle-même seulement, mais elle reflète aussi au dehors le caractère du lieu où elle se tient.

Quand le cœur est en paix avec Dieu et qu'il n'a rien à se reprocher, quand la volonté propre est tenue en échec, la paix règne dans l'âme. On marche sur la terre, mais le cœur est au-dessus de la terre, en communion avec de meilleures choses ; on marche dans un esprit de paix avec les autres, et rien ne trouble nos rapports avec Dieu. Il est le Dieu de paix. La paix, la paix avec Jésus remplit le cœur.

Lorsque nous avons jeté notre fardeau sur Celui dont rien ne peut troubler la paix, la paix garde nos cœurs. Notre trouble est devant lui, et la paix constante du Dieu d'amour qui se charge de tout et sait tout d'avance, tranquillise notre cœur déchargé et nous communique la paix qui est en Lui. Et cette paix surpasse toute intelligence, comme il surpasse lui-même toutes les circonstances qui peuvent nous inquiéter. Quelle grâce que nos soucis mêmes fassent que nous soyons remplis de cette merveilleuse paix, si nous savons les apporter à Dieu qui est fidèle !

C'est l'œuvre de Christ qui donne la paix à la conscience ; mais c'est une volonté soumise, l'absence de toute volonté propre, qui, dans les grandes et les petites choses, nous donne la paix du cœur, tandis que nous traversons les épreuves d'ici-bas.

Je ne connais pas une parole plus propre à remplir l'âme de paix que celle-ci : « Ne vous inquiétez de rien » (Phil. 4:6). Combien souvent j'ai expérimenté la force de ces deux mots : de rien !

La vie de victoire, c'est la cessation de toute vie propre, et la conséquence, c'est le repos de nos âmes. La vie de victoire, c'est Christ vivant en nous, agissant en nous. Entrer dans le repos, c'est vivre dans une entière dépendance de Dieu, comme Jésus a vécu, ne faisant rien de lui-même, ne disant rien de lui-même.

Quelle source de paix de savoir que Dieu veille à notre croissance, qu'il travaille lui-même à rendre parfaite notre union avec Christ, éloignant ce qui peut nuire à cette union, pourvoyant à ce qui peut la favoriser. Quel repos de remettre enfin et complètement à ses soins notre vie en Christ, et de sentir que tout ce que nous faisons pour demeurer plus fidèlement dans son Fils, nos désirs, nos pensées, nos prières, ne sont que la manifestation de son œuvre en nous ; car c'est lui qui nous affermit, en nous portant à veiller, à attendre, à travailler. Mais il ne peut accomplir cette œuvre avec puissance que lorsque nous cessons de l'entraver par nos propres efforts, et acceptons par la foi la position dépendante qui, en même temps qu'elle honore Dieu, ouvre le cœur à son action. Alors, au milieu de la vie bruyante et agitée du monde, des tentations subtiles et incessantes du péché, au milieu des soucis journaliers et des épreuves, même les plus grandes, l'âme, confiante, conserve la paix, sachant que Dieu l'affermirait en Christ.

Une des forces de la vie de la foi est renfermée dans ce mot : maintenant. Savoir faire l'expérience que maintenant, quelles que soient nos circonstances, l'œuvre du salut s'accomplit en nous, que maintenant Jésus nous appartient et toutes choses en lui, que nous pouvons en disposer maintenant, tel est le secret du repos et de la victoire. Au lieu de chercher en vain à entrer dans un état d'âme durable qui nous permette de demeurer en Christ d'une manière permanente, commençons, par la foi, à demeurer dans le moment présent. Jésus nous gardera pour le moment suivant, et nous arriverons par ce chemin à la communion de tous les instants.

Quand l'âme se tient silencieuse en la sainte présence de Dieu, elle reçoit des enseignements que ses propres efforts et l'agitation de ses pensées ne lui avaient jamais laissé entendre auparavant ; et elle comprend toujours mieux que son salut est dans ce repos intime : écouter, croire, veiller, attendre de voir ce que Dieu fera ; puis, dans la foi et l'obéissance, se soumettre à l'action de Celui qui opère avec puissance.

Il semble qu'aucun message ne devrait nous être plus doux et plus précieux que le commandement de rester tranquilles et de nous tenir en repos, Dieu se chargeant de travailler pour nous et en nous. Pourquoi avons-nous tant de peine à l'accepter ? Pourquoi sommes-nous si lents à comprendre que la tranquillité de l'âme est une bénédiction, une force, une source de grande activité, le secret de toute véritable vie en Christ ? Nombreux sont les dangers qui menacent ce repos de l'âme.

Il y a d'abord la dissipation de l'âme, provenant d'une préoccupation inutile ou trop grande des intérêts du monde. Chacun de nous a sa vocation terrestre ; et, dans le cercle prescrit par Dieu, l'intérêt pour notre travail et pour ce qui le concerne est un devoir. Mais, même en cela, le chrétien a besoin de vigilance et de modération. Nous devons veiller davantage encore à une sainte réserve dans les choses qui ne sont pas absolument imposées par Dieu. Si demeurer en Christ est réellement notre premier but, prenons garde à cette excitation inutile ; prenons garde, même dans les choses nécessaires et légitimes, au pouvoir extraordinaire qu'elles ont d'absorber tellement l'âme, qu'il lui reste peu de force et peu de goût pour la communion avec Dieu. L'inquiétude et les soucis au sujet des choses terrestres, tendent constamment à détruire la vie confiante, et rendent l'âme semblable à une mer agitée. Dans cet état, il est impossible d'entendre le son doux et subtil de l'Esprit.

L'esprit de crainte et de méfiance dans les choses spirituelles, n'est pas moins nuisible ; de même le trouble provenant de ce que nous cherchons dans nos propres efforts et dans nos propres forces, les bénédictions spirituelles qui ne viennent que d'En haut.

Comment le cœur angoissé peut-il être tranquille et l'esprit inquiet calmé ? Que me faut-il ? Il me faut du repos. Comment le trouverai-je ? En m'inclinant et en prenant sur moi le joug précieux de Christ qu'il porta lui-même dans les jours de sa chair ; joug d'une entière soumission à la volonté de Dieu. Il faut que je puisse dire, sans la moindre restriction, et du plus profond de mon cœur : « Ta volonté soit faite, ô Dieu ! » Il faut que j'aie un sentiment si réel de son amour parfait envers moi et de son infinie sagesse dans toutes ses voies à mon égard, que je n'y voudrais rien changer, lors même que je le pourrais.

Combien de difficultés disparaîtraient dans les détails de notre vie journalière, que de doutes seraient éclaircis, si nous attendions la direction divine au lieu d'essayer d'agir sans elle. Si je n'ai pas de lumière pour avancer, mon devoir est de rester tranquille. Nous ne devrions jamais nous mouvoir dans l'incertitude. Souvent nous nous tourmentons, pour savoir si nous devons aller ou agir, quand Dieu veut que nous restions tranquilles et ne fassions rien. Nous consultons Dieu, mais nous ne recevons pas de réponse ; nous demandons conseil à nos amis, ils ne peuvent nous aider, car c'est une question entre notre âme et le Seigneur. Nous voilà donc plongés dans le doute et l'anxiété, uniquement parce que l'œil n'est pas simple, parce que nous ne suivons pas Jésus, « la lumière du monde ». C'est un principe certain dans la vie divine, que si nous suivons Jésus, nous aurons la lumière de la vie. Il l'a dit, et, pour la foi, cela suffit.

### **5.8 La joie**

Là où est la volonté du Seigneur, il y a du bonheur. Christ est notre joie, mais c'est dans le chemin de sa volonté que nous trouvons la jouissance de son amour. C'est là que nous découvrons en lui une source de joie profonde et ineffable. Lui-même est notre trésor.

Que Christ soit littéralement notre tout, voilà le seul secret de la puissance, le seul fondement d'une joie immuable.

Notre christianisme ne devrait pas être une religion de regrets, mais une joie continuelle du cœur.

« Réjouissez-vous toujours. Priez sans cesse. En toutes choses rendez grâces » (1 Thess. 5:16-18). Il y a un lien plus intime entre ces trois états d'âme que nous ne sommes généralement disposés à l'admettre. La joie grandit toujours en proportion de la prière et des actions de grâces.

Obéir constamment à ces trois commandements de 1 Thes. 5:16-17, c'est vivre sur un plan supérieur. C'est donner la preuve d'une vie de victoire. Il est bon de s'appliquer ce thermomètre spirituel et de se poser la question : suis-je toujours joyeux ? Est-ce que je prie sans cesse et rends grâces en toutes choses ?

Quand un voile s'élève entre nous et Dieu, lorsque quelque chose ne va pas, la première bénédiction que l'ennemi nous enlève, c'est notre joie. Jésus voulait que nous possédions sa joie parfaite, et il a prié pour cela. Cette joie est compatible avec les plus grandes souffrances, puisqu'il la possédait au moment de sa passion.

C'est cette joie-là qu'il veut nous donner. Le plus merveilleux est de l'entendre nous dire : « Personne ne vous ôte votre joie ». Cette joie de Christ doit devenir pour nous un trésor inattaquable, inviolable, que personne ne peut nous enlever.

## 5.9 L'espérance

Le chrétien ne cherche pas la justice devant Dieu comme un homme qui ne la possède pas : il est la justice de Dieu en Christ, et Christ lui-même est la mesure de cette justice. La foi se repose dans cette justice comme Dieu y trouve son repos. La gloire dans laquelle Christ se trouve est la juste récompense de cette justice, comme elle en est la preuve. « Car nous, par l'Esprit, sur le principe de la foi, nous attendons l'espérance (la chose espérée) de la justice » (Gal. 5:5). Pour nous, c'est par la foi, car nous n'avons pas encore la chose espérée, savoir la gloire due à la justice qui est nôtre ; mais Christ la possède, de sorte que nous savons ce que nous espérons. C'est par l'Esprit que nous connaissons cette gloire, et que nous avons l'assurance de la justice qui nous donne le droit de la posséder. Si nous apprécions son amour, l'attente de nos cœurs, remplis de lui, débordera nécessairement dans nos entretiens. Craindre le Seigneur, penser à lui, l'attendre en parlant de lui l'un à l'autre, garder fidèlement sa Parole.

Le fait du retour de Jésus se rattache à toutes les relations spirituelles de nos âmes, se déploie dans toutes les circonstances de la vie chrétienne. On est converti pour attendre le Fils de Dieu ; la joie des saints dans le fruit de leurs travaux se trouve accomplie dans la présence du Sauveur ; c'est à la venue de Christ que la sainteté a toute sa valeur, sa vraie mesure était vue dans ce qui est manifesté alors ; la venue de Jésus est la source de consolation pour le chrétien s'il vient à mourir ; c'est pour la venue de Christ encore que Dieu garde tous les siens en sainteté et sans reproche.

Lorsque tous les orages auront pris fin, la splendeur de la gloire, pour laquelle le Seigneur nous prépare, brillera sans nuages, et cette splendeur sera lui-même. On ! combien est précieux l'amour, l'amour de Jésus, qui nous aura amenés dans sa gloire, pour y être toujours avec lui !

Si nos cœurs entretiennent l'espérance constante du retour du Seigneur, nous mettrons peu de prix à toutes les choses terrestres. Il est moralement impossible que nous puissions être dans l'attitude de l'attente du Fils venant du ciel, et que nous ne soyons pas détachés de ce monde. On peut adopter la doctrine du retour du Seigneur et n'en être pas moins un homme du monde ; mais celui qui vit dans l'attente habituelle de l'apparition de Christ, ne peut qu'être séparé de ce qui sera jugé et détruit quand il viendra.

Une grande partie de notre faiblesse à attendre la venue du Seigneur vient du manque de jouissance de nos relations avec lui. L'intensité du désir, jointe à la connaissance du lien qui fait de nous un tout, produit une attente réelle.

Le moyen de voir s'affermir et se vivifier en nous l'espérance, n'est pas seulement de la retenir fortement dans l'âme, mais encore de l'exercer, de s'occuper fréquemment de ce qui en fait l'objet, de « lever la tête parce que la rédemption approche » (Luc 21:28). L'espérance, comme toutes les vertus, se fortifie par l'exercice, et, en se fortifiant, elle agit davantage et parvient à dominer tous les doutes et les pensées vaines de l'esprit.

### **Solennel avertissement à ceux qui font profession de piété. Par Charles Haddon Spurgeon**

Sermon Date antérieure à 1857

«Car plusieurs marchent, dont je vous ai dit souvent et dont maintenant je le dis même en pleurant, qu'ils sont ennemis de la croix de Christ, dont la fin est la perdition, dont le Dieu est le ventre et dont la gloire est dans leur honte, et ont leurs pensées aux choses terrestres» (Phil. 3:18, 19)

Mes chers auditeurs,

Saint Paul nous offre le modèle accompli d'un ministre chrétien. Pasteur vigilant, il se préoccupait sans cesse du troupeau confié à ses soins. Il ne se bornait pas à prêcher l'Évangile et ne croyait pas avoir rempli tout son devoir en annonçant le salut ; mais ses yeux étaient toujours ouverts sur les Églises qu'il avait fondées, suivant avec un intérêt jaloux ou leurs progrès ou leur déclin dans la foi. Lorsqu'il dut aller proclamer ailleurs l'Évangile éternel, il ne cessa pas de veiller au bien-être spirituel de ces brillantes colonies chrétiennes de la Grèce et de l'Asie Mineure, qu'il avait semées au milieu des ténèbres du paganisme, et tandis qu'il allumait de nouvelles lampes au flambeau de la vérité, il n'avait garde de négliger celles qui brûlaient déjà. C'est ainsi que dans notre texte il donne à la petite Église de Philippiques une preuve de sa sollicitude, en lui adressant des conseils et des avertissements.

Et l'apôtre n'était pas moins fidèle que vigilant. Lorsqu'il voyait du péché dans les Églises, il n'hésitait pas à le leur signaler. Il ne ressemblait point au plus grand nombre de nos modernes prédicateurs, qui se vantent de n'avoir jamais été personnels ou blessants, et qui mettent ainsi leur gloire dans ce qui est leur confusion ; car eussent-ils été fidèles, eussent-ils exposé sans ménagements tout le conseil de Dieu, ils auraient infailliblement, une fois ou l'autre, blessé la conscience de leurs auditeurs. Paul agissait tout différemment ; il ne craignait pas d'attaquer de front les pécheurs, et non seulement il avait le courage de déclarer la vérité, mais il savait même au besoin insister sur cette vérité : «Je vous l'ai dit souvent et je vous le dis maintenant encore, que plusieurs parmi vous sont ennemis de la croix de Christ».

Mais si, d'une part, l'apôtre était fidèle, de l'autre, il était plein de tendresse. Il aimait véritablement, comme tout ministre de Christ devrait le faire, il aimait véritablement les âmes dont il avait charge. S'il ne pouvait souffrir qu'aucun membre des Églises placées sous sa direction, s'écartât de la vérité, il ne pouvait non plus les reprendre sans verser des larmes. Il ne savait pas brandir la foudre d'un oeil sec, ni dénoncer les jugements de Dieu d'un ton froid et indifférent. Des pleurs jaillissaient de ses yeux, tandis que sa bouche prononçait les plus terribles menaces, et quand il censurait, son cœur battait si fort de compassion et d'amour, que ceux-là mêmes auxquels il s'adressait ne pouvaient douter de l'affection qui lui dictait ces censures : «Je vous l'ai dit souvent, et je vous le dis maintenant encore en pleurant».

Mes bien-aimés, l'avertissement solennel que Paul adressait autrefois aux Philippiques dans les paroles de mon texte, je viens vous le faire entendre aujourd'hui à vous-mêmes. Et cet avertissement, je le crains, est non moins nécessaire de nos jours que du temps de l'apôtre, car de nos jours comme alors, il y en a plusieurs dans les Églises dont la conduite témoigne hautement qu'ils sont ennemis de la croix de Christ. Que dis-je ? Le mal, bien loin de diminuer, me semble gagner chaque jour du terrain. Il y a dans notre siècle un plus grand nombre de personnes qui font profession de piété que dans celui de Saint Paul ; mais il y a aussi plus d'hypocrites. Nos Églises, je le dis à leur honte, tolèrent dans leur sein des membres qui n'ont aucun droit à ce titre, des membres qui seraient fort bien placés dans une salle de festin ou dans tout autre lieu de dissipation et de folie, mais qui jamais ne devraient tremper leurs lèvres dans la coupe sacramentelle ou manger le pain mystique, emblèmes des souffrances de notre Seigneur. Oui, en vain chercherait-on à se le dissimuler, il en est plusieurs parmi nous — (et si tu revenais à la vie, ô Paul ! combien ne te sentirais-tu pas pressé de nous le dire, et quelles larmes amères ne verserais-tu pas en nous le disant, !...) — il en est plusieurs parmi nous qui sont ennemis de la croix de Christ, et cela, parce qu'ils ont leur ventre pour Dieu, qu'ils attachent leurs affections aux choses de la terre, et que leur conduite est en complet désaccord avec la sainte loi de Dieu.

Je me propose, mes frères, de rechercher avec vous la cause de la douleur extraordinaire de l'apôtre. Je dis : douleur extraordinaire, car l'homme que mon texte nous représente comme versant des larmes, n'était pas, vous le savez, un de ces esprits faibles, d'une sensibilité malade et toujours prêts à s'émouvoir. Je ne lis nulle part dans l'Écriture que l'apôtre pleura sous le coup de la persécution. Lorsque, selon l'expression du Psalmiste, l'on traçait des sillons sur son dos, lorsque les soldats romains le lacéraient de leurs verges, je ne sache pas qu'une seule larme se soit échappée de ses yeux. Était-il jeté en prison ? Il chantait et ne gémissait pas. Mais si jamais Paul pleura par suite des souffrances auxquelles il s'exposait pour l'amour de Christ, il pleura, nous le voyons, en

écrivait aux Philippiens. La cause de ses larmes était triple : il pleurait d'abord à cause du péché de certains membres de l'Église ; en second lieu, à cause des fâcheux effets de leur conduite, et enfin, à cause du sort qui les attendait.

## 1

D'abord, avons-nous dit, Paul pleurait à cause du PÉCHÉ de ces formalistes qui, bien que faisant extérieurement partie d'une Église chrétienne, ne marchaient pas droit devant Dieu et devant les hommes. Et remarquez l'accusation qu'il porte contre eux : Ils ont leur ventre pour Dieu, écrit-il. Leur sensualité : telle est donc le premier péché que leur reproche l'apôtre. Il y avait, en effet, dans l'Église primitive, des gens qui après s'être assis à la table du Seigneur, allaient participer aux banquets des païens, et là se livraient sans contrainte aux excès du manger et du boire. D'autres, s'abandonnant aux abominables convoitises de la chair, se plongeaient dans ces plaisirs (faussement ainsi nommés), qui non-seulement perdent l'âme, mais qui infligent au corps lui-même son juste châtement. D'autres encore, sans tomber dans d'aussi honteux débordements, se préoccupaient beaucoup plus de la parure du dehors que de celle du dedans, de la nourriture de l'homme extérieur que de la vie de l'homme intérieur ; en sorte que tout autant que les précédents, quoique d'une autre manière, ils se faisaient un Dieu de leur ventre. — Eh bien ! mes chers auditeurs, je vous le demande, ce grave reproche de l'apôtre nous est-il moins applicable qu'à l'Église de Philippe ? Nous serait-il impossible de trouver parmi les membres de nos troupeaux des personnes qui défilent en quelque sorte leur propre chair, qui se rendent à elles-mêmes un culte idolâtre, qui s'inclinent devant la partie la plus grossière, la plus matérielle de leur être ? N'est-il pas notoire, n'est-il pas incontestable, au contraire, qu'il est des hommes faisant profession de piété qui caressent leur chair, qui flattent leurs appétits sensuels tout autant que des mondains déclarés pourraient le faire ? N'y en a-t-il pas qui sont amateurs des plaisirs de la table, qui se délectent dans le bien-être, dans le luxe, dans les voluptés de la vie présente ? N'y en a-t-il pas qui dépensent sans scrupule toute une fortune pour l'ornement de leur corps périssable, sans songer qu'en se parant ainsi eux-mêmes, ils déparent la cause du Sauveur qu'ils prétendent servir ? N'y en a-t-il pas dont l'affaire de tous les instants consiste à rechercher leurs aises, et dont la chair et le sang n'ont jamais eu lieu de se plaindre, car non seulement ils en sont esclaves, mais encore ils en font leur Dieu ?... Ah ! mes frères, il y a de grandes taches dans l'Église, il y a de grands scandales. Des brebis tarées se sont introduites dans le troupeau. De faux frères se glissent parmi nous, comme des serpents sous l'herbe, et le plus souvent on ne les découvre que lorsqu'ils ont infligé une douloureuse blessure à la religion et occasionné un sérieux dommage à la glorieuse cause de notre Maître. Je le répète avec une profonde tristesse, mais avec une intime conviction, il y en a plusieurs dans nos Églises (et je parle autant des Églises dissidentes que de l'Église établie) — auxquels ne s'appliquent que trop bien ces sévères paroles de l'apôtre : Ils ont leur ventre pour Dieu.

Un second reproche que Paul adressait aux prétendus chrétiens de Philippe était qu'ils attachaient leurs affections aux choses de la terre. Mes bien-aimés, il se peut que l'accusation précédente n'ait pas atteint vos consciences ; mais, en présence de celle-ci, il me semble bien difficile que vous puissiez trouver un échappatoire. Il y a plus : j'affirme que le mal signalé ici par l'apôtre, a envahi de nos jours la majeure partie de l'Église de Christ. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir les yeux à l'évidence. Ainsi, par exemple, c'est une anomalie, mais c'est un fait, qu'il existe aujourd'hui des chrétiens ambitieux. Le Sauveur a déclaré, il est vrai, que celui qui veut être élevé doit s'abaisser lui-même ; aussi, pensait-on autrefois que le chrétien était un homme simple, modeste, s'accommodant aux choses basses ; mais dans notre siècle il n'en est plus ainsi. Parmi les prétendus disciples de l'humble Galiléen, il est, au contraire, des gens qui aspirent à parvenir au dernier échelon des grandeurs humaines, et dont l'unique pensée est, non de glorifier Christ, mais de se glorifier eux-mêmes à tout prix. — C'est ainsi encore — (honte à vous, ô Églises !) — que nous comptons dans nos rangs des personnes qui, tout en ayant certaines apparences de piété, ne sont pas moins mondaines que les plus mondains, et qui ne savent pas plus ce qu'est l'Esprit de Christ que les plus charnels des gens du dehors. — C'est ainsi également qu'il y a des chrétiens avarés. Sans doute, c'est encore un paradoxe : autant vaudrait parler, semble-t-il, de la souillure des sépharins ou de l'imperfection de la perfection que de l'avarice d'un disciple de Jésus ; et pourtant — (j'en appelle à chacun de ceux qui m'entendent) — ne rencontre-t-on pas tous les jours des soi-disant chrétiens dont les cordons de la bourse ne se délient que difficilement au cri du pauvre, qui décorent leur amour de l'argent du nom de prudence, et qui, au lieu de faire servir leurs biens à l'avancement du règne de Christ, ne pensent qu'à thésauriser ? — Je vais plus loin, et je dis que si l'on veut trouver des hommes inflexibles en affaires, avides de s'enrichir, durs envers leurs créanciers, des hommes rapaces, sordides, déloyaux, qui, à l'exemple des pharisiens d'autrefois, ne se font pas scrupules de dévorer les maisons des veuves, je dis que si l'on veut trouver de tels hommes, il faut souvent aller les chercher au sein de nos Églises ! Mes frères, cet aveu, je rougis de le faire, mais je le dois, car c'est la vérité. Oui, parmi les membres les plus considérés de nos troupeaux, parmi ceux-là même qui occupent des charges ecclésiastiques au milieu de nous, vous en trouverez qui attachent leurs affections aux choses de la terre, et qui ne possèdent absolument rien de cette vie cachée avec Christ en Dieu, sans laquelle il n'existe point de vraie piété. — Ai-je besoin de l'ajouter ? ces grands maux ne sont pas les fruits d'une saine religion, mais bien ceux d'un vain formalisme. Dieu en soit béni, le résidu des élus est préservé de ces funestes tendances, mais la masse des chrétiens de nom qui envahit nos Églises, en est atteinte d'une manière déplorable.

Un dernier trait par lequel l'apôtre caractérise les faux frères de Philippe est celui-ci : Ils mettent leur gloire dans ce qui est leur confusion. C'est bien là en effet, une disposition naturelle au formaliste. Il tire vanité de ses péchés mêmes ; bien plus : il les appelle des vertus. Son hypocrisie est de la droiture ; son faux zèle, de la ferveur. Les subtils poisons de Satan, il les revêt de l'étiquette des salutaires remèdes de Christ. Ce qu'il nommerait vice chez les autres, il le nomme qualité chez lui-même. S'il voyait son prochain commettre la même action qu'il vient d'accomplir tout-à-l'heure, si la vie de celui-ci offrait l'image parfaite de la sienne propre, oh ! comme il tonnerait contre lui ! Son empressement à s'acquitter des devoirs extérieurs de la religion est exemplaire ; il est le plus strict des sabbatistes, le plus scrupuleux des pharisiens, le plus austère des dévots. S'agit-il de relever la moindre faiblesse dans la conduite d'autrui, nul ne le dépasse en habileté ; et tandis qu'il caresse tout à son aise son péché favori, il ne regarde les fautes de ses frères qu'à travers un verre grossissant. Quant à sa conduite à lui, elle n'est du ressort de personne. Il peut pécher avec impunité ; et si son pasteur se hasardait à lui adresser quelques observations, il s'indignerait et crierait à la calomnie. Les remontrances pas plus que les avertissements ne l'atteignent. N'est-il pas un membre de l'Église ? N'en accomplit-il pas exactement les rites et les ordonnances ? Qui oserait mettre en doute sa piété ? — Oh ! mes frères, mes frères, ne vous faites point illusion ! Beaucoup de prétendus membres de l'Église, seront un jour membres de l'enfer. Beaucoup d'hommes admis dans l'une ou l'autre de nos communions chrétiennes, qui ont reçu les eaux du baptême, qui s'approchent de nos tables sacrées, qui peut-être même ont la réputation d'être vivants, n'en sont pas moins, sous le rapport spirituel, aussi morts que des cadavres dans leur sépulcre. Il est si facile aujourd'hui de se faire passer pour un enfant de Dieu ! En fait de renoncement, d'amour pour Christ, de mortification de la chair, on est peu exigeant ; apprenez seulement quelques cantiques, débitez quelques banalités pieuses, quelques phrases de convention, et vous en imposerez aux élus mêmes. Attachez-vous à une Église quelconque ; conduisez-vous extérieurement de telle sorte qu'on puisse vous dire respectable, et si vous ne parvenez pas à tromper les clairvoyants, du moins vous aurez une réputation de piété assez bien établie, pour vous permettre de marcher, le coeur léger et la conscience à l'aise, dans le chemin de la perdition... Je le sais, mes bien-aimés, je dis des choses dures, mais ce sont des choses vraies, c'est pourquoi je ne puis les taire. Mon sang bouillonne quelquefois dans mes veines, lorsque je rencontre des hommes dont la conduite me fait honte, à côté desquels j'oserais à peine m'asseoir, et qui pourtant me traitent avec



assurance de «Frère». Quoi ? ils vivent dans le péché, et ils nomment un chrétien leur frère ! Je prie Dieu de leur pardonner leur égarement ; mais, je le déclare, je ne puis en aucune façon fraterniser avec eux ; je ne le veux même pas, jusqu'à ce qu'ils se conduisent d'une manière digne de leur vocation.

Assurément, tout homme qui se fait un Dieu de son ventre et qui met sa gloire dans ce qui est sa confusion, est bien coupable ; mais lorsque cet homme se drape du manteau de la religion, lorsqu'il connaît la vérité, qu'il l'enseigne même au besoin, qu'il fait ouvertement profession d'être un serviteur de Christ, combien n'est-il pas plus coupable encore ! Concevez-vous, mes frères, un crime plus épouvantable que celui de l'audacieux hypocrite qui, mentant à Dieu et à sa conscience, déclare solennellement qu'il appartient au Seigneur, et que le Seigneur lui appartient, puis qui s'en va vivre comme vit le monde, marche suivant le train du présent siècle, commet les mêmes injustices, poursuit les mêmes buts, use des mêmes moyens que ceux qui ne se sont jamais réclamés du nom de Christ ?... Ah ! s'il y avait dans cette assemblée quelqu'un qui dût s'avouer que ce péché est le sien, qu'il pleure, oui, qu'il pleure des larmes de sang, car l'énormité de son forfait est plus grande qu'on ne saurait dire.

## 2

Mais si l'apôtre pleurait, comme nous venons de le voir, à cause du péché de ces hommes qui n'avaient de chrétien que le nom, il pleurerait plus encore peut-être à cause DES FÂCHEUX EFFETS DE LEUR CONDUITE, car il ajoute ce mot si énergique dans sa brièveté : Ils sont ennemis de la croix de Christ. Oui, tu dis vrai, ô Paul ! Sans doute, le sceptique, l'incrédule sont des ennemis de la croix de ton Maître ; le blasphémateur, le profane, le sanguinaire Hérode le sont aussi ; mais les ennemis par excellence de cette croix sacrée, les soldats d'élite de l'armée de Satan, ce sont ces chrétiens pharisaïques, blanchis au-dehors d'une couche de piété, mais remplis au-dedans de toute sorte de pourriture. Oh ! il me semble qu'à l'exemple de l'apôtre, tout enfant de Dieu devrait verser des larmes brûlantes, à la pensée que les plus rudes coups portés à l'Évangile lui viennent de ceux-là même qui s'en disent les disciples. Il me semble qu'il devrait éprouver une douleur à nulle autre pareille en voyant Jésus blessé chaque jour par ceux qui prétendent être à lui. — Regardez ! Voici mon Sauveur qui s'avance, les pieds et les mains ensanglantés... Oh ! mon Jésus, mon Jésus ! Qui a fait couler de nouveau ton sang ? Que signifient ces blessures ? Pourquoi as-tu l'air si triste ? — «J'ai été blessé, répond-il, et où penses-tu que j'aie reçu le coup» ? — Sûrement, Seigneur, tu as été blessé dans la maison d'intempérance ou de débauche, tu as été blessé au banc des moqueurs ou dans l'assemblée des impies. — « Non, dit Jésus ; j'ai été blessé dans la maison de mes amis [Zach. 13:6] ; ces plaies m'ont été faites par des hommes qui portent mon nom, s'assoient à ma table et parlent mon langage. Ce sont eux qui m'ont percé, qui m'ont crucifié de nouveau, qui m'ont livré à l'ignominie... ».

Percer Christ, le livrer à l'ignominie tout en faisant profession d'être à lui ! ne semble-t-il pas, mes frères, qu'un péché si odieux ne devrait pas exister ? toutefois, hélas, il est plus commun qu'on ne pense. L'histoire rapporte que César expirant sous les coups de ses meurtriers ne perdit son empire sur lui-même, que lorsqu'il vit son ami Brutus s'avancer pour le frapper à son tour. «Et toi, Brutus» ! s'écrie-t-il alors, et se couvrant la tête de son manteau, il pleura. De même, mes frères, si Christ apparaissait au milieu de cette assemblée, ne pourrait-il pas dire à plusieurs d'entre vous, en se voilant la face de tristesse, ou plutôt en faisant éclater sa juste indignation : «Et toi, qui t'es introduit dans mon Église, et toi qui te dis mon disciple, me frappes-tu aussi...» ?

Si je dois être vaincu dans la bataille, que ce soient mes opposants qui me vainquent, mais que du moins mes alliés ne me trahissent pas. Si la citadelle que je suis prêt à défendre jusqu'à mon dernier soupir doit être prise, que l'ennemi y entre en marchant sur mon cadavre, mais encore une fois, que mes amis ne me trahissent pas. Ah ! si le soldat qui combat à mon côté me vendait à mes adversaires, mon cœur serait deux fois brisé ; il le serait d'abord par la défaite et ensuite par la trahison.

Lors des guerres religieuses que nos frères d'Helvétie eurent à soutenir pour le maintien de leurs libertés, une poignée de Protestants défendait vaillamment un défilé contre un corps d'armée considérable. Quoiqu'ils eussent vu leurs frères, leurs amis, tomber à leurs côtés, quoique eux-mêmes fussent épuisés de fatigue et prêts à défaillir, ils n'en continuaient pas moins à combattre avec une intrépidité héroïque. Mais soudain, un cri se fait entendre, — un cri perçant, un cri terrible ! L'ennemi gravit une éminence, et va envelopper la petite bande des réformés. À cette vue, leur chef frémit d'indignation ; il grince des dents, il frappe du pied, car il a compris qu'un traître, qu'un lâche Protestant a dû vendre ses frères à leurs implacables ennemis. Se tournant alors vers ses gens : «En avant» ! s'écrie-t-il, du ton d'un homme qui n'espère plus. Et comme des lions qui fondent sur leur proie, ces braves s'élançant au-devant de leurs ennemis, prêts maintenant à mourir, puisqu'un des leurs les a trahis. Mes frères, c'est un sentiment de cette nature qui s'empare du courageux soldat de la croix quand il voit un de ses compagnons de service déshonorer le drapeau de son divin Chef et trahir sa sainte cause. Pour ma part, je n'hésite pas à le dire, ce que je crains ce ne sont pas les ennemis déclarés, ce sont les faux amis. Qu'il y ait mille démons hors de l'Église, plutôt qu'un seul dans son sein ! Ne nous inquiétons pas des attaques de ceux du dehors, mais prenons garde, oh ! Prenons garde à ces loups ravissants qui viennent à nous en habits de brebis. C'est contre eux que les ministres de la Parole doivent dénoncer avec une sainte colère les terribles jugements de Dieu ; c'est sur eux qu'ils doivent verser les plus amères de leurs larmes, car ils sont les plus dangereux ennemis de la croix de Christ.

Mais précisons davantage et indiquons sommairement quelques-uns des fâcheux effets qui résultent de la présence des formalistes dans l'Église.

En premier lieu, ils contristent et affligent singulièrement le corps de Christ, c'est-à-dire l'ensemble des fidèles. Ils sont la cause, sans contredit, des gémissements les plus douloureux qui se soient jamais échappés du cœur des enfants de Dieu. Qu'un incrédule m'insulte et me couvre de boue dans la rue, je crois que je le remercierai de l'honneur qu'il me fait, si je sais qu'il m'injurie pour le nom de Christ ; mais si un soi-disant chrétien faisait rejaillir sur la cause de mon Maître la souillure d'une vie déréglée, mon cœur serait navré au-dedans de moi, car je sais que de tels scandales sont plus préjudiciables à l'Évangile que les bâchers et les tortures. Que tout homme qui hait le Seigneur Jésus, m'accable de malédictions, je ne verserai pas une seule larme ; mais quand je vois un de ses prétendus disciples le renier et le trahir, comment pourrais-je ne pas affliger mon âme et quel est le chrétien qui ne s'affligerait pas avec moi ?

En second lieu, les faux frères amènent infailliblement à leur suite des divisions dans l'Église. Je dis ceci avec la plus entière persuasion : si l'on remontait à la source de nos discordes ecclésiastiques, l'on trouverait que toutes ou presque toutes doivent être mises sur le compte des formalistes, qui, par leur conduite inconséquente, ont obligé les chrétiens vivants à se séparer d'eux. Il y aurait plus d'unité parmi nous si des hypocrites ne se glissaient pas dans nos rangs ; il y aurait plus de cordialité, plus d'abandon, plus d'amour fraternel, si ces habiles séducteurs ne nous avaient appris à nos dépens à nous montrer réservés et soupçonneux. De plus, ils sont toujours les premiers à parler mal des véritables croyants et à semer entre eux des querelles. Et de tout temps il en a été ainsi. Ce qui a fait essuyer à l'Église de Dieu les plus graves dommages dont elle ait jamais eu à souffrir, ce ne sont pas les traits meurtriers de ses ennemis avoués ; non, ce sont des incendies secrètement allumés dans son propre camp par des hommes, parés, il est vrai, de masque de la piété, mais qui n'en étaient pas moins des espions et des traîtres.

Remarquons, en outre, que de telles gens font un mal incalculable aux inconvertis. Que de pauvres pécheurs qui commencent à se tourner vers Christ, sont retenus loin de lui par le scandaleux désaccord existant entre la conduite et les principes de certains chrétiens ! Que des piétés naissantes qui vont se briser chaque jour contre cette pierre d'achoppement ! — Et ici, permettez-moi, mes

frères de vous raconter un fait qui confirme, d'une manière saisissante, la vérité de ce que j'avance. J'espère sentir moi-même tout ce qu'il y a de sérieux et je prie Dieu de vous le faire sentir également. Un jeune ministre, de passage dans une église de village, y donna une prédication qui parut faire une profonde impression sur l'auditoire. Un jeune homme en particulier fut tellement remué par les paroles solennelles du prédicateur, qu'il résolut d'avoir un entretien avec lui. À cet effet, il l'attendit à la sortie de l'église et offrit de l'accompagner à la maison où il logeait. Chemin faisant, le ministre parla de tout, excepté de l'Évangile. Grande était l'angoisse du jeune homme. Il se hasarda bien à poser à son compagnon une ou deux petites questions concernant le salut de son âme, mais celui-ci y répondit froidement et d'une manière évasive, comme si le sujet était de peu d'importance. Enfin, on arrive à la maison ; plusieurs personnes s'y trouvaient réunies, et aussitôt notre prédicateur entame une conversation des plus légères, qu'il assaisonne de force bons mots et de force bouffonneries. Bientôt même, encouragé sans doute par les rires approbateurs qui ont accueilli ses premières facéties, il s'oublie au point de prononcer des paroles qu'on pourrait presque appeler licencieuses. Indigné, hors de lui, le jeune homme se lève brusquement ; il quitte sur-le-champ la maison, et lui, qui une heure auparavant pleurait en entendant parler du Seigneur, s'écrie maintenant avec rage : «La religion est un mensonge ! Dès ce moment, je ne crois plus ni en Christ ni en Dieu. Si je suis damné, que mon âme soit redemandée à cet homme, car c'est lui qui l'aura perdue ! Se conduirait-il comme il le fait, s'il était convaincu lui-même des choses qu'il enseigne aux autres ? Non ! il est un vil hypocrite, et désormais je ne veux plus écouter ni lui ni son Évangile». Le malheureux tint parole ; toutefois, lorsque, quelque temps après, il se vit couché sur son lit de mort, il demanda à voir le jeune ministre. Par une coïncidence remarquable, ce dernier, qui habitait d'ordinaire une paroisse éloignée, se trouvait actuellement dans le village, où Dieu l'avait reconduit, n'en doutons pas, afin qu'il y reçût la peine de son péché. Sa Bible à la main, il entre dans la chambre du moribond, et s'appretait à lire et à prier lorsque celui-ci l'arrête : «Je vous ai entendu prêcher une fois, monsieur, lui dit-il en le regardant fixement. — Dieu soit béni ! répond le ministre, croyant sans doute avoir affaire à une âme convertie par son moyen. — Il n'y a pas lieu de bénir Dieu, que je sache, continue froidement le malade ; vous souvenez-vous d'avoir prêché ici, tel jour, sur tel texte ? — Oui, je m'en souviens parfaitement. — Eh bien, monsieur, je tremblais en vous écoutant ; je frémisais, j'étais éperdu. Je quittai l'église avec l'intention ferme de fléchir le genou devant Dieu et de chercher son pardon en Christ. Mais vous rappelez-vous certains propos que vous tîntes, ce même soir, dans telle maison ? — Non, dit le ministre. — Il faut donc que j'aide votre mémoire, monsieur, reprend le moribond ; mais avant tout, notez bien ceci : à votre conduite de ce soir là, mon âme doit d'être damnée, et aussi vrai que j'ai encore un souffle de vie, aussi vrai, je vous accuserai devant le tribunal de Dieu d'être la cause de ma condamnation» ! Ayant dit cela, le malheureux ferma les yeux et mourut. — Je crois qu'il vous serait difficile, mes frères, de concevoir ce qui se passait dans le cœur du ministre en s'éloignant de ce lit funèbre... Toute sa vie, il devra traîner après lui cet horrible, cet épouvantable remords : «Il y a une âme en enfer qui m'accuse de sa perte...» !

Et un remords semblable, je le crains, pèsera un jour sur la conscience de bien des membres de nos Églises. Combien de jeunes gens, en effet, ont été détournés de la sérieuse recherche de la vérité par les censures âpres et amères de nos modernes Phariséens ! Combien d'âmes droites et sincères ont été prévenues contre la saine doctrine par la conduite peu édifiante de ceux qui faisaient hautement profession d'y adhérer ! Ah ! malheur à vous, Scribes et Phariséens hypocrites ! Car, non seulement vous n'entrez point vous-mêmes au royaume des cieux, mais vous empêchez d'y entrer ceux qui voudraient le faire ; vous vous emparez de la clef de la connaissance ; vous fermez à double tour par vos infidélités la porte du salut, et vous chassez, par votre flagrante hypocrisie, les âmes qui étaient disposées à s'en approcher !

Un autre déplorable effet de la conduite des chrétiens formalistes, c'est qu'elle cause une grande joie au démon et à son parti. Peu m'importe ce que disent les incrédules dans leurs livres ou leurs discours : quelque habiles qu'ils soient — (et certes, ils ont bien besoin de l'être, pour prouver l'absurde et donner à l'erreur un semblant de vérité), quelque habiles qu'ils soient, je le répète, peu m'importe leurs attaques, aussi longtemps qu'elles ne s'appuient que sur des mensonges. Mais quand ils peuvent nous adresser des reproches mérités ; quand les accusations qu'ils intentent à l'Église de Dieu sont fondées, oh ! c'est alors qu'ils sont à craindre, et c'est alors aussi que Satan triomphe. Qu'un homme se conduise en chrétien droit et intègre, il désarmera bientôt la critique ; qu'il mène une vie sainte et irrépréhensible, et on se lassera bientôt de rire à ses dépens ; mais s'il cloche des deux côtés, s'il agit tantôt en chrétien, tantôt en mondain, qu'il ne l'oublie pas, il fournit des armes aux adversaires et leur donne occasion de blasphémer contre l'Évangile. Ah ! qui pourrait dire les immenses avantages que le démon a remportés sur l'Église à cause des infidélités de ceux qui prétendaient en être membres ? «Vous dites et ne faites point, votre vie n'est pas en accord avec vos principes» : telle est la plus redoutable machine de guerre avec laquelle Satan bat en brèche la muraille de l'Église. Soyez donc sur vos gardes, mes chers auditeurs ; veillez constamment sur vous-mêmes, afin de ne pas déshonorer la cause que vous faites profession d'aimer. Et ici, je me sens pressé de m'adresser en particulier à ceux d'entre vous, qui, comme moi, ont des vues très arrêtées sur l'élection de la grâce. Vous le savez, parce que nous croyons à un salut purement gratuit, parce que nous disons avec Saint Paul : Ce n'est pas de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde [Rom. 9:16] en d'autres termes, parce que nous exaltons la grâce souveraine de notre Dieu, on nous traite d'ultra-calvinistes, d'antinomiens, on nous regarde comme le rebut de toute la terre, on accuse nos doctrines d'encourager le vice et l'immoralité. Voulons-nous donc, mes bien-aimés, réfuter victorieusement la calomnie ? Efforçons-nous de vivre d'une manière de plus en plus digne de notre vocation ; craignons, par nos chutes et par nos faiblesses, de donner prise aux attaques de nos adversaires ; en un mot, prenons garde de ne pas jeter de la défaveur sur ces saintes vérités qui nous sont aussi chères que la vie, et auxquelles nous espérons rester fidèles jusqu'à la mort.

### 3

Mais il est temps que nous passions à la troisième cause de la profonde douleur que Paul éprouvait en écrivant notre texte. Cette cause, nous vous l'avons déjà dit, était le sort réservé aux faux frères de Philippes ; c'est ce que nous apprennent ces mots : Leur fin est la perdition. Entendez-vous, mes frères ? La fin des formalistes, sera la perdition — et j'ose ajouter, la pire des perditions. Oui, s'il y a en enfer des chaînes plus lourdes que les autres, s'il y a des prisons plus sombres, des flammes plus brûlantes, des angoisses plus cruelles, des tourments plus intolérables, assurément ils seront le partage de ceux dont la profession de piété n'a été qu'un indigne mensonge ! En vérité, pour ma part, je préférerais mourir pécheur scandaleux, que chrétien hypocrite. Oh ! quel réveil que celui d'une âme qui, après avoir eu le bruit de vivre dans ce monde, est jetée avec les menteurs dans l'autre, qui, après s'être élevée jusqu'aux cieux ici-bas, se voit abaissée jusqu'en enfer dans l'éternité !... Et plus le formaliste a réussi à se séduire lui-même, plus terrible sera son désillusionnement. Il avait pensé porter à ses lèvres la coupe pleine de délices du paradis, et au lieu de cela, il se voit condamné à boire jusqu'à la lie l'amer breuvage de l'enfer ! Il comptait entrer sans difficulté par les portes de la nouvelle Jérusalem, et voilà qu'il les trouve fermées ! Il s'imaginait que pour être admis dans la salle des noces, il lui suffirait de crier : Seigneur, Seigneur, et voilà qu'il entend prononcer contre lui, non pas simplement la malédiction générale adressée à la masse des pécheurs, mais cette sentence mille fois plus terrible et plus amère, parce qu'elle est plus directe et plus personnelle : «Retirez-vous de moi, je ne vous ai jamais connu ! Quoique vous ayez mangé et bu en ma présence, quoique vous soyez entré dans mon sanctuaire, vous êtes un étranger pour moi et je le suis pour vous» ! — Mes frères, un tel sort, plus lugubre que le sépulcre, plus horrible que l'enfer, plus désespérant que le

désespoir, un tel sort deviendra inévitablement le partage de ces prétendus chrétiens qui ont leur ventre pour Dieu, qui mettent leur gloire dans ce qui est leur confusion, et qui placent leurs affections dans les choses de la terre.

Et maintenant, mes chers amis, permettez-moi, avant de finir, de répondre à diverses pensées que peut vous avoir suggérées ce que vous venez d'entendre. Si je ne me trompe, quelques-uns d'entre vous se disent en ce moment même : «Voilà certes, un prédicateur qui n'épargne pas les Églises, et il a raison. Il leur a fait entendre de dures vérités. Quant à moi, je partage complètement son avis : ces gens qui font profession de piété, qui se donnent des airs de saints, sont tous des hypocrites et des imposteurs. Je l'ai toujours cru, il n'y en a pas un de sincère». Arrêtez, mon ami. À Dieu ne plaise que j'aie dit rien de semblable à ce que vous avancez là ! Je serais bien coupable si je l'avais fait. Il y a plus : je soutiens que le fait seul qu'il existe des hypocrites est une preuve irrécusable qu'il existe aussi des chrétiens sincères. «Comment cela» ? me répondez-vous. Eh ! c'est bien simple, mon cher auditeur. Croyez-vous qu'il y eût de faux billets de banque dans le monde s'il n'y en avait pas de bons ? Croyez-vous qu'on cherchât à mettre de la fausse monnaie en circulation, s'il n'y en avait de bon aloi ? Évidemment non. La contrefaçon présuppose nécessairement l'existence de la chose contrefaite. Si donc il n'existait pas de vraie piété, il n'y en aurait pas non plus de fausse. Et de même que c'est la valeur du billet de banque qui engage le faussaire à le reproduire, de même c'est l'excellence du caractère chrétien qui donne l'idée à certaines gens de l'imiter. N'ayant pas la réalité, ils veulent du moins avoir l'apparence ; n'étant pas d'or pur, ils se plaquent de façon à en avoir l'air. Je le répète, et le plus simple bon sens suffit à nous le faire comprendre : puisqu'il y a de faux chrétiens il doit nécessairement y en avoir de véritables.

«Bien dit» ! pense peut-être un autre de mes auditeurs ; «Oui, grâce à Dieu, il existe des sincères, de véritables chrétiens, et j'ai le bonheur d'être du nombre. Jamais je n'ai eu ni doute, ni crainte à cet égard ; je sais que je suis un élu de Dieu, et quoique, il est vrai, je ne me conduise pas toujours comme je pourrais le désirer, j'ose dire que si je ne vais pas au ciel, peu de personnes iront ; Ainsi prédicateur de l'Évangile, à d'autres tes avertissements ! Depuis plus de 20 ans je suis membre de l'Église, depuis plus de dix j'ai l'honneur de siéger au conseil des anciens ; je jouis de la considération de mes frères, rien ne saurait ébranler ma confiance. Quant à mon voisin que voilà, c'est autre chose. Je crois qu'il fera bien de s'assurer de la réalité de sa conversion ; mais, encore une fois, pour ce qui me concerne, tout est bien ; je suis parfaitement tranquille».

Ah ! mon cher auditeur, me pardonneriez-vous si je vous dis que votre excès d'assurance m'inspire les plus graves inquiétudes ? Si vous n'avez jamais eu de craintes sur la valeur de votre piété, je commence à en avoir ; si vous ne doutez pas quelquefois de vous-même, je ne puis que trembler ; car, vous le dirai-je, j'ai observé que tous les enfants de Dieu sont d'une extrême méfiance à leur propre égard, et qu'ils craignent plus que qui que ce soit de se faire illusion. Jamais encore je n'ai rencontré un vrai croyant qui fût content de son état spirituel : puis donc que vous vous déclarez si particulièrement satisfait du vôtre, excusez-moi, mais je ne puis en vérité apposer ma signature au certificat de piété que vous vous délivrez à vous-même. Il se peut que vous soyez très bon ; toutefois, souffrez que je vous conseille de vous examiner pour voir si vous êtes dans la foi, de peur qu'étant enflé dans votre sens charnel, vous ne tombiez dans les pièges du malin. Jamais trop sûr, est une devise qui convient parfaitement au chrétien. Étudiez-vous, tant qu'il vous plaira, à affermir votre vocation et votre élection ; mais, de grâce, n'ayez jamais une trop haute opinion de vous-même. Gardez-vous de la présomption. Combien d'hommes excellents à leurs propres yeux, qui sont des démons aux yeux de Dieu ! Combien d'âmes très pieuses dans l'opinion de l'Église, qui ne sont que souillure devant le Saint des saints ! Que chacun de nous s'éprouve donc soi-même, et disons avec le Psalmiste : «Sonde-moi, ô Dieu ! et connais mon cœur ; éprouve-moi et connais mes pensées. Et regarde s'il y a en moi quelque voie de chagrin, et conduis-moi dans la voie éternelle» [Ps. 139:23, 24]. Mes bien-aimés, si les avertissements que vous venez d'entendre avaient pour résultat de faire naître en vous de telles pensées, de vous inspirer une semblable prière, je bénirais Dieu du fond de mon âme de m'avoir permis de vous les adresser.

Enfin, il y a sûrement ici quelques-uns de ces esprits légers et insoucians auxquels il importe peu, disent-ils, d'appartenir ou non à Christ. Ils comptent vivre comme par le passé dans l'oubli de Dieu, méprisant ses menaces et se moquant de son nom. Insensés et aveugles ! un jour viendra, sachez-le, où votre rire sera changé en pleurs, où vous sentirez le besoin de cette religion que vous dédaignez aujourd'hui ! À bord du vaisseau de la vie, naviguant sur une mer paisible, vous vous moquez à présent de la chaloupe de sauvetage ; mais attendez que la tempête gronde, et vous voudrez vous y précipiter à tout prix. Maintenant vous ne faite aucun cas du Sauveur, parce qu'il vous semble que vous n'avez nul besoin de lui ; mais lorsque la mort se saisira de vous, lorsque viendra l'orage de la colère divine — (retenez bien ceci, ô pécheurs !), — vous qui maintenant ne voulez pas prier Christ, vous hurlerez après lui ! vous qui maintenant refusez de l'appeler, vous le poursuivrez alors par vos cris de désespoir ! votre cœur qui maintenant n'éprouve aucun désir de le posséder, se pâmera après lui, dans une inexprimable angoisse !....Retournez, retournez ! convertissez-vous ; et pourquoi mourriez-vous, ô maison d'Israël ?

Ô veuille le Seigneur vous amener à lui, et faire de vous ses sincères, ses véritables enfants, en sorte que votre fin ne soit pas la perdition, mais que vous soyez sauvés dès à présent, et sauvés pour l'éternité !

### ***Maintenons la valeur expiatoire du sacrifice de Christ par C.H. Spurgeon***

Gen. 15:11 : « et les oiseaux de proie [vautours, en anglais] descendirent sur ces bêtes mortes ; et Abraham les écarta ».

Résumé d'un sermon de C.H. Spurgeon (BT vol.17 p.16)

Ce sermon exprime de manière typique l'horreur du prédicateur à l'encontre de ceux dont le faux enseignement est une profanation ou une élimination du sacrifice de Christ. Il s'écrie : « Privez-nous du sacrifice, et voici que l'armée a perdu à la fois son drapeau et ses armes de guerre. Les portes de l'espérance sont fermées devant le coupable quand l'expiation est niée. Les fenêtres par lesquelles la lumière entre pour celui qui se repent, barrent le moindre rayon d'espoir si vous ôtez la mort de Jésus Christ notre Seigneur comme sacrifice. C'est pourquoi nous chasserons les vautours tant que nous serons encore capable de bouger la main. Parce que nous aimons les âmes des hommes, nous défendrons jusqu'à notre dernier souffle la substitution de notre Seigneur. Est-il supportable qu'on veuille ôter à l'homme son dernier refuge ? À Dieu ne plaise ! Partez, envollez-vous vous oiseaux de malheurs. Les héros d'autrefois chassaient les harpies de leurs fêtes, combien plus nous vous chasserons de l'autel de notre Dieu ». Et nous aussi chassons-les, et nous agirons avec d'autant plus de vigueur que nous ressentirons les déshonneurs que ces meneurs infligent à notre Dieu et à Son Fils dans cette œuvre infinie de rémission des péchés à laquelle le Saint Esprit rend témoignage.

## ***Nos bénédictions spirituelles — Éph. 4:17-24 par Arend Remmers***

Apprendre le Christ, la vérité est en Jésus Le vieil homme dépouillé, le nouvel homme revêtu octobre 2005

### **Table des matières**

- 1 Bénédictions terrestres
- 2 Bénédictions spirituelles
- 3 Bénédictions individuelles, collectives, corporatives
- 4 Survol de l'épître
- 5 L'ancienne manière de vivre — Éph. 4:17-19
- 6 Vous n'avez pas ainsi appris le Christ — Éph. 4:20
- 7 Selon que la vérité est en Jésus
- 8 Ce qui concerne votre première manière de vivre — Éph. 4:22
- 9 Avoir dépouillé le vieil homme
- 10 Avoir revêtu le nouvel homme créé selon Dieu — Éph. 4:24 et 2:15

Lecture de Éphésiens 4:20-24

« Mais vous n'avez pas ainsi appris le Christ, si du moins vous l'avez entendu et avez été instruits en lui selon que la vérité est en Jésus, c'est-à-dire, en ce qui concerne votre première manière de vivre, d'avoir dépouillé le vieil homme qui se corrompt selon les convoitises trompeuses, et d'être renouvelés dans l'esprit de votre entendement, et d'avoir revêtu le nouvel homme, créé selon Dieu, en justice et sainteté de la vérité ».

L'épître aux Éphésiens est une très belle épître. C'est aussi une épître très profonde, peut-être la plus profonde du Nouveau Testament, et c'est pourquoi, chers amis, nous nous en occupons peut-être que très peu — nous ne connaissons que quelques vérités qui nous y sont présentées. Pourtant le troisième verset du premier chapitre nous dit que Dieu nous a béni de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ.

### **1 Bénédictions terrestres**

Si quelqu'un vous demandait : donnez-moi quelques exemples de toutes ces bénédictions spirituelles dans les lieux célestes en Christ ; nommez quelqu'une de ces bénédictions ! Dire quelles sont nos vraies bénédictions serait peut-être déjà la première difficulté. Ce n'est pas la santé, c'est une bénédiction, mais ce n'est pas une bénédiction spirituelle.

Ce n'est pas une bonne famille, c'est une bénédiction, mais elle est terrestre.

Et le travail, et toutes ces choses pour lesquelles nous sommes justement reconnaissants, ce ne sont pas des bénédictions spirituelles et encore moins dans les lieux célestes, parce que ce sont des bénédictions d'ici-bas sur la terre. On peut en être bien reconnaissant, mais chers amis, ce ne sont même pas des bénédictions chrétiennes. Dieu les avait promises pour son peuple terrestre dans l'Ancien Testament. Il y a beaucoup de gens dans ce monde qui en jouisse de même, sans en être reconnaissant. Il ne s'agit nullement de bénédictions spirituelles dans les lieux célestes.

### **2 Bénédictions spirituelles**

Mais si quelqu'un vous demande : quelles sont ces bénédictions ? C'est une des caractéristiques de cette épître : béni de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ. J'en nomme deux, dont l'une se trouve ici dans notre passage.

C'est le nouvel homme. C'est une bénédiction spirituelle dans les lieux célestes. C'est une bénédiction qui n'a pas son origine sur cette terre. C'est une bénédiction qui n'est pas la part des croyants de l'Ancien Testament. C'est une bénédiction qui est encore moins la part de quelqu'un de ce monde, mais c'est la part de tout chrétien en Christ. Combien peu en sommes-nous conscients ! Combien peu on a la conscience que : moi j'ai revêtu le nouvel homme !

La deuxième bénédiction (juste pour n'en mentionner que deux), c'est que nous sommes des membres du corps de Christ, de l'assemblée de Dieu. Ça c'est une bénédiction qui restera éternellement. Ce ne sont pas des choses qui passent, mais ce sont des bénédictions qui resteront et dont nous jouirons au ciel mieux qu'ici-bas sur la terre.

Ici-bas sur la terre il y a beaucoup de chrétiens qui ne connaissent même pas ces bénédictions — le nouvel homme, avoir revêtu le nouvel homme, être membre du corps de Christ, cette merveilleuse unité de tous ceux qui ont cru au Seigneur Jésus et en son œuvre expiatoire, qui ont reçu le Saint Esprit et ont été baptisés en un seul corps par ce même Esprit qui nous unit. Cela n'est pas tellement visible, et même pratiquement invisible à vue humaine, mais pas à la vue du Seigneur. Il voit tous les siens et ils sont tous sous Son regard ; ils sont tous les membres, les vrais membres de son corps. Et un jour, peut-être ce soir, il viendra tous nous chercher pour nous amener dans Sa présence dans la maison du Père, au ciel, où nous jouirons éternellement de ces bénédictions que Dieu le Père nous a données, dont il nous a comblés en Christ son Fils bien-aimé.

### **3 Bénédictions individuelles, collectives, corporatives**

On pourrait dire que ce sont les deux vérités caractéristiques de cette épître. Normalement on pense d'abord aux bénédictions collectives — l'assemblée. C'est effectivement le sujet de cette épître, mais ce n'est pas le seul sujet de cette épître. Tout le premier chapitre traite non pas de nos bénédictions corporatives ou collectives, mais de nos bénédictions individuelles, personnelles : « qui nous a béni de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ ». Nous avons l'élection, nous avons la rédemption, nous avons toutes ces bénédictions individuelles qui forment naturellement la base pour nos bénédictions collectives et je dirais même corporatives.

Bien que ce ne soit pas notre sujet, je mentionnerai la différence entre une bénédiction collective et une bénédiction corporative, juste pour en faire la distinction. Au chapitre 5 verset 2 nous avons l'expression : « comme aussi le Christ nous a aimé et s'est livré lui-même pour nous » ; ça c'est collectif : Il nous a aimé et Il s'est livré pour nous. Par contre en Galates 2:20, nous avons la même expression individuelle : « qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi ». Ça c'est individuel. Mais en Éph. 5:25, nous avons : « comme aussi le Christ a aimé l'assemblée, et s'est livré lui-même pour elle ». Là, c'est l'aspect corporatif. Individuel, collectif, corporatif.

Les deux points sur lesquels cette épître met l'accent sont d'une part nos bénédictions individuelles et collectives, et d'autre part les bénédictions corporatives, c'est-à-dire quant à l'assemblée comme corps du Christ, comme maison de Christ, et même comme l'épouse de Christ. Les trois expressions que nous trouvons pour l'assemblée dans le Nouveau Testament, nous les trouvons unies uniquement dans cette épître. Nous avons la maison de Dieu dans d'autres épîtres (Pierre en fait mention) et la maison de Dieu ou ce bâtiment, ce temple saint, nous parle du caractère de sainteté de l'assemblée.

L'assemblée est un temple saint, séparé de ce monde, et séparé pour Dieu — c'est la signification du mot saint. Le corps, par contre, nous est toujours présenté sous l'aspect qu'il y a un seul corps, c'est l'unité de l'assemblée. La sainteté de l'assemblée, séparée de ce

monde, c'est le temple, la maison. Mais l'unité de l'assemblée nous est aussi présentée, et l'est sous l'aspect du corps de Christ ; un seul corps, beaucoup de membres, plusieurs membres, mais tous forment un seul corps : l'unité du corps de Christ. Après la maison et le corps, on a, troisièmement, l'épouse : « Christ a aimé l'assemblée ». L'épouse nous montre l'assemblée sous l'aspect de l'amour divin, et naturellement de l'autre côté, sous l'aspect de la soumission de l'assemblée à l'égard de son chef, de son époux. Les trois caractères : unité, sainteté et amour, ce sont les caractères de Dieu lui-même. Dieu est un ; Dieu est saint, lumière ; Dieu est amour. Il a révélé ces caractères en Christ et il veut qu'ils soient reflétés dans l'assemblée.

Ce sont donc ces deux aspects, ces deux bénédictions pour ainsi dire, que nous trouvons dans l'épître aux Éphésiens.

#### **4** *Survole de l'épître*

Au chapitre 1, la quasi totalité du chapitre traite de nos bénédictions individuelles. Et à la fin du chapitre, on a : « qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous » (le côté corporatif).

Au chapitre 2 aussi, dans la première moitié, on a l'œuvre de la rédemption pour nous individuellement, et dans la deuxième moitié, l'assemblée vient devant nos yeux.

Au chapitre 3, c'est le mystère ; ce chapitre trois est entièrement réservé pour le mystère de l'assemblée. C'est la plus grande chose ; c'est le centre de cette épître. Mystère veut dire qu'il s'agit de quelque chose de non révélé, qui était caché auparavant, mais qui a été révélé, qui a été manifesté par la venue du Seigneur, par Son œuvre à la croix et par la venue subséquente du Saint Esprit qui a révélé toutes choses. Un mystère dans le Nouveau Testament n'est jamais quelque chose d'inconnu pour nous chrétiens. C'est toujours quelque chose qui était inconnu auparavant mais qui est maintenant révélé à ceux qui croient au Seigneur Jésus. Mais cela reste toujours un mystère pour les incrédules. Un homme de ce monde n'y comprend rien. Et malheureusement on doit dire que même dans la chrétienté, beaucoup de vrais chrétiens en connaissent très peu de chose ; ils connaissent très mal ce mystère de l'unité de l'assemblée, sous les différents aspects que nous avons vus, unie à son chef glorieux dans les cieux à la droite de Dieu et qui viendra la chercher pour l'unir à lui dans la maison du Père.

À partir du chapitre 4 nous avons maintenant les applications pratiques de ces doctrines et de ces bénédictions présentées dans les trois premiers chapitres ; elles sont présentées pour notre pratique, c'est-à-dire la vie chrétienne. Ce chapitre 4 commence par des exhortations qui se concentrent sur le fait que nous sommes membres de l'assemblée. Les premières exhortations des 16 premiers versets du chapitre 4 contiennent quand même de précieux enseignements. À partir du verset 17 du chapitre 4, les exhortations pratiques ont pour base le nouvel homme. C'est le sujet du petit passage que nous venons de lire, et c'est un passage tellement plein d'instruction pour nous que nous pouvons seulement adorer Celui qui nous les a donnés.

#### **5** *L'ancienne manière de vivre — Éph. 4:17-19*

Avant d'aborder le petit passage que nous avons lu, nous devons nous souvenir des versets qui précèdent. Là, l'apôtre jette un coup d'œil sur le passé des croyants d'Éphèse. Il vaut la peine de le lire comme préparation à notre passage. Au verset 17 : « voici donc ce que je dis et témoigne dans le Seigneur, c'est que vous ne marchiez plus comme le reste des nations marchent, dans la vanité de leurs pensées (ce sont les idéologies, les philosophies, appelées la vanité de leurs pensées, le vide), ayant leur entendement obscurci (l'intelligence obscurcie qui ne voit rien, qui marche dans l'obscurité, dans les ténèbres spirituellement), étant étrangers à la vie de Dieu à cause de l'ignorance qui est en eux (cette ignorance, chers amis, est une ignorance voulue, ce n'est pas l'ignorance des petits-enfants qui ne savent pas encore parce qu'ils n'ont pas encore appris — c'est pour ça que les enfants vont à l'école, pour apprendre les choses. Ce n'est pas cette ignorance ici. L'ignorance du monde dont parle l'apôtre ici est une ignorance intentionnelle, c'est une ignorance voulue : on ne veut pas accepter la vérité de Dieu. C'est le jugement pur et simple de ce monde. Nos jeunes sont chaque jour confrontés à cette ignorance, à cette vanité des pensées. Quand on devient plus âgé, on est en retraite, on n'a plus rien à faire avec ce monde ; mais au travail, dans les écoles et dans les universités, on est quotidiennement confronté avec cette attitude-là pour laquelle Dieu n'a pas de compliments. C'est une ignorance voulue si on peut dire ; on ne veut pas avoir la connaissance de Dieu, on ne veut pas avoir sa Parole de la Bible, la seule vérité dans ce monde. Il est toujours bon de se rappeler ce fait : Ta parole est la vérité. C'est personne d'autre que notre Seigneur lui-même qui a dit : « Ta parole est la vérité ». Combien c'est important pour nous, pour notre vie quotidienne de savoir que la Parole de Dieu seule est la vérité, et de tenir ferme cela. Et celui qui ne veut pas accepter cette Parole est dans une ignorance — je le répète — voulue, intentionnelle. Et l'apôtre dit : vous n'êtes pas dans cette situation, vous n'êtes plus dans cette situation, vous avez des choses meilleures. Combien nous avons raison d'être reconnaissant pour cela !). Ensuite l'apôtre continue : à cause de l'endurcissement de leur cœur (c'est là la cause de leur ignorance : l'endurcissement du cœur contre Dieu : « je ne veux pas ». On veut tout ; en Allemagne ont dit qu'on doit s'occuper de toutes les choses de ce monde à une exception près — c'est drôle, n'est-ce pas, une exception ! — on ne doit pas et on ne veut pas s'occuper de la Bible. Au moment où vous présentez quelque chose de la Bible : « ah non, laissez ça de côté ». Ça nous montre que cette ignorance est une décision. Les conséquences, on peut les voir. Mais c'est toujours bon de se rappeler ces faits afin que nous sachions de quel monde nous sommes entourés. Et Paul par le Saint Esprit décrit d'une clarté divine ce monde en trois versets. Et à la fin), et qui (le monde présent), ayant perdu tout sentiment moral, se sont livrés à la débauche (la situation présente), pour pratiquer avidement toute impureté ».

En contraste à ce tableau terrible, un tableau que nous voyons chaque jour autour de nous, un tableau sinistre et terrible, le Saint Esprit nous présente maintenant une personne, une merveilleuse personne, la personne du Seigneur Jésus. « Mais vous », quel contraste ! « mais vous ». Et chers amis, on peut et on doit se souvenir chaque jour à nouveau de ce contraste : « mais vous ». Quand je quitte la maison le matin et que je vais à l'école ou à mes affaires, je peux me ressouvenir du fait : « mais moi », « mais toi », comme l'apôtre le dit plusieurs fois. Peu importe ce que fait le reste du monde, et même parfois quelques chrétiens : « mais toi », « mais vous ». Nous sommes en contraste avec ce monde parce que nous n'appartenons plus à ce monde.

#### **6** *Vous n'avez pas ainsi appris le Christ — Éph. 4:20*

« Mais vous n'avez pas ainsi appris le Christ ». C'est une expression étonnante : « vous avez appris le Christ ». Est ce qu'on peut apprendre le Christ ? Oui. Naturellement il faut le reconnaître par la foi, et j'espère que chacun d'entre nous ce soir a fait la connaissance du Seigneur comme Sauveur, qu'il est venu vers Lui avec ses péchés, les a confessés devant Lui comme ce malfaiteur à la croix et qu'il L'a accepté par la foi comme Sauveur. Ça c'est la connaissance du Sauveur, et j'espère chers amis que chacun de ceux qui sont réunis avec nous ce soir Le connaît : que nous connaissions tous le Seigneur comme notre Sauveur. C'est la base, mais ce n'est pas cela dont parle l'apôtre ici. Il parle à des croyants auxquels il a présenté la vérité chrétienne dans sa plus haute forme, et il est sûr, parce qu'il y avait travaillé trois ans (c'est exceptionnel, trois ans !), il dit en Actes 20 : « je n'ai cessé nuit et jour d'avertir chacun de vous avec larmes ». Il connaissait le cœur des Éphésiens, en contraste avec moi ici chez vous ce soir — mais le Saint Esprit nous connaît tous. Et il savait que les Éphésiens auxquels il avait prêché la Parole de Dieu, auxquels il avait peint, dessiné la personne du Seigneur devant leurs yeux comme aux Galates, il savait, dis-je, qu'ils connaissaient le Seigneur comme leur Sauveur et Seigneur : Sauveur pour être sauvé, Seigneur pour lui obéir dans notre vie.

Mais il parle d'autre chose ici. Il parle de la connaissance de la personne de Christ. Il ne dit pas : « vous avez fait la connaissance du Seigneur Jésus », mais il dit : « vous n'avez pas ainsi appris le Christ ». Et cela nous parle très clairement d'une instruction spirituelle concernant le caractère de la Personne de notre Sauveur : pour Dieu, il est le Christ. Que veut dire cette expression ? Le Christ, pour nous ça veut dire que le Seigneur Jésus est venu comme homme sur la terre ; le Christ c'était le messie d'Israël. Et qu'a fait le peuple d'Israël ? Ils l'ont rejeté. Maintenant pour eux, il n'est nullement le Christ. Mais qu'avons-nous à faire avec le Messie ? Après le rejet du Seigneur Jésus, Sa crucifixion, Sa mort, c'était la fin pour Israël, mais pas pour Dieu, et pas pour nous non plus. Dieu L'a ressuscité d'entre les morts et L'a fait asseoir à sa droite comme le dit déjà le Psalmiste en plusieurs endroits, et spécialement au Psaume 110 : « assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je mette tes ennemis pour le marchepied de tes pieds ». Et dans ce temps-là, dans cette période entre le rejet du Christ comme Messie par son peuple terrestre, et le moment où Il sera reconnu par son peuple terrestre comme le vrai Messie, Il est le Christ pour nous qui n'appartenons nullement au peuple terrestre d'Israël.

Il est pour nous beaucoup plus que le messie pour Israël, Il est l'homme qui a accompli toutes les délices de Son Père, qui a été élevé à la droite de Dieu en réponse à son œuvre et à la glorification de Son Père. Et maintenant comme tel, Il est le Christ pour l'assemblée. L'homme des délices de Dieu le Père, c'est le Christ, l'homme qui était ici-bas sur la terre et qui est maintenant glorifié à la droite de Dieu. En Actes 2, Pierre dit que Dieu L'a fait Christ et Seigneur. C'était à sa droite, non pas ici-bas. C'est pourquoi je crois qu'on peut dire que le nom Christ où plutôt le titre Christ qui appartient au Seigneur Jésus, et qui était initialement en relation avec son peuple d'Israël (parce que Christ, c'est le Messie, l'oint), a pris ensuite cette nouvelle connotation pour nous, qui est beaucoup plus élevée que la signification qu'il a pour le peuple d'Israël (bien qu'il la reprendra à son apparition pour le peuple d'Israël). Le Christ, l'homme des délices de Dieu le Père, c'est notre Sauveur et notre Seigneur. C'est pourquoi l'apôtre dit : vous avez appris le Christ.

Chers amis, je m'adresse tout spécialement aux jeunes n'est-ce pas, vous comprenez peut-être que ces choses doivent être apprises. On ne peut pas les savoir sans lire et sans étudier la Parole, sans s'occuper de la grandeur de cette personne du Fils de Dieu qui nous a aimé, oui, mais qui est aimé par Dieu le Père, et qui aime Son Père, et qui est les délices du Père. C'est Celui qui nous a aimé, c'est Celui qui s'est donné pour nous ; ce n'est pas un homme quelconque ; c'est le Fils éternel de Dieu devenu homme, abaissé, rejeté, mort sur la croix pour moi, ressuscité à la gloire de Dieu : le Christ.

« Vous avez appris le Christ ». Chers amis, c'est ce dont l'apôtre instruisait les Éphésiens : il leur présentait la personne du Fils de Dieu devenu homme et glorifié maintenant à Sa droite dans toute sa grandeur et sa valeur pour Dieu. Un frère a écrit une fois : tout homme a besoin d'un but dans sa vie ; tous cherchent un but ; mais le but, le centre de la vie du chrétien est Celui qui est le centre pour Dieu le Père. Il n'y a rien de plus grand, il n'y a personne de plus grand que le Christ de Dieu qui est mon Sauveur. C'est ce que l'apôtre dit ici ; il nous encourage à nous occuper du Seigneur dans toute sa gloire.

Il dit : « vous avez appris le Christ ». Et comment ? : « si du moins vous l'avez entendu et avez été instruits en lui ». C'est ce que nous faisons un peu maintenant en toute faiblesse ; entendre de Lui, écouter ce que la Parole dit de Lui, ce qu'on peut dire à l'égard de ce que la Parole dit de Lui — on peut être instruit en Lui. Chers amis, c'est mon désir de donner un peu d'instruction, comme c'était le désir de l'apôtre d'instruire les chrétiens pour les fortifier, pour les fonder dans la vérité afin que, comme il le dit au verset 14, ils ne soient pas ballottés par tout vent de doctrine. Quand on est enraciné et fondé dans le Christ, on n'est pas emporté par tout vent de doctrine, dont le christianisme, les églises, les communautés chrétiennes sont pleines aujourd'hui. On y voit des pauvres chrétiens chancelants d'un côté ou de l'autre parce qu'ils ne sont pas enracinés dans le Christ.

Et quel est le résultat de cet enracinement ? C'est très simple : en Jean 10 le Seigneur dit de ses brebis : elles connaissent Sa voix, la voix du Seigneur, du bon Berger, et elles ne suivront pas la voix d'un autre. Pourquoi ? Parce qu'elles peuvent réfuter tout ce que cet autre dit ? Non. Parce qu'elles ne connaissent pas sa voix. C'est tellement simple. Je réfute les choses qui ne sont pas en accord avec la vérité, non parce que je peux toutes les réfuter (cela nécessiterait une intelligence énorme que Dieu n'a pas accordée à chacun), mais Il a accordé à chacun l'oreille et la clarté pour savoir ce qui est du Seigneur et ce qui n'est pas du Seigneur. C'est ça l'instruction ici. « Vous avez entendu ».

Que le Seigneur nous donne d'avoir de plus en plus le désir d'entendre, d'écouter et de savoir les choses qui nous parlent de Lui, et ainsi d'être instruit de Sa personne !

## **7 Selon que la vérité est en Jésus**

Et maintenant voici une deuxième expression très étonnante : « selon que la vérité est en Jésus ». Dans l'original grec, il est dit exactement : « selon que la vérité est dans le Jésus », comme au verset 20, il est dit : « le Christ ». L'utilisation de l'article ici serait comme si l'apôtre montrait du doigt le Seigneur : le Jésus, lui seul, pas un autre, pas des doctrines, c'est la personne de Jésus.

Ici ce n'est donc pas le Christ, c'est le Jésus. Et naturellement, comme toute chose dans la Parole, cela a aussi quelque chose à nous dire. Quand la Parole parle de Jésus, elle nous montre toujours l'homme ici-bas sur la terre, né d'une femme, né sous la loi, ayant grandi comme chaque homme : il était Fils de l'homme. Adam n'était pas fils de l'homme, il était un homme créé adulte, je pense, il n'y a pas de preuve du contraire. Mais le Seigneur était Fils de l'homme, ayant une mère, né d'une femme, né sous la loi, ayant grandi jusqu'à l'âge adulte, et en Lui la vérité de Dieu nous a été révélée.

Non seulement Il a annoncé la vérité : naturellement chaque parole qu'Il a dite était la vérité — non seulement Ses paroles étaient vraies, mais elles exprimaient la vérité qu'on ne pouvait pas savoir, les vérités révélées qui étaient cachées jusque-là. C'est Lui seul qui a révélé Dieu — la vérité. Personne n'a jamais vu Dieu, le Fils unique qui est dans le sein du Père, Lui L'a fait connaître (Jean 1:18).

La vérité est en Jésus : c'est aussi dans cet homme humble et débonnaire, plein de grâce, l'homme le plus affable qu'il y ait jamais eu sur cette terre. Les disciples disaient souvent aux gens : « non, laissez-le, il est fatigué ». Le Seigneur jamais. C'était l'homme le plus affable, le plus doux, mais aussi le plus vrai, la vérité : « Moi je suis le chemin, la vérité et la vie ».

« Selon que la vérité est dans le Jésus », celui-ci, et pas un autre. Chers amis, cela ne nous montre-t-il pas combien nous avons besoin de considérer notre Seigneur dans sa vie ici-bas sur la terre, dans les évangiles ? Avez-vous jamais étudié les évangiles qui nous présentent le Seigneur sous quatre différents aspects : le roi d'Israël en Matthieu, le serviteur en Marc, le Fils de l'homme, l'homme parfait en Luc, le Fils de Dieu éternel, en Jean ; pour ne dire que deux ou trois mots concernant ces évangiles. Là, nous trouvons comment la vérité est dans le Jésus, en Jésus, et nulle part ailleurs. Et cela est nécessaire pour nous afin que nous ayons de la joie, une plénitude de joie parce que c'est celui dans lequel Dieu le Père trouve toutes Ses délices, son plaisir.

## **8 Ce qui concerne votre première manière de vivre — Éph. 4:22**

« Selon que la vérité est en Jésus : c'est-à-dire en ce qui concerne votre première manière de vivre ». Maintenant il jette un coup d'œil en arrière dans le passage que nous avons lu aux versets 17 à 19. C'était votre ancienne manière de vivre, mais c'est du passé. Cette première manière de vivre est passée. Au moment où nous avons cru au Seigneur Jésus, une nouvelle vie a commencé. La foi chrétienne n'est pas une religion comme toutes les autres religions de cette terre, de ce monde. Toute religion dans ce monde, l'hindouisme, l'islam, même la religion des israélites (la seule religion que Dieu ait donnée à un peuple, son peuple d'Israël — je l'appelle religion, on verra pourquoi), toute religion sur cette terre est basée sur la même pensée : l'homme est appelé à faire telle et

telle chose pour arriver au but. Et cela s'applique aussi à la loi de Moïse. Dieu l'a donnée à son peuple terrestre et lui a dit : « si tu obéis et si tu suis mes commandements, tu seras béni sur la terre » — des bénédictions terrestres. Mais cette religion divine, la seule divine, a démontré que la religion comme telle ne peut pas sauver l'homme. Et si la seule religion divine ne peut pas sauver l'homme, combien moins toutes les autres. C'est très simple. Chaque religion dit : « tu dois faire cela et cela, pour arriver au but ». Mais Dieu, par la seule religion que Lui a donnée aux hommes, montre que c'est impossible.

Alors, la foi chrétienne n'est pas une religion, sous cet aspect là : c'est une vie. Dieu dit : « tu ne peux rien faire, tu es perdu, tu es mort dans tes péchés ». Un mort, que peut-il faire ? Rien. Mais Dieu dit : « j'ai tout fait pour toi, mon Fils bien-aimé est mort pour toi, tu ne peux rien faire, tu ne dois rien faire ; la seule chose, c'est de croire au Seigneur Jésus ». Naturellement on pourrait encore discuter et dire : « croire, c'est aussi faire quelque chose ». Mais croire, qu'est-ce ? « Crois au Seigneur Jésus » : est-ce une activité ? C'est seulement étendre la main afin que Dieu puisse la prendre ; c'est cela la foi. On ne peut rien faire, nous ne pouvons rien faire, mais Dieu a tout fait.

## **9 Avoir dépouillé le vieil homme**

Notre vie avant notre conversion, c'était la première manière de vivre, que nous avons dépouillée. Nous avons dépouillé le vieil homme. Le vieil homme, c'est la personnalité de l'homme pécheur aux yeux de Dieu avant qu'il se convertisse. Voilà le vieil homme. Adam n'était pas le vieil homme, mais de lui descendent tous les hommes dans leur caractère pécheur ; aux yeux de Dieu c'est le vieil homme. Et Dieu ne peut rien en faire, on le comprend bien ; Il peut seulement le condamner. Il l'a fait à la croix dans la personne de son Fils devenu homme, qui a pris la forme extérieure de ces descendants d'Adam. Il n'est pas devenu le vieil homme ; Il n'est même pas le nouvel homme dans Sa personne ; Il est l'Homme du ciel, le second Homme qui porte dans Sa personne tous les caractères, toutes les qualités du nouvel homme — mais dans Sa personne, je n'oserais pas dire que le Seigneur était le nouvel homme. Mais chaque homme, chaque femme, dans sa personnalité comme pécheur devant Dieu, c'est le vieil homme dont Dieu ne peut rien faire. C'est pourquoi, en croyant au Seigneur Jésus, il nous donne une nouvelle vie, une nouvelle nature, le nouvel homme qu'Il a Lui-même créé à la croix, comme le dit le chapitre 2.

Il est intéressant de voir que, tout comme le vieil homme, le nouvel homme est mentionné trois fois dans le Nouveau Testament. La fin du vieil homme est présentée en Romains 6:6 : « notre vieil homme a été crucifié avec lui », à la croix — là, nous avons le jugement de Dieu concernant notre première manière de vivre — Il ne trouve rien d'acceptable dans le vieil homme, Il l'a crucifié et c'en est fini du vieil homme, c'est terminé. Et nous tous qui avons été baptisés, nous avons confessé cela, par notre baptême. Notre vieil homme a été crucifié avec Christ ; nous sommes en conséquence morts avec Christ ; et par le baptême, nous avons confessé que nous sommes ensevelis avec Christ. Crucifié, mort, enseveli avec Christ, voilà la fin du vieil homme.

Maintenant, le Saint Esprit dit : « en croyant au Seigneur Jésus, vous avez accepté cela », par la foi, parce que cette crucifixion de notre vieil homme a eu lieu dans la personne du Seigneur, il y a 2000 ans. Cela s'est fait dans la crucifixion du Seigneur Jésus sous le jugement de Dieu. C'est le jugement de Dieu. Chaque croyant qui a accepté le Seigneur Jésus doit s'en souvenir. C'est l'instruction donnée ici. Au moment de ma conversion, je ne le savais pas ; il était nécessaire que j'en fusse instruit. C'est ce que fait la Parole ici, elle nous instruit de ce qui a eu lieu au moment de notre conversion. Et non seulement cela, mais elle nous instruit aussi des conséquences de ce fait : vous avez dépouillé le vieil homme.

Est-ce que vous vous rendez compte que la première manière de vivre a trouvé sa fin ? Combien de fois entend-on dire : « mais je suis comme ça ! Je suis comme ça ! » Ou bien on dit : « mais un tel est comme ça », ou « elle est comme ça », en parlant des caractères mauvais, des traits du vieil homme. Mais Dieu ne parle nullement ainsi, Il ne dit pas : « oui, vous avez toujours le vieil homme avec vous ». Non, Il dit tout autre chose, Il dit : « vous l'avez dépouillé », comme un vêtement souillé qu'on ne veut pas, à l'égard duquel on a des sentiments de répulsion et dont on veut être débarrassé. C'est ce qui nous est présenté ici. Vous avez dépouillé le vieil homme, comme une chose qui n'est pas en accord avec notre vie chrétienne, qui n'est pas en accord avec nous-mêmes qui sommes une nouvelle création, qui avons reçu la vie nouvelle par le Seigneur et qui avons revêtu — et c'est là l'instruction — le nouvel homme.

Le vieil homme est notre caractère aux yeux de Dieu, détestable, jugé, non acceptable. Or une chose détestable et non acceptable pour Dieu peut-elle être acceptable pour nous ? Chers amis, c'est une vérité aux conséquences énormes ; nous ne nous rendons pas toujours compte dans nos vies personnelles, en famille, dans l'assemblée, que nos caractères naturels n'ont rien à faire avec la vie nouvelle comme chrétien. Et que c'est aussi une décision spirituelle de dire : « j'ai dépouillé le vieil homme et j'ai revêtu le nouvel homme ».

Ce vieil homme est non seulement détestable et mauvais aux yeux de Dieu, mais il ne peut pas être amélioré. C'est aussi une caractéristique des religions de vouloir améliorer l'homme tel qu'il est. Impossible ! Dieu le dit « jugé ». Mais par contre, il se corrompt selon les convoitises. Il n'est pas seulement mauvais, mais il se corrompt continuellement, il devient de plus en plus mauvais. C'est clair pour nous, et je crois que chacun d'entre nous a ressenti cela. J'ai des traits de caractères qui ne sont pas du tout en accord avec ma vie comme chrétien, et qui ne peuvent jamais plaire au Seigneur. Ce sont ces membres dont parle l'épître aux Colossiens au chapitre 3 où nous avons presque la même présentation. Dépouiller le vieil homme, revêtir le nouvel homme. Il dit : « Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre ». Ce sont pour ainsi dire les membres restants, de ce vieil homme que nous avons dépouillé.

## **10 Avoir revêtu le nouvel homme créé selon Dieu — Éph. 4:24 et 2:15**

C'est un acte de foi de réaliser par ces instructions que je suis passé de la situation de vieil homme dans une nouvelle situation : j'ai reçu un nouvel homme. Le Seigneur Jésus l'a créé à la croix. Au chapitre 2, Paul parle de la croix du Seigneur : « ayant aboli dans sa chair l'inimitié, la loi des commandements qui consiste en ordonnances, afin qu'il créât les deux en lui-même pour être un seul homme nouveau » (Éph. 2:15). Il aborde ainsi cette question sous un autre angle, il aborde le vieil homme et le nouvel homme sous l'angle de la religion. Il dit : « avant la croix il y avait pour Dieu deux sortes d'hommes » religieusement parlant. Il y avait les juifs, le peuple qu'Il avait choisi, et il y avait les païens — les nations, qui étaient ennemis l'un de l'autre : deux sortes de vieil homme. La loi ne pouvait pas sauver les hommes, et les idoles le pouvaient encore moins. Mais le Seigneur a aboli ces différences. Pour lui, les Juifs sont coupables, et les nations sont coupables, et Il a porté le jugement pour eux. Et dans Sa mort — et on peut ajouter dans Sa résurrection — il a aboli ces différences, même religieuses. Et Il a créé en Lui-même un seul homme. Parfois il est dit que c'est l'assemblée, mais je ne le crois pas. Je crois que le nouvel homme n'est pas l'assemblée comme telle, c'est le caractère des individus qui forment l'assemblée. C'est cela le nouvel homme.

Un nouvel homme. Il n'y a pas de différence entre les chrétiens sous ce point de vue. Il n'y a pas de chrétiens meilleurs ou pires que les autres. Tous les chrétiens ont la même valeur parce qu'ils ont tous revêtus le nouvel homme que le Seigneur a créé par Sa mort. L'exemple, le prototype, pour ainsi dire avec révérence, de ce nouvel homme, c'est le Seigneur Jésus. C'est ce que nous trouvons ici : « la vérité en Jésus ». Lui est l'exemple, le prototype de ce nouvel homme.

Si nous voulons savoir comment marcher, regardons vers le Seigneur. Là, nous trouvons notre exemple parfait. Quelle beauté que celle du Seigneur comme Il nous est présenté dans les Évangiles, dans son amour, dans Sa grâce, Sa miséricorde, mais aussi Sa sainteté, Sa justice, dans toutes ces qualités, tous ces caractères divins révélés dans un homme. C'est le nouvel homme.

Et maintenant, le Seigneur nous a donné la faculté de Le suivre par la foi, en dépouillant le vieil homme, en revêtant le nouvel homme et en Le suivant en nouveauté de vie comme le dit Romains 6. Là, nous trouvons la fin du vieil homme, et la conséquence est de vivre en nouveauté de vie. En 2 Corinthiens 5:17, il dit que ceux qui sont en Christ sont une nouvelle création. Ce n'est pas une amélioration de notre caractère, c'est impossible ; mais c'est être revêtu d'un nouvel homme que le Seigneur nous a fait comme don. Il nous le donne, il dit : « J'ai tout fait pour toi. Prends-moi comme exemple, je te donne les forces, je te donne le courage et aussi l'envie de me suivre parce que tu as une nature identique à la mienne ». Notre nouvelle nature est Sa nature. C'est Lui qui est notre vie. C'est pourquoi nous avons tous ressenti, j'espère, le désir d'être comme le Seigneur, bien que nous soyons loin de Lui. Mais la pensée proprement dite de Le suivre nous est présentée ici parce qu'Il nous a donné tout ce qui est nécessaire : la nouvelle vie, le nouvel homme et le Saint Esprit comme puissance.

« Vous avez dépouillé le vieil homme, vous avez revêtu le nouvel homme créé selon Dieu ». C'est vraiment une création. Suivez dans l'Écriture, dans le Nouveau Testament, cette pensée de la nouvelle création. Un jour, le monde entier sera une nouvelle création. Mais nous chrétiens, nous sommes déjà les prémices de la nouvelle création dans la scène de l'ancienne création. Une nouvelle création en Christ. Quel privilège, quelle bénédiction ! Mais c'est seulement une bénédiction parmi toutes les bénédictions spirituelles dans les célestes en Christ.

Que le Seigneur nous donne de rechercher sa Parole pour en trouver d'autres, plusieurs, toutes les bénédictions spirituelles. Nous n'arriverons jamais à la fin. Mais dans l'éternité, dans la perfection de la maison du Père, nous jouirons tous en perfection de toutes les bénédictions spirituelles que Dieu le Père nous a accordées en Christ Son Bien-aimé.

### **FAITS INVISIBLES par Jacques-Benjamin Rossier**

#### ***Bibliquest***

[Rom. 6 Affranchissement du péché en pratique]

« Ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a point entendu... mais Dieu nous l'a révélé par son Esprit ! » (1 Cor. 2:9).

Ed. C.F. Recordon, Vevey, 1870 — Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

#### ***Table des matières***

- 1 Posséder la justice de Dieu
- 2 Ce qu'il faut croire pour être sauvé. Des faits historiques
- 3 Comment l'ennemi reprend sous sa domination
- 4 Des faits invisibles (Rom. 6). Affranchissement
- 4.1 Union du croyant avec Christ mort et ressuscité. Affranchissement
- 4.2 Baptême
- 5 Morts avec Christ : croire puis comprendre
- 6 Où est la puissance pour surmonter le péché qui habite en nous ? Rom. 6
- 7 Effets de la vie éternelle et responsabilité de ceux qui la possèdent
- 8 Puissance de la vérité qui est en Christ
- 9 Affranchissement et victoire

#### **1 Posséder la justice de Dieu**

« Ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a point entendu... mais Dieu nous l'a révélé par son Esprit ! » (1 Cor. 2:9).

Aussitôt que la connaissance de Dieu commence à agir sur la conscience, elle produit, dans l'homme, une certaine crainte qui est le commencement de la sagesse. L'Évangile complète cette sagesse, à salut, en nous apprenant que le Dieu Juste et Sauveur est amour ; en sorte que, même sous l'Évangile, celui qui ne craint pas Dieu ne peut ni le servir dans l'amour, ni l'aimer comme Il veut être aimé.

L'un des premiers effets de la sagesse est d'inspirer à l'homme le besoin de posséder une justice suffisante pour le rendre capable de s'approcher de Dieu et de subsister devant Lui. Or l'Évangile seul peut satisfaire ce pieux besoin : « Car une Justice de Dieu (\*) y est révélée, sur le principe de la foi ; ... une justice, dis-je, de Dieu, par la foi de Jésus-Christ, envers tous et sur tous ceux qui croient » (Rom. 1:17 ; 3:22).

(\*) Afin que nul ne puisse dire que la foi possède une justice artificielle, ou que l'imputation d'une telle Justice est une manière de parler, etc., l'Écriture dit encore que, devant Dieu et de Sa part, nous sommes cette chose-là : « Nous sommes Justice de Dieu, en Christ » (2 Cor. 5:21).

Ils sont plus nombreux qu'on ne l'imagine peut-être, les chrétiens qui, comme les Juifs du temps de Paul, ont du zèle pour Dieu, mais non pas selon la connaissance. Car, ignorant la Justice de Dieu, et cherchant à établir leur propre justice (il n'existe pas de moyen terme), ILS NE SE SONT PAS SOUMIS à la Justice de Dieu.

Veuille le Seigneur se servir des simples remarques qui suivent, pour amener — ne fût-ce qu'une seule âme — à ne se contenter d'aucune justice qui ne serait pas celle de Dieu.

#### **2 Ce qu'il faut croire pour être sauvé. Des faits historiques**

Le Christianisme repose sur des faits ; les uns historiques, les autres invisibles ; tous également révélés à la foi, par la Parole. Celui qui croit les premiers « a reçu l'Évangile par lequel il est sauvé » (1 Cor. 15:1-5. Cf. Rom. 10:9, 10), savoir : que Christ est mort pour nos péchés — a été enseveli — et qu'il est ressuscité le troisième jour ; le tout, « selon les Écritures », soit prophétiques soit historiques.

Le croyant a donc ratifié, pour lui-même, la sentence de condamnation que la Justice de Dieu prononce contre toute chair ; il sait que le Seigneur, s'étant dévoué volontairement, a été fait péché pour nous ; que l'auguste victime a porté, ôté et laissé dans la tombe tous nos péchés. Le chrétien, ainsi justifié sur le principe de la foi, a la paix avec Dieu. La sentence de mort, le juste droit de la Loi contre lui, ont été exécutés — « Dieu ayant envoyé son propre Fils, en ressemblance de chair de péché, et pour le péché (à l'occasion, au sujet du péché), a condamné (cette horrible chose qui s'appelle) le péché dans la chair (Rom. 8:3-4) (\*). Le croyant sait, en outre, que « Christ a été ressuscité d'entre les morts, par la gloire du Père » (Rom. 6:4). Dès lors, il reconnaît pour son père, un Dieu dont la sainte Justice, parfaitement satisfaite, donne à sa pure et souveraine Grâce un libre cours envers tous les pécheurs (\*\*). Celui qui donne gloire à Dieu, en recevant ces témoignages, obtient, outre le pardon de tous ses péchés, la Justice de Dieu ; il comprend désormais cette précieuse vérité : « La Grâce règne par le moyen de la Justice, en vie éternelle, par Jésus-Christ, notre Seigneur »



(Rom. 5:21). « Car le salaire du péché, c'est la mort ; mais le don de Dieu, c'est la vie éternelle, dans le Christ Jésus, notre Seigneur » (Rom. 6:23).

(\*) Les conséquences de la satisfaction de la Loi et de la Justice, par la croix, sont envers tous les hommes, EN JUSTIFICATION DE VIE (Rom. 5:18). L'incrédulité ne se soumettant pas à cette « justice accomplie », n'a plus, devant elle, que le jugement, la condamnation, puis la seconde mort (Héb. 9:26-28).

(\*\*) L'idée est encore plus générale en Héb. 9:26 : « Pour l'abolition du péché ».

### **3 Comment l'ennemi reprend sous sa domination**

Toutefois le péché habite encore dans nos corps mortels ; son activité redoutable et les manifestations de cette activité (nos convoitises, nos péchés, nos égarements, nos affections déréglées) sont autant de moyens dont Satan se sert pour créer, en nous, le doute et le découragement. Au moyen de ces dispositions, en nous faisant regarder à nous-mêmes pour nous séparer, au moins en esprit, du Christ de la Bible, l'ennemi réussit, trop souvent, à ramener nos âmes sous la domination du péché — autant vaut dire sous la Loi, et aux stériles pratiques d'une religion charnelle qui prescrit et exalte les efforts de la nature pécheresse, pour acquérir une justice. Un tel régime produit, et cela précisément chez des âmes sincères, le découragement et le désespoir, si ce n'est l'indifférence ou l'hypocrisie de l'orgueil spirituel. En d'autres termes, toute « propre justice qui est de la Loi, et non par la foi en Christ », amène l'homme sous la domination du péché. L'esprit légal n'est que de l'incrédulité, et celle-ci ne peut produire que le doute ou l'hypocrisie.

La Parole nous garantit de ces égarements par la révélation de certains faits, invisibles, mais tout aussi réels que ceux que nous avons appelés historiques. Nous les trouvons révélés au chapitre 6 des Romains (\*).

(\*) Ils sont abondamment mentionnés dans l'Évangile et dans les épîtres de Jean, ainsi que dans celles de Paul. L'union à un Christ glorieux est la base de notre affranchissement de la Loi, de la chair, du monde, du présent siècle ; du mal en général. — Elle est aussi le fondement de la doctrine de l'Église et de l'Évangile de la gloire. Le chapitre 6 aux Romains la présente uniquement en rapport avec notre affranchissement du péché et de la mort. Notre cadre restreint nous interdit de l'envisager sous ses autres aspects. C'est pourquoi nous nous en tenons à Rom. 6.

### **4 Des faits invisibles (Rom. 6). Affranchissement**

La doctrine de la grâce, surabondant là où le péché abondait, avait amené la question suivante : « Demeurerons-nous donc dans le péché, afin que la grâce abonde ? » (Rom. 6:1). Aussitôt le Saint-Esprit répond par la révélation de certains faits dont Lui seul est le témoin ; qui par conséquent, ne tombent point sous l'empire des sens, comme les faits historiques énumérés en 1 Cor. 15:1-5. Ces faits invisibles approprient les faits historiques à la foi. Sur eux, repose toute délivrance pratique, toute joie durable, toute paix inébranlable, toute consolation, toute exhortation.

Il est clair qu'ils tirent leur immense valeur des faits de l'Évangile, auxquels ils correspondent exactement, puisqu'ils imputent ceux-ci à l'être du croyant, pour le mettre au bénéfice de « l'Évangile, par lequel il est sauvé » (1 Cor. 15:2).

Ainsi : « Christ est mort pour nos péchés ». « Nous sommes morts avec Christ » et morts au péché ! (Rom. 6:8, 2) — « Christ a été enseveli ». « Nous avons été ensevelis avec Lui ». — « Il est ressuscité d'entre les morts ». « Nous sommes vivants à Dieu, dans le Christ Jésus ».

#### **4.1 Union du croyant avec Christ mort et ressuscité. Affranchissement**

Envisagées sous cet aspect, ces trois révélations peuvent s'exprimer par : L'Union du croyant avec un Christ mort et ressuscité ; union qui implique nécessairement l'affranchissement de toute puissance du mal, et une liberté de vie nouvelle et divine, pour servir Dieu, dans l'amour.

Si le croyant reçoit avec simplicité ces révélations de l'Esprit de Dieu, il les sondera par le même Esprit ; puis elles porteront leur fruit, selon qu'il est écrit : « MAINTENANT, ayant été affranchis du péché, et asservis à Dieu, vous avez votre fruit en sanctification et, pour fin, la vie éternelle ».

Par la foi en la révélation de ces faits, tous les croyants se trouvent affranchis, non seulement du péché et de ses conséquences, mais aussi du légalisme ; ils peuvent dire avec l'apôtre : Par la Loi, j'ai été mis à mort à la Loi par le corps du Christ » (\*), « afin que je vive à Dieu ».

(\*) Quoique l'affranchissement de la Loi soit en dehors de cette petite étude, je cite Rom. 7:4 ; Gal. 2:19 ; deux passages dans lesquels la vie pour Dieu et ses fruits suivent immédiatement la mort.

#### **4.2 Baptême**

Le baptême des croyants représente visiblement, devant le monde, les résultats ou plutôt les privilèges de notre foi. Il proclame que le fidèle est un homme en Christ, qui a traversé la mort, qui vit pour Celui qui est ressuscité d'entre les morts, afin que nous portions du fruit pour Dieu. Cet homme vit aussi « pour la justice », à laquelle il s'est complètement soumis à tous les points de vue possibles. Ce qui reste, c'est sa responsabilité d'être conséquent à une telle faveur.

### **5 Morts avec Christ : croire puis comprendre**

Le rationalisme a tellement envahi la science, que celle-ci s'est fait une loi de nier une foule de faits patents et visibles, dont elle ne peut découvrir les causes ni expliquer l'enchaînement de leurs lois.

La foi, au contraire, croit d'abord ; elle comprend ensuite. Ceci est spécialement le cas pour les vérités qui nous occupent.

Une comparaison pourrait, dans une certaine mesure, répondre à la question : Comment sommes-nous morts au péché et vivants à Dieu ? — Les criminels de ce monde parviennent à se soustraire à la mort, par une fuite — une émigration — qui les abrite contre l'extradition. Ils sont ce que le droit humain appelle « des contumaces ». Par ce changement d'État, ils ont préservé leur personne contre l'exécution de leur juste sentence de condamnation. Cependant, la sentence subsiste ; et, comme aucune justice digne de ce nom ne veut ni ne peut perdre ses droits, la justice humaine exécute ses contumaces en effigie — tout en se réservant leur exécution effective dès qu'il lui sera possible de saisir le coupable, ou de se le faire livrer. Quoi qu'il en soit, celui-ci EST juridiquement retranché de la société ; il EST civilement MORT.

Si, par un effet de la grâce, un pécheur contemple et discerne, sur la croix — non pas une effigie, mais — la victime vicariale (substituée), victime vivante, réelle et suffisante devant Dieu, qui l'a fournie, on peut dire que cet homme s'est livré et soumis à la Justice de Dieu en jugement : « Il est mort avec Christ ». Par la Grâce, en vertu de sa foi, il est « mort au péché », et « quitte du péché » (\*) comme Christ Lui-même.

(\*) Il n'est plus « sous le péché » (Rom. 3:9) ; ni exposé au jugement, à la condamnation et à la mort, c'est-à-dire, aux conséquences du péché.

L'incrédulité, au contraire, nécessite l'extradition finale du pécheur ; ou plutôt, elle le maintient sous la domination du péché dont la mort est le salaire, en vertu des justes exigences de la Justice de Dieu et de la Loi. Ceci sera rendu manifeste par le Jugement éternel devant le grand trône blanc.

Notre union à Christ, dans sa mort et dans sa résurrection, est un fait opéré par Dieu, en puissance (Éph. 1:19, 20 ; 2:1, 5, etc.), et révélé au croyant par la foi. Elle est le complément, le corollaire, ou la conséquence indispensable de la vérité historique de la mort de Christ pour nos péchés, et de sa résurrection pour notre « justification de vie ».

## **6 Où est la puissance pour surmonter le péché qui habite en nous ? Rom. 6**

Une seconde question se présente, relative à la réalisation pratique de l'union à Christ. Si le péché habite encore en nous, comment le surmonterons-nous ? En donnant aux faits invisibles le même crédit, la même autorité qu'aux grands faits historiques de l'Évangile.

Prétendre que l'union au Christ mort et ressuscité est une manière de parler ou une subtilité théologique, c'est affirmer qu'elle est une manière de parler, pour ne rien dire. — Effacez, alors, l'exhortation entière de Romains 6. Entrez de vous délivrer vous-mêmes du péché, de la mort, et de leur ancienne domination sur vous. Ou plutôt demeurez « sous le péché » et « dans vos péchés » ; Celui qui croit aux faits invisibles, dont nous parlons, est « mort au péché » et « quitte du péché » comme Christ Lui-même (Rom. 6:7). Si vous ne croyez pas, ou si, comme le dit Rom. 6 (v. 3, 6, 16), vous ignorez votre identification avec Christ, dans sa mort et dans sa résurrection, cette mort et cette résurrection resteront plus ou moins étrangères à tous vos efforts pour vivre désormais pour Dieu. Le péché aura toujours domination sur vous, parce que vous n'êtes pas, en votre esprit, sous la Grâce, mais sous la Loi. Qu'il règne dans votre corps mortel ; offrez-lui vos membres. Vous êtes libres à l'égard de la justice, mais esclaves du péché.

Qu'ainsi n'advienne, bien-aimés du Seigneur : « Car nous qui sommes morts au péché, comment y vivrions-nous encore ? » Reprenons-nous donc le terrible joug de notre ancien tyran, pour vivre à son service et au profit de la mort ? Non ; obéissons à Dieu qui nous dit : « Vous aussi, tout de même, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu, dans le Christ Jésus ». Là est la puissance pour obtenir la victoire sur le péché qui, quoique habitant encore dans nos corps mortels, ne règne plus en eux (\*). Il a perdu tous ses droits sur nous, en les épuisant sur Christ « fait péché pour nous ».

(\*) Rom. 7:17 ; cf. 6:12 ; et 6, 14 — pour la nuance importante entre : « régner », et « avoir domination », ou « seigneurie » ; ou dominer.

Ignorez-vous, ou refusez-vous de croire que vous êtes morts, ensevelis et vivants avec Christ ? Vous êtes liés, dans vos consciences, à l'état et à l'impuissance des pécheurs (Rom. 5:8), ou de l'homme en la chair ; vous vous replacez, par cette ignorance, sous la juridiction de la Loi ; sous le péché et sous la mort : « Car l'aiguillon de la mort, c'est le péché ; et la puissance du péché, c'est la loi » (1 Cor. 15:56, 57).

Vous croyez à l'Évangile, saisissez donc, avec une sainte hardiesse, votre position en Christ mort et glorifié ; demeurez-y par une sainte vigilance. La Grâce vous a délivrés de tout empêchement, de toute appréhension. Ayez confiance en Dieu. Soumettez-vous à la Justice de Dieu en grâce ; au don « d'une Justification de vie » (Rom. 5:18), que la Grâce octroie au croyant. Fuyez l'orgueil qui se couvre d'un masque d'humilité. Convaincus de votre impuissance personnelle, saisissez la Liberté à laquelle vous avez été appelés — « et non pas pour servir de voile à la méchanceté, mais comme esclaves de Dieu » (Gal. 5:1, 13 ; 1 Pierre 2:16). Puis, joignez vos voix au chœur des affranchis du Seigneur : « Grâce à Dieu qui nous donne la victoire, par notre Seigneur Jésus-Christ ».

## **7 Effets de la vie éternelle et responsabilité de ceux qui la possèdent**

Le chapitre 6 des Romains part du fait de l'union du croyant à un Christ mort, enseveli et ressuscité, pour nous signaler les effets de la vie éternelle et la responsabilité de ceux qui la possèdent. Cette union, glorieux apanage de la foi, est la base de notre subsistance, notre force dans le combat, notre raison d'être, et la source de notre victoire : « afin, dit la Parole, que nous aussi, nous marchions en nouveauté de vie ». Le chrétien a reçu une vie nouvelle et impérissable pour s'en servir ; pour vivre de cette vie-là. Elle le transporte dans la sphère divine, où vit et agit l'homme ressuscité, son modèle, l'aimant et la boussole de son cœur. C'est un état nouveau, état de délivrance et de liberté jointes à la capacité et au désir de servir Dieu comme Christ l'a fait, le fait et le fera toujours.

La mort est donc l'instrument, la rançon, l'issue de toute délivrance. La croix est cette porte étroite par laquelle le racheté entre dans la vie, entièrement délivré de toute domination qui n'est pas celle de Dieu. La Liberté de la grâce est tellement incompatible avec toute espèce de licence, qu'on peut la considérer comme un arsenal qui fournirait, libéralement et gratuitement, aux combattants de la foi, toutes les pièces de l'armure complète de Dieu.

Revu avant ; à voir après

## **8 Puissance de la vérité qui est en Christ**

Chers lecteurs, le bien faible frère qui ose vous adresser ces lignes, aurait reculé devant la sérieuse responsabilité de vous exhorter à un tel combat, si le sentiment humble et profond de ses propres défaillances n'était pas accompagné d'une certaine expérience de la puissance invincible et toujours agissante, que déploie dans des cœurs sincères, la vérité telle qu'elle est en Christ. Satan et son armée attaquent les enfants de Dieu ; et plus spécialement encore ceux que quelque zèle a mis tant soit peu en évidence dans le service. L'Adversaire estime comme son plus cher triomphe, de parvenir à ressaisir ou à subjuguier ceux qui, parmi ses anciens esclaves, se réjouissent le plus de lui avoir échappé.

Je ne doute pas que Paul lui-même n'ait dû expérimenter l'utilité et la puissance des armes dont il nous exhorte à nous servir. Paul a combattu le bon combat de la liberté. Or, à mon avis, un combat prolongé comme celui de la foi, une pareille lutte de tous les jours et de tous les instants suppose bien des blessures et bien des défaites ; au moins en ce qui concerne l'action des malices et des puissances spirituelles sur notre chair (\*), et sur ses convoitises infiniment variées, parmi lesquelles l'orgueil spirituel n'est pas la moins dangereuse.

(\*) Je fais cette réserve à cause de certains passages, tels que 2 Cor. 2:14 ; Col. 2:15, où la lutte est proprement celle de l'Évangélisation.

En Phil. 1:19, 20, etc., la sûre attente de l'apôtre repose sur « les secours de l'Esprit » et, je n'en doute point, sur la puissance des vérités dont nous avons parlé : « Christ sera glorifié en mon corps ». Instrument du témoignage, Paul était « toujours mené en triomphe dans le Christ ». Mais cet instrument élu avait été façonné, assoupli, trempé et purifié, dans la lutte dont parle Éph. 6:12-18.

## **9 Affranchissement et victoire**

Quel est celui qui ne perdra pas courage dans le combat ? Quel est celui qui, fût-il même couché à l'ambulance ou gisant parmi les morts sur le champ de bataille, finira peut-être par devenir un héros victorieux et sera, en tout cas, un des membres de l'armée triomphante ? Celui qui, par la foi, assuré de sa liberté, au lieu de s'arrêter à contempler sa faiblesse, résistera courageusement à l'adversaire, dans la puissance du Seigneur. Nous sommes appelés à discerner « les artifices du diable » (Éph. 6:11), parce que nous

sommes autorisés à lui dire : Arrière de moi, Satan, je suis mort au péché et vivant pour Dieu : « Résistez à l'adversaire, et il s'enfuira loin de vous » (Jacq. 4:7).

Si notre âme a reçu en toute simplicité la révélation de notre position en Christ, elle jugera, sans effort ni controverse, la stupidité de ceux qui accusent la Grâce d'être un régime dangereux, sous lequel « les justes par la foi » seraient autorisés à dire : « Faisons du mal, afin qu'arrive le bien » (Rom. 3:8). Péchons parce que nous ne sommes pas sous la Loi, mais sous la Grâce. Demeurons dans le péché, afin que la Grâce abonde (cf. Rom. 6:14, 1). À ces accusations, l'esclave du Seigneur répond avec la Parole : « Ayant donc été affranchis du péché, vous avez été asservis à la Justice » (Rom. 6:18). « Car lorsque vous étiez esclaves du péché, vous étiez libres à l'égard de la Justice. Mais MAINTENANT, ayant été affranchis du péché et asservis à Dieu, vous avez votre fruit dans la sainteté et, pour fin, la vie éternelle » (Rom. 6:20-22).

« Je vous exhorte DONC, frères, par les compassions de Dieu, que vous livriez vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est votre service intelligent » (Rom. 12:1).

### **L'AFFRANCHISSEMENT EN CHRIST par J. N. Darby**

#### **Bibliquest**

Les sous-titres et la table des matières ont été ajoutés par Bibliquest

2<sup>e</sup> édition — 1874

#### **Table des matières**

- 1 - Importance du sujet
- 2 - S'en tenir à la Parole, ne pas suivre les enseignements des hommes
- 3 - Romains 7
  - 3.1 - «Je suis charnel, vendu au péché» ne concerne ni Paul ni le peuple de Dieu actuel
  - 3.2 - La Parole de Dieu veut la réalité pratique, non pas seulement des désirs
  - 3.3 - Dieu veut un peuple purifié des œuvres mortes, servant de franche volonté, zélé pour les bonnes oeuvres
  - 3.4 - le désir de servir Dieu sans se référer à la Parole
  - 3.5 - la doctrine de base : morts avec Christ
  - 3.6 - « je » : la personne de Rom.7 est un croyant non affranchi
  - 3.7 - Pourquoi faisons-nous le mal et non pas le bien?
  - 3.8 - utilité des expériences de Rom. 7
- 4 - Rôle de l'expérience et de la Parole de Dieu
  - 4.1 - L'expérience
    - 4.1.1 - Ceux qui s'appuient sur les expériences d'eux ou d'autres croyants (Abraham # Jacob)
    - 4.1.2 - Ceux qui se rapportent aux expériences d'Israël
    - 4.1.3 - Ceux qui s'en tiennent aux expériences de Rom. 7
    - 4.1.4 - Contraste avec le croyant affranchi
    - 4.1.5 - Ceux qui se plaignent de leur manque d'amour pour Dieu
    - 4.1.6 - Ceux pour qui la marche du croyant est un devoir ardu
    - 4.1.7 - Ceux qui se consolent, pensant à la marche invisible de l'homme intérieur
    - 4.1.8 - Ceux qui se tranquillisent en pensant que Jésus a tout accompli pour nous
    - 4.1.9 - Ceux qui pensent que leur état lamentable est selon la volonté de Dieu
  - 4.2 - Mettre de côté les expériences — ne recourir qu'à la Parole, sous la conduite de l'Esprit et avec prière
- 5 - Romains 6
  - 5.1 - Romains 6:1-2 — La mort avec Christ
  - 5.2 - Romains 6:3-4 — Ressuscités avec Christ : la marche en nouveauté de vie
  - 5.3 - Romains 6:5
  - 5.4 - Romains 6:6
- 6 - Le nœud du problème : Le péché ne domine plus
- 7 - Romains 8
  - 7.1 - Rom. 8:1 — Plus de condamnation
  - 7.2 - Rom. 8:2 — l'Esprit
  - 7.3 - Rom. 8:3 — totale faiblesse de la chair
  - 7.4 - Rom. 8:3 — une libération
  - 7.5 - Rom. 8:4 — Justice accomplie et marche selon l'Esprit
  - 7.6 - Rom. 8:5-9 — la chair et l'Esprit
  - 7.7 - Rom. 8:10-11 — le corps
  - 7.8 - Le Saint Esprit dans notre vie
- 8 - Conclusion

«Car la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort». (Rom. 8: 2).

#### **1 - Importance du sujet**

Qu'est-ce que le vrai affranchissement en Christ et comment y parvenons-nous? Nul chrétien ne devrait aborder ces questions à la légère, car leur juste compréhension lui est de la plus grande importance. Notre justification en Christ assure pour toujours notre position dans la présence de Dieu; notre affranchissement en Christ nous fait marcher dans cette présence. Notre assurance devant Dieu se fonde sur la mort de Christ à la croix, et notre marche devant Lui se fonde sur la vie du Christ ressuscité, Christ pour nous et Christ en nous.

Il y a beaucoup de croyants qui ne sont pas réellement affranchis, et il y en a beaucoup qui le sont sans connaître le vrai affranchissement. La réalité de l'affranchissement manque à ceux-là, et la connaissance de l'affranchissement à ceux-ci. La différence entre eux est très grande, quoique les résultats et les expériences soient souvent les mêmes. La vérité affaiblie et mélangée, que lisent et entendent les premiers, les retient pendant des années dans l'esclavage et dans la crainte; la même cause empêche les autres de marcher dans la liberté. Dans tous les cas, la puissance de la vérité et son efficace bénie sont perdues à cet égard. Le coeur est inquiet et accablé, la marche est affaiblie et entravée, le nom de Dieu n'est pas glorifié; ainsi les sérieuses exhortations de la Parole à marcher d'une manière digne de Dieu sont sans effet et le témoignage devant le monde est altéré et obscurci.

Tout cela sera de la plus grande importance pour le croyant dont le coeur est simple et droit, et il ne pourra pas se tranquilliser par la triste découverte que ces expériences sont si générales parmi les chrétiens d'aujourd'hui. Il craint et il aime le Seigneur, et il ne désire rien plus ardemment que la gloire de son nom. Il cherche, en vérité, à être un serviteur soumis de Celui qui l'a racheté par son propre sang et un enfant obéissant de Celui qui l'a fait naître selon sa grande miséricorde. Il aime les traces bénies du Seigneur, et il regarde comme son grand privilège de le suivre et de porter son opprobre. Mais aussi longtemps qu'il n'est pas véritablement affranchi, ou qu'il ne connaît pas le vrai affranchissement, il rencontre des difficultés insurmontables; la chair et le péché qui y demeure élèvent constamment des obstacles sur son chemin. Quelle joie ne sera-ce donc pas pour lui de connaître véritablement que Dieu a parfaitement aplani le chemin en Christ, et qu'il en a ôté tous les obstacles.

### **2 - S'en tenir à la Parole, ne pas suivre les enseignements des hommes**

Pour ce qui regarde la doctrine de l'affranchissement, comme toute autre vérité divine, il est très important de reconnaître qu'on ne peut la comprendre par l'entendement naturel (1 Cor. 1:25). Aussi longtemps que le chrétien apportera la sagesse humaine et l'intelligence naturelle dans l'étude de la parole de Dieu, il en affaiblira la vérité pour lui-même et y mettra de la confusion. Quand Dieu a parlé, nous n'avons plus rien à dire, plus rien à ajouter, ni à considérer, mais tout simplement à croire, à croire fermement et sans réserve. Si nous méditons sa parole, nous ne devons pas nous en approcher avec une opinion préconçue, ni avec ce que nous savons ou ce que nous avons entendu ou lu, si ce n'est pour éprouver, au moyen de la Parole, et nos opinions et celles des autres hommes, pour voir et juger si tout cela est bien selon la vérité. Cette précaution, cette sagesse divine est spécialement nécessaire de nos jours, où tant de doctrines erronées sont en vogue, où des chrétiens mêmes enseignent et écrivent, sur les choses de Dieu, tant de principes plus ou moins mélangés d'erreur, parce que si souvent ils élèvent leur connaissance, qui devrait être toujours soumise à la parole de Dieu, au-dessus de cette Parole. Oh! l'on n'en peut calculer les tristes conséquences pour tant d'âmes qui, tout en déclarant que la parole de Dieu est la seule règle de notre vie et de notre marche, se laissent pourtant guider par les discours et par les livres des hommes, plutôt que par la simple vérité des Écritures, et qui aussi savent bien mieux et bien plus aisément parler de ceux-là que de celle-ci. Si la pensée que c'est la parole de Dieu nous remplissait de vénération, chaque fois que nous la méditons, une sainte crainte nous empêcherait toujours d'y mêler nos propres opinions, et plus encore de les faire prévaloir sur elle; car en agissant ainsi nous ne faisons qu'affaiblir la vérité pour nous-mêmes, et souvent même que la rendre inefficace sur nos coeurs. La parole de Dieu seule est la source d'où nous pouvons tirer la pure vérité, et l'onction du Saint-Esprit y guidera certainement celui qui est simple et droit et lui en ouvrira la vraie intelligence au moyen de la foi. Examinons donc toutes nos opinions relativement au sujet qui nous occupe, à la lumière du Saint-Esprit, et d'après la parole de Dieu. Soyons prêts à rejeter résolument tout ce qui n'est pas d'accord avec cette sainte Parole, quelque ancien et généralement admis que cela puisse être; et recherchons, recevons et retenons fermement l'enseignement de Dieu sur ce sujet, ainsi que sur tout autre, avec un coeur simple et rempli de l'assurance de la foi.

### **3 - Romains 7**

Considérons d'abord le chapitre 7 des Romains.

#### **3.1 - «Je suis charnel, vendu au péché» ne concerne ni Paul ni le peuple de Dieu actuel**

Il arrive souvent que de vrais chrétiens en appliquent la dernière partie à eux-mêmes, à leur propre préjudice, uniquement parce qu'ils le lisent superficiellement et adoptent trop légèrement le commentaire des autres là-dessus. Il est assez ordinaire de les voir dire que c'est leur propre état qui est dépeint dans des passages tels que ceux-ci, versets 14 et 19: «Moi, je suis charnel... vendu au péché; ... le bien que je veux, je ne le pratique pas; mais le mal que je ne veux pas, je le fais». Ils en font une telle application, parce qu'ils croient que l'apôtre parle ici de son propre état intérieur. On hésiterait, certes, à admettre cette pensée, si l'on se donnait la peine de rapprocher de ces paroles les nombreux passages, qui rendent témoignage à la marche de Paul. Nous lisons, par exemple, dans 1 Thes . 2: 10: «Vous êtes témoins, et Dieu aussi, combien nous nous sommes conduits saintement, et justement, et irréprochablement, envers vous qui croyez». Il pouvait dire hardiment aux Corinthiens (1 Cor. 11: 1): «Soyez mes imitateurs, comme moi aussi je le suis de Christ». Il disait encore à Timothée (2 Tim . 3: 10): «Mais toi, tu as pleinement compris ma doctrine, ma conduite, mon but constant, ma foi, mon support, mon amour, ma patience, etc ».

Comment concilier tous ces passages avec ces mots: «Le bien que je veux, je ne le pratique pas» etc. Je pense que personne n'aura la témérité de soutenir que, dans les passages cités ci-dessus, et tant d'autres analogues, l'apôtre ne parle que de sa bonne volonté, et que, quant aux actes, il faisait tout le contraire. Et quand il exhortait si souvent les chrétiens à marcher d'une manière digne de Dieu ou de l'Évangile du Christ, il n'entendait assurément pas par là se borner à réveiller en eux de bonnes résolutions et le désir de marcher dignement. Comment aurait-il pu adresser de telles exhortations à autrui, s'il devait reconnaître que, quant à lui-même, il ne pratiquait pas le bien qu'il voulait faire, et faisait le mal qu'il ne voulait pas; ou, en d'autres termes, s'il eût été encore lui-même assujéti à la loi du péché sans pouvoir accomplir le bien?

#### **3.2 - La Parole de Dieu veut la réalité pratique, non pas seulement des désirs**

Le Seigneur Jésus dit à ses disciples: «Celui qui a mes commandements, et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime» (Jean 14: 21). Il ne s'agit certainement pas ici d'une bonne disposition à garder ses commandements, mais de leur réelle observation. Ailleurs il dit (Jean 15: 14): «Vous êtes mes amis, si vous faites — non pas si vous voulez ou désirez faire — tout ce que je vous commande». Voici un témoignage de l'apôtre Jean (1 Jean 2: 3-5): «Et par ceci nous savons que nous le connaissons, savoir si nous gardons ses commandements. Celui qui dit: Je le connais, et qui ne garde pas ses commandements, est menteur, et la vérité n'est pas en lui. Mais quiconque garde sa parole, — en lui l'amour de Dieu est véritablement consommé». Dans un autre endroit (1 Jean 5: 3), le même apôtre dit: «Car c'est ici l'amour de Dieu, que nous gardions ses commandements, et ses commandements ne sont pas pénibles». Ces paroles sérieuses nous montrent bien clairement qu'il est question d'un réel accomplissement de ses commandements et de sa Parole, et non pas seulement de la volonté de les accomplir.

#### **3.3 - Dieu veut un peuple purifié des œuvres mortes, servant de franche volonté, zélé pour les bonnes oeuvres**

Nous lisons encore aux Hébr . 9: 14: «...Combien plus le sang du Christ, qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache, purifiera-t-il votre conscience des oeuvres mortes, pour QUE VOUS SERVIEZ le Dieu vivant». Et dans Tite 2: 14: «...Notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ, qui s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes OEuvres ». Quelque précieux et bénis que puissent être de tels passages des Écritures, il arrive souvent qu'on n'y fait guère attention et qu'on ne les apprécie pas assez. La vraie et triste raison en est que nous nous cherchons nous-mêmes, et non pas la gloire de Dieu. Pour beaucoup de chrétiens, c'est l'assurance du salut qui est la première et la dernière, si ce n'est l'unique affaire. Ils n'ont pas à coeur l'intention du Seigneur qui a été de s'acquérir un peuple saint pour le servir de franche volonté, et encore moins le bon plaisir du Père, d'avoir des enfants qui l'honorent par une humble obéissance. Les

pensées que l'oeuvre de Christ leur inspire ne dépassent pas leur propre rédemption. Mais les intentions de Dieu et les pensées de Dieu vont plus loin. Certainement, dans sa miséricorde, il pensa tout d'abord à notre rédemption; il avait en vue notre bonheur, en livrant pour nous son Fils unique et bien-aimé; mais notre bonheur est lié à son bonheur; dans notre délivrance et notre acceptation, son amour et sa joie trouvent leur satisfaction.

Pierre s'adresse ainsi aux croyants (1 Pierre 2: 9): «Mais vous, vous êtes une race élue, une sacrificature royale, une nation sainte, un peuple acquis, pour que vous annonciez les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière». L'intention de Dieu était de posséder un tel peuple. Mais il ne pouvait pas le trouver sur la terre, tant qu'il ne l'avait pas préparé lui-même en Jésus-Christ. Il avait, il est vrai, auparavant choisi Israël pour son peuple, mais sous la condition qu'il lui obéirait et qu'il marcherait dans ses voies. Israël promit de le faire, parce que, dans son aveuglement, il ne connaissait ni sa propre faiblesse, ni la sainteté de Dieu; aussi sa désobéissance et sa déchéance ne se manifestèrent que trop tôt. Dieu donna, sans doute, à ce peuple bien des preuves visibles de sa faveur; il le conduisit avec patience et avec amour dans ses merveilleuses voies; il le combla de toutes sortes de bénédictions, mais malgré tout cela, Israël se montra toujours un peuple de col roide, incirconcis de coeur et d'oreilles. Ce peuple ne répondit donc pas aux intentions de Dieu, et ne satisfit pas son amour et sa joie, parce que c'était un peuple qui aimait toujours la voie de l'égarément, qui n'obéissait pas à la voix de son Dieu, et ne marchait pas dans ses sentiers. Aussi Jéhovah fut-il obligé de dire: «Vous n'êtes pas mon peuple. (\*)»

(\*) Il est évident que je ne parle pas ici des individus fidèles en Israël, qui attendaient avec foi le Messie promis et la rédemption par lui et qui, ainsi, étaient comme les prémices du vrai peuple.

Il voulait avoir un peuple saint, un peuple qui le servît en vérité et qui fût «zélé pour les bonnes oeuvres;» mais Israël servait le péché, il était zélé pour les mauvaises oeuvres. Leur marche entière sous la loi n'était qu'un fruit pour la mort; «ils étaient charnels, vendus au péché».

Maintenant Dieu s'est choisi un peuple, dont l'acceptation et la sûreté ne sont pas fondées sur sa propre obéissance, mais uniquement sur le sang de Jésus. D'après l'alliance du Sinaï, ceux-là devenaient son peuple, en le servant; mais ceux-ci le servent, parce qu'ils sont son peuple, «créé en Jésus-Christ pour les bonnes oeuvres». Mais si ce peuple devait encore faire cette confession: «Je suis charnel, vendu au péché», ou: «je ne fais pas le bien que je voudrais faire, mais je fais le mal que je ne voudrais pas faire», en quoi consisterait la différence, pour ce qui regarde la marche ici-bas, entre l'un et l'autre peuple (\*)? Serait-ce en ce que ceux-là ne savaient pas qu'ils ne pouvaient servir Dieu, et que ceux-ci le savent? Ce serait là une bien pauvre différence! Combien peu alors serait atteint le but de Dieu, d'avoir un peuple qui le servît en vérité et qui fût zélé pour les bonnes oeuvres! Le sang de Jésus n'aurait-il pas aussi manqué son but sous ce rapport? Son pouvoir et son efficace ne seraient-ils pas ainsi mis en question? Et enfin le témoignage rendu par le Saint-Esprit au sujet de ce sang, qui purifie nos consciences des oeuvres mortes et qui nous rend capables de servir le Dieu vivant, ne serait-il pas démenti?

(\*) Il faut pourtant bien remarquer ici que le peuple d'Israël n'est rejeté que pour ce qui regarde sa position sous la loi, sur le fondement de sa propre obéissance, et non pas comme peuple de Dieu sur le fondement des promesses données aux pères, car, les «dons et l'appel de Dieu sont sans repentir». Il recevra de nouveau et bénira ce peuple, qu'il a mis de côté pour un temps, sur le fondement du sang de Jésus, le Médiateur de la nouvelle alliance, sur le fondement d'une grâce sans limites.

Ne nous laissons donc pas arrêter par nos propres opinions, et ne mettons pas nos expériences, ni celles des autres chrétiens, à la place de la parole de Dieu. Autrement, comme nous l'avons vu nous rendrions vaine l'intention de Dieu, nous affaiblirions l'efficace du sang de Christ, nous déshonorerions le témoignage du Saint-Esprit et nous nous dépouillerions du privilège béni de servir Dieu et de glorifier son nom. Ne nous laissons pourtant pas non plus aller à nous imaginer que ce service et cette glorification sont accomplis par le désir de vouloir faire le bien. Il n'est rien de plus contradictoire qu'une pareille affirmation, rien qui déshonore davantage la parole de Dieu et qui en détruit autant l'efficace sur le coeur des croyants.

### **3.4 - le désir de servir Dieu sans se référer à la Parole**

Si l'on examinait de plus près cette maxime devenue si générale: «Je voudrais ou j'aimerais pouvoir servir Dieu», on trouverait, hélas! que chez plusieurs ce n'est là qu'une phrase, au moyen de laquelle ils cherchent à tranquilliser leur conscience et à éluder les exhortations du Saint-Esprit. On pourrait à peine croire qu'il y a beaucoup de chrétiens qui regardent comme un manque d'expérience et de connaissance de soi-même, de parler d'une marche digne de l'Évangile, d'un coeur droit et sincère et de l'observation des commandements de Dieu et de Christ. Ils ne voient là qu'un retour aux oeuvres de loi, une prétention de la chair, dont ils ont si souvent éprouvé l'incapacité. Mais ils ne reconnaissent pas le caractère de la vie que toute âme affranchie possède dans le Christ ressuscité; ils ne comprennent pas davantage la puissance de l'Esprit qui habite en eux. Ils font ainsi, de l'apôtre Paul, un docteur de la loi; cependant nous voyons avec quel zèle cet apôtre cherche à convaincre les croyants qu'ils sont complètement affranchis de la loi, tout en leur adressant beaucoup d'exhortations à marcher d'une manière digne de leur vocation céleste. Ces âmes jugent l'Esprit par la chair et le contristent, elles font plier la parole de Dieu sous leurs expériences et l'affaiblissent. Elles estiment trop peu l'autorité de cette parole, et voilà pourquoi elles l'étudient superficiellement, aussi la connaissance qu'elles en ont demeure toujours bien imparfaite. Le grand sujet de leurs conversations et de leur édification consiste dans les expériences qu'ils font sur la corruption et la totale faiblesse de la chair, et ils se servent souvent bien tristement de la parole de Dieu pour appuyer leurs expériences charnelles sur quelques passages mal compris ou isolés de leur contexte.

Je le répète, le but de Dieu à notre égard est d'avoir ici-bas un peuple qui, purifié des oeuvres mortes par le sang de Jésus-Christ, le serve de franche volonté, — un peuple zélé pour les bonnes oeuvres (\*).

(\*) Il est à propos de faire observer, qu'il n'est question ici que de notre position comme peuple de Dieu ici-bas, et non pas de nos relations avec le Père, comme enfants, et moins encore de notre position spéciale et céleste en Christ, comme son assemblée, comme son corps, sa plénitude, etc.

Oh! que ces paroles, ce privilège béni de servir Dieu et d'être zélé pour les bonnes oeuvres, soient toujours vivants devant nos âmes! Il est encore beaucoup de chrétiens qui, dans la sincérité de leurs coeurs, disent: «Je désire en vérité marcher de manière à plaire à Dieu; mais je ne le puis pas. J'aime le bien et je désire le faire, mais la force me manque. Cela me cause beaucoup de peine et d'angoisse, mais aucun changement n'a lieu. Je prie le Seigneur de m'aider, et je trouve du soulagement et des consolations auprès de Lui; mais cela ne dure pas longtemps, je retombe bientôt dans le même état, et je me retrouve toujours sans force». Un tel langage est sincère, et il y a des promesses faites à la droiture. De telles âmes trouveront sûrement qu'il vaut la peine de sonder la parole de Dieu à l'égard de ce sujet si sérieux et si important, et j'espère qu'elles ne liront pas ces lignes sans profit.

### **3.5 - la doctrine de base : morts avec Christ**

Retournons à notre méditation du chapitre 7 de l'épître aux Romains. Je remarque d'abord que nous y trouvons souvent le petit mot «loi», mais non pas toujours, comme nous allons le voir, en rapport avec une seule et même chose. Si je suis sous une loi, je suis sous une autorité qui m'impose des obligations, qui me dicte des exigences. Que j'accomplisse ces obligations ou non, que je puisse les

accomplir ou que je ne puisse pas, que je le veuille ou ne le veuille pas, que je le fasse contre ma volonté ou de bon gré — la loi exige et elle ne peut être satisfaite que par son parfait accomplissement. Dans ce chapitre, l'apôtre s'adresse d'abord à ceux qui connaissent la vraie signification d'une loi: «Je parle à gens qui entendent ce que c'est que [la] loi» (versets 1). Ici donc le mot loi est tout à fait général. «Ignorez-vous donc, frères... que la loi a autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit?» Aussi longtemps qu'une loi subsiste ou qu'elle est en vigueur, celui qui lui est asservi est assujéti à ses exigences; il n'y a que la mort qui puisse l'en affranchir. C'est ce que l'apôtre montre, aux versets 2 et 3, par la loi du mariage: «Car la femme qui est soumise à son mari, est liée à son mari par la loi, tant qu'il vit; mais si le mari meurt, elle est déliée de la loi du mari, etc ». Nous en trouvons l'application aux croyants, au verset 4. Mais remarquez encore que le mot «loi», dans ce passage, ne se rapporte pas seulement aux dix commandements, mais à tout ce que Dieu exigeait du peuple d'Israël, à tout ce qui était la condition de leur relation avec Lui; oui, à tout ce que la justice de Dieu demande à chaque homme, comme tel. Sous cette loi, l'homme est nécessairement perdu. Aussi est-ce pour tous une question des plus sérieuses que celle-ci: «Comment puis-je être affranchi de la loi?» A cette question la parole de Dieu seule nous donne, dans plusieurs passages, une réponse pleinement satisfaisante. Il est vrai que nous ne pouvons nous soustraire à la domination de la loi que Dieu a donnée, car tout ce qu'il exige des hommes est parfaitement juste. Mais Dieu nous a préparé en Christ une voie légitime pour arriver au plus entier affranchissement de la loi, — une voie qui nous en délivre complètement et pour toujours. Et cette voie est: «la mort» (verset 4). «C'est pourquoi, mes frères, vous aussi, vous avez été mis à mort à la loi par le corps du Christ...» Ici, comme dans la loi du mariage, la mort est le seul moyen de parvenir à l'affranchissement, la «mort... par le corps du Christ». Je reviendrai plus tard sur le caractère et la nature de cette mort; ici je ne parle que du fait. — Ainsi la mort nous rend libres, parfaitement libres à l'égard de la loi et de ses justes exigences, car une loi n'a affaire qu'avec des personnes vivantes et non pas avec les morts. Or le croyant est mort à la loi par le corps de Christ, comme nous le voyons clairement ici; comme homme naturel et soumis à la loi, il est entièrement mis de côté, il est, dans ce corps, crucifié avec Christ et n'est plus du tout sous la domination de la loi. Je ne parle pas ici de la vérité bénie, que la loi a trouvée, en Christ, sa pleine satisfaction à l'égard de nos péchés, mais je veux dire que nous tous qui croyons, nous ne sommes plus sous la loi et que nous n'avons donc, sous aucun rapport, à nous placer sous la loi, pas plus relativement à ses justes exigences, que relativement à ses justes jugements. La loi n'est, pour ainsi dire, plus là pour nous, ou plutôt nous ne sommes plus là pour la loi, parce que nous sommes morts à son égard «par le corps du Christ».

Telle est la simple doctrine de la parole de Dieu sur ce sujet; nous possédons par la foi cette vérité bénie et nos coeurs reconnaissants se réjouissent de notre parfait affranchissement de la loi. Quand on discute là-dessus, une pensée s'élève ordinairement, c'est que l'assurance d'un si parfait affranchissement de la loi doit engendrer de l'indifférence pour ce qui en regarde la transgression. Mais si nous considérons la seconde partie de ce verset, nous voyons combien une telle pensée est fautive et mal fondée: «pour être à un autre, à celui qui est ressuscité d'entre les morts, afin que nous portions du fruit pour Dieu». C'est en rapport avec la loi que nous portons du fruit pour la mort (verset 5); mais parfaitement affranchis de la loi et en connexion avec Christ, vrai homme, nous portons du fruit pour Dieu. C'est là pour le croyant le résultat béni d'un réel affranchissement. Dans le verset 5, les mots: «quand nous étions dans la chair» sont aussi à remarquer; ainsi nous ne «sommes» plus, mais: «nous étions». Nous lisons de même au chapitre 8: 9: «Or, vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit ». Il va sans dire qu'ici et dans plusieurs autres endroits le mot «chair» ne signifie pas la chair extérieure, visible, ou le corps, mais la chair dans le sens moral, l'être naturel, l'état ou la position de l'homme naturel devant Dieu et sous la loi. L'homme renouvelé en Christ n'est plus dans cette position devant Dieu. Il est complètement affranchi de la loi, car il n'est plus dans la chair et partant plus sous la loi, mais il est dans l'Esprit. Cependant la chair existe encore en lui, mais il n'est plus sous sa domination, et la chair ne représente plus, comme auparavant, sa position devant Dieu. Notre service devant Lui prend aussi un tout autre caractère, comme nous le lisons au verset 6. Comme morts à la loi, notre service ne peut être ni dans la chair, ni sous la loi; la mort par le corps de Christ a mis entièrement de côté cette position et pour toujours. Nous sommes renouvelés en Christ, nous sommes dans l'Esprit. Voilà la vérité relativement à tous ceux qui sont dans le Christ Jésus. Il n'est pas question ici de leur faiblesse ou de leur force, il n'est pas question de la marche d'un chrétien, mais seulement de la nouvelle position, à laquelle tous les croyants sont parvenus, — non par eux-mêmes, — dans le Christ ressuscité, et qu'ils se sont appropriée par la foi. «Mais maintenant nous avons été déliés de la loi, étant morts dans ce en quoi nous étions tenus, afin que nous servions en nouveauté d'esprit, et non pas en vieillesse de lettre» (Rom. 7: 6).

### **3.6 - « je » : la personne de Rom.7 est un croyant non affranchi**

Puisqu'il était donc impossible de servir Dieu sous la loi, et puisqu'il faut en être entièrement délivré et affranchi pour servir Dieu en Christ et porter du fruit pour Lui, la pensée pouvait aisément surgir, que la loi elle-même est péché et qu'elle a une mauvaise influence. L'apôtre répond à une telle pensée dans les versets suivants. Il justifie la loi de toute accusation et il en établit le vrai caractère, tout comme il met en évidence tout l'odieux du péché. Je ferai tout d'abord remarquer que Paul se sert ici du mot «je», afin de rendre son instruction sur ce point plus simple et plus claire. C'est cependant ce petit mot qui a fait faire fautive route à tant d'âmes et qui les a empêchées de bien comprendre ce passage. Elles pensent, comme nous l'avons déjà dit, que l'apôtre parle ici de lui-même, de son propre état moral. Elles ont cette opinion, parce qu'elles ne lisent ce passage que superficiellement, et rarement en connexion avec les chapitres qui précèdent et qui suivent; et plusieurs se plaisent à garder cette opinion, parce qu'ils y voient un motif de se tranquilliser sur leur propre état. Mais les chapitres 6 et 8 seraient non seulement en contradiction avec cette interprétation, mais encore ils n'auraient plus de sens, si l'apôtre parlait de lui-même, de son propre état devant Dieu, dans la dernière partie du chapitre 7. Il est à remarquer que, dans cette portion du chapitre, il n'est question ni de Christ, ni du Saint-Esprit, mais seulement de la loi, de la puissance du péché, de l'impuissance et de la corruption de la chair et des efforts inutiles de l'homme placé dans cette position. Jésus-Christ n'est introduit qu'au verset 25, comme le seul refuge, le seul libérateur de celui qui est captif sous la loi du péché et de la mort, ou comme la seule réponse satisfaisante à la question: «Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort?» Était-ce réellement l'apôtre qui était encore dans le cas de poser cette question? Était-il encore captif sous la loi du péché et, dans sa marche tout entière, ne produisait-il que des fruits pour la mort? Sa rédemption et son affranchissement en Christ étaient-ils encore en doute, ou n'en avait-il ni connaissance, ni conscience? Le Saint-Esprit n'avait-il pas fait sa demeure dans son coeur? Nul chrétien sans doute ne saurait hésiter à répondre droitement à ces questions.

En considérant de plus près ce passage, nous trouverons qu'il ne s'agit ici, ni de l'état de l'apôtre, ni de celui d'un chrétien affranchi, mais précisément d'un état qui en est tout l'opposé. L'apôtre, comme nous l'avons dit, s'efforce d'abord de justifier la loi contre toute accusation et de mettre en lumière le vrai caractère du péché (versets 7-13). Il montre, au verset 7, que c'est la loi qui produit la connaissance du péché: «Je n'eusse pas connu le péché, si ce n'eût été par la loi, car je n'eusse pas eu conscience de la convoitise, si la loi n'eût dit: Tu ne convoiteras pas». C'est donc la loi seule qui manifeste et révèle la vraie nature du péché et de la convoitise, et c'est par elle qu'on la reconnaît. Le péché est le mauvais principe, qui demeure dans la chair et qui y opère; c'est un pouvoir ennemi qui agit contre la loi de Dieu. Il opère justement ce que la loi défend, et parce qu'elle le défend. La convoitise est le désir ou l'inclination qui se fait sentir dans la chair. Quand la loi dit: «Tu ne convoiteras pas», elle nous fait connaître par là, que ces désirs et ces inclinations de la chair sont mauvais. Que fait alors le péché? Il engendre cette convoitise en moi, et cela précisément parce que la loi

la défend. Cela manifeste le vrai caractère du péché, ce qu'il a d'odieux, et son antagonisme contre le bien: «Mais le péché, ayant trouvé une occasion par le commandement, a produit en moi toutes les convoitises» (verset 8). La loi et le commandement sont, au fond, une seule et même chose, quoique la première désigne la loi dans son entier, et le dernier plutôt un seul commandement qui en est tiré. Or, on pourrait demander: N'est-ce donc pas justement par la loi que le péché est réveillé, excité et provoqué? Certainement non. Le péché était déjà là, avant que la loi fût donnée: «Car jusqu'à la loi, le péché était dans le monde» (5: 13); mais «sans loi, le péché est mort» (7: 8). La loi ne produit pas le péché, mais elle dévoile son vrai caractère. Il est toujours là; mais là où il n'y a pas de loi, la vraie nature en est cachée. Mais aussitôt que paraît le commandement, le péché reprend vie et se montre dans son vrai caractère d'inimitié contre la loi de Dieu. «Or moi, étant autrefois sans loi, je vivais; mais le commandement étant venu, le péché a repris vie» (verset 9).

Quand est-ce que l'apôtre a vécu sans loi? Il n'est pas question de cela ici. L'apôtre ne parle ni de lui-même, ni d'une autre personne; il se sert de cette manière de s'exprimer pour démontrer que le péché est mis en évidence par le commandement, et qu'il en manifeste le véritable caractère d'opposition à la loi. Nous voyons déjà chez un enfant surgir le désir passionné de faire ce qu'on lui aura défendu, bien qu'il n'eût pas eu grande envie de le faire avant la défense. Par le commandement est vivifié, dans l'enfant, le péché, qui jusqu'alors avait paru mort à l'égard de cette chose, mais qui maintenant est excité à agir contre le commandement. Il en est de même chez les hommes. L'apôtre et tout chrétien affranchi peut s'appliquer l'expression: «Et moi je suis mort», mais il n'est pas question de cela ici: encore une fois, l'apôtre ne veut que mettre au jour la vraie nature du péché et ses tristes effets. Si quelqu'un est sans loi, le péché est là sans doute, mais il est mort; aussitôt que le commandement intervient, le péché est vivifié, et qu'est-ce qui s'ensuit? Il cause la mort: «Moi, je mourus; et le commandement qui était pour la vie, a été trouvé lui-même pour moi pour la mort» (verset 10). La loi dit: «Fais ces choses, et tu vivras», et c'est par la loi que le péché apporte sur moi la sentence de mort. La loi promet la vie à quiconque lui est soumis, mais elle est obligée de le condamner; et pourquoi? Parce que le péché qui prend vie par le commandement l'a séduit; — le péché a opéré en lui précisément ce que la loi défend et a fait de lui un transgresseur, conséquemment la loi qui est juste et sainte ne peut plus que le condamner: «Car le péché, ayant trouvé une occasion par le commandement, me séduisit, et par lui me tua» (verset 11). Ce n'est donc pas le commandement qui a amené cette mort, mais c'est le péché. Il est vrai que la loi a prononcé ce jugement de mort contre le péché, mais elle ne peut faire autrement, parce que «la loi... est sainte, et le commandement est saint, et juste et bon. Ce qui est bon est-il donc devenu pour moi la mort? — Qu'ainsi n'advienne! Mais le péché, afin qu'il parût péché, m'a causé la mort par ce qui est bon, afin que le péché devînt par le commandement excessivement pécheur» (versets 12, 13). Quelle triste chose est donc le péché! Combien il se montre mauvais et corrompu! C'est justement la sainte loi qui l'a amené à me placer sous son juste jugement; et c'est justement par ce qui est bon que le péché m'a causé la mort. Cela en manifeste pleinement le vrai caractère.

### **3.7 - Pourquoi faisons-nous le mal et non pas le bien?**

On pourrait encore demander: Pourquoi faisons-nous le mal et non pas le bien? À quoi les versets suivants donnent une réponse des plus claires. Déjà ces paroles du verset 14: «Je suis charnel, vendu au péché», nous donnent la clef du triste état d'une âme, qui fait les expériences exprimées dans les versets suivants (15-24). Elle est obligée de confesser: «Je suis charnel, et la loi est spirituelle. Je suis un esclave du péché, et la loi demande de moi que je sois un esclave de la justice». Quelle opposition! même si la conscience renouvelée connaît le bien, et approuve la loi, reconnaissant qu'elle est bonne (verset 16), à quoi me sert cette appréciation du bien, si je fais le contraire? Même si la volonté renouvelée est toute disposée à faire le bien — à quoi cela sert-il, si «je ne trouve pas le moyen de l'accomplir»? (verset 18). Je sais que la loi n'exige que ce qui est juste et bon, je sais aussi qu'elle a le droit de l'exiger de moi; je ne désire pas amoindrir ni restreindre ses exigences; mais je n'ai aucune force pour y répondre. Il est vrai que, quand je reconnais le bien et que je suis prêt à le faire, ce n'est plus moi qui fais le mal, mais c'est le péché qui habite en moi (verset 17). Mais quelle consolation y a-t-il là pour moi? Je reconnais la laideur du péché, et pourtant je suis son esclave; je reconnais le bien et pourtant je ne le pratique pas; je fais le mal, et pourtant je le fais. Si je suis sous la domination et la puissance du péché avec une conscience et une volonté renouvelées, je suis plus malheureux que jamais. Ses efforts les plus ardents sont vains et ne font qu'aggraver mon état désespéré; ils ne font que mettre dans un jour toujours plus éclatant, combien est odieux le péché, auquel je suis entièrement vendu, et ils me convainquent toujours plus, «qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien» (verset 18), et voilà tout. Je dois toujours faire cette confession: «Car le bien que je veux, je ne le pratique pas; mais le mal que je ne veux pas, je le fais» (verset 19); il n'y a aucune force, aucun accomplissement du bien, et par conséquent aucune vraie paix dans le cœur.

Les versets 21 à 23 ont encore divers rapports avec la loi, et servent à dévoiler toujours plus clairement l'état d'une âme non affranchie. Au verset 22, il est question de la loi de Dieu; «l'homme intérieur», c'est-à-dire la conscience et la volonté renouvelées, prend plaisir à cette loi, et au verset 23, cette affection est appelée «la loi de mon entendement». Il est encore dit dans ce verset: «Je vois dans mes membres une autre loi», loi qui a déjà été mentionnée au verset 21: «Je trouve donc cette loi pour moi... que le mal est avec moi». Cette «loi... dans mes membres», est opposée à la «loi de mon entendement», et lui fait la guerre; le mal qui habite en moi est en absolue opposition avec les affections de l'homme intérieur. Mais il y a encore, comme nous le voyons au verset 23, «une autre loi... dans mes membres», savoir «la loi du péché», — le principe ennemi qui agit dans ma chair — et sous la domination duquel me place le mal qui habite en moi, qui «combat contre la loi de mon entendement». Dans cet état, je suis donc tout à fait captif du péché. Même en reconnaissant le bien, je ne puis le pratiquer; même en haïssant le mal, je dois pourtant le faire. Je suis complètement soumis au péché; je suis son esclave, je lui suis vendu, en sorte qu'il peut faire de moi ce qu'il veut; je ne vois pas d'issue pour sortir de là. Quel triste état! Certes la question que nous lisons au verset 24, est bien la seule qui puisse surgir d'un tel cœur: «Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort?»

Mais je demande encore une fois: Était-ce là l'état de Paul, ou pourrait-ce être là l'état d'un chrétien affranchi?

Est-ce là le résultat béni de l'oeuvre de Christ? Sommes-nous encore, malgré cette oeuvre, des captifs et des esclaves du péché, pour produire des fruits pour la mort? Le Saint-Esprit qui demeure en nous n'a-t-il d'autre action sur notre marche que cette triste expérience de la corruption et de la faiblesse de la chair? Oh! que ce serait déplorable! Et cependant nous ne trouvons, dans la dernière portion de ce chapitre, que captivité, faiblesse absolue et fruit de mort. L'homme est renouvelé dans sa conscience et dans sa volonté — appelées l'homme intérieur; mais il n'a ni affranchissement, ni force, ni aucun fruit agréable à Dieu. Néanmoins il est avant tout à remarquer, comme nous l'avons déjà dit, que dans cette partie du chapitre, il n'est question ni de Christ, le fondement de notre vrai affranchissement, ni du Saint-Esprit, la source de notre force; aussi il est impossible qu'il puisse y être question de l'état d'une âme, dans laquelle le Saint-Esprit habite et qui connaît le vrai affranchissement par l'oeuvre de Christ.

Nous avons donc trouvé, dans l'enseignement de ce chapitre, trois points divers: 1° L'affranchissement de la loi par la mort (versets 1-6); 2° la connaissance du péché par la loi (versets 7-13); 3° le renouvellement de la conscience et de la volonté, mais encore dans la chair et sous la puissance du péché (versets 13-23). Or, j'espère aussi que tout croyant, qui aura suivi cette méditation sans préjugé, aura maintenant la conviction que, par l'emploi du mot «je», l'apôtre ne voulait pas dépeindre son propre état actuel, mais qu'il s'est

servi de cette forme de langage, ou, si l'on veut, qu'il s'est mis dans cette position, par hypothèse, et uniquement pour rendre son enseignement plus clair et plus frappant.

Nous l'avons dit déjà, beaucoup d'âmes se trouvent plus ou moins dans cet état, — soit parce qu'elles ne connaissent pas encore ce que c'est que le vrai affranchissement, soit parce qu'elles ne l'ont pas encore reçu. Si elles ne sont pas sous la loi, dans le sens littéral (car c'est à Israël seul que la loi fut donnée), elles y sont pour le fond et en principe, et le résultat est le même. Elles découvriront toujours plus ou moins en elles les résultats et les expériences dont il est question dans ce chapitre, et par conséquent elles seront d'autant plus portées à croire, que l'apôtre y parle de lui-même, parce qu'elles trouvent, dans cette pensée, un moyen de se tranquilliser sur leur propre état, comme nous l'avons déjà fait observer. Mais Dieu, dans sa riche grâce et dans son amour infini, nous a préparé en Christ Jésus quelque chose de meilleur qu'une vie de captivité sous le péché, que les expériences de notre totale incapacité, et qu'une marche dans les mauvaises oeuvres, fût-elle même involontaire. Il nous a donné en Jésus-Christ l'affranchissement et la force, il nous a rendus «parfaitement accomplis pour toute bonne oeuvre».

### **3.8 - utilité des expériences de Rom. 7**

On pourrait demander: À quoi peuvent donc servir les expériences mentionnées dans ce chapitre?

Je réponds: Elles sont non seulement utiles, mais nécessaires, afin de nous apprendre à renoncer entièrement et une fois pour toutes à une prétendue justice par les oeuvres et à une soi-disant sainteté dans la chair, afin de nous faire connaître en vérité la vraie nature du péché, la corruption et l'impuissance de la chair, de telle sorte que nous mettions toute notre confiance uniquement en la grâce dans le Christ Jésus et en son oeuvre expiatoire.

Il est beaucoup plus difficile d'être pleinement convaincu que l'on est absolument incapable de faire le bien, que de reconnaître que l'on a péché. Les expériences sous la loi sont le moyen de convaincre une âme de son entière incapacité; mais ce n'est pas selon le bon plaisir de Dieu de la laisser dans ce triste état. Aussitôt qu'elle le reconnaît, aussitôt qu'elle se voit sans ressource en elle-même — qu'elle dépouille les haillons de sa propre justice, dans la conviction qu'elle ne pourra jamais atteindre la justice de Dieu, et que par conséquent elle n'a plus qu'à s'écrier: «Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort» (verset 24)?— aussitôt aussi Dieu lui révèle le parfait affranchissement en Christ Jésus. Alors elle connaît et comprend sa position dans le Christ ressuscité, ce qui la rend capable de produire des fruits pour Dieu, et son coeur est rempli de louanges et d'actions de grâces. Elle s'écriera avec vérité: «Je rends grâces à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur» (verset 21). En Christ elle ne trouve pas seulement sa position, mais aussi sa liberté et sa force. On pourrait croire pourtant que la chair n'existe plus ou que sa nature est changée; c'est pourquoi le Saint-Esprit ajoute comme conclusion du verset 25: «Ainsi donc moi-même, de l'entendement, je sers la loi de Dieu; mais de la chair, la loi du péché». La chair est toujours là, toujours la même qu'auparavant, mais notre position devant Dieu n'est plus dans la chair, et ainsi n'est plus sous la domination du péché et sous la condamnation de la loi; notre position est dans le Christ ressuscité, notre position est dans l'Esprit.

## **4 - Rôle de l'expérience et de la Parole de Dieu**

Avant d'aborder cette partie de notre méditation, au sujet de laquelle nous trouvons de si précieuses instructions dans les chapitres 6 et 8 de l'épître aux Romains, nous voulons nous arrêter encore un moment sur certaines expériences dont beaucoup d'âmes aiment à s'occuper, ce qui fait que souvent elles entravent pour elles-mêmes une marche de bénédiction. — Si les expériences sont selon l'Esprit, elles sont précieuses et bénies; mais si elles sont selon la chair, nous n'avons pas sujet de nous en réjouir. Il est rare que l'on sache bien discerner ces deux genres d'expériences, ce qui est pourtant si important, et une multitude de croyants se glorifient et se réjouissent d'expériences qui devraient les attrister et les humilier profondément. Plusieurs parlent davantage et plus volontiers de leurs expériences, que de la parole de Dieu, et ils connaissent bien mieux celles-là que celle-ci. Souvent ils jugent de la parole de Dieu d'après leurs expériences, au lieu de juger de leurs expériences d'après la parole de Dieu. De cette manière non seulement ils mettent leurs expériences au niveau de l'Écriture — ce qui serait déjà bien déplorable — mais ils les mettent même au-dessus. Ils disent bien plus souvent: «J'ai fait telle et telle expérience», que: «Il est écrit». La triste conséquence en est, qu'ils placent leur confiance dans ce qu'ils voient et sentent, bien plus que dans ce qu'on ne peut connaître et saisir que par la foi; car les expériences ont affaire avec le sentiment et les choses visibles, la parole de Dieu avec la foi. Il s'ensuit encore que la paix avec Dieu, la sécurité de notre position dans sa présence et l'assurance de notre adoption sont très faibles, très altérées et très chancelantes dans beaucoup d'âmes. Les sentiments et les expériences sont soumis à des variations, aussi tout ce que l'on fonde là-dessus est-il instable et vacillant; mais la parole de Dieu est ferme et stable, et nous sommes toujours en sûreté et en assurance, quand c'est sur elle que nous nous reposons avec foi.

### **4.1 - L'expérience**

#### **4.1.1 - Ceux qui s'appuient sur les expériences d'eux ou d'autres croyants (Abraham # Jacob)**

L'incertitude et l'abattement, l'aridité et la langueur de tant d'âmes, le manque de paix et de joie, de louanges et d'actions de grâces, la marche mondaine et charnelle — tout cela provient surtout de ce que l'on estime trop les expériences soi-disant chrétiennes et que l'on apprécie et connaît si peu la parole de Dieu. Oh! nous sommes bien loin de concevoir combien le mal, qui découle de cette source, est grand. Il arrive souvent que l'on regarde certaines expériences comme un critère du véritable état d'un chrétien, parce que de vrais croyants en font de semblables. Mais que cette pensée est absurde. Est-ce qu'un homme malade et faible se laissera persuader qu'il est fort et bien portant, parce que plusieurs de ses voisins sont dans le même état que lui? Comment se fait-il que tant de chrétiens se mesurent d'après autrui et se tranquillisent par là? Cela vient, comme nous venons de le dire, de ce qu'ils estiment trop, peut-être sans s'en douter, les expériences dites chrétiennes, et qu'ils estiment trop peu, — peut-être à leur insu, l'autorité de la parole de Dieu. Sa parole seule est «véritable et ses témoignages sont très certains», tandis que les expériences des chrétiens sont aussi variées que leurs dispositions. Si nous comparons, par exemple, les expériences d'Abraham avec celles de Jacob, nous apercevrons bientôt une grande différence entre elles. Ils étaient tous deux croyants, et ils avaient tous deux la même promesse; mais Abraham se confiait en Dieu et marchait avec Lui, tandis que Jacob se confiait aux circonstances, à ce qui était visible, et marcha plusieurs années dans le monde, où il n'avait pas d'autel. Ce n'est qu'après une longue suite de tristes expériences qu'il reconnut ce qu'Abraham avait reconnu dès le commencement: que Dieu est le Fidèle et le Véritable. Aussi combien les expériences d'Abraham sont simples et bénies, et combien celles de Jacob sont variées et tristes! De même nous découvrons de grandes différences dans les expériences des croyants d'aujourd'hui; mais il n'y en a que très peu qui marchent sur les traces d'Abraham, et il y en a beaucoup qui suivent celles de Jacob. Il en est même qui se glorifient des expériences de Jacob, et qui les tiennent pour utiles et nécessaires à tout chrétien. Elles sont, sans doute, utiles et nécessaires, mais seulement pour un coeur charnel et mondain, pour un coeur qui s'attache aux circonstances et se confie aux choses visibles, comme Jacob: mais elles ne sont pas nécessaires pour un coeur simple et sobre, qui marche avec Dieu dans la foi, comme Abraham. Je ferai toujours des expériences, soit, dans mon infidélité, des expériences de la corruption et de la



faiblesse totale de ma chair, de l'instabilité de tout ce qui est visible et des jugements de Dieu, soit des expériences de la fidélité invariable, de l'amour et de la puissance de Dieu. — Mais quelle différence!

#### **4.1.2 - Ceux qui se rapportent aux expériences d'Israël**

Plusieurs chrétiens s'en rapportent aussi aux lamentables expériences des enfants d'Israël dans le désert et mesurent les leurs d'après celles-là. Mais y a-t-il pour nous un sujet de consolation et de paix à leur ressembler? Désirons-nous comme eux moissonner les tristes fruits de l'infidélité? Si nous avons compris le jugement que Dieu a porté sur les errements de ce peuple dans le désert, ou si nous avons lu avec quelque attention les sérieuses paroles de l'apôtre, en 1 Cor. 10, les expériences de ce peuple ne nous tranquilliseront certainement pas. Bien des âmes qui s'appliquent souvent si légèrement les paroles suivantes que Dieu adresse à ce peuple: «Ils s'égarèrent toujours dans leur cœur» (Héb. 3: 10), seraient certes effrayées, si elles prenaient vraiment à cœur la phrase qui suit: «Ainsi j'ai juré dans ma colère: s'ils entrent dans mon repos!» (Ps. 95). L'apôtre n'oubliait pas ces paroles, lorsqu'il avertissait les Hébreux croyants du danger qu'il y aurait à marcher sur les traces de ce peuple, dont le cœur aimait toujours à s'égarer.

#### **4.1.3 - Ceux qui s'en tiennent aux expériences de Rom. 7**

J'ai déjà fait remarquer que les expériences, dont il est question au chapitre 7 des Romains, sont utiles et nécessaires et qu'elles doivent précéder un vrai affranchissement; mais je suis bien loin d'affirmer que ces expériences de la corruption et de l'impuissance morale de la chair se fassent ou doivent se faire par chacun, au commencement de sa conversion. Je crois, au contraire, que nous avons tous, plus ou moins, beaucoup à apprendre à ce sujet, pour ce qui regarde la pratique, pendant notre pèlerinage dans ce désert. Mais beaucoup de croyants s'en tiennent presque exclusivement à ces expériences de la corruption et de l'incapacité de la chair, et voilà ce qui est certes à déplorer. Cependant ils ont souvent fait l'expérience que la chair est corrompue et sans force pour le bien: ils en parlent même avec la plus profonde conviction et pourtant ils font toujours de nouveaux efforts pour accomplir, de cette manière, ce qu'ils reconnaissent comme bon et agréable à Dieu; mais par là ils ne font rien autre, sinon d'éprouver toujours de nouveau, que tous leurs efforts sont inutiles et vains. Beaucoup de croyants passent leur vie ainsi. Leur cœur est le plus souvent accablé et abattu, il est rempli de soucis et d'inquiétude, de découragement et de crainte. Ils annoncent bien au monde un bonheur et une félicité en Jésus Christ, mais ils n'en jouissent souvent que très peu eux-mêmes. Si nous étions témoins de leurs prières à la fin de la plupart de leurs journées, nous entendrions beaucoup de plaintes et d'accusations contre eux-mêmes, mais rarement de joyeuses louanges et des actions de grâces. Souvent ils sont obligés de soupirer, en disant: «Encore un jour de perdu, car j'ai vécu pour moi et non pour le Seigneur». Et combien souvent les plaintes des chrétiens sur leur propre compte n'attestent-elles pas leur triste état moral!

#### **4.1.4 - Contraste avec le croyant affranchi**

C'est une grâce précieuse et inestimable, que notre adoption et l'assurance de notre salut ne dépendent pas de notre marche, mais seulement de l'oeuvre de Christ. Cependant nous perdons beaucoup, si nous ne sommes pas affranchis, ou si nous ne connaissons pas l'affranchissement en Jésus-Christ. Nous perdons plus ou moins le privilège béni de marcher en communion avec lui, de glorifier son nom par un service qui lui soit agréable et de Lui offrir d'un cœur heureux des louanges et des actions de grâce. Plus d'une âme sérieuse déplorera sans doute cette perte, mais elle ne sait pas comment cela pourrait aller autrement; elle a peut-être longtemps attendu une amélioration de son état, mais elle n'en a toujours point éprouvé, et, dans de tels cas, on entend souvent la confession suivante: «Je n'ai pas un vrai sérieux et un vrai zèle pour le Seigneur; mon amour et mon dévouement pour Lui sont bien faibles, et je n'éprouve pas même une profonde douleur et une grande inquiétude à ce sujet». On entend souvent de nos jours des plaintes semblables parmi les croyants et l'on remarque bientôt que le vrai affranchissement manque réellement ou qu'il n'est pas compris. Il se manifeste en eux, sous d'autres formes peut-être, les mêmes principes que nous trouvons dans la dernière partie de Rom. 7: On reconnaît le bien, on a la volonté de le faire, mais on n'a point de force pour l'accomplir. — C'est une lutte dans la chair avec la chair, un combat contre le péché, sans connaître la force de la vie en Christ, et par conséquent tous les efforts sont inutiles et ne font que manifester l'infirmité de la chair et la force du péché. Et à quoi servirait-il de montrer, dans ce combat, le sérieux le plus décidé, le zèle le plus brûlant? À quoi me servirait-il même de sentir en moi un amour si ardent que je pusse m'écrier avec Pierre: «Seigneur, avec toi, je suis prêt à aller et en prison et à la mort!» Ne le renierais-je pas bientôt d'une manière tout aussi déplorable que l'apôtre, si j'entrais dans la même tentation? Tous mes soupirs, toutes mes plaintes au sujet de mon état désespéré et de mon manque de force sont également infructueux. Oui, tout est vain, jusqu'à ce que j'aie compris qu'il y a en dehors de moi-même, dans le Christ ressuscité, une plénitude, que je possède par la foi en Lui. Quelqu'un dira peut-être: «Je sais qu'il y a assez de force en Christ, mais il me faut de la foi pour pouvoir en faire usage, et je ne trouve pas la foi en moi». Je réponds: «Celui qui parle ainsi ignore ce que c'est que la foi, car la conviction qu'il y a en Christ assez de force pour moi, c'est précisément la foi et rien autre, et aussitôt que j'agis conformément à cette conviction, je triomphe de tout, je suis plus que vainqueur en toutes choses».

#### **4.1.5 - Ceux qui se plaignent de leur manque d'amour pour Dieu**

Pour beaucoup de croyants, qui se plaignent de leur manque d'amour, cet amour est plus ou moins une loi. Ils reconnaissent l'amour parfait de Jésus Christ, qui a laissé sa vie pour nous, et la pensée de cet amour les presse de l'aimer ardemment en retour, mais ils ne tardent pas à s'apercevoir qu'il n'y a que très peu d'amour en eux. Ils doivent aimer Jésus-Christ de tout leur cœur, voilà une obligation qui est parfaitement juste, mais ils ne l'aiment pas ainsi, le péché les en empêche. Les voilà donc, quoique sous une autre forme revêtue du nom de Christ, sous la même loi qui dit: «Tu aimeras Dieu de tout ton cœur». De tels croyants pensent aussi beaucoup plus à leur amour imparfait pour Christ, qu'à son amour parfait pour nous; ils sont tellement préoccupés de leur manque d'amour qu'ils ne voient presque plus la plénitude de son amour, lors même qu'ils en parlent beaucoup. Quelle joie remplirait et animerait leurs cœurs, s'ils pouvaient une fois laisser entièrement de côté eux-mêmes et leurs imperfections, pour contempler uniquement et apprendre à connaître les richesses de l'amour du Seigneur; car la connaissance de son amour rend vivant et efficace l'amour qui est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit. Mais tous les efforts pour l'aimer sont entièrement vains, ils ne font que décourager et fatiguer l'âme. Et quand on en est arrivé là, beaucoup de croyants cherchent un refuge dans les expériences d'autres chrétiens, par lesquelles ils pensent se tranquilliser. Ils voient que plusieurs, qui passent pour de vrais chrétiens et qui souvent ont déjà vécu bien des années de cette manière, se trouvent dans le même état qu'eux. Ils tirent aussi, comme nous l'avons dit, quelques consolations des expériences de certains fidèles de l'Ancien Testament, sans même considérer combien leurs privilèges sont plus grands que ceux de ces saints, depuis que l'oeuvre de Christ est accomplie et que le Saint-Esprit est descendu. Ils se glorifient maintenant des expériences même, qu'ils condamnaient peu auparavant devant Dieu; ils estiment que leurs plaintes sur leurs nombreux manquements est une preuve de bon état pour un chrétien, et ils appellent Esprit ce qu'ils auraient appelé autrefois un triste effet de la chair: de cette façon, ils font taire leur conscience accusatrice, ils deviennent indifférents à l'égard du péché et ils contristent l'Esprit de Dieu.

#### **4.1.6 - Ceux pour qui la marche du croyant est un devoir ardu**

Il y a un autre genre de chrétiens qui ne sauraient se tranquilliser ainsi; ceux-ci font de la marche heureuse et bénie du croyant, un devoir ardu, un fardeau insupportable, sous lequel ils se traînent en gémissant. Ils ne comprennent pas que cette marche est le privilège béni et précieux d'un croyant, et que les exhortations spéciales que l'apôtre adresse aux chrétiens, rappellent et expriment toujours leur position bénie, relativement à Dieu le Père et à Jésus Christ. Ah! quel dommage et quelles pertes doit subir ici-bas l'âme qui ne connaît pas le vrai affranchissement en Christ!

#### **4.1.7 - Ceux qui se consolent, pensant à la marche invisible de l'homme intérieur**

Il ne manque pas non plus, parmi les chrétiens, de gens qui se consolent de leurs efforts infructueux, en pensant que la marche selon Dieu est accomplie d'une manière invisible par l'homme intérieur, par la nouvelle vie. C'est là, il faut l'avouer, une merveilleuse représentation de la marche d'un chrétien. Mais à quoi ne peut-on pas avoir recours, quand le coeur est troublé et inquiet? Si l'on voit quelque part la moindre apparence de consolation dans quelque chose, on s'en empare aussitôt. Mais je demande tout simplement: La marche du Seigneur Jésus était-elle invisible? Aurait-elle été haï, à cause de sa justice, par les pécheurs, si sa vie et sa marche fussent demeurées invisibles? La marche de l'apôtre Paul était-elle invisible? Sa marche spirituelle était-elle moins visible que ne l'avait été sa marche charnelle dans le judaïsme et sous la loi? Le Seigneur veut-il parler d'une marche invisible dans cette exhortation: «Que votre lumière luise... devant les hommes, en sorte qu'ils voient vos bonnes oeuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est aux cieux» (Matt. 5: 16)? Et qui oserait affirmer qu'il s'agit d'une marche invisible dans une foule d'autres exhortations de ce genre?

#### **4.1.8 - Ceux qui se tranquilisent en pensant que Jésus a tout accompli pour nous**

D'autres encore se tranquilisent, en pensant que le Seigneur Jésus, qui a tout accompli pour nous, a aussi accompli déjà à notre place ces exhortations de marcher saintement. Ne recourons pas à de tels non-sens, chers frères, car en le faisant, nous nous tromperions nous-mêmes à notre propre préjudice et nous amoindrissions l'étendue de l'oeuvre de Christ, qui nous a rendus, nous, entièrement incapables par nature, accomplis pour toute bonne oeuvre. Qu'il eût été absurde pour l'apôtre de se donner tant de peine pour exciter les chrétiens à une vie sainte! Comment pourrions-nous et devrions-nous comprendre cette exhortation du Seigneur Jésus lui-même: «Suivez-moi»? ou celle de l'apôtre, quand, en Philippiens 2, et en tant d'autres endroits, il nous dépeint la marche parfaite du Seigneur Jésus, et nous dit: «Qu'il y ait donc en vous cette pensée qui a été dans le Christ Jésus», et ailleurs: «Soyez... imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants»? ou ce qui est dit dans 1 Jean 2: 6: «Celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché»?

#### **4.1.9 - Ceux qui pensent que leur état lamentable est selon la volonté de Dieu**

Plusieurs pensent encore que c'est la volonté de Dieu qu'ils soient dans ce lamentable état, afin qu'ils ne s'enorgueillissent pas. Est-ce que la fidélité rend donc le serviteur orgueilleux, ou est-ce que l'obéissance élève l'enfant à ses propres yeux? La confiance en ses propres forces et en ses propres efforts est toujours liée à l'orgueil; mais non pas la confiance en la grâce de Dieu et en la puissance de Jésus-Christ. — D'autres, analogues à ces derniers, cherchent précisément à montrer leur abaissement, en se glorifiant d'être de pauvres pécheurs. Mais qui s'est le plus abaissé: le pauvre pécheur ou Jésus, le Fils de Dieu? «Il s'est anéanti lui-même», quoiqu'il fût en forme de Dieu (Phil. 2: 6-7). Cependant on l'accusa d'orgueil, parce qu'il appelait Dieu son Père. — Quand sommes-nous vraiment humbles et abaissés. Est-ce quand nous ne voulons être que «de pauvres pécheurs», ou bien quand, avec un coeur humble et reconnaissant, nous nous tenons et nous marchons dans la position où Dieu nous a placés, en sa grâce, par Christ? Entre tous les noms bénis que le Saint-Esprit attribue aux croyants, nous ne trouvons jamais celui de «pauvres pécheurs». S'il fait mention de cette position devant Dieu, s'il emploie cette expression en parlant des chrétiens, il le fait toujours en rapport avec le passé. Ne cherchons donc pas notre humilité d'une manière si peu conforme à la vérité. Considérons, en outre, combien d'âmes sont retenues captives sous le péché par de telles fausses idées sur le vrai et bon état d'un chrétien, et combien la bénédiction et la puissance de la Parole sont affaiblies en ceux qui ont été pourtant rachetés à un si grand prix.

#### **4.2 - Mettre de côté les expériences — ne recourir qu'à la Parole, sous la conduite de l'Esprit et avec prière**

Oh! qu'il serait précieux pour les croyants, de mettre une bonne fois entièrement de côté toutes leurs propres expériences, ainsi que celles dont ils ont entendu parler par d'autres chrétiens, et de recourir uniquement à la parole de Dieu. Assurément, s'ils l'étudiaient et la sondaient, sous la direction du Saint-Esprit et avec prière, ils verraient bientôt que tant de passages, dans lesquels des chrétiens non affranchis croient trouver de la consolation, n'en contiennent point en réalité — mais souvent plutôt le contraire, — et ils se convaincraient que l'on fait généralement une fausse application de plusieurs déclarations des saintes Écritures. Et alors ils comprendraient bientôt en quoi consiste la vraie liberté des enfants de Dieu, et seraient ainsi véritablement tranquilisés. Quand le chrétien simple, conduit par le Saint-Esprit dans l'intelligence de la Parole, reconnaît les privilèges et les bénédictions variées qui sont pour lui en Christ et dans son oeuvre, alors il a trouvé la solution, pleinement satisfaisante, d'une multitude de questions qui l'avaient souvent troublé jusqu'alors; il voit disparaître entièrement beaucoup d'obstacles à une marche digne de l'Évangile : alors son coeur, libre et heureux, est rempli de louanges, d'actions de grâce et d'adoration.

Nous avons vu à combien d'états d'âmes des plus affligés peut donner lieu, chez des chrétiens, soit un manque réel de véritable affranchissement, soit une grossière ignorance des Écritures et de l'oeuvre du Christ, soit, hélas! souvent encore un manque de vrai sérieux et de vraie fidélité devant Dieu. — Poursuivons donc notre étude sur cet important sujet d'après la Parole de Dieu, afin que nous apprenions à bien comprendre en quoi consiste proprement le véritable affranchissement du chrétien.

Revenons d'abord au chapitre 7 de l'épître aux Romains.

### **5 - Romains 6**

#### **5.1 - Romains 6:1-2 — La mort avec Christ**

Au chapitre 5: 20, l'apôtre dit: «Or la loi est intervenue afin que la faute abondât; mais où le péché abondait, la grâce a surabondé». Ces paroles peuvent aisément donner lieu à la question suivante: «Demeurerions-nous dans le péché, afin que la grâce abonde» (6: 1)? La grâce ne se glorifiera-t-elle pas d'autant plus richement en nous, si nous continuons à vivre dans le péché? L'apôtre répond: «Qu'ainsi n'advienne!» puis il fait voir très simplement et explicitement qu'il est impossible au chrétien de continuer ainsi à vivre dans le péché, parce qu'il n'est plus sous la domination du péché. «Nous qui sommes morts au péché, comment vivrons-nous encore dans le péché»? (verset 2). Ici encore, c'est la mort (comme au chapitre 7, relativement à la loi) qui nous a entièrement affranchis du service et de la vie dans le péché. Dans ce chapitre 6, nous avons, en outre, une exposition de la nature de cette mort, et nous verrons que l'expression: «être mort avec Christ», n'est pas seulement une manière de parler, mais une vérité qui a les conséquences les plus bénies, spécialement aussi pour la marche pratique. Mais, comme nous le verrons bientôt clairement, cela ne doit jamais être séparé de la mort de Christ. Se tenir pour mort, en dehors de la mort de Jésus Christ, à la loi ou au péché, ne serait qu'une lamentable

illusion. Il y a, hélas! relativement à cette vérité si bénie, beaucoup de confusion parmi les chrétiens. Il n'y a que le chrétien affranchi qui soit capable de comprendre cette locution: «être mort avec Christ»; celui qui n'est pas affranchi la sépare de la personne du Christ. Il juge toujours d'après ce qu'il aperçoit, ce qu'il sent, ou ce qu'il éprouve: il voit que la chair et le péché sont encore là; aussi l'application qu'on se fait de ces paroles: «Nous sommes morts à la loi et au péché», ne peut lui paraître que comme l'effet de l'illusion et de l'orgueil, et par conséquent comme très hasardée et très dangereuse. Mais la Parole de Dieu déclare, en plusieurs endroits, de la manière la plus claire et la plus positive, que «nous sommes morts avec Christ», ce qui, par conséquent, doit être vrai. (Voyez Rom. 6: 4-8; Col. 2: 20; 3: 3; 1 Pier. 2: 24; 4: 1, etc.). Que l'esprit naturel ne puisse pas le comprendre, ce n'en est pas moins une vérité de Dieu, et une précieuse vérité pour la foi. Elle n'est pas seulement, comme plusieurs l'imaginent, le privilège de quelques-uns, mais elle est pour tous les chrétiens. C'est ce qui ressort surtout très explicitement de l'épître aux Colossiens. Là, les saints étaient exposés au danger de perdre la conscience de leur union avec Christ et de leur accomplissement en Lui, et de retourner à de pauvres traditions. Or que fait l'apôtre? Il ne leur dit pas: «Je vois bien que vous n'êtes pas encore morts avec Christ aux éléments du monde; car votre marche le prouve»; mais il en appelle à leur conscience, en leur disant: «Si vous êtes morts avec Christ aux éléments du monde, pourquoi, comme si vous étiez encore en vie dans le monde, établissez-vous des ordonnances»? (2: 20). De même au chapitre 3: 3: «Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Christ en Dieu». Au verset 5, l'apôtre rattache à cette vérité bénie cette sérieuse exhortation: «Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre, la fornication, l'impureté, les affections déréglées, la mauvaise convoitise, et la cupidité qui est de l'idolâtrie». Mais cette mortification de leurs membres, ils ne devaient pas l'effectuer pour mourir, mais parce qu'ils étaient morts et ressuscités: elle est, avant tout, le résultat béni de notre identification avec la mort et la résurrection du Christ.

On entend parfois des enfants de Dieu répéter les paroles de Paul (dans 1 Cor. 15: 31): «Je meurs chaque jour», sans avoir même l'idée que ces paroles n'ont aucun rapport quelconque avec ce qui est dit de l'état de mort dans Rom. 6 et dans d'autres passages, et sans même se douter de la vraie signification de ces mots. Si nous les envisageons en connexion avec leur contexte (versets 30 et 32), nous voyons sur-le-champ qu'ici il est uniquement question des dangers extérieurs, des persécutions et des autres tribulations, que Paul avait à endurer pour l'Évangile, et de rien autre. Cependant ces souffrances et ces dangers étaient aussi une mort journalière, comme il le dit, en d'autres termes, en Rom. 8: 36, où il parle également de ces afflictions extérieures pour l'amour de Christ: «Pour l'amour de toi, nous sommes mis à mort tout le jour; nous avons été estimés comme des brebis de tuerie». De même encore, en 2 Cor. 4: 10-11: «Portant toujours, partout, dans le corps, la mort de Jésus... Car nous qui vivons, nous sommes toujours livrés à la mort pour l'amour de Jésus». Assurément, bien des croyants, qui ont souvent à la bouche ces paroles: «Je meurs chaque jour», craignaient davantage de s'en faire si légèrement l'application, s'ils en comprenaient le vrai sens. Mais si quelqu'un les prend comme signifiant une mort prolongée et continue de la nature corrompue ou du péché dans la chair, non seulement il en donne une explication erronée, mais encore il attend et espère quelque chose qui ne s'est jamais accompli ici-bas et qui n'a pas le moindre fondement dans la parole de Dieu. La nature ou l'affection de la chair ne se changera jamais. — Entrons maintenant un peu plus avant dans l'étude de l'enseignement que nous offre le chapitre 6 aux Romains.

Tout homme naturel est mort dans ses offenses et dans ses péchés (Éph. 2: 1), mais le fidèle est en Christ, mort au péché. Celui-là est, pour ainsi dire, mort pour Dieu et vivant dans le péché; celui-ci est mort au péché et vivant à Dieu. La différence est grande et bien digne d'attention. Servir le péché ou vivre dans le péché n'est pas pour les croyants, parce que, par la mort de Christ, ils en ont été séparés et détachés. C'est ce que nous trouvons encore plus exactement développé dans les versets suivants:

### **5.2 - Romains 6:3-4 — Ressuscités avec Christ : la marche en nouveauté de vie**

«Ignorez-vous que nous tous qui avons été baptisés pour le Christ Jésus, nous avons été baptisés pour sa mort? Nous avons donc été ensevelis avec lui, par le baptême, pour la mort, afin que, comme Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, ainsi nous aussi nous marchions en nouveauté de vie» (versets 3, 4). L'apôtre énonce ici très clairement que nous, les croyants, sommes mis en connexion avec la mort de Christ, en sorte que nous sommes ensevelis avec Lui, par le baptême, pour la mort. Or il en est ainsi, en vérité, de tous ceux qui appartiennent à Christ. Tout vrai chrétien est en Lui, mort et ressuscité avec Lui. Ainsi nous avons été entièrement retirés et mis à part de l'état, ou de la position, que nous occupions devant Dieu comme hommes naturels et dans lequel nous étions totalement assujettis au péché.

Dieu ne connaît plus celui qui est dans le Christ Jésus, selon cette première condition en la chair, mais seulement selon sa nouvelle position dans le Christ ressuscité. En même temps nous trouvons aussi, dans ces versets, le but de notre mise à part dans la mort de Christ: «Afin que, comme Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, ainsi nous aussi nous marchions en nouveauté de vie». Dans le premier état, nous marchions dans le péché et dans la mort; mais maintenant, parce que nous sommes en Christ, nous marchons en nouveauté de vie.

### **5.3 - Romains 6:5**

Notre identification avec la mort et la résurrection de Christ est encore plus clairement exprimée au verset 5: «Car si nous avons été identifiés (faits une même plante) avec lui dans la ressemblance de sa mort, nous le serons donc aussi dans la ressemblance de sa résurrection». Ainsi, nous pécheurs dans la chair, nous sommes mis à part devant Dieu, parce que nous avons été identifiés avec la mort de Christ et ensevelis avec Lui, et que, comme ressuscités ensemble avec Lui, nous sommes maintenant devant Dieu dans le Christ ressuscité. Nous trouvons la même pensée exposée encore en Colossiens 2: 12: «Étant ensevelis avec lui dans le baptême, dans lequel (Christ) aussi vous avez été ressuscités ensemble par la foi dans l'opération de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts». De même encore, comme nous l'avons déjà vu, en Colossiens 3: 1-2; et en Éphésiens 2: 6, nous lisons: «Il nous a ressuscités ensemble». Tous ces passages nous montrent également de la manière la plus évidente que l'état de mort et de résurrection avec Christ est le privilège de tous les chrétiens, et non pas seulement celui de quelques-uns d'entre eux. Tous, sans exception, — faibles ou forts, — jeunes ou vieux, — sont morts avec Christ et ressuscités ensemble avec Lui; ils sont, dans sa mort, séparés pour Dieu de leur ancienne condition naturelle, et ils sont, dans sa résurrection, représentés dans une nouvelle position devant Lui pour toujours. Mais ce n'est que par la foi que nous sommes rendus capables de comprendre ces vérités bénies et de les réaliser dans la puissance de l'Esprit de Dieu; tout comme, ce n'est que lorsque nous les connaissons réellement que nous sommes affranchis et capables de marcher comme tels. Or il est bien à propos de remarquer qu'il s'agit ici de la position que la grâce nous a faite dans le Christ ressuscité, et non pas de ce que nous sommes dans notre marche journalière. Relativement à notre position en Christ, nous sommes accomplis; mais nous ne le sommes pas dans notre marche. Aussi est-ce, non pas notre marche qui nous introduit dans notre vraie position devant Dieu, mais uniquement l'oeuvre de Christ. Personne ne peut dire: Il faut que je marche bien pour obtenir une position parfaite devant Dieu; — mais chacun doit dire: Il faut que j'aie une position parfaite en Christ devant Dieu, pour pouvoir marcher bien.

#### 5.4 - Romains 6:6

Puis nous lisons au verset 6: «Sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit annulé pour que nous ne servions plus le péché». Qu'il est pourtant précieux et béni, pour tous ceux qui sont en Jésus Christ, ce petit mot «avec» : crucifiés avec, morts avec, ensevelis avec, vivifiés avec, ressuscités avec! Nous sommes devenus complètement une même plante avec Christ, dans sa mort, tout comme dans sa résurrection. Relativement au vieil homme, nous avons trouvé, dans la mort de Jésus-Christ, la mort comme salaire du péché; et dans sa résurrection nous avons été renouvelés pour la vie; c'est comme des ressuscités avec Christ, que nous sommes maintenant placés devant Dieu. Nous sommes non seulement réconciliés et justifiés par son sang; mais de plus, dans sa mort nous sommes morts, et dans sa vie nous sommes vivifiés. Notre jugement a été consommé en Christ à la croix. Là nous avons été jugés en Lui, et partant nous n'avons plus de jugement à redouter. Par sa vie que nous possédons en Lui, nous sommes délivrés pour toujours de la colère à venir, qui doit fondre sur tous les hommes. Aussi nous lisons en Rom 5: 8 et 9: «Mais Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous. Beaucoup plutôt donc, ayant été maintenant justifiés par son sang, serons-nous sauvés de la colère par lui». Le jugement n'est plus devant nous, mais derrière nous. Ce jugement nous a entièrement atteints en Christ sur la croix, et nous en sommes sortis parfaitement libérés par sa vie, dans la résurrection de Christ. Tout ce qui était à redouter est derrière nous. Voulons-nous connaître notre vraie position devant Dieu ? nous la trouvons uniquement dans le Christ ressuscité. Tous ceux qui sont en Lui peuvent maintenant s'écrier: «En ceci est consommé l'amour avec nous, afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement, c'est que, comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde» (1 Jean 4: 17). Et Lui, après être ressuscité, peut dire: Les terreurs de la croix sont derrière moi, la réconciliation est accomplie, les péchés sont expiés, la justice est satisfaite, la colère apaisée, et tout jugement a cessé pour toujours. Cela est parfaitement vrai pour tous ceux qui sont en Jésus-Christ; car tout ce que par quoi il a passé ne lui est arrivé que relativement à eux, et ils sont maintenant dans le Ressuscité. C'est pourquoi encore il n'est point pour eux de malédiction, point de colère, point de jugement, point de condamnation. Tout cela est à jamais mis de côté pour eux dans la mort de Christ. Oh! qu'il est consolant de connaître que nous sommes dans le Ressuscité, qu'en Lui nous nous trouvons de l'autre côté de la croix, que tout ce qui était à craindre est pour toujours derrière nous; «sachant que Christ, ayant été ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus ; la mort ne domine plus sur lui» (verset 9). Maintenant donc nous avons, à jamais, trouvé notre place bénie dans le Ressuscité ! Oh! comme notre coeur est heureux et tranquille quand, par la foi, nous connaissons cette place de bénédiction et que nous en avons pris possession! Mais si ce n'est pas le cas, si nous manquons d'intelligence au sujet de notre position parfaite dans le Christ ressuscité, si malgré son oeuvre, nous ne nous connaissons encore que comme de pauvres pécheurs perdus, sans force et totalement pervertis, — alors aussi, malgré cette oeuvre à tous égards et pleinement satisfaisante, nous serons inquiets et accablés. Beaucoup de croyants renvoient à un lointain avenir ce que la foi possède déjà pleinement en Christ, ce dont elle jouit actuellement; ils veulent, par leurs propres efforts, acquérir ce que nous avons déjà obtenu en Lui, et, ce qu'il y a de pire, ils cherchent souvent même en dehors de Lui, ce qui ne peut être trouvé qu'en Lui. Combien n'est-il pas de chrétiens qui sont toujours occupés devant Dieu de leur vieil homme et qui soupirent encore après la délivrance «de ce corps de mort» ! Ils espèrent un changement ou un renouvellement de ce corps de mort, c'est-à-dire de la chair, quoiqu'ils aient suffisamment expérimenté et souvent reconnu que la nature de la chair demeure invariable. Ils attendent ce qui n'arrive jamais, parce qu'ils méconnaissent ce qui est déjà arrivé en Christ, savoir que le vieil homme a été complètement annulé à la croix et dans la mort de Christ, qu'ainsi, devant Dieu, il n'existe plus et n'est plus du tout en relation avec Lui. C'est ce que nous voyons aussi très explicitement annoncé en Galates 5: 24: «Or ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises». De même, en Colossiens 2: 11: «En qui (c'est-à-dire en Christ) aussi vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'a pas été faite de mains, dans le dépouillement du corps de la chair, par la circoncision du Christ».

#### 6 - Le nœud du problème : Le péché ne domine plus

Quel est maintenant le premier résultat de notre mort avec Christ et de notre résurrection avec Lui? Nous avons déjà fait remarquer que le premier but de ce fait est, que «nous marchions en nouveauté de vie». Notre service est entièrement changé et, par conséquent aussi, le fruit de ce service. Auparavant nous servions le péché et nous portions du fruit pour la mort; maintenant nous servons la justice, afin de porter du fruit pour Dieu. Nous lisons en Romains 6: 6: «...afin que le corps du péché soit annulé, pour que nous ne servions plus le péché». Comme hommes naturels, nous l'avons déjà dit, notre service est tout entier et uniquement dans le péché; nous sommes des esclaves qui lui sont entièrement assujettis. Mais pour nous qui sommes dans le Christ ressuscité, ce service a trouvé sa fin, parce que là le corps du péché est annulé. Nous en avons été affranchis dans la mort de Christ, et partant nous avons cessé d'être des esclaves du péché. La domination du péché est brisée et anéantie pour nous dans la mort de Christ. Notre complet affranchissement de cette domination était un des grands buts de l'oeuvre du Sauveur. Mais la réalisation de cet affranchissement en pratique est une autre chose. Nous réalisons ce repos à l'égard du péché, et cette vie selon la volonté de Dieu, uniquement par la foi et dans la puissance du Saint Esprit. Nous possédons la vie de Christ ressuscité; mais nous nous trouvons dans un corps qui appartient à cette création-ci, et qui nous expose à toute espèce de tentations; c'est pourquoi notre service et notre marche ici-bas sont un combat de la foi. Nous avons besoin d'employer constamment la pensée que nous en avons fini avec le péché comme une arme contre toutes les tentations. Nous trouvons cela dans la sérieuse exhortation de Romains 6: 11, et suivants: «Vous aussi, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus». Puis l'apôtre fait aussi cette remarque, au verset 14: «Le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce». Sous la loi nous sommes dans la chair, et assujettis à sa corruption et à son impuissance; mais sous la grâce nous sommes en Christ et dans la force de l'Esprit. La vie, que nous possédons dans le Christ ressuscité, est assujettie, non point au péché et à son service, mais à la justice; aussi lisons-nous en 1 Pierre 2: 24: «...Afin qu'étant morts aux péchés, nous vivions à la justice». Pareillement en Rom. 6: 18: «Ayant été affranchis du péché, vous avez été asservis à la justice». Depuis le verset 20 à la fin de ce chapitre, nous sont présentés les fruits du service du péché et ceux du service de la justice: autant les premiers sont déplorables et mauvais, autant les seconds sont précieux et bénis. La fin des premiers est «la mort», la fin des derniers «la vie éternelle». Oh! béni soit Dieu pour sa grâce ineffable, qui nous a affranchis, en Christ Jésus, de ce triste service, et qui, en Lui, nous a rendus capables de servir Dieu et de porter du fruit!

Ce que nous avons dit jusqu'ici, mes frères, nous démontre déjà suffisamment combien c'est une chose bénie de connaître notre affranchissement en Christ, et de comprendre l'immense portée de son oeuvre. C'est là ce qui seul rend notre coeur parfaitement tranquille et assuré devant Dieu; nous voyons que tout sujet de crainte est à jamais écarté. D'un autre côté, nous ne sommes rendus capables de discerner le bienheureux service du Seigneur et de nous y dévouer, qu'autant que nous avons appris à connaître notre vrai affranchissement en Christ; qu'autant que nous voyons tout ce qui jusqu'alors nous empêchait de marcher de manière à plaire à Dieu, entièrement mis de côté; qu'autant que nous reconnaissons que, en Christ, nous possédons la vie et la plénitude de la force. Aussi longtemps que cela manque, c'est toujours de nous-mêmes que nous sommes occupés devant Dieu, et par conséquent nous sommes remplis d'inquiétude, et nous n'avons ni le temps, ni la capacité de penser réellement aux choses de Dieu. Mais l'homme affranchi voit et reconnaît que Dieu a tout accompli pour lui en Christ; qu'ainsi il a calmé toutes les craintes, écarté tous les obstacles et satisfait pleinement à tous les besoins. Il ne reste donc plus rien de ce qui pouvait réellement l'empêcher de marcher devant Dieu

d'une manière qui lui soit agréable et d'être toujours en avant dans le service de son Dieu, qui veut bien se charger Lui-même de tout ce qui pourrait inquiéter son enfant, afin que nous puissions vivre sans réserve uniquement pour Lui. Mais c'est là une vie dans la foi, car c'est la foi seule qui reconnaît et qui réalise, par la puissance de l'Esprit, tout ce que nous possédons déjà ici-bas, par grâce, dans le Christ Jésus.

## **7 - Romains 8**

### **7.1 - Rom. 8:1 — Plus de condamnation**

Avant de conclure cette partie de notre méditation: «l'affranchissement en Jésus-Christ», nous désirons nous arrêter encore un peu sur le précieux enseignement relatif à ce sujet si béni, que nous présente le chapitre 8 aux Romains. Dès le premier verset, nous entendons ces consolantes paroles: «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus». Ni les péchés ou les transgressions, ni le péché habitant encore en la chair, ne peuvent plus attirer, sur ceux qui sont en Lui, aucune condamnation quelconque. Christ est mort et ressuscité pour eux, c'est pourquoi leur jugement est entièrement passé, et leur justification garantie pour toujours. Nous lisons également en Hébr. 10: 14: «Car, par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés»; et dans notre chapitre (Rom. 8: 30): «et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés». Tout est déjà accompli en Lui pour les siens, en sorte que ceux-ci, en tout temps et dans toutes les tentations, peuvent dire: Aucune condamnation! Dieu Lui-même est maintenant pour nous, qui sera contre nous? C'est Dieu qui justifie; qui est celui qui condamne? Rien absolument ne peut nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur (vers 31-39). Notre position dans le Christ ressuscité est parfaite et assurée pour toujours. Toute question au sujet du péché et de la condamnation a été, en Lui, entièrement écartée. Il est venu ici-bas pour nos péchés, dont il était chargé, en passant volontairement sous la puissance de la mort; il a complètement satisfait aux exigences et à la malédiction de la loi; puis il est ressuscité, sans ces péchés, dans la puissance d'une nouvelle vie, et il est entré devant Dieu dans une position nouvelle. Par notre union avec Lui, nous sommes comme arrachés à nos péchés, et transplantés dans cette nouvelle position, dans la vie de résurrection avec Christ. Il s'est soumis, à notre place, au jugement que méritait le péché, puis il s'est relevé de la mort. En Lui, nous sommes morts ensemble et ressuscités ensemble, et comme maintenant c'est par la vie de Christ que nous vivons, il en résulte qu'aucune condamnation ne peut plus nous concerner. Elle a pris fin pour toujours désormais, avec toute notre position dans la chair et tout ce qui s'y rattachait. — «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation». Ce passage déclare, non seulement que ceux qui sont en Christ Jésus ne seront pas condamnés, mais encore que, pour eux, il n'y a plus aucune condamnation. L'âme a besoin d'une assurance aussi positive et aussi complète; car plus elle est près de Dieu, plus la conscience est réveillée, tandis que nous sommes misérables dès que quoi que ce soit se place entre l'âme et Dieu. Or, pour tous ceux qui sont en Jésus-Christ, il n'y a pas plus de condamnation quelconque, que pour Christ lui-même. Il est le Bien-aimé et le Béni de Dieu, en qui Dieu a mis sa joie et tout son bon plaisir. En Lui, notre position devant Dieu est mise en évidence, puisque, «comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde». Nous sommes en la présence de Dieu dans une pleine sécurité et une paix parfaite, puisque nous y sommes dans le Christ Jésus. Rien ne peut nous troubler, car nous sommes là, comme Il est. Ce n'est plus ici une question d'espérance, mais de complète certitude. Je n'espère pas que mes péchés soient expiés, mon jugement terminé, et que je sois amené à une position nouvelle et sûre: mais j'en suis tout à fait certain; car tout cela est opéré uniquement par l'oeuvre de Christ, et cette oeuvre est accomplie. Si cela dépendait, en quoi que ce soit, de ma marche, alors je ne pourrais parler avec assurance ni d'une certitude ni même d'une espérance à cet égard. Mais la foi simple se fonde exclusivement sur l'oeuvre accomplie et éternellement efficace de Christ; aussi nous sommes parfaitement sûrs de notre délivrance, et nous nous réjouissons de notre position en Christ dans la présence de Dieu. Or, dans cette présence bénie, il n'y a plus aucune condamnation; elle trouve là sa fin, avec l'ordre de choses tout entier, auquel elle s'appliquait, car elle a exercé et épuisé toute sa puissance sur Jésus-Christ.

### **7.2 - Rom. 8:2 — l'Esprit**

Dans ce chapitre 8, nous avons ce qui ne se trouvait pas dans la dernière moitié du 7: Christ et le Saint-Esprit. Nous lisons déjà au verset 2: «Car la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort» — En Rom. 7, nous avons la captivité; ici, la liberté; là, l'homme, renouvelé dans sa conscience et sa volonté, est un captif du péché; mais ici, nous avons l'affranchissement du péché et de la mort. Nous sommes ressuscités par le second Adam qui donne la vie; nous avons part à sa résurrection, et par là-même nous sommes aussi, en Lui, à l'abri de toute condamnation. Par Christ, réconciliés et affranchis du péché, nous sommes entrés dans la vie. — Il est bien vrai que nous avons vraiment cherché un refuge en Jésus-Christ, et que nous l'avons saisi par la foi, après avoir senti que nous méritions la condamnation et que nous étions complètement privés de toute force, et Dieu peut aussi agir avec nous comme le Dieu de toute force, lorsque notre conscience est pure. Il ne permettra pas que nous ayons de la force avant que nous ayons passé condamnation sur nous-mêmes et que nous soyons dans le Christ ressuscité. En Lui nous trouvons une force vivante, qui nous affranchit de la loi du péché et de la mort. Par notre union avec Christ, nous avons la vie et nous possédons la force.

### **7.3 - Rom. 8:3 — totale faiblesse de la chair**

Au verset 3 de notre chapitre, nous voyons que ce que la loi ne pouvait faire, Dieu l'a fait: «Car ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et (comme sacrifice) pour le péché, a condamné le péché dans la chair». — L'impossibilité, du côté de la loi, gît dans la totale faiblesse de la chair et non pas dans la loi même. Elle promet la vie à ceux qui l'observent, et comme personne ne le fait, elle ne donne donc jamais la vie. Christ seul donne la vie. Si la loi opère en la chair, elle ne peut que l'anéantir, mais elle ne procure jamais le don de la justice. Dans ce verset, nous voyons très clairement ce qui est advenu du péché dans la chair, par lequel l'âme non affranchie est toujours troublée. Dieu a envoyé son Fils en ressemblance de chair de péché et comme victime pour le péché, et il a condamné «le péché dans la chair». De cette manière, la chair est jugée et mise de côté. C'est ce que Dieu a accompli dans le sacrifice de Christ pour nous. Le jugement tout entier a été exécuté en Christ. Le péché en la chair, qui ne pouvait que nous remplir d'angoisse et d'effroi, a été, en Christ, entièrement ôté de dessus nous. Christ est mort, non seulement pour les péchés, mais aussi pour le péché. En Lui, nous avons une rédemption réelle et complète. Quand c'est Dieu qui effectue notre affranchissement, il le fait d'une manière parfaite. Il ne nous affranchit pas de nos péchés, pour nous laisser sous le péché, ce qui ne ferait que donner lieu à notre conscience de se travailler et se tourmenter en vain.

### **7.4 - Rom. 8:3 — une libération**

Il ne s'agit pas ici de pardon, mais d'affranchissement; il s'agit d'être en liberté devant Dieu. Le croyant sincère a besoin de force contre le péché, avec lequel il a chaque jour à combattre. Il a de même besoin d'avoir une conscience réellement affranchie, dans la présence de Dieu: car autrement, lors même que les péchés passés sont ôtés, le péché dans ses membres agirait comme une loi qui rend esclave du péché. Sans doute il sait et il sent que la racine du péché est encore là: mais racine et rameaux sont jugés par le don

que Dieu a fait de son Fils. Dieu Lui-même y a pourvu, Il a envoyé pour cela son propre Fils. Quel amour! En Lui, selon sa grâce et son propos arrêté, il a pleinement accompli pour nous l'oeuvre de l'affranchissement.

#### **7.5 - Rom. 8:4 — Justice accomplie et marche selon l'Esprit**

Au verset 4, il est question de notre marche: «Afin que la justice de la loi fût accomplie en nous qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit ». La justice de la loi est accomplie en nous. Auparavant la loi s'adressait à la chair, dont les convoitises en empêchaient l'accomplissement et même se révoltaient contre cette autorité; mais maintenant une nouvelle vie est en vigueur. C'est elle qui discerne les convoitises de la chair et les manifeste ; elle agit aussi afin que nous ne marchions pas selon la chair, mais selon l'Esprit. La chair est là, toujours la même, et par conséquent nous sommes exhortés à ne pas marcher selon la chair. Cette présence de la chair ne nous excuse pas quand nous marchons selon la chair, parce que l'Esprit de Christ est en nous. La chair doit être jugée et comprimée par l'Esprit. Chez tout chrétien la chair est encore là, invariable, et cependant le chrétien n'est pas dans la chair. Cette présence de la chair, par elle-même, ne peut ni souiller notre conscience, ni empêcher notre communion avec Dieu. Mais si, de quelque manière que ce soit, nous laissons la chair agir, alors la conscience est souillée, et la communion avec Dieu interrompue. Quand cela arrive, il est nécessaire que nous confessions nos péchés pour en être pardonnés et purifiés.

#### **7.6 - Rom. 8:5-9 — la chair et l'Esprit**

Les quatre versets qui suivent nous présentent surtout l'état et la position de l'homme naturel et de l'homme spirituel ou du chrétien. L'homme naturel est «selon la chair», l'homme spirituel «selon l'Esprit ». Chacun d'eux a sa pensée dirigée sur les objets qui correspondent à sa nature spéciale. L'un dirige sa pensée et ses affections vers ce qui est de la chair, et l'autre, vers ce qui est de l'Esprit. «Car la pensée de la chair est la mort». La pensée charnelle est sans aucun vrai fruit et gît sous la mort du premier Adam. La mort est entrée pour sceller cet état. «Mais la pensée de l'Esprit » est «vie et paix». Elle est en parfaite harmonie avec Dieu, tandis que la pensée de la chair est inimitié contre Dieu et ne se soumet point à sa loi.

Au verset 9, il est expressément dit de nous, c'est-à-dire de tous ceux qui sont dans le Christ Jésus, que la position que nous avons devant Dieu n'est pas dans la chair — non pas dans le premier Adam, non pas dans la nature et dans sa volonté. «Or, vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit , si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous». Nous sommes considérés devant Dieu comme vivant dans l'Esprit , quoique la chair et ses convoitises soient là. La puissance de vie de Dieu a créé le nouvel homme en Christ et opère en lui. Nous possédons la vie de Christ ressuscité, et c'est dans cette vie que nous avons notre position devant Dieu, quoique la chair cherche encore à nous conduire. Si nous marchons dans la puissance de l'Esprit , nous n'accomplirons pas les désirs de la chair.

Nous voyons aussi que Dieu, non seulement agit pour nous, mais encore qu'il agit en nous. Non seulement il engendre une nouvelle nature, mais encore il y habite et il y opère. Outre la nouvelle nature, nous avons aussi besoin de force. Si nous avons une nouvelle nature, nous désirons accomplir le bien, mais il nous manque la force pour cela, comme nous l'avons vu en Rom. 7. Mais quand l'Esprit de Dieu habite en nous, alors nous avons non seulement de nouveaux désirs et de nouvelles inclinations, mais de plus la force vivante pour les accomplir. C'est pourquoi, il est écrit, non pas: «Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit », si toutefois vous êtes nés de l'Esprit , — bien que cela soit vrai — mais: «Si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous». C'est Dieu lui-même, c'est l'Esprit de Dieu, qui opère en nous avec puissance.

#### **7.7 - Rom. 8:10-11 — le corps**

Nous voyons, en outre, aux versets 10 et 11, que le corps même n'est pas oublié. Il a part aussi à toute la puissance de résurrection. Le corps, il est vrai, est bien mort à cause du péché, mais il ressuscitera à cause de l'Esprit qui habite en nous. Cet Esprit ne laissera pas nos corps mortels avant de les avoir rendus conformes au corps glorifié de Christ. À la fin, nous aurons un corps qui sera en harmonie avec la vie que nous avons par le Saint-Esprit.

#### **7.8 - Le Saint Esprit dans notre vie**

Il est à remarquer que la parole de Dieu parle du Saint-Esprit comme étant notre vie, et aussi comme étant à part de cette vie et agissant en elle. Il est l'un et l'autre, il est, à la fois, essence et force. La nouvelle nature nous est donnée et le Saint-Esprit demeure en nous. Il est toujours agissant dans nos coeurs, car nous lisons au verset 26: «L'Esprit lui-même intercède par des soupirs inexprimables». Je puis ne pas même comprendre mes soupirs, mais je sais une chose, c'est que c'est l'Esprit qui les produit en moi. Je puis manquer d'intelligence, pour savoir quelle en est la vraie portée; mais Dieu voit en cette action du Saint-Esprit de la sympathie pour ce qui me concerne, selon Dieu: «Et celui qui sonde les coeurs sait quelle est la pensée de l'Esprit ». Le Saint-Esprit agit en nous et cela en rapport avec cette vie.

Le Saint-Esprit est non seulement une source de vie en nous, mais il agit sur cette vie et dans cette vie. Il nous guide et nous conduit comme chrétiens; or ce n'est pas la chair, mais le nouvel homme qu'il dirige et conduit.

Nous ne devons jamais oublier que le Saint-Esprit nous a été réellement donné après que nous avons cru, pour demeurer en nous. «Et parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos coeurs, criant: Abba , Père!» (Gal. 4: 6; voir encore Jean 14: 16-17; Rom. 5: 5; 8: 9; Tite 3: 6, etc ). L'habitation en nous du Saint-Esprit , et son efficace vivifiante sont, pourtant, deux choses différentes. La première ne pouvait pas avoir lieu avant que Christ fût glorifié (Jean 7: 39). Maintenant nous sommes le temple du Saint-Esprit qui est en nous, et que nous avons de Dieu (1 Cor. 6: 19). Jésus s'en est allé, et l'autre Consolateur, son remplaçant, est descendu pour demeurer en nous éternellement; il est non seulement avec nous, comme Christ l'était, mais il est en nous. Il nous rappelle les choses de Christ, et nous donne la capacité de les saisir. C'est aussi par Lui que nous sommes rendus capables de jouir de ces choses, et de marcher dans la force qui est en elles.

C'est une vérité précieuse et bénie, que nous possédons le Saint-Esprit comme une vertu demeurant en nous. Nous avons la vie et le Saint-Esprit , qui est la force même de cette vie. Si nous considérons les Apôtres eux-mêmes avant et après la Pentecôte, nous voyons comme à l'oeil l'action de la présence personnelle et de l'habitation du Saint-Esprit en eux. Voyez, par exemple Pierre: Avant, il renie le Seigneur de la plus triste manière, et après, il le confesse avec la plus grande franchise devant le Conseil des Juifs. Ce n'était pas là la franchise de la chair, mais l'effet de la présence du Saint-Esprit , — qui seul produisait en eux cette énergie et cette force spirituelles en sorte que leur conscience pouvait être en parfaite liberté devant Dieu et que la crainte des hommes disparaissait.

Jésus-Christ a envoyé le Saint-Esprit de la part du Père, et il est en nous comme Esprit d'adoption, par lequel nous crions: Abba , Père! Par lui nous sommes amenés, conformément à la position actuelle de Christ, en la présence du Père et en communion directe avec la gloire (versets 14-17). C'est là ce qui donne à notre marche son vrai caractère. C'est l'Esprit de Dieu qui nous conduit dans le chemin et qui occupe nos coeurs de Christ. Il dirige nos regards en arrière et nous montre la gloire de la croix, dont il nous a fait connaître la puissance à salut: nous pouvons maintenant la contempler avec une parfaite paix, parce que nous savons que nous y sommes du côté de Dieu. Dieu et le péché se sont rencontrés sur la croix dans la personne du Christ; et quel bonheur pour nous de savoir, que là, dans les plus profondes souffrances du Sauveur pour notre salut, l'un et l'autre — Dieu et le Christ — sont pleinement

glorifiés! Christ a enduré, en obéissant à la volonté de son Père, tous ces tourments pour nos péchés, et il n'y eût pas un moment où le regard du bon plaisir du Père ne pût reposer sur Lui. Si je vois que je suis en Christ; si je vois que Christ, aussi bien que le Père, est pleinement satisfait et glorifié, relativement à moi, alors mon cœur est pénétré et humilié par le sentiment de son amour. Je vois que je suis un des fruits du travail de l'âme du Seigneur Jésus. Sur lui repose et resplendit l'amour de Dieu, et je suis en Lui. «En ce jour-là — où vous aurez reçu le Saint-Esprit, — vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous» (Jean 14: 20). Nous sommes déjà parfaitement un avec Lui, il ne nous reste plus qu'à être réellement près de Lui. C'est ce que nous rappelle aussi l'Esprit Saint dans ces paroles: «Ainsi nous serons toujours avec le Seigneur» (1 Thes. 4: 17).

Le Saint-Esprit nous conduit à Christ et nous entretient de Lui pendant tout le chemin que nous parcourons. La croix est le commencement ou le point de départ de notre voyage; elle nous sépare du monde et de son train. Sur notre route, nous serons sans doute exposés à bien des tentations; mais nous les traverserons heureusement si nos sentiments et les affections de nos cœurs sont uniquement dirigés sur Christ. — Mais c'est une chose bien triste quand, à l'exemple d'Israël, le désert devient l'objet auquel nos cœurs s'affectionnent. Nous languissons certainement toujours dans nos âmes, dès que nos pensées et nos cœurs s'attachent aux choses de la terre. Ce n'était pas là ce que faisait l'apôtre Paul, car il disait: «Je fais une chose: oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec effort vers celles qui sont devant, je cours droit au but pour le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus» (Phil. 3: 14).

Il est extrêmement précieux de connaître, par l'Esprit, la plénitude infinie que nous possédons en Christ, et le vrai caractère de nos relations avec Dieu. Il a effacé tous nos péchés, Il nous a aimés, Il a fait de nous ses enfants. C'est là maintenant la relation dans laquelle nous sommes avec Lui. Désormais nous ne le connaissons que comme notre Père, plein d'amour, et nous savons que nous sommes ses bien-aimés enfants. Mais encore nous sommes des héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ. C'est là notre joie et notre espérance par l'Esprit. Nous avons, il est vrai, à passer à travers un monde, où nous rencontrons beaucoup de misères et de douleurs et où règne le péché; aussi nous y trouvons des tribulations, alors même que nous sommes conduits par l'Esprit de Dieu, parce que Christ aussi l'a traversé en souffrant; mais c'est là le sentier qui mène à Jésus-Christ et à sa gloire. Or nous savons encore une chose, c'est que «toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu» (verset 28). Dieu est non seulement en nous, où il agit par le Saint-Esprit, mais il est aussi, en tout temps, pour nous. Il nous a préconnus, prédestinés à être conformes à l'image de son Fils; il nous a appelés, justifiés et glorifiés. Tel est le propos arrêté de Dieu, qui est déjà accompli pour nous en Christ. Il n'y manque plus rien; nous possédons tout en Christ, dans la puissance du Saint-Esprit. Maintenant personne ne peut plus tenter accusation contre les élus de Dieu, car Dieu est pour nous; personne ne peut nous condamner, car Dieu nous justifie; et personne ne peut nous séparer de son amour, car Christ est celui qui est mort pour nous, mais plutôt qui est ressuscité, qui aussi est à la droite de Dieu, qui aussi intercède pour nous (versets 29-39).

### **8 - Conclusion**

Je termine ici ces considérations sur l'affranchissement en Jésus-Christ. Je reconnais aisément combien je suis loin d'avoir épuisé ce sujet béni: j'espère pourtant que ce que j'ai pu dire est suffisant pour nous faire connaître combien notre position est sûre et élevée, et combien les bénédictions, que nous avons reçues par grâce, en Jésus-Christ, sont innombrables. — J'espère également que tout lecteur, conduit par l'Esprit de Dieu, aura pu comprendre, par ce qui a été dit, en quoi consiste le vrai affranchissement d'un chrétien; et qu'il aura été convaincu que ce que nous avons reçu en Christ est bien autre chose que de pouvoir dire: «Le bien que je veux, je ne le pratique pas»; il sera convaincu aussi que, à la croix, par le sacrifice de Lui-même, Christ a non seulement effacé nos péchés, mais encore que «le corps du péché» est aboli dans la mort du Sauveur, et cela, afin que nous ne servions plus le péché, mais que nous ayons à jamais devant Dieu notre position bénie et notre service dans une vie nouvelle, dans la vie du Christ ressuscité. Nous sommes réconciliés et nous sommes aussi affranchis; en Christ, nous avons la vie et nous avons aussi, si toutefois l'Esprit de Dieu est en nous, la force pour marcher selon la nature de cette vie. Enfin nous comprendrons que ce n'est que par cette voie que Dieu peut être glorifié, et que nous répondons toujours à la position et à la relation dans lesquelles nous sommes introduits par Jésus-Christ, si par toute notre conduite en paroles et en oeuvres, nous annonçons ses vertus. C'est à quoi nous sommes appelés ici-bas, ayant été créés pour cela en Jésus-Christ, et ayant aussi pour cela reçu l'Esprit de Dieu.

Que le Dieu de toute grâce illumine toujours plus les yeux de nos cœurs, pour connaître à fond notre vrai affranchissement dans le Christ Jésus et pour le réaliser par la puissance du Saint-Esprit!

### **Sur l'abolition du péché par J. N. Darby**

ME 1876 p. 16

Puisque la question de l'abolition du péché et de la signification du verset 26 du chapitre 9 de l'épître aux Hébreux a été soulevée, je vous envoie quelques lignes sur ce sujet.

J'ai fréquemment insisté sur ce que le péché a été ôté par le sacrifice de Christ, en ce sens que le croyant se trouve devant Dieu parfaitement justifié et accepté, le Seigneur n'imputant pas le péché: le croyant se trouve parfaitement justifié devant Dieu. Ce que j'ai dit à ce sujet, Dieu en soit béni, je le crois comme je l'ai toujours cru. C'est notre bienheureux privilège en Christ. Puisse toute âme vivifiée en jouir! Dieu nous garde de le laisser affaiblir par des scrupules d'exacitude dans les expressions. Mais quand on se sert d'expressions autres que la propre parole de Dieu, et qu'on en tire des conséquences comme si ces expressions étaient des déclarations scripturaires, nous sommes obligés de nous exprimer d'une manière plus exacte. Il en a été ainsi pour ce qui a été dit que le péché a été aboli par le sacrifice de Christ. L'Écriture ne dit pas cela, mais que, «en la consommation des siècles, il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par son sacrifice».

J'avais remarqué, il y a bien longtemps déjà, que la parole: «Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde», n'aurait son plein accomplissement que dans le nouveau ciel et la nouvelle terre, quoique l'œuvre sur laquelle ce nouvel état de choses était fondé eût été achevée par l'Agneau de Dieu une fois pour toutes sur la croix; mais le sens de Hébreux 9:26, n'avait pas été aussi particulièrement remarqué. Ce passage cependant, nous présente essentiellement la même vérité. Le péché, cette chose haïe, doit être ôté de ce monde que Dieu a créé pour sa propre gloire.

Il ne faut pas confondre la purification de notre conscience et notre rachat, avec l'abolition du péché, quand il sera ôté de ce monde comme chose offensante pour Dieu.

Le verset 28 nous dit que Christ a porté les péchés de plusieurs: ainsi ils sont parfaitement nets.

Mais le péché demeure dans la chair et dans le monde, et il faut que Dieu l'ôte, et que toutes choses dans les cieux et sur la terre soient réconciliées à Dieu; et Dieu le fera. L'œuvre qui en est le fondement, en vertu de laquelle la chose s'accomplira par puissance, l'œuvre dans laquelle Dieu est moralement, parfaitement et à jamais glorifié, est accomplie, et Christ est assis à la droite de Dieu en vertu de cette œuvre. Mais les péchés de ces «plusieurs» qui sont placés sous la grâce, ont été portés par Lui, et le croyant a été lavé de tout péché. Non pas que ce soit là tout, car Christ n'a pas seulement porté nos péchés, mais, pour la foi, nous sommes morts

avec Christ, et étant morts, nous sommes justifiés du péché ; notre vieil homme a été crucifié avec Christ, le péché dans la chair a été condamné à la croix, et il n'y a aucune condamnation pour nous qui croyons.

C'est dans ce sens général de notre position devant Dieu qu'on a dit que le péché a été ôté, et, Dieu en soit béni, il en est ainsi. Ce qui préoccupait réellement et ce qu'on voulait dire quand on parlait ainsi, c'est que toute la question de notre culpabilité et de l'imputation, quant à notre position devant Dieu, avait été entièrement et pour toujours vidée. Mais l'abolition du péché a dans l'Écriture une portée plus étendue : toutes les choses dans les cieux et sur la terre doivent être réconciliées à Dieu ; la justice doit habiter dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre, et en un sens modifié, il en sera ainsi même dans le règne de Christ. Alors le péché sera ôté effectivement par puissance. Mais l'œuvre par laquelle il est ôté moralement en justice et pour la gloire de Dieu, l'œuvre dans laquelle il est réellement ôté dans le sens moral, est accomplie ; tout ce que Dieu est ayant été glorifié sur la croix où Christ a été fait péché ; et la foi saisit cela. Hélas, très peu de chrétiens font même la différence entre les péchés ou la culpabilité, et le péché. Nos péchés sont tous pardonnés, nous en sommes parfaitement lavés ; et de plus, comme étant morts avec Christ, notre vieil homme, pour la foi, a pris fin ; sa condamnation a été effectuée dans la mort de Christ ; nous ne sommes pas dans la chair, quoique actuellement la chair soit en nous. Mais l'abolition du péché, comme je l'ai déjà dit, a une portée bien plus étendue ; elle s'applique à son abolition complète de devant la présence de Dieu dans le monde ; et cela, comme résultat, n'est pas accompli, quoique l'œuvre sur laquelle ce résultat est fondé soit parfaitement accomplie ; et cette œuvre est, en un sens, plus importante que le fait, parce que Dieu y a été parfaitement glorifié et que c'est en vertu de cette œuvre que le péché sera un jour complètement ôté des cieux et de la terre. La foi sait cela ; elle sait que l'œuvre est accomplie, et elle se réjouit de ce qu'il n'y a aucune condamnation pour le croyant devant Dieu, la conscience étant purifiée du péché, et le péché dans la chair ayant été condamné à la croix, en sorte qu'il n'y a ni imputation ni condamnation. Mais le péché existe. L'effet de l'œuvre, selon le propos de Dieu, n'est pas encore accompli. Même pour ce qui est du croyant, il ne peut pas dire : Je n'ai pas de péché. « Celui qui est mort est justifié du péché », non pas des péchés, ici ; et j'ai le droit de me tenir moi-même pour mort, Christ étant mort au péché. Si je dis que le péché est aboli, j'affaiblis la force de l'expression « abolir », car le péché est encore là ; le monde n'est pas encore dans cet état où la justice y demeure. Les péchés de ceux que Dieu reconnaît comme siens ont été portés, et le sang qui fait la propitiation est sur le propitiatoire, de sorte que nous pouvons nous tourner vers le monde et supplier les pécheurs de venir, comme si Dieu suppliait par notre moyen, dans notre petite mesure. L'œuvre qui nous donne le droit de faire ainsi est parfaitement accomplie et agréée de Dieu. Je puis dire à celui qui croit, qu'il est parfaitement net, blanc comme la neige devant Dieu. Mais l'abolition du péché a un sens plus étendu. L'expression même que nous lisons en Jean 1 : « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » (non pas « a ôté », ni « les péchés ») en est la preuve. Il s'agit de l'abolition du péché de devant Dieu dans le monde, résultat qui n'est pas encore accompli. Le passage de Jean 1 se rapporte spécifiquement au résultat ; la déclaration de Hébreux 9:26, au propos et au moyen de son accomplissement ; et le verset 28 de ce même chapitre des Hébreux, à l'autre question de notre culpabilité actuelle.

Je ne ferais pas grand embarras pour des expressions incorrectes ; Dieu est plein de grâce et de support à cet égard si le cœur est droit et sérieux. Je ne me mets pas à la brèche pour faire un crime à un homme pour une parole. Je recherche ici seulement ce qui est correct quand la question a été soulevée. Qu'on tire des conclusions de ce qui n'est pas dans l'Écriture, je ne puis pas l'accepter.

### **COMMENT ON TROUVE LA PAIX AVEC DIEU par J. N. Darby**

Comment puis-je trouver la paix avec Dieu ? Il a « fait la paix par le sang de sa croix » (Col. 1:20). Je ne nie pas cela ; je le crois ; mais je n'ai pas la paix ; et comment puis-je, moi, avoir cette paix ?

« Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu » (Rom. 5:1). Oui, je sais qu'il est ainsi écrit ; mais je n'ai pas la paix : cela, je le sais. Je voudrais avoir la paix ; et quelquefois je pense que je ne crois pas du tout. Je vois que vous, vous êtes heureux ; mais comment ce bonheur de l'âme s'acquiert-il ?

— Vous ne pensez donc pas que ce soit de la présomption que d'être en paix avec Dieu, dans la certitude de sa faveur et ainsi dans l'assurance de mon propre salut ?

— En moi, cette pensée serait de la présomption ; mais je la vois dans l'Écriture : ainsi, il faut qu'elle soit juste. Puis, je rencontre çà et là des personnes qui jouissent de la faveur de Dieu, et chez lesquelles on voit que cette jouissance est quelque chose de réel. Mais ce bonheur, je ne sais pas comment le trouver. Quand j'y pense, la détresse s'empare de moi, quoique je sois soutenu de jour en jour comme d'autres chrétiens ; mais toutes les fois que cette question de la paix avec Dieu dans sa faveur est soulevée, je sais que je n'ai pas la paix, ni l'assurance que la faveur de Dieu repose sur moi, comme je vois que vous et d'autres en jouissez. C'est là une chose sérieuse, parce que si, « étant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu », comme vous dites et comme l'Écriture le dit, je sais que je n'ai pas la paix avec Dieu. Comment donc puis-je être justifié ?

— Vous n'avez pas la vraie connaissance de la justification par la foi. Je ne dis pas que vous ne soyez pas justifié devant Dieu, mais votre conscience n'est pas en possession de la justification. Les réformateurs allaient plus loin que moi ; tous, ils ont soutenu que si un homme n'avait pas l'assurance de son propre salut, il n'était pas justifié du tout. Or, quiconque croit au Fils de Dieu est, aux yeux de Dieu, « justifié » de toutes choses (Actes 13:39). Mais jusqu'à ce qu'une personne qui croit comprendre cela, étant enseignée de Dieu, — jusqu'à ce qu'elle comprenne la valeur de l'œuvre de Christ, elle n'a pas dans sa propre âme la conscience d'être justifiée, et si elle est sincère, comme vous l'êtes, elle n'a pas la paix ; elle n'aura jamais non plus de paix stable et fermement établie jusqu'à ce qu'elle sache, non seulement que Christ mourut pour elle, mais aussi qu'elle est en Christ. Réussir à se maintenir seulement, jour après jour, sans déchoir complètement, comme vous faites, est quelque chose de faux et de creux qui faillira une fois ou l'autre et qui devient souvent une cause d'angoisse au lit de mort. Le caractère de l'activité chrétienne est ainsi complètement faussé : on en fait un travail, une sorte de moyen pour arriver au bonheur, au lieu qu'elle soit une oeuvre accomplie dans la puissance de l'Esprit, par une âme qui est en paix avec Dieu. Si une personne est réellement sérieuse, marchant avec Dieu, elle ne peut avoir un vrai repos d'esprit avant de posséder la paix avec Dieu, et plus les exercices par lesquels elle passe sont profonds, mieux cela vaut. Mais Dieu a « fait la paix par le sang de sa croix » (Col. 1:20). Tous ces exercices ne font qu'amener les mauvaises herbes à la surface, comme quand on laboure un champ et qu'on le herse ; ils sont utiles dans ce sens et nécessaires ; mais ils ne sont pas la moisson que produit la foi en l'oeuvre accomplie de Christ. L'oeuvre de Christ est achevée : « Il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par son sacrifice » (Héb. 9:26) ; il a « achevé l'oeuvre » que le Père lui avait donnée à faire (Jean 17:4). Cette oeuvre qui ôte notre péché est complète et acceptée de Dieu. Si vous venez à Dieu par Lui, et si vos péchés ne sont pas tous complètement et pour toujours ôtés, par l'oeuvre qu'il a accomplie, ils ne pourront jamais l'être, car Christ ne peut pas mourir une seconde fois ; et tous vos péchés sont ôtés par le « seul sacrifice » ; autrement, comme dit l'apôtre, au chapitre 9 de l'épître aux Hébreux : « il aurait fallu qu'il souffrît plusieurs fois ».

— Je comprends mieux maintenant ; je vois que l'oeuvre qui ôte notre péché, est une oeuvre parfaite et achevée, accomplie une fois pour toutes.

— De quoi avez-vous donc encore besoin pour avoir la paix avec Dieu ?

— C'est ce que je voudrais comprendre clairement.



— Eh bien, voyons. Mais avant de parler de votre état et de vos difficultés, il importe que nous ayons l'oeuvre elle-même clairement devant les yeux de nos entendements. Qui a fait cette oeuvre ?

— Christ, cela va sans dire.

— Quelle part avez-vous prise à son achèvement ?

— Aucune.

— Aucune, assurément, à moins que ce ne soit par vos péchés. Et à quel état de votre âme l'oeuvre s'applique-t-elle ? — à un état de piété, ou à un état d'impiété ?

— Ne faut-il donc pas que je sois saint ?

— Assurément, car sans la sainteté «nul ne verra le Seigneur» (Héb. 12:14). Mais, voyez avec quelle promptitude, et avec quel instinct de propre justice, vous portez vos regards de l'oeuvre de Christ sur votre propre sainteté — sur ce que vous êtes ! Toutefois, le désir de sainteté que vous avez, est le désir du nouvel homme. Si vous étiez indifférent à cet égard, ce serait un devoir pour moi de chercher à réveiller votre conscience, — non pas de vous parler de paix, mais plutôt, peut-être, de détruire votre fausse paix. Mais ici, nous recherchons comment une âme troublée peut trouver la paix.

— Vous avez raison. Je suis d'une indifférence désolante, quelquefois ; et c'est là une chose qui me trouble ; mais je n'ai pas la paix, et je donnerais tout pour l'avoir.

— Je ne doute pas que cette indifférence ne retarde en un sens, pour vous, le moment où vous jouirez de la paix, mais nous avons à apprendre humblement ce que nous sommes. Que d'âmes poursuivent avec ardeur le misérable gain de quelques pièces d'or ! Mais je répète ma question : cette oeuvre de Christ s'applique-t-elle simplement à votre impiété, ou à votre piété, ou à un état amélioré, tout au moins ?

— Elle s'applique simplement, et je n'en doute pas, à mon état d'impiété.

— Assurément. Donc elle ne s'applique pas à votre sainteté, si vous en possédiez, ni à un état amélioré. Cependant, qu'attendez-vous pour avoir la paix ? N'est-ce pas d'avoir un meilleur état d'âme ?

— Mais oui.

— Alors vous êtes sur la mauvaise voie, car ce par quoi Christ a «fait la paix» (Col. 1:20) s'applique à votre état d'impiété. Le désir que vous avez est juste, mais vous mettez la charrue devant les boeufs : vous cherchez la sainteté pour avoir Christ, au lieu de chercher à avoir Christ pour avoir la sainteté.

— Mais j'espère en son secours pour arriver à la sainteté.

— Je le crois, mais vous comptez sur son secours, non sur son oeuvre, ou sur son sang qu'il a répandu pour faire la paix. Nous avons besoin de justice, non de secours. Le secours de Christ nous est indispensable à chaque instant, quand nous sommes justifiés ; Christ est l'auteur de toute bonne pensée en nous, avant que nous soyons justifiés ; — mais cela n'est pas la paix, ni l'effusion du sang de Christ, ni la justice. Toutefois cette recherche de la sainteté n'est pas sans fruit, malgré tout, parce qu'elle vous amène à découvrir que vous ne pouvez pas par cette voie trouver ce que vous cherchez. Vous n'arriverez pas ainsi à la sainteté, ni à la paix par celle-ci. Mais en faisant la découverte que vous êtes sur une fausse voie, et que quand «le vouloir est avec vous», vous ne trouvez pas «le moyen d'accomplir le bien», vous serez amené, par la grâce, sachant qu'il n'y a point de bien en vous, à ce qui donne la paix, savoir à l'oeuvre de Christ, et non à votre état et à l'oeuvre de la grâce en vous. Cette oeuvre de la grâce en nous, Dieu l'opère ; mais non pour que nous la regardions comme le chemin de la paix, mais afin que par elle et en dehors de nous-mêmes, simplement et entièrement, nous regardions à l'oeuvre de Christ et à son acceptation devant Dieu. Approchez maintenant, et dites-moi : Où en êtes-vous devant Dieu ?

— Je ne sais ; et c'est là justement ce qui m'inquiète.

— Êtes-vous perdu ?

— J'espère que non. Sans doute, nous sommes tous perdus par nature (comp. Éph. 2:1-3) ; mais j'espère qu'il y a une oeuvre de la grâce en moi, bien que j'en doute quelquefois.

— Supposons que vous soyez devant Dieu maintenant, et que la question de votre position devant Lui doive être tranchée, à quoi en seriez-vous si, comme elle doit l'être en jugement, cette question devait être décidée d'après vos oeuvres ? Auriez-vous confiance ?

— J'espère que tout irait bien. Je ne puis m'empêcher de croire qu'il y a une oeuvre de la grâce en moi ; mais je ne puis penser au jugement sans crainte.

— Moi aussi j'ai confiance qu'il y a une oeuvre de la grâce en vous, mais ce dont vous avez besoin avant tout, c'est de vous trouver dans la présence de Dieu ; et d'avoir conscience, là, que vous êtes tout simplement perdu, si Dieu entre en jugement avec vous (car si Dieu entre en jugement, il juge en justice votre état et vos oeuvres). Vous êtes pécheur, et un pécheur ne peut absolument pas subsister devant Dieu en jugement. Ce n'est pas du secours qu'il vous faut ici, si vous êtes réellement dans la présence de Dieu, mais de la justice, et cette justice, vous ne l'avez pas encore trouvée, j'entends quant à votre foi et à votre conscience personnelle, par lesquelles et dans lesquelles elle doit être possédée. La justice peut seule suffire devant Dieu, la justice de Dieu, car nous n'avons point de justice, et ne pouvons en trouver d'autre que celle de Dieu. Ce n'est pas non plus l'oeuvre de la grâce en nous qui produit cette justice. Elle est par la foi, par le moyen de l'oeuvre de Christ, et en lui nous la possédons ; par lui, Dieu justifie l'impie. Voyez l'histoire du fils prodigue : il y avait une oeuvre de Dieu en lui ; il rentra en lui-même ; il se vit périssant et se leva pour s'en aller vers son père. En se mettant en route, il reconnaît ses péchés, ajoutant : «Traite-moi comme l'un de tes mercenaires». Il y avait là, chez le fils prodigue, de la droiture, un sentiment de la bonté de Dieu, un sentiment du péché ; et il tirait des conclusions au sujet de ce qu'il pouvait espérer quand il rencontrerait son père : — il en est de même de vous. Le fils prodigue avait ce que le monde chrétien appelle l'humilité et une humble espérance ; il raisonnait et tirait des conclusions exactement comme vous faites, ce qui prouvait — quoi ? — c'est qu'il n'avait jamais rencontré son père. Il n'aurait pas pu raisonner sur la manière dont il serait reçu par son père, quand il le rencontrerait, s'il l'avait rencontré. La position du prodigue est celle de quelqu'un qui ne s'est jamais trouvé devant Dieu, bien que Dieu ait opéré en lui. Quand il rencontre son père, il n'est question en aucune manière pour lui d'être traité comme «un mercenaire». Il y a de sa part pleine confession de son péché ; et l'expérience qu'il a faite précédemment l'amène dans ses haillons auprès de son père, dans ses péchés (non pas les aimant, mais dans ses péchés et confessant ses péchés). L'effet du travail intérieur par lequel il a passé, c'est que, maintenant, il se trouve devant Dieu, quant à sa conscience, dans ses péchés ; et c'est là tout ; et son père était à son cou, le couvrant de baisers — (la grâce régnait) — et la plus belle robe devenait son partage, Christ, la justice de Dieu, qu'aucun progrès ne lui avait procurée et dont il ne possédait rien auparavant. C'était une chose nouvelle, à lui conférée. Quand nous sommes dans la présence de Dieu, nous avons besoin de Christ, non de progrès ; de justice et de justification par lui, non d'aide ou d'amélioration. Dieu est venu à notre aide, autrement nous n'aurions pas pu nous trouver là. Il y a eu progrès, mais le progrès a été de nous amener dans la présence de Dieu, — non de juger du progrès et d'espérer à cause de ce progrès, mais de juger du péché devant Dieu, de reconnaître que Dieu ne peut point en admettre devant Lui, et de trouver Christ, notre acceptation parfaite devant lui, au lieu de nous-mêmes — Christ qui a porté nos péchés, Christ qui est notre justice, parfaite, absolue et éternelle. Ce n'est pas en regardant à nos progrès que nous trouvons la paix : si cela était, il faudrait dire : «Étant donc justifiés par l'expérience, nous avons la paix avec Dieu» ; mais la parole de Dieu parle autrement. Le vrai progrès, à cet égard, c'est que, comme des pécheurs complètement perdus,

confessant nos péchés, et reconnaissant que en nous, c'est-à-dire en notre chair, il n'habite point de bien, nous soyons amenés dans la présence de Dieu, ayant ainsi la conscience que nous sommes perdus, comme fait actuel. La question n'est pas de savoir ce que nous serons, ou comment nous serons jugés être au jour du jugement, mais de reconnaître ce que nous sommes, nos péchés actuels et notre nature pécheresse qui font le vrai tourment d'une âme droite, et de recevoir Christ en lieu et place de ces choses, «la plus belle robe», au lieu de nos «haillons», alors que nous nous trouvons en la présence de Dieu dans ces haillons. Nous avons trouvé Christ et cru en lui. Il a été la propitiation pour nos péchés, les portant en son propre corps sur le bois ; et ayant Christ, il est notre justice ; Dieu a condamné le péché en la chair, lorsque Christ fut fait un sacrifice pour le péché (Rom. 8:3), et nous ne sommes pas «dans la chair», mais «en Christ». Au lieu d'Adam et de ses péchés, c'est-à-dire de nous-mêmes, nous avons Christ et la valeur de son oeuvre. — Ce que je viens de dire est vrai de quiconque croit en Christ et vient à Dieu par lui. Si nous étions aussi simples que l'Écriture, nous verrions cela en un instant ; mais nous ne sommes pas simples, et il faut que nous soyons guéris de la propre justice de nos coeurs, et que, comme des pécheurs devant Dieu, nous découvriions que Dieu, dans son amour, s'est occupé de la question de nos péchés et de notre mauvaise nature ; qu'il a anticipé le jour du jugement, et réglé la question du péché pour tous ceux qui viennent à lui par Christ, «une fois pour toutes», et «pour toujours» sur la croix (comp. Hébr. 9:26 ; 10:1-18) ; qu'il a jugé les péchés pour lesquels j'aurais eu à répondre au jour du jugement, et les a jugés en les ôtant selon sa justice, et que là, la forme la plus complète de notre péché en la chair contre Dieu, c'est-à-dire notre inimitié contre lui, a rencontré Dieu occupé du péché, en grâce pour nous, mais en jugement contre le péché. Le péché et Dieu se sont rencontrés à la croix quand Christ a été fait péché pour nous ; et par la mort de Christ, nous sommes morts au péché et sommes le fruit du travail de son âme devant Dieu. Il porta les péchés de plusieurs, et apparut pour ôter le péché ; il a glorifié Dieu à l'égard du péché en justice dans cette heure solennelle. Il prit sur lui ce que moi j'avais mérité ; et moi je reçois le fruit de ce que lui a fait. Pratiquement, je viens à Dieu comme Abel, avec ce sacrifice dans ma main (Hébr. 11:4) ; Dieu est obligé d'en reconnaître la valeur ; j'ai de sa part le témoignage que je suis juste : le témoignage est rendu à mes dons ; je suis reçu selon la valeur du sacrifice de Christ, devant Dieu. M'approcher avec ce sacrifice, c'est me confesser justement exclu en moi-même, non pas amélioré dans mon état ; je viens à Dieu avec Christ dans ma main, pour ainsi dire, avec Christ mon agneau immolé ; et le témoignage est rendu à mon don. Dieu regarde au sacrifice quand je m'approche ainsi par Christ ; il ne regarde pas à ce que je suis, moi ; quand je viens à lui par ce chemin, je confesse que je suis un pécheur et rien qu'un pécheur, exclu de la présence de Dieu par tout ce que je suis personnellement.

— Mais ne faut-il pas que j'accepte Christ ?

— Mais plutôt, voyez comme le moi se glisse à travers les témoignages les plus précieux des voies de Dieu envers nous en grâce. Je dis : Voici Christ de la part de Dieu pour vous, — l'Agneau de Dieu ; et vous répondez : «Mais ne faut-il pas que moi je ... ?» Votre réponse ne m'étonne pas, et aussi ce n'est pas un reproche que je vous fais ici. La nature humaine est ainsi faite, ma nature dans la chair : en «moi», il n'y a point de bien. Mais, dites-moi, ne seriez-vous pas heureux d'avoir Christ ?

— Assurément.

— Alors la vraie question pour vous n'est pas de savoir si vous l'acceptez, mais si Dieu vous l'a réellement présenté et la vie éternelle en lui. Une âme simple dirait : «Je l'accepte», trop reconnaissante de le posséder ! Si vous aviez grièvement offensé quelqu'un, et qu'un ami cherche à lui offrir satisfaction pour vous, quelle est la personne qui devrait accepter la satisfaction ?

— La personne offensée, naturellement.

— Sans doute ! Et qui a été offensé par vos péchés ?

— C'est Dieu, cela va sans dire.

— Et qui est-ce qui doit accepter la satisfaction ?

— C'est Dieu aussi.

— C'est cela. Et croyez-vous que Dieu l'ait acceptée ?

— Sans aucun doute, je le crois.

— Et qu'il est ... ?

— Satisfait !

— Et vous, êtes-vous satisfait ?

— Oh ! je vois maintenant. Christ a fait l'oeuvre tout entière, et Dieu l'a acceptée, et il ne peut plus y avoir de question quant à ma culpabilité ou à ma justice. Christ est, pour moi, ma justice devant Dieu. C'est merveilleux, et pourtant si simple ! Mais pourquoi ne le voyais-je pas ? Que j'étais aveugle !

— La foi en l'oeuvre de Christ, ce n'est pas notre acceptation de cette oeuvre, quelque joyeuse qu'elle soit : c'est la foi que Dieu a accepté l'oeuvre. Vous n'avez pas besoin de chercher maintenant à savoir si vous croyez. L'objet est devant votre âme ; il est vu par elle : ce que Dieu a révélé est connu en le voyant ainsi par la foi. Vous êtes sûr de cela, non de votre propre état, tout comme vous voyez la lampe devant vous et vous le savez, non parce que vous connaissez l'état de votre oeil ; mais vous connaissez l'état de votre oeil en voyant la lampe. Mais vous dites : que j'étais aveugle ! Il en est toujours ainsi. — Or permettez-moi de vous demander ce que vous cherchiez, Christ, ou de la sainteté en vous-même et un meilleur état d'âme.

— De la sainteté et un meilleur état d'âme.

— Rien d'étonnant alors que vous n'avez pas vu Christ. Or, c'est ici ce que Dieu appelle «se soumettre à la justice de Dieu», trouver une justice qui n'est ni de nous, ni en nous-mêmes, mais trouver Christ devant Dieu, notre volonté orgueilleuse se soumettant, par la grâce, à être sauvée par ce qui n'est ni de nous, ni en nous-mêmes. C'est Christ au lieu du moi, Christ au lieu de notre position dans la chair. Si vous aviez trouvé la paix de la manière dont vous la cherchiez, de qui auriez-vous été satisfait ?

— De moi-même.

— Précisément. Et qu'est-ce que cela aurait été ? Rien de réel, assurément, si ce n'est exclure Christ sauf comme un aide — exclure Christ comme justice et comme paix. — Et comme une âme droite, vraiment enseignée de Dieu, ne peut être satisfaite d'elle-même, elle reste pendant des années peut-être (bien que se confiant dans l'amour, si elle marche avec Dieu) sans paix jusqu'à ce qu'elle se soumette à la justice de Dieu. — Remarquez maintenant un autre point : car l'âme en paix avec Dieu peut désormais contempler Christ pour apprendre. Non seulement Christ a porté nos péchés, est mort au péché, et a terminé toute l'histoire du vieil homme dans la mort pour ceux qui croient, ceux-ci ayant été crucifiés avec lui ; mais Christ a glorifié Dieu dans cette oeuvre (Jean 12:28 ; 17:4, 5), et il a ainsi obtenu une place pour l'homme dans la gloire de Dieu ; et une place d'acceptation présente positive, selon la nature et la faveur de Dieu qu'il a glorifié : c'est là notre place devant Dieu. Non seulement le vieil homme et ses péchés sont ôtés de devant Dieu, mais nous sommes en Christ devant Dieu ; et de cela nous avons la conscience par le Saint Esprit qui nous a été donné (Jean 14:20). Nous sommes, acceptés dans le Bien-aimé ; la faveur de Dieu repose sur nous comme sur lui. Ainsi aussi, il demeure en nous ; et ceci conduit à la vraie sainteté pratique. Nous sommes sanctifiés, mis à part pour Dieu par son sang ; mais nous le sommes en possédant sa vie en lui-même comme notre vie ; et le Saint Esprit et ces choses, ou lui-même, si vous voulez, deviennent la mesure de notre marche et de notre relation avec Dieu. Nous ne sommes pas à nous-mêmes, mais nous sommes achetés à prix, et rien d'incompatible avec le sang de Christ et la valeur et la puissance de ce sang dans nos coeurs ne sied à un chrétien. L'Ancien Testament déjà nous le

montre dans des figures d'une grande beauté. Quand un lépreux avait été rendu net, non seulement un sacrifice était offert, mais le sang était mis sur le lobe de son oreille, sur son pouce et sur son gros orteil (Lév. 14:14). Chaque pensée, chaque acte, tout ce qui dans notre marche ne peut supporter l'épreuve de ce sang, est exclu des pensées et de la marche du chrétien. Combien celui-ci est content d'être affranchi de ce monde et du corps du péché, pratiquement, et d'avoir ce sang précieux pour motif, mesure et garantie de cet affranchissement ; combien il est heureux de ce que tout ce qui attriste le Saint Esprit de Dieu, par lequel nous sommes scellés quand il a été ainsi fait aspersion de son sang sur nous ne convienne pas à un chrétien, puisque cet Esprit habite en lui. Et ce sang précieux et l'amour que Christ montra en le versant, deviennent le motif, et le Saint Esprit la puissance de dévouement et d'amour pour ceux qui marchent comme Christ a marché. Si nous sommes en Christ, Christ est en nous ; et nous le savons par le Consolateur qui a été donné (Jean 14) ; et nous sommes l'épître de Christ dans ce monde : la vie de Jésus doit être manifestée dans notre corps mortel (2 Cor. 3:2, 3 ; 4:10).

— Votre mesure est bien élevée !

— C'est simplement celle que donne l'Écriture : «Celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché» (1 Jean 2:6). Dieu lui-même est placé devant nous comme le modèle que nous avons à suivre, Christ étant l'expression de ce qui est divin, dans un homme. «Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous, comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur» (Éph. 5:1, 2). Et il n'y a pas de limite ici : «Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous ; et nous, nous devons laisser nos vies pour les frères» (1 Jean 3:16). — «Maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur ; marchez comme des enfants de lumière» (Éph. 5:8). Mais vous remarquerez qu'il n'y a rien de légal ici, rien par quoi nous cherchions à nous mettre en règle avec Dieu. Beaucoup de gens pensent que la pleine grâce et l'assurance nous laissent libres d'agir comme bon nous semble ; que, si nous sommes complètement sauvés, les motifs même pour agir font défaut et qu'il n'y a plus besoin d'oeuvres quelconques. C'est là un principe affreux. N'avons-nous donc pas d'autre motif pour agir que celui «d'obtenir le salut», n'avons-nous rien qu'un joug légal et des obligations légales ? Une fois sauvés, tout motif d'action aurait disparu ! Les anges n'ont-ils point de motifs d'action ? Nous ne ferions pas pareille méprise dans les affaires humaines. Que penseriez-vous du sens de quelqu'un qui vous dirait que les enfants d'un homme n'ont pas de devoirs envers lui par la raison qu'ils sont certainement et toujours ses enfants ? — N'est-il pas vrai, au contraire, qu'ils ont certainement et toujours des devoirs envers lui, parce qu'ils sont certainement et toujours ses enfants, et que, s'ils ne l'étaient pas, les devoirs cesseraient ?

— Assurément ! mais je n'y avais jamais pensé. Vous ne voulez pas dire pourtant que nous ne soyons sous aucune obligation avant d'être les enfants de Dieu.

— Non, mais nous n'étions pas sous cette obligation-là ; vous ne pouvez pas être sous l'obligation de vivre comme un chrétien jusqu'à ce que vous soyez devenu chrétien. Nous étions sous l'obligation de vivre comme des hommes devraient vivre, comme des hommes dans la chair devant Dieu : c'est de cela que la loi était la parfaite mesure. Mais, sur ce terrain, nous étions entièrement perdus, comme nous l'avons vu. — Maintenant nous sommes complètement sauvés, nous qui, par la grâce, croyons ; et nous sommes tous enfants de Dieu par la foi dans le Christ Jésus (comp. Gal. 3:26) : nos devoirs sont les devoirs des enfants de Dieu. Les devoirs et les affections légitimes découlent toujours des relations dans lesquelles nous nous trouvons, et la conscience de la relation est le principe et le caractère du devoir, — quoique notre oubli de la relation ne change pas l'obligation. L'Écriture parle toujours ainsi : «Soyez... imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants». «Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde» (Col. 3:12). Les affections et les devoirs légitimes découlent de la position que nous occupons déjà, et ne sont jamais le moyen d'y arriver. Nous jouissons de la position quand nous y marchons ; ou plutôt nous jouissons de la lumière et de la faveur de Dieu, de la communion avec lui dans la position qui est devenue notre partage. — Mais, notez-le bien, les manques de fidélité n'amènent pas à douter de la relation ; mais, parce que nous sommes dans la relation, ils nous amènent à nous juger nous-mêmes pour le manque d'accord qu'il y a entre notre marche et cette relation. L'intercession de Christ trouve ici sa place, ainsi que d'autres vérités dont, malgré toute leur importance, je ne puis m'occuper dans ce moment. Remarquez seulement, que l'intercession n'est pas le moyen d'obtenir la justice pour nous, mais qu'elle est fondée sur la justice et sur ce que Christ a fait la propitiation pour nos péchés. Nous n'allons pas non plus à Christ pour qu'il intercède pour nous, mais il intercède parce que nous avons péché. Christ avait prié pour Pierre avant même que Pierre ait commis le péché, et il avait demandé précisément ce dont Pierre avait besoin ; il n'a pas demandé que Pierre ne soit pas criblé, car Pierre en avait besoin ; mais il a prié pour que sa foi ne défaille pas quand il serait criblé. Oh ! si nous savions nous confier en lui ! Voyez comment, du milieu de ses ennemis, il regarde Pierre au moment convenable pour briser son cœur — Combien tout est simple quand nous nous en tenons à l'Écriture, et comme elle change toutes les pensées que nous avons de Dieu ! On se trouve dans un état tout à fait nouveau !

— En effet, et ceci nous amène à deux autres points sur lesquels je voudrais attirer votre attention. Nous avons considéré l'oeuvre de Christ comme satisfaisant, bien plus, comme glorifiant Dieu, parce que nous avons à apprendre comment on trouve la justice. Mais il nous faut nous rappeler que c'est l'amour souverain de Dieu qui a donné Christ, et le même amour dans lequel il s'est offert lui-même pour nous. Ce n'est pas pour nous que règne la justice : la justice régnera ci-après, quand le jugement s'unira à la justice (Ps. 94:15), quand Dieu viendra pour juger la terre. Mais pour nous la grâce règne, la souveraine bonté, Dieu lui-même, par la justice, — une justice divine, nous l'avons vu, qui nous donne une place dans la gloire, dans la présence de Dieu, selon l'acceptation de Christ, et semblables à lui. C'est la grâce souveraine qui donne à un pécheur cette position glorieuse avec le Fils de Dieu, le rendant conforme à son image (Rom. 8:29). Toutefois, c'est la justice ; car le sang et l'oeuvre de Christ ont droit à une telle place, et la réclamation, comme nous le voyons aux chapitres 12 et 17 de l'évangile de Jean. Et maintenant, «nous nous glorifions en Dieu par notre Seigneur Jésus Christ» (Rom. 5:11). Nous le connaissons comme étant amour, et cet amour comme la somme de toute notre joie et de tout notre bonheur, toutefois en justice en Christ : car nous sommes faits justice de Dieu en lui. Nous connaissons Dieu en amour, et nous sommes réconciliés avec lui. C'est une position bienheureuse, une position de saintes affections et de paisible repos. Nous avons communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ.

— Qu'est-ce que la communion ?

— C'est, je pense, avoir des pensées, et des joies et des sentiments communs.

— Oui ; — et «avec le Père et avec son Fils Jésus Christ ! » (1 Jean 1:1-4).

— C'est merveilleux ! J'ai peine à le réaliser.

— Nous avons à chercher que «Christ habite dans nos cœurs par la foi, et à être enracinés et fondés dans l'amour, afin que nous soyons capables de comprendre...» (Éph. 3:14 et suivants). Toutefois si le Saint Esprit, qui habite en nous, est la source de nos pensées, de nos joies et de nos sentiments, ces pensées et ces joies ne peuvent pas, quoique nous soyons de pauvres et faibles créatures, être en désaccord avec celles du Père et du Fils. Le cœur du chrétien ne trouve-t-il pas ses délices en Christ, dans ses paroles, dans son obéissance, dans sa sainteté, dans son sacrifice de lui-même à la volonté du Père ? Le Père aussi ne trouve-t-il pas là ses délices ? Nous, sans doute, nous le faisons pauvrement et faiblement, Lui parfaitement ; mais l'objet est le même et pour nous et pour le Père : Christ est choisi de Dieu, et précieux ; et à ceux qui croient, il est précieux (1 Pierre 2). Je me bornerai à ce passage

comme exemple. Ce dont nous parlons ici est une affaire de notre vie de tous les jours, et à laquelle vous avez à veiller constamment ; mais vous devez comprendre que ce qui vient du Saint Esprit doit rendre conforme à la pensée du Père et du Fils.

— C'est évident, mais tout cela est si nouveau pour moi. Je me trouve introduit dans un monde si différent de celui dans lequel je vivais autrefois ! Si ce que vous dites est vrai, où en sommes-nous tous ?

— Je vous laisse méditer ces choses et sonder les Écritures pour apprendre si, en effet, il en est ainsi. La parole divine vous dira si, en reconnaissant pleinement le fait que nous passons par des exercices d'âme quand nous venons à elle, elle regarde jamais le chrétien autrement que comme étant pardonné et accepté dans le Bien-aimé, et en ayant conscience, comme quelqu'un qui n'a pas reçu de nouveau un esprit de servitude pour être dans la crainte, mais l'esprit d'adoption, par lequel nous crions : «Abba, Père !» (Romains 8:15).

— Mais, si telle est ma part, il y a un passage de l'Écriture que je ne comprends pas. Nous sommes exhortés à «nous examiner nous-mêmes, pour savoir si nous sommes dans la foi», et ce que vous dites, met, me semble-t-il, cette exhortation de côté.

— L'Écriture ne renferme aucune exhortation pareille, bien que plus d'une âme sincère s'examine ainsi candidement, et que nous passions tous par ce travail.

— L'exhortation est là pourtant, dans l'Écriture.

— Examinons. Les paroles que vous citez sont tirées de la 2<sup>e</sup> épître aux Corinthiens, chapitre 13:3-5. Mais le commencement du passage est ainsi conçu : «Puisque vous cherchez une preuve que Christ parle en moi, etc». Puis vient une parenthèse et ensuite : «Examinez-vous vous-mêmes, et voyez si vous êtes dans la foi». Paul réprimande les Corinthiens. Ils avaient mis en question que Christ parlait par lui et qu'il était réellement apôtre, comme vous pouvez le voir tout le long de ces deux épîtres. Il leur dit donc, comme argument final : Examinez-vous plutôt vous-mêmes : comment êtes-vous devenus chrétiens ? — car il avait été lui-même l'instrument de leur conversion. — Puis, il ajoute : «Ne reconnaissez-vous pas à l'égard de vous-mêmes que Jésus Christ est en vous ? à moins que vous ne soyez des réprouvés». Comment Jésus Christ est-il venu en vous ? Paul en appelle à la certitude qu'avaient les Corinthiens, pour prouver son apostolat à leur confusion ; et le passage n'est, en aucune manière, une exhortation à s'examiner pour savoir si on a la foi. C'est très bien d'examiner si notre marche est à la hauteur de notre foi ; mais c'est là une chose bien différente. Un enfant de Dieu fait bien de s'examiner et de juger sa conduite à ce point de vue, comme enfant ; mais ce serait une triste occupation pour lui de s'examiner pour savoir s'il est un enfant de Dieu. La conscience, et la conscience invariable d'une relation, est une chose différente d'une marche conséquente avec cette relation. Il ne faut pas confondre les deux choses. La perte de la conscience de la relation (perte, toutefois, qui n'a pas lieu, quand on a, une fois, réellement possédé cette conscience, sauf dans des cas de discipline de la part de Dieu, pour des péchés) détruit les motifs du devoir et la possibilité d'avoir des affections en rapport avec la relation. Lisez le passage.

— Je vois bien ce que vous dites. Il n'y a rien qui puisse compléter ce passage : «Puisque vous cherchez une preuve que Christ parle en moi ... » ; si on n'y rattache pas ce que nous lisons plus loin : «Examinez-vous, etc». Dans tous les cas, la force du raisonnement de l'apôtre est claire ; et il en appelle à la certitude des Corinthiens : «Ne reconnaissez-vous pas ? ... » Ces paroles n'auraient pas de sens, si les Corinthiens avaient dû, par devoir, s'examiner pour savoir si Jésus Christ était réellement en eux. Mais, comment lisons-nous donc l'Écriture ?

— Ou plutôt, où en étions-nous venus sans elle ? Vous ne lisez ni ne cherchez comme vous devriez. Faites-le, et la vérité sera claire pour vous ; seulement, il n'est pas nécessaire de le dire, nous avons besoin de la grâce de Dieu et de regarder à lui, afin que nous recevions comme des enfants nouveau-nés le «pur lait intellectuel» (de la Parole) (1 Pierre 2:2).

Il y a encore un point que je voudrais signaler brièvement, pour mettre de la clarté dans nos pensées sur le sujet qui nous occupe. En recevant Christ, nous recevons la vie. «C'est ici le témoignage» dit Jean, «que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils : Celui qui a le Fils a la vie» (1 Jean 5:11, 12). Entre cette vie et la chair, il n'y a pas une pensée commune. Si nous ne réalisons pas la rédemption, le fait que nous sommes vivifiés (ne nous délivrant pas de la loi et du sentiment de notre propre responsabilité) nous rend misérables par la découverte du péché en nous, comme nous voyons au chapitre 7 de l'épître aux Romains. Si nous connaissons la rédemption, et que nous avons été scellés par l'Esprit, «la chair» cependant «convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair ; et ces choses sont opposées l'une à l'autre». Mais si nous sommes conduits par l'Esprit, nous ne sommes pas sous la loi (Gal. 5). Or, vous avez essayé de tirer des conclusions encourageantes du fait que vous trouvez des signes de vie en vous-même, n'ayant de la bonté de Dieu qu'une idée générale, qui accompagne toujours la vraie conversion, idée fortifiée par la connaissance que Christ mourut. Mais tout ce raisonnement sur vous-même n'était en aucune manière la foi en la rédemption. Il vous laissait toujours, bien qu'avec une meilleure espérance, en vue du jugement ; ou, au moins, quand vous regardiez à la croix, vous voyiez qu'il y avait en elle ce qui répondait à vos besoins comme pécheur, vous regardiez cependant toujours encore à vous-même avec l'espoir d'une amélioration quelconque, vous ne pouviez pas dire que vous possédiez ce dont vous avez besoin dans la croix, bien plus, que vous étiez le fruit de la croix, quant à votre état devant Dieu ; et quand vous regardiez au jugement, votre état ne vous profitait de rien devant le jugement. La vie n'est pas la rédemption. L'une et l'autre sont la part du croyant ; mais ce sont deux choses différentes. Vous cherchiez des preuves de la vie en vous, concluant que, si vous les trouviez, vous pourriez passer par le jugement ; puis, peut-être d'une manière vague, vous introduisiez Christ comme un supplément.

— Je crois que vous avez à peu près décrit mon état.

— Or, quand une âme vit près de Dieu en simplicité de cœur, le sentiment de la bonté qui est en Dieu prédomine chez elle, et le parfum de la piété se fait sentir sur ses pas. Mais quand on ne vit pas près de Dieu, on est inquiet et agité ; la conscience accusatrice prédomine, et l'on est malheureux et l'on tremble. Mais ni dans l'un, ni dans l'autre cas, la rédemption n'est réellement connue : on ne sait pas que Christ a pris notre place en jugement, et qu'il nous a donné sa place dans la gloire ; seulement nous avons à attendre l'adoption elle-même, la rédemption du corps (Rom. 8:23). L'Écriture unit ces deux vérités dans la résurrection de Christ. La résurrection de Christ est la puissance de la vie et le sceau de l'acceptation de son oeuvre, son triomphe sur toutes les conséquences de notre péché et son entrée dans un nouvel état. Il en est de même de nous en lui. Nous étions morts dans le péché, exposés au jugement, et assujettis à la mort ; Christ descend du ciel, accomplissant en mourant l'oeuvre de la purification de nos péchés, et nous sommes morts avec lui ; et alors, lui et nous avec lui, nous sommes ressuscités en conséquence de l'oeuvre accomplie et de l'acceptation de cette oeuvre par Dieu. «Il vous a vivifiés ensemble avec lui, nous ayant pardonné toutes nos fautes» (Col. 2:13). C'est une vie dont la pleine et divine puissance est manifestée dans la résurrection ; ce n'est pas seulement la vie éternelle communiquée, mais la délivrance de l'état dans lequel nous étions, et notre entrée dans un autre état, non extérieurement, cela va sans dire, pour le présent, mais réellement, par la possession de cette vie. La rédemption, c'est une délivrance, au moyen d'une rançon, de l'état dans lequel je me trouvais, et mon introduction dans un autre état, et dans un état de liberté. C'est pourquoi nous parlons de la rédemption du corps, que nous n'avons pas encore maintenant (Rom. 8:23). La vie par elle-même ne nous introduit pas là ; par elle, nous sentons le fardeau du vieil état dans lequel nous nous trouvons ; mais quand nous apprenons que nous sommes rachetés aussi, nous savons que nous avons été tirés, au prix de la mort de Christ, du vieil état adamique dans lequel nous étions, et introduits en Christ. Ainsi,

nous avons « toute assurance au jour du jugement » parce que, « comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde » (1 Jean 4:17).

— Je ne sais pas suivre entièrement le courant des pensées de l'Écriture que vous exprimez. Il faut que j'apprenne ces choses ; mais je vois la différence qu'il y a entre la rédemption et la vie ; bien que nous ayons l'une et l'autre en Christ maintenant. Il est mort et il est ressuscité. Je suppose bien que j'avais la vie auparavant, mais j'ai maintenant, en quelque mesure, compris la rédemption aussi.

— Oui, vous étiez racheté, cela va sans dire ; Dieu avait certainement opéré en vous en grâce, comme vous pensiez ; mais, comme je l'ai déjà dit, vous regardiez à cette oeuvre de la grâce en vous, devant un Dieu de jugement, entrevoyant quelques faibles lueurs de l'amour divin ; mais vous n'aviez pas foi en une rédemption accomplie. Le raisonnement de l'apôtre au chapitre 5:19, de l'épître aux Romains s'applique exactement à votre cas : « Par l'obéissance d'un seul, plusieurs seront constitués justes ». — « Alors », dit la chair, « je peux vivre dans le péché ». Mais comment l'Écriture répond-elle ? À Dieu ne plaise ! vous ne devez pas vivre dans le péché ! Ce serait vous replacer sous les exigences de la loi, et détruire ainsi de nouveau ce que nous venons de lire de l'obéissance de Christ. Non, vous ne devez point pécher : « Nous qui sommes morts au péché, comment vivrons-nous encore dans le péché ? » (Rom. 6:2). Vous avez été baptisé pour la mort de Christ ; et vous êtes chrétien, en ayant part à sa mort. Comment, si vous êtes mort avec lui au péché, pouvez-vous y vivre ? Nous sommes maintenant libres pour nous donner à Dieu, comme des gens qui sont ressuscités d'entre les morts.

— Vous avez raison ; je comprends. Les vieux fondements demeurent, mais ceci fait une chose nouvelle de tout le sujet qui nous occupe. On n'entend malheureusement pas exposer le christianisme de cette manière. J'ai à le réaliser ainsi, bien que tout soit déjà différent pour moi quant au fondement de ma paix ; ou plutôt, j'ai pour ma paix un fondement maintenant, et je n'en avais point auparavant. Mais je vois ce que vous dites dans l'Écriture, et il faut que je l'étudie.

— Les chrétiens vrais et sincères sont en général, hélas ! comme des gens de dehors, espérant que tout ira bien quand ils entreront, au lieu d'être dedans et de manifester au monde ce qu'il y a là, étant comme l'épître de Christ.

— Mais vous voudriez faire de nous tous des chrétiens entièrement et absolument chrétiens, morts, comme vous dites, au monde et à toutes choses.

— Assurément. L'« homme incertain dans ses pensées » est inconstant dans toutes ses voies (Jacq. 1:8). L'oeil « simple » fait que tout le corps est éclairé. Nous ne sommes pas à nous-mêmes. Le nouvel homme ne peut avoir son objet ici-bas ; il y a son service. Christ aussi avait son service ici-bas ; en rien, il n'y avait son objet. Nous sommes crucifiés au monde, et le monde nous est crucifié ; et ainsi nous avons crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises (Gal. 6:14 ; 5:24). Seulement, souvenez-vous que la chair convoite contre l'Esprit (Gal. 5:17), et qu'il faut de la vigilance : Travaillant, quant à la traversée du désert, « à votre propre salut avec crainte et tremblement », non parce que votre position est incertaine, mais parce que Dieu « opère en vous et le vouloir et le faire » (Phil. 2:12) ; et c'est une chose bien sérieuse que de maintenir la cause de Dieu quand la chair est en nous, et que Satan dispose du monde pour nous entraver et nous tromper. Mais ne vous découragez pas, car Dieu opère en vous : Celui qui est en nous est plus grand que celui qui est dans le monde. Vous ne pouvez être dans les difficultés du désert, à moins que vous n'ayez été rachetés de l'Égypte. « Ma grâce te suffit », dit Christ. « Ma puissance s'accomplit dans l'infirmité » (2 Cor. 12:9). « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » (Rom. 8:31). Le secret de tout cela, c'est l'humilité de coeur et le sentiment de la dépendance, quand nous regardons avec confiance à Christ, qui « nous a sauvés et nous a appelés d'un saint appel ». Vous ne pouvez trop vous défier de vous-même, ni trop vous confier en Dieu. Par la rédemption vous êtes amené à Dieu, et vous êtes dans la position de son peuple, et plus que cela maintenant, dans la position de ses enfants et de son Église, comme tels, établi pour faire briller là sa gloire. La vraie connaissance de la rédemption place une âme, en parfaite paix, dans une vraie et constante dépendance du Rédempteur. Mais si vous n'avez pas la connaissance de la rédemption, vous ne pouvez avoir ce qui vient après ; vous ne pouvez pas non plus marcher avec Dieu, si vous n'êtes pas réconcilié avec lui.

— Vous dites vrai. Ne pensez pas que je veuille faire des difficultés. Mais il y a encore une question que je voudrais vous soumettre, car je désire être au clair sur tous ces points. On nous a appris à nous reposer sur les promesses de Dieu, et à nous confier en elles pour notre salut ; c'est là le langage que nous entendons constamment, et je ne vois pas bien, si vos vues sont justes, comment les allier avec cette confiance aux promesses pour le salut, qui est assurément un devoir pour nous.

— La réponse est bien simple, et je suis bien aise que vous ayez soulevé la question. Ce sont justement ces points-là que nous avons à examiner. Se confier aux promesses de Dieu est évidemment juste, je n'ai pas besoin de le dire ; et il y a de bien précieuses promesses. Mais, dites-moi, avons-nous une promesse que Christ doit venir et mourir, et ressusciter ?

— Non, il est venu et il est mort, et il est ressuscité, et il est à la droite de Dieu (Rom. 8:34).

— Tout cela donc ne peut être une promesse, puisque c'est un fait accompli. Pour Abraham, c'était une promesse, et il fit bien d'y croire comme à une promesse. Pour nous, c'est un fait accompli, et nous devons le croire comme tel. Ainsi parle l'Écriture : Abraham crut que ce que Dieu avait promis, il était puissant aussi pour l'accomplir. Mais nous, nous croyons que ce qui, par sa vertu, nous sauve, il l'a accompli. Ce serait pour nous de l'incrédulité de traiter maintenant comme une promesse ce qui est devenu un fait accompli, et ainsi, il est écrit : « Or ce n'est pas pour lui seul qu'il a été écrit que cela lui a été compté, mais aussi pour nous, à qui il sera compté, à nous qui croyons en Celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus notre Seigneur » (voyez Rom. 4:20-25, qui traite précisément de ce sujet). Quant au secours dont nous avons besoin pour avancer vers le but de notre course, les promesses encourageantes ne nous manquent pas : « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point » (Héb. 13:5). « Dieu... ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de ce que vous pouvez supporter » (1 Cor. 10:13). « Personne ne les ravira de ma main » (Jean 10:28). « Qui aussi vous affermira jusqu'à la fin pour être irréprochables dans la journée de notre Seigneur Jésus Christ » (1 Cor. 1:8), et tant d'autres passages des plus encourageants, et des plus précieux pour nous dans les difficultés que nous rencontrons sur notre chemin. Mais l'oeuvre à laquelle j'ai à croire, comme me justifiant et me réconciliant avec Dieu, n'est pas une promesse, et ne peut pas être considérée comme telle. C'est un fait accompli, une oeuvre déjà acceptée de Dieu.

— Je comprends. En vérité, rien ne peut être plus simple et plus clair, du moment que nous y sommes rendus attentifs. Ce qui justifie devant Dieu, je le vois maintenant, ce n'est pas une promesse du tout, mais un fait accompli. Je n'avais jamais pris garde à ce passage du chapitre 4 de l'épître aux Romains. Il est très clair. Mais nous lisons l'Écriture avec une singulière négligence. Assurément, la vérité de ce que vous dites est évidente pour qui a les yeux ouverts.

— Permettez-moi, puisque nous avons touché ce sujet, d'attirer votre attention sur un autre point encore, se rapportant à la manière dont l'oeuvre et le témoignage de la grâce sont généralement présentés. Vous remarquerez que, dans ce passage du chapitre 4 de l'épître aux Romains, il est dit, non pas : « Qui croyons en Christ », quelque vrai que cela soit, mais : « Qui croyons en Celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus notre Seigneur ». Nous lisons aussi, 1 Pierre 1:21 : « Qui, par lui, croyez en Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts et lui a donné la gloire ». Et le Seigneur lui-même, quand il parle de sa venue dans le monde, dit : « Celui qui entend ma parole, et qui croit Celui qui m'a envoyé » (Jean 5:24). Nous ne connaissons Dieu réellement qu'en le connaissant par Christ. Si nous le connaissons ainsi, nous le connaissons comme Dieu notre Sauveur ; comme Celui qui n'a pas épargné son Fils pour nous ; comme Celui qui, quand Christ était mort, parce qu'il avait pris nos péchés, l'a ressuscité d'entre les morts. En un mot, je ne crois pas

seulement en Christ, mais en Celui qui a donné Christ et reconnu son oeuvre ; qui a donné la gloire à l'homme en lui ; je crois en un Dieu qui est venu pour sauver, non en un Dieu qui attend pour me juger. Je crois en lui par Christ. Quand les enfants d'Israël eurent passé la mer Rouge, ils crurent en un Dieu qui les avait délivrés et les avait amenés à lui-même ; et moi aussi je fais ainsi. Je ne connais point d'autre Dieu que celui-là. Si je crois en lui par Christ, j'attends l'accomplissement d'une promesse, l'accomplissement de la promesse de la rédemption de mon corps, pour que les complets résultats de son oeuvre se réalisent. — Ainsi le christianisme nous donne des affections présentes, dans la paix, dans une relation connue, et dans la puissance fortifiante de l'espérance : les deux choses qui donnent le bonheur et l'énergie à l'homme quant à sa position ; car l'amour est le mobile de tout : l'amour, parce qu'il nous aime le premier ; la joie que nous trouvons en lui ; l'amour pour les autres comme participants de Sa nature ; Christ habitant dans nos coeurs, en sorte que l'amour nous étroit.

-Vous faites du chrétien une personne extraordinaire dans le monde ; mais nous sommes bien faibles pour occuper une telle position

-Je ne pourrais jamais faire du chrétien dans mes paroles ce que Dieu l'a fait dans sa Parole. Quant à notre faiblesse, plus nous la sentons, mieux cela vaut : la puissance de Christ s'accomplit dans ma faiblesse (2 Cor. 12:9, 10 ; Phil. 4:13)

### **CONNAÎTRE la VOLONTÉ du PÈRE pour la FAIRE Extrait d'une lettre de J. N. Darby**

Si un enfant négligeait habituellement son père, et ne se mettait pas en peine de connaître sa pensée, ni sa volonté, il est facile de prévoir que, quand une circonstance difficile se présenterait, cet enfant ne serait pas dans le cas de comprendre ce qui peut faire plaisir à son père. — Il y a de certaines choses que Dieu laisse dans les généralités, afin que l'état d'âme de l'individu soit éprouvé. Si, au lieu du cas que j'ai supposé d'un enfant, il s'agissait de la femme envers son mari, il est probable que, si elle a les sentiments et l'esprit d'une épouse, elle n'hésitera pas un instant sur la question de savoir ce qui pourrait être agréable à celui-ci, et cela, quand même il n'aurait exprimé là-dessus aucune volonté. Or vous ne pouvez échapper à cette épreuve, et Dieu ne permettra pas non plus que ses enfants y échappent. — «Si... ton oeil est simple, ton corps tout entier sera plein de lumière» (Matt. 6:22 ; comp. Col. 1:9). Quant à un moyen commode et confortable de connaître la volonté de Dieu, comme on aurait une recette toute faite, il n'existe pas ; du moins pour la connaître sans égard à l'état de notre propre âme. — Encore une chose : souvent nous avons trop d'importance à nos propres yeux, et nous nous trompons en supposant qu'il y a une volonté de Dieu quelconque dans tel ou tel cas.

Dieu n'a peut-être rien à nous dire là-dessus ; le mal est tout dans l'agitation que nous nous donnons nous-mêmes. La volonté de Dieu est peut-être que nous prenions tranquillement une place insignifiante. — Et encore, quelquefois nous cherchons la volonté de Dieu, désirant savoir comment agir, dans des circonstances où ne pas nous y trouver du tout est sa seule volonté ; et où, si la conscience était réellement en activité, son premier effet serait de nous les faire quitter. C'est notre propre volonté qui nous place là, et nous voudrions jouir, néanmoins, de la consolation d'être dirigés de Dieu dans une voie que nous avons nous-mêmes choisie. C'est là un cas très ordinaire. Soyez assuré que, si nous sommes assez près de Dieu, nous n'aurons pas de peine à connaître sa volonté. — Dans une vie longue et active, il peut arriver que Dieu, dans son amour, ne nous révèle pas toujours immédiatement sa volonté, afin de nous faire sentir notre dépendance à agir selon sa propre volonté ; cependant, «si... ton oeil est simple, ton corps tout entier sera plein de lumière», d'où il est certain que, si tout le corps n'est pas rempli de lumière, l'oeil n'est pas net. — Vous direz : C'est là une pauvre consolation. — Je réponds : C'est une riche consolation pour ceux dont le seul désir est d'avoir l'oeil simple, et de marcher avec Dieu ; — non pas d'éviter, pour ainsi dire, cette peine en apprenant sa volonté d'une manière objective, mais dont le désir est de marcher avec Dieu. «Si quelqu'un marche de jour, il ne bronche pas, car il voit la lumière de ce monde ; mais si quelqu'un marche de nuit, il bronche car la lumière n'est pas en lui». C'est toujours le même principe. — «Celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie». Vous ne pouvez pas vous soustraire à cette loi morale du christianisme. «C'est pourquoi depuis le jour où nous en avons ouï parler, nous ne cessons pas de prier et de demander pour vous que vous soyez remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne oeuvre, et croissant par la connaissance de Dieu». — La liaison de ces choses entre elles est d'une immense importance pour l'âme : Il faut connaître le Seigneur intimement pour pouvoir marcher d'une manière digne de lui ; et c'est ainsi que nous croissons dans la connaissance de la volonté de Dieu. «Et je demande ceci dans mes prières, que votre amour abonde... de plus en plus en connaissance et toute intelligence, pour que vous discerniez les choses excellentes, afin que vous soyez purs et que vous ne bronchiez pas jusqu'au jour de Christ». — Finalement il est écrit : «celui qui est spirituel discerne toutes choses ; mais lui n'est discerné par personne». — C'est donc la volonté de Dieu, et une volonté précieuse, que nous ne sachions discerner sa volonté que selon notre propre état spirituel ; et en général, quand nous pensons que nous jugeons des circonstances, c'est Dieu qui nous juge, qui juge notre état ; notre affaire est de nous tenir près de lui. Dieu ne serait pas bon envers nous, s'il nous permettait de découvrir sa volonté sans cela. — Ce serait commode, comme d'avoir un directeur des consciences, et nous serions ainsi quittes de la découverte et du châtiement de notre état moral. Ainsi, si vous cherchez comment vous pouvez découvrir la volonté de Dieu sans cela, vous cherchez mal, et c'est ce que nous voyons tous les jours.

Un chrétien est dans le doute, dans la perplexité. — Un autre, plus spirituel, voit clair comme le jour ; il s'étonne de l'incertitude de l'autre ; il ne voit point de difficulté, et finit par comprendre qu'elle gît uniquement dans l'état d'âme du premier. «Celui en qui ces choses ne se trouvent pas est aveugle, et ne voit pas loin». Quant aux circonstances, je crois qu'une personne peut être conduite par elles. — L'Écriture a décidé de cela. C'est aussi ce qu'elle appelle «être refréné avec un mors et une bride». — «Je t'instruirai, et je t'enseignerai le chemin où tu dois marcher ; je te conseillerai, ayant mon oeil sur toi». — Voilà la promesse et le privilège de celui qui a la foi. — Assez près de Dieu, pour comprendre par un seul regard de sa part. Dieu, qui est fidèle, a fait la promesse de le diriger ainsi. Il nous avertit de ne pas être comme le cheval et le mulet, qui n'ont pas l'intelligence de la volonté, des pensées, des désirs de leur maître. Il faut les mener avec un mors et une bride. Sans doute, même cela vaut mieux que de broncher, de tomber et de se heurter contre celui qui nous mène ; mais c'est un triste état — et c'est là être dirigé par les circonstances. Sans doute encore, il est miséricordieux de la part de Dieu de le faire, mais c'est bien triste de notre part. — Ici, il faut cependant distinguer entre juger ce qu'on a à faire dans de certaines circonstances, et être dirigé par elles. — Celui qui se laisse diriger par elles, agit toujours aveuglément, quant à la connaissance de la volonté de Dieu. — Il n'y a absolument rien là de moral. — C'est une force extérieure qui le contraint. Mais il est très possible que je n'aie aucun jugement d'avance sur ce que je ferai ; je ne sais quelles circonstances peuvent survenir et, par conséquent, je ne puis prendre aucun parti. Mais dès l'instant où les circonstances sont là, je juge avec une conviction entière et divine quel est le chemin de la volonté de Dieu, et de l'intention et de la puissance de l'Esprit. Cela exige de la spiritualité, et qu'on demeure dans la communion avec Dieu ; ceci n'est pas être dirigé par les circonstances, mais c'est être dirigé de Dieu dans les circonstances, étant assez près de Dieu pour pouvoir juger immédiatement ce que l'on doit faire, aussitôt que les circonstances sont là. Quant aux impressions, Dieu peut les suggérer, et il est certain qu'il suggère, en effet, une chose à l'esprit ; mais, dans ce cas, la convenance de cette chose et son caractère moral seront évidents comme le soleil en plein midi. Dans la prière, Dieu peut éloigner de notre coeur certaines influences charnelles qui, étant détruites, permettent à certaines autres influences spirituelles de prendre toute leur place dans l'âme ; ou il nous fait sentir l'importance de quelque devoir, entièrement obscurcie peut-être par la préoccupation causée par quelque objet désiré. — Cela peut avoir lieu, même entre deux individus.

Une personne peut ne pas avoir assez de discernement spirituel pour découvrir ce qui est bon, mais dès qu'une autre le lui fait voir, elle comprend que c'est la vérité. Tous ne sont pas ingénieurs, mais un simple charretier connaît un bon chemin une fois qu'il est fait. Ainsi les impressions qui viennent de Dieu ne restent pas toujours de simples impressions. Mais elles sont ordinairement claires, quand c'est Dieu qui les produit. Je ne doute pas, cependant, qu'il ne les fasse souvent sur nos esprits, lorsque nous marchons avec lui, et que nous écoutons sa voix.

Quand vous parlez des obstacles suscités par Satan, il n'est pas dit que Dieu lui-même n'ait pas permis ces obstacles à l'accomplissement de quelque bon désir, obstacles causés par une accumulation de mal dans les circonstances qui nous entourent.

Votre troisième question suppose qu'une personne agit sans avoir la connaissance de la volonté de Dieu, cas qui ne devrait pas exister du tout. La seule règle qu'on puisse donner, c'est de ne jamais agir, lorsque nous ignorons quelle est la volonté du Seigneur. La volonté de Dieu doit être le motif comme la règle de notre conduite ; et jusqu'à ce que sa volonté soit en activité, le vrai mobile manque pour la nôtre.

Si vous agissez dans l'ignorance à cet égard, vous êtes à la merci des circonstances, Dieu faisant tout tourner, cependant, au bien de ses enfants ; car c'est toujours là le cas supposé par votre question. Mais pourquoi agir quand nous ignorons quelle est la volonté de Dieu ? La nécessité d'agir est-elle toujours si extrêmement pressante ? Si je fais quelque chose avec la pleine certitude que je fais la volonté de Dieu, alors il est clair qu'un obstacle n'est plus qu'une épreuve de ma foi, et ne devrait pas m'arrêter.

Il nous arrête peut-être à cause de notre manque de foi, parce que, si nous ne marchons pas assez près de Dieu dans le sentiment de notre néant, nous manquerons toujours de foi pour accomplir ce que nous avons assez de foi pour discerner.

Quand nous faisons notre propre volonté, ou que nous sommes négligents dans notre marche, Dieu, dans sa miséricorde, peut nous avertir par un obstacle qui nous arrête si nous y faisons attention ; tandis que «l'insensé suit son chemin, et il est puni». Dieu peut permettre, où il y a beaucoup d'activité et de travail, que Satan suscite des obstacles, afin que nous soyons tenus sous la dépendance du Seigneur, mais Dieu ne permet jamais à Satan d'agir autrement que sur la chair. Si nous laissons la porte ouverte, si nous nous éloignons de Dieu, Satan nous fait du mal ; mais autrement ses efforts ne sont qu'une épreuve pour la foi, afin de nous avertir d'un danger ou d'un piège, — ou de quelque chose qui aurait la tendance de nous élever à nos propres yeux. C'est un instrument pour nous corriger. C'est-à-dire que Dieu permet à Satan d'affliger l'esprit et de faire souffrir la chair extérieurement, afin que l'homme intérieur soit gardé du mal. S'il s'agit d'autre chose que de cela, alors ce sont probablement nos maux et nos si qui nous arrêtent, ou bien les effets de notre négligence qui a ouvert une porte à Satan, pour nous troubler par des doutes et des difficultés apparentes entre Dieu et nous, parce que nous ne voyons plus clair. — Car celui qui est né de Dieu se conserve lui-même, et le Méchant ne le touche point. En un mot, la question est toute morale. S'il s'élève quelque question particulière, qu'au premier abord nous soyons incapables de résoudre, nous trouverons que souvent cette question ne serait pas là du tout, si notre position n'était pas fautive, si nous avions été précédemment dans un bon état d'âme, si une vraie spiritualité nous avait gardés, garantis. Alors tout ce que nous avons à faire, c'est de nous humilier de toute l'affaire.

Examinons maintenant si l'Écriture ne nous offre pas quelque principe propre à nous diriger. — Ici, il est évident que la spiritualité est la chose essentielle, qu'elle est tout.

La règle qu'on vous donne de faire ce que Jésus aurait fait dans telle ou telle circonstance est excellente, où et quand elle peut s'appliquer. Mais sommes-nous souvent dans les circonstances où le Seigneur se serait trouvé ? Ensuite il est souvent utile de me demander d'où me vient tel désir ou telle pensée de faire ceci ou cela. J'ai trouvé que cela seul décide de plus de la moitié des cas embarrassants où les chrétiens peuvent se rencontrer.

Les deux tiers de ceux qui restent sont le résultat de notre précipitation et de nos péchés antérieurs. — Si une pensée vient de Dieu et non de la chair, alors nous n'avons qu'à nous adresser à Dieu quant à la manière et aux moyens de l'exécuter, et nous serons bientôt dirigés. Il y a des cas où l'on a besoin d'être dirigé, non pas toujours sans des motifs : comme, je suppose, quand j'hésite au sujet d'une visite à faire ou de tel autre cas. — Une vie d'une charité plus ardente, ou la charité en exercice d'une manière plus intelligente, ou mise en activité en s'approchant de Dieu rendra clairs les motifs de la charité, d'un côté ou de l'autre, — et souvent nous verrons peut-être que notre côté dans cette affaire n'était qu'égoïsme.

Vous direz : Mais s'il n'est question ni de charité ni d'obéissance ? Alors je réponds que vous devez me montrer une raison pour agir. Car s'il ne s'agit que de votre propre volonté, vous ne pouvez faire plier la sagesse de Dieu à votre volonté. — Voilà aussi la source d'une autre nombreuse classe de difficultés que Dieu ne résoudra jamais.

Dans ces cas, il enseignera, par sa grâce, l'obéissance et il nous fera voir combien nous avons perdu de temps dans notre activité propre. Finalement, «il fera marcher les débonnaires dans la droiture, et il enseignera sa voie aux humbles».

Je vous ai communiqué à ce sujet tout ce que mon esprit peut vous fournir dans ce moment. — Au reste, rappelez-vous seulement que la sagesse de Dieu nous conduit dans la voie de la volonté de Dieu : si notre propre volonté est en activité, Dieu ne peut se plier à cela. — C'est là la chose essentielle à découvrir. — C'est le secret de la vie de Christ. — Je ne connais pas d'autre principe dont Dieu puisse se servir, quoiqu'il pardonne et fasse tout tourner à notre bien.

Mais vous me questionnez encore quant à sa direction. Il dirige le nouvel homme qui n'a d'autre volonté que Christ. Il mortifie et fait mourir le vieil homme, et de cette manière il nous purifie pour nous faire porter du fruit.

«Voici, je viens... pour faire, ô Dieu, ta volonté». — J'ai pris plaisir à la faire.

C'est la place d'un portier d'attendre à la porte, — mais en faisant cela il fait la volonté de son maître.

Soyez assuré que Dieu fait plus en nous que nous pour lui ; et ce que nous faisons n'est pour lui qu'autant que c'est lui-même qui le produit en nous.

J'ajoute à l'égard d'un principe déjà exprimé, que nous sommes sanctifiés pour l'obéissance de Jésus Christ. Or il était venu pour faire la volonté de son Père, sans laquelle il ne faisait rien. Ainsi, dans la tentation au désert, Satan cherchait à le faire agir selon Sa volonté propre, en des choses où il n'y avait pas même une apparence de mal. Le Père venait de Le reconnaître pour son Fils. Satan le tente en disant : «Si tu es Fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains» ; mais Jésus, comme serviteur, ne fait rien, parce qu'il n'y avait à cet égard aucune volonté de son Père. «L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu». Comme il n'y avait pas de parole de Dieu pour le cas actuel, Jésus ne fit rien. Satan ne pouvait rien faire non plus. Quoique toujours actif pour faire le bien, il ne bougea pas lorsque Marie et Marthe lui firent dire : «Celui que tu aimes est malade». Son Père ne l'y avait pas envoyé. Lorsqu'il y va plus tard, la sagesse de Dieu est ainsi manifestée, en ce qu'un témoignage à la divine puissance de Jésus, comme Fils de Dieu, fut rendu par la résurrection de Lazare. Pour nous-mêmes, lorsque la volonté de Dieu n'est pas connue, notre sagesse consiste souvent à nous abstenir jusqu'à ce qu'elle soit manifestée. Dieu veut que, zélés pour les bonnes œuvres, nous fassions toujours le bien, mais on ne peut devancer le moment, et l'oeuvre de Dieu est faite parfaitement quand c'est lui qui la fait.

**DE LA DOCTRINE DES WESLEYENS À L'ÉGARD DE LA PERFECTION par J.-N. DARBY**

**Table des matières**

1 - INTRODUCTION

2 - DE LA DOCTRINE DES WESLEYENS À L'ÉGARD DE LA PERFECTION

1<sup>o</sup> édition en 1840

Note de l'éditeur de 1875 : À part quelques corrections et retranchements indiqués par l'auteur, ce traité n'a guère été modifié et on n'a pas supprimé certaines allusions qui ont perdu leur actualité.

**1 - INTRODUCTION**

L'objet principal de ce traité est d'établir le sens véritable de certains textes, qui, comme l'expérience le prouve, ont été pour des âmes sincères l'occasion de beaucoup de difficultés. C'est dans ce but que l'on a préféré la forme du dialogue. En effet, des conversations dont celle-ci est le résumé, ont été l'occasion de ce travail. Cette forme offrait plus de facilité pour présenter les objections de la contrepartie, et les textes qu'elle met en avant. On a donné une réponse à tout ce qu'elle a tiré d'important de la Parole: On espère n'avoir rien omis à cet égard. Il nous a semblé que la meilleure réponse à l'ensemble de l'ouvrage qui a fourni quelques-uns des arguments auxquels il était nécessaire de répondre, est le caractère et le ton de cet ouvrage même. Il nous a donc paru essentiel de nous en tenir seulement à avertir les âmes simples de la manière dont la Parole de Dieu y a été citée. C'est, en effet, à ce but que nous nous sommes arrêtés.

Il est une remarque importante que l'on peut ajouter ici et qui a été omise dans le corps du traité. Les sources où M. Wesley a puisé cette doctrine, ne sont nullement la Bible ; il le confesse sincèrement lui-même. Il a cru trouver que la Bible appuyait ses idées, mais ce n'est pas là qu'il les a prises. Les auteurs qui l'ont introduit dans ce chemin furent l'évêque Taylor, Law et Thomas a-Kempis. Ce n'est que quatre ans après l'étude du premier de ces écrivains, et quand il était déjà pleinement imbu de ses doctrines, qu'il a pris la Bible comme l'unique étendard de la vérité.

Les chrétiens français connaissent peu les écrits de Taylor et de Law. Thomas a-Kempis est assez connu par son Imitation de Jésus Christ. C'est un catholique qui, selon ses lumières, est pieux, mais dans les pages duquel la croix de Christ paraît à peine une seule fois comme expiation et comme moyen de salut. On doit croire que c'était un homme qui cherchait à aimer Dieu, mais qui connaissait aussi peu que possible et l'amour de Dieu et la vérité de la Bonne Nouvelle.

Law et Taylor, quoique protestants de nom, lui étaient encore inférieurs ; ils étaient moins humbles que lui, et si cela se peut, encore plus ignorants de l'Évangile. Tous les deux étaient mystiques. Taylor était en même temps l'un des hommes les plus superstitieux, et ni l'un ni l'autre n'avaient la moindre idée de la grâce. Personne ne les accuse de manquer de sincérité, mais aucun des chrétiens qui les a lus ne doute de leur entière ignorance de l'Évangile. Voilà les trois sources où M. Wesley avoue qu'il a tout premièrement puisé la doctrine qu'il a introduite dans l'Église. Leur influence se fait évidemment sentir dans ses idées sur la perfection. Nous verrons plus tard dans l'exposition qu'il en fait, qu'il n'y a pas même une allusion à l'amour de Dieu pour nous.

Le zèle dont Dieu remplit plusieurs âmes, lors de l'apparition de M. Wesley, fut terni par ces vues qui découlaient de sources bien éloignées de la Parole de Dieu. Mais un grand nombre de ceux qui prirent part au réveil, et qui travaillèrent avec autant et même avec plus de bénédiction, ne les reçurent jamais.

**2 - DE LA DOCTRINE DES WESLEYENS À L'ÉGARD DE LA PERFECTION**

A. Bonjour mon frère ! Je suis bien aise de vous voir: je l'ai même désiré, car on m'a dit que vous aviez adopté ces nouvelles opinions ; et j'aimerais savoir de votre propre bouche où vous en êtes ; pour ce qui me concerne, en me tenant à la Parole de Dieu, je ne peux pas les recevoir.

N. Pourquoi dites-vous: nouvelles opinions. C'est la vérité de Dieu ; Dieu ne commande-t-il pas d'être saint comme il est saint, parfait comme notre Père qui est dans les cieux est parfait ? Voudriez-vous donc qu'on prêchât le péché, et que l'on dît aux chrétiens: qu'ils doivent pécher jusqu'à la fin de leur vie et se faire ainsi un sauveur de la mort ? Quant à moi, grâce à Dieu, je ne puis admettre de telles choses ; je dois être affranchi du péché ; et si je ne le suis pas encore, comme Dieu me l'a promis, il accomplira sa promesse. Il l'a commandé, et il ne commande rien qui ne puisse s'accomplir. La Parole de Dieu est remplie d'exhortations à la perfection. Et voyez les fruits de cette doctrine: quelle sainteté ! quel zèle ! quel amour ! et cela par un corps de douze cent mille chrétiens: admirable témoignage rendu à la grâce de Dieu !

A. Doucement, cher ami ! Vous avez avancé tant de choses à la fois, qu'il faut un peu de temps pour vous répondre. Quant aux fruits dont vous parlez, je ne suis pas de votre avis. Je n'aime pas qu'on se vante de la sorte. Je reconnais ensuite volontiers qu'il y a de chères âmes parmi les Wesleyens: puis l'Église actuelle de Christ, en général, est dans un si pauvre état, elle a si peu d'affranchissement et de joie, il y a, selon moi, parmi les chrétiens, des défauts si évidents dans la manière de présenter l'Évangile, que je ne suis pas étonné que bien des âmes soient entraînées par une doctrine qui prétend offrir quelque chose de meilleur. En parlant avec plus de liberté, par exemple, de l'amour de Dieu pour les pécheurs, en présentant plus positivement Christ comme moyen d'affranchissement, elle peut, à quelques égards, remplir des lacunes qui existent dans les prédications actuelles.

N. Mais comment une doctrine peut-elle faire du bien quand son ensemble est faux ?

A. Voici comment. On dit que «l'on ne doit pas chercher la sanctification par des efforts humains, mais qu'en recevant Christ pour notre sanctification, le germe du péché est extirpé, que l'on est parfaitement saint et sans péché ni mauvaise convoitise». Il est vrai que ce n'est pas par des efforts humains que l'on parviendra jamais à la sanctification: mais en regardant à Christ, on trouvera une source abondante de vie et de sainteté. Et je conviens qu'une âme qui est sous la Loi, et qui gémit sous le poids de ses misères, ne trouvera pas l'affranchissement, en faisant des efforts pour sa délivrance. Mais tout ceci n'empêche pas que l'ensemble de la doctrine ne soit faux. Car il est faux, qu'en recevant Christ pour notre sanctification, nous puissions parvenir, ici-bas, à la perfection et à extirper entièrement le péché de notre nature. C'est une erreur qui se lie à une foule d'autres qui détruisent les vérités et les consolations de l'Évangile les plus précieuses, et qui nuit extrêmement à la sanctification elle-même.

N. Mais comment peut-elle nuire à la sanctification ?

A. Avant de répondre, permettez-moi de vous exposer brièvement mon jugement sur l'histoire du Wesleyanisme: L'état de ruine de l'Église, il y a un siècle, fut l'occasion d'un mouvement remarquable. Des hommes vraiment dévoués furent poussés à prêcher, et à appeler les âmes à la repentance. Mais au lieu de suivre la Parole, plusieurs se sont formés un système de doctrines et de discipline: doctrines qui, en admettant le salut par Jésus, en ont mis de côté presque toutes les vérités les plus précieuses: discipline admirable sous le point de vue humain, comme celle des Jésuites, pour l'agrandissement de leur société (car, en effet, c'est une société et non pas une église), mais, pour les âmes, nuisible au plus haut degré. Je suis pleinement convaincu, que des chrétiens non membres de leur société mais qui les ont connus à fond, ne vous rendront pas le témoignage que les Wesleyens se rendent à eux-mêmes.



Passons maintenant à la doctrine de la Parole de Dieu. Je vous observerai, avant tout, que le reproche que vous avez appris à faire aux prédicateurs de l'Évangile, ne me paraît point être le fruit de l'Esprit de Dieu, comme de dire, par exemple, qu'ils prêchent le péché. Croyez-vous donc que tous ceux qui n'ont pas reçu les doctrines wesleyennes aiment ou prêchent le péché ?

N. Pas précisément ; mais vous dites qu'un chrétien péchera jusqu'à la fin, et que c'est la mort qui nous sauvera du péché.

A. Mon cher ami ! Ce n'est pas ce que je dis, mais bien que la racine du péché subsistera en nous jusqu'à ce que nous ayons délogé de ce corps ou jusqu'à ce que nous soyons transmués, parce que nous attendons l'adoption, c'est-à-dire, la rédemption du corps (Rom. 8:23), laquelle n'est pas encore arrivée. Mais je ne dis pas que l'on doive marcher selon ce mauvais principe: tout au contraire, on doit marcher «selon l'Esprit» quoique «la chair» subsiste encore.

N. Je ne comprends pas ce que vous voulez dire par la chair. Il est dit (1 Thess. 5:23): «Que le Dieu de paix vous sanctifie entièrement ; et que votre esprit et votre âme, et votre corps tout entiers, soient conservés sans reproche en la venue de notre Seigneur Jésus Christ. Celui qui vous appelle est fidèle, qui aussi le fera». Or, qu'y a-t-il de plus dans l'homme que le corps, l'âme et l'esprit ? Et si l'on doit toujours marcher selon l'esprit (Gal. 5:16), nous tombons alors dans une dispute de mots.

A. Nullement, car dès que vous avez affirmé que l'on peut être parfait et qu'en vous il n'y a plus de péché, une foule de choses, que la Parole de Dieu appelle péché, cessent de l'être entièrement pour vous: le contraste, entre votre état et ce que Jésus Christ est, devient moins sensible dans votre âme ; vous atténuez le péché ; la vraie sanctification souffre proportionnellement, et la distinction entre le péché et les péchés est entièrement anéantie. C'est parce que votre doctrine atténue l'idée du péché, parce qu'elle détruit la règle, et parce qu'elle baisse la mesure de la sanctification, que je m'y oppose de toutes mes forces. Ce n'est pas ici une différence sur un point de connaissance seulement ou de spéculation, mais sur cette question: Qu'est-ce que le péché ? Question évidemment fondamentale, et de la plus haute importance dans la pratique.

Quand vous dites: le corps, l'âme, l'esprit, voilà l'homme tout entier: Je réponds: Hélas ! non. Avant sa chute, il y avait, en Adam, le corps, l'âme et l'esprit: et après sa chute, il y avait de plus une volonté rebelle contre Dieu, il y avait le péché, que la Parole de Dieu appelle la chair (Matt. 26:41, etc.). Il y avait quelque chose qui «convoite contre l'Esprit» (Gal. 5:17), et qui «ne se soumet pas à la loi de Dieu» (Rom. 8:7). Et voilà cette vérité, que ceux qui prêchent la perfection ont soin de cacher soigneusement ; vérité qui se lie à toute la doctrine du nouvel homme. Or cette manière de parler: Je ne sais ce que c'est que la chair: parole qui est dans la bouche de tous ceux qui ont reçu cette doctrine, est déjà une triste preuve de l'effet qu'elle produit. Car il est certain qu'il y a peu d'expressions plus usitées dans la Parole de Dieu que celle de la chair, ou un sujet qui y soit plus souvent et plus soigneusement traité: car c'est le principe qui lutte contre l'Esprit de Christ, dans l'homme où l'Esprit de Christ habite, et qui ne peut pas être soumis à la Loi, si nous sommes sous la Loi.

N. Oui, aussi longtemps que la chair existe, elle ne peut pas être soumise à la loi de Dieu. Mais nous sommes sous la loi d'amour ; et Christ et Bélial ne peuvent pas habiter ensemble dans le même temple de notre corps.

A. Je n'aime pas que l'on cite inexactly la Parole de Dieu, comme vous le faites, pour donner ainsi l'apparence de son autorité à une idée qui n'est pas la sienne. Il est clair que Christ et Bélial subsistent ensemble ; ils étaient ensemble dans le monde, dont Bélial lui-même était le Prince, quand Jésus vivait sur la terre. Mais la Parole dit (2 Cor. 6:15): qu'il n'y a point de communion entre Christ et Bélial ; ce qui est une toute autre chose. Notre corps n'est pas le temple de Bélial ; notre corps est le temple du Saint Esprit seul, quoique la racine du péché soit toujours en nous. Et c'est là la différence essentielle entre nous et Jésus Christ selon la chair. Il était né du Saint Esprit, même quant à sa chair, et nous, nous sommes enfantés dans l'iniquité (Ps. 51:5).

Vous l'avouerez-vous ? Il me semble qu'il y a dans vos citations inexacts quelque chose de profondément triste, car vous jetez ainsi de la poudre aux yeux de ceux qui ne sont pas bien instruits dans les Saintes Écritures. Quand vous dites que nous sommes sous la loi d'amour, c'est bien ; du moins l'expression ne me déplaît pas ; mais comme je connais ce qu'elle signifie dans votre doctrine, je vous avoue qu'elle exprime une idée qui me navre. Nous avons une mesure beaucoup plus haute de la sanctification par le déchirement du voile (Héb. 6:19 ; 10:20). Rendus participants de «la nature divine», nous jugeons comme péché tout ce qui n'était pas en Christ ici-bas et que Christ ressuscité ne peut pas sanctionner. Je vois en même temps la parfaite sanctification de nos personnes par le sang de l'Agneau. Au lieu de cela, on fait de l'Évangile un moyen de diminuer notre responsabilité ; on nous enseigne à traiter à la légère des choses qui seraient des péchés condamnés sous la Loi. La lumière de la sainteté de Dieu doit nous faire juger tout ce qui n'est pas selon cette lumière ; au lieu de cela, on nous dit que, par cette loi d'amour, ces choses ne nous sont pas imputées comme des péchés, que ce ne sont pas précisément des péchés. L'Évangile devient, par ce moyen, non pas un salut accompli par la grâce, mais seulement une loi moins rigoureuse. On atténue le péché, comme je vous l'ai déjà dit, et cela jusqu'à un degré presque inconcevable.

Et lorsque vous dites: «Aussi longtemps que la chair existe», où trouvez-vous, dans la Parole, que la chair a cessé d'exister ? J'y vois (Gal. 5:17), que la chair désire le contraire de l'Esprit et l'Esprit le contraire de la chair, et que ces choses sont opposées l'une à l'autre. J'y trouve bien (2 Cor. 12:7): que Paul avait besoin d'une écharde dans la chair, d'un messenger de Satan pour le souffleter, de peur qu'il ne s'enorgueillît à cause de l'excellence de ses révélations. Il paraît donc évident que placer un homme au troisième ciel ne changeait nullement la nature et la tendance de la chair dans son opposition et dans son ingratitude envers Dieu. Pierre en fait aussi l'humiliante expérience (Gal. 2:11), car quoique rempli du Saint Esprit, il cesse de manger avec les Gentils et n'agit point avec droiture. Au lieu de traiter ces choses comme si elles n'étaient pas des péchés, Paul s'y opposa fortement et il reprit Pierre, en face, et en présence de tous (Gal. 2:14).

N. J'admets que dans quelques chrétiens, il y a un combat avec la chair, que tout ce qu'ils peuvent faire c'est de dominer le péché ; mais il y en a, qui ayant reçu Christ pour leur sanctification, sont morts au péché et n'ont plus de combats. Ils ont crucifié le vieil homme avec ses affections et avec ses convoitises. Plusieurs passages le disent expressément ; et quand vous citez les Galates, vous devez vous souvenir qu'ils étaient «déchus de la grâce», et l'on ne doit pas s'autoriser d'un tel état pour prouver ce que peut être un chrétien qui a pleinement reçu Christ. Dans la même épître (6:14), Paul en parlant de lui-même, dit qu'il avait crucifié le vieil homme (2:20), que ce n'était pas lui qui vivait mais Christ qui vivait en lui ; et il dit: faites votre compte que vous êtes morts ; et comme l'apôtre Jean l'affirme, ils ne peuvent pécher, parce qu'ils sont nés de Dieu (1 Jean 3: 9).

A. Vous admettez donc, en pleine contradiction avec ce que vous avez dit tout à l'heure, que ce que vous appelez Bélial, et l'Esprit de Christ subsistent ensemble dans la même personne. Car s'il y a des combats dans les chrétiens et si la chair peut désirer le contraire de l'Esprit, il est évident que votre principe est entièrement faux.

Si vous dites, que ce n'est pas le combat contre l'Esprit, mais celui d'un homme dont la conscience est seulement réveillée, je vous réponds avec la Parole: la chair désire le contraire de l'Esprit, et non pas seulement le contraire de la conscience. Il y a plus: encore que ce principe soit appliqué aux Galates, il est ajouté de la manière la plus générale: que ces choses sont opposées l'une à l'autre. Et quand il dit: de sorte que vous ne faites point les choses que vous voudriez (\*), c'est seulement une conséquence qu'il en tire pour les Galates. Or l'Apôtre n'ajoute pas: mais vous pouvez sortir de cet état, mais il introduit ici un tout autre principe: «Si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes pas sous la Loi» (5:18).

(\*) Je cite la traduction ordinaire, qui est fautive. L'original n'établit pas l'impossibilité de marcher selon de saints désirs. Il dit, non pas «de sorte» mais «afin que vous ne pratiquiez pas». Au reste cela ne change rien ici à la question.

Il est si peu vrai que l'Apôtre, qui sans nul doute était éminemment fidèle, parle seulement de lui-même ou de son état de sanctification, en disant: «Je suis crucifié avec Christ» (2:20), qu'il affirme que tous les chrétiens sont crucifiés avec Lui. Dans cette même épître (5:24), il affirme que «ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises». Il n'est donc ici nullement question d'un degré de sanctification, ou de la réception de Christ par quelques âmes pour leur sanctification, mais de ce qui est vrai de tous les chrétiens. Cette vérité est clairement enseignée dans le chapitre 6 des Romains, versets 1 à 11, où Paul dit: que nous tous, — remarquez cette expression, — «que nous tous qui avons été baptisés pour le Christ Jésus... nous avons été ensevelis avec Lui par le baptême pour la mort...», que notre vieil homme a été crucifié avec Lui, afin que le corps du péché soit annulé... car celui qui est mort est justifié du péché». Mais l'Apôtre en tire cette conséquence claire et simple, non pas, vous n'avez donc plus en vous de mauvaises convoitises ; non pas, vous êtes absolument morts à tout mouvement de péché ; mais: «Que le péché ne RÉGNE donc point dans votre corps mortel pour que vous obéissiez aux convoitises de celui-ci». Conclusion triste, misérable et incompréhensible pour ceux qui prétendent que le péché n'existe plus dans un homme qui est crucifié avec Christ: conclusion que nous recevons de tout notre coeur, par la grâce, mais conclusion tout autre que celle que vous en tirez. Elle est même incompatible avec votre interprétation sur ce passage. Si le péché n'est plus en nous, c'est une pauvre conséquence que de dire: qu'il ne doit pas régner: et dire qu'il ne doit pas régner, est incompatible avec l'idée qu'il n'existe pas. La conclusion que tire le Saint Esprit, et que nous venons de vous faire observer, est constamment celle de la Parole de Dieu dans des passages semblables. Paul dit aux Colossiens (3:3): «Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu», puis il en conclut ceci au verset 5 «mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre». Et pour savoir comment le chrétien est mort, il n'y a qu'à lire les versets 11, 12 et 20 du chapitre 2 de la même épître. Être mort, est donc réellement vrai de tous les chrétiens, selon la pensée de Dieu.

Il y a une négligence très coupable à citer de tels passages, en faveur d'un état de perfection de quelques chrétiens. Il en faut dire autant, de ce que vous avancez de la première épître de Jean (3:9). Quand j'examine ce passage, au lieu de trouver que l'Apôtre y parle de chrétiens qui ont reçu Christ, pour leur sanctification, d'une manière particulière et qui les rend parfaits, je trouve, comme dans les passages que nous avons examinés, qu'il s'agit ici de tous les chrétiens, car comme marque distinctive entre eux et les enfants du Diable, il met en avant le caractère de la nature qu'ils ont reçue de Christ, et par conséquent celui de leur vie et de leur conduite, etc (v. 9). La citation d'un tel passage démontre, encore une fois, une bien grande négligence, pour ne pas dire plus.

N. Pensez-vous donc que nous devons toujours continuer de pécher ? N'est-il pas dit de beaucoup de fidèles, même avant la venue de Jésus Christ, qu'ils étaient parfaits. Il est si peu vrai que c'est par la mort que nous sommes sauvés, qu'Énoch et Élie ont été enlevés sans passer par la mort. Job était parfait, Noé était parfait. Il était ordonné à Abraham et aux Juifs d'être parfaits. Paul dit aux Philippiciens (3:15): «Nous tous donc qui sommes parfaits». Il y a plus de cent passages qui affirment la même vérité. Le Seigneur lui-même a dit: «afin qu'ils soient perfectionnés [ou consommés] en un» (Jean 17:23) ; et Paul dit aux Éphésiens (5:27), en parlant de l'Église: «Afin que Lui se présentât l'assemblée à lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais afin qu'elle fût sainte et irréprochable». En vérité, il y a un si grand nombre de passages qui parlent de la perfection, que je ne comprends pas comment vous pouvez la nier, ou attribuer à la mort, ce que la Parole de Dieu applique si clairement à notre état, pendant que nous sommes dans cette vie: car il est dit à Abraham: «Marche devant ma face et sois parfait» (Genèse 17:1). Et il est clair que l'écharde qui fut mise dans la chair de Paul et dont vous avez parlé, n'était pas un péché, car Dieu n'eût pas pu l'éprouver de la sorte.

A. Je me hâte de vous répondre, que je suis pleinement de votre avis quant à l'écharde de Paul ; ce n'était nullement un péché, mais quelque châtement, quelque chose d'extérieurement pénible, que Dieu lui envoya, pour arrêter l'action du péché et pour l'empêcher de nuire aux travaux de l'Apôtre. Toute la conséquence que je tire de ce passage de Paul, c'est que d'être élevé jusqu'au troisième ciel, ne change pas la chair ; que la chair, toujours la même, peut s'enorgueillir, même de cette profonde connaissance de Dieu ; que le remède n'est pas dans un changement de nature, mais dans quelque moyen de mâter et de dompter cette nature toujours mauvaise. Le passage de Paul est un témoignage très clair à cet égard.

Quand vous me demandez, si nous devons continuer de pécher: je dis, non, certainement non. La ruse de Satan que je voudrais vous faire découvrir, et par laquelle il se joue de la simplicité des âmes, votre demande la manifeste avec évidence.

Les fauteurs de cette doctrine font tout ce qu'ils peuvent pour confondre le péché et les péchés ; c'est-à-dire, qu'ils confondent ce que nous commettons en suivant notre mauvaise nature, avec cette nature elle-même, pour nier ensuite entièrement l'existence du péché dans l'homme qui a revêtu Christ. Je ne dis point que nous devons pécher, car nous devons marcher selon l'Esprit et non selon la chair (Rom. 8). Mais je dis d'un autre côté que le péché est dans notre nature. Le précepte de ne pas marcher selon la chair démontre que la chair est une chose mauvaise en elle-même: toutefois la chair n'est ni une tentation, ni Satan, mais quelque chose dans l'homme qui n'est pas, du tout, un péché commis ; mais quelque chose qui, dans notre nature dégradée et corrompue, ne peut pas, selon ce qui est écrit: se soumettre à la loi de Dieu (Rom. 8:7). Or, nous ne devons jamais vivre selon ce principe, et Dieu est fidèle qui ne permettra pas que nous soyons tentés au-delà de nos forces (1 Cor. 10:13). Et c'est là, la différence qui existe entre Christ et nous, quant à son humanité. Il était né de Dieu, selon la chair, et nous, nous ne le sommes pas.

Quant à Énoch et à Élie, s'ils ne moururent point, c'est parce qu'ils furent transmués, ce qui revient au même, car la chair et le sang ne peuvent pas hériter le royaume de Dieu (1 Cor. 15:50)

La mort, comme fait extérieur, ne nous sauve pas ; toutefois il est également vrai que nous qui avons les prémices de l'Esprit, nous ne sommes pas encore rendus participants de la plénitude du salut, car nous attendons «l'adoption, c'est-à-dire la rédemption de notre corps» (Rom. 8:23). Nous n'en avons point encore pris possession. Cependant il y a déjà une immense différence entre ma condition dans ce corps et celle où j'en serai dépouillé après cette vie, comme il en existe une entre ce dernier état et celui où la rédemption de ce corps sera accomplie en la résurrection. Après la mort je suis dépouillé, mais je ne suis pas encore revêtu. Absent du corps, je suis déjà présent avec le Seigneur (2 Cor. 5:8). Quoiqu'alors je ne sois pas parfait dans la gloire, je suis cependant affranchi de ce corps, qui n'a point encore part à la résurrection, dont je jouis déjà dans mon âme par le Saint Esprit. Ce corps qui me faisait gémir sur la terre (mais non pas, il est vrai, sans consolation), et qui faisait soupirer tous ceux qui avaient les prémices de l'Esprit, a cessé d'être pour tous un sujet de gémissement. Ce qui nous tenait attachés, de fait et non de coeur, à la création qui est encore assujettie à la servitude de la corruption, ne nous retient plus, le lien n'existe plus. Si le terme de notre espérance n'est pas d'être dépouillés, nous déposons du moins, par la mort, un fardeau, un vêtement souillé, afin que nous puissions déjà jouir de la présence du Seigneur, sans aucun empêchement ; et afin que l'air pur et que la douce chaleur de sa présence puisse pénétrer notre âme dégagée alors de tout obstacle.

La mort n'est donc pas mon sauveur. En mourant je suis déjà sauvé par la mort et par la résurrection de Jésus Christ. Je suis déjà ressuscité avec lui ; c'est un fait déjà accompli dans mon âme, qui par le Saint Esprit en éprouve la bienheureuse influence et qui triomphe déjà en une espérance qui ne confond point. Le dépouillement de ce corps n'ajoute rien à mes droits en la présence de Dieu, car j'y suis, par la foi, ce que Jésus y est. Je suis seulement dépouillé d'un corps qui n'avait point de part à la rédemption, pour être introduit auprès de Jésus, devant la face de mon Père céleste ; en attendant ce qui reste, c'est-à-dire qu'il me revête d'un corps glorieux fait à la ressemblance de Jésus Christ glorifié.

J'ai encore à vous reprocher la même négligence dans votre manière de citer les passages: à cette occasion, je vous ferai observer sérieusement que quand on les cite en les détournant de leur but et de leur vrai sens, non seulement on est soi-même trompé, mais il est évident que l'on n'est pas conduit par l'esprit de Dieu. Toute confiance est ruinée ; et pour peu que cela se répète souvent et dans un but qui n'est pas la vérité, je vous avoue que j'en acquiesce la conviction que celui qui le fait est l'instrument, sans doute à son insu, mais l'instrument de l'Ennemi. Ah ! nous mettons trop de côté l'action soit de l'Esprit de Dieu soit de l'Adversaire. Je ne m'arrête point à l'homme, mais, je le répète, quand je vois la Parole de Dieu citée d'une manière évidemment fautive, et toujours dans un même but, je ne saurais y reconnaître aucune autre oeuvre que celle du Tentateur. Vous rappellerai-je la citation de vos passages sur l'état de mort au péché, où vous dites que se trouve le chrétien parfait ? Eh bien, plus je les lis, moins je trouve qu'ils s'appliquent à votre doctrine ; plus je vois que, sans en excepter un seul, ils sont dits de tous les chrétiens, auxquels pour conséquence le Saint Esprit adresse des exhortations analogues «Mortifiez vos membres qui sont sur la terre». «Que le péché ne règne pas dans vos corps mortels»: et il en est de même du chapitre 8 des Romains, versets 10 à 12, que vous n'avez pas cité.

J'ai encore à vous répéter la même plainte, à l'occasion de deux passages que vous venez d'avancer. «Il se présentera l'Église, dites-vous, sans tache, ni ride, ni rien de semblable». Mais cette présentation aura lieu dans la gloire, lorsque tous les enfants de Dieu seront glorifiés. Ce passage est donc contre vous, il ne renferme pas votre doctrine: car c'est là-haut, par la résurrection, qu'ils seront sans tache, ni ride, ni rien de semblable, et non point ici-bas. Il en est de même lorsque vous dites: qu'ils soient perfectionnés [ou consommés] en un (Jean 17:23). Vous omettez ce qui précède et qui détermine le sens de ce passage: «La gloire que tu m'as donnée, moi je la leur ai donnée, afin qu'ils soient un, comme nous nous sommes un» (v. 22).

Quant aux exemples que vous avez donnés en faveur de votre doctrine, je ne prendrai que celui de Job, parce que nous avons son histoire en détail. Le principe que vous avancez me semble y être discuté fort longuement. «Job n'avait pas son égal sur la terre». Si donc nous trouvons, dans le cas d'un tel homme, que votre idée qu'il fut sans péché est entièrement fautive, tous les exemples que vous citez tombent en même temps. La question qui est posée dans le livre de Job est celle-ci: Un homme rempli de grâce, un homme parfait, est-il totalement exempt de péché, en sorte qu'il puisse se présenter devant Dieu, comme n'ayant plus le péché ? Ou, au contraire, est-il vrai que le péché soit encore en lui ? et si par grâce, il a marché d'une manière digne de sa vocation, ne doit-il pas alors reconnaître et approfondir de plus en plus son état devant Dieu ? Au lieu de se complaire dans la grâce qui lui a été donnée, ne doit-il pas se juger lui-même, en oubliant les choses qui sont derrière lui, c'est-à-dire tous ses progrès spirituels, pour ne s'en tenir jamais qu'à Dieu seul, en fixant ses regards en avant, dans une humilité qui dans la plénitude de confiance en Dieu, se juge cependant toujours ? Je ne dis pas qu'il doive seulement veiller, mais se juger toujours ; c'est-à-dire que, devant Dieu, il doit toujours avoir la conscience de la nature qui existe en lui, encore qu'elle n'agisse pas, ce qui pour la reconnaître n'est point nécessaire. Or Job était un homme rempli de grâce: Il raconte son expérience. On y voit évidemment qu'il avait le sentiment, non de la grâce de Dieu, ou de celle qui est en Dieu, mais de la grâce qui était produite en lui. Il contemplait la manne qui avait été mise entre ses mains ; il la gardait pour le lendemain ; dès lors elle se corrompait, et elle engendrait des vers. Dieu, avant Job, avait vu tout cela, et il lui envoya graduellement des épreuves, jusqu'à ce qu'elles fissent ressortir le péché ; et que de son coeur, où il était, elles le missent dans sa conscience. S'étant retourné sur son propre coeur, la chair s'empara des effets de la grâce, et le pauvre Job se complit en lui-même. Sa conscience et son coeur en devinrent moins impressionnés par la pleine bonté et par la parfaite sainteté de Dieu. Car il s'occupa de sa bonté à lui, et celle de Dieu dut s'effacer en proportion. Il s'occupa de sa propre sainteté, et celle de Dieu eut d'autant moins de prise sur sa conscience. Mais Dieu qui l'aimait lui envoya assez d'épreuves pour lui manifester ce qui était dans son coeur, et pour le ramener à la contemplation de la bonté et à la perfection de Dieu seul. Voyez au chapitre 29 combien Job avait le sentiment de sa propre sainteté et de la grâce qui habitait en lui ! «Quand l'oreille m'entendait, elle m'appelait bienheureux ; quand l'oeil me voyait, il rendait témoignage ; la bénédiction de celui qui périsait venait sur moi, et je faisais chanter de joie le coeur de la veuve. Je me vêtais de la justice ; et elle me revêtait ; ma droiture m'était comme un manteau, et comme un turban, etc.».

En effet, Job était un homme rempli de grâce: mais, hélas ! il le sentait, et son coeur avait besoin d'apprendre à mieux connaître ce qu'il était devant Dieu. Les épreuves arrivent ; Job demeure exemplaire dans son adversité, comme dans sa prospérité. La racine du péché n'est pas encore atteinte. Il devient alors plus illustre par sa patience que par sa bonté elle-même, car l'Écriture lui rend ce témoignage: «Vous avez entendu parler de la patience de Job» (Jacques 5:11). Dieu permet enfin que ses amis viennent lui apporter des consolations. Ah ! que de misères nous pouvons supporter dans la solitude, mais qui réveillent notre orgueil, sitôt que nos amis en deviennent les témoins. Les compassions de l'homme suscitent souvent notre impatience. Et Job, si distingué par sa patience, maudit enfin le jour où il naquit. Quelle fut, plus tard, la conséquence de toutes ces épreuves, et de toutes les convictions que Job en recueillit ? Au lieu de répéter que l'oeil qui le voyait déposait en sa faveur, dès qu'il a contemplé le Seigneur, il s'écrie: «Maintenant mon oeil t'a vu : c'est pourquoi j'ai horreur de moi, et je me repens dans la poussière et dans la cendre» ( 42:5). Voilà l'histoire de l'homme parfait selon la Bible.

Vous me direz, peut-être, que je me réjouis dans le mal, et que je cherche à noircir les saints les plus éminents. Non, mais, avec tous ces saints, je me réjouis en Dieu plutôt qu'en l'homme ; ayant appris avec eux, que «si je me disais parfait, ma bouche me condamnerait».

N. Mais je reconnais hautement que c'est la grâce de Dieu qui le produit en moi.

A. Cela est possible. Mais en parlant de votre perfection, vous vous arrêtez à l'effet qui est produit en vous, et non à la source qui est en Dieu. Vous n'oubliez pas vos progrès, c'est-à-dire les choses qui sont derrière vous, pour courir seulement vers le prix de notre céleste vocation. C'est, à votre insu, l'esprit du pharisien. Le pharisien commence par rendre grâce ; or, ce qui signale l'esprit pharisaïque n'est point de ne pas rendre grâce à Dieu de ses bénédictions, mais en voici l'élément: Au lieu de dire: je te rends grâce de ce que tu es, il dit: je te rends grâce de ce que je suis. Le pharisien pense à la grâce qui est donnée et il s'exalte, au lieu de penser à la grâce qui donne et qui pardonne.

N. Mais qu'opposerez-vous aux passages que je vous ai cités, et qui parlent de la perfection ? Vous n'y avez pas répondu.

A. Je ne les ai pas oubliés, car c'est la portion de votre doctrine qui se peut le moins défendre, et qui prouve qu'elle est entièrement opposée à la vérité et à la sainteté de Dieu. Vous y atténuez la sainteté d'une part et le péché de l'autre, en mettant Dieu beaucoup trop de côté.

Vous me dites: «Comme Celui [Dieu] qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints» (1 Pierre 1:15-16).

Mais le passage dit: «Soyez saints, car je suis saint». Or chaque chrétien reconnaît la force de cette exhortation. Je vous répète donc que citer de tels passages, pour prouver un état de perfection en certains chrétiens, c'est jeter de la poudre aux yeux des simples ; car vous savez très bien vous-même que personne n'est saint comme Dieu est saint. En effet, quand j'examine ce que vous entendez par être parfait comme votre Père qui est aux cieux est parfait, et saint comme Dieu est saint, je trouve, dans votre opinion, que les plus pieux sont coupables d'erreurs qui sont des déviations de la loi parfaite, et qui exigent l'expiation du sang de Christ, sans lequel ils seraient exposés à la damnation éternelle. Mais, je vous en prie, que signifie être parfait, comme notre Père qui est aux cieux est parfait, si les plus pieux font des choses qui, sans le sang de Christ, les exposeraient à la damnation éternelle ? Aurions-nous pu croire, si nous ne l'avions sous nos yeux, que l'on puisse affirmer qu'un homme, qui fait des choses qui méritent la condamnation

éternelle, soit tellement sans péché, que le germe du péché en lui soit tellement extirpé, qu'il soit parfait comme son Père qui est dans les cieux est parfait. Et si l'on dit, qu'il y a une perfection divine à laquelle ni homme ni ange ne puisse parvenir, pourquoi se moquer de nous par de telles prétentions que l'on met ensuite au rabais ? Vous dites qu'un homme parfait a tous les sentiments de Jésus Christ, et qu'il marche toujours comme Jésus a marché ; néanmoins le plus pieux fait des choses qui méritent la condamnation éternelle. En vérité, c'est une confusion presque inouïe dans laquelle vous voudriez nous introduire.

N. Ce n'est pas moi, mais c'est Jésus qui dit : «Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait» (Matt. 5:48). Et : «Celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi marcher comme Lui [Christ] a marché» (1 Jean 2: 6). Et ailleurs : «Comme il est, Lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde» (1 Jean 4:17).

A. Je sais bien que ces mots, sauf la dernière citation, se trouvent dans les Saintes Écritures, mais vous vous en servez pour nous dire qu'il y a des chrétiens qui sont sans péché, parfaitement purifiés de tout péché, et dépouillés de l'existence du péché dans la nature: Mais la Parole de Dieu ne se sert point de ces expressions dans ce but. Lorsqu'il est dit: «Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait» (Matt. 5: 48), Jésus explique lui-même ce passage par ce qui précède. Cette perfection consiste à agir selon l'amour et non pas selon la loi du talion qui dit : oeil pour oeil et dent pour dent: c'est agir envers les hommes selon le principe de la conduite de Dieu envers nous, selon la grâce de notre Père céleste. Il n'est nullement, ici, question de la racine du péché dans la nature.

Ce mot de perfection est employé en rapport avec les trois grandes révélations de Dieu. Car il s'est fait connaître à Abraham comme le Tout-Puissant, aux Juifs comme l'Éternel (Jéhovah), et aux chrétiens comme le Père. Dieu dit à Abraham: «Je suis le Tout-Puissant, marche devant ma face, et sois parfait» (Genèse 17:1). Ce qui signifie qu'il devait marcher devant Dieu, en se confiant toujours à sa Toute-Puissance. Abraham ne l'a point fait, il a manqué à cet égard, car il a menti (Genèse 20:2), précisément parce qu'il ne se confia point à la Toute-Puissance de Dieu. Ici encore, il n'est nullement question du péché dans la nature déchue d'Abraham, mais d'agir dans une pleine confiance dans la Toute-Puissance de Dieu. En effet, Abraham avait encore du péché, et il fit une chute.

Il est dit aux Israélites: «Vous serez parfaits avec l'Éternel votre Dieu» (Deut. 18:13). Or il s'agissait, ici, de ne pas imiter les abominations des Cananéens dans leurs idolâtries ; mais il n'y était nullement question de l'état de purification de tout péché, du coeur de tel ou tel Israélite. Le contraire est tellement vrai que dans le même livre (Deut. 29:4), Moïse leur dit: «Mais l'Éternel ne vous a pas donné un coeur pour connaître, ni des yeux pour voir, ni des oreilles pour entendre, jusqu'à ce jour». Il s'agissait donc seulement de leur fidélité envers l'Éternel leur Dieu, en rejetant toute espèce d'idolâtrie.

N. Mais la plénitude de la grâce n'existait pas alors, car il est dit: que le Saint Esprit n'avait pas encore été donné. Mais quand l'amour de Dieu est répandu dans le coeur par le Saint Esprit, c'est alors que nous parvenons à l'état de perfection.

A. Pourquoi donc avez-vous cité ces passages comme s'ils appuyaient votre doctrine de la perfection ? Mais j'en viens au troisième passage: «Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait» (Matt. 5:48). Remarquez qu'il y a déjà une différence dans les expressions. Il n'est point dit, soyez parfaits devant moi, ou, avec ton Dieu, comme cela fut dit à Abraham et aux Israélites, parce que le nom de Père nous révèle la plénitude de la grâce. Selon ce beau nom, ils étaient déjà enfants, acceptés en Christ comme Christ est accepté du Père ; ils étaient déjà rendus agréables dans le Bien-aimé ; justes devant Dieu comme Jésus Christ est juste ; aimés comme Jésus Christ est aimé. Or il n'est pas dit: présentez à Dieu un caractère de perfection, tel que par ce moyen vous en soyez acceptés, et que vous lui soyez agréables ; mais: vous êtes les enfants de votre Père céleste, manifestez donc son caractère au monde, «car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et envoie sa pluie sur les justes et sur les injustes». Il agit selon sa grâce et non selon la Loi ; vous pécheurs sauvés ! vous en êtes et soyez en les témoins. Les péagers aiment ceux qui les aiment ; mais votre Père céleste aime ses ennemis. Agissez d'après cette règle et soyez parfaits comme votre Père qui est dans les cieux est parfait. Il n'est pas dit: Soyez parfaits, avec lui, ou devant lui, comme si vous étiez sans péché ; mais, comme lui, agissez dans l'amour envers vos ennemis. Je le répète donc encore, il ne s'agit pas ici de savoir, si le péché est ou n'est pas dans la chair, mais du principe qui doit diriger la conduite des enfants de Dieu, en opposition avec le principe de la loi ou de la justice naturelle. Mais si être parfait comme mon Père céleste, doit s'appliquer à l'absence du péché de ma nature, si cela veut dire que je lui ressemble parfaitement à cet égard, comme la perfection en nous, laisse encore, selon vous, des choses qui nous exposent à la damnation éternelle, il en serait donc de même de la perfection de Dieu. Impiété et absurdité trop grossière pour s'y arrêter un moment.

J'ai avancé que vous atténuez le péché et la sainteté pour les niveler à l'état de votre âme. Vous dites que l'homme n'est plus actuellement tenu d'accomplir la loi adamique ni la loi mosaïque, mais seulement la loi d'amour qui tolère de nombreuses erreurs et des déviations de la loi parfaite. Si vous disiez que vous ne pouvez pas être ce qu'Adam était (quoiqu'on m'ait affirmé le contraire) ; et que nous ne pouvons pas accomplir la loi de Moïse parce que nous sommes des pécheurs ; si vous ajoutiez que nous devons en être humiliés, parce que c'est le péché qui en est la cause, je n'aurais rien à objecter. Mais vous prétendez que nous ne sommes pas tenus d'accomplir ces deux lois ; par ce moyen, vous diminuez la mesure de la sainteté ; et au lieu de confesser ces choses et de vous en humilier, vous dites que ce ne sont pas des péchés. Cela est si vrai, que vous me dites même, que des déviations de la loi parfaite ne sont pas proprement des péchés, quoiqu'elles nous exposent à la damnation éternelle. Selon vous, il n'y a proprement de péchés que les violations volontaires de la loi divine. Il en résulte que les convoitises par lesquelles Paul était convaincu de péché, n'en étaient réellement pas: les fautes et les péchés de négligence ne le sont pas davantage. Sauf les péchés volontaires, pour lesquels il est dit dans l'épître aux Hébreux, qu'il n'y a «plus de sacrifice» ; tout le reste n'est plus du péché ni des péchés. En sorte que quand Paul s'écrie (Rom. 7): «Je ne fais pas ce que je veux, et ce que je hais, je le pratique», il avait grand tort de prendre cela pour des péchés, et encore plus d'en être attristé de la sorte.

N. Mais le chapitre 7 de l'épître aux Romains ne décrit pas l'état d'un homme régénéré.

A. Je ne suis pas de votre avis. J'admets que Paul y dépeint, non l'état d'affranchissement, mais le jugement de la chair, en présence de la Loi. Au reste, ce n'est pas maintenant la question qui doit nous occuper. Que ce soit un homme régénéré ou non qui parle, si le péché n'est que la transgression volontaire de la Loi divine, il est clair que le péché dans la chair, dont parle ici l'Apôtre, n'est plus qu'une illusion: car qu'y a-t-il de moins volontaire que de faire ce qu'on ne veut pas ? Si donc, il faisait des choses qu'il ne voulait pas, ce n'était plus une transgression volontaire ; et il avait grand tort, je le répète, d'en être angoissé de la sorte.

N. Mais au chapitre 8 il déclare qu'il en était affranchi.

A. Sans doute. Mais, selon votre système, ce n'était plus du péché, car il déclare que c'était si peu volontaire, que ce n'était pas lui qui le faisait, mais le péché qui demeurerait en lui. Cher ami ! Toutes les expériences du Nouveau Testament sont bien contraires à votre doctrine. Et votre définition du péché, qui n'est plus que la transgression volontaire de la Loi divine, nie absolument l'existence du péché dans la chair, l'existence du péché qui demeure en nous, quand même il est dominé par l'Esprit. C'est une définition qui atténue l'idée du péché, pour nous rendre contents de nous-mêmes, au lieu d'adorer la grâce et la bonté de Dieu.

Certainement la convoitise est le péché ; les erreurs, qui se trouvent dans mon accomplissement des devoirs de l'amour, proviennent du péché qui est en moi. Ces choses n'existaient pas en Christ, parce qu'il était «sans péché». Il s'attendait toujours et parfaitement à la volonté de Dieu, il n'agissait jamais, comme je le fais quelquefois, avec précipitation. Cet empressement de la chair, même quand je fais le bien de tout mon coeur, ne me sera pas imputé, non parce que ce n'est pas du péché, mais à cause de l'expiation de Christ. Néanmoins ces choses sont les conséquences d'une nature qui est en moi, et qui ne se trouvait pas en Jésus Christ qui était parfait,

non seulement comme Dieu, mais encore comme homme. Il y a un principe qui agit en moi, pour produire le mal, et qui n'était pas en lui. Je ne serai pas jugé, selon ce principe, car Jésus en a porté la coulpe et l'a expié ; mais c'est précisément pour cela que, moi, je le juge.

Enfin le passage que vous avez cité: Comme il est, Lui, nous sommes nous aussi dans ce monde (1 Jean 4:17), est tout autre que vous ne le faites. Et d'abord, c'est de Christ et non de Dieu dont il est toujours question. Il est dit au chapitre 3:3 de la même épître: «Quiconque a cette espérance en Lui se purifie, comme Lui est pur»: et quelle est cette espérance ? c'est que «nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est» (verset 2). Ainsi, tel qu'il est, c'est être tel que Jésus est maintenant dans la gloire, et non pas tel qu'il était, ce qui n'est jamais dit dans la Parole. Or il est certain que dans notre état actuel nous ne sommes pas tel qu'il est.

Si nous examinons attentivement tout ce passage (1 Jean 4:17), nous y verrons très clairement ce que le Saint Esprit veut nous enseigner. Il est dit (verset 9): «En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui» ; et au verset 17: «En cela est consommé l'amour, avec nous, afin que nous ayons toute assurance pour le jour du jugement, c'est que, comme il est, Lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde». Or l'amour consommé envers nous ne nous fait pas dire: afin que nous soyons telle chose en nous-mêmes, mais: «afin que nous ayons assurance pour le jour du jugement». Et qu'est-ce qui nous donne cette assurance ? C'est que Dieu a manifesté son amour, en envoyant son Fils dans le monde ; et il a accompli ou consommé cet amour, en nous plaçant en Christ lui-même, devant sa face. Unis à lui, dès ici-bas, nous sommes, non pas tels qu'il est personnellement dans la gloire, mais parfaitement tel qu'il est DEVANT DIEU, et cela par une union réelle qui nous communique sa vie et qui nous rend agréables dans le Bien-aimé. Nous sommes aimés comme il est aimé, justes comme il est juste. En principe et en espérance, nous sommes faits participants de sa gloire. Et cette vie nous est communiquée ici-bas, de sorte que nous y marchons dans la certitude d'être acceptés comme Christ est accepté, et d'être aimés comme il est aimé. Qui nous touche le touche, et il peut dire lui-même en parlant de nous: «Pourquoi me persécutes-tu ?» (Actes 9:4).

Dieu, en Christ, manifeste son amour envers l'homme: mais l'homme, en Christ, est présenté à Dieu dans la perfection de l'acceptation de Christ, et il en jouit dans la nature qui lui a été communiquée et par laquelle il y participe. La nature que nous avons reçue est la nature de Christ lui-même, elle se manifeste dans nos démarches selon ses propres principes. Oui, nous participons à la nature divine, nous sommes un avec le second Adam. Or cette nature ne change pas le vieil homme, mais elle le juge dans toutes ses pensées et dans toutes ses voies.

N. Mais je ne dis point que la convoitise ne soit pas le péché, c'est le désir qui n'est pas le péché ; et quand vous prétendez que nous ne pouvons pas observer la Loi, il est écrit: que la justice de la Loi est accomplie en nous, qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit (Rom. 8:4). En effet, Dieu ne commande jamais à l'homme ce que l'homme ne peut pas accomplir. Et dans cette épître de Jean, que vous autres perfectionnistes n'aimez pas trop, il est dit huit fois: que celui qui est né de Dieu ne pèche point.

A. Vous avez certainement dit: que la convoitise n'est pas le péché, et votre définition le dit expressément ; car la convoitise, dans ma nature, n'est pas une transgression volontaire de la loi divine.

N. Si je vous ai dit que la convoitise n'est pas le péché, c'est parce que Jacques déclare que quand la convoitise a conçu elle enfante le péché (Jacques 1:15), et vous confondez les tentations avec les convoitises.

A. Hélas ! dans quelle incertitude et dans quelles contradictions l'erreur peut plonger l'esprit de l'homme ! Quant au raisonnement que vous tirez de Jacques, cet Apôtre lui-même affirme, que «chacun est tenté, étant attiré et amorcé par sa propre convoitise».

N. Non. La traduction véritable de ce passage ne doit pas dire: par nos convoitises: mais, par nos désirs.

A. Vos distinctions sont déplorablement subtiles et dangereuses. C'est ainsi que l'on badine avec le poison. Je cherche vainement cette différence ; car le mot que vous traduisez par désir, est le même mot grec que Paul emploie dans le chapitre 7 des Romains pour exprimer la convoitise par laquelle il était convaincu de péché. Et observez, qu'il est dit là, que le péché a produit la convoitise (vers. 8). Il est vrai que la convoitise quand elle a conçu enfante le péché comme acte, mais il est tout aussi vrai que le péché qui est dans notre nature produit toutes sortes de convoitises. Selon votre définition du péché, qui est entièrement antiscrituraire, vous pouvez raisonner sur ce sujet, mais vous vous trouverez constamment en opposition avec les déclarations de la Parole de Dieu. La tentation peut, sans doute, être séparée du péché. Quand j'ai horreur du mal et que le nouvel homme repousse avec indignation un objet que Satan me présente, ou quelque flatterie, c'est une tentation et non pas un péché. Mais la convoitise en moi est toujours le péché. Je ne dis pas qu'elle me soit imputée, mais c'est uniquement et absolument à cause du sang de Christ. Mais le nouvel homme la juge comme étant du péché. Malheur à moi si je ne la juge pas.

N. Mais Christ avait des désirs.

A. Oh ! voyez à quoi vous êtes réduit, de faire descendre Jésus Christ jusques à votre état pour vous exalter: vous-même. C'est un épouvantable principe. Non, non, vous n'oseriez pas dire que Jésus Christ possédât des désirs semblables à ceux qui se trouvent dans notre nature déchue. Vous me répondez, qu'il y a des désirs qui ne sont pas déréglés. Je l'admets. Il y a, par exemple, la faim, la soif, et des choses semblables ; ces désirs sont le résultat de besoins que notre Père céleste reconnaît exister en nous. Mais voudriez-vous comparer ces désirs qui se trouvent dans le coeur humain et qui occasionnent, selon vous, dans les plus pieux des erreurs qui demandent le sang de Christ, aux désirs qui se trouvaient dans le coeur de ce Sauveur adorable ? N'est-il pas vrai que toutes les pensées de Christ provenaient du Saint Esprit, bien qu'il ressentît encore les besoins et les souffrances d'un homme ? Est-ce donc que ces désirs mauvais qui se trouvent en nous, et qui ont besoin d'être réprimés, et qui, s'ils ne le sont pas, produisent le péché, se trouvaient dans le coeur de Jésus Christ ?

Cher ami ! plus je sonde votre doctrine et sa tendance à réduire au même niveau, Dieu, Christ qui ne connaissait pas le péché, et nous pauvres et chétives créatures, déchues de notre état primitif ; plus je vois qu'au lieu d'être une doctrine de sanctification, c'est une doctrine qui, tout en prétendant relever votre état, rabaisse tout ce qui est digne d'être exalté, élève tout ce qui devrait être abaissé, et détruit les limites du bien et du mal.

Vous me dites encore: que Dieu ne commande rien que l'homme ne puisse accomplir. Où trouvez-vous cela dans la Bible ? La loi, par exemple, a été donnée aux Israélites, c'est-à-dire, à l'homme dans la chair: Est-ce que l'homme a pu l'accomplir ?

N. Non, mais nous le pouvons par l'Esprit de vie qui est en Jésus Christ.

A. Dans un sens cela est vrai, mais cela ne prouve nullement ce principe dont vous faites tant de cas, que Dieu ne commande rien à l'homme qu'il ne puisse pas accomplir. La loi était donnée à l'homme dans la chair, et le Nouveau Testament m'enseigne très clairement, que Dieu n'a pas donné la Loi dans la pensée que l'homme pût la garder. Ce sont bien là les prétentions du coeur charnel, mais la Parole me dit: que la loi de Dieu fut donnée pour convaincre l'homme de péché, parce qu'il ne l'observait pas, «afin que le péché devint par le commandement excessivement pécheur». La Loi est intervenue, dit l'apôtre, afin que l'offense abondât ; le péché ayant pris occasion par le commandement a produit en moi toutes sortes de convoitises, parce que, sans la Loi, le péché est mort (Rom. 7:8). Remarquez ici, en passant, que le péché produit des convoitises ; il est quelque chose qui en est la source, bien que le péché commis soit encore à la suite de la convoitise. Quand la Loi dit: tu ne convoiteras point, c'est alors que Paul connut le péché. «La puissance du péché, c'est la Loi», a dit ailleurs le même apôtre (1 Cor. 15:56). Je trouve donc, qu'en donnant la Loi, Dieu le fit

pour convaincre l'homme du péché qui était en lui, et non, selon votre principe, dans la pensée que l'homme put l'observer et qu'il l'observerait.

N. Mais il est dit: Dieu a condamné le péché dans la chair, afin que la justice de la Loi fut accomplie en nous, qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit (Rom. 8:3-4).

A. Cela est vrai ; cependant l'iniquité de la chair est encore signalée ici, comme étant toujours la même dans la nature ; mais nous avons été affranchis de la loi du péché et de la mort, par la nouvelle vie que nous avons en Jésus Christ, et qui est appelée ici l'Esprit de vie qui est en Jésus Christ. Nous pouvons donc en marchant selon cette vie nouvelle, nous pouvons, dis-je, ne pas manquer à ses commandements actuels, tout en jugeant et cela parce que nous jugeons la chair. Mais dès que nous pensons et que nous agissons selon la chair, la Loi n'est plus accomplie. D'un autre côté, Dieu en nous donnant cette vie, dans laquelle nous marchons dans l'amour, nous a en même temps communiqué la connaissance d'un état qui nous convainc que nous sommes encore bien loin de Jésus Christ, c'est-à-dire de la perfection du modèle qui nous est proposé. Je sais que «quand Il apparaîtra, je lui serai semblable, car je le verrai tel qu'il est, et quiconque a cette espérance en lui, [ne regarde pas seulement à la Loi, mais il] se purifie, comme lui aussi est pur» (1 Jean 3: 2-3). Si donc Dieu nous accorde la force de marcher dans ses voies, cette force nous est donnée par le moyen d'une connaissance qui nous fait comprendre en même temps que nous ne pouvons pas, ici-bas, parvenir à cela même que nous connaissons. Ainsi au lieu d'un but que nous pouvons atteindre, pour nous encourager, Dieu nous présente ce qui, plus tard, sera certainement accompli en nous, mais qui nous tient toujours dans l'humilité, toujours dans le sentiment que nous ne sommes pas tout ce que nous voudrions être. Mais cela même nous fait toujours avancer vers le but. Votre principe qui a l'apparence de n'exiger que ce qui est juste et convenable, est donc entièrement opposé aux pensées de Dieu, il tient à la propre justice qui, au lieu de se tenir ferme dans la grâce que Dieu nous a faite, aime beaucoup mieux se dire: J'ai atteint le but.

Dieu nous a pleinement fait grâce au commencement de notre carrière, et, pour la fin, il nous a proposé une gloire dont la force est en nous par la communication de la vie de Christ ; mais la nature et l'excellence même de cette gloire nous fait voir que ce n'est pas une chose à laquelle nous puissions parvenir ici-bas. «Nous nous réjouissons dans l'espérance de la gloire de Dieu» (Rom. 5:2). «Nous sommes sauvés en espérance» (Rom. 8:24) ; et dans la confiance de la certitude de la grâce de Dieu, nous courons vers le but, vers le prix de la céleste vocation en Jésus Christ.

N. Mais il est dit que nous sommes «affranchis» du péché lui-même, et non pas seulement de la loi du péché.

A. Si vous aviez lu le passage, vous auriez vu que l'apôtre en disant affranchi, les prévient qu'il parle «à la façon de l'homme», à cause de l'infirmité de leur chair. Il dit affranchi en contraste avec l'esclavage, c'est pourquoi il ajoute par opposition: qu'ils sont asservis à Dieu (Rom. 6:22). C'est une simple comparaison entre un esclave et un affranchi, qu'il introduit pour se faire mieux comprendre. Et remarquez bien que ce n'est pas seulement l'état d'un chrétien parfait, mais de tous les chrétiens, sans exception: de sorte que ce passage ne s'applique, en aucune manière, à votre doctrine.

J'en dis tout autant de vos huit passages de Jean, dont l'épître est aimée de tous ceux qui aiment Dieu, malgré les reproches déplacés de ceux qui méprisent ainsi leurs frères. Mais vos huit passages prouvent-ils que quelques chrétiens aient atteint la perfection, de sorte qu'ils ne pèchent plus, tandis que d'autres n'ont pas atteint ce but ? Nullement. Ils s'appliquent à ceux qui sont «nés de Dieu». «Celui qui pèche est du Diable, et il n'a pas connu Dieu» (1 Jean 3), de sorte que, selon la citation de vos passages, tout homme qui n'est pas parfait est du Diable. «Quiconque est né de Dieu ne pèche point et il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu»: ceci est donc vrai de tout chrétien, et je ne comprends pas comment quelqu'un, si peu exercé qu'il soit sur cette question, puisse faire accorder de telles citations avec un coeur simple, à moins d'une singulière préoccupation d'esprit. Vous me répondez que plusieurs écoliers dans une même classe peuvent avoir fait des progrès fort différents: mais ceci est dit de la classe tout entière et ne s'applique pas au plus ou moins de progrès des écoliers.

N. Mais n'est-il pas dit: Tu aimeras l'Éternel ton Dieu, de tout ton coeur, de toute ton âme, de toute ta force et de toute ta pensée, et ton prochain comme toi-même ?

A. Je vous ai déjà répondu en principe. Dieu commande nécessairement ce qui doit être, et non pas ce que l'homme peut faire ; car ce commandement, qui est l'essence de la Loi, était donné à l'homme dans la chair, quand il était privé de toute force. Et nous avons vu que, bien que ce soit, là, la Loi éternelle des êtres parfaits, quand elle est imposée à ceux qui sont déjà sous le péché, elle devient un ministère de mort et de condamnation (2 Cor. 3).

N. Je l'admets ; mais nous qui sommes sous la grâce nous pouvons l'accomplir.

A. Je vous ai également répondu sur ce point. Sous la grâce, une vie nouvelle nous a été donnée ; c'est la vie de Christ en nous, qui voit et contemple Jésus Christ glorifié, et qui sait que, quand il apparaîtra, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est. Or cette vie juge de toutes choses en nous, selon la perfection de notre état futur, dans la résurrection ; elle reconnaît que nous n'avons pas encore obtenu la rédemption de nos corps: elle juge en nous le vieil homme, sa racine, son tronc et ses branches: Mais, en même temps, le chrétien se purifie comme Christ lui-même est pur. Remarquez, qu'il ne dit pas seulement: qu'il tend à croître selon Christ, mais qu'il se purifie, comme Il est pur. Il ne dit pas: qu'il est purifié, mais qu'il se purifie, selon la ressemblance de Christ glorifié: et sachant que la rédemption de son corps n'est pas encore arrivée, il ne rêve pas la perfection ici-bas.

N. Je crois comprendre votre pensée. Le chrétien a déjà dans son âme la vertu de la résurrection. Rien de tout ce qui n'est pas selon la puissance de la résurrection ne peut le satisfaire. Il ne se persuade pas d'avoir atteint le but, quoiqu'il poursuive une purification de lui-même telle qu'il la voit en Christ, dont il possède la vie, et dans l'image duquel il est déjà transformé de gloire en gloire (2 Cor. 3:18). Mais il me semble qu'il est décourageant de dire à une âme: Vous ne pouvez jamais atteindre le but !

A. Mais l'âme est certaine d'atteindre le but et il est évident qu'au lieu de la décourager c'est, selon Dieu, le moyen de la pousser en avant: «car celui qui a cette espérance en Lui se purifie comme lui aussi est pur» (1 Jean 3: 3). Et Paul dit: «Je ne pense pas moi-même l'avoir saisi ; mais je fais une chose : oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec effort vers celles qui sont devant moi, je cours droit au but pour le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus» (Phil. 3:14). Cette vue, selon votre système qui rabaisse tous les privilèges du christianisme, cette vue peut décourager ; mais c'est parce que votre christianisme est en grande partie un christianisme d'homme et non pas de Dieu, un christianisme qui travaille pour obtenir la vie éternelle et non parce que Dieu nous l'a donnée. Ce qui vous manque, ce n'est pas de pouvoir dire: «j'atteindrai, ici-bas, le but»: mais c'est de savoir répéter avec l'apôtre: «Je poursuis, cherchant à le saisir, vu aussi que j'ai été saisi par le Christ» (Phil. 3:12). Ce qui vous manque, c'est de croire que, par grâce, nous avons en nous la vie de Jésus lui-même, la vie éternelle, par notre union avec lui: que toutes choses sont à nous ; que nous sommes les cohéritiers de Christ ; que nous sommes assurés de l'amour de Dieu, que nous en sommes aimés, comme Jésus Christ en est aimé. C'est pourquoi, avec joie et avec allégresse de coeur, nous poursuivons, ici-bas, la réalisation de cette gloire. Par la force du Saint Esprit, nous sommes transformés en la même image de gloire en gloire ; par la foi, nous sommes déjà rendus participants d'une perfection qui nous sera donnée, en plénitude, lorsque Jésus Christ reviendra. «Car notre bourgeoisie est dans les cieus, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement, en la conformité du corps de sa gloire, selon l'opération de ce pouvoir qu'il a de s'assujettir même toutes choses» (Phil. 3:20-21).

Non, nous ne disons pas qu'il faille broncher ; car, en théorie, pour quelle raison pourrions-nous ne pas marcher à tout moment selon l'Esprit ? mais par l'expérience, nous savons que nous bronchons tous en beaucoup de choses (Jacques 3:2). Mais tout en confessant et notre faute, et que nous sommes sans excuse, nous savons que Dieu est fidèle et qu'il ne permettra pas que nous soyons tentés au-delà de nos forces. Dieu qui nous aime et qui tire le bien du mal, quoiqu'il ne le justifie jamais, Dieu, dis-je, nous humilie soit par son Esprit, soit par des châtements ; et il nous fait comprendre plus profondément les immenses richesses de sa grâce. Je ne parle pas même ici des chutes extérieures ; et je suis bien loin de prétendre, que des fautes soient nécessaires pour nous instruire ; mais, de fait, nous trouvons dans les soins tendres et fidèles de notre Dieu, que sa grâce nous suffit et que sa force s'accomplit dans notre faiblesse.

Mais votre doctrine arrête le coeur sur des choses rapetissées, et en croyant les avoir réalisées, votre christianisme devient rabaisé et orgueilleux. Votre vigilance ne provient pas de la confiance dans l'amour de Dieu et de la joie de sa sainteté et de sa communion, mais de la crainte ; car un de vos hommes parfaits peut finalement se trouver dans l'enfer. En effet, un de vos docteurs les plus fameux, et qui était certainement un enfant de Dieu, a été parfait quatre fois: il est retombé (et la raison en est assez curieuse) parce que dans cet état de perfection, il y avait des infidélités dans sa conduite: il avait par conséquent perdu ce qui lui avait été donné: et vous nous dites de nous garder des hommes, qui professent qu'une fois en grâce, nous sommes toujours en grâce et infailliblement dans la gloire.

J'admets que la présence du Saint Esprit donne une heureuse inconséquence à des âmes qui sont dans ce système, et j'en bénis le Seigneur. M. Wesley qui croyait au commencement qu'un homme parfait ne pouvait pas déchoir de cet état, affirmait plus tard, que c'était une grande erreur.

N. Mais nous voyons des âmes qui sont dans cet état de perfection et de joie divine, elles sont consommées dans l'amour: l'amour est perfectionné en elles ; elles sont remplies du Saint Esprit et de toute la plénitude de Dieu. Jésus Christ, d'ailleurs, en qui il n'y avait point de péché, nous a laissé un modèle afin que nous suivions ses traces.

Je vois bien que vous avez un principe qui, en vertu de notre union avec Christ, place la perfection plus haut, et nous la présente telle que nous ne pouvons pas la réaliser sur la terre. Selon votre principe, bien que nous suivions de coeur Jésus Christ, le vieil homme demeure dans sa nature tel qu'il est, quand même il serait comprimé de manière à ne pouvoir agir. Néanmoins, je ne puis pas abandonner mes vues sur la perfection ici-bas ; c'est un état si joyeux et si désirable ! J'ai vu des âmes si bénies et si sanctifiées !

A. C'est la vérité qui sanctifie ; et si votre doctrine n'est pas la vérité, malgré toutes les apparences, malgré la réalité même d'une portion de ces bénédictions, au bout du compte, ce ne doit pas être une sanctification selon Dieu. En effet, au lieu de me faire croître, ce que vous me présentez, me fait rétrograder. Par ce que vous appelez la loi d'amour et la vie de Christ, vous me ramenez à la perfection adamique et même beaucoup plus bas: car vous ne pouvez pas nier l'existence du mal, et toute votre perfection si vantée se lie très bien avec des choses qui peuvent exposer à la damnation éternelle et qui exigent l'expiation du sang de Christ.

Vous me direz qu'il y a une perfection plus haute, perfection céleste et divine. Mais pourquoi appliquez-vous, à votre perfection terrestre, tous les passages qui parlent de la première ? Je crois, au contraire, que l'introduction du péché a changé complètement la nature de nos relations avec Dieu. Je ne pourrais plus revenir à l'état d'Adam avant sa chute. Je participe maintenant à la nature divine, par des promesses infiniment supérieures aux jouissances d'Adam. Je ne vois point que Dieu ait rétabli le premier Adam, mais il nous a unis au Second. Notre gloire ne consiste pas dans l'ignorance du mal, mais dans la jouissance des effets d'une victoire complète sur le mal lui-même.

Quoique la Loi, dans son essence, soit la règle de tout être pur devant Dieu, par la même raison, elle ne caractérise plus notre état devant Lui, car nous sommes bien loin d'être purs selon ce qu'elle exige. Et l'idée de grâce ne nous présente pas la créature dans sa perfection devant Dieu, mais elle est l'introduction de la nature, de la bonté et de la puissance du Créateur au milieu du mal, dont ses perfections sont victorieuses. La grâce reconnaît donc le mal sur lequel elle remporte la victoire.

Par l'opération de l'Esprit, la nature divine nous est communiquée, et le Saint Esprit présent en nous, comme sceau de notre acceptation, quand nous sommes lavés dans le sang de l'Agneau, nous unit à Christ ; mais le résultat final, mais la perfection, ne s'en trouvera que dans la résurrection. Jusque-là, ou du moins aussi longtemps que nous sommes dans ce corps, nous devons toujours vivre selon l'Esprit. Mais nous ne devons pas nier l'existence du mal ; le nier c'est dénaturer l'essence, les richesses, les conseils, et toute la plénitude de la grâce.

Vous me replacez devant Dieu à l'état de la création, et même bien au-dessous. Je vois au contraire ici-bas l'introduction de la vie et de la nature du Créateur au sein du mal lui-même. Mais ma perfection, je la vois seulement dans ma présentation devant Dieu, lorsque la dernière victoire ayant été remportée, je serai fait à la ressemblance du second Adam, qui est l'homme accepté et glorifié selon les conseils de Dieu le Père.

En attendant, toutes les richesses de la nature divine sont développées dans mon coeur et dans mon intelligence, afin que quand je serai rendu parfait je me trouve en la présence d'un Dieu que je connais pour être l'ami de ma faiblesse et la gloire de ma force. C'est dans ce but que le Saint Esprit m'a été donné. Il est le sceau de ma rédemption en Jésus Christ. Il est les arrhes de notre héritage, pour la rédemption de la possession acquise, à la louange de sa gloire (Éph. 1:14). Il n'est pas, en moi, le sceau des fruits qu'il produit lui-même, mais il l'est de la rédemption qui a été accomplie en Jésus Christ.

Je reviens ici à quelques passages que vous avez cités. Consommés, dites-vous, dans l'amour. Lisez seulement le passage et vous verrez qu'il n'a aucun rapport avec l'absence du péché dans la chair, mais qu'il se rapporte à cette pleine confiance dans l'amour de Dieu, qui met le coeur au large avec lui, et qui nous fait jouir de sa communion dans la paix et dans la joie. Voici le passage entier: «En ceci est consommé l'amour avec nous, afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement, c'est que, comme il est, Lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde. Il n'y a pas de crainte dans l'amour, mais l'amour parfait chasse la crainte, car la crainte porte avec elle du tourment ; et celui qui craint n'est pas consommé dans l'amour» (1 Jean 4:17-19). Vous voyez évidemment qu'il n'est pas ici question de l'absence du péché dans la chair, mais d'une entière assurance dans l'amour de Dieu ; car son amour est répandu dans nos coeurs, par le Saint Esprit qui nous a été donné: Non que nous ayons aimé Dieu, mais parce qu'il nous a aimés. Il y a donc entre ces passages et votre doctrine une différence essentielle.

Cet amour de Dieu est répandu dans le coeur: Dieu demeure en nous et son amour est accompli en nous. Rendus participants de la nature divine et remplis du Saint Esprit nous sommes donc remplis d'amour, c'est-à-dire de la conscience de Son amour, et par conséquent nous aimons d'une manière divine. Mais il ne s'ensuit pas que la chair soit changée. L'âme qui est remplie du Saint Esprit pense à l'amour qui est en Dieu, et non pas à l'amour que nous avons pour Dieu, elle agit par conséquent dans l'amour.

Ceci me conduit à ce que vous dites de l'état de quelques âmes, quand elles sont affranchies et quand elles ont goûté cet amour ; elles en sont remplies, elles en sont absorbées: or comme la capacité du coeur est bornée, elles s'imaginent que rien d'autre n'existe et ne doit exister dans leur être. Mais le péché subsiste toujours dans leur nature. Il y a plus, quelquefois il germe, précisément parce qu'ils s'arrêtent à cet effet de l'amour en eux, plutôt qu'à la source qui l'a produit. Car dès l'instant que l'on se replie sur soi-même et sur les effets que la grâce y opère, la communion avec la source de la grâce est interrompue ; à cause de la ruse du coeur, les effets mêmes de la grâce deviennent une occasion de péché et une occasion, surtout, de tomber dans l'orgueil.

Ce n'est pas dans les effets de la grâce qu'il m'est possible de puiser de nouvelles forces ; la conscience n'y est jamais mise en activité même dans notre vie spirituelle la plus élevée, tandis qu'elle l'est toujours quand nous pensons à Dieu. Et comme l'activité de la conscience, en la présence de Dieu, est toujours la cause de notre sûreté pratique, dès l'instant que je me replie sur moi-même, pour contempler la grâce qui est en moi, je suis déjà sur le chemin de la chute et bien loin de la source de ma force spirituelle. Pensez-y ! car malgré tout ce que vous dites, le coeur est rusé. Je crois que ces âmes ont confondu le sentiment de l'amour qui est répandu dans leur coeur, avec l'absence du péché. Mais le vrai moyen de tomber dans le péché, c'est précisément de s'occuper de ce sentiment.

M. Wesley distingue cet état de celui de la perfection qui, selon lui, se prouve de trois manières, par l'expérience qui est faite dans le coeur, 1° de l'absence du péché ; 2° de l'amour parfait ; et 3° par le témoignage que le Saint Esprit rend à l'homme parfait de son entière sanctification comme de sa justification. Mais quand je cherche, dans les Écritures, les preuves de ce témoignage qui doit être rendu par le Saint Esprit, je ne les trouve nulle part. Quand je les demande à M. Wesley, tout ce qu'il peut me répondre c'est que, si ces choses me sont affirmées par un homme véridique, à moins de raisons suffisantes, je ne dois pas rejeter son témoignage. Mais «ce n'est pas celui qui se recommande lui-même qui est approuvé, mais celui que le Seigneur recommande» (2 Cor 10:18).

Quand je me tourne vers Paul, je trouve un tout autre langage. Se replie-t-il sur lui-même, sa conscience lui rend un bon témoignage. Je ne me sens coupable de rien, dit-il, mais pour tout cela, je ne suis pas justifié ; celui qui me juge, c'est le Seigneur (1 Cor. 4:4). Encore une fois, c'est en vain que je cherche dans toute la Bible ce témoignage que le Saint Esprit doit rendre à nos âmes de notre entière sanctification. J'y vois bien que nous sommes enfants, héritiers de toutes choses, les objets de l'amour parfait de Dieu, que dans sa communion nous jouissons de cet amour, que nous nous glorifions en Lui ; mais notre entière sanctification je ne l'y trouve nulle part. C'est une idée qui ne peut absolument pas s'accorder avec la véritable perfection ; perfection qui est nôtre, dont nous jouissons déjà en espérance, mais qui ne sera accomplie qu'en la résurrection : «mais nous-mêmes aussi qui avons les prémices de l'Esprit, nous aussi, nous soupirons en nous-mêmes, attendant l'adoption, la délivrance de notre corps» (Rom. 8:23). «Car nous savons que toute la création ensemble [à laquelle notre corps appartient encore] soupire et est en travail jusqu'à maintenant» (v. 22). Remarquez que ces paroles ne se trouvent pas dans le chapitre 7 de l'épître aux Romains, mais dans le 8 où il est parlé de l'âme affranchie qui a reçu le témoignage du Saint Esprit, et qui est affranchie parce qu'elle a reçu ce témoignage.

Quant aux autres passages que vous avez cités ; pour n'en faire qu'un seul, vous en avez réuni deux qui ne sont pas ensemble dans la Parole, afin d'en tirer une conclusion qui ait quelque apparence de vérité. Vous me dites que: celui en qui il n'y avait point de péché (1 Jean 3: 5) nous a laissé un modèle afin que nous suivions ses traces (1 Pierre 2:21). Cela ne se trouve point dans le Nouveau Testament. Il est dit (1 Pierre 2:21-22): que «Christ a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces, Lui qui n'a point commis de péché, et dans la bouche duquel il n'a pas été trouvé de fraude». Or, il est le modèle, non de ce que nous sommes, prétention qui serait une folie, mais de ce que notre conduite doit être. Il est dit ailleurs: «Lui a été manifesté, afin qu'il ôtât nos péchés ; et il n'y a point de péché en lui» (1 Jean 3: 5). Mais il n'est pas du tout ici question de Jésus Christ comme modèle.

Jean déclare que «si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous» (1 Jean 1: 8). Cette parole est suffisante pour détruire tout votre système. Pour échapper à la force de cette déclaration, vous la commentez en disant: «Si nous n'avons pas péché». Mais c'est une idée entièrement différente, elle expose à nu le vice fondamental de votre doctrine, qui confond les péchés commis avec le péché qui demeure en nous, pour nier ensuite entièrement ce dernier.

Il est deux passages que j'aimerais bien vous voir comparer avec votre déplorable définition du péché qui ne consiste plus, selon vous, que dans la violation volontaire de la Loi de Dieu. Le premier est celui-ci: «Purifie-moi de mes fautes cachées» (Ps. 19:12) et le second dit plus expressément encore: «Le sacrifice fera propitiation pour lui, pour son erreur qu'il a commise sans le savoir ; et il lui sera pardonné. Certainement il s'est rendu coupable envers l'Éternel» (Lév. 5:8-19).

N. Mais c'était sous la Loi.

A. Cela est vrai. Mais votre estimation du péché sera-t-elle moins scrupuleuse, moins exacte, moins sainte et moins parfaite, maintenant que nous avons une connaissance plus étendue et plus profonde de Dieu ? Voilà donc le vice de votre système qui établit que la convoitise n'est pas le péché, que des erreurs qui exposent à la damnation éternelle ne sont pas du péché, et qu'il n'y a que la violation volontaire de la Loi de Dieu qui soit un péché. Je suis convaincu, au contraire, que tout ce qui, dans mon coeur, me sépare de la communion de Dieu, parce qu'il contriste le Saint Esprit, que cela, dis-je, est péché ; car cela provient de ma nature corrompue: et je ne désire pas rabaisser la hauteur de la sanctification, pour échapper à cette conviction.

Mais aussi mon assurance découle d'une tout autre source que la vôtre. Elle est fondée sur la certitude de l'amour de Dieu pour moi pécheur, et cet amour m'a été manifesté lorsque j'étais dans mes péchés. Elle est fondée sur la certitude de ma résurrection avec Jésus, par la foi de l'efficacité de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts, et par laquelle je suis placé tel qu'il est devant Dieu son Père, Lui s'étant chargé de tous mes péchés.

Je sais que vous lisez très peu dans l'Ancien Testament, mais avez-vous observé que le levain était défendu dans le gâteau qui représentait Christ, et qui était offert à l'Éternel en odeur d'apaisement, tandis qu'il était ordonné dans le gâteau du jour de la Pentecôte ? Or ce dernier était le type du rassemblement de l'Église, et à cause du levain qui représente le péché, il ne pouvait jamais être brûlé en bonne odeur à l'Éternel (Lév. 2 et 7:13).

Mon opposition à votre système provient donc, encore une fois, de votre définition du péché et de ce que vous rabaissez la mesure de notre sanctification. Car la sanctification est et doit être fondée sur notre union avec Jésus Christ ressuscité et glorifié, qui nous enseigne à nous purifier comme lui-même est pur, et non pas, comme vous le faites, à nous dire sans péché pour confesser ensuite que nous faisons des choses qui nous exposent à la condamnation éternelle.

Si vous avez compris ce que je vous ai dit de la résurrection de Jésus Christ, vous comprendrez, sans difficulté, ce qui est contenu dans le chapitre 3 de l'épître aux Philippiens: c'est que le chrétien parfait, au lieu d'être parfait, ici-bas, dans ce corps, a saisi la doctrine de la résurrection ; il a été renouvelé en connaissance à l'image de celui qui l'a créé. Il ne se persuade donc pas d'avoir atteint le but, parce qu'il ne connaît aucun autre but que sa céleste vocation en Jésus Christ. Et, au lieu de se persuader d'être tel que Jésus Christ notre bien-aimé Sauveur a été ici-bas, il sait que le Sauveur était sans péché, qu'il n'a pas connu le péché, et que, s'il le dit de lui-même, il est menteur.

N. Mais vous vous opposez à nos vues sur la perfection, parce que vous demandez une sanctification plus parfaite, une perfection plus haute que nous.

A. Cela est exactement vrai. Mais nous nous y opposons aussi, parce que vous ravalez la notion du péché pour la mettre de niveau avec votre état d'imperfection. Et pourquoi ? Afin que vous puissiez dire que vous êtes parfaits, et que de cette perfection ainsi rabaisée, vous puissiez finalement en conclure, que vous n'avez plus le péché.

Vous affirmez qu'il y a une seconde classe de chrétiens qui sont justes comme Dieu est juste, qui sont dans ce monde tels que Dieu ; puis par une inconséquence (qui cependant s'explique) vous nous dites que ces mêmes parfaits font des choses qui, sans l'expiation de Christ, les exposeront à la damnation éternelle. J'ajouterai encore, à cette occasion, que vous tordez les passages en les séparant de leur contexte.



N. J'ai cependant encore quelques passages à vous présenter. Il est dit (Ézéchiel 36:25-26) : et j'ôterai de votre chair le coeur de pierre, et je vous donnerai un coeur de chair ; je vous purifierai de toutes vos impuretés. Et dans la première épître de Jean (1:7) il est écrit: que le sang de Jésus Christ nous purifie de tout péché.

A. Cher frère ! Votre premier passage est une promesse que Dieu a faite aux Juifs pour les derniers jours, comme vous pourrez le voir en lisant le chapitre qui la contient, et où elle est accompagnée de bénédictions terrestres et en particulier de ramener cette nation dans sa terre. C'est une promesse d'ôter l'endurcissement de leur coeur et de leur donner un coeur tendre et capable de recevoir les enseignements de Dieu ; mais il n'y est pas question de détruire le péché. C'est pourquoi cette promesse est aussi réalisée en nous, dès que nous sommes nés de Dieu: car il me paraît évident que Jésus dans son entretien avec Nicodème y faisait particulièrement allusion (Jean 3). Elle s'applique donc à tous ceux en qui, selon vous-même, le péché n'est pas détruit: il y est fait mention, non de la destruction radicale du vieil homme, mais de la communication de la vie de Dieu.

Quant à la purification de tout péché par le sang de Jésus Christ, il l'a faite par son expiation ; mais le changement du coeur est toujours attribué au Saint-Esprit et à l'eau de laquelle il est dit: «Celui qui a tout le corps lavé n'a besoin que de se laver les pieds» (Jean 13:10). Ce que fait Christ comme Avocat, s'applique particulièrement à cet office, et c'est de la continuation de l'existence du péché en nous, et de ses effets, par notre négligence, que découle la nécessité soit de son sacerdoce, afin d'obtenir grâce pour ne pas succomber à la tentation, soit de son oeuvre d'Avocat lorsque nous avons manqué.

N. Il y a aussi dans la prière dominicale: Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

A. Mais cette demande est une prière pour l'état de la terre et non pas de mon coeur. Christ qui faisait tous les jours la volonté de Dieu de cette manière, aurait pu l'adresser à son Père céleste. C'est un désir qui sera accompli lorsque le règne du Père viendra, règne qui est l'objet de la précédente supplication qui, en effet, introduit la pensée de celle qui nous occupe. Ah ! que de désirs ardents du coeur qui s'expriment par des soupirs et par des cris à Dieu et qui ne s'accompliront que par un changement entier de l'état de choses où nous nous trouvons, quand les enfants de Dieu seront manifestés !

N. Mais si je ne peux pas me dire parfait, je dois tendre, du moins, à le devenir, car il est écrit : «Avançons vers l'état d'homme fait» [vers la perfection] (Héb. 6:1).

A. Avez-vous examiné le passage que vous venez de citer ?

N. Non, pas particulièrement, mais l'expression m'en paraît bien simple.

A. Je vous ai déjà prié de lire toujours le contexte avant que de recevoir un passage comme ayant tel sens ou telle force, et afin d'y chercher l'intention du Saint Esprit. Par exemple, il ne s'agit point ici de l'état de sanctification, mais de faire des progrès dans la connaissance. Paul y établit un contraste entre les éléments de la doctrine de Christ, tels qu'un Juif fidèle aurait pu les comprendre avant la Pentecôte, et la connaissance que donne le Saint Esprit de la plénitude de la gloire du Fils de l'homme souverainement exalté. J'ai encore une remarque à vous faire, à l'occasion de ce passage. Vous trouverez à la fin du chapitre précédent (versets 13 et 14) que le lait convient à des enfants, tandis que la viande solide est pour les hommes faits. Cette qualification d'hommes faits est exprimée dans l'original par le mot que l'on rend ordinairement par parfait. Car, en grec, le mot parfait signifie également homme fait. La citation de tous les passages où le mot parfait se trouve, est en réalité un pur abus de langage. Cette expression est le plus souvent appliquée à l'état d'un homme qui a saisi pleinement toute l'étendue de la vérité qui est en Christ, tant pour les privilèges des chrétiens, que pour leur conduite: ce qui nous amène à la conviction de notre état d'imperfection. C'est pourquoi lorsque Paul dit: «Tout autant que nous sommes de parfaits», il ajoute dans le même passage: «Je ne me persuade pas d'avoir atteint le but». Jésus Christ l'avait pris pour la résurrection des morts. Ayant compris le dessein de Jésus, Paul courait vers ce but et il reconnaissait, par conséquent, l'imperfection de son état actuel. Je pourrais dire que le sens ordinaire du mot parfait signifie: être parvenu à notre entière stature en Christ, sans qu'il soit question de l'existence ou de l'absence du péché.

N. Mais cette idée ne repose pas seulement sur la force du mot parfait. Il est dit, par exemple, que celui qui est accompli sera comme son maître (Luc 6: 40).

A. Eh bien ! il n'est pas question dans ce passage de l'existence ni de l'absence du péché, mais des principes de la conduite du fidèle, c'est-à-dire, de l'entière réception des principes de son maître comme règle de conduite. Ici encore, le chrétien ne doit pas agir selon la loi du talion, ni d'après les principes des Juifs, mais d'après ceux de Jésus Christ lui-même. Voici l'exhortation entière du Seigneur: «Donne à tout homme qui te demande, etc» (Luc 6:30). «Aimez vos ennemis, etc» (v. 35). «Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux, etc» (v. 36). Il leur dit aussi cette comparaison: «Est-il possible qu'un aveugle puisse conduire un autre aveugle ? ne tomberont-ils pas tous deux dans la fosse ?» (v. 39). «Le disciple n'est point au-dessus de son maître, mais tout homme accompli sera comme son maître» (v. 40). Vous voyez donc qu'il n'est pas question, ici, de la nature du disciple, mais de la lumière et des principes qui doivent le guider.

Pour ce qui me concerne, je n'admets aucun modèle de conduite, que le modèle parfait de la conduite de Jésus Christ lui-même. Mais Christ, dans sa nature, était sans péché, et moi, je suis enfanté dans l'iniquité ; et bien que je dépouille le vieil homme et que je revête le nouvel homme, l'oeuvre de Dieu ne consiste point à restaurer, ici-bas, le premier Adam, mais à me communiquer la vie du Second, auquel je serai rendu conforme, quand je le verrai tel qu'il est ; et jamais auparavant. En effet, on avance une multitude de passages comme s'ils s'appliquaient à nous, ici-bas, tandis que dans la Parole, ils s'appliquent à l'état de gloire ; tels que Rom. 8:23 ; Éph. 5:25-27 ; Jean 22:22-23.

Ce que nous venons de dire de: Celui qui est accompli sera comme son maître, s'applique également aux expressions qui suivent: pour le perfectionnement des saints (Éph. 4:12). Afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre (2 Tim. 3:17). Le mot qu'on traduit ici par perfectionnement et parfaitement est un autre mot grec que celui qui est employé dans le passage de Paul aux Philippiens (3:15), et dans d'autres endroits. Il est question non pas du péché intérieur, ou de ce qui se trouve dans notre nature, mais de l'enseignement de Christ et de la réception de tous les principes de sa doctrine, pour pouvoir pleinement édifier tous les fidèles.

N. Avez-vous lu la brochure qui a paru dernièrement ? \*

(\*) Exposition de la perfection chrétienne par J. Wesley, suivie de notes. Lausanne 1840.

A. J'ai examiné ce qui m'a paru la chose la plus importante, c'est-à-dire, tous les passages de la Parole de Dieu qui y sont cités. Nous avons déjà parlé des principaux d'entre eux. Le plus grand nombre n'a aucun rapport, même apparent, avec le sujet. Par exemple, pour prouver que l'on peut atteindre à la perfection ici-bas, on cite ce passage: «C'est pourquoi, comme dit le Saint Esprit, aujourd'hui si vous entendez Sa voix, n'endurcissez point vos coeurs» (Héb. 3:7). Il n'y a pas, dans toute la section, dont nous tirons ces paroles, un passage qui ait plus de rapport avec le sujet que celui-là. On avance encore, dans cet ouvrage les expressions: «être plein du Saint Esprit, être rempli du Saint Esprit», pour prouver que nous devons être sans péché. Il n'est pas besoin, me semble-t-il, de réfuter de tels raisonnements. Il s'y trouve plusieurs passages qui s'appliquent à l'oeuvre de Christ pour nous, que l'on applique à l'oeuvre de Christ en nous ; comme par exemple: «Par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés» (Héb. 10:14). «Ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'agneau», qui «purifie de tout péché» (Apoc. 7:14 ; 1 Jean 1: 7). «Christ a été manifesté une fois, pour l'abolition du péché par son sacrifice» (Héb. 9:26), etc., etc.

Comme vous avez parlé de cette brochure, j'ai encore quelques remarques à vous faire. Vous observerez, d'abord, la manière dont la question y est posée: elle n'est nullement l'amour de Dieu pour nous. La perfection de l'amour, l'accomplissement de l'amour n'y est jamais présenté comme l'amour de Dieu pour nous, mais comme un amour qui nous est demandé, qui est exigé dans les termes mêmes de la Loi. Voilà la première pensée. La perfection chrétienne consiste dans l'accomplissement, de notre part, de la plus haute exigence de la Loi : et il est ajouté comme second principe que Dieu la commande et l'exige indispensablement. J'admets entièrement que la connaissance de l'amour parfait de Dieu (1 Jean 4:10) produit nécessairement en nous une réciprocité d'amour ; il est faible sans doute ; mais il est vrai, mais il est pur ; car nous connaissons l'amour de Dieu, parce que nous sommes rendus participants de la nature divine, et parce que cet amour est répandu dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné. Alors Dieu demeure en nous et nous en lui ; l'amour dont il nous aime est donc répandu dans nos coeurs, et la conscience que nous en avons se manifeste dans notre amour pour lui. La clarté de sa face resplendit sur la nôtre, et la nôtre en réfléchit les doux et puissants rayons. Cette réflexion Lui est agréable, parce qu'Il reconnaît la source d'où elle provient. Et comme c'est par le don du Saint Esprit que nous avons connu l'amour de Dieu, c'est par ce même Esprit, que l'amour de notre coeur retourne, sans effort, vers l'amour que nous avons connu en Lui.

Mais quand on vient me dire: que Dieu commande cet amour et l'exige indispensablement, on me place sous la Loi et l'on détruit le principe même de la justification, en la confondant avec la sanctification: on met de côté la grâce, ce grand principe de l'Évangile: Dieu justifie les méchants. En confondant aussi cet amour où il existe, avec la sainteté parfaite et avec l'absence du péché, on nous donne certainement la preuve d'une profonde ignorance de son propre coeur ; ignorance toujours croissante, et qui accompagne tous ceux que j'ai vus dans cette idée. Il est possible que quelques âmes, qui cherchent sincèrement la présence de Dieu, échappent à cette illusion, par ces heureuses inconséquences qui résultent de l'action du Saint Esprit en nous, mais ces erreurs et ces ténèbres sont la conséquence rigoureuse du principe lui-même, elles se manifestent dans la plus grande majorité de ceux qui ont embrassé ces doctrines.

Au reste ne confondez jamais une conduite sans reproche avec l'absence du péché, c'est-à-dire avec l'extirpation du germe du péché de notre nature. Le chrétien doit certainement avoir une conduite sans reproche ; il doit toujours marcher selon l'Esprit ; il ne peut jamais se justifier d'avoir marché un seul moment selon la chair ; toutes ses facultés doivent être employées, non par la chair, mais par le nouvel homme, afin qu'il ne bronche pas. Il ne peut jamais s'excuser en disant: Ah ! c'est la chair qui est toujours là, qui a été la cause de ma chute ! car elle a dû être mortifiée, tandis que l'Esprit doit être le dominateur de toutes nos pensées. Il aurait dû s'écrier: Hélas ! j'ai manqué de vigilance, de prières, dans l'emploi des moyens de la grâce. Il n'a peut-être pas assez approfondi son coeur ; et sa misère, comme dans le cas de Job, a été permise pour son instruction. Néanmoins, il ne peut s'excuser: le sang de Jésus Christ expie, sans doute, le péché, mais, quant à lui, il a manqué, car Dieu est fidèle qui n'aurait pas permis qu'il soit tenté au-delà de ses forces. Et s'il ajoute: Mais je ne suis qu'un enfant ! je suis encore si faible dans la foi ! N'importe, car si la crainte et la défiance de soi-même, qui conviennent à la faiblesse, se fussent trouvées dans son coeur, il n'eût pas manqué de la sorte: s'il est tombé, c'est parce que le péché, c'est-à-dire parce que le principe de la propre volonté agissait en lui.

Permettez-moi de vous signaler encore un autre défaut dans les raisonnements de ceux qui me présentent cette doctrine. Vous mettez en avant le cas de plusieurs fidèles de l'Ancien Testament, qui furent appelés parfaits. Je vous prouve qu'ils ont péché ; et alors vous me répliquez, que cela ne conclut rien contre ceux qui sont sous la grâce plus excellente de la nouvelle économie. Mais alors pourquoi les citer ?

Il est remarquable, qu'après le jour de la Pentecôte, on ne puisse pas mentionner le cas d'un homme qui soit dit parfait. La raison en est importante. Le don du Saint Esprit nous a rendus capables de discerner et de juger le vieil homme, de condamner le péché dans la chair et de juger la nature, parce que nous avons la pleine connaissance de la relation de notre nouvel homme avec Jésus Christ. Sous l'ancienne économie un homme qui gardait les commandements, les ordonnances et la Loi, sans reproche, pouvait être appelé parfait, parce qu'elle ne leur avait pas appris à distinguer le vieil homme du nouvel homme, comme nous pouvons le faire dans la plénitude de lumière que la nouvelle économie nous a apportée. Celui qui marchait bien était parfait. Mais la manifestation du nouvel homme, Christ ressuscité, nous a fait connaître et discerner, comme une chose qui en est distincte, le vieil homme Adam et sa condamnation. Avec Paul nous savons dire maintenant par l'Esprit: «Je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi» (Gal. 2:20). Ailleurs: «Ce n'est plus moi qui l'accomplis, mais c'est le péché qui habite en moi» (Rom. 7:20). L'affranchissement dont il est parlé au chapitre 8 de l'épître aux Romains, nous a rendu capables de juger le vieil homme comme une nature condamnée de Dieu, parce que nous savons positivement que nous en avons une autre dans laquelle nous vivons et par laquelle nous pouvons porter ce jugement. Votre doctrine de la perfection consiste, au contraire, à nous ramener sous la loi et à nous ôter la pleine lumière de Christ, afin de nous rendre contents de nous-mêmes.

Mais remarquez que le principe que j'ai avancé suppose que nous marchons «selon l'Esprit», selon une règle plus haute et qui n'admet aucun modèle de conduite que la vie de Christ ici-bas, aucune autre mesure de la perfection que la gloire de Christ, là-haut, dans le ciel. Ce que nous faisons, n'est pas ce que nous sommes. Depuis la chute et depuis notre régénération, il faut distinguer ces deux choses. Jésus Christ est le modèle de ce que nous devons faire, mais il ne peut pas être le modèle de ce que nous sommes, car nous sommes déjà nés dans le péché, et lui ne l'était pas.

J'ajouterai encore une remarque qui se lie à ce que nous venons de dire. On n'eût jamais cru que quelqu'un pût avancer qu'un état de perfection ici-bas fut le but principal de la naissance, de la vie et du sacrifice de Jésus Christ, de la révélation chrétienne, de la prédication de l'Évangile et de l'élection scripturaire. Et qui pourrait imaginer que le ciel, que notre conformité avec Jésus Christ en gloire, que notre présence avec lui et que la joie de sa présence, que l'absence de tout mal, de tout deuil, de toute larme, que la possession de la gloire de Dieu, que de vivre avec Jésus Christ devant sa face, en un mot, que l'union de Christ et de l'Église dans la gloire, n'entrât pour rien dans le but principal de tout ce que Dieu a fait en Christ ; et que toutes ces choses (même plusieurs passages qui en parlent) doivent être seulement rapportées à ce que nous sommes ici-bas ?

Haussez, tant que vous le voudrez, la mesure de la sainteté que nous pouvons atteindre sur cette terre, j'espère que je serai d'accord avec vous. Mais, comme je vous l'ai déjà dit, votre mesure est trop basse pour moi ; car un homme, selon vous, ne commet pas le péché, quoiqu'il fasse des choses qui l'exposent à la damnation éternelle, et c'est tout au plus si, selon vous encore, nous devons être comme le premier Adam et non pas comme le Second. Mais ne m'ôtez pas, du moins, comme but principal de l'oeuvre de Christ, la présence, la gloire et le repos célestes de Dieu. Ne me dites point, comme vous le faites, que ce que je peux trouver, ici-bas, c'est le repos qui reste pour le peuple de Dieu. Hélas, s'il en est ainsi pour vous, votre religion, cher ami, est une religion terrestre. Au lieu de nous ouvrir le ciel, au lieu de nous exciter par ce motif, à nous avancer indéfiniment dans la carrière de la sainteté et de la piété, au lieu de nous faire sentir par ce qui nous donne cette nouvelle force, que nous sommes encore loin du but auquel, par la grâce, nous arriverons certainement ; vous faites tous vos efforts, pour employer la révélation entière de la grâce de Christ à rétablir le judaïsme. Paul, qui atteignit peut-être le plus haut rang parmi les combattants de la foi, nous a dit: «Si pour cette vie seulement, nous avons espérance en Christ, nous sommes plus misérables que tous les hommes» (1 Cor. 15:19). C'est parce qu'il avait reçu les prémices de l'Esprit, qu'il gémissait en lui-même (Rom. 8:23), qu'il combattait, non pas comme battant l'air, mais qu'il mortifiait son corps et qu'il se

le tenait assujetti (1 Cor. 9:26-27). Est-ce donc, là, le repos qui reste pour le peuple de Dieu ? Hélas ! quelle illusion ! Comment donc, il n'y aurait point de combats intérieurs ? J'admets si vous le voulez, que nous pouvons en venir à n'avoir plus à lutter contre un ennemi debout et qui nous harcèle de toute sa puissance. Mais quoi ! nous n'aurions plus besoin de ces soins continuels pour garder un ennemi prisonnier, il est vrai, mais dont l'inimitié et la malice ne sont point changées et qui peut, à tout instant, s'échapper et nous faire du mal ?

Je n'ai plus qu'une remarque à faire sur la citation des passages de la brochure dont vous m'avez parlé: c'est vous signaler une faute grave, savoir de joindre la moitié d'un passage avec une portion d'un autre passage, comme si le Saint Esprit appliquait ce dernier au sujet du premier, alors qu'il n'en est point ainsi. En voici des exemples. Cette faute me frappe dès l'épigraphe. «Vous serez parfaits», y est-il écrit c'est une portion d'une sentence tirée de Matt. 5:48. Tout disciple accompli sera comme son maître, autre portion de Luc 6:40: et l'on y joint d'une manière encore plus étonnante ce fragment de Paul: Nous tous donc qui sommes parfaits, ayons ce sentiment ( Phil. 3:15): pour conclure enfin par les versets: Si quelqu'un enseigne autrement et ne se range pas à de saines paroles, savoir à celles de notre Seigneur Jésus Christ et à la doctrine qui est selon la piété, il est enflé d'orgueil, ne sachant rien, etc (1 Tim. 6:3-4).

Une âme simple, sans défiance, croirait, avec bonhomie, qu'enseigner autrement s'applique à la manière de penser qui est exprimée dans le verset qui précède. Mais non ! Le commencement de la troisième citation se trouve dans le chapitre 3, v. 15, de l'épître aux Philippiens, et le dernier passage: Si quelqu'un pense autrement, etc., est tiré du chapitre 6: 3-4 de la première à Timothée, où le Saint Esprit le dit de la fidélité des serviteurs envers leurs maîtres, et de l'honneur que les serviteurs doivent à ces derniers, s'ils sont enfants de Dieu. Que peut-on dire de telles citations ?

Quelquefois deux passages sont fondus dans une seule citation, mais c'est au lecteur d'en débrouiller les parties. On dit par exemple: Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, dans la foi qui opère par l'amour, celui-là sera sauvé. Il n'y a point de tel passage dans la Parole de Dieu. L'auteur a inséré une partie de Galates 5:6, au milieu d'un passage tiré de Matthieu 24:13, et l'a lié par les mots dans et celui-là qui ne se trouvent ni dans l'un ni dans l'autre verset. Or celui des Galates ne se rapporte point à la persévérance qui est mentionnée en Matthieu: et ce dernier parle des afflictions des disciples dans la détresse de Jérusalem.

Par une seule offrande il a rendu parfait à perpétuité ceux qui sont sanctifiés... si du moins nous retenons ferme le commencement de notre assurance (Héb. 10:14 ; 3:14). On cite, il est vrai, les endroits d'où ces textes sont tirés, mais la condition qui se trouve dans les dernières paroles n'est nullement attachée, dans la Parole de Dieu, à la vérité qui est établie dans les premières.

Que ces exemples vous apprennent à être sur vos gardes ; et ne recevez comme citation véritable, soit pour la forme, soit comme exprimant l'intention du Saint Esprit, que des passages, dont vous avez vérifié le sens par le contexte lui-même.

J'ai maintenant deux observations à faire sur l'ensemble des deux parties principales de cette brochure.

Pour faire croire que l'état d'âme qui est dépeint dans le chapitre 7 de l'épître aux Romains, n'est que celui d'un homme irrégénéré, on cite maintenant en faveur de tout homme régénéré, tous les passages que l'on avait avancés auparavant comme caractérisant l'état d'un homme parfait en contraste avec le chrétien qui a encore des combats intérieurs. J'ai déjà admis que le chapitre 7 des Romains ne dépeint pas, comme le 8, l'état de l'affranchissement du chrétien. Mais l'on ne doit pas citer une multitude de passages pour prouver qu'il y a des chrétiens qui, après leur justification, ont subi un changement plus grand que la justification même: puis, quand on veut prouver qu'un tel passage ne s'applique pas à un homme régénéré, pour faire ressortir le contraste, on cite ces mêmes passages comme s'ils ne regardaient en général, que l'homme régénéré. Un exemple éclaircira ce que je dis (page 101) — L'HOMME RÉGÉNÉRÉ: «J'ai été crucifié avec Christ et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi, etc.». Or nous avons vu que ce passage était déjà cité pour prouver que l'état de l'homme parfait est tout à fait différent de celui d'un homme régénéré. On l'applique maintenant à ce dernier pour démontrer que le chapitre 7 aux Romains ne dépeint pas du tout l'état de la régénération.

Le Saint Esprit ne peut pas enseigner de telles inconséquences Quel profit y a-t-il à nous plonger dans des principes qui se contredisent eux-mêmes ? Une telle confusion marche toujours de front avec de fausses doctrines.

Les assertions qui sont au commencement de l'article intitulé: «Marques de la Nouvelle Naissance, etc» (page 170), me paraissent entièrement contraires à ce changement instantané qui est plus grand que la justification même, et dont parle M. Wesley. Ici, c'est une affaire de degré, «à un degré moindre» dans l'état de tous. Mais, dites-moi, que veulent dire ces paroles: «Au commencement de notre justification ?» Est-ce que la justification est une oeuvre qui s'accomplit, en nous, progressivement ? Ici encore, tous les caractères de la perfection sont donnés comme marques de la nouvelle naissance.

J'en viens à ma seconde observation. Dans tout l'ouvrage de M. Wesley qui dépeint la perfection chrétienne, l'amour de Dieu pour nous n'est jamais mentionné une seule fois, ni comme objet de notre reconnaissance, ni comme motif d'obéissance: le sentiment de cet amour n'y tient aucune place dans le coeur du parfait. C'est un fait assez extraordinaire ! Je trouve dans 1 Jean 4 «En ceci est l'amour, non en ce que nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aime». D'où l'on remarque dans cette épître qui traite de l'amour parfait qui bannit la crainte: elle se trouve là, précisément pour nous garder contre l'erreur dans laquelle M. Wesley, trop confiant en lui-même, est tombé avec tous les mystiques ; erreur naturelle au coeur de l'homme, qui, quand il aime Dieu par la grâce, se retourne ensuite sur lui-même, pour réfléchir à ce qu'il est envers Dieu, et pour oublier ce que Dieu est envers lui.

Il existe deux grandes vérités: 1° Aimer Dieu, parce qu'il doit être aimé, et refléter ainsi son image en pureté. C'est là, ce que la Loi exige ; mais l'homme y a manqué. 2° La Grâce nous présente l'amour de Dieu envers nous, quand nous en étions indignes. Elle nous place, en Christ, sur un fondement nouveau et immuable d'une joie éternelle. Elle nous présente Dieu lui-même dans un caractère qui était inconnu à Adam, qui était impossible sous la Loi ; car la Loi exige nécessairement l'amour parfait en nous ; elle ne peut, elle ne doit faire grâce à aucun pécheur. Mais, par la puissance régénératrice de la vie de Christ, nous sommes renouvelés à l'image de Dieu ; mais nous le sommes entièrement sur le principe d'une reconnaissance éternelle, qui seule met Dieu à sa place à l'égard de la créature, et qui met la créature déchue et vivifiée de nouveau à sa place à l'égard de Dieu. Le système Wesleyen replace formellement la créature sous la Loi qui exige, il renverse ainsi tout l'Évangile.

N. Mais M. Wesley prêchait sans doute l'amour de Dieu envers les pécheurs.

A. Je ne le nie pas, mais c'était d'une manière vague. Il le prêchait, même plus que d'autres qui publiaient la nécessité de la régénération, plutôt que l'amour. Néanmoins, il le replace l'homme régénéré sous la Loi. Au reste, il y a beaucoup de confusion dans sa doctrine, car au sein de la plus haute exigence de la Loi, il admet des choses qui demandent l'expiation du sang de Christ. Quoiqu'il en soit, il démontre clairement ce que je dis, par le fait même que, dans le caractère d'un chrétien parfait, il ne mentionne point l'amour de Dieu pour nous: de l'abondance du coeur, la bouche parle. On peut faire la même observation sur la note intitulée: «Marques de la nouvelle naissance», où l'auteur, comme dans l'exposition du chapitre 7 de l'épître aux Romains, confond, de nouveau, complètement l'homme régénéré avec l'homme parfait. La confusion et l'erreur se donnent toujours la main.

Permettez-moi de vous citer, sur ce sujet, un passage qui m'a frappé. On parle d'ignorance, d'erreurs, etc., comme distinctes du péché. Mais je lis en Matthieu 6:23: «Si ton oeil est simple, ton corps tout entier sera plein de lumière». Si donc je suis dans l'erreur, dans les ténèbres à quelques égards, mon oeil, à quelques égards aussi, n'a pas été net: Il ne reste donc plus que l'alternative: ton oeil est mauvais. Des ténèbres en sont donc la conséquence. Un faux jugement provient toujours des affections égarées.

En résumé, je crois que Satan a été jaloux de l'oeuvre du Saint Esprit, qui faisait sentir le besoin de quelque chose de mieux. Pour en détruire l'effet, en tout ou en partie, il est venu mêler son oeuvre à de bons désirs qui animaient le coeur de beaucoup de chrétiens. Hélas ! c'est ce qu'il fait souvent. Demandons à Dieu qu'il nous conduise en toute vérité, et que, selon sa miséricorde et la multitude de ses compassions, il tire le bien du mal lui-même. Qu'il nous donne d'examiner toutes ces choses par la lumière de sa Parole et avec l'efficace de son Saint Esprit. Amen !

**Usons de grâce Gagner le cœur aussi bien que la conscience par J. N. Darby**

[Restauration, lavage des pieds ; danger de s'ériger en juge]

ME 1941 p. 309 = ME 1962 p. 166

Il peut être juste de se servir du fouet et de la verge, mais ceux-ci ne gagneront jamais les cœurs. Ce n'est pas non plus la justice qui règne parmi les saints de Dieu, mais « la grâce par la justice pour la vie éternelle ». Hélas ! combien de péchés qui auraient pu être lavés selon Jean 13:1-17, ne l'ont pas été ; combien de frères qui auraient pu être gagnés et ramenés à Dieu et à nous, ont été éloignés pour toujours, parce que nous nous sommes contentés de marteler leur conscience sans que leur cœur ait été touché, sans que nous ayons même songé à parler à leur cœur. Nous n'avons pu surmonter le mal, parce que nous ne l'avons pas surmonté par le bien. Nous nous sommes empressés de prendre la place de juges, mais le jugement s'est retourné contre nous ; et nous ne nous sommes guère appliqués à imiter l'humble travail du Maître. Combien peu nous comprenons qu'agir simplement selon la justice — quelque juste que soit notre manière de faire — n'amènera jamais la restauration des âmes ; car le jugement si tempéré et si vrai qu'il soit — ne touchera pas les cœurs, ne les adoucira pas, et ne les amènera pas à recevoir l'instruction, dont ils auraient pourtant besoin, puisque les faits ont prouvé que ces cœurs ne sont pas à leur vraie place devant Dieu.

L'homme n'est pas tout entier conscience ; et, si la conscience de quelqu'un est atteinte, tandis que son cœur reste éloigné, le résultat sera le même que pour nos premiers parents, les premiers pécheurs : il se cachera parmi les arbres du jardin pour échapper à la voix qui le condamne.

**Les leçons de l'affliction par J. N. Darby**

ME 1876 p. 230

Chère sœur,

Je vous remercie beaucoup, vous et le cher M\*\*, d'avoir pensé à me faire part de l'accident qui est arrivé à votre cher enfant. C'est une épreuve amère que de voir un des nôtres, qui est comme une partie de nous-mêmes, enlevé tout à coup du milieu de nous et d'une manière inattendue. Toutefois, quelle différence lorsque nous pouvons regarder à l'amour du Seigneur et voir un enfant bien-aimé, comme je le vois certainement, l'objet de cet amour. Il y a là pour l'âme une consolation qui change tout, parce que tout est changé. La connaissance de l'amour de Dieu, qui est venu dans ce lieu de la mort, a éclairé ces ténèbres de ses rayons les plus précieux ; et les ténèbres même ne servent qu'à manifester quelle consolation il y a à posséder une pareille lumière. Il n'y a rien que lumière dans le cœur : — rien ne peut amener les ténèbres quand nous avons cette lumière. Le monde que nous traversons est une scène de douleurs, et plus nous le connaissons, et même plus nous marchons près du Seigneur, plus nous le connaissons comme tel. Je ne veux pas dire par là qu'aucune de nos afflictions ne soit jamais une correction ou une discipline : nous savons que nos afflictions ont souvent ce caractère pour ceux que le Seigneur aime le plus, comme ce fut le cas pour Job. Tous, sauf Christ, nous avons à apprendre d'elles la grâce ; et même Lui, il entra dans les souffrances de ceux qui, en Israël, les avaient attirées sur eux par leurs péchés et leur folie, car ses sympathies étaient parfaites, et, Dieu en soit béni, sont parfaites.

Christ souffrit pour la justice, et il souffrit pour le péché ; mais de plus, ayant par grâce pris place au milieu du résidu pieux d'Israël, il entra dans tout ce que le résidu éprouvera en voyant l'état d'Israël (dont, de fait, il fait partie) châtié sous la main gouvernementale de Dieu pour le péché. Tout cela, Christ le sentit comme aucun autre n'a pu le faire. Ses sympathies sont aussi parfaites maintenant, quoiqu'il ne soit plus dans le chemin des souffrances par lesquelles il en a acquis l'expérience.

De plus, c'est seulement dans la partie qui a besoin d'être brisée et corrigée que nous souffrons ; une affliction que le Seigneur touche, quand Christ est avec nous dans la peine, est d'une infinie douceur, bien que cette douceur soit celle de l'affliction. Ce n'est que lorsque la volonté se mêle à l'affliction que celle-ci a de l'amertume, ou bien quand il s'agit d'une peine dans laquelle Christ n'est pas. Mais tout cela est très utile, et nous en avons besoin. Le Seigneur a pris votre cher enfant auprès de Lui dans le ciel, ce qui n'est certainement pas une perte pour Lui. Qu'est-ce que Dieu veut nous dire de plus dans ses voies envers nous, envers notre cœur, dans cette affliction ? Celui qui a créé les sentiments d'une mère, sait ce que sont ces sentiments ; il sait ce qu'il a touché, et il sait pourquoi il l'a fait : il a un dessein d'amour dans ce qu'il fait. Il y a chez ceux d'entre nous qui sont les plus sincères une foule de choses dont nous n'avons pas conscience, qui ne sont pas assujetties à Dieu, qui agissent et se montrent sans que nous nous en doutions. Dieu nous arrête ; il entre sur la scène : que de choses il nous montre ! Que de cordes il coupe d'un seul coup ! Tout un faisceau d'affections est touché : nous sentons que la mort y a sa place et sa part. Je n'ai jamais vu une famille, après la première mort, demeurer ce qu'elle était auparavant : le cercle était brisé ; il y avait une brèche. Ce qui appartenait au corps des affections et de la vie d'ici-bas était touché, était trouvé être mortel, était atteint dans sa nature même. Le cours de la vie ne s'arrêtait pas, le flot avait recouvert ce qui y avait été jeté, mais la mort et les affections qui appartiennent à ce monde s'étaient rencontrées. Mais tout cela est bien et bon ; car la mort est entrée dans le monde. Puis, nous vivons dans ces choses ; notre volonté y vit ; et quand notre volonté est brisée, elle est brisée pour toutes choses. Nous apprenons ainsi à nous appuyer davantage sur ce qui jamais ne se brise, non pas pour perdre nos affections, mais pour les avoir davantage en rapport avec Christ, moins avec cette propre volonté de notre nature ; car il faut, maintenant, que la nature meure aussi bien que le péché. Mais Christ ne fait jamais une brèche, si ce n'est pour venir mettre l'âme et le cœur davantage en rapport avec lui-même ; et il vaut la peine de souffrir toutes les afflictions, et plus encore pour apprendre à connaître le moindre atome de son amour et de lui-même : il n'y a rien comme son amour, rien de pareil à Lui ; et c'est quelque chose qui demeure.

En même temps, il se fait une œuvre profitable dans nos cœurs, et nous acquérons plus de capacité pour connaître ce que c'est que la communion avec Christ et pour en jouir, plus de capacité pour nous réjouir en Dieu et le comprendre, pour connaître ce en quoi il prend plaisir et en apprendre la valeur, — plus de capacité morale pour prendre plaisir en ce qui est excellent. Nous savons peu à quelle grande et glorieuse bénédiction nous sommes appelés. Oh ! que les saints puissent connaître cela davantage ! Être avec Dieu, avoir une joie commune avec Dieu, avoir communion avec Lui !

Il y a des âmes qui ont beaucoup de cette joie et de cette communion sur la terre. Dieu les y a introduites. Mais tout ce qui est de la nature ou de la volonté ne peut avoir aucune part là ; et les saints, sans qu'ils déshonorent directement le Seigneur, vivent souvent dans la nature. Alors le Seigneur s'occupe d'eux : « il détourne l'homme de son dessein, pour éloigner de l'homme l'orgueil ».

Oh ! quelle chose précieuse, lorsque l'orgueil est éloigné de nous ! Et combien il l'est complètement quand Dieu s'occupe de nous, et nous amène en sa présence, par quelque moyen que ce soit, car il connaît les secrets ressorts de nos cœurs et il sait comment les toucher. Mais quelle grâce pour nous que ces soins journaliers constants de notre Dieu. « Il ne retire jamais ses yeux de dessus le

juste ». Quel Dieu que celui à qui nous avons à faire ! Et tout en amour ! Et quand l'orage a passé, la gloire pour laquelle il nous prépare brillera sans nuage, et ce sera Lui-même, — lui, que nous avons connu dans tous ses tendres soins ! Et encore, quand nous serons dans la gloire de Dieu, la gloire de Dieu illuminera la cité, et l'Agneau sera sa lampe. Nous serons avec le Fils, avec Jésus, jouissant, comme lui et avec lui, de la clarté de la face et de la faveur divine qui resplendissent sur lui. Et quel amour ! — l'amour de Jésus qui nous a amenés là pour toujours avec lui, en vertu de cette faveur, et qui nous en fait jouir maintenant pleinement avec lui-même.

Je demande instamment au Seigneur que cette affliction qui vous a été dispensée soit bénie pour vous et tous vos chers enfants ; qu'ils voient combien la mort est près, mais le Seigneur encore plus près. Dites bien au cher M\*\* combien je sympathise réellement avec lui. La douleur d'un père, quoiqu'elle ait un autre caractère, n'est pas moins profonde que celle d'une mère. Vous devez vous attendre à ce qu'à mesure que le temps s'écoulera, le sentiment actuel de votre perte s'atténuera et en un sens même passera. Je ne veux pas dire par là que le souvenir de votre cher enfant se sera en aucune manière évanoui, mais le caractère de ce souvenir sera changé ; et les enfants que Dieu vous a conservés, et vos occupations journalières, le rendront moins absorbant. Cela est naturel ; en un sens cela est bien : les devoirs de la vie ont leur place qu'il n'est pas bon d'abandonner pour des affections absorbantes. Je voudrais vous recommander instamment de profiter des moments où l'impression et l'effet présent de votre perte sont puissants, pour vous placer devant Dieu et recueillir tout le fruit de ces dispensations et de sa tendre grâce. C'est un temps dans lequel le Seigneur sonde notre cœur et lui montre son amour en même temps. Puissiez-vous croître ainsi beaucoup par cette affliction, douloureuse assurément pour un cœur de mère.

Dans le Seigneur votre toujours affectionné

### **Qu'est-ce que le monde et comment un chrétien doit-il y vivre ? Par J.N. Darby**

Que vous soyez sans reproche et purs, des enfants de Dieu irréprochables, au milieu d'une génération tortue et perverse, parmi laquelle vous reluisez comme des luminaires dans le monde.

Philippiens 2:15

«N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde : si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui »

1 Jean 2:15.

«Ne savez-vous pas que l'amitié du monde est inimitié contre Dieu ? Quiconque donc voudra être ami du monde, se constitue ennemi de Dieu» Jacques 4:4.

Qu'est-ce que le monde ? — Telle est la question de toute importance qui s'impose à l'examen attentif du chrétien sérieux et réfléchi. Qu'est-ce que ce monde, dont il est appelé à se conserver pur ? (Jacques 1:27).

L'Écriture emploie le mot monde dans trois sens différents. D'abord il signifie littéralement l'ordre, le système, l'arrangement des affaires humaines sur la terre ; ensuite, la terre elle-même est aussi appelée «le monde», parce qu'elle est la scène sur laquelle se développe ce système ; enfin l'ensemble des individus qui vivent selon ce même système est encore désigné sous le nom de «monde». On peut donc distinguer la scène du monde, les personnes du monde et le système du monde.

Quand nous lisons dans la Parole que «le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs» (1 Tim. 1:15), nous pouvons comprendre qu'il est venu sur la scène du monde, et, alors, il s'y est nécessairement trouvé en contact avec le système du monde qui le haïssait. Il disait de ses disciples : «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde» (Jean 17:16), c'est-à-dire que, contrairement aux hommes qui trouvaient leur vie dans ce système, eux n'en faisaient pas partie. Quiconque est ami de ce système est ennemi de Dieu. (Jacques 4:4). Le propre d'un tel système est de se gouverner soi-même, sans aucune dépendance de Dieu.

Prenez comme exemple l'organisation militaire : Quand un homme entre dans l'armée, il trouve tout ordonné en vue de ses besoins : le trésorier pourvoit à sa solde, l'officier d'habillement lui donne son uniforme, un autre lui fournit ses armes et son équipement, etc. ; des règlements ont déterminé qu'il devait aller ici et loger là ; il y a des heures régulières pour le lever, l'exercice, la parade, l'appel, etc., etc. ; il est lié à cette organisation en entrant dans l'armée, en sorte qu'il ne peut rien entreprendre de son propre chef. C'est d'une manière très significative que l'on dit de ce système qu'il est en lui-même un petit monde, tant ses arrangements sont complets et méthodiques. Cependant ce n'est là qu'une faible illustration de l'immense système qui gouverne tout et qui s'appelle le monde, système dans lequel il est pourvu à la satisfaction de chaque besoin de l'homme, de même qu'à l'exercice de chacune de ses facultés. L'homme a besoin de société aussi, le monde n'a pas manqué de pourvoir au système social ; il en a fait une étude parfaite en elle-même. La position sociale est tout pour l'homme ; il ne s'épargne aucune peine pour se la créer et aucune dépense n'est trop considérable pour atteindre ce but. Considérez cette immense échelle, «la société», avec ses myriades de créatures humaines, dont les unes s'efforcent de grimper de plus en plus haut, tandis que les autres cherchent à se maintenir convenablement dans leur position acquise. Quel terrible pouvoir que celui de ce système social, pour absorber l'esprit et le cœur !

De plus, l'homme a besoin d'un gouvernement politique pour la protection de sa vie, de sa propriété, de ses droits, et le système du monde y répond aussi pleinement.

Et quel arrangement complet n'y a-t-il pas pour ce que nous appelons les affaires ? Les occupations, dans ce monde, forment un ensemble des plus remarquables. Les hommes doués simplement de la force physique trouvent de l'ouvrage ; les esprits inventifs peuvent librement déployer leur génie ; les âmes d'artiste se manifestent dans leur monde de sculpture, de peinture, de musique ou de poésie ; les savants cherchent à résoudre leurs problèmes ; les écrivains composent leurs livres ; les convoitises même et le luxe de quelques-uns fournissent à d'autres des moyens d'existence.

L'homme est une créature très complexe, qui a besoin d'un bon nombre de choses différentes pour se satisfaire ; il lui faut un peu d'affaires, un peu de politique, un peu de société, un peu d'étude et enfin un peu de religion. L'homme est naturellement religieux. Le mot «religion», que nous employons si souvent, ne se trouve que cinq fois dans toute la Bible. La religion n'est pas la piété, car les adorateurs des idoles sont religieux. La religion fait partie de la nature de l'homme, tout autant que son intelligence ou sa mémoire ; par conséquent, le système du monde, qui répond si complètement à tout ce qui est de l'homme, ne manque pas d'offrir un aliment à ce besoin de sa nature. Pour celui qui sera particulièrement sensible aux tendres impressions, — qui a l'amour du beau, — une musique harmonieuse, d'imposantes cérémonies, des rites religieux, lui seront présentés. Un autre, qui sera d'une nature indépendante et d'un caractère ouvert, trouvera dans le libéralisme de quoi donner libre cours à ses sentiments. Si, au contraire, il est d'un caractère froid, réservé, réfléchi, une sévère orthodoxie lui conviendra. S'il est consciencieux, faisant peu de cas de lui-même, et croit indispensable de faire pénitence d'une manière ou d'une autre, ses besoins pourront aussi être satisfaits dans ce système, et ainsi de suite. Il y a donc des croyances, des doctrines et des sectes pour chaque variété de caractère, pour chaque forme de sentiment religieux dans la chair.

Quel système pourrait être plus admirable et plus complet ? Rien n'y est laissé de côté. Il contient assez de prétendue joie et de satisfaction pour que cette grande masse mobile de l'humanité soit constamment en activité, et jouisse d'un consentement relatif. Les cœurs cherchent sans cesse ce qui peut les remplir, les esprits sont affairés ; si une chose fait défaut, on se hâte de recourir à une

autre. L'affliction et la mort même ne sont pas laissées de côté dans les arrangements du système du monde ; il est pourvu aux funérailles, aux vêtements et aux visites de deuil, aux paroles de sympathie, en un mot à tout ce qui s'y rapporte ; de sorte que le monde est capable, au bout de peu de temps, de s'élever au-dessus des chagrins et de rentrer dans sa sphère d'occupation habituelle.

Mais aujourd'hui Dieu amène quelques-uns de ceux qui sont dans un tel monde — un bien petit nombre — à voir que tout ce qui le compose, affaires, politique, éducation, gouvernement, science, inventions, chemins de fer, télégraphes, arrangements sociaux, institutions charitables, réformes, religion, etc., fait partie du système du monde, d'un système qui tend à se perfectionner chaque jour. — Ce qu'on appelle «le progrès du siècle» n'est pas autre chose que le développement de cet élément mondain.

Or la relation actuelle de Christ avec un tel monde doit être aussi la nôtre. La place qu'il occupe en haut et celle qu'il n'occupe pas en bas nous montrent suffisamment quelle doit être notre place.

Pourquoi doit-il en être ainsi ? demandera-t-on peut-être. — Ne savez-vous donc pas que Satan est «le dieu de ce monde», «le chef de l'autorité de l'air», le directeur de ce monstrueux système ? Il en est l'énergie, le génie et le prince. Quand Jésus Christ était sur la terre, le diable vint lui offrir tous les royaumes de la terre et leur gloire, car, dit-il, «elle m'a été donnée, et je la donne à qui je veux. Si donc tu te prosternes devant moi, elle sera toute à toi» (Luc 4:6, 7). Ici, le rideau est levé, et le véritable objet de tout culte religieux de l'homme est mis en pleine évidence. L'Écriture parle de Satan comme de quelqu'un qui était «plein de sagesse, et parfait en beauté» (Ézéchiel. 28:12), et qui se déguise lui-même «en ange de lumière» (2 Cor. 11:14). Qui peut donc s'étonner de ce que les hommes insouciantes, et même les plus réfléchis, soient trompés et abusés ? Combien peu ont les yeux ouverts pour voir, par la parole de Dieu et l'onction du Saint Esprit, le vrai caractère du monde. Quelques-uns pensent avoir échappé au piège de la mondanité, en ayant abandonné ce qu'on appelle «les plaisirs mondains», et en étant devenus membres de certaines églises, ou d'associations religieuses, ne discernant pas qu'ils sont tout autant dans le système du monde qu'auparavant ; seulement, Satan, qui en est le prince, les a fait passer d'un département dans l'autre, afin de rassurer leurs consciences inquiètes, en les rendant plus contents d'eux-mêmes.

Les choses étant telles, la question s'élève naturellement : Quel est le remède ? — Comment ceux qui marchent dans le chemin large, et ont vécu jusqu'ici selon le système du monde, pourront-ils échapper à son contrôle ? Comment leur est-il possible de connaître ce qui est du monde et ce qui est de Dieu ? — L'apôtre dit : «Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu» (Rom. 8:14). Le mode normal de la vie chrétienne est d'être gouverné par Christ, de la même manière que le corps d'un homme est sous la direction de sa tête ; quand il est en santé, il n'y a aucun mouvement de la main ou du pied, à moins que la tête ne dise : «Agis». C'est précisément dans ce sens que Jésus Christ est la tête du chrétien (1 Cor. 11:3) qui se trouve dès lors sous Sa direction immédiate en toutes choses, petites ou grandes. C'est ainsi que le christianisme frappe la mondanité à sa racine ; car tandis que la libre volonté de l'homme est le principe fondamental sur lequel est édifié tout le système du monde, le principe de la vie chrétienne est la dépendance de Dieu et l'obéissance à Sa volonté.

Le grand but de Satan est d'établir pour l'homme un système qui se substituera entièrement à la direction de l'Esprit de Dieu ; ce sera son chef d'œuvre au temps de la fin, et le trait proéminent de l'apostasie qui s'avance à grands pas. Satan se déclarera alors ouvertement, dans sa propre personne, le dieu de ce monde, ce qui, pour le moment, est encore caché en mystère. N'est-ce donc pas grandement le temps pour les chrétiens de se réveiller du sommeil et de considérer s'ils ne sont pas en quelque façon associés à un système qui mûrit si rapidement pour le jugement ?

Mais, dira-t-on, comment pouvons-nous empêcher cela ? Ne sommes-nous pas liés à ces choses malgré nous, par notre commerce et nos professions diverses, comme membres du gouvernement et de la société ? Il faut bien vaquer à ses affaires ! — Oui, c'est là une nécessité que chacun admet ; mais remarquez que le fait même que chacun l'admet, est une preuve qu'elle n'est pas de Dieu : «Et c'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi» (1 Jean 5:4). La foi ne regarde pas aux circonstances extérieures, à ce qui est possible ou impossible ; la foi n'a aucun égard à ce qui se voit, mais regarde à Dieu. Tout autour de nous, nous trouvons des personnes qui nous diront ce qu'il est convenable de faire et de ne pas faire parmi les hommes, car ce qui convient à l'homme est leur règle et leur mesure ; mais l'enfant de Dieu va droit son chemin, ne prêtant aucune attention à ce que ces personnes disent, car ce qui convient à Dieu est sa règle et sa mesure. Elles peuvent avoir leur chemin tracé aussi clairement que possible, chemin parfaitement raisonnable et satisfaisant ; mais cela n'est d'aucune valeur pour quelqu'un qui marche par la foi : il sait que ce qui est universellement estimé comme le bon chemin, doit être, au contraire, le mauvais, car c'est là le chemin large (Luc 16:15).

Par exemple, chacun dit qu'un bon citoyen, un chrétien, doit s'intéresser au gouvernement de son pays, et doit voter, afin de contribuer à placer au pouvoir des hommes honorables. Dieu dit tout autre chose ; en plusieurs endroits de Sa parole et de différentes manières, il me dit que, comme Son enfant, je ne suis citoyen d'aucun pays, ni membre d'aucune société : «Notre bourgeoisie est dans les cieux» (Phil. 3:20) ; dès lors j'ai à faire avec les choses célestes. Par la croix de Christ «le monde m'est crucifié, et moi au monde » (Gal. 6:14) ; si je donne mes pensées et mon cœur aux choses terrestres, je serai ennemi de la croix du Christ (Phil. 3:18). «Ne vous conformez pas à ce siècle» (Rom. 12:2).

Qu'avons-nous donc à faire avec les autorités ? Eh bien ! soumettez-vous à elles, puisque Dieu les établit ; quand elles demandent le paiement des impôts, acquittez-vous-en et faites des supplications pour les rois et pour tous ceux qui sont haut placés (1 Tim. 2:1). Ainsi, tout ce qu'un chrétien a à faire avec la politique, c'est d'être soumis aux puissances établies sur lui, «non seulement à cause de la colère, mais aussi à cause de la conscience» (Rom. 13:5). Il est bien vrai qu'en Christ il est héritier de «toutes choses», y compris la terre sur laquelle le système du monde opère maintenant ; mais, comme pour Abraham dans le pays de Canaan, Dieu ne lui donne «pas même où poser son pied» à titre d'héritage actuel : «Le juste vivra de foi».

Si donc le véritable enfant de Dieu refuse de voter, ce n'est pas tant qu'il pense que le vote soit mauvais en lui-même, mais c'est qu'il a donné son vote et son intérêt à l'Homme qui est dans les cieux, et que Dieu a exalté comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs. Outre tout cela, il a perdu son intérêt dans les choses terrestres, parce qu'il a trouvé quelque chose de beaucoup plus attrayant. Il voit aussi que le monde, dans son esprit et son essence, est impie, et que ses réformes et ses améliorations tant vantées ne tendent qu'à fermer toujours plus à Dieu l'accès du cœur de l'homme. Il désire rendre témoignage à Dieu et à sa vérité, annonçant le jugement à venir à l'apparition de Christ, au moment où les hommes se féliciteront d'être en paix et en sûreté, et espérant que, par son moyen, d'autres pourront apprendre à se dégager du piège dans lequel Satan enlace toute la masse de l'humanité.

Nous qui sommes sauvés, nous devons être à part, comme ayant pris position avec un Christ rejeté, en face du monde qui l'a crucifié ; étant manifestés comme des hommes d'une race céleste, «sans reproche et purs, des enfants de Dieu irréprochables, au milieu d'une génération tortue et perverse, parmi laquelle vous reluisez comme des luminaires dans le monde» (Phil. 2:15). Telle est la grande mission des enfants de Dieu. Mais il en coûte de vivre de cette manière. Il faut être semblable à un roc isolé au milieu d'un fleuve rapide. Tout ce qui l'entoure est en mouvement ; tous ces efforts tendent à l'ébranler ; il y a pression, pression, toujours pression ; mais il se tient là debout au milieu d'une opposition sans fin, qui l'entraînerait certainement s'il n'avait pas la fermeté du Rocher.

Quand nous apprenons à mettre en pratique les paroles de Dieu, alors s'élève l'orage. Appartenir à ce qu'on appelle «une église» est assez facile, et aussi faire comme les autres ; être honnête homme et bon citoyen n'attire aucune persécution. On peut être tout cela, et pourtant suivre le courant ; mais briller comme des lumières pour Dieu dans le monde, cela provoque son inimitié ; partout où Christ

est vu, il est aussitôt haï ; s'il est vu en moi, je serai haï à cause de cela ; mais si, au contraire, je jouis d'une bonne réputation, si personne n'a rien contre moi, comme chrétien, qu'est-ce que cela veut dire ? Que la vie de Jésus n'étant pas manifestée dans mon corps mortel, Christ ne peut être découvert en moi.

Tel est l'état des choses : Quand une personne en est réellement venue à connaître Dieu, ou plutôt à être connue de Lui, elle est attirée en haut par son union avec Christ, loin de toute participation à ce qui compose le système du monde, et elle peut se demander : Comment m'est-il possible de retourner à ses faibles et misérables éléments ? Quelqu'un qui est devenu fils de Dieu, qui possède la vie, la vie éternelle en Christ, qui est un avec la Tête laquelle lui est révélée par la Parole et par l'Esprit, comment peut-il avoir ses intérêts dans le monde, lui qui a appris à connaître Dieu ? Si nous voyions un enfant manger un fruit mauvais, acide, dans un verger, tandis qu'il y aurait à côté de lui un arbre chargé des fruits les plus savoureux, nous devrions en conclure qu'il ne connaît pas les bons fruits. De même, si un homme s'engage de coeur dans quelqu'une des choses qui forment le système du monde, est-il possible, nous demandons-nous, qu'il connaisse Dieu ?

Et c'est la raison pour laquelle les paroles de Dieu ne nous sont pas présentées comme des ordres formels, tels que : Tu ne voteras pas, tu ne seras pas honoré dans ce siècle mauvais, tu supporteras l'opprobre. Non ; mais elles sont présentées de telle sorte que le disciple aimant, dont le coeur égoïste a été brisé et qui n'éprouve d'autre besoin que de connaître la pensée de son Seigneur, puisse en découvrir le secret, en étant davantage avec Christ, pour lui être toujours plus semblable, étant « retiré du présent siècle mauvais ». Ce n'est plus comme les anciens commandements de la loi mosaïque : tu feras et tu ne feras pas ; et cependant la chose est parfaitement claire et facilement discernée, pourvu que l'oeil soit simple. Dieu pourvoit, merveilleusement à ce qu'un coeur plein d'amour puisse prendre connaissance, sans aucune difficulté, de Sa volonté, tandis que le coeur qui n'est pas sincère ne sait faire autre chose que d'inventer des excuses et de trouver des prétextes pour suivre un sentier de propre volonté. On peut rencontrer une application de cette vérité dans une famille. Représentons-nous un fils aimant, dévoué, obéissant, qui s'étudie à comprendre la conduite et la pensée de son père : il aura le sentiment de ses devoirs et tout lui deviendra facile et naturel ; tandis qu'un autre fils, placé dans les mêmes conditions, et jouissant des mêmes avantages, connaît bien la pensée de son père, ou du moins devrait la connaître ; mais depuis qu'il ne cherche que son propre plaisir, il se met à dire : je ne savais pas, tu ne m'avais jamais dit que je ne devais pas faire ceci ou cela, ou que je ne devais pas aller dans un tel ou tel lieu.

Pour terminer, je voudrais encore ajouter ceci : On ne peut pas faire autrement que d'être en contact avec le système du monde, mais ce contact ne doit jamais être celui de la communion : Quel accord y a-t-il de Christ avec Bélial ? (2 Cor. 6:14-18). « Je ne fais pas la demande que tu les ôtes du monde, mais que tu les gardes du mal » (Jean 17:15). Jésus, qui n'était pas de ce monde, y souffrit et y fut à l'étroit ; l'isolement et la tribulation furent des choses réelles pour lui, et il en sera de même pour nous, dans la mesure de notre fidélité à suivre ses pas. Combien n'y en a-t-il pas, parmi nous, chrétiens, qui recherchent leur satisfaction et leur bien-être, éprouvant un certain sentiment de « chez-soi » dans ce système impie du monde. — Un chez-soi ici-bas où Christ n'est pas ! Nous sommes des voyageurs sans domicile, des pèlerins fatigués, et de vrais étrangers, si nous sommes de Christ.

Aussi longtemps que nous sommes dans le monde, nous ne pouvons pas nous soustraire à son contact ; mais ne sommes-nous pas en contact avec lui dans bien des choses où il ne devrait y en avoir aucun, et il n'y en aurait certainement pas si nous portions partout, dans le corps, la mort de Jésus.

Elles sont nombreuses, les déceptions par lesquelles l'ennemi amorce le coeur, même des enfants de Dieu : Réunions religieuses, oeuvres charitables, sociétés fraternelles, toutes ces choses auxquelles la chair peut participer, sont substituées à la vie dans la foi au Fils de Dieu. Les hommes pieux des temps anciens, dont le témoignage d'avoir plu à Dieu est parvenu jusqu'à nous, ont été méprisés (Héb. 11:36, 37) ; d'autres sont devenus comme les balayures du monde et le rebut de tous jusqu'à maintenant (1 Cor. 4:13). Ils avaient leur bourgeoisie dans les cieus. Mais nous, au lieu de cela, nous sommes honorables ! C'est que nous vivons beaucoup trop selon le système du monde ; dès lors il ne peut y avoir de conflit entre nous et lui ; le résultat en est que nous sommes des sujets déloyaux de Christ, évitant la croix et son opprobre.

Cependant la Parole demeure inaltérable ; « Et tous ceux aussi qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, seront persécutés » (2 Tim. 3:12).

Il y a un chemin étroit ; puissions-nous être du petit nombre de ceux qui le trouvent.

Nous avons nos passeports avec nous. Nous sommes scellés du Saint Esprit, et nous n'attendons que le cri de commandement pour être ravis dans les nuées à la rencontre du Seigneur et pour être toujours avec Lui.

Quelle espérance bénie !

« Grâce et paix à vous, de la part de Dieu le Père et de notre Seigneur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nos péchés, en sorte qu'il nous retirât du présent siècle mauvais, selon la volonté de notre Dieu et Père, auquel soit la gloire aux siècles des siècles ! Amen » (Gal. 1:3-5).

### **Morts et Ressuscités avec Christ Colossiens 3 par J.N. Darby**

#### ***Bibliquest***

les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

#### ***Table des matières***

- 1 - Le chrétien entièrement associé à Christ dans l'enseignement de Paul
- 2 - Mort avec Christ : conséquences pratiques
- 3 - Ressuscité avec Christ et cherchant les choses qui sont en haut
- 4 - Christ la mesure de ma vie
- 5 - « Renouvelé en connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé »
- 6 - Des choses à revêtir, une puissance pour le faire
- 7 - L'occupation de nos pensées
- 8 - Connaître la volonté de Dieu et la faire, en rendant grâces
- 9 - Christ tout pour nous

#### ***1 - Le chrétien entièrement associé à Christ dans l'enseignement de Paul***

Si vous étudiez avec quelque attention les écrits de l'apôtre Paul, vous trouverez, à la base de tout son enseignement, le principe que nous sommes morts et ressuscités avec Christ. Ce n'est pas seulement que Lui est mort et ressuscité pour nous, mais que nous sommes morts et ressuscités avec lui. À cela l'apôtre ajoute encore un autre principe : notre union avec Christ dans le ciel. « Car nous sommes membres de son corps, — de sa chair et de ses os ». Ces deux principes se retrouvent dans le chapitre qui nous occupe : nous sommes morts et ressuscités avec Christ, et nous sommes unis à lui, maintenant qu'il est dans la gloire. Lorsque Paul parle d'union, il nous considère à l'origine comme étant morts, et toute la puissance de Christ intervient pour nous ressusciter. Lorsque

l'apôtre considère les hommes comme vivant dans le péché, il introduit la doctrine de la mort au péché. D'autre part, si nous sommes considérés comme étant morts dans nos péchés, sans aucune vie spirituelle, alors l'oeuvre tout entière est de Dieu qui nous sort de cet état en résurrection. Ainsi, dans l'épître aux Éphésiens, Paul développe les privilèges de l'enfant de Dieu depuis la mort jusqu'à l'union avec Christ. Dans celle aux Colossiens, il pose, comme fondement de son enseignement, le fait que nous sommes morts et ressuscités avec Christ. De toute manière, il nous associe ainsi avec Christ, premièrement par la mort, ensuite par la résurrection, et enfin, lorsque «Christ qui est notre vie, sera manifesté», alors nous aussi, nous serons manifestés avec lui en gloire.

Voici la différence entre les deux épîtres : dans celle aux Colossiens, l'apôtre parle de la vie ou de la nouvelle nature que nous avons en Christ ; en écrivant aux Éphésiens, il s'occupe davantage du Saint Esprit, par lequel nous sommes unis à Christ, «membres de son corps, — de sa chair et de ses os». Le chapitre que nous étudions traite de la mort et de la résurrection avec Christ, ainsi que de notre association avec lui. C'est là, du reste, une doctrine à laquelle l'apôtre revient sans cesse. «Si nous souffrons, nous régnerons aussi avec lui». «Et vous, lorsque vous étiez morts dans vos fautes et dans l'incirconcision de votre chair, il vous a vivifiés ensemble avec lui, nous ayant pardonné toutes nos fautes». Son thème constant est que, comme croyants, nous sommes associés entièrement avec Christ.

## **2 - Mort avec Christ : conséquences pratiques**

Je le dis une fois encore, quelque précieux que soient les privilèges dans lesquels nous sommes ainsi introduits, le fait d'être morts et ressuscités avec Christ est la grande doctrine qui reste toujours la base et la racine de toutes ces choses. La vraie condition de chaque croyant, celle que cette doctrine enseigne dès le début, est un jugement complet du vieil homme. La sentence de mort, une condamnation entière, sont prononcées contre lui. La chair ne peut être ni reconnue, ni excusée, ni acceptée. Mais lorsque j'ai découvert que ma vieille nature est foncièrement mauvaise, je trouve aussi qu'il ne peut être question pour moi que de la dépouiller et d'en revêtir une autre. Il ne peut être question de la corriger, mais il faut la dépouiller et trouver quelque chose à revêtir à sa place. Je dépouille l'une, pour revêtir l'autre. C'est là une image, sans doute, mais l'image d'une chose qui est une grande réalité pour la foi. D'un côté, j'en ai fini avec ma vie comme lié au premier Adam ; d'un autre côté, la nature que je reçois ou que je revêts par grâce, est la vie que je possède en Christ. Mais comment puis-je dépouiller une vie ? Je puis abandonner une opinion ou une mauvaise habitude, mais une vie ? La seule manière de se débarrasser d'une vie, c'est de mourir. Mais me voici bien vivant ! Comment peut-il être dit de moi, réellement, que j'ai dépouillé le vieil homme ? La réponse à cette question est la grande vérité que l'apôtre place devant nous. Après avoir reçu Christ comme ma vie (c'est lui qui est appelé le second homme, le dernier Adam, l'Esprit vivifiant), après avoir reçu de lui la vie, lui-même étant en moi, Dieu me donne en propre, toute la valeur et toute la puissance de ce en quoi Christ est et de ce qui se trouve en lui.

Ici, il s'agit plus particulièrement de la vie. Or il a été crucifié pour nous, non seulement afin d'effacer nos péchés, mais «en ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché, ... de même vous aussi, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus». Telle est la vérité fondamentale sur laquelle l'apôtre base son enseignement tout entier : Christ est venu, il s'est présenté à l'homme dans sa chair, et l'homme n'a pas voulu de lui, n'a pas reçu Dieu qui venait à lui comme un homme vivant, dans la chair. Mais Christ meurt pour l'homme ; et ceux qui le reçoivent dans leur coeur vivent maintenant par lui. «Nous tous qui avons été baptisés pour le Christ Jésus, nous avons été baptisés pour sa mort». C'est ainsi qu'il répond, en Rom. 6, à la question : «Demeurerions-nous dans le péché afin que la grâce abonde ?» Il réfute ainsi victorieusement les raisonnements de ceux qui pourraient dire : «Christ, par sa mort et par sa résurrection, m'a rendu juste devant Dieu, aussi je puis maintenant vivre dans le péché». L'obéissance de Christ a été jusqu'à la mort ; vous êtes morts avec lui ; un homme mort ne vit plus. L'apôtre prend la question à sa racine et dit : Vous êtes entrés en possession de cette justification de vie, par la mort et la résurrection de Christ et maintenant vous nieriez la chose même qui vous a justifiés ? Il s'agit d'être morts au péché et vivants à Dieu ; par conséquent en prenant la défense du péché, vous anéantissez la grande vérité sur laquelle repose votre salut. Si vous êtes morts avec Christ à tout ce qui est dans le monde, vous ne pouvez vivre dans le monde. «Nous qui sommes morts au péché, comment vivrons-nous encore dans le péché ?» La conclusion est définitive ; elle fait taire tout raisonnement humain. Si je prends la mort sur moi, comme je le fais en étant baptisé pour Christ, je l'applique à tout ce qui m'entoure, au péché, à la chair, au monde, à la loi elle-même. Car la loi a autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit. Un homme est emprisonné pour vol ; s'il meurt, tout est fini pour lui. La loi ne peut plus sévir contre le coupable. Elle n'a pas perdu sa puissance ; mais elle ne peut atteindre un homme mort. Et si, comme croyant, je suis mort avec Christ, ma vie dans ce sens est terminée. Il en est de même quant au péché. La mort met un terme pour l'homme vivant à tout cet ordre de chose avec lequel le vieil homme se trouvait en rapport. Je suis crucifié avec Christ, je suis mort avec lui, et je suis ressuscité avec lui.

## **3 - Ressuscité avec Christ et cherchant les choses qui sont en haut**

Il y a encore le côté positif de la question : «Si donc vous avez été ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu». J'ai reçu, comme étant ma vie, Celui qui est ressuscité. Rien ne peut être plus important que de comprendre ce fait d'une manière définie et distincte ; non seulement Christ est mort pour nous, mais encore nous pouvons dire que nous sommes morts avec lui. C'est bien la fin de tout ce que la chair désire. Qu'est-ce qu'un homme mort peut chercher ou désirer ? Nous devons nous tenir pour morts ; non pas raisonner sur le fait que nous devons mourir, car cela ne nous donne aucune puissance ; mais nous devons nous tenir pour morts. Quelqu'un vient-il m'induire en tentation ; un homme mort peut-il être tenté ? Il me propose de chercher de l'amusement dans le monde. Mais je lui réponds : Je suis mort. Et je puis le dire en vérité, car je possède une vie toute différente de celle que j'avais autrefois. Le vieux tronc peut encore bourgeonner et montrer de temps à autre sa vitalité ; mais j'apprends à traiter mon ancienne nature comme n'étant pas l'arbre du tout. Si nous la traitons d'une autre manière, elle produira les mêmes mauvais fruits qu'auparavant ; mais en tant que Christ est ma vie, je ne suis qu'un arbre greffé et comme tel je puis regarder le plant sur lequel je suis greffé comme l'arbre véritable, et ainsi j'en ai fini avec tout le reste.

«Si donc vous avez été ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu». Quelles sont les choses qui appartiennent à une vie de résurrection ? Les choses d'ici bas ? Non. Qu'est-ce qu'un homme ressuscité peut chercher dans le monde ? Il n'a pas affaire avec les choses de cette vie. C'est là la position dans laquelle Dieu nous place. Mais, Dieu soit béni, l'homme ressuscité, si je suis vraiment tel, a des objets devant lui ; sa vie appartient à un autre monde, elle appartient au ciel. Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, «cherchez les choses qui sont en haut». Si je suis ressuscité avec Christ, s'il est devenu ma vie, où dois-je le chercher maintenant ? Là-haut, à la droite de Dieu. Paul ne dit pas : Vous y êtes. Mais en parlant de la vie, il écrit : Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, «cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu ; pensez aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre ; car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ qui est notre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire».

Remarquez dans ce passage, combien positivement l'apôtre nous associe avec le Christ. Christ, dit-il, est caché en Dieu ; eh bien ! il est votre vie et votre vie y est aussi cachée. Mais Christ est sur le point d'être manifesté ; lorsqu'il le sera, alors vous aussi vous serez



manifestés avec lui en gloire. Je possède maintenant une association complète avec le Seigneur Jésus quant à la vie : parce que Lui est ma vie, ma vie est cachée avec lui en Dieu ; de plus, lorsqu'il apparaîtra, j'apparaîtrai avec lui en gloire. Ce n'est pas l'union, mais une complète association avec Christ. C'est ce qui caractérise le chrétien, ce qui montre en quoi consiste sa vie, car il est dit : « Afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans votre corps » (2 Cor. 4:10). Notre vie est la reproduction de Christ dans ce monde et nous trouvons, dans les versets que nous avons lus, la description complète de ce qu'est cette vie au sens pratique. La vie elle-même, c'est Christ. « Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu ». Mais quelle vérité que celle-là : si j'ai droit, le moins du monde, au titre de chrétien, c'est Christ qui est ma vie ! Ce n'est pas le vieil arbre que l'on déchausse et auquel on met du fumier (Luc 13:8) ; ce fait appartient au passé. Lorsque le Seigneur maudit le figuier, c'était une sentence d'éternelle stérilité prononcée sur cet ancien arbre. On ne pouvait trouver aucun fruit sur lui, et Jésus lui dit : « Que jamais aucun fruit ne naisse plus de toi » (Matt. 21:19). Le vieil homme, c'est-à-dire la chair, est une chose jugée et condamnée ; c'est le second homme, le Seigneur du ciel, qui est la source de tout ce qui est bon et précieux. Tel est le grand principe qui nous est présenté dans ce passage. « Si donc vous avez été ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu ».

#### **4 - Christ la mesure de ma vie**

Remarquez maintenant une chose qui caractérise très distinctement cette vie de résurrection. Si Christ est ma vie, alors dans ce sens, Christ et les choses célestes deviennent l'objet de ma vie. Toute créature doit avoir un objet. Dieu seul n'en a pas besoin, et c'est là sa prérogative suprême. Il peut aimer un objet ; mais moi, je ne puis pas davantage vivre sans objet, que sans nourriture. Cette nouvelle vie a un objet. Ce qui manquait à la loi c'est qu'elle ne donnait pas un objet. Elle disait bien : « Tu aimeras l'Éternel, ton Dieu, de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta force », mais elle en restait là et n'en disait pas plus long. C'est une grande bénédiction de ma vie comme chrétien, que, tout en ayant Christ pour ma vie, je suis cependant aussi crucifié avec Christ, et que, « ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu ». C'est-à-dire que je possède maintenant un objet qui agit sur cette vie, la nourrit et la fait croître. « Or nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit ». Là est la vie ; et cette vie possède un objet d'un prix infini qu'elle contemple et dans lequel elle trouve ses délices ; or cet objet c'est le Seigneur Jésus, non pas dans son humiliation, mais dans sa gloire.

C'est pourquoi nous avons à parvenir « à la mesure de la stature de la plénitude du Christ ». Nous ne pouvons aspirer à rien moins qu'à ce qui est vu en Christ. S'il est la vie en moi et l'objet de cette vie, la conséquence en sera que je me purifierai comme lui est pur. En le contemplant ainsi, nous acquérons toujours plus de sa grâce, et ainsi nous n'avons plus à devoir mourir, mais à nous tenir pour morts. Vous pouvez demander à la chair de mourir, mais elle ne le fera jamais. Nous disons quelquefois que nous devons mourir à la chair ; si nous parlons ainsi, c'est que nous ne nous rendons pas compte de la distinction positive qui existe entre les deux natures. Le vieil homme se garderait bien de mourir. Mais étant ressuscité avec Christ, j'ai le privilège et le droit de traiter ma vieille nature comme étant morte, parce que Jésus est mort. Il n'est jamais dit que nous devons mourir. Mais, comme chrétiens, nous avons le privilège et le devoir de nous tenir pour morts, parce que nous possédons une vie nouvelle. Celui qui parle de mourir au péché, prouve qu'il se tient pour vivant au péché. Du moment où je puis dire que j'étais perdu, mais que maintenant j'ai Christ pour ma vie, je puis ajouter aussi que je suis mort au péché. L'Écriture ne présente jamais la moindre variation sur ce sujet.

Ce point étant donc acquis, et ayant devant nous cet Objet béni, nous cherchons les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu. Je possède une vie formée et façonnée selon sa propre nature, qui trouve ses délices dans les choses divines et me fait croître à sa mesure en toutes choses.

#### **5 - «Renouvelé en connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé»**

Mais maintenant nous arrivons au déploiement actuel de cette vie. L'apôtre commence par les choses les plus basses et monte graduellement aux choses les plus élevées ; il donne ainsi le principe et le développement tout entier de cette vie. Il dit : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu ». Il ne reconnaît pas la vieille nature comme étant une vie ; mais il ajoute : « Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre ». Si je considère ces membres sur la terre, que sont-ils ? De grossiers péchés. Tous ces membres sont des convoitises. « Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre, la fornication, l'impureté, les affections déréglées, la mauvaise convoitise, et la cupidité, qui est de l'idolâtrie, à cause desquelles la colère de Dieu vient sur les fils de la désobéissance ; parmi lesquels vous aussi vous avez marché autrefois, quand vous viviez dans ces choses ». Mais ce n'est pas tout. Il continue : « Mais maintenant, renoncez, vous aussi, à toutes ces choses : colère, courroux, malice, injures, paroles honteuses venant de votre bouche ». Si je me mets en colère, c'est une preuve que la volonté du vieil homme n'est pas brisée. La colère n'est pas une convoitise ; mais si vous vivez dans la grâce, vous ne vous laisserez pas entraîner à la violence. Nous avons la puissance d'une vie qui ne fait pas ces choses et qui maîtrise ce qui les fait. En Satan, qui est un meurtrier, nous trouvons la colère et la violence ; chez les hommes la violence et la corruption. Nous avons ici tous les côtés négatifs. « Ne mentez point l'un à l'autre ». Il parle de ce que la chair produirait, si elle n'était tenue en échec. Je dois dépouiller les mouvements de la vieille nature. « Ne mentez point l'un à l'autre, ayant dépouillé le vieil homme avec ses actions ». Nous avons « dépouillé le vieil homme avec ses actions », mais nous avons aussi « revêtu le nouvel homme qui est renouvelé en connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé ».

Remarquez où nous sommes introduits ici. J'ai dépouillé le vieil homme et ses actions ; mais, en revanche, qu'ai-je revêtu ? Le nouvel homme, qui est Christ. J'ai revêtu une nature entièrement nouvelle. Et quelle en est la mesure ? Christ, qui est l'image du Dieu invisible ; et je suis renouvelé en connaissance, selon l'image de Celui qui m'a créé. Dieu a créé ce nouvel homme, et quelle en est la mesure ? Christ en est la source et la mesure ; Christ, dans toute sa perfection céleste, est l'image de celui qui créa ce nouvel homme. Et maintenant, le chrétien contemple dans le ciel ce qu'il doit être pratiquement ici-bas — c'est-à-dire Christ. « Celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché ». Il « est renouvelé en connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé ». La mesure de ce renouvellement est la révélation que Dieu a faite de lui-même en Christ. Si je considère le bien et le mal d'une manière légale, je considère quelque chose dans ma conduite comme homme, et ce n'est pas là ma mesure. « Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants ». Mais dois-je me présenter comme sacrifice à Dieu ? Certainement. « Je vous exhorte... à présenter vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est votre service intelligent ». C'est là, précisément, le vrai fruit de tout ce que nous sommes. Dès que la puissance de la vie divine descend prendre possession d'un homme, elle manifeste sa présence en ce que cet homme se livre à Dieu. L'amour de Dieu est descendu en Christ ; quelle a été sa manifestation pratique ? Jésus s'est livré lui-même à la mort. « Vous avez été achetés à prix ». Aussi présentez « vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est votre service intelligent. Et ne vous conformez pas à ce siècle ; mais soyez transformés par le renouvellement de votre entendement, pour que vous discerniez quelle est la volonté de Dieu, bonne et agréable et parfaite ». Voilà pourquoi il dit : « Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous, comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur ». Et encore ici : « Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de longanimité, vous supportant l'un l'autre et vous

pardonnant les uns aux autres, si l'un a un sujet de plainte contre un autre ; comme aussi le Christ vous a pardonné, vous aussi faites de même».

Je dois donc commencer par traiter le vieil homme comme étant mort. Nous sentirons bientôt nos manquements. Mais cela nous place dans la position bénie d'être morts avec Christ, et nous devons, dans cette position même, montrer la puissance de la vie dans laquelle nous sommes appelés à marcher. Vous avez «revêtu le nouvel homme qui est renouvelé en connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé, où il n'y a pas Grec et Juif, circoncision et incirconcision, barbare, Scythe, esclave, homme libre ; mais où Christ est tout et en tous». Si je parle de moi-même comme étant un Anglais ou un Français, j'oublie que je suis mort et ressuscité, et que Christ est tout. Il est le seul objet, la seule chose sur laquelle l'âme ait le droit de s'arrêter, qu'elle ait raison de contempler. «Christ est tout». Il n'existe pour le cœur de celui, quel qu'il soit, qui est mort et ressuscité avec lui, d'autre objet que Christ, que lui seul. De qui ai-je besoin ? De Christ. Qui dois-je suivre ? Christ. Quel est l'objet qui doit occuper mon cœur ? Christ.

La seconde vérité qui nous est présentée est la suivante : Christ est dans tous les chrétiens ; il est leur vie : «Christ est tout et en tous». Il est en nous comme étant notre vie et par conséquent Christ vit en moi, et «ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu». Il est tout pour moi. Tel est le chrétien dépeint en quelques mots. Il a positivement dépouillé le vieil homme et ses actions ; il a revêtu le nouvel homme qui est renouvelé en connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé ; maintenant Christ est tout pour lui ; Christ est en lui, sa vie. Quelle simplicité, mais aussi quelle plénitude admirable ! L'apôtre ne dit pas ce qu'un chrétien devrait être ; il constate simplement ici ce qu'est un chrétien. Christ est sa vie et Christ est tout pour lui, puisqu'il possède cette vie. Il ne sait rien d'autre. Nous pouvons sentir nos manquements, ce qui est autre chose ; mais nous avons ici ce que nous sommes comme chrétiens — «Christ est tout et en tous».

### **6 - Des choses à revêtir, une puissance pour le faire**

Nous trouvons ensuite les conséquences bénies en pratique et en puissance que l'apôtre tire de ces faits. Il considère maintenant le côté positif — l'esprit et le chemin dans lesquels je marche. «Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de longanimité, vous supportant l'un l'autre et vous pardonnant les uns aux autres, si l'un a un sujet de plainte contre un autre ; comme aussi le Christ vous a pardonné, vous aussi faites de même». C'est-à-dire : marchez comme Christ. Ayant maintenant Christ pour ma vie et Christ pour mon objet, je reçois la puissance nécessaire pour surmonter les motifs qui me gouvernaient autrefois ; les choses qui m'entourent ont perdu leur force. Je parle de ce qu'est la vie dans son caractère et ses principes. Christ est l'unique objet de cette vie nouvelle ; c'est Christ qui la forme et la gouverne ; et l'âme du croyant étant remplie de Christ, les circonstances du monde extérieur ont perdu leur force ; son cœur est rempli d'autre chose. La vie qui est en lui est occupée de Christ. Il en résulte naturellement que les choses visibles n'exercent plus d'influence sur lui. «Si donc ton oeil est simple, ton corps tout entier sera plein de lumière». Ainsi ce qui excite le vieil homme n'est pas en activité ; et ce qui est manifesté, c'est l'influence de Christ comme révélé au nouvel homme, — le nouvel homme qui vit de lui. L'apôtre l'exprime comme suit : «Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés», etc. Il ne dit pas : «Vous prétendez être des élus de Dieu, saints et bien-aimés». Il affirme que c'est là notre place ; il désire que nous vivions dans la conscience de cette position et que, comme tels, nous agissions de telle et telle manière. Voilà quel est le secret de toutes les saintes affections. Si, comme enfant, je doute que mon père soit bien véritablement mon père, comment pourrais-je connaître l'amour filial ? Je dirai alors : Combien je voudrais être assuré d'être son enfant, — mais je ne connaîtrai pas l'affection pleine et entière que la certitude d'une telle relation peut seule donner. L'apôtre dit ensuite : «Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés», etc. Je marche maintenant dans la conscience que Dieu trouve ses délices en moi. Mon âme est-elle remplie d'amour, de joie, de paix ? Telle est la position dans laquelle le cœur vit, et maintenant j'ai à me revêtir de toutes ces choses. Mais je ne puis le faire qu'en marchant dans la conscience bénie de la réalité de ma position en Christ. Si un homme est régénéré, les désirs de la nouvelle nature s'éveilleront en lui, quoiqu'il ne soit peut-être pas encore capable d'en jouir. Des affections et des devoirs découlent de la position dans laquelle je me trouve. «Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés», etc. Oh ! si mon cœur peut vivre dans cette position, dans ce que je suis — un élu de Dieu, saint et bien-aimé — je pourrai me revêtir de toutes ces choses. Elles découleront naturellement de la position bénie que j'occupe. Si je vis dans la conscience de mes relations avec Dieu, dans la réalisation de ce qu'il est pour moi, il y aura du fruit. Les fruits de l'Esprit sont d'abord : l'amour, la joie, la paix ; ensuite viennent : la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance. Mais je dois posséder premièrement, l'amour, la joie, la paix. Si je suis parfaitement heureux en Dieu, les insultes des hommes ne me préoccuperont pas ; je les supporterai avec patience. Je possède un bonheur sans mélange, et mon âme peut se reposer dans le lieu de ces saintes affections. Voilà pourquoi les choses extérieures seront impuissantes à m'en détourner. Aussi l'apôtre écrit-il : «Revêtez-vous, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés», etc.

Il en était ainsi de Christ. Il est au-dessus de tout : l'Objet béni, élu, précieux — le Saint, le Bien-Aimé. Et il est notre vie. Si je puis agir comme étant dans cette position, mon cœur est vrai dans ses affections. Nous avons été introduits dans cette relation bénie, et nous devons chercher à avoir le sentiment constant de ce que nous sommes devant lui, afin de pouvoir, dans cette jouissance, produire les fruits qui conviennent à une telle position. Revêtons-nous des choses qui constituent la vie de Christ dans ce monde : «d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de longanimité, vous supportant l'un l'autre et vous pardonnant les uns aux autres... comme aussi le Christ vous a pardonné, vous aussi faites de même. Et par-dessus toutes ces choses, revêtez-vous de l'amour, qui est le lien de la perfection. Et que la paix du Christ, à laquelle aussi vous avez été appelés en un seul corps, préside dans vos cœurs ; et soyez reconnaissants».

### **7 - L'occupation de nos pensées**

Après avoir développé le caractère pratique de cette vie, l'apôtre va plus loin. Il s'attend à ce que la parole du Christ habite en nous richement, en toute sagesse ; et il désire que nos cœurs soient élargis et que nous vivions dans l'intelligence qui convient à ceux qui ont leur place en Christ. Il dit : Je souhaite que votre cœur et votre esprit soient mis au large pour vivre dans ces choses ; je désire que la parole du Christ, la pleine révélation que Dieu nous a donnée de ses pensées et de ses desseins, révélés dans le Seigneur Jésus, habite en vous richement.

Arrêtons-nous maintenant et demandons-nous : De quoi mon esprit a-t-il été occupé aujourd'hui ? quel but ai-je poursuivi ? Pouvons-nous dire que la parole de Christ a habité en nous richement ? Peut-être la politique nous a-t-elle absorbés, peut-être étaient-ce des bavardages, ou bien encore des intérêts personnels ? La plus grande partie de notre journée a-t-elle été remplie par l'activité de notre propre esprit ou par les propos de notre propre cœur ? Ce n'est pas Christ. «Que la parole du Christ habite en vous richement, — en toute sagesse». Toute connaissance et toute sagesse pratique se trouvent en lui. Ce sont deux choses bien distinctes ; mais si elles sont réelles, elles s'associent merveilleusement. Christ est la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu. Ainsi donc, l'apôtre attend que dans cette condition il y ait en nous le déploiement et le développement de la connaissance bénie de Christ. L'esprit de Dieu prend des choses de Christ et nous les communique. Nous vivons dans cette sphère où Dieu révèle ses pensées.

Remarquez de plus qu'il ne parle pas seulement de sagesse et de connaissance, mais il ajoute : «Vous enseignant et vous exhortant l'un l'autre, par des psaumes, des hymnes, des cantiques spirituels, chantant de vos coeurs à Dieu dans un esprit de grâce». Il parle aussi des affections, car tel est le caractère des hymnes et des cantiques spirituels. Ce n'est pas tant la connaissance écrite et rédigée comme un sermon ; mais c'est lorsque le coeur répond dans ses affections à la révélation de Christ ; peut-être quelque parole entendue dans une réunion où Christ a été présenté ; c'est le Saint Esprit faisant surgir les affections en réponse à la révélation de Christ qui nous est parvenue. Ensuite vient l'expression du coeur, qui a reçu cette révélation dans les affections du nouvel homme et qui y répond par la louange et l'adoration que cette révélation produit. Ce ne seront pas nécessairement les mêmes idées qui seront reproduites, mais l'adoration du coeur se porte vers la personne qui a été révélée.

### **8 - Connaître la volonté de Dieu et la faire, en rendant grâces**

«Et quelque chose que vous fassiez, en parole ou en oeuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par lui à Dieu le Père». Je trouve ici le cours tout entier de ma vie. En traversant ce monde, je rencontre constamment des difficultés. Je me demande : Devrais-je faire telle ou telle chose, ou m'en abstenir ? J'hésite, ne sachant quel est le droit chemin ; ou bien je rencontre mille empêchements à faire ce qui me paraît juste. Si je suis en doute quant à la route à suivre, mon oeil n'est pas simple ; tout mon corps n'est pas plein de lumière et c'est pourquoi mon oeil n'est pas simple. Dieu m'amène dans des circonstances difficiles pour que je découvre cet état de chose. Ce peut être une chose, dont je n'ai jamais soupçonné l'existence dans mon coeur, qui obscurcit ma vue spirituelle ; mais c'est une chose qui se trouve entre moi et Christ et, tant qu'elle n'est pas ôtée, je ne sentirai aucune assurance quant à mon chemin. C'est pourquoi l'apôtre dit : «Quelque chose que vous fassiez, en parole ou en oeuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus». Ce précepte servira de solution à toutes les difficultés, 999 fois sur 1000. Si vous vous demandez : «Dois-je faire telle ou telle chose ? posez-vous cette question : «Puis-je la faire au nom du Seigneur Jésus ? » et il n'y aura plus d'hésitation.

Ainsi, si quelqu'un dit : Quel mal y a-t-il à faire ceci ou cela ? je demanderai à mon tour : Le ferez-vous au nom du Seigneur Jésus ? Peut-être répondrez-vous tout de suite : Il va sans dire que non. Alors la question est tranchée aussitôt. C'est la pierre de touche de l'état du coeur. Si mon oeil est simple, si les intentions de mon coeur sont droites, je trouve dans ce passage de quoi résoudre toutes les difficultés ; il éprouve mon coeur. Je désire connaître le droit chemin ; eh bien ! il est aussi simple que l'A.B.C. Si mon coeur n'est pas attaché à Christ, je chercherai à faire ma propre volonté, or ce n'est pas celle de Dieu. La règle constante et uniforme qui juge clairement de chaque action et de chaque circonstance, est celle-ci : Est-ce que j'agis simplement au nom du Seigneur Jésus ?

Mais qu'est-ce qui accompagne cela ? «Rendant grâces par lui à Dieu le Père». Un autre passage dit : «En toutes choses rendez grâces». Là où je puis porter Christ avec moi, mon esprit est occupé de Dieu, et je puis dire qu'il est avec moi, même si je dois passer par l'épreuve. Je suis dans le chemin de Dieu ; Christ est là avec moi ; et je préfère ce sentier aux lieux les plus attrayants et les plus beaux que le monde puisse offrir. Comme il est dit au Ps. 84 : «Ceux dans le coeur desquels sont les chemins frayés».

Ainsi se termine ce déploiement de la vie de Christ. Il débute par la grande vérité que nous sommes morts et ressuscités avec Christ — que le vieil homme est absolument et complètement jugé, et que pratiquement nous devons le tenir pour mort. On parle parfois de mourir à la chair, et l'on dit que c'est une mort lente, etc. Ce sont là des absurdités. Cette mort est un simple fait qui est vrai déjà maintenant. Si je suis mort avec Lui, je vivrai aussi avec Lui. La puissance de ce fait agit dans mon âme. La racine de toute la doctrine de Paul est que nous avons été crucifiés avec Christ, et que nous sommes morts avec lui ; et maintenant ce n'est plus nous qui vivons, mais Christ qui vit en nous. Alors Christ devient l'objet de cette vie nouvelle. Ayant posé comme fondement, que nous avons dépouillé le vieil homme et revêtu l'homme nouveau, qui est Christ, l'apôtre développe la conséquence de la bénédiction dans laquelle nous sommes et les fruits qui en découlent. Puis vient cette règle simple et bénie pour celui qui désire sérieusement suivre le Seigneur : je ne me permets rien que ce que je puis faire au nom du Seigneur Jésus.

### **9 - Christ tout pour nous**

Une grande chose est mise pratiquement devant nous ici : Christ est tout. Il est en tous, mais nous avons à nous poser cette grande question : Est-il, pratiquement, tout ? Pouvez-vous dire sincèrement : Quoique je sois une pauvre et faible créature, je n'ai pas le sentiment d'avoir dans ce monde aucun autre objet que Christ ? Vous rencontrez mille difficultés — vous n'êtes pas assez vigilant — votre foi est faible — vous connaissez tous vos manquements ; mais pouvez-vous, malgré tout cela, dire avec sincérité : Je n'ai dans ce monde d'autre objet que Christ ?

D'abord, la racine de tout, c'est Christ comme vie. Nous passons ensuite à la conduite extérieure dans la marche. Et permettez-moi de dire ici, qu'un homme peut se conduire extérieurement d'une manière droite et irréprochable, tout en étant un chrétien très faible et dépourvu de spiritualité. Vous trouverez plus d'un vrai chrétien, qui possède Christ pour sa vie, qui n'a rien à se reprocher quant à sa marche, et qui cependant manque absolument de spiritualité. Si vous parlez de Christ à un tel homme, vous ne trouverez aucun écho. Entre la vie qui est au fond, et la conduite irréprochable qui est à la surface entre lui et Christ, se trouvent une foule d'affections et d'objets qui ne sont pas Christ du tout. Quelle place Christ occupe-t-il dans votre journée ou dans l'activité de votre âme ? Jusqu'à quel point est-il le seul objet de votre coeur ? Quand vous êtes en prière, n'arrivez-vous jamais à un sujet, sur lequel, pour ainsi dire, vous fermez la porte à Dieu ? Ne faites-vous pas quelque réserve, n'y a-t-il pas, dans votre coeur, une chose que vous cherchez à lui cacher ? Si nous demandons la bénédiction jusqu'à un certain point seulement, nous faisons une réserve ; et pratiquement Christ n'est pas tout pour nous.

***La nature est sans relation avec Dieu — Marc 10 par Darby J.N.***

#### **Bibliquest**

Marcher avec Dieu qui est élevé au-dessus du mal qui nous entoure  
Les subdivisions et sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest. ME 1876 p. 289

#### **Table des matières**

- 1 - Savoir nous élever au-dessus du mal qui nous entoure
- 2 - Marc 10 — Le Seigneur avec les enfants et le jeune homme riche
- 3 - Rien de bon dans le coeur de l'homme
- 4 - Christ réclame nos coeurs
- 5 - Ne pas craindre en suivant Christ

#### **1 - Savoir nous élever au-dessus du mal qui nous entoure**

Il est merveilleux de voir comment le Seigneur nous est présenté au chapitre 10 de l'évangile de Marc. Il est venu dans ce monde, au milieu de toutes nos épreuves et de toutes nos douleurs, mais si absolument au-dessus d'elles, qu'il pouvait reconnaître tout ce qui était de Dieu, et montrer en même temps ce que les coeurs des hommes étaient réellement. Jésus reconnaît tout ce que Dieu fit « très bon » au commencement ; tout, jusqu'à la simple et naïve soumission d'un enfant ; et, d'un autre côté, il sonde et éprouve à fond le

cœur de l'homme avec toutes ses pensées et ses intentions. Il montre sa perfection dans le pouvoir qu'il a de reconnaître tout ce qui est de Dieu ; mais ce pouvoir met en même temps à découvert tout ce qui est dans l'homme, savoir l'inimitié de l'homme contre Dieu. Dieu ne renie jamais la nature : il l'a créée ; mais il montre qu'elle est sans relation avec Lui. C'est là un point bien important à apprendre, et il y a un grand privilège à être capable de reconnaître tout ce que Dieu a créé, en même temps que d'avoir jugé le moi, foncièrement et parfaitement. Nous courons le danger de ne pas savoir nous élever avec Dieu au-dessus du mal. Si nous ne sommes pas dans la position où nous avons conscience que Dieu est haut élevé au dessus du mal, le mal peut prendre de la puissance sur nos esprits et empêcher la confiance en Dieu, empêcher que nous le surmontions pour nous-mêmes, empêcher que nous soyons miséricordieux envers celui qui fait le mal, empêcher que nous nous jugions nous-mêmes à cet égard, et ainsi, nous priver du sentiment de la grâce dans laquelle nous sommes. Au contraire, l'homme qui se trouve dans cette position, peut, par la bienheureuse grâce de Dieu, reconnaître tout ce que Dieu reconnaît de ses propres œuvres, et reconnaître aussi, pleinement et complètement, qu'il n'y a point de bien dans l'homme.

Jésus pouvait dire : « Considérez les lis des champs ». Lui, l'homme de douleur, qui a traversé ce monde n'y trouvant partout que la haine pour son amour, il était si complètement, si pratiquement avec Dieu, et tellement au-dessus du mal qu'il voyait et jugeait, qu'il pouvait admirer les beautés des fleurs des champs, — haut élevé qu'il était au-dessus de tout mal pour penser avec Dieu, — et les voir comme l'œuvre de sa main ; partout où il trouvait quoi que ce fût qui portât le cachet de Dieu, il était capable de le voir, parce qu'il était avec Dieu. Les chrétiens aussi devraient marcher si réellement avec Dieu, que rien, d'une part, ne pût jamais empêcher ou obscurcir en eux le sentiment de leur supériorité en Dieu à tout le mal qui les entoure, et que, d'autre part, parce qu'ils sont élevés au-dessus de ce mal, ils fussent capables de jouir de toute œuvre de Dieu. Si je suis en souci des choses de la chair, je fais très mal : ces choses se sont placées entre mon cœur et Dieu, et nous voyons comment le Seigneur les juge et les met à néant par le tranchant de son épée.

Il n'y a pas de mal dans les choses en elles-mêmes ; c'est l'usage que nous en faisons qui fait le mal, comme Adam se servait des arbres du paradis pour se cacher de devant Dieu. L'usage que l'homme fait des choses qui sont dans le monde, montre où est son cœur. Tous les jours nous voyons des chrétiens qui épargnent quelque parcelle de l'homme, quelque côté faible, quelque reste de bien dans l'homme, et qui appellent cela de la spiritualité ou lui donnent d'autres beaux noms ; mais le Seigneur répudie tout ce qui est de l'homme. C'était au fond de l'inimitié contre Dieu ; il n'y avait point d'intelligence, nulle recherche de Dieu ; la volonté était méchante, foncièrement méchante ; il y avait la convoitise ; il y avait le péché, et l'amour du péché : c'est pourquoi l'homme commet le péché. Mais la croix est pour nous la mort au péché. La culpabilité a été ôtée ; Christ a donné sa vie en rançon pour plusieurs. Je trouve à la croix, par la foi, la mort pour l'homme, et la mort au péché. Je peux regarder le péché, parce que j'en ai été tiré et délivré ; je peux juger tout ce qu'il y a dans mon cœur.

## **2 - Marc 10 — Le Seigneur avec les enfants et le jeune homme riche**

Nous voyons de quelle manière le Seigneur, parce qu'il était parfait, jugeait l'homme entièrement. Il nous montre ici les enfants (v. 13 et suiv.) comme l'expression de ce que Dieu avait créé, — la simplicité de confiance d'un enfant. Il dit : Voilà ce que j'aime à trouver, et si tout votre orgueil et votre propre volonté ne sont pas brisés, vous n'appartenez pas au royaume de Dieu.

Pour le jeune homme (v. 17 et suiv.) le Seigneur fait de même. L'ayant regardé, il l'aima ; mais ce sentiment, chez le Seigneur, n'était pas l'amour spécial d'une relation en grâce. Il voyait le jeune homme accourir à lui, avide d'apprendre tout ce qui est bon, désirent hériter la vie éternelle et être aussi parfait qu'il pourrait jamais le devenir, mais non pas du tout comme un homme qui est sauvé. Le Seigneur le prend sur son propre terrain, mais il ajoute : « Viens, suis-moi, ayant chargé la croix » (v. 21). Et le jeune homme s'en alla tout triste son cœur était mis à découvert. Dès que la croix est introduite, c'en est fait de toute l'amabilité de ce jeune homme ; il devient immédiatement manifeste qu'il n'y a point dans le cœur humain de base pour y fonder quelque chose qui soit de Dieu, qu'il n'y a point de prise pour Dieu dans le cœur de l'homme. Jésus regarde autour de lui, et dit : « Combien difficilement ceux qui ont des biens entreront dans le royaume de Dieu ! » (v. 23). Les disciples sont étonnés. Pour un homme riche, avec tous les moyens qu'il a de servir Dieu selon la loi, est-ce bien une chose difficile que d'être sauvé ? Qui donc peut être sauvé ? Alors paraît un autre élément : « Pour les hommes », dit le Seigneur, « cela est impossible, mais non pas pour Dieu, car toutes choses sont possibles pour Dieu » (v. 27).

## **3 - Rien de bon dans le cœur de l'homme**

Mais pensez-vous que Dieu, dans sa grâce, va choisir les caractères aimables et les placer dans le ciel, et qu'il va laisser dehors tous ceux qui sont vils ? Non certainement. Ces qualités aimables sont la chose même qui montre la colère de Dieu, venue, non pas pour édifier l'homme, mais pour le juger. Et maintenant la parole de Dieu vient, et, tout en étant élevée entièrement au-dessus du mal, prend connaissance de tout ce qu'il y a de bon dans la création de Dieu. Elle vous dit : Y a-t-il dans votre cœur quelque chose qui réponde à ce que Dieu est ? Non, absolument rien ! L'évangile est placé ainsi sur son vrai terrain : il s'occupe des hommes avec une parfaite grâce, ne faisant point de reproche quant au péché ; mais il est toujours lumière et met ainsi nécessairement la conscience à découvert. La parole jette toujours sa racine dans la conscience et met ainsi en évidence l'état de fraude du cœur (voyez Luc 7). Pour le péché manifeste, le Seigneur apporte la grâce ; mais, dans le pharisien, il faut, à travers l'épaisse enveloppe du moi, que le moi soit mis à découvert. Le trait du regard de Jésus pénètre à travers la belle apparence de la chair, et montre l'état du cœur, d'un cœur qui est inimitié contre Dieu. Nous ne pouvons pas du tout nous approcher de Dieu, sans que la chair soit jugée ; mais alors nous sommes dans la présence de Dieu avec un cœur vrai : l'amour et la vérité mettant à nu nos cœurs, nous donnent une telle confiance en Lui, que nous-mêmes nous aimons à placer nos cœurs devant Dieu tels qu'ils sont, à mettre toutes choses dans sa lumière, et par conséquent devant son amour. Tout ce qu'il a mis à découvert, il l'a porté ; le péché qu'il découvre, il l'a porté : — il y a la paix !

## **4 - Christ réclame nos cœurs**

Christ près de nous, mettant nos cœurs à nu, doit réclamer nos cœurs. Pierre dit : « Voici, nous avons tout quitté et t'avons suivi » (v. 28 et suiv.) ; et plus loin, les deux disciples, pensant entrer dans la gloire d'une manière charnelle, demandent d'être assis, l'un à la droite et l'autre à la gauche de Jésus. Le Seigneur dit : Si vous me suivez, je puis vous donner la croix ; c'est tout ce que je possède ; — si vous allez avec moi vers la gloire, la seule chose sur laquelle il vous faille compter, c'est la croix ; — si vous me servez, suivez-moi, et là où je serai, là sera mon serviteur : il faut que, pratiquement, vos cœurs soient là ; c'est le chemin par lequel moi, je m'en vais à la gloire, et vous n'en trouverez pas d'autre.

Maintenant, je vous le demande, cher lecteur, êtes-vous prêt à prendre votre croix, non pas en vous imposant des croix à vous-même, mais en suivant Christ de si près, que vous puissiez dire : Christ a raison, sa parole est amour. Dans ce monde corrompu, avec ma chair trompeuse, plus je trouve la croix sur mon chemin, mieux cela vaut. Tout ce qui est de la chair, la volonté de la chair et l'amour du monde, ne peuvent jamais faire autre chose que de me séparer de Dieu.

## **5 - Ne pas craindre en suivant Christ**

En ces jours-là précisément, le Seigneur dressa résolument sa face pour aller à Jérusalem (v. 39 et suiv.). Les disciples sont stupéfiés et craignent de le suivre. Il n'y a pas seulement notre volonté et notre convoitise qui sont mises à découvert, mais nous craignons de suivre Christ. Du moment que nous avons à faire avec Dieu, nous sentons instinctivement que le monde est contre nous. Nous ne pouvons, à la fois, demeurer associés à un monde corrompu et suivre Christ. Nous craignons de confesser Christ dans nos habitudes, dans nos maisons, dans nos goûts. Voyez Paul, au troisième chapitre de l'épître aux Philippiens : il ne s'en alla pas tout triste, ni ne suivit en tremblant. Il dit : il faut que je coure jusqu'à ce que j'aie remporté le prix ; je fais la perte de toutes choses, et je les regarde comme des ordures, afin que je gagne Christ. Les prisons, les coups, les détresses, etc., se trouvaient sur cette route ; mais Paul portant toujours partout dans son corps la mort de Jésus, ne craignait pas ceux qui tuent le corps : ainsi, la mort de Jésus était manifestée dans son corps mortel. La croix suffit pour délivrer de tout ce qui est de l'homme : bienheureuse liberté vis-à-vis de Dieu ! J'ai confiance en lui, un cœur vrai et ouvert devant lui ; et c'est la source de la puissance. Ce n'est pas un sacrifice pour moi, d'abandonner tout ce que je possède, de le rejeter comme une chose mauvaise ou comme le fardeau d'un homme qui court dans la lice. Alors vient le fait que le Seigneur est dans le ciel, et sa croix sur la terre. Tandis que je suis sur la terre, je suis comblé de mille gratitudes par la bonté de Dieu ; mais la question se présente : Qu'y a-t-il dans nos cœurs ? Il n'y a point de juste, nul n'est bon ! La croix me l'a montré ; la croix, la seule chose à laquelle maintenant j'aie affaire en pratique. Par elle, je suis mort au péché, mort à la loi, crucifié au monde, et vivant à Dieu. Christ, lorsqu'il mena dehors ses propres brebis, marcha devant elles. Jusqu'à quel point nos cœurs sont-ils, en vérité et en simplicité, disposés à le suivre, disposés à penser que son amour est sage, à nous confier en son amour quand il parle de la croix, comme de ce qui juge notre chair mauvaise et nous en dépouille ? Lorsque le cœur se confie entièrement en Christ, et demeure dans son amour, ce qu'il trouve, c'est son opprobre, SA croix ; dès lors, je charge la croix qui met complètement à découvert le vieil homme, et qui me conduit dans le bienheureux sentier de mon Seigneur. Que Dieu nous donne de nous confier pleinement en Christ, afin que nous ayons du courage pour le suivre.

### **OBÉISSANCE par J.N. Darby**

#### **Bibliquest**

Les divisions, titres et sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

#### **Table des matières**

##### 1 - Introduction

- 1.1 - L'obéissance précède la bénédiction
- 1.2 - Que faire quand la conscience condamne la position ecclésiastique où on est ?
- 1.3 - Ceux qui restent attachés à un système religieux par tradition condamnent l'obéissance
- 1.4 - Obéir sans réserve à une vérité connue
- 2 - Importance de l'obéissance
  - 2.1 - C'est l'obligation normale de la créature
  - 2.2 - La désobéissance d'Adam
  - 2.3 - L'obéissance du Seigneur Jésus
  - 2.4 - Cas divers — Israël passé ou futur, Abraham, Saül
  - 2.5 - L'obéissance est le but de la sanctification des croyants
- 3 - Faire sa volonté propre est du péché — Obéir à Dieu est un principe général
- 4 - L'obéissance doit précéder la bénédiction dans tous les cas
  - 4.1 - Les commandements de Dieu ne changent pas
  - 4.2 - L'obéissance à la vérité pour qu'Israël soit restauré — Deut. 30:11-14 ; Rom. 10:6-8
  - 4.3 - L'obéissance de la foi
  - 4.4 - L'illusion de vouloir retrouver la bénédiction passée dans la tradition ou par des ordonnances
- 5 - Preuves de ce que l'obéissance doit précéder la bénédiction
  - 5.1 - L'esprit d'obéissance précède la connaissance de la volonté de Dieu (Jean 7:17)
  - 5.2 - La bénédiction est dans le chemin de l'obéissance — cas faisant exception hors du terrain de l'Église
  - 5.3 - Satan modifie la simple obéissance à la Parole de Dieu
  - 5.4 - L'obéissance en temps de ruine est l'obéissance de la foi
  - 5.5 - Nécessité de la séparation du monde — Samson
  - 5.6 - L'obéissance conditionne la jouissance de l'amour de Dieu
- 6 - L'obéissance immédiate est le propre de la marche par la foi, seul moyen de prospérité spirituelle
  - 6.1 - Exemples de Jésus, Paul, Naaman
- 7 - L'obéissance caractérise la vraie marche par l'Esprit
  - 7.1 - S'enquérir de ce que Dieu veut
  - 7.2 - L'Esprit rend obéissant
  - 7.3 - Différence entre avoir et garder les commandements
  - 7.4 - Obéir implique de faire valoir « ses talents »
  - 7.5 - L'obéissance et la foi se confie dans l'Esprit de Dieu

#### **1 - Introduction**

##### **1.1 - L'obéissance précède la bénédiction**

La volonté de Dieu à notre égard étant bien connue dans certaines circonstances dans lesquelles nous pouvons nous trouver, obéir à cette volonté implicitement et sans aucun calcul des conséquences, est-ce un devoir pour nous ? En d'autres termes : l'obéissance, dans l'ordre moral, doit-elle précéder la manifestation de la bénédiction divine, ou bien faut-il attendre, avant d'obéir, la manifestation de cette bénédiction ? C'est là une question de conscience, dont la solution est singulièrement liée avec les intérêts et la condition de l'Église de Dieu dans le moment actuel. Plusieurs ont remarqué, sans doute, au moins en partie, à quel point s'est répandu, au milieu des chrétiens, le principe que la bénédiction doit précéder l'obéissance, et que, faute de cela, on est dispensé d'obéir. Cette fâcheuse tendance se présente ordinairement sous la forme suivante :

##### **1.2 - Que faire quand la conscience condamne la position ecclésiastique où on est ?**

Dans l'endroit où l'on a ses habitudes, on a reçu quelque bien par la prédication plus ou moins fidèle de la parole de Dieu ; mais en même temps, la conscience, éclairée par cette Parole, est contrainte de condamner, à plusieurs égards peut-être, comme fausse et

antiscrituraire, la position dans laquelle on se trouve. Mal à l'aise, on se demande : Que faire ? Quitter cette position pour en prendre une autre qui mette la conscience au large avec Dieu ? — Cela serait très désirable, sans doute ; mais hasarder ce pas-là, sans assurance préalable d'en retirer un profit évident et permanent, ce serait peut-être marcher à l'aventure, et s'exposer à mille difficultés ou conséquences fâcheuses. De là résulte pour ceux qui cèdent à ces craintes et demeurent ainsi dans un ordre de choses qu'ils voient clairement être mauvais, un triste état d'incertitude et de perplexité, et cette position a pour effet inévitable d'endurcir la conscience en contristant l'Esprit de Dieu, et d'affaiblir l'énergie morale du chrétien qui persiste à y rester et qui se prive ainsi de la bénédiction promise dans cette parole : «À chacun qui a, il sera donné, et il sera dans l'abondance». Le coeur est loin de se douter de quelle triste source découle cette manière d'agir, à laquelle fournissent d'ailleurs d'abondants aliments tous ces sentiments de timidité et d'incrédulité si naturels à l'homme, et qui sont décorés des noms de prudence et de réflexion : il ne nous vient pas à l'esprit que tout ceci n'est qu'un résultat de cette disposition naturelle que nous avons d'acquiescer au mal, plutôt que d'agir à tout prix contre le mal.

### **1.3 - Ceux qui restent attachés à un système religieux par tradition condamnent l'obéissance**

Chez les personnes attachées à des systèmes reçus par tradition ou basés sur une autorité traditionnelle, le travers que nous venons de signaler revêt des apparences diverses : tantôt ce sera celle de l'humilité ou d'autres saintes affections ; tantôt celle de la fermeté de caractère, et d'une disposition à ne pas se laisser séduire par toutes les nouveautés que met en avant l'esprit remuant de l'époque actuelle, sans qu'elles reposent sur aucun principe fixe, propre à diriger ceux qui s'y laissent prendre. — C'est ainsi que, quoique de côtés bien opposés l'un à l'autre (sauf lorsqu'il s'agit de combattre la vérité), on fait un mauvais usage de principes, beaux en eux-mêmes, en les tournant contre ceux qui, par conscience, refusent de donner les mains à ce qu'ils trouvent mauvais autour d'eux, et s'en retirent (Prov. 24:16). Et l'on voit ici comment, en partant de principes de conduite qui ne sauraient s'accorder entre eux, on se rencontre dans le résultat, qui est de condamner l'obéissance d'autrui et de rester soi-même là où les circonstances nous ont placés ; c'est ce qu'en pareil cas l'on peut toujours attendre de l'incrédulité et de l'égoïsme.

### **1.4 - Obéir sans réserve à une vérité connue**

Le principe de l'obéissance sans réserve (\*) est le seul qui puisse résister à l'influence de vues, en apparence si sages et si opposées à ce qui est mal : rien de si humble ni de si ferme que cette espèce d'obéissance, rien qui indique mieux la présence du Saint Esprit dans le coeur, rien qui soit si contraire à l'insubordination et qui impose plus fortement silence aux impies raisonnements de la chair. À la vue des principes si contradictoires, si diamétralement opposés l'un à l'autre, qui ont cours pourtant et qui amènent à une même conclusion, l'on ne peut s'empêcher de croire que cette conclusion ne découle réellement ni des uns ni des autres, mais de quelque mobile entièrement différent ; et que tout le rôle que jouent dans cette affaire les principes qu'on invoque, est de neutraliser l'action d'un autre principe qui, étant reçu, persuaderait l'âme d'embrasser une voie différente, tandis que, étant neutralisé, il la laisse dans la voie à laquelle elle est habituée, sans aucun égard pour la légitimité ou l'illégitimité de sa position. Le vrai secret de l'énigme, c'est qu'il y a quelque chose de caché dans le coeur, un principe secrètement adopté, dont on ne se rend même pas compte (peut-être quelque plan arrêté d'avance, quelque vieille tradition, ou telle autre chose qui agit du plus au moins sur l'intelligence) ; et qui quelque différent qu'il puisse être amène toutefois à un même résultat, celui dont nous avons parlé plus haut. Mais quoi qu'il en soit, dans tous les cas, quand Dieu a révélé sa volonté, quand il nous a montré un mal dans certaines institutions sanctionnées par un long usage, ou plutôt un long abus, et auxquelles nous avons participé jusqu'ici, on ne peut que qualifier de désobéissance, de chose mauvaise et qui contriste l'Esprit du Seigneur, tout parti pris de demeurer où l'on est, même en le couvrant des raisonnements les plus plausibles. Et, en opposition à cela, je pose en principe que l'obéissance est la seule voie que, dans tous les cas, un chrétien ait à embrasser : je parle de l'obéissance à une vérité connue et non pas à des plans que nous nous sommes proposés, quelque excellents qu'ils nous paraissent. Oui, j'affirme que l'âme humble et simple dont l'oeil est net regardera comme sa plus sûre et sa meilleure portion, d'imiter l'exemple d'Abraham qui partit, à la voix de Dieu, ne sachant où il allait (Héb. 11:8) ; et que toujours obéir, obéir au Seigneur, sans en calculer les conséquences possibles ou probables, est le seul vrai sentier du chrétien et le plus sûr moyen de voir s'ajouter de nouvelles bénédictions à celles dont nous jouissons déjà.

(\*) Un bel exemple de cette obéissance est celui d'Abraham, à qui Dieu dit : «Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes !» Quel ordre ! — Et Abraham, se levant de bon matin, bâta son âne et partit sans dire mot.

Le but des pages suivantes est donc de prouver que l'obéissance au Seigneur est un principe essentiel, même profondément essentiel, qu'il est aussi le préliminaire des bénédictions, et qu'enfin il est l'expression de l'ordre établi de Dieu pour la dispensation de ses grâces (\*), ou du moyen par lequel nous venons à jouir de ces dernières. Ce plan aura l'avantage de nous faire envisager le principe en question sous toutes ses faces, savoir dans sa nature, ses preuves, et son application.

(\*) Il va bien sans dire que ce traité étant destiné aux enfants de Dieu, on entend y parler des grâces qui viennent ensuite de la foi, et non pas d'une obéissance rendue à Dieu par un non-croyant en vue de se rendre recommandable par sa propre justice. Nous dirons une fois pour toutes, que, dans ces pages, quand nous emploierons les termes de grâce, de bénédiction, etc., ce sera toujours dans le sens que nous venons d'indiquer.

## **2 - Importance de l'obéissance**

### **2.1 - C'est l'obligation normale de la créature**

Or, ce qui démontre toute l'importance de l'obéissance, c'est que Dieu cesserait d'être suprême, d'être Dieu, si l'obéissance n'était pas la position normale de la créature. Sans doute Dieu peut démontrer l'impuissance de la créature, en faisant découler le bien du mal que la créature avait pensé très volontairement contre Lui (Gen. 50:19, 20), tout comme il a souvent démontré l'excellence de son pouvoir, en contraignant ses adversaires à devenir, à leur insu, des instruments de bénédiction. Mais, quoi qu'il en soit, obéir est une obligation naturelle, la seule naturelle, la seule juste, pour la créature : hors de là, l'ordre de la création est renversé ou troublé, comme aussi le fondement de la distinction qui existe entre le péché et la justice. La définition que le Saint Esprit donne du péché est l'acte d'un homme sans loi, d'un homme qui n'obéit qu'à lui-même (\*) ; et il est écrit, d'un autre côté, que «celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement» (1 Jean 3:4 ; 2:17). Ces deux définitions nous sont présentées en action dans les deux Adam, qui sont à la fois types et exemples de la ruine et de la bénédiction : «Par la désobéissance d'un seul homme plusieurs ont été constitués pécheurs, ainsi aussi par l'obéissance d'un seul, plusieurs seront constitués justes» (Rom. 5:19).

(\*) C'est la version exacte de 1 Jean 3:4. Il est bien à regretter que nous n'ayons pas en français d'expression correspondante à celle de l'original. Le vrai sens du mot anomia est exactement : l'acte d'un anomos, ou d'un homme sans loi quant à Dieu (1 Cor. 9:21), d'un homme qui ne veut point de loi. C'est le cas de toutes les oeuvres, même les plus belles en apparence, de l'homme inconverti. Anomos est le titre donné à l'Antichrist (2 Thess. 2:8).

## **2.2 - La désobéissance d'Adam**

Le premier Adam fit sa propre volonté, et tomba sous la condamnation. Il fut placé sous une épreuve d'obéissance : c'était de son obéissance à cet ordre : Tu n'en mangeras point ! que dépendait la position future et la bénédiction d'Adam sur la terre. Mais il mangea, et ce fut là sa perte : la mort, les gages du péché, entra dans le monde par l'acte de l'homme, cet acte étant contraire à la volonté de Dieu. Dieu lui-même, ici, détermine et trace les caractères et les résultats de l'insubordination envers Lui, et découvre le secret des destinées de l'homme et de la libre entrée du péché dans le monde. Ajoutez néanmoins, pour la consolation de nos âmes, en présence de faits si affligeants, qu'avant l'exécution de la sentence, la bonté de Dieu introduisit aussi la miséricorde, afin que l'homme puisse vivre d'elle dans le désert où il fut chassé par la justice du Seigneur.

## **2.3 - L'obéissance du Seigneur Jésus**

Notre bienheureux et parfait Sauveur nous offre, dans sa conduite, un contraste frappant avec la conduite du premier Adam. Sous quel caractère et avec quel langage s'annonce-t-il en entrant dans le monde ? C'est sous celui de la plus profonde, mais de la plus sainte et parfaite humilité : «Voici, je viens ; il est écrit de moi dans le rouleau du livre» (C'est-à-dire dans le caractère que j'ai revêtu selon les conseils éternels de Dieu). «C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir, et ta loi est au-dedans de mes entrailles» (Ps. 40:7, 8). Tel était son caractère constant et uniforme, et sa perfection comme homme. Aussi, pendant sa carrière terrestre, l'entendons-nous dire : «Ma viande est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son oeuvre» (Jean 4:34). Tous les actes de sa vie, sans exception, sont empreints du caractère d'obéissance. Il a pris «la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes» (Phil. 2:7, 8) ; il faisait toujours les choses qui plaisaient au Père, ne cherchant point sa propre volonté, mais la volonté du Père qui l'avait envoyé (Jean 6:38 ; 8:29) ; et il n'a mis d'autre limite à son obéissance que la perfection même ; car, ayant aimé les siens jusqu'à la fin, il a poussé cette obéissance jusqu'à la mort, à la mort même de la croix, parce que, bien qu'il agit volontairement, il en avait reçu le commandement de son Père (Jean 10:18). Le Seigneur l'Éternel lui avait ouvert l'oreille, et il ne fut point rebelle, ni ne se détourna en arrière du chemin étroit ; mais il donna son dos à ceux qui le frappaient, et ses joues à ceux qui arrachaient le poil (És. 50:5, 6). Qu'il eût le sentiment de sa force, ou qu'il ne sentît que sa faiblesse, (car quoique vivant par la puissance de Dieu, il a été crucifié en infirmité) (2 Cor. 13:4), jamais on ne le vit reculer dans l'obéissance qui lui était enjointe et qu'il avait acceptée avec joie. Dans la force il servait le Père en accomplissant des oeuvres de puissance et d'amour ; et sa faiblesse était une soumission complète à la volonté de Celui qui l'avait envoyé. Même obéissance encore dans la tentation : «Il est écrit», est sa réponse à chaque suggestion du tentateur, dont le but était précisément de lui faire faire sa volonté. «Si tu es Fils de Dieu, dis que ces pierres... » Mais le Seigneur ne voulait pas manger sans la volonté de Dieu : il est écrit : «L'homme vivra... de toute parole qui sort de la bouche de Dieu» ; et lorsque le diable cite frauduleusement une promesse écrite : «Il donnera des ordres à ses anges à ton sujet, etc.», Jésus lui oppose encore un Il est écrit, réponse qui déclarait le principe de l'obéissance implicite, en opposition à ce caractère prompt à saisir intempestivement un privilège même légitime : vérité singulièrement importante ! Mais nous y reviendrons bientôt.

En voilà plus qu'il n'en faut pour le sujet, car cette seule sentence : «Voici, je viens... pour faire, ô Dieu, ta volonté !» suffit au croyant pour fixer le caractère et démontrer le principe actif de la vie de Jésus, du saint Fils de Dieu, type parfait de la soumission à la volonté divine : «Quoiqu'il fût Fils, [il] a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes» (Héb. 5:8). Comme parfait contraste de Jésus, la Parole nous montre l'Antichrist, ce Roi qui agira selon sa propre volonté (Dan. 11:36). Le trait caractéristique de cet Inique (2 Thess. 2:8), de cet homme de la terre (Ps. 10:18), est de ne se soucier de personne, pas même de Dieu, et d'agir au gré de ses désirs.

## **2.4 - Cas divers — Israël passé ou futur, Abraham, Saül**

Mais examinons encore d'autres passages relatifs à l'obéissance (Ex. 19:4, 5). Le Seigneur s'adresse ainsi par Moïse aux Israélites : «Vous avez vu ce que j'ai fait à l'Égypte, et comment je vous ai portés sur des ailes d'aigle, et vous ai amenés à moi. Et maintenant, si vous écoutez attentivement ma voix... Et tout le peuple ensemble répondit et dit : Tout ce que l'Éternel a dit, nous le ferons». Je ne cite pas ce passage dans le but de montrer l'empressement ou la compétence du peuple à remplir les ordres du Seigneur, mais afin de faire voir que l'obéissance devait être le principe de l'association ou des relations de Dieu avec Israël, seul principe en effet en vertu duquel Dieu puisse avoir raisonnablement des rapports avec l'homme, et l'homme marcher avec Dieu.

De même, dans Genèse 22, le Seigneur termine la bénédiction prononcée sur Abraham, par ces paroles : «Parce que tu as écouté ma voix». Et Jérémie, le prophète, faisant allusion au discours de Dieu à Israël (Ex. 29), parle ainsi au peuple de la part du Seigneur : «Car je n'ai point parlé avec vos pères, et je ne leur ai point commandé touchant des holocaustes et des sacrifices, au jour que je les fis sortir du pays d'Égypte. Mais je leur ai commandé ceci, disant : Écoutez ma voix, et je serai votre Dieu, et vous serez mon peuple ; et marchez dans toute la voie que je vous commande, afin que vous vous trouviez bien» (Jér. 7:22, 23).

Telle était aussi la teneur de cette alliance à l'observation de laquelle était liée la conservation des bénédictions terrestres (détaillées en Deut. 28), et traitée avec le peuple après la violation de celle qui avait été enfreinte au pied du Sinaï. Nous retrouverons encore le même principe dans l'alliance selon laquelle Dieu ramènera et restaurera Israël : «Tu reviendras», dit Moïse à ce peuple (30:8), «et tu écouteras la voix de l'Éternel, et tu pratiqueras tous ses commandements que je te commande aujourd'hui».

Dans l'apostasie de Saül (rapportée en 1 Sam. 15), la cause du jugement prononcé contre ce prince est ainsi exprimée : «Pourquoi n'as-tu pas écouté la voix de l'Éternel ?... Écouter est meilleur que sacrifice !»

## **2.5 - L'obéissance est le but de la sanctification des croyants**

Si nous pouvons suivre le principe de l'obéissance et sa parfaite réalisation, dans la conduite du Seigneur Jésus, nous trouvons dans l'obéissance encore le caractère de la sanctification des croyants, qui sont en effet sanctifiés pour l'obéissance et pour l'aspersion du sang de Jésus Christ (1 Pierre 1:2). Oui, c'est pour cela que le croyant est sanctifié, ou séparé par le Seigneur ; c'est là le dessein, l'objet de la sanctification ; et ce qui caractérise un état de non-sanctification est suffisamment retracé dans ces paroles d'Éphésiens 2:2.- «Vous avez marché autrefois... selon le chef de l'autorité de l'air, de l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance».

## **3 - Faire sa volonté propre est du péché — Obéir à Dieu est un principe général**

Rien ne peut détruire le caractère de ce principe fondamental que nous soutenons : le péché seul pourrait essayer de le contester ou de le pervertir. Faire notre volonté propre est toujours désobéissance, c'est l'activité du vieil homme qui ne se soumet point à Dieu (dont, s'il en était autrement, il ferait la volonté au lieu de faire la sienne propre), un fruit, en un mot, de cette nature corrompue, qui n'accepte pas Dieu, mais qui agit toujours par elle-même et pour elle-même. On peut quelquefois mettre en question les droits de certains hommes à revendiquer l'autorité, et quelquefois même résister à ceux qui se l'attribuent ; mais, dans tous les cas, il y a du péché à vouloir faire sa volonté à soi. Ainsi Pierre, devant le Conseil des Juifs (Actes 5:29), quand on l'accuse de s'être révolté contre les défenses des gouverneurs, ne répond point qu'il a le droit d'agir comme bon lui semble ; c'eût été usurper un droit qu'il n'avait pas. Envers Dieu, ce langage n'aurait exprimé non plus, dans la bouche de l'apôtre, que l'amour de sa propre volonté, au grand

déshonneur du Souverain des cieux et de la terre. Mais quelle est la réponse de Pierre ? il vaut mieux obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Obéir au Conseil eût été désobéissance envers le Seigneur : autant qu'il dépendait de lui, l'apôtre aurait acquiescé et hautement contribué à l'opposition des juifs contre l'évangile.

L'exemple de l'apôtre nous montre comment, dans ces circonstances difficiles où l'on est obligé de résister aux puissances de la terre, on doit toujours maintenir le principe de l'obéissance à Dieu. On ne peut s'en écarter dans aucun cas, sans se mettre en quelque sorte en dehors de ce qui entretient ou indique une relation entre Dieu et l'homme : l'obéissance et la louange sont les deux grands exercices de la vie divine en nous.

Mais on a singulièrement perdu de vue ce principe sacré, ou l'on en a étrangement abusé au milieu des partis qui divisent la chrétienté. Les uns parlent d'obéissance, mais à l'autorité de la multitude ou des docteurs ; les autres réclament la liberté : la réponse de Pierre fait, ce me semble, la leçon aux uns et aux autres. Les dissidents insistent sur la liberté, les droits, les titres qu'ils ont, quant aux hommes, d'agir en matière de culte comme ils l'entendent ; les partisans du clergé et du culte national parlent d'obéissance, et même en parlent souvent ; mais c'est une obéissance aux hommes et non pas à Dieu qu'ils réclament. « Il faut obéir à Dieu », est la réponse chrétienne à faire aux deux partis. « Il nous faut obéir » dirai-je à celui qui fait valoir si hautement ses droits en matière de conscience. Il nous faut « obéir à Dieu », dirai-je aussi aux amis du clergé ; ou plutôt : Ne couvrez pas des principes dont vous vous réclamez, votre indifférence pour les désordres qui n'existent qu'en vertu des oeuvres et de l'autorité de l'homme : car il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Avec quelle admirable sagacité le Saint Esprit a révélé et jugé d'avance les voies tortueuses de l'homme et fixé les traces de ce chemin étroit qu'une sagesse divine pouvait seule découvrir !

En résumé, faire notre volonté n'est jamais bien : obéir à l'homme est souvent un péché, une désobéissance à Dieu ; obéir à Dieu est notre plus sacré devoir.

#### **4 - L'obéissance doit précéder la bénédiction dans tous les cas**

##### **4.1 - Les commandements de Dieu ne changent pas**

Je vais plus loin encore, et je dis que, dans tous les cas, l'obéissance doit précéder la bénédiction, tellement que, sans avoir préalablement obéi, l'on ne peut point s'assurer qu'on sera béni : c'est le second principe à établir. Or la preuve en repose sur cette grande vérité morale, que les commandements de Dieu ne perdent jamais leur force obligatoire, malgré la cessation de certaines circonstances extraordinaires dans les bénédictions promises à leur observation : car, sauf certains cas de détail, ces commandements sont toujours moraux dans leur caractère, c'est-à-dire qu'étant observés, ils tendent, par la nature des choses qu'ils prescrivent, à manifester en nous et à exprimer le caractère moral de ce Dieu avec lequel ils sont un moyen de relation, de sorte que nous en avons notre fruit en sanctification (Rom. 6). Or c'est là ce qui rend les commandements de Dieu constamment et invariablement obligatoires, et ce qui les distingue en même temps des ordonnances proprement dites, ou de ces choses qui peuvent être réformées, sans que Dieu se déclare par là moins parfait qu'il ne l'est.

##### **4.2 - L'obéissance à la vérité pour qu'Israël soit restauré — Deut. 30:11-14 ; Rom. 10:6-8**

Moïse, en Deutéronome 30:11-14, cité par l'apôtre Paul (Rom. 10:6-8), présente le commandement de Dieu sous le même aspect : « Il n'est pas », dit-il, « dans les cieux, pour que tu dises : Qui montera pour nous dans les cieux ? ... Car la parole est très près de toi, dans ta bouche et dans ton coeur, pour la pratiquer ». Un peu d'attention à la place qu'occupe ce passage dans le Deutéronome, nous montrera que c'est avec une intention et un à-propos très précis que le Saint Esprit, dans l'épître aux Romains, se cite ainsi lui-même, et que cette citation n'est pas une accommodation (expression inventée par ceux qui n'ont pu pénétrer dans la pensée de Dieu), mais la pensée même de Dieu dans cet endroit-là. Ce que Moïse dit ici à Israël n'est point la teneur de cette alliance par laquelle, en vertu d'une obéissance littérale, le peuple devait posséder le pays, car Paul aurait eu bien tort de l'appeler la justice de la foi qui parle ainsi ; mais ce dont il est ici question, c'est de cette alliance que Dieu traita avec le peuple, outre l'alliance qui avait été traitée en Horeb (voyez Deut. 28:69) ; et Moïse parle dans la prévision de la perte entière que le peuple ferait des bénédictions temporelles, promises à une obéissance rendue à la loi, selon la lettre, dans la terre de Canaan. Ayant donc annoncé cette perte, et la désobéissance du peuple, au chapitre 29, Moïse continue en disant : « Et lorsque toutes ces choses... seront venues sur toi, la bénédiction et la malédiction, et lorsque tu les auras rappelées dans ton coeur, parmi toutes les nations où l'Éternel, ton Dieu, t'aura chassé, et que tu seras retourné à l'Éternel, ton Dieu, et que tu auras écouté sa voix, etc. ». Cette prophétie du retour d'Israël à Dieu, au milieu des nations, c'est-à-dire dans une position qui était une preuve de leur infraction à la loi, et qui les mettait dans l'impossibilité d'observer littéralement cette dernière (car, encore une fois, Canaan était le lieu de l'obéissance d'Israël, et Jérusalem le centre de leur culte ; et ils en étaient chassés dans ce moment-là) ; cette prophétie, dis-je, a quelque chose de bien remarquable. Le peuple pouvait revenir à son Dieu, même au milieu des nations, et cela par une obéissance indépendante de celle qui était selon la lettre, par une obéissance dont la règle était près de lui, une obéissance pour l'accomplissement de laquelle il n'avait pas besoin de passer la mer ou de monter aux cieux, et dont la substance était renfermée dans la loi, mais la loi comprise par la foi. Or c'est précisément là ce que, dans le chapitre 10 de l'épître aux Romains, Paul prêche aux juifs, qui, depuis la captivité, étaient toujours Lo-Ammi (Osée 1:9) : Christ était la fin de la loi pour justice à tout croyant ; et pour croire ou obéir à la foi, il n'y avait pas besoin de passer la mer ou de monter aux cieux, puisque le but de la loi se trouvait dans le Christ. Paul appelle donc les juifs incrédules à se soumettre à la justice de la foi, ou à confesser le nom du Messie promis, dont le nom avait toujours été l'objet chéri de ceux qui comprenaient la loi, et leur seule espérance, leur seule consolation, spécialement dans leur état de dégradation et de souffrance présent. Rien que cette obéissance à la vérité ne pouvait leur profiter dans leur position actuelle ; comme, au reste, rien d'autre ne peut profiter à des pécheurs ou à des transgresseurs de la loi de Dieu.

##### **4.3 - L'obéissance de la foi**

L'obéissance à la vérité était la seule ressource des juifs, qui étaient mis par là sur le même pied que les Gentils, auxquels l'obéissance de la foi était aussi prêchée. Et cette obéissance de la foi est le principe qui doit diriger la conduite de tout fidèle, dans quelque position de chute que l'Église puisse se trouver. Retourner à la lettre des ordonnances apostoliques, peut être chose parfaitement impossible ; et il en était, et en est encore ainsi pour les juifs, quant aux ordonnances mosaïques. Toutefois les temps de chute nous offrent quelquefois les exemples les plus frappants d'une fidèle obéissance, comme on le voit dans l'exemple de Daniel et d'autres juifs à Babylone. Obéir selon la lettre qui a vieilli, n'est pas, au reste, un des caractères de cette dispensation chrétienne qui demande l'obéissance de la foi : le chemin de celle-ci est toujours ouvert ; et elle s'accomplit chez les enfants de Dieu selon la mesure de spiritualité, et par conséquent de discernement spirituel, de ceux qui s'y attachent ; et c'est à cela que Dieu a égard. Nul doute qu'une conformité exacte à la pensée de Dieu n'ait été accompagnée, dans les premiers temps du christianisme, de témoignages directs et immédiats de bénédiction tels que nous n'en pouvons recevoir aujourd'hui, quels que soient d'ailleurs les droits de la miséricorde divine à l'égard de tout homme individuellement, parce que ce serait sanctionner le mal ou en accepter l'existence. Quand le témoin moral de Dieu, dans le monde (Jean 15:27), conservait son caractère — en d'autres termes, quand l'Église marchait selon



l'Esprit, il était bien naturel que Dieu avoue publiquement pour sien ce qui rendait son nom glorieux ; aujourd'hui, il en est tout autrement. Mais c'est précisément ici le cas, pour les chrétiens, d'agir dans l'obéissance de la foi, ou selon le principe de cette foi suivie de sa récompense, proposée au peuple d'Israël, dans le Deutéronome ; non pas, remarquons-le bien, le cas de faire des efforts pour copier servilement ou à la lettre les ordonnances du temps passé, mais celui d'agir fidèlement par la foi en la puissance de Dieu, dans ce que le Saint Esprit nous a fait connaître de sa volonté.

Rien n'est donc plus important que le principe posé et la conduite tracée dans les enseignements prophétiques de Deutéronome 30. Privé des privilèges attachés à la dispensation légale, Israël ne peut plus servir Dieu selon les préceptes de Moïse : l'arche, les urims et les thummims sont perdus ; le temple, seul lieu où les ordonnances lévitiques pouvaient s'accomplir, est une maison désolée et brûlée par le feu ; le peuple est dispersé çà et là parmi les nations. Quel remède à tant de maux ? comment Israël sera-t-il relevé ? Moïse répond : «La parole est très près de toi, dans ta bouche et dans ton coeur, pour la pratiquer» ; et Paul explique la pensée de Moïse en disant : «C'est-à-dire la parole de la foi, laquelle nous prêchons, savoir que, si tu confesses, etc». Voilà donc le principe qui replace dans la faveur de Dieu (nous parlons du peuple de Dieu déchu, et non pas du monde ; du gouvernement de Dieu, et non du salut de l'âme) ; voilà le seul principe qui, au milieu des ténèbres, peut nous faire marcher d'une manière agréable au Seigneur.

#### **4.4 - L'illusion de vouloir retrouver la bénédiction passée dans la tradition ou par des ordonnances**

En revenir, comme on dit, aux traditions apostoliques, ou à une imitation minutieuse des formes de l'Église primitive, n'est ni reconnaître, ni corriger le mal qui existe dans l'Église d'aujourd'hui. Ceux qui donnent dans ce faux système ne reconnaissent pas ce fâcheux état des choses ; ils supposent l'état littéral des choses, mais ne l'accomplissent pas. Ils ne veulent ou ne savent point comprendre que l'Église est tombée dans un état de ruine et de dégradation, et que l'ennemi a fait son oeuvre dans le royaume des cieux, comme le Seigneur le dit (Matt. 13:28). Ils ne voient de sauvegarde pour l'Église que dans une scrupuleuse exactitude à accomplir littéralement les ordonnances du Seigneur et de ses apôtres, ne prenant point garde que la gloire s'en est allée (1 Samuel 4:21, 22), depuis que celle qui devait être comme une étrangère dans le monde, a voulu régner, et s'est confondue avec le monde. «Imitons les apôtres, et tout ira bien ! » disent-ils et répètent-ils sans cesse, comme si les formes primitives n'avaient pas, hélas ! perdu leur puissance, parce que l'Église a souillé son nazaréat, et s'est éloignée de ses rapports avec Dieu. Nous ne disons pas ceci pour affaiblir les motifs à l'obéissance ; car si les choses ont dû aller ainsi, pour que finalement Dieu en tire de la gloire, cela ne saurait diminuer notre responsabilité ou notre obligation d'obéir au Seigneur. En revenir à la lettre des ordonnances apostoliques et à la tradition, ne remédiera pas non plus au mal existant ; bien plus, c'est placer l'Église sur un mauvais terrain : car si elle est dans un état de chute, c'est la foi pour obéir, l'esprit de soumission à la volonté de Dieu, qu'il lui faut. Si nous étions parfaitement instruits des formes primitives du culte, de la discipline, de l'organisation, etc., des églises, et parvenus à persuader tous les chrétiens de s'y soumettre, nous ne reconstruirions pas l'Église du Dieu vivant. Au reste on n'imité pas la puissance ; et le royaume de Dieu est en puissance. Ce n'est pas là ce qui caractérise la vraie Église, ou ce qui convient à son humiliation dans l'état de renversement, de dispersion et de déchéance où elle se trouve. Captive en Babylone, ce ne sont pas des choses que sa position lui rend impraticables qu'il faut lui apporter pour qu'elle relève le nom de ce Dieu qu'elle a déshonoré, mais l'esprit d'humble obéissance — la parole est près de toi ! Que les chrétiens obéissent humblement par l'Esprit à la Parole qui est près d'eux, dans leur bouche et dans leur coeur, voilà ce qui caractérise l'esprit de foi et la confession du nom de Dieu, non pas d'agir avec précipitation. «Souviens-toi... d'où tu es déchu, et repens-toi» (Apc. 2:5), est une parole qui renferme en soi notre unique ressource pour recevoir davantage. Charger l'Église d'ordonnances dans l'état de chute où elle se trouve, même d'ordonnances conformes aux traditions bibliques, n'est, en vérité, qu'une dérision : c'est substituer un joug pesant et mortel, à la puissance vivante de la présence divine ou à l'obéissance de la foi, seule base sur laquelle on puisse s'appuyer, lorsque, comme Israël, on a perdu la gloire manifestée de cette présence.

#### **5 - Preuves de ce que l'obéissance doit précéder la bénédiction**

Mais, abordant les autres parties du sujet, je vais maintenant prouver que l'obéissance doit précéder toute espérance de bénédiction. Multiplier les preuves, après ce qui a été dit, serait chose superflue ; en voici cependant quelques-unes :

##### **5.1 - L'esprit d'obéissance précède la connaissance de la volonté de Dieu (Jean 7:17)**

Jésus dit : Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, «il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu, ou si moi je parle de par moi-même» (Jean 7:17). Le principe est assez clair : il faut que, pour connaître une vérité, l'homme soit moralement préparé ; et cette préparation c'est l'esprit d'obéissance : Si quelqu'un veut. Il n'est pas question ici d'un acte extérieur, mais de l'intention préalablement produite dans l'âme, intention qui se manifestera nécessairement dans des actes extérieurs, quand l'âme se trouvera placée devant la volonté de Dieu. Jésus dit : Si quelqu'un veut faire Sa volonté, alors il connaîtra ; la promesse de connaître étant fondée sur l'esprit d'obéissance : car à quoi bon conférer un don de connaissance sans avoir préalablement amené l'âme à vouloir obéir, ne serait-ce pas en Dieu une contradiction réelle avec lui-même ? ne travaillerait-il pas à ternir sa propre gloire ?

##### **5.2 - La bénédiction est dans le chemin de l'obéissance — cas faisant exception hors du terrain de l'Église**

Me bornant à indiquer, sans m'y arrêter, Luc 4:4-9 ; Matthieu 3:15 ; Jean 13:16, 17 ; 12:26, je m'arrêterai sur Jean 14:21-23, où l'amour pour Jésus est clairement ainsi caractérisé, et en même temps présenté comme le préliminaire nécessaire de la bénédiction : «Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aime, sera aimé de mon Père ; et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui». Rien de plus positivement et de plus explicitement enseigné dans la parole de Dieu, que la souveraineté de la grâce envers le pécheur par l'obéissance de Christ ; et la sûreté pour le fidèle d'être béni de Dieu dans le sentier de l'obéissance à la parole de Dieu. Je ne parle pas ici des châtements de l'amour immuable du Père, pour amener cette bénédiction. Mais la parole du Seigneur est expresse sur ce point, que l'attachement à l'obéissance de Christ, est le canal de tout don spécial, comme ce qui tient le don en exercice. Sans aucun doute, la souveraineté de Dieu agira extraordinairement, comme dans le cas d'un Balaam, d'un Caïphe, d'un Judas, ou de tel autre, qui prophétisent sans que leur coeur obéisse à Dieu ; mais ce n'est pas là le terrain sur lequel l'Église est appelée à marcher. Ce ne sont pas des exemples à suivre qui nous sont présentés là, mais des cas affreux dont il faut se garder, à moins qu'on ne veuille s'associer à la plus odieuse révolte. Placés comme des fanaux sur les écueils dangereux des rives de destruction, ces hommes, qui jettent une lumière sans amour, peuvent être utiles à l'Église en éclairant autour d'eux ; mais ce ne sont pas des feux destinés à attirer le navigateur et à le diriger vers le lieu où ils sont placés, bien que nous puissions bénir la main qui les a donnés pour être des signaux de terreur pour les disciples qui voguent durant la nuit, et des avertissements à se tenir bien loin. Malheureux personnages ! ils ne vivent que pour être témoins de la ruine qui les entoure.

##### **5.3 - Satan modifie la simple obéissance à la Parole de Dieu**

On devrait penser que les chrétiens discerneraient intuitivement que l'obéissance est le sentier préparé pour eux ; mais l'Ennemi n'est pas surmonté par la simplicité de la vérité, parce que nos âmes ne sont pas simples, et qu'en une manière ou une autre ils sont

attachés à des choses qui ne sont pas de l'Esprit et sous l'influence desquelles la simplicité de la vérité a perdu sa puissance en eux devant la subtilité de l'Ennemi. On repousserait de rejeter ouvertement la Parole, c'est pourquoi Satan ne se présente pas en proposant la désobéissance, mais il modifie l'obéissance par des préliminaires et en introduisant quelque chose à la place de la parole de Dieu. Aussi n'est-ce point avec de simples et grossiers mensonges que le tentateur séduit les chrétiens ; il manquerait son but, et procède par conséquent en général différemment. Quand il dit à Ève : «Vous serez comme Dieu», il y avait du vrai dans cette parole, car un plus grand que Satan dit plus tard : «Voici, l'homme est devenu comme l'un de nous, pour connaître le bien et le mal» (Gen. 3:5, 22). Mais quel déluge de maux, quelle ruine effrayante n'a pas attirés sur le monde la désobéissance qui fut le résultat de cette vérité présentée par le tentateur, présentée intempestivement et à part des conséquences funestes qu'elle devait avoir, l'acte qu'elle était destinée à produire étant une fois consommé ! Le meilleur moyen de repousser Satan est donc la simple vérité, les paroles qui sont sorties de la bouche de Dieu, cette vérité dans laquelle notre bonheur est renfermé. Et si notre faiblesse, le peu d'accord qui se trouve entre chrétiens, donnent accès à l'adversaire, prenons pour nous défendre l'épée de l'Esprit, la sagesse de la Parole dans ce qu'elle nous présente d'analogie avec nos circonstances ; et usons de cette vérité écrite, dont une bonté illimitée, instruite d'avance de la faiblesse de ses enfants et de la subtilité de leur puissant adversaire, les a dotés dans la prévision des avantages que l'Ennemi chercherait à tirer de leur position. Satan a cherché à persuader le Sauveur de suivre sa volonté en des choses qui n'étaient pas mauvaises en elles-mêmes, lui suggérant d'user de ses privilèges de Fils. — Quelle subtilité chez le prince de ce monde ! Il cite à Jésus une promesse inconditionnelle, renfermant un privilège qui appartenait légitimement au Fils de Dieu, au Messie d'Israël : «Si tu es Fils de Dieu», lui dit-il, «jette-toi en bas, car il est écrit : Il donnera, etc...» Car il est écrit ! Ô raffinement de ruse et de malice ! Satan dirait-il la vérité, lui qui est menteur ? Non, mais si Satan lui-même alléguait une promesse du Dieu de vérité, ce Dieu de vérité se devait de faire honneur à sa promesse ! Que Jésus y croie donc, s'il est le Fils de Dieu ; qu'il en réclame l'accomplissement, afin de manifester la puissance et la gloire de la nouvelle économie ! Rien de plus plausible au premier abord. Se précipiter de si haut impunément en se reposant sur une simple parole de Dieu, quelle gloire pour Jésus ! quel sceau cela imprimerait à sa mission ! quel témoignage à la fois éclatant et digne rendu à sa personne ! quelle énergie ajoutée à son ministère ! Pourquoi donc hésiter ? Y aurait-il autre chose que les subterfuges de l'incrédulité dans les raisons alléguées pour s'abstenir ? Dieu ne tiendrait-il pas des promesses, et des promesses faites à son Fils ? Dieu se montrerait-il menteur ? Ne s'agissait-il pas de ce qui était l'honneur et la place du Messie, de ce à quoi les esprits administrateurs de l'économie qui allait s'ouvrir s'empresseraient de prêter leur ministère, le servant Lui, leur chef : n'était-ce pas là chose urgente et tout à fait de saison ? Mais c'était une proposition de Satan ; aussi n'obtint-elle qu'un refus absolu du Seigneur : car, quoique Fils, il s'était constitué serviteur. Il n'avait pas d'ordre pour agir, autrement dix mille temples entassés ne l'auraient pas empêché de se jeter en bas, même s'ils avaient été aussi grands et aussi élevés que celui de Jérusalem. Un autre principe se découvre ici : au fond, ce que Satan suggérait, aurait été de la méfiance de la part de Jésus, un essai pour voir si Dieu accomplirait ses promesses. C'est le sens des mots tenter Dieu. Israël tentait Dieu en disant : «l'Éternel est-il vraiment au milieu de nous». Il faut de la confiance en Dieu pour obéir, et c'est dans l'obéissance seule que cette confiance se trouve.

#### **5.4 - L'obéissance en temps de ruine est l'obéissance de la foi**

Il est à remarquer que, dans ce combat avec Satan, c'est à ce même livre du Deutéronome, qui nous a déjà fourni matière à quelques observations, que Jésus emprunte toutes ses réponses. Comme le nom de Lo-Ammi (Osée 1:9) n'avait point été, depuis la captivité, effacé de dessus le front du peuple juif, qui le portait encore, Jésus répond au tentateur par des textes applicables précisément à leur état actuel. Il les met comme un signe sur ses mains, comme des frontaux entre ses yeux (Deut. 11:18) ; aussi Satan ne peut-il pas l'atteindre dans cette occasion.

Un autre principe important, lié au précédent, se trouve aussi établi par là même. À l'égard d'Israël, les promesses de Dieu étaient sûres, ses dons et sa vocation irrévocables (et c'est le sens direct du passage cité par Satan, Psaume 91:11, 12) ; mais rien de tout cela n'était pour Israël en désobéissance. Satan aurait bien voulu qu'on use des promesses de Dieu sans avoir égard à l'état de choses présent ; mais l'obéissance consistait à saisir la pensée de Dieu dans ce cas. Aussi le Seigneur (qui, comme Messie, était le représentant d'Israël) n'applique-t-il pas à un peuple en état de chute ce qui est destiné à ce peuple hors de cet état. C'est précisément l'esprit contraire que l'on trouvait chez les juifs. Ils se prévalaient des promesses, sans reconnaître leur déchéance complète, montrant par là qu'ils n'avaient pas l'Esprit de Dieu ; et c'est ainsi qu'ils sont tombés sous la puissance et la conduite de Satan. Le Seigneur refusa de les imiter, et ainsi il trompa les efforts du tentateur. Choissant et tenant le sentier de l'obéissance en simplicité, il rejeta la tradition ; même il repoussa des promesses, oui, de vraies promesses, mais saisies ou présentées mal à propos en faisant abstraction de l'obéissance et de l'intention de la Parole divine ; aussi, força-t-il Satan de se retirer d'avec lui.

La première chose qui se voie, le premier point que l'Esprit Saint enseigne, c'est l'état de ruine lui-même dans lequel l'Église est tombée ; là est, pour ceux qui agissent dans l'Église et que l'Esprit a enseignés, la clef de la conduite qu'ils ont à tenir, le principe dont il faut partir, et ne jamais dévier. C'est, comme nous l'avons vu en méditant Deutéronome 30, l'obéissance de la foi, et non celle qui est selon la lettre, que Dieu a établie en principe pour les cas où cette dernière devient impossible. Il ne rejettera ni n'abandonnera jamais son peuple, quel que soit d'ailleurs le malheur des temps. Immuable et fidèle, il nous fera trouver, même dans les positions les plus fâcheuses, ce qui nous est nécessaire ; dans les temps fâcheux, Lui et les Écritures, peuvent nous «rendre sages à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus» et sont utiles «pour enseigner... afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre» (2 Tim. 3:15-17 ; comp. Actes 20:32). Quelle précieuse parole ! quel coup porté à ces prêcheurs de la tradition, et à tous ceux qui prétendent à une plus excellente lumière que celle qui peut rendre l'homme de Dieu accompli, que celle de la Parole de sagesse, de force et de consolation, donnée par le Seigneur lui-même ! Qu'il plaise à Dieu que nous nous réjouissons, comme David, dans le chemin de ses témoignages !

#### **5.5 - Nécessité de la séparation du monde — Samson**

Abordons maintenant la dernière partie de notre sujet, qui était de prouver directement que l'obéissance précède la jouissance d'une grâce ou d'un don particulier. Le chapitre 15 de l'évangile de Jean nous fournira des instructions claires et précises sur ce point. Déjà le nazaréen Samson nous offre un exemple frappant, qui appuie le principe en sens direct et inverse. Séparé pour le service de Dieu, sanctifié à l'Éternel, et placé en conséquence dans une position spéciale d'obéissance, le nazaréen ne devait point passer de rasoir sur sa tête ; et de l'observation de ce précepte péremptoire dépendait la durée de sa force. Il aurait été difficile de découvrir quelque rapport entre les deux choses ; mais Dieu l'avait ainsi ordonné, et celui qui obéit et honore Dieu a pour lui la force de Dieu. Le privilège, cette force extraordinaire, était attaché, quant à sa conservation, à l'obéissance, c'est-à-dire à une manière d'agir en accord avec le vœu de nazaréat. Ce secret, livré au monde, trahissait à celui-ci l'influence corruptrice qui avait enlacé le cœur de l'abusé Samson : les boucles de ses cheveux tombèrent sous les ciseaux d'une misérable, en apparence amie et associée du nazaréen de Dieu, mais en réalité l'alliée des Philistins et l'instrument choisi du pouvoir de Satan. Une fois privé de sa force, et dans les mains des Philistins, on crève les yeux à Samson ; et ce qu'il peut regagner ensuite de sa vigueur passée, il l'emploie, comme un aveugle qu'il est, à se détruire avec ses ennemis ! Je rappelle ce trait dans le but spécial de montrer que ce qui est la marque de la séparation d'avec le

monde pour obéir, est le vrai moyen et le secret de la possession de la force pour obéir, la présence ou l'absence de cette force dépendant absolument de la présence ou de l'absence de l'obéissance. Samson n'avait pas conscience de la puissance qu'il donnait à ses ennemis, par la perte du signe de ce nazaréat qui le consacrait spécialement au service du Seigneur ; il apprit à ses dépens et pour son malheur, que l'on ne s'écarte pas de la ligne prescrite par le Seigneur, sans se mettre en dehors de la force du Seigneur. Triste, mais instructive histoire, pour des volontés à la fois faibles et opiniâtres comme les nôtres !

### **5.6 - L'obéissance conditionne la jouissance de l'amour de Dieu**

Mais j'ai parlé du chapitre 15 de Jean comme d'une source d'instruction positive et explicite sur notre sujet, et j'y arrive. Dans le chapitre 14, le Seigneur avait, ainsi qu'il a été remarqué plus haut, posé ce principe général, que la manifestation de sa présence spirituelle serait accordée aux disciples ou à ceux qui obéissent, et non pas au monde : «Celui qui a mes commandements (\*), et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aime, sera aimé de mon Père ; et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui». Dans ce principe général, nous relèverons ce point important : «Celui qui a mes commandements». — Au chapitre 15, le Seigneur nous dit : «Demeurez en moi, et moi en vous. Comme le sarment ne peut pas porter de fruit de lui-même, à moins qu'il ne demeure dans le cep, de même vous non plus vous ne le pouvez pas, à moins que vous ne demeuriez en moi». Il s'agit ici de l'acte pratique de demeurer, sans quoi ce ne serait pas un commandement que celui de demeurer en Christ comme dans le vrai cep, et non en quelque autre chose : car, quant à la vigne de la terre (Apoc. 14), ses raisins doivent être foulés au pressoir de la colère de Dieu. Plus loin, verset 7, le Sauveur ajoute : «Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous voudrez, et il vous sera fait» ; et encore au verset 10 : «Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour» (dans cet amour d'où découlent toute grâce excellente et tout don parfait), «comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour». L'Église oserait-elle bien s'arroger une plus haute prérogative de sûreté de l'amour du Père, que le Sauveur lui-même, qui, pour ce qui concerne sa continuité, a dit : «Comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour» ? N'est-ce pas là dire assez clairement que le fondement de la jouissance actuelle de l'amour de Dieu, que ce qui assure la durée de cette jouissance et de la bénédiction, est la persévérance dans les paroles de Christ, celles qu'il a laissées à son Église ? La déclaration n'est pas moins claire que le fondement qui est posé pour la jouissance de la bénédiction et qui est le saint commandement du Seigneur, sans l'observation duquel, en effet, la puissance de Dieu et sa gloire ne serviraient qu'à sanctionner la désobéissance. Le même principe se retrouve encore au verset 14 : «Vous êtes mes amis» (et pourquoi ? nous le voyons au verset 15), «si vous faites tout ce que je vous commande». Obéissance de notre part, et communication de la part de Jésus des choses qu'il a ouïes du Père, voilà la grande règle ; et c'est la troisième preuve que ce chapitre nous fournit en faveur de notre thèse.

(\*) Les commandements du Seigneur sont toujours moraux, et ne sont pas de simples ordonnances. Les ordonnances que le Seigneur a établies, qui séparent l'Église du monde, le baptême et la cène, quoiqu'elles soient instituées par Lui, ne sont pas des commandements pour l'obéissance personnelle. À l'égard du baptême, cela est parfaitement clair par l'absence de commandement et à cause de Actes 8:36 et 10:47. À l'égard de la cène on pourrait penser qu'il en est autrement, mais : «Faites ceci en mémoire de moi», n'est pas un commandement de faire la chose (comp. 1 Cor. 11:25). Les ordonnances sont toujours séparatives. Si je suis marqué, en quelque sorte, par l'accomplissement d'un certain acte prescrit, cet acte me distingue et m'associe à tous ceux qui ont part à cette institution, comme corps, en contraste avec ceux qui n'y ont point de part. Ainsi toutes les ordonnances établies de Dieu sont destinées à séparer comme corps, d'avec le monde, ceux qui sont à Dieu. Je lis dans la Bible : Nous n'avons pas une telle coutume, pour le cas où il s'agissait de combattre l'introduction d'un mal dans l'Église ; mais jamais à l'égard d'aucune circonstance : Nous avons telle ou telle ordonnance, langage cependant assez commun. Je ne crois pas que les apôtres eux-mêmes aient eu la puissance d'établir quelque forme que ce soit qui ne tende pas directement au bien moral de l'Église. J'en ordonne ainsi dans toutes les assemblées, disait Paul ; mais c'était à propos de quelque chose qui se rapportait à la gloire de Dieu.

### **6 - L'obéissance immédiate est le propre de la marche par la foi, seul moyen de prospérité spirituelle**

Ainsi l'ordre établi de Dieu pour ses enfants n'est pas d'attendre une bénédiction quelconque avant d'obéir, mais d'obéir sur-le-champ à son commandement, afin que la bénédiction s'ensuive. Et c'est là marcher par la foi. Il n'y aurait pas de foi si la bénédiction venait la première et si on n'avait d'autres motifs pour agir que celui-ci : Dieu le veut ; ou bien si on attendait que les difficultés se soient aplanies. Christ est la porte des brebis ; il ne s'agit pas de savoir où la porte nous mène : ce qui nous importe, c'est que Christ soit cette porte, et d'entrer ou de sortir par elle ; le reste est l'affaire de Christ, et non pas la nôtre. À cet égard, et en tant qu'homme, Christ nous est un admirable exemple, car il a, lui aussi, obéi avant d'avoir la récompense. Nous-mêmes nous sommes justifiés par l'obéissance à la parole de Dieu, et à notre obéissance sont liées les grâces qui suivent, selon qu'il est dit : «À chacun qui a, il sera donné et il sera dans l'abondance». Chercher quelle est la volonté du Seigneur, en posséder une intelligence instinctive par la crainte du Seigneur, telle est l'occupation et le privilège de la spiritualité. «Ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père ?» répondait l'enfant Jésus à Joseph et à Marie. «Si quelqu'un est spirituel», dit Paul, «qu'il reconnaisse que les choses que je vous écris sont le commandement du Seigneur». Et si nous le reconnaissons, que faire ? Y obéir, autant que nous avons de force et de lumière. C'est cette obéissance qui est l'âme de la vie chrétienne, et le seul moyen de prospérer, spirituellement. Comment les différents dons de Dieu nous sont-ils communiqués ou augmentés ? Quand, dans l'esprit d'obéissance, on use de ce qu'on a déjà reçu. L'Église a été sanctifiée pour l'obéissance. Éluë pour cela dans l'éternité, Dieu la sanctifie encore pour cela dans le temps. Le Seigneur, par sa puissante et secrète énergie, l'amène à l'obéissance de la foi, il la convertit et lui fait faire abnégation de sa volonté propre. Tombé en terre, l'homme s'écrie : «Seigneur, que veux-tu que je fasse ?» Et il reçoit grâce et il marche dans l'obéissance de l'amour ; et tant qu'il y marche, il continue à être béni et heureux. Mais vient-il à s'en écarter, il est châtié et jugé, quoique la patience du Seigneur puisse user de patience envers lui avant que de réprimer sa rébellion.

#### **6.1 - Exemples de Jésus, Paul, Naaman**

Serviteur obéissant, le Seigneur, à cause de cela, a été élevé au lieu du pouvoir, au rang de Donateur des dons de Dieu (Phil. 2:9 ; Éph. 4:8, 9) ; il prit la forme d'esclave et devint obéissant jusqu'à la mort, à la mort de la croix ; c'est pourquoi Dieu l'a haut élevé. Ainsi, tandis que la rédemption de l'Église est par là un fait accompli : car «par l'obéissance d'un seul, plusieurs seront constitués justes», le principe demeure que, dans l'oeuvre qui se fait dans l'Église, l'obéissance vient avant la manifestation de quelque bénédiction que ce soit. Ainsi, lorsque Saul est renversé sur le chemin de Damas, le Seigneur lui dit : «Lève-toi, et entre dans la ville ; et il te sera dit ce que tu dois faire» ; et Saul obéissant reçoit à Damas consolation, force et bénédiction, par le moyen d'Ananias qui lui est envoyé ; mais la première chose, c'est que Saul obéit. Ainsi encore ce pauvre aveugle (Jean 9:1, etc.), qui, aux jours de Jésus, fut, dans la chair, un beau type de ce qui arrive dans le sens spirituel, reçut l'ordre : «Va et lave-toi au réservoir de Siloé (ce qui est interprété Envoyé). Il s'en alla donc, et se lava, et revint voyant». Ayant été fidèle à obéir, il est à même d'enseigner ses maîtres ; et, chassé de la synagogue à cause de cela, il reçoit une nouvelle grâce, le Fils de Dieu, qui avait appris le traitement qu'on lui avait fait souffrir, le trouvant et se manifestant à lui. — «Va, et lave-toi sept fois dans le Jourdain», dit encore Élisée à Naaman (2 Rois 5). Cet ordre était

humiliant. «Voici», s'écrie Naaman dans sa colère, «je me disais (expression naïve de l'opposition qui existe entre les pensées de l'homme et l'esprit d'obéissance) : il sortira... il promènera sa main sur la place malade, etc.». Mais plus tard, ayant obéi, il montra qu'il avait cru le témoignage de Dieu, qui parlait par la bouche du prophète : il reconnut le Saint Esprit, qui parlait par le prophète, dans l'obéissance de la foi, et la guérison se fit incontinent.

## **7 - L'obéissance caractérise la vraie marche par l'Esprit**

### **7.1 - S'enquérir de ce que Dieu veut**

Ce fait est instructif ; il nous montre qu'une soumission implicite et sans réserve à la parole qui est la voix de l'Esprit, est la reconnaissance de l'autorité de l'Esprit et la reconnaissance que Dieu, quand nous donnons ainsi gloire à Sa vérité, glorifie sa vérité en nous bénissant. — Une bénédiction, quelle qu'elle soit, qui n'est pas le fruit de l'obéissance, n'est pas telle dans ses effets subséquents ; témoin les caillies du désert. Toute notre affaire est donc de nous enquérir de ce que Dieu veut, et puis de marcher selon cette lumière. Dès les premiers pas, nous pourrions nous assurer que la bénédiction nous accompagne, car c'est le témoignage de l'Esprit que nous suivons, et c'est honorer l'Esprit que de ne chercher la bénédiction que dans cette voie. C'est pour cela que même recevoir le Seigneur Jésus est une affaire d'obéissance, aussi bien que le don de Dieu : Car «c'est ici son commandement, que nous croyions au nom de son Fils Jésus Christ» ; et : «C'est ici l'oeuvre de Dieu, que vous croyiez en celui qu'il a envoyé» (1 Jean 3:23 ; Jean 6:29). C'est pour cela encore que le Seigneur Jésus, qui demeurait dans l'amour du Père, dit néanmoins en donnant sa vie : «J'ai reçu ce commandement de mon Père» (Jean 10:18). C'est pour cela enfin que l'évangile, comme aussi le mystère de Dieu, «a été donné à connaître à toutes les nations... pour l'obéissance de la foi» (Rom. 1:1-5 ; 16:26).

### **7.2 - L'Esprit rend obéissant**

L'opération du Saint Esprit est de nous rendre obéissants ; et, si nous ne le sommes pas, nous désavouons son autorité, tandis que notre obéissance est la preuve réelle que nous croyons au Saint Esprit et que nous sommes conduits par Lui, seule chose que Dieu approuve, que le monde en juge ou non comme Lui. Aussi j'estime que les personnes les plus avancées dans la vie spirituelle ne sont pas celles qui montrent extérieurement le plus d'activité et d'énergie, mais celles qui sont toujours plus convaincues que tout est renfermé dans la sphère de l'obéissance, et que hors de cette sphère notre travail est sans fruit et sans succès, parce que c'est là l'ordre établi de Dieu, et que tout ce qui vient de nous est nécessairement mauvais. Serait-il possible que l'esprit du mal et notre volonté nous poussent à obéir ? Certainement non ! «À la loi et au témoignage», est notre seule ressource ; et, en y revenant, nous reconnaissons la Parole, et l'opération de l'Esprit, la puissance et la lumière de cet Esprit, qui a pour charge de soumettre nos coeurs et celui des autres.

### **7.3 - Différence entre avoir et garder les commandements**

Avoir les commandements de Dieu est déjà le signe d'une âme obéissante et enseignée de Dieu, d'une âme qui, en communion spirituelle avec Lui, a acquis le discernement par lequel la pensée de Dieu, dans la Parole, est saisie et comprise. Garder les commandements de Dieu est alors la preuve d'une volonté, patiente et soumise, de persévérer à marcher sous la conduite et dans la force du Seigneur, malgré l'Ennemi et ses assauts, Dieu opérant en nous «et le vouloir et le faire, selon son bon plaisir» (Phil. 2:13).

### **7.4 - Obéir implique de faire valoir « ses talents »**

Au contraire, s'attacher à des traditions, à des choses établies par l'homme, prouve manifestement que l'on n'a pas les commandements du Seigneur ; et quand la route de l'obéissance est bien frayée devant nous, refuser, pour une raison ou pour une autre, d'y marcher fidèlement, est une marque que nous ne voulons pas les garder : double témoignage rendu contre nous-mêmes, que nous n'aimons pas Celui qui a donné ces commandements. La dernière disposition en particulier, celle qui nous laisse à l'entrée du chemin tracé sans que nous y avancions, bien qu'elle puisse se parer du titre d'humilité, n'est au fond, et quelles que soient les raisons mises en avant pour la justifier, qu'une accusation de dureté ou de sévérité lancée contre Dieu. Quoi ! vous avez reçu de Dieu une lumière, une lumière qu'il nous donne comme gage de sa protection future, et vous ne sauriez vous fier assez à sa bonté pour obéir simplement, et sans calcul, et recevoir plus de cette lumière ? Dieu vous témoigne de la confiance en mettant à votre disposition un commandement à observer, un talent pour en trafiquer, et vous ne voulez lui en témoigner aucune en agissant d'après ses intentions connues ? Oh ! n'est-ce pas imiter ce méchant et paresseux serviteur de la parabole qui, après avoir caché son talent, se présente en disant : Je t'ai craint, parce que tu es un homme sévère ?

### **7.5 - L'obéissance e la foi se confie dans l'Esprit de Dieu**

En disant aux chrétiens de faire valoir leur talent par le moyen de l'obéissance, je suis bien loin de leur prêcher l'imitation de ce qui constituait la justice de la loi, ou l'obéissance des temps passés : c'est à la seule obéissance de la foi que je les supplie de se soumettre. Notre seule confiance doit être en l'Esprit de Dieu, parce que nous n'avons en nous-mêmes ni force, ni lumière. De sa présence au milieu de nous (présence qui doit être le grand et continué objet de nos prières), dépendent tout ordre, toute bénédiction, toute vraie obéissance ; par lui seul nous reconnaissons ce que le Père et le Fils sont pour nous dans les conseils divins, nous le reconnaissons comme chose présente et actuelle. Le Saint Esprit est le grand agent immédiat de toutes les opérations de Dieu, soit en créant, soit dans la créature, comme il l'est de tous les actes selon Dieu accomplis par l'homme. Mais on ne peut connaître, dans ce dernier, la mesure de l'Esprit que par l'obéissance de la foi, d'une foi éclairée, à ce que ce même Esprit nous enseigne par la Parole. Quel que soit son pouvoir, nous chercherons toujours l'accroissement de celui-ci quant à son exercice dans l'obéissance à Dieu. Nous avancerons ainsi toujours plus dans le sentier de l'obéissance, en même temps que Dieu sanctionnera les pas que nous aurons faits précédemment dans ce chemin : car, quoique nous sachions peu ce que c'est que cette puissance de l'Esprit, c'est bien elle qui nous a conduits jusque là où nous sommes.

Que le Seigneur nous accorde la grâce, que nous nous confiions assez en sa fidèle bonté, pour avoir le courage de faire sa volonté partout où nous la verrons, sachant que nous serons aidés, soutenus et bénis dans cette voie.

### **PENSÉES MAUVAISES, INVOLONTAIRES ET HAÏES par J.N.Darby**

Extrait d'une lettre

J'ai reçu votre lettre. Je ne doute pas de l'activité, soit de l'Ennemi, soit de votre mauvais coeur. Vous avez besoin d'une complète délivrance de vous-même, c'est-à-dire de la chair.

Vous parlez de pensées mauvaises, involontaires et haïes, s'élevant dans votre coeur, lorsque vous cherchez à vous occuper du Seigneur, et même lorsqu'en réalité vous pensez à lui. Alors vous vous arrêtez pour les confesser, et la préoccupation même de la confession ne fait que provoquer une nouvelle mauvaise pensée, et, comme vous le dites, c'est une lutte sans fin.

Il me semble que vous n'avez pas encore joui d'une complète délivrance de vous-même et de la chair. Vous êtes encore ce que l'Écriture appelle «dans la chair,» bien que croyant. Je crois que si votre âme était affranchie, vous feriez l'expérience de cette vérité simple mais profonde: «Tenez-vous pour morts au péché» (Rom. 6:11). Elle agirait en sorte que l'idée de vous arrêter pour confesser les mauvaises pensées involontaires de votre âme, serait jugée comme étant, en réalité, un triomphe accordé à la chair, puisqu'elle vous conduit à vous en occuper.

Lorsque votre volonté n'y entre pour rien, vous devez laisser de côté de telles pensées, les dédaigner et les traiter comme le : «ce n'est plus moi». — Il va sans dire que si votre âme n'est pas affranchie, vous ne pouvez agir de la sorte, mais si vous jouissiez d'une pleine liberté, de telles choses ne vous feraient pas souffrir. Tout ce que je puis vous dire est ceci : lorsque de mauvaises pensées, involontaires et haïes, se présentent à votre âme, ne vous laissez pas, pour les confesser, détourner de vous occuper du Seigneur. Si votre volonté y entre pour quelque chose, il faut les confesser, mais si ce n'est pas le cas, détournez-vous-en comme vous le feriez pour éviter une personne qui n'est pas vous-même, que vous savez être incorrigible et dont le plus léger contact ne peut produire que misère et souillure. «Évitez-les, ne vous mêlez point avec elles,» mais laissez-les où elles sont sans vous en inquiéter. Les reconnaître, même dans la plus faible mesure, c'est donner à la chair la place qu'elle cherche — c'est la reconnaître d'une manière ou de l'autre, et lors même que c'est seulement pour en haïr les effets, c'est une satisfaction pour la chair.

Oh ! que cette grâce vous soit accordée, de laisser «la chair» non reconnue et désavouée, et de poursuivre votre route sachant qu'elle est toujours là et qu'elle sera en vous jusqu'à la fin. Quelle bénédiction pour nous, de pouvoir, par la grâce, désavouer, refuser d'écouter les suggestions de la chair, lorsqu'elle est à l'oeuvre, sachant par grâce qu'elle n'est plus «moi». Votre cas quant aux pensées mauvaises, involontaires et haïes, a été, et est encore celui de la plupart des enfants de Dieu, si ce n'est de tous. Allez simplement de l'avant sans vous occuper aucunement de ces pensées ; car, je le répète, en vous en occupant vous donnez à la chair la place qu'elle cherche. Marchez comme si vous n'entendiez pas ses suggestions, comme si vous y étiez sourde. Confessez-les à Dieu, lorsque votre volonté est à l'oeuvre, mais faites-le sans vous occuper à analyser le mal ; regardez plutôt à Dieu, le coeur rempli du sentiment de votre faiblesse et de votre incapacité ; et dans une attitude de dépendance, continuez votre chemin, le regard attaché sur Celui d'où procède la force, lorsque l'âme est consciente de sa faiblesse.

### **SUR LA REPENTANCE par J.N. Darby**

ME 1968 p.164

C'est une question de toute importance.

Nous trouvons en Luc 24:47, qu'«il fallait que la repentance et la rémission des péchés fussent prêchées en son nom à toutes les nations, en commençant par Jérusalem». Cela ne souffre pas de question ; mais il est arrivé qu'on fasse de la repentance un préliminaire à la foi, et cela a affaibli la prédication, parmi nous et ailleurs. Nous sommes tous enclins à pencher d'un côté ou d'un autre, et c'est ainsi que la vraie place de la repentance a été obscurcie et sa présentation affaiblie. Il y a là quelque chose de nuisible : les droits de Dieu sont laissés de côté ou amoindris.

Dieu dans le temps présent rassemble les siens en hâte, si je puis parler ainsi ; le Seigneur vient, et malheur à nous si nous disions qu'il diffère sa venue. Dieu retire rapidement hors du monde les cohéritiers, et c'est, comme autrefois : «Sauvez-vous de cette génération perverse». Alors, Jérusalem allait être détruite; maintenant, «Dieu ordonne aux hommes que tous, en tous lieux, ils se repentent ; parce qu'il a établi un jour auquel il doit juger en justice la terre habitée, par l'homme qu'il a destiné à cela».

Dieu exige la repentance, et si en prêchant je dis seulement: «Dieu vous aime, vous êtes un pauvre pécheur, voici la grâce pour vous» (et assurément j'ai à le dire), et que je laisse de côté la repentance, je laisse de côté la conscience de l'homme.

La repentance est le jugement que nous avons porté sur nous-mêmes, sur tout ce que nous avons fait et avons été, jugement porté dans la présence de Dieu, par un effet de la grâce, encore que même maintenant, sous la grâce, il puisse y avoir une repentance du fait de la loi. Mais si la repentance est mise avant la foi, tout le fondement sur lequel nous nous tenons devant Dieu est ébranlé: c'est alors quelque chose que j'ai à opérer dans mon propre coeur, et j'en suis incapable. Quand je prêche la repentance, je dois la prêcher au nom de Christ, et comme étant maintenant sous la grâce.

Une fois venu à Dieu, je me vois chaque jour toujours plus clairement dans la pleine lumière ; c'est l'amour infini, qui a fait surabonder la grâce où le péché abondait ; alors que, quand je présente à d'autres le message de Dieu, je dois présenter les droits de Dieu, et je dis : Si vous ne vous repentez et ne vous tournez pas vers Dieu, vous serez perdus. Mais si c'est au nom de Christ que j'appelle des gens à se repentir, il faut qu'ils croient en Christ pour pouvoir se repentir.

Dieu ordonne à tous de se repentir ; s'ils ne le font pas ils viennent en jugement. En tant qu'homme vous avez affaire à Dieu, et dans quel état êtes-vous devant Lui ? Si votre coeur n'est pas changé, avez-vous quoi que ce soit de convenable pour Dieu ?

Mais si, conjurant un homme d'être dans la présence de Dieu, avec les droits de Dieu pesant sur lui, je le fais en grâce — une grâce parfaite — alors il retourne et il revient vers Dieu. La repentance doit être prêchée comme ce que Dieu exige de l'homme, mais en rattachant cette exigence à la personne du Seigneur Jésus Christ : en effet, vous ne pouvez avoir vos yeux ouverts sur le Seigneur Jésus Christ et ne pas vous haïr comme pécheur.

### **La sanctification sans laquelle il n'y a point de christianisme par J.N. DARBY**

(1 Pierre 1)

Il y a quelque chose de très doux dans la certitude avec laquelle l'apôtre Pierre nous présente les vérités contenues dans cette épître. Il n'y a ni hésitation, ni incertitude dans la Parole ; elle parle de choses reçues, d'une certitude pour ceux à qui elle est adressée. La foi des saints était éprouvée, mais la chose est certaine. L'apôtre parle ici d'un fond de vérités inépuisable qui lui appartenait : il n'en parle pas en tâtonnant. Ces choses sont trop importantes pour rester dans le doute, et elles méritent toute notre attention ; nos coeurs ont besoin de cette certitude. Ce n'est pas une âme irrégénérée qui aime le Seigneur Jésus : un homme peut être honnête et tout le reste, et penser que si sa conduite est bonne, le résultat dans le ciel sera en conséquence ; mais il n'y a là point d'amour pour le Seigneur Jésus ; et c'est cet amour qui distingue le chrétien.

Pierre dit au verset 8 : «Lequel (Christ), quoique vous ne l'avez pas vu, vous aimez ; et, croyant en lui, quoique maintenant vous ne le voyiez pas, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse». Eh bien, il n'y a rien de cela sans la régénération, cette vie nouvelle, qui a un objet qui la préoccupe, une vie entièrement nouvelle, qui a des intérêts, des affections, tout un monde nouveau. On n'est pas chrétien autrement, parce qu'il n'y a point de Christ.

Nous allons voir les deux principes posés dans ce chapitre, et dans l'oeuvre attribuée ici au Saint Esprit.

Dieu trouve l'âme dans une certaine position, dans de certaines relations, et il l'en tire pour la placer dans un état tout nouveau, et cette séparation est selon la puissance de la résurrection de Christ.

L'apôtre s'adresse aux Juifs de la dispersion (à ceux dont il est parlé dans Jean 7:35, ceux qui étaient dispersés parmi les Grecs) en ces termes : «Pierre, apôtre de Jésus Christ, à ceux de la dispersion, du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie et de la Bithynie, qui séjournent parmi les nations, élus selon la préconnaissance de Dieu le Père». Il s'adresse à ceux qui sont dispersés, aux

Juifs convertis au christianisme, à ceux qui sont «élus selon la préconnaissance de Dieu le Père, en sainteté (ou sanctification) de l'Esprit, pour l'obéissance et l'aspersion du sang (\*) de Jésus Christ», et il leur souhaite que la grâce et la paix leur soient multipliées. Pierre parle ainsi, parce qu'il s'agit d'une autre élection que celle du peuple juif. La nation juive était élue d'une autre manière. Pierre, ici, comme nous l'avons dit, écrit à des Juifs qui avaient cru au Seigneur Jésus ; aussi la sanctification, en eux, n'était pas celle d'une nation par des moyens extérieurs, mais elle était par le Saint Esprit qui séparait ces âmes d'entre les Juifs pour appartenir à Dieu, et faire partie de l'économie actuelle de grâce. Il n'en était pas d'eux, comme des anciens Juifs, que Dieu avait séparés des Égyptiens par la mer Rouge : ceux auxquels l'apôtre écrit étaient séparés par la sanctification qu'effectuait l'Esprit, «en sainteté de l'Esprit». Remarquez bien cette expression : la première idée qu'elle nous présente c'est d'être séparés pour être à Dieu, séparés non seulement du mal, mais mis à part pour Dieu.

(\*) L'obéissance se rapporte à Jésus Christ comme l'aspersion du sang.

Dieu trouve les âmes gisant dans le mal : la première chose qu'il fait en ceux qu'il appelle, c'est de les séparer pour être à Lui. Jean dit à ce sujet, dans sa première épître, chap. 5:19 : «Nous sommes de Dieu, et... le monde entier gît dans le méchant», et c'est très précieux d'avoir les choses ainsi nettement exprimées. «Nous sommes de Dieu» ; il ne s'agit pas seulement de se bien conduire ; sans doute, cela est bon ; mais la grande différence, c'est que nous sommes de Dieu, et que le monde entier gît dans le mal. Cela veut-il dire que nous soyons toujours comme nous devrions être ? Non, mais nous sommes de Dieu. On n'est pas tout ce que l'on désirerait être ; nous ne le serons que dans le ciel, car Dieu nous rendra seulement là conformes à l'image de son Fils bien-aimé.

Mais ce que Dieu a fait, c'est de nous séparer pour être à Lui, comme un homme qui tire des pierres d'une carrière. La pierre est extraite de la carrière et mise à part, destinée à être taillée et façonnée, pour être placée dans un édifice quelconque : ainsi, Dieu détache une âme de la carrière de ce monde, pour la séparer et la mettre à part pour lui. Je ne dis pas qu'il n'y ait beaucoup à faire ensuite ; car une pierre brute, sortie de la carrière, exige un travail souvent considérable avant d'être placée dans l'édifice auquel elle est destinée. De même, Dieu sépare une âme, la prépare et la façonne, pour l'introduire dans son édifice spirituel : il y a beaucoup de matières inutiles à détacher, mais Dieu agit tous les jours dans sa grâce ; toutefois, cette âme est sanctifiée, mise à part pour Dieu, du moment qu'elle est sortie de la carrière de ce monde.

L'apôtre parle ici de la sanctification avant de parler de l'obéissance et du sang de Jésus Christ. Nous sommes sanctifiés pour ces deux choses, comme nous lisons au vers. 2 : Nous sommes «élus selon la préconnaissance de Dieu le Père, en sainteté de l'Esprit, pour l'obéissance et l'aspersion du sang de Jésus Christ». Dieu nous prend de la carrière de ce monde pour nous placer sous l'efficace du sang de Christ. La pierre est complètement à Lui, et appropriée à son but, quoiqu'il faille encore travailler la pierre : il ne s'agit pas de ce que Dieu fait chaque jour, mais en général de l'appropriation de la pierre au but que Dieu s'est proposé. C'est le Saint Esprit qui agit dans l'âme et se l'approprie. Elle peut avoir été auparavant très honorable ou très méchante dans sa conduite, peu importe ; seulement elle aura plus de reconnaissance, si elle se sent plus mauvaise ; — mais quoiqu'il en soit, quel qu'ait été son état précédent, elle est maintenant à Dieu.

À quoi Dieu destine-t-il cette âme ? — À l'obéissance. Jusqu'à présent elle n'a guère fait que sa propre volonté ; elle a suivi son propre chemin, quel qu'il ait pu avoir été en apparence, plus ou moins bon, plus ou moins mauvais, n'importe. Il peut y avoir eu dans son caractère plus ou moins de mollesse ou bien d'ardeur, jusqu'à ce que, comme il est arrivé à Paul, le Seigneur l'ait arrêtée dans son chemin : maintenant voilà cette âme, jusqu'à présent toute remplie de sa propre volonté, mise à part pour l'obéissance.

Paul avait été très instruit dans ce qui concerne la religion de ses pères ; il avait été instruit aux pieds de Gamaliel et il pensait de bonne foi faire la volonté de Dieu. Mais il n'en était rien : il avait suivi sa volonté propre selon la direction que lui imprimait la tradition de ses pères. Jamais, jusqu'au moment où Jésus l'arrêta sur le chemin de Damas, il n'avait dit : «Seigneur, que veux-tu que je fasse ?»

Ainsi, quoi qu'il en soit de la conduite d'une âme avant cette mise à part, rien, avant ce moment, ne lui a fait faire la volonté de Dieu. Mais le but de la vie dans une âme sanctifiée, mise à part, est de faire la volonté de Dieu. Elle peut y manquer, mais c'est son but. Jésus a dit : «Voici, je viens... pour faire, ô Dieu, ta volonté». Jésus n'avait pas besoin de la sanctification, dans un sens, parce qu'il était saint ; mais le but de toute sa vie était l'obéissance. «Voici, je viens pour faire ta volonté» (Hébr. 10:8, 9). Il a pris «la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes ; et... il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix» (Phil. 2:8). Il n'existait que pour Dieu ; le principe de sa vie était l'obéissance ; il n'était pas venu pour faire autre chose que la volonté de son Père.

Dès qu'une âme est sanctifiée, elle l'est pour l'obéissance, et cela se manifeste par l'esprit de dépendance qui en finit avec la propre volonté. L'âme dit : «Que faut-il que je fasse ?» Elle peut manquer, par faiblesse, à beaucoup d'égards ; mais voilà le but qu'elle se propose.

Ensuite, nous sommes sanctifiés pour jouir de l'aspersion du sang : d'abord pour obéir, puis pour jouir de l'aspersion du sang. L'âme, ainsi placée sous l'influence du sang de Christ, est par là complètement nettoyée. Le sang du Fils de Dieu nous purifie de tout péché ; par l'efficace de ce sang nous sommes séparés de ce monde.

Il ne s'agit pas ici du sang de taureaux et de boucs, qui ne pouvait rendre parfaite la conscience de celui qui faisait le service, mais du «sang du Christ, qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache». C'est ce sang qui purifie la conscience (Hébr. 9:13, 14).

Les Juifs, sous la loi, ont bien dit, se confiant à leurs propres forces : «Nous ferons tout ce que l'Éternel a dit». Ils ont entrepris de tout faire, quand cela leur a été prescrit comme condition. Mais ici c'est bien plus : c'est l'Esprit qui leur fait dire : «Que veux-tu que je fasse ?» C'est la soumission, c'est le principe d'obéissance produit réellement dans le cœur : «Je ne sais pas ce que tu veux, mais me voici pour faire ta volonté». C'est l'obéissance sans réserve. Il ne s'agit pas ici de règles que l'homme ne peut pas accomplir, mais de la volonté toute changée, — de ne plus avoir sa propre volonté, mais de faire celle de Dieu.

Le livre de la loi était aspergé, aussi bien que le peuple, en introduisant la mort judiciairement comme sceau ; mais cette aspersion donnait leur force aux exigences de la loi, tandis que l'aspersion du sang de Jésus donne, au cœur changé, la purification et la paix qui appartiennent à ceux qui sont placés sous l'efficace de ce sang. Nous sommes placés sous l'aspersion du sang de Jésus Christ, comme les Juifs l'étaient sous le sang du bouc d'expiation (Lév. 21), et non pas comme eux pour une année seulement, mais pour toujours.

Une personne donc que le Saint Esprit a tirée de la carrière de ce monde, étant du reste honnête, aimable, gardée par la bonne providence de Dieu, mais faisant toutefois sa propre volonté, — eh bien, Dieu l'a trouvée là dans le monde et du monde, malgré toutes ses bonnes qualités, et il doit mettre son amour dans son cœur, afin qu'elle puisse, sans hésitation, ne s'inquiéter que de la volonté de Dieu, pour la faire. Mais, ainsi séparée, elle est sous le sang de l'aspersion, elle est nettoyée de tout son péché.

Voilà le premier principe : la séparation opérée par Dieu lui-même, qui nous place hors de ce monde, ou plutôt des choses de ce monde, et nous fait chrétiens. Sans cette sanctification il n'y a point de christianisme.

Dieu agit avec efficacité ; et il ne fait rien à demi : tout est son oeuvre. Dieu ne se trompe pas. Il lui faut des réalités. Il ne se trompe pas, comme nous nous trompons, et comme nous essayons de tromper les autres, quoique l'on trompe moins les autres qu'on ne se trompe soi-même.

Je vous ferai remarquer le sens du mot «sanctification». Il est rarement employé dans la Parole dans le sens où on l'emploie ordinairement, c'est-à-dire dans le sens progressif. Il n'en est parlé que trois fois ainsi : (Hébr. 12:14) «Poursuivez la paix avec tous, et la sainteté (ou la sanctification), sans laquelle nul ne verra le Seigneur» et (1 Thess. 5:23) Que «le Dieu de paix lui-même vous sanctifie entièrement». Je cite ces deux passages pour faire voir que je ne mets pas de côté ce sens du mot ; mais, en général, la sanctification désigne plus particulièrement un acte de séparation, une mise à part pour Dieu. Si l'on n'a pas saisi ce sens du mot on se trompera entièrement quant à ce que c'est que la sanctification. Dans les deux passages ci-dessus, le mot a une application de chaque jour ; au commencement de son épître, l'apôtre l'emploie dans le sens de sortir une âme de la carrière du monde, pour qu'elle soit pour Dieu.

La sanctification est attribuée au Père, dans plus d'un endroit de la Bible, Hébr. 10:10, par exemple. «C'est par cette volonté que nous avons été sanctifiés, par l'offrande du corps de Jésus Christ faite une fois pour toutes» et l'apôtre nous dit en même temps, dans ce passage, le moyen par lequel elle est opérée : savoir l'offrande faite une seule fois pour toutes du corps de Jésus Christ. C'est par cette volonté de Dieu que nous sommes sanctifiés.

La première pensée, la volonté de Dieu, c'est de nous mettre à part, de nous sanctifier.

Le moyen, c'est l'offrande de Christ.

Et c'est toujours, à une seule exception près, déjà citée, de cette manière qu'il en est parlé dans les Hébreux.

Le Père ayant voulu avoir des enfants à lui, le sang de Jésus a fait l'oeuvre qu'il fallait pour que cela ait lieu, et le Saint Esprit vient accomplir les conseils du Père, et leur donner efficace, en produisant dans le coeur l'effet pratique. L'âme, séparée du monde, est sanctifiée par ce fait même. Il y a le vieux tronc, qui, si l'on ne veille pas, pousse des bourgeons ; mais Dieu agit en émondant, et son action, qui a lieu par le Saint Esprit, ou s'il le faut par des châtements, opère la sanctification pratique de tous les jours. Le coeur est plus mis à part chaque jour. Ce n'est pas comme un vase ; parce que, dans l'homme, c'est le coeur qui est mis à part. Ainsi, quand la vie est communiquée, et par là l'homme sanctifié, il y a une oeuvre de sanctification de chaque jour qui s'applique aux affections, aux habitudes, à la marche, etc.

Voyons comment Dieu opère cette oeuvre.

«Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui, selon sa grande miséricorde, nous a régénérés pour une espérance vivante par la résurrection de Jésus Christ d'entre les morts» (vers. 3).

Voilà comment Dieu accomplit son dessein : il nous met à part pour lui-même. Il ne le fait pas en modifiant ce qu'il y avait de mauvais en nous, mais en nous créant de nouveau, en faisant une créature nouvelle, car le vieil homme ne peut être assujéti à la loi. Dieu donne une vie nouvelle.

Si l'on n'est pas ainsi né de nouveau, on appartient encore au monde, qui est sous la condamnation ; mais quand Dieu agit, c'est tout autre chose. Étant nés en Adam, nous avons besoin de naître par Christ. Quand le coeur est visité par le Saint Esprit, il est régénéré par une vie qui n'est pas de ce monde, par une vie qui le pousse vers un autre but, — Christ. Ce n'est pas par des préceptes adressés au vieil homme que Dieu fait cela, c'est par une autre vie. Les préceptes viennent ensuite, c'est-à-dire que cette vie nouvelle dont nous parlons, n'appartient à ce monde, ni dans sa source, ni dans son but ; elle ne peut pas avoir un seul objet en commun avec l'ancienne vie. Cette vie se trouve ici-bas dans le corps ; on mange, on travaille, etc., comme auparavant ; mais ce n'est pas pour cela que Christ est venu. Christ est venu pour nous faire comprendre une chose entièrement différente de la vie d'ici-bas, dans laquelle il est entré ; et voilà la règle de conduite du chrétien : il a pour objet, pour but, et pour joie, ce que Christ a pour objet, pour but, et pour joie ; ses affections sont célestes, comme sont celles de Christ.

Si la vie de Christ est en moi, la vie, et il faut ajouter, comme puissance divine dans cette vie, l'Esprit de Christ, en moi, ne peut trouver la joie là où Christ ne trouve pas la sienne ; car l'Esprit en nous d'un côté est l'énergie divine, dans la vie, et d'un autre fixe le coeur sur les objets spirituels en haut.

L'Esprit de Christ, en moi, ne peut être un autre esprit qu'il n'était en Lui, et il est évident que celui qui est séparé de ce monde, pour Dieu, ne peut trouver du plaisir dans la vie de péché de ce monde, et la préférer à celle du ciel.

Le chrétien, nous le savons bien, manque à cette règle ; mais cela n'empêche pas qu'il n'y a rien de commun entre la vie du ciel et celle du monde. Il ne s'agit pas de défenses faites d'user de ceci ou de cela, mais d'avoir des goûts, des désirs, des joies tout autres ; et c'est parce qu'il en est ainsi qu'on s'imagine que les chrétiens sont tristes, comme absorbés par une seule pensée. Nos joies sont tout autres que celles du monde ; et ces joies, le monde ne les connaît pas.

Aucune personne irrégénérée ne comprend ce qui rend heureux le chrétien, savoir, qu'il n'a pas ses goûts dans les choses de ce monde : sa pensée s'élève plus haut. Ce qui réjouit le chrétien, c'est que Christ est entré dans le ciel, et a détruit lui-même tout ce qui aurait pu nous empêcher d'y entrer. La mort, Satan et la puissance spirituelle de méchanceté ont été vaincus par Christ ; et la résurrection a anéanti tout ce qui était entre Christ et la gloire. Christ s'est placé dans notre position, et en a subi les conséquences. Il a vaincu le monde et Satan. C'est pourquoi il est dit : «Résistez au diable, et il s'enfuira de vous» ; car si Satan est déjà vaincu, nous n'avons pas à le vaincre, mais à lui résister. Quand on lui résiste, il sait qu'il a rencontré Christ, son vainqueur. La chair ne lui résiste pas.

Jésus nous donne une espérance vivante, par sa résurrection d'entre les morts ; de cette manière, et étant en Lui, nous sommes sur une base qui ne peut faillir. Christ, dans sa résurrection, a déjà montré qu'il a remporté la victoire ; et quelle grâce que celle qui nous est présentée ici, d'obtenir l'«héritage incorruptible, sans souillure, immarcescible, conservé dans les cieux pour vous, qui êtes gardés par la puissance de Dieu par la foi» (1 Pierre 1:4).

Ce trésor est dans les cieux. Je n'ai rien à craindre quant à lui, mon trésor est bien en sûreté. Mais voici ce que je crains quant à moi, ce sont les tentations, toutes sortes de difficultés, car je ne suis pas encore dans les cieux. Sur mon chemin, je trouve des difficultés, des épreuves, cela est vrai ; mais ce qui donne toute sûreté, ce n'est pas que nous ne sommes pas éprouvés ou tentés, mais que nous sommes «gardés» dans l'épreuve ici-bas, comme l'héritage est gardé dans les cieux pour nous (1 Pierre 1:5).

Voici donc la position du chrétien que Dieu a séparé par la résurrection de Christ, et régénéré : il attend la gloire, gardé par la puissance de Dieu, par la foi, séparé du monde par la puissance et la communication de la vie de Celui qui a remporté la victoire sur tout ce qui aurait pu l'empêcher d'y avoir part.

Et les épreuves du chemin, pourquoi nous sont-elles envoyées ? — Dieu laboure le terrain, afin que toutes les affections du coeur, ainsi criblées, soient purifiées et exercées, et parfaitement en harmonie avec la gloire du ciel, avec les objets qui sont mis devant nous. Est-ce pour rien que l'on met l'or au feu dans le creuset, ou est-ce parce qu'il n'est pas de l'or ? Non, c'est pour le purifier. Dieu ôte de nos coeurs, par l'épreuve, ce qu'il y a d'impur, afin que, quand la gloire arrivera, nous puissions en jouir.

Voyons un peu ce que nous dit l'apôtre à ce sujet. «En quoi vous vous réjouissez, tout en étant affligés maintenant pour un peu de temps par diverses tentations, si cela est nécessaire, afin que l'épreuve de votre foi, bien plus précieuse que celle de l'or qui périclite et

qui toutefois est éprouvé par le feu, soit trouvée tourner à louange, et à gloire, et à l'honneur, dans la révélation de Jésus Christ» (1 Pierre 1:6, 7). Où en sommes-nous donc pendant que l'oeuvre de sanctification continue ? Pierre nous le dit : Quoique nous n'ayons point vu Jésus, nous l'aimons, et croyant en lui quoique maintenant nous ne le voyions pas, nous nous réjouissons d'une joie ineffable et glorieuse, recevant la fin de notre foi, le salut de nos âmes (1 Pierre 1:8, 9).

Voilà où le coeur se trouve ; et, quoiqu'il en soit quant aux circonstances de la vie présente, Christ est là au milieu de nos tentations, et le coeur se trouve toujours près de la source de son bonheur en Jésus ; et, tout en disant que son amour est sans borne, qu'il dépasse toute connaissance, nous pouvons dire que nous en avons l'intelligence.

L'aimant tourne toujours du côté du pôle ; l'aiguille tremble toujours un peu quand l'orage et la tempête grondent, mais sa direction ne change pas ; l'aimant du coeur chrétien pointe toujours vers Christ. Un coeur qui comprend, qui aime Jésus, qui sait où Jésus a passé avant lui, regarde à Lui pour être soutenu pendant ses difficultés ; et, quelque raboteux et quelque difficile que soit le chemin, il nous est précieux, parce que nous y trouvons la trace des pas de Jésus (il y a passé), et surtout parce que ce chemin nous conduit, à travers les difficultés, à la gloire où il est. «En quoi, dit l'apôtre, vous vous réjouissez, tout en étant affligés maintenant pour un peu de temps... si cela est nécessaire, afin que l'épreuve de votre foi, bien plus précieuse que celle de l'or qui périt et qui toutefois est éprouvé par le feu, soit trouvée tourner à louange, et à gloire, et à l'honneur, dans la révélation de Jésus Christ» (1 Pierre 1:6, 7).

Ce n'est pas seulement que nous ayons été régénérés, mais que nous recevons la fin de notre foi, le salut de nos âmes. La fin de ma foi est de voir Christ, et la gloire qu'il m'a acquise. Pierre dit ici le «salut des âmes», parce qu'il ne s'agit pas d'une délivrance temporelle, comme dans le cas des anciens Juifs. Maintenant, je vois cette gloire à travers un voile, mais il me tarde de me voir là ; je suis dans l'épreuve, mais je regarde à Celui qui est dans la gloire, et qui m'assure cette gloire. L'or sera entièrement purifié ; mais l'or est là : quant à moi, à ma vie éternelle, c'est la même chose que si j'étais dans la gloire. Le salut et la gloire ne sont pas moins sûrs, quand même je suis dans l'épreuve, que si j'étais déjà dans le repos. Et voilà la sanctification pratique ; ce sont des habitudes, des affections, et une marche formées d'après la vie et la vocation qu'on a reçues de Dieu.

Si j'engage un serviteur, je veux qu'il soit propre, si je le suis moi-même. Dieu dit : «Soyez saints, car moi je suis saint». Et comme il en est quant au serviteur que je désire introduire dans ma maison, ainsi en est-il de nous. Dieu veut que nous soyons assortis à l'état de sa maison ; il veut une sanctification pratique dans ses serviteurs.

De plus, le but de l'apôtre est que notre foi soit ferme et constante. Il nous donne, dans le verset 21, toute sûreté, en nous disant : «En sorte que votre foi et votre espérance fussent en Dieu», non pas seulement en ce qui nous justifie auprès d'un Dieu juste juge. Le Dieu en qui nous croyons est un Dieu qui est pour nous, qui a voulu nous aider, et qui nous introduit dans sa famille, nous mettant à part pour l'obéissance, et pour avoir part à l'aspersion du sang de Jésus ; il nous a aimés d'un amour éternel ; il a accompli tout ce qui nous concerne ; il nous garde par sa puissance par la foi, pour nous introduire dans la gloire. Il nous place dans l'épreuve, il nous fait passer par la fournaise, parce qu'il veut nous purifier entièrement. C'est lui-même qui nous a justifiés, qui nous condamnera ? Christ est Celui qui est mort, mais plutôt qui est aussi ressuscité, «qui est aussi à la droite de Dieu, qui aussi intercède pour nous ; qui est-ce qui nous séparera de l'amour du Christ ?» (Rom. 8:34, 35). Notre foi et notre espérance étant en Dieu, qu'avons-nous à craindre ? Nous avons au chap. 3 du prophète Zacharie un exemple bien rassurant à cet égard. L'Éternel fit voir à Zacharie Joshua, le grand sacrificateur, se tenant debout devant l'Ange de l'Éternel, et Satan qui se tenait à sa droite pour s'opposer à lui. Et l'Éternel dit à Satan : «Que l'Éternel te tance, Satan ; que l'Éternel, qui a choisi Jérusalem, te tance ! Celui-ci n'est-il pas un tison sauvé du feu ?» Joshua était vêtu de vêtements sales (les péchés, la corruption de l'homme), et se tenait devant l'Ange. Et l'Ange dit : «Ôtez de dessus lui les vêtements sales». Et il dit à Joshua : «Regarde, j'ai fait passer de dessus toi ton iniquité, et je te revêts d'habits de fête» (la justice de Dieu, Christ lui-même). Satan accuse les enfants de Dieu ; mais, quand Dieu justifie, qui peut condamner ? Voudriez-vous que Dieu ne soit pas content de son oeuvre, qu'il a faite pour Lui ? Et il a voulu que nous soyons saints et irrépréhensibles en amour devant Lui.

Pouvez-vous dire : «Il m'a sanctifié» dans ce sens qu'il vous a mis à part, et qu'il vous a donné Jésus comme l'objet de votre foi ? S'il en est ainsi, il vous a placé sous l'aspersion du sang précieux de Jésus, afin que vous soyez un chrétien heureux dans l'obéissance. Vous pouvez dire maintenant : Il est l'objet de mes désirs, de mon espérance. Vous pouvez n'avoir pas encore compris tout ce que Christ est pour vous, et avoir beaucoup à gagner dans la pratique ; mais vous avez compris au moins que vous êtes réconcilié avec Dieu, qui a tout fait, et vous a placé dans cette vie de résurrection, dans sa présence, pour rendre grâce au Père de ce qu'il vous a rendu propre pour l'héritage des saints dans la lumière, afin que vous soyez heureux et joyeux dans son amour (\*). Votre part maintenant est d'être toujours plus semblable à Celui en qui vous Lui êtes rendu agréable. Dieu fait toutes choses nouvelles en nous ; il faut qu'il détruise nos propres pensées, que tout soit jugé en nous, afin que notre paix soit solide.

(\*) Voyez Éph. 1:3 et suiv. ; Col. 1:11 et suiv.

Il n'y a rien de commun moralement entre le premier et le dernier Adam ; le premier a péché et a entraîné tout le genre humain dans sa chute. Le dernier Adam est une source de vie et de puissance. Cela est à la racine de toutes les vérités du christianisme, et donne son vrai caractère à tout ce qu'il y a dans ce monde. Il n'y a que ces deux hommes, Adam et Christ. Nicodème est frappé de la sagesse de Jésus et de la puissance manifestée dans ses miracles ; mais le Seigneur l'arrête, et coupe court avec lui, en lui disant : «Il vous faut être nés de nouveau». Nicodème n'était pas en état d'être instruit. Il ne comprenait pas les choses de Dieu, car il faut pour cela être né de nouveau ; Nicodème, enfin, n'avait pas la vie. J'ai été amené à cette pensée, parce que la fin du chapitre qui nous occupe m'a rappelé le chap. 40 d'Ésaïe. Je ne parle pas de l'accomplissement de la prophétie, qui aura lieu plus tard pour les Juifs, mais d'un grand principe. Le chapitre 40 d'Ésaïe commence par ces mots : «Consolez, consolez mon peuple, dit votre Dieu. Parlez au coeur de Jérusalem, et criez-lui que son temps de détresse est accompli, que son iniquité est acquittée ; qu'elle a reçu de la main de l'Éternel le double pour tous ses péchés... Une voix dit : Crie. Et il dit : Que crierai-je ? — Toute chair est de l'herbe, et toute sa beauté comme la fleur des champs. L'herbe est desséchée, la fleur est fanée ; car le souffle de l'Éternel a soufflé dessus. Certes, le peuple est de l'herbe. L'herbe est desséchée, la fleur est fanée, mais la parole de notre Dieu demeure à toujours». Avant de posséder la vraie consolation, il faut que Dieu nous fasse comprendre que toute chair est comme l'herbe, etc.

Si Dieu veut consoler son peuple, que dit le Seigneur ? «Toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire comme la fleur de l'herbe», il faut commencer par là. «L'herbe a séché et sa fleur est tombée, mais la parole du Seigneur demeure éternellement. Or, c'est cette parole qui vous a été annoncée» (1 Pierre 1:24, 25). Voilà où était le fondement de l'espérance. S'il était possible que quelqu'un obtînt quelque chose, c'étaient les Juifs, qui avaient tout ; mais les Juifs, n'étaient pas plus que l'herbe des champs, l'herbe sèche. Quand Dieu veut consoler l'homme qui a manqué à la responsabilité qui s'attache à lui, c'est par là qu'il commence : «Toute chair est comme l'herbe». C'est pourquoi il y a un tel bouleversement dans le coeur du nouveau converti, et même du chrétien, s'il n'y fait pas attention, quand la Parole vient lui dire : L'herbe est séchée, la chair est incapable de produire du bien, et quand l'âme ne s'appuie pas encore sur le fait que la parole du Seigneur demeure éternellement et que la bénédiction, par conséquent, ne peut pas manquer aux siens. Jusqu'à ce que l'on s'arrête dans ses efforts à tirer du bien de la chair, et qu'on s'assure sur ce que la parole de Dieu demeure éternellement, on sera toujours troublé et faible devant les attaques de l'ennemi.

Le peuple avait foulé aux pieds les ordonnances, violé la loi, crucifié le Messie, fait tout le mal possible : la parole de Dieu a-t-elle changé ? Nullement. Dieu ne change rien à son élection, ni à ses promesses. Paul demande : Dieu a-t-il rejeté son peuple ? À Dieu ne



plaise ! Pierre s'adresse au peuple ; il n'y en a plus, en apparence : l'herbe a séché !... Mais voici la parole de Dieu ; — et Pierre peut leur dire : «Vous qui autrefois n'étiez pas un peuple, mais qui maintenant êtes le peuple de Dieu ; vous qui n'aviez pas obtenu miséricorde, mais qui maintenant avez obtenu miséricorde» (1 Pierre 2:10). Maintenant nous allons voir que cette Parole devient le moyen et l'instrument de bénédiction et de sanctification pratique. Jamais Dieu ne sanctifie ce qui passe comme l'herbe, il introduit au contraire l'homme dans le ciel, en lui donnant une vie toute nouvelle et céleste par le moyen de la Parole, par Christ qui devient sa vie. La parole de Dieu dessèche l'homme naturel, le souffle de l'Éternel a passé par-dessus. Introduisez la gloire de l'homme dans le ciel, c'est affreux ! Cette oeuvre est pénible à cause de la lutte souvent prolongée de la fierté et de la propre volonté de la chair ; et Dieu ne commence pas son oeuvre en modifiant ce qui existe ; son oeuvre le réveille, au contraire. Il ne peut non plus modifier le vieil homme, puisqu'il veut le détruire. Quant au nouvel homme, il ne peut en exiger des fruits, ni les produire, avant que l'arbre soit planté. Mais il commence par communiquer une nouvelle vie, et détache la créature des choses auxquelles sa chair s'attache ; et le Saint Esprit lui communique les choses célestes : et le moyen qu'il emploie, c'est la Parole, dont il est dit, qu'elle «demeure éternellement». La parole, qui était une parole «de promesse» pour la nation, devient un instrument de vie pour nos âmes. Nous sommes engendrés par la parole de la vérité, qui juge aussi, comme une épée à deux tranchants, tout ce qui n'est pas de cette vie nouvelle.

Examinons la différence qu'il y a entre notre justification et notre sanctification. La justification, c'est quelque chose qui n'est pas en nous, mais une position dans laquelle Dieu nous a placés devant Lui ; et ceux qui possèdent cette justice, ceux qui y ont part devant Dieu, étant les enfants du second Homme, posséderont tout ce qu'il a, et jouissent de tout ce qu'il aime. Celui qui a part à cette justice de Dieu, est né de Dieu, et il possédera tout ce qui, créé de Lui, appartient à son Père, qui assimile les droits de ses enfants à ceux de son Fils, qui est héritier de toutes choses. Dès que je suis du dernier Adam, je suis dans la bénédiction et la justice où Christ se trouve lui-même ; et de même que j'ai hérité du premier Adam toutes les conséquences et les résultats de sa chute, de même, étant né du dernier Adam, j'hérite de tout ce qu'il a acquis, aussi bien que j'avais hérité du premier.

S'il en est ainsi, il est évident que j'ai part à la gloire de Christ ; et, si la vie n'est pas là, je n'ai aucune part à cette gloire. Dieu nous fait connaître son amour. Il nous le révèle ; et sa parole demeure éternellement. Et voici de quelle manière Dieu commence avec l'âme : il lui présente cette vérité dans toute sa fraîcheur, comme elle est réalisée en Christ, devant Lui ; ce n'est pas un résultat produit en nous, qu'il nous fait voir ; au contraire, il nous montre que l'homme, tel qu'il est, n'a aucune part à cette justice, parce que la chair, qui est comme l'herbe, ne peut être en rapport avec Lui. Il nous révèle une justification qu'il a accomplie, et nous en fait part.

Dieu ne peut donner des préceptes qui conduisent dans le chemin de la sanctification, si l'on n'a pas la justification ; mais les effets de la vie de Christ se produisent dans l'âme convaincue de péché, en marchant comme Lui et en portant du fruit. Quand l'évangile était présenté au commencement, il l'était à des Gentils qui, jusque-là, n'avaient eu aucune part aux promesses de Dieu : il n'y a pas besoin de leur parler de sanctification. Mais maintenant que tout le monde se dit chrétien, on dit : Il faut voir si je suis vraiment chrétien ; mais cette idée n'est pas du tout dans la Bible, bien qu'elle s'élève dans notre coeur, et qu'on puisse être utilement travaillé par cette question, pour trouver qu'on n'est pas chrétien. Au commencement on parlait de l'état de péché, et l'on évangélisait ; à présent on dit : «Suis-je vraiment chrétien ?» ce qui n'avait pas lieu alors. On regarde aux fruits, à sa vie pratique, pour voir si l'on a la vie, croyant qu'il s'agit de sanctification, quand il ne s'agit que de justification. On désire la sainteté, c'est bon ; mais on la désire pour être accepté. Mais alors, de fait, c'est la justification qu'on cherche, et que l'on cherche à faux, quelque utile que soit ce travail pour nous humilier, pourvu qu'on n'y reste pas. On y reste jusqu'à ce qu'on soit convaincu, d'une manière expérimentale, qu'il n'existe pas de bien en nous. Au commencement, cette question n'était pas nécessaire ; maintenant on regarde aux fruits, pour savoir si on a la vie, et l'on confond avec la sanctification ce qui n'est qu'une conviction de péché avant d'avoir la justification par la foi et la paix avec Dieu. Jusqu'à ce qu'une âme ait consenti à dire : «Jésus est tout, et moi je n'ai rien», — jusque-là, dis-je, il n'y a encore rien dans cette âme qui se rapporte à la sanctification pratique et chrétienne. Seulement il est bon de remarquer que dans cet état de combat on prête le flanc à l'ennemi, si on se laisse aller au mal. Il faut débrouiller ces choses pour que l'âme ait la paix.

À la prédication de Pierre, trois mille personnes furent rendues heureuses ; elles n'étaient pas dans le doute ; du moment où un homme embrassait l'évangile, il était chrétien, il était sauvé.

Il ne faut pas confondre les progrès de la vie pratique avec la justification, parce que la sanctification pratique s'opère dans une âme sauvée qui a la vie éternelle. C'est une chose toute nouvelle, dont il n'y a pas trace avant que j'aie trouvé Christ. Si l'on comprend ce passage : Sans la sainteté (sanctification), «nul ne verra le Seigneur», il n'y a rien là qui puisse troubler une âme, comme cela arrive souvent. Il est clair que si je ne possède pas Christ, je ne puis voir le Seigneur ; c'est tout simple. Si je n'ai pas en moi la vie du dernier Adam, comme j'avais auparavant la vie du premier, jamais je ne verrai sa face, et la sanctification, de toute manière, en est l'effet. Les goûts naturels à l'une de ces vies s'y développeront comme ils se sont développés dans l'autre. La première question à faire à une âme, en pareil cas, c'est : «Avez-vous la paix avec Dieu, le pardon de vos péchés ?» Sinon, c'est de la justification d'un pécheur qu'il s'agit. Ayant donc «purifié vos âmes par l'obéissance à la vérité» par le Saint Esprit : voilà la puissance, «par l'Esprit». La chose essentielle, c'est l'obéissance à la vérité. On cherche la purification, on désire porter du fruit ; mais ce n'est pas là ce que Dieu demande de nous premièrement ; c'est l'obéissance, et l'obéissance à la vérité. De quoi parle le Saint Esprit, l'Esprit de vérité ? Il a beaucoup à nous dire, mais tout d'abord : «Toute chair est comme l'herbe». Il dit que, dans l'homme, il n'existe aucun bien. L'Esprit convainc le monde de péché. Tout le monde est plongé dans le mal, ce monde n'a pas voulu de Christ, et le Saint Esprit ne peut se présenter sans dire : «Vous avez rejeté le Christ». Le Saint Esprit vient dans ce monde, et lui démontre son orgueil et sa rébellion. Voici, le Fils n'y est plus ! et pourquoi ? Le monde l'a rejeté. L'Esprit vient dire : «L'herbe est séchée, etc.» ; alors, quand cela est reconnu, il communique la paix qu'il a annoncée par l'évangile. Il dit bien : «Vous êtes pécheurs» ; mais il ne parle pas aux pécheurs de la sanctification. Il veut la produire par la vérité, et il leur dit la vérité. Est-ce que l'homme peut la produire ? Non. C'est Christ, lui, qui est le chemin, la vérité, et la vie. Le Saint Esprit parle au pécheur de la grâce, de la justice de Dieu, de la paix, non à faire, mais faite ; voilà la vérité. Il convainc le monde de ce qu'il est, et il lui parle de cette volonté de Dieu par laquelle le croyant est sanctifié, afin qu'ainsi nous obéissions à la vérité, en nous soumettant à l'amour de Dieu ; et, quand l'âme est soumise à cette vérité, la vie est là.

Il communique la vie, ayant été «régénérés» est-il dit, «non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu» (1 Pierre 1:23). «La parole du Seigneur demeure éternellement». C'est ainsi que Dieu produit premièrement le principe de la sanctification, qui est la vie de Christ en nous ; et si l'on demande quel est le moyen pratique qui la produit, c'est la parole de la vérité. «Sanctifie-les par la vérité» dit le Seigneur «ta parole est la vérité» (Jean 17:17).

Le Saint Esprit parle-t-il aux païens de faire des progrès dans la sanctification ? Le dit-il à des hommes inconvertis ? Non. Quand un pécheur a compris la vérité telle que Dieu la présente, le Saint Esprit le met en relation avec Dieu le Père, et ce pécheur se réjouit de tout ce que Christ lui a acquis. Ainsi, dit l'apôtre, «ayant purifié vos âmes par l'obéissance à la vérité», vous avez été régénérés par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu. Vous trouverez, chers amis, qu'il en est toujours ainsi.

Dans 2 Thess. 2:10, il est dit quant aux incrédules, en contraste avec les chrétiens, qu'ils n'ont pas «reçu (ou plutôt, accepté) l'amour de la vérité pour être sauvés». Et à cause de cela, Dieu leur enverra une énergie d'erreur pour qu'ils croient au mensonge, afin que tous ceux-là soient jugés qui n'ont point cru la vérité. «Mais nous, nous devons toujours rendre grâces à Dieu pour vous, frères aimés

du Seigneur, de ce que Dieu vous a choisis dès le commencement pour le salut, dans la sainteté de l'Esprit et la foi de la vérité» (2 Thess. 2:13).

C'est donc la foi de la vérité ; ce n'est pas la foi aux fruits. Le Saint Esprit ne peut pas me présenter les oeuvres qu'il a produites pour objet de ma foi. Il me parle de mes fautes, de mes manquements, mais jamais des bonnes oeuvres qu'il y a en moi ; il produit celles-ci en moi, mais il me les cache ; car si l'on y pense, c'est une propre justice plus subtile, c'est comme la manne qui produisait des vers lorsqu'on la gardait ; tout est gâté ; ce n'est plus la foi qui est en activité. Il faut toujours que le Saint Esprit me présente Christ pour que j'aie la paix, soit pour ma conscience en commençant, soit pour mon coeur le long du chemin.

C'est le même principe qu'en Jean 17:16 et 17 : «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. Sanctifie-les par la vérité ; ta parole est la vérité».

Le monde n'était pas le but de Christ. Durant toute sa vie, quoique n'en étant pas sorti, Christ n'était pas plus du monde que s'il eût été dans le ciel. Quand il s'agit de la pratique, il dit : «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. Sanctifie-les par la vérité». Ce n'est pas dans ce monde qu'est la vérité ; ce monde est un vaste mensonge ; c'est ce qui est démontré dans l'histoire que nous possédons dans la Bible. Là, nous trouvons la manifestation du péché dans l'homme naturel, et la manifestation de la vie de Dieu dans l'homme régénéré par sa parole. «Sanctifie-les par la vérité, etc.». «Je me sanctifie moi-même pour eux». Qu'est-ce que le Seigneur Jésus fait ici pour nous ? Il se met à part, il se sanctifie. Ce n'est pas qu'il soit plus saint ; mais il se fait homme modèle dans la gloire (\*).

(\*) On trouvera que la sanctification pratique se relie toujours à un Christ dans la gloire. Voyez 1 Jean 3:2, 3 ; 1 Thess. 3:13 ; 2 Cor. 3:18

Ce n'est pas une loi qui exige ; mais c'est Christ lui-même qui est la vie et la puissance de ce dont il présente le résultat parfait. C'est Christ qui présente l'accomplissement de la perfection ; il est la source vitale de tout ; et, en considérant ces choses, il y en a le reflet en moi, par la foi, qui les reproduit dans l'homme intérieur et dans la vie.

Il y a quelque chose d'intéressant à ce sujet au premier chapitre de l'évangile de Jean : «Au commencement était la Parole ; ... En elle était la vie, et la vie était la lumière». Ce n'était pas la loi qui l'était. Ce n'était pas une lumière qui condamnait, mais c'était la vie qui était cette lumière ; et nous l'avons vue pleine de grâce et de vérité, — non seulement de vérité, mais de grâce ; «car, de sa plénitude, nous tous nous avons reçu, et grâce sur grâce» (Jean 1:16).

Quand nous avons reçu Christ, il n'y a pas une seule grâce en Lui qui ne soit à moi et en moi. Il n'y a pas un chrétien qui n'ait toutes les grâces qui sont en Jésus : supposons même un état de chute, c'est le cas le plus fort, cela n'empêche pas que nous possédions tout en Lui. C'est fâcheux qu'il y ait chute, mais cela ne change pas la position ; car le chrétien n'a pas reçu une partie de Christ seulement, mais Christ tout entier. Toutefois, il n'est pas dit que nous devrions être ce qu'il a été ici-bas, parce qu'il était sans péché, mais bien que nous devrions marcher comme il a marché, parce que la chair ne devrait pas agir. Dans la gloire, nous lui serons semblables ; ici, par conséquent, nous nous purifions comme Lui est pur.

D'un côté, cela encourage, quand je me dis : «Il faut que je cherche telle grâce» — la réponse est : «En Christ, ta vie, tu la possèdes» ; et, de l'autre côté, cela m'humilie ; car, si je la possède, pourquoi n'est-elle pas manifestée ? Cela suppose toujours que nous avons reçu cette vérité que Dieu a fait la paix. Il faut toujours en revenir à ceci : «Sanctifie-les par la vérité ; ta parole est la vérité». Est-ce en regardant à moi que je trouverai cette sanctification ? Non ; mais en regardant à Jésus, qui en est la source, et la force qui nous rend capables de nous vaincre nous-mêmes. Quand je regarde à Lui, par la foi, mon âme est en paix, son Esprit est toujours en moi, et je suis sanctifié par la foi en Lui, selon cette grâce qui me rend un avec Lui. C'est Christ qui me donne tout cela, et la vérité me révèle que la rédemption est faite ; j'en jouis, ayant obéi à la vérité ; et Christ, qui est devenu ma vie, est le modèle, la source et la force de la sainteté en moi. Si quelqu'un cherche la sanctification sans être assuré de sa justification, et qu'il en soit troublé, doutant s'il est chrétien, alors je lui demanderai : Qu'avez-vous à faire avec la sanctification ? Vous n'avez pas à vous en occuper pour le moment ; assurez-vous avant tout que vous êtes sauvé : les païens, les incrédules, ne se sanctifient pas. Si vous avez la foi, vous êtes sauvé, sanctifiez-vous en paix. Si vous ne l'êtes pas, il ne s'agit que de considérer votre état de péché. Premièrement, avez-vous obéi à la vérité ? vous êtes-vous soumis à elle ? De quoi Dieu vous parle-t-il ? Il parle de la paix faite. Il vous dit qu'il a donné son Fils ; il vous dit qu'il a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils, afin que quiconque croit en Lui, ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. Voilà la vérité à laquelle vous devez vous soumettre, et que vous devez recevoir avant tout, surtout avant de vous occuper de sanctification, celle-ci dépendant de Celui qui vous a donné la vie éternelle. Commencez donc par obéir à la vérité ; cette vérité vous parle de la justice de Dieu, qui est satisfaite en Jésus, et qui est vôtre ; ou plutôt elle vous dit que vous êtes en Christ ; alors vous jouirez de la paix, et vous serez sanctifié dans la pratique. Cette sanctification pratique découle de la contemplation de Jésus. Voici ce que l'apôtre Paul nous dit, à ce sujet, en 2 Corinthiens 3:18 : «Nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit.»

Vous voyez que c'est en contemplant Jésus que nous sommes transformés de gloire en gloire. La vie, le principe de la vie, est là, et non dans vos inquiétudes ; on réalise le développement de cette vie de Jésus progressivement, en regardant à Lui. C'est la foi qui sanctifie, comme aussi elle justifie ; elle regarde à Jésus.

Quand Moïse descendit de la montagne, de devant Dieu, il ne savait pas qu'il fût aussi resplendissant de gloire ; mais ceux qui le voyaient le savaient. Moïse avait regardé vers Dieu, les autres en voyaient l'effet. Béni soit Dieu, qu'il en soit ainsi dans le sens pratique.

Quant à la pratique donc, il s'agit de la sanctification des chrétiens, parce qu'ils sont sauvés, parce qu'ils sont sanctifiés à Dieu quant à leurs personnes, et non de ceux qui ne le sont pas encore. Il ne s'agit pas d'exiger (de la part de Dieu), mais de communiquer la vie. Eh bien ! cette communication procède de Jésus, qui en est la source. Il communique la vie, qui est la sainteté. Oh ! que Dieu nous fasse la grâce de nous faire toujours plus sentir que «toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire comme la fleur de l'herbe ... » ; mais «la parole du Seigneur demeure éternellement ! Or c'est cette parole qui vous a été annoncée». C'est de cette semence incorruptible que nous sommes nés. Quelle ne doit pas être notre confiance en cette parole !

## ACTIVITÉ par André GIBERT

### **Bibliquest**

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

### **Table des matières**

#### **1 - ACTIVITÉ**

- 1.1 - Besoin d'activité chrétienne
- 1.2 - Activité dans la famille
- 1.3 - Activité dans l'assemblée (église)
- 1.4 - Activité vis-à-vis du monde
  - 1.4.1 - activité professionnelle
  - 1.4.2 - activité pendant les temps libres
- 1.5 - Caractères de l'activité
  - 1.5.1 - grande ou petite aux yeux du monde ?
  - 1.5.2 - ferveur, dépendance
  - 1.5.3 - activité humble et paisible
- 1.6 - En bref : «tout au nom du Seigneur, rendant grâces par Lui à Dieu le Père»

#### **1 - ACTIVITÉ**

ME 1962 p. 253

#### **1.1 - Besoin d'activité chrétienne**

Lorsque quelqu'un parle du «peu de force» comme d'un caractère des témoins du Seigneur en un temps de ruine, il s'expose à s'entendre objecter : Vous conseillez donc aux gens de se croiser les bras et de rester insensibles à tant de besoins autour d'eux ? D'autre part les chrétiens à la vie amorphe et sans vigueur seraient prêts à trouver là une excuse : À quoi bon, puisque tout fait naufrage ? demeurons cachés et ne faisons rien !

Il ne peut y avoir de méprises plus singulières. «Le jour des petites choses» n'est pas, à coup sûr, celui de la paresse et de l'engourdissement : c'est celui où, au retour de la captivité les mains d'un Zorobabel «ont fondé et achèveront» la maison de l'Éternel, laquelle est «comme rien» aux yeux de l'homme mais à laquelle un faible résidu est appelé à travailler, encouragé par l'Éternel qui ne cessera de se souvenir de lui, même quand sa fidélité et son activité apparaîtront méprisables au grand nombre (Zach. 4:9 ; Aggée 2:1-4 ; Mal. 3:16). C'est parce que la nuit est fort avancée et que le jour s'est approché qu'il faut nous réveiller du sommeil. Le seul fait de veiller quand le sommeil gagne demande un gros effort, mais alors que «la fin de toutes choses s'est approchée» il faut «veiller pour prier» et pour être trouvé par le Maître «faisant» ce qu'il a donné à faire (1 Pierre 4:7 ; Luc 12:43).

Non, l'attitude du chrétien dont la «pure intelligence» est «réveillée» (2 Pierre 3:1) à l'égard du temps où nous sommes ne saurait être l'inertie. Luttant contre l'impulsion générale vers les «grandes choses «dans lesquelles l'homme naturel cherche sa gloire, il tend vers les choses que de tout temps le Seigneur demande aux siens, et cela dans une dépendance d'autant plus étroite et plus humble, avec une sobriété d'autant plus grande, que l'insubordination se propage de toutes parts.

«Quant à l'activité, pas paresseux ; fervents en esprit ; servant le Seigneur» (Romains 12:11).

Il est bien vrai qu'il ne nous appartient pas de travailler à remodeler un monde qui est jugé sans appel, ni à rebâtir l'Église du commencement, devenue la grande maison en attendant Babylone ; il est au contraire plus que jamais nécessaire que quiconque confesse le nom du Seigneur se sépare de toute iniquité et sorte «vers Jésus hors du camp, portant son opprobre». Mais n'y aurait-il rien à faire hors du camp ? Christ dans son opprobre n'a-t-il pas constamment donné le modèle d'une activité qui commençait par la prière avant le jour ? N'est-ce pas lui qui disait : «Il me faut faire les oeuvres de Celui qui m'a envoyé, tandis qu'il est jour ; la nuit vient, en laquelle personne ne peut travailler» (Jean 9:4) ?

«Quant à l'activité, pas paresseux...» (\*) . Il doit en être ainsi dans tous les domaines.

(\*) Le mot traduit dans ce passage par activité est rendu par diligence en 2 Cor. 8:7, Hébr. 6:11 et Jude 3 ; — par empressement en Marc 6:25 et 2 Pierre 1:5 ; — par zèle en 2 Cor. 7:11, 12 ; — et par hâte en Luc 1:39.

#### **1.2 - Activité dans la famille**

Dans celui de la famille, d'abord. Les sujets d'être actif s'y renouvellent constamment, tant pour la femme chrétienne pour qui les soins de la maison et l'éducation des enfants constituent l'occupation la plus normale et la plus fructueuse dans le Seigneur, que pour le chef de famille dont l'action doit être incessante s'il veut que son foyer porte la marque de la Parole de Dieu et de la prière. Que voit-on dans le monde actuel ? La vie de famille déconsidérée, le discrédit jeté sur le lien conjugal, de nombreux parents inconscients de leur responsabilité et dont la démission encourage le désordre chez eux, d'autres brandissant en vain une autorité que les contradictions de leur conduite rendent sans force, des enfants subissant quantité d'influences extérieures qui les éloignent du centre familial et les poussent à affirmer prématurément une personnalité douteuse. Les traits des derniers jours se reconnaissent aisément (2 Tim. 3:2). Que ceux donc qui ont à coeur le nom du Seigneur le montrent, avant toute autre activité, dans ce domaine de la maison si dangereusement menacé.

#### **1.3 - Activité dans l'assemblée (église)**

Que dire de celui de l'assemblée ? Prenons garde, chacun, au service que nous avons reçu du Seigneur, afin que nous l'accomplissions. Il n'est personne qui n'en ait reçu un. Nous avons par-dessus tout à remplir tous ensemble, d'un même coeur, le précieux service de l'adoration, et à «prendre garde l'un à l'autre pour nous exciter à l'amour et aux bonnes oeuvres... et cela d'autant plus que vous voyez le jour approcher...» (Hébr. 10:25). Quelle sainte activité le Seigneur attend de nous dans ce domaine ! «Maintenant, mes fils, ne soyez pas négligents, car c'est vous que l'Éternel a choisis pour le servir», disait Ézéchiass aux sacrificateurs et aux Lévites pour qu'ils s'associent à l'oeuvre de purification du temple, qu'il entreprenait parce que leurs pères avaient été infidèles et que la colère de l'Éternel était sur son peuple (2 Chr. 29:1-11).

#### **1.4 - Activité vis-à-vis du monde**

Nous n'avons pas plus d'excuses pour rester inactifs vis-à-vis du monde parmi lequel nous sommes placés pour reluire «comme des luminaires, présentant la parole de vie» (Phil. 2:16).

### **1.4.1 - activité professionnelle**

Dans sa tâche professionnelle le chrétien se fait connaître comme tel en l'accomplissant avec exactitude, diligence, probité ; non par amour du lucre ou par ambition égoïste mais pour le Seigneur ; non par l'effet d'une contrainte impatiemment subie dans l'esprit de revendication jamais satisfait qui est celui du jour, mais «comme asservi au Seigneur et non pas aux hommes» (Éph. 6:7). C'est là probablement le premier et le plus constant témoignage à rendre au dehors. L'activité s'y déploie pour Christ, au lieu de laisser le Seigneur à la porte du lieu de travail. Évidemment cela suppose que le métier que l'on exerce et la façon dont on l'exerce ont son approbation. En l'exerçant le fidèle «orne l'enseignement qui est de notre Dieu sauveur» (Tite 2:10) : cela est dit des esclaves, mais à plus forte raison cela est-il demandé à quelqu'un de placé dans une condition plus favorable.

### **1.4.2 - activité pendant les temps libres**

Le chrétien se fait connaître tout autant par la façon dont il utilise son temps libre. Le rythme accéléré de la vie présente exige détente et repos, mais combien de personnes en arrivent à être plus occupées de leurs loisirs — soirées, week-ends, jours fériés, vacances payées — que de leur travail habituel, et s'y montrent plus actives ! Qu'en est-il de chacun de nous ? (Nous ne parlons pas ici du dimanche, car l'emploi du jour du Seigneur ne devrait soulever aucune question, et pourtant il sera bien à propos de relire Ésaïe 58:13, 14, qui s'applique au sabbat mais considéré comme le «saint jour de l'Éternel», — «mon saint jour»). Tout compte fait, Dieu met à la disposition de la plupart d'entre nous, pour lire la Parole et l'étudier avec tant de précieux moyens, pour nous édifier mutuellement, et pour évangéliser, plus de temps et de facilités qu'on n'en avait autrefois. Cette affirmation étonnera certains, qui déplorent leur vie tourmentée ; c'est oublier que le temps n'est pas si éloigné où les semaines ouvrières comptaient 72 heures de travail et plus, sans congés, sans retraites, et où les journées du labeur paysan étaient partout écrasantes. Il est trop vrai, hélas, que les progrès matériels réduisant la peine physique des hommes ont pour contre-partie une tension mentale et nerveuse inconnue naguère, mais nous n'avons pas à chercher longtemps pour nous apercevoir que nous introduisons dans cette agitation bien des soucis et bien des besoins inutiles, et en tout cas indignes d'être comparés à ces besoins primordiaux : nourrir notre âme, et servir le Seigneur. Que faisons-nous de nos loisirs ? À chacun de s'examiner devant le Seigneur. Les gens du présent siècle, fortunés ou non, passent ou rêvent de passer leurs vacances en voyages d'agrément, ou dans la pratique des sports à la mode, ou dans le désœuvrement démoralisant des plages et des stations touristiques qu'on leur prône. Suivrons-nous leur comportement, dans une passive et affligeante conformité ?

Nous ne parlons pas en censeur ni en moraliste, Dieu le sait, ni sans savoir ce que l'existence actuelle comporte de luttes et de difficultés, différentes d'une condition à l'autre, d'un âge à l'autre, de la campagne à la ville. Mais justement la «vertu» que nous sommes exhortés à joindre à la foi prend ces difficultés de front ; elle lutte contre cette aspiration devenue générale à satisfaire par des moyens nouveaux la convoitise des yeux, la convoitise de la chair et l'orgueil de la vie sans y parvenir jamais mais en empêchant l'activité selon Dieu. Après tout, ce sont toujours les épines des soucis, des richesses et des voluptés de la vie qui étouffent la semence, de sorte qu'il n'y a pas «de fruit à maturité» (Luc 8:14). La soif des jouissances offertes par la civilisation moderne, en surenchère perpétuelle, fait plus de mal au témoignage que des persécutions. Sacrifions-nous aux décevantes «délices du péché» la jouissance de nos bénédictions spirituelles dans les lieux célestes en Christ», et comme Ésaü vendrions-nous pour un mets notre droit de premier-né ?

Tout cela est affaire de cœur. Nous avons besoin d'être «étreints par l'amour du Christ», comme Paul, afin de regarder comme lui toutes choses comme une perte à cause de Christ, et de juger que «si un est mort pour tous, tous donc sont morts, et qu'il est mort pour tous afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux a été mort et est ressuscité» (2 Cor. 5:14, 15). Que d'occasions nous laissons échapper de montrer les caractères du «service religieux pur et sans tache devant Dieu le Père», savoir l'activité de l'amour pour «visiter les orphelins et les veuves dans leur affliction», et l'application à se conserver «pur du monde» (Jacques 1:27) ! Quel manque de zèle, enfin, à «chausser nos pieds de la préparation de l'évangile de paix», pour parler du Seigneur aux pécheurs ! Il n'est pas besoin pour le faire d'avoir reçu un don d'évangéliste, mais il faut aimer le Seigneur, et aimer les âmes.

## **1.5 - Caractères de l'activité**

### **1.5.1 - grande ou petite aux yeux du monde ?**

Le champ des activités est proprement immense. Nous n'avons pas à nous demander si elles sont grandes ou petites, ni quel effet elles font aux yeux du monde. Il se trompe souvent sur elles, encore qu'il sache plus que nous ne le pensons, discerner les «bonnes oeuvres» dans lesquelles nous avons à «être les premiers» (Tite 3:8), et cela même si, les observant, ils «médissent de vous comme de gens qui font le mal» (1 Pierre 2:12). Ce qui compte pour le fidèle de Philadelphie, c'est que le Saint et le Véritable «connaît ses oeuvres» même s'il n'exprime pas l'appréciation qu'il en fait.

Cette activité chrétienne, il faut y insister, est celle de toutes les époques, mais elle prend tout spécialement son caractère de «service intelligent» dans un temps de relâchement général, précurseur de l'apostasie. Elle demande une vigilance et un effort accrus à mesure que les témoins sont moins nombreux et sentent davantage leur faiblesse. «Fortifie-toi», dit Paul à Timothée en vue de ces temps fâcheux des derniers jours. «Tiens ferme», dit le Seigneur au Philadelphien de peu de force.

### **1.5.2 - ferveur, dépendance**

Elle tire sa valeur permanente de la «ferveur» qui l'anime, en «servant le Seigneur» : de même que le cœur des fils de Coré «bouillonne d'une bonne parole» pour célébrer le Roi, l'esprit du vrai serviteur bouillonne d'une sainte ardeur à s'acquitter de son service. Il lui faut en même temps une entière dépendance : il ne s'agit pas en effet de choses que nous estimons bonnes, que nous entreprenons et sur lesquelles nous demandons l'approbation de Dieu, il s'agit des choses que Dieu nous demande de faire et pour lesquelles Lui nous envoie, et non les hommes. Nous avons besoin de «discerner la volonté du Seigneur», à laquelle trop souvent nous substituons la nôtre. Dans la construction d'une machine ou l'édification d'une maison l'ouvrier risque de tout gâter s'il prétend faire sa part d'ouvrage à sa guise, sans tenir compte du plan d'ensemble et des instructions de détail émanant du chef d'entreprise.

Nous avons d'autre part à comprendre que le Seigneur n'aurait pas besoin de nous, et qu'ayant fait tout ce qui nous est commandé nous resterions des serviteurs inutiles (Luc 17:10, 11). Il sait quand des pauses sont nécessaires («Venez à l'écart...»), et des suspensions d'activité mettent à l'épreuve la véritable obéissance (Jésus, quand il apprit la maladie de Lazare, demeura trois jours au lieu où il était). C'est l'Esprit, non l'impulsion de nos cœurs, qui dirige une activité selon Dieu, et cet Esprit nous fait connaître Christ, nous attache à Lui qui dit : «Séparés de moi, vous ne pouvez rien faire».

### **1.5.3 - activité humble et paisible**

Aussi cette activité est-elle humble. Elle ne se fait pas valoir. Elle est paisible, comme toute la sagesse qui vient d'en haut. «Travaillez paisiblement», dit l'apôtre aux Thessaloniciens. L'agitation est un trait des plus fâcheux pour le serviteur du Seigneur. Marthe s'affairait

tant pour recevoir dignement Jésus qu'elle méconnaissait la ferveur d'esprit de sa soeur et reprenait à ce sujet l'hôte qu'elle voulait honorer ; le temps devait venir où il serait démontré que ce recueillement en apparence inactif de Marie portait le germe de la plus haute action qu'il ait été donné à quelqu'un d'accomplir ici-bas : répandre sur le corps de Jésus, de son vivant, le parfum gardé pour sa sépulture.

Nous sentons bien que, dans cette sphère de la véritable activité chrétienne, il n'est guère de place pour les oeuvres de grande apparence dont se sait gré la profession religieuse, et où, quelque dévouement qu'il se trouve (et il s'y en trouve beaucoup), l'influence des hommes pèse de tout le poids de leurs capacités intellectuelles, de leur crédit dans la société ou de leurs possibilités financières. Non point que ce ne soit une responsabilité et une bénédiction pour ceux qui ont reçu des moyens temporels de les employer pour le bien, dans cette dépendance et cette humilité de «l'esprit fervent, servant le Seigneur» ; toutefois il y aurait danger pour eux et pour l'assemblée à confondre ces moyens avec les «dons de grâce» que nous avons à faire valoir.

1.6 - En bref : «tout au nom du Seigneur, rendant grâces par Lui à Dieu le Père»

«Et quelque chose que vous fassiez, en parole ou en oeuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par Lui à Dieu le Père» (Col. 3:17).

On en revient toujours à cette règle d'or.

### **PARESSE par Marcel Graf**

ME 1998 p. 48

«Va vers la fourmi, paresseux ; regarde ses voies, et sois sage» (Prov. 6:6).

Personne n'admet aisément qu'il manque d'énergie ou qu'il est paresseux ! Cependant Dieu connaît nos prédispositions et nos penchants mieux que nous-mêmes. C'est pourquoi sa Parole, et spécialement le livre des Proverbes, contient plusieurs exhortations à l'intention du paresseux. Peut-être cela nous concerne-t-il !

Ne nous arrive-t-il pas de céder à la tentation de nous laisser aller ? Bien sûr, la paresse ne se montre pas toujours de façon ouverte. Elle peut porter plusieurs masques ; mais la parole de Dieu les dévoile.

1. Délai ou renvoi . On repousse à plus tard les devoirs inintéressants ou fatigants ; mais ce n'est rien d'autre qu'une forme de paresse. Et pour cela, les bonnes excuses ne manquent pas. «À cause de l'hiver, le paresseux ne laboure pas» — il préfère repousser ce travail à une meilleure saison (Prov. 20:4).

2. Excuses . Quand il s'agit de devoirs difficiles ou désagréables, nous trouvons des excuses. «Le paresseux dit : Il y a un lion rugissant sur le chemin, un lion dans les rues» (Prov. 26:13).

3. Fausses listes de priorité . Nous entreprenons d'abord les choses faciles et agréables et ensuite les plus difficiles - comme l'homme qui court après les fainéants, au lieu de labourer sa terre (Prov. 28:19).

4. Pas le temps . Nous n'avons jamais le temps pour ce que nous ne voulons pas faire, bien que nous en gaspillions beaucoup pour des choses inutiles. «Celui-là aussi qui est lâche dans son ouvrage est frère du destructeur» (Prov. 18:9).

5. Pas de don . «Je ne peux pas accomplir cette tâche, je ne suis pas doué pour cela !» Beaucoup, en présentant cette excuse, en restent à se demander quels sont les dons que le Seigneur leur a confiés, au lieu de faire simplement ce qu'il place sur leur chemin.

Souvenons-nous des paroles de l'apôtre Pierre, au début de sa seconde épître. Il nous appelle à l'empressement dans notre vie chrétienne.

«Pour cette même raison aussi, y apportant tout empressement, joignez à votre foi, la vertu ; et à la vertu, la connaissance ; et à la connaissance, la tempérance ; et à la tempérance, la patience ; et à la patience, la piété ; et à la piété, l'affection fraternelle ; et à l'affection fraternelle, l'amour ; car, si ces choses sont en vous et y abondent, elle font que vous ne serez pas oisifs ni stériles pour ce qui regarde la connaissance de notre Seigneur Jésus Christ... C'est pourquoi, frères, étudiez-vous d'autant plus à affermir votre appel et votre élection, car en faisant ces choses vous ne faillirez jamais» (2 Pierre 1:5-10).

La parabole des mines, en Luc 19, montre que le zèle que nous avons pour le Seigneur et pour accomplir les tâches qu'il nous confie sera récompensé en son temps. N'avons-nous pas tous le désir de l'entendre nous dire : «Bien, bon esclave, parce que tu as été fidèle en ce qui est très peu de chose, aie autorité sur dix villes» ? Alors, prenons à coeur son injonction : «Trafiquez jusqu'à ce que je vienne !» (Luc 19:17 et 13).

### **Ceux qui, dans le pays, se tiennent tranquilles Friedmann Wunderlich**

#### **Bibliquest**

Exhortation à une vie pratique de piété simple et tranquille : où est la vraie puissance ?

Un avertissement prophétique pour le temps présent

RH d'après Friedmann Wunderlich, dirigeant de la mission pour l'Europe du Sud-Est

« C'est pourquoi, en ce temps-ci, le sage gardera le silence, car c'est un temps mauvais ». Amos 5:13

« Tenez-vous tranquilles, et sachez que je suis Dieu : je serai exalté parmi les nations, je serai exalté sur la terre. L'Éternel des armées est avec nous ; le Dieu de Jacob nous est une haute retraite. Sélah ». Psaume 46:10, 11.

Beaucoup d'entre eux sont depuis des années, voir des dizaines d'années en liaison avec l'oeuvre de la mission. Leur nom n'apparaît peut-être que sur la liste des destinataires de nos Lettres sur l'Œuvre du Seigneur. Dans l'assemblée locale ils sont assis parmi les autres. C'est dans le silence qu'ils portent les exercices concernant les changements dans le monde et dans l'assemblée. Ils ont vu et assisté à beaucoup de choses au cours des nombreuses années écoulées. Ils pourraient en écrire des volumes, mais ils ne le font pas. Ils font partie de « ceux qui, dans le pays, se tiennent tranquilles »

Il leur arrive de ne plus comprendre le monde — ni même le monde chrétien. Ils sont attristés par ce qu'ils constatent, par exemple, que dans divers endroits les prédications deviennent toujours plus courtes et plus superficielles, ou parce qu'ils sentent que les entretiens et les occupations dans l'assemblée concernent principalement des sujets annexes et que la « mission confiée par le Seigneur » est négligée. Mais ils ne font pas partie du « club des rouspéteurs ». Ils appartiennent au groupe de « CEUX QUI, DANS LE PAYS SE TIENNENT TRANQUILLES ».

Tous les matins ils ouvrent la Bible . Ils ont du temps et de la tranquillité pour la lecture de la Bible et pour la prière, parce qu'ils vivent sans ORDINATEUR... INTERNET = www et sans « portable » ni « télévision ». Ils rendent grâces à Dieu pour le travail qu'ils sont en mesure d'accomplir chaque jour. Et ils sont heureux sans les nombreux acquis techniques, qui rendent la vie plus variée et plus diversifiée, mais aussi plus trépidante et plus stressante. C'est consciemment qu'ils vivent simplement, car ils font partie de « CEUX QUI, DANS LE PAYS SE TIENNENT TRANQUILLES ».

Ils se réjouissent quand ils reçoivent les Lettres sur l'Œuvre du Seigneur. Ils sont émerveillés par ce qu'opère Jésus Christ aujourd'hui. Oui, et ils partagent leur joie avec d'autres qu'ils visitent. Ils parlent de JÉSUS et de Son oeuvre en buvant du café, et dans des

groupes restreints, ils prient pour les missionnaires. Ils ont le désir de soutenir activement l'Œuvre, mais — c'est ce qu'ils pensent d'eux mêmes — ne sont pas capables de donner beaucoup. Ils ont des liaisons avec certains de nos missionnaires depuis des dizaines d'années. Chaque jour ils prient pour les besoins concernant le ROYAUME DE DIEU. Personne sur la terre ne saura jamais combien de temps ils ont passé en prières, ni les sujets pour lesquels ils ont prié pendant toutes ces années. Leurs prières et leurs sacrifices ont produit des choses colossales, mais elles ne seront manifestées qu'au ciel. Ils font partie de « ceux qui, sur la terre, se tiennent tranquilles ».

« CEUX QUI, DANS LE PAYS SE TIENNENT TRANQUILLES » vivent leur foi simplement, sans se faire remarquer. Je me demande quelquefois : « Serait-il possible que le Seigneur opère plus, par ceux qui se tiennent tranquilles, que par ceux qui se font valoir publiquement ». Depuis longtemps déjà nous avons pris l'habitude d'adapter notre vie au brouhaha de ce monde. Mais pour être capable, dans la rencontre avec le Dieu vivant, d'entendre le battement de notre propre cœur et celui de Dieu, nous avons besoin de tranquillité ! La tranquillité nous conduit à l'arrêt des mouvements et à la concentration sur ce qui est essentiel.

Que se passe-t-il dans nos assemblées ?

Nous y recevons des instructions diversifiées. Mais qui donc nous instruit comment survivre en tant que chrétien dans les persécutions à venir ? Les développements dans notre monde nous montrent de manière de plus en plus claire que la merveilleuse liberté pour présenter l'évangile tant dans l'Est que dans l'Ouest va bientôt prendre fin. Nous devrions nous préparer AUJOURD'HUI pour le temps où le message de l'Évangile sera, non seulement, pas attractif pour le monde, mais sera considéré comme mettant en danger le maintien de conditions paisibles dans la société des hommes. Comment la prédication de la Parole à des disciples de Christ pourrait-elle être en aide à ceux qui un jour devront, pour rester fidèles, vivre dans les peines, les douleurs, les persécutions, si la nourriture spirituelle présentée le dimanche n'est même pas suffisante pour la vie quotidienne normale du lundi ?

Le monde séduit et corrompt

Certains chrétiens ont transmis à l'assemblée la vision (la conception) que le « programme » de l'assemblée devait changer, parce que le monde change. À ceux qui émettent à ce sujet des critiques, on présente des arguments tranquillisans, à savoir que seules les formes changent, mais que le message reste le même. Mais il nous faut malheureusement constater, que les choses se sont déroulées différemment. Dans bien des endroits on confond l'Assemblée de JÉSUS avec Hollywood, et on réduit le SAINT ESPRIT à un jouet « d'entretiens chrétiens » ! Il ne se trouve aujourd'hui dans la « Maison de Dieu » pratiquement rien que l'on ne puisse trouver dans le monde. Mais un avertissement ou une critique dérangeant. — Ceux qui, dans le pays, se tiennent tranquilles ne veulent pas faire de critiques ! C'est la raison pour laquelle ils deviennent solitaires (ou isolés).

Faut-il « donner un coup de main » à Dieu ?!

Dans toute la Bible on trouve la mise en garde contre la séduction et la corruption par le monde. Mais aujourd'hui des chrétiens deviennent la proie du monde. Les critères d'appréciation, « la richesse et le succès » du monde deviennent aujourd'hui le but des congrégations (assemblées) modernes. Pour apparaître aujourd'hui sur la scène de ce monde, on estime que JÉSUS a besoin de personnes de premier plan à ses côtés ; que JÉSUS a besoin aujourd'hui de programmes politiques pour être pris en considération et être apprécié. Aujourd'hui, compte tenu du prix toujours croissant des programmes le Seigneur JÉSUS a besoin de « sponsors de ce monde ». Aujourd'hui pour obtenir du succès, il faut la congrégation correcte, le programme correct et beaucoup d'idées nouvelles. — Or ceux qui se tiennent tranquilles dans le pays, ne cherchent pas des succès aux yeux des hommes.

Le chrétien parle et c'est au monde d'écouter !

Les chrétiens rendent leur témoignage au monde ! La mission dont le Seigneur a chargé les siens, c'est d'abord de parler, de proclamer et de rendre témoignage de ce que Jésus Christ a fait et fait encore aujourd'hui ! Le chrétien parle et c'est au monde d'écouter ! C'est ainsi que commence la « mission » à Jérusalem au début de l'Église et qu'elle s'est propagée dans toute la terre. Les chrétiens étaient persuadés de posséder la vérité et que le monde avait besoin de cette VÉRITÉ ! Ils ont rendu témoignage de JÉSUS — que les hommes auxquels ils s'adressaient aient été prêts à écouter ou non. Les chrétiens ont UNE CHOSE à faire : proclamer à forte voix CE que DIEU a dit ! Leur message est : « Ainsi dit l'ÉTERNEL » et cela indépendamment du fait de ce que les hommes veulent savoir, ou de ce qu'ils ressentent ou de ce qui les intéresse. Fait aussi partie du message l'avertissement que Dieu est juste et saint et que le Seigneur JÉSUS ne nous autorise pas à « jouer » avec Lui et avec Son Assemblée. Celui qui rejette l'appel à la repentance et à la conversion sera perdu sans espoir. Ceux qui, dans le PAYS SE TIENNENT TRANQUILLES rendent témoignage de JÉSUS CHRIST, avec beaucoup d'amour, sans les rencontres quotidiennes (avec des hommes) de la vie.

La majorité rejette !

Celui qui annonce aujourd'hui le message de la Bible ne se fait pas que des amis. Nous trouverons alors très vite dans la situation dans laquelle se trouvait aussi JÉSUS : « admiré par beaucoup, aimé par quelques uns et rejeté par la majorité ! » Rappelons encore une fois : c'est le croyant qui prêche la Parole de Dieu au monde et non le contraire ! Le croyant parle et c'est au monde qu'il revient d'écouter ! Les conséquences de cette foi qui reste fidèle à la Bible apparaissent dès aujourd'hui. Les chrétiens porteurs de ce message ne cadrent pas avec ce monde. La revendication absolue du Seigneur JÉSUS CHRIST, à savoir qu'Il est le seul Chemin vers Dieu, sépare l'humanité en deux groupes. Et ceux qui rejettent Jésus Christ seront toujours plus nombreux que ceux qui croient en Lui. La majorité possède dans ce monde la puissance et les moyens pour restreindre et faire cesser le témoignage public des chrétiens. Nous devrions nous préparer aujourd'hui à être, dans l'avenir, pour l'amour de Jésus, et incompris et haïs par le monde, et persécutés. C'est cela même que Jésus a dit ! Et Paul l'a inscrit, et cela pour tous les temps, dans le programme de tous les croyants des assemblées locales : « Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus seront persécutés » (2 Tim. 3:12). Et la Parole de Dieu est ferme et ne change pas, quoique l'on puisse prêcher aujourd'hui dans nos congrégations occidentales.

Rester simplement fidèles à JÉSUS !

Ceux qui sont tranquilles dans le pays savent tout cela. JÉSUS CHRIST utilise leur PRIÈRE confiante, leur CONFIANCE ABSOLUE en la BIBLE et leur TÉMOIGNAGE modeste et simple, pour faire avancer son ŒUVRE, et bâtir SON ASSEMBLÉE. Ils n'ont pas besoin d'appels répétés à l'unité, à l'amour, et d'être mis en garde contre le « Fondamentalisme ». Ils restent tout simplement fidèles à JÉSUS. Ils tiennent ferme TOUTE LA PAROLE DE DIEU. Ils ont peu de force humaine, ils n'ont pas renié le NOM du SEIGNEUR JÉSUS. Voilà ce qui est essentiel pour être aujourd'hui et demain aptes à pouvoir être utilisés par Dieu. Je remercie mon SEIGNEUR pour tous ceux, encore si nombreux aujourd'hui, qui se tiennent tranquilles dans le pays.

**Jardins et Jardiniers Marcher sur ses lieux élevés L'Agneau de Dieu Communion et sujets d'adoration par Haller R.**

**Table des matières**

- 1 - Jardins et jardiniers, ou comment Dieu a pu trouver du plaisir dans l'homme (Jean 18:1, 2 ; 19:41 ; 20:11-16)
- 2 - En face du déchaînement du mal, le croyant « marche sur ses lieux élevés » — Habakuk et Jean 20:19, 20
- 3 - L'Agneau de Dieu

**1 - Jardins et jardiniers, ou comment Dieu a pu trouver du plaisir dans l'homme (Jean 18:1, 2 ; 19:41 ; 20:11-16)**

8 juin 2009

Dès le chapitre 2 de la Genèse, nous trouvons un jardin sur la terre, un jardin planté par Dieu : Éden (charme, plaisir) où Il plaça l'homme, pour le cultiver et le garder. C'est là qu'Il venait se promener au frais du jour (Gen. 3:8), et y parler avec l'homme. Le jardin représente donc quelque chose que l'on plante et aménage pour son plaisir (agréable à voir et bon à manger : 2:9 et fraîcheur : 3:8). L'homme devait le cultiver et le garder pour le plaisir de Dieu et pour y jouir de relations intimes avec Dieu.

Salomon s'était fait des jardins et des parcs et y planta des arbres à fruit de toute espèce (Eccl. 2:5), et dans Jérusalem, près de l'étang de Siloé, il y avait le jardin du roi, où l'on descendait par des degrés (marches) de la ville de David (Néh. 3:15).

Dans le Cantique des Cantiques Salomon vient dans son jardin (CdC. 4:16 ; 5:1) pour y manger des fruits exquis, y cueillir sa myrrhe et ses aromates. C'est le jardin que Sa bien-aimée a planté et cultivé pour Lui et où Il se plaît à la retrouver. C'est un lieu de communion avec Lui, où la myrrhe rappelle aussi les souffrances (la mort — Jean 19:39) de Christ pour acquérir Son épouse.

Après la célébration de la Pâque avec ses disciples, le lavage des pieds, ses dernières paroles à ses disciples, sa prière au Père pour les siens qu'Il allait laisser dans ce monde, le Seigneur traverse avec ses disciples le Cédron, où il y avait un jardin (Jean 13 à 18:1). C'est Gethsémani. Il s'éloigne d'eux - eux s'endorment - et Il prie : « Père, si tu voulais faire passer cette coupe loin de moi ! Toutefois, que ce ne soit pas ma volonté mais la tienne qui soit faite. Il est dans l'angoisse du combat, un ange du ciel apparaît et le fortifie (Luc 22:42-44). Il offre avec grands cris et avec larmes des supplications à Celui qui pouvait le sauver « hors » de la mort (Héb. 5:7). Mais là, en présence de Satan qui Lui présente, pour Le faire reculer, les affres, pour Lui le Saint, d'être fait péché (2 Cor. 5:21), le Seigneur Jésus accepte la volonté du Père : quel dévouement envers Dieu, que nous ne pourrions jamais comprendre ; mais quel plaisir le Père ne trouve-t-il pas dans ce jardin dans Son Fils qui, pour l'accomplissement des conseils divins, se soumet à la volonté divine !

Au chapitre 19, près du sépulcre il y a un jardin, et dans ce jardin un sépulcre neuf. Personne n'y avait jamais été mis. Le Seigneur, après les trois heures sombres, ayant épuisé la colère de Dieu sur le péché, a donné Lui-même sa vie. Joseph et Nicodème le placent dans le sépulcre, mais celui-ci ne sera jamais souillé, car Dieu n'a pas permis que Son Saint voit la corruption. Satan est vaincu. Dieu est glorifié à l'égard du péché, et plus rien ne peut être un obstacle à la réalisation des conseils de Dieu. Dieu trouve Son plaisir dans ce jardin, où Sa gloire va ressusciter Son Fils, que rien ni personne ne peut maintenir dans la mort.

Mais au chapitre 20, ce jardin deviendra pour le Seigneur ressuscité le lieu où Il viendra goûter les fruits exquis que Lui apporte Marie de Magdala. Elle sera la première à qui Il apparaîtra. Son amour, son attachement à Sa Personne bénie l'avaient attirée et maintenue dans ce lieu où la mort semblait avoir régné ; elle Le prenait pour le jardinier — et Il l'était effectivement : ces pleurs, ces larmes, cette tristesse, quel prix avaient-ils pour Son cœur ! combien elle avait été attachée à ce jardin ! Il était devenu le sien, et maintenant que le vent froid du nord (CdC. 4:16) avait fini de souffler sur lui, ses aromates s'exhalèrent pour le plaisir de Son Bien-Aimé, venu l'y rejoindre.

**2 - En face du déchaînement du mal, le croyant « marche sur ses lieux élevés » — Habakuk et Jean 20:19, 20**

8 mars 2009

Les circonstances rencontrées actuellement dans le monde et particulièrement dans la chrétienté et les pays où depuis longtemps le Dieu de l'évangile a été connu, sont semblables à celles décrites par Habakuk dans sa prophétie : VIOLENCE, OPPRESSION, INIQUITÉ, CONTESTATION, DISCORDE, JUGEMENT PERVERTI (Hab. 1:2-4).

Le jugement sur cet état de choses est annoncé : Dieu a les yeux trop purs pour voir le mal (1:13). « Jusques à quand ? » dit le prophète qui veille et qui attend la réponse de l'Éternel. « Nous ne mourons pas ! » dit-il (1:12), représentant le Résidu qui place sa confiance en Dieu, et « le juste vivra par sa foi » (2:4). Cinq « malheurs » sont prononcés sur les hommes qui rejettent Dieu. Le prophète, comme Asaph au Psaume 73, sait que l'Éternel est dans le palais de sa sainteté et a la haute main sur tout : Il contrôle les événements sur la terre. Dans sa prière, le prophète se souvient et rappelle les actes de puissance et les délivrances magnifiques accomplies par Dieu dans le passé, pour le salut de Son peuple et de Son Oint (Habakuk 3). Et ce Dieu n'a pas changé ! Dès lors, malgré l'imminence du terrible jugement qui va atteindre le peuple rebelle, et malgré la détresse qui atteindra le résidu fidèle — une situation que nous, les rachetés du temps de la grâce, n'éprouverons jamais (1 Thess. 1:10) — le prophète se retire sur « ses lieux élevés », dans le sanctuaire de Dieu et y trouvera toutes les sources de la joie en l'Éternel, le Dieu de son salut. Et là, avec ses instruments à cordes, en harmonie avec le chef de musique, il jouit de la communion avec Dieu, dans une pleine liberté (les pieds pareils à ceux des biches), en attendant la délivrance future.

Cela correspond à la situation actuelle dans la chrétienté. Nous savons que le jugement commence par la maison de Dieu (1 Pierre 4:16). Mais le Seigneur aime à rassembler les Siens, rachetés par Son sang, dans la « chambre haute », où les portes sont fermées, à l'écart du monde (Jean 20). Quels efforts Il déploie en ce premier des premiers jours de la semaine pour rassembler les siens, les préparer pour ce rendez-vous, — Il sèche les larmes de ceux qui pleurent, ramène ceux qui, déçus dans leurs espoirs, s'éloignent du lieu de la bénédiction, restaure Son disciple qui avait présumé de ses propres forces pour suivre le Seigneur, et l'a renié en fin de compte ! C'est ce que le Seigneur fait aujourd'hui. Dans un monde hostile, il y a un lieu, entrouvert vers le ciel, où Il vient au milieu des Siens pour leur rappeler Son amour, Ses souffrances, leur parler du Père et entonner, au milieu d'eux, la louange qui se perpétuera bientôt dans le ciel.

**3 - L'Agneau de Dieu**

5 octobre 2008

La première mention de l'agneau de Dieu dans la Parole est en Genèse 22:7, 8 : Isaac dit à son père : « Voici le feu et le bois ; mais où est l'agneau pour l'holocauste ? Et Abraham dit : Mon fils, Dieu se pourvoira de l'agneau pour l'holocauste ». La première pensée de l'Écriture en rapport avec l'agneau est celle de l'holocauste — un sacrifice présenté pour être agréé devant Dieu, pour faire propitiation pour celui qui s'approche, et c'est un sacrifice par feu, une odeur agréable à l'Éternel (Lév. 1). C'est Dieu qui le pourvoit, et celui qui l'offre en sacrifice est identifié avec l'excellence du sacrifice : Préconnu dès avant la fondation du monde (1 Pierre 1:19, 20) et manifesté à la fin des temps par Dieu pour la réception du pécheur.

Plus loin en Exode 12 nous avons l'agneau pascal et son sang versé qui, mis sur les poteaux et le linteau de la porte de l'Israélite, mettra le premier-né à l'abri du jugement de l'Ange destructeur. C'est le sang précieux de Christ qui délivre le croyant du jugement qui vient, mais sa chair est également la nourriture de ceux qui, délivrés de l'Égypte, entrent dans le désert sous la conduite de Moïse.

Et quand le peuple aura construit le tabernacle, c'est encore sur la base de l'holoocauste continu (un agneau le matin et un le soir), que Dieu pourra habiter au milieu de son peuple (Ex. 29:38-46).

Quand Jean le Baptiseur voit Jésus venant à lui, il dit : « Voilà l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ! » (Jean 1:29) ; et dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre, dans lesquels la justice habite, il n'y aura plus de péché, ni de conséquences du péché (mort, deuil, larmes), Dieu habitera avec les hommes, et Christ, l'Agneau comme immolé aura près de Lui Son épouse, la « femme de l'Agneau ».

Dès l'éternité passée l'Agneau était devant les yeux de Dieu et dans les temps à venir et l'éternité future Il sera toujours célébré. C'est l'Agneau de Dieu (Jean 1:38) qui a attiré pour Dieu, ceux qui, parmi Son peuple, L'ont reçu, et Dieu désirait que Celui qui Lui est si cher, soit aussi l'objet de nos affections. C'est pourquoi Il avait ordonné que l'Agneau pascal doive rester dans la famille israélite du 10ème au 14ème jour. Cet agneau familier, combien devait-il être chéri par ceux qui savaient que sa mort allait être, par son sang versé, le salut du premier né. Quand Christ, l'Agneau de Dieu, est venu dans ce monde, amené comme un agneau à la boucherie, il est resté muet et n'a pas ouvert la bouche devant ceux pour lesquels il allait livrer son âme en sacrifice pour le péché (És. 53). Pour ses rachetés Il restera toujours l'Agneau comme immolé qui les a achetés pour Dieu par Son sang et à qui reviendra la bénédiction, et l'honneur, et la gloire et la force aux siècles des siècles ! (Apoc. 5:13). Mais pour ceux qui l'ont méprisé, comment pourront-ils subsister devant la colère de l'Agneau, quand le grand jour de Sa colère sera venu ? (Apoc. 6:17).

### **Les principes de la politique par Michael Hardt**

#### ***Bibliques***

Être actif dans le royaume de Dieu, est-ce une raison valable pour se mêler de politique ? Les enseignements tirés du traitement du Seigneur Jésus par Pilate selon Luc 23 et Jean 19

Il prononça que ce qu'ils demandaient fut fait

Luc 23:24 Ou : Les principes de la politique Luc 22 :66 à 23 :25 et Jean 18 :28-37

#### ***Table des matières***

- 1 - S'impliquer pour le royaume ?
- 2 - Principes de la politique
  - 2.1 - Un premier principe de politique
  - 2.2 - Un second principe de politique
  - 2.3 - Le principe du compromis
  - 2.4 - Devant une pression trop forte, le jugement politique cède
  - 2.5 - Ménager ses relations
- 3 - Les serviteurs du roi
- 4 - Impact du croyant en dehors de la politique
- 5 - Des proverbes qui résument bien
- 6 - Conclusion

#### ***1 - S'impliquer pour le royaume ?***

S'impliquer dans la politique est l'une des questions de la vie journalière sur laquelle bien des chrétiens trouvent difficile de savoir ce qu'ils doivent faire. Beaucoup mettent en avant la bonne influence qui pourrait résulter de ce que les chrétiens « fassent entendre leur voix ». D'autres soutiennent que, parallèlement à notre appel céleste, nous sommes appelés à jouer notre rôle dans le royaume de Dieu sur la terre (ce qui est vrai) et donc dans la politique. C'est ce dernier point que cet article essaie de déterminer s'il est correct.

#### ***2 - Principes de la politique***

Considérons la scène de Luc 23. Après avoir accusé le Seigneur devant les autorités religieuses (le sanhédrin, Luc 22:66), les ennemis du Seigneur se levèrent et le menèrent à Pilate (Luc 23:1), le gouverneur romain de la province de Judée. « Et ils se mirent à l'accuser » (Luc 23:2). L'accusation mise en avant était que le Seigneur pervertissait la nation et défendait de payer l'impôt à César : elle était sans aucun fondement (n'avait-il pas dit : « rendez les choses de César à César » ? - Luc 20:25), mais ces motifs d'accusation étaient choisis par rapport à leur objectif. Lorsqu'ils avaient fait comparaître le Seigneur devant le tribunal religieux, le sanhédrin, il s'était servi au contraire servi d'un tout autre type d'accusation, celle de blasphème. Devant Pilate, ils choisissent une accusation politique

#### ***2.1 - Un premier principe de politique***

Après un bref examen de l'affaire, Pilate déclara qu'il ne trouvait aucun crime chez cet homme (Luc 23:4). Ceci aurait dû régler l'affaire pour lui, mais nous lisons que les chefs religieux et la foule « insistaient ». On voit apparaître ici le premier principe de la politique (démocratique (\*)). Ce qui compte n'est pas un jugement moral correct de l'affaire en question, mais c'est l'opinion et l'humeur de la foule (2\*). En un sens, il n'est pas surprenant que ce principe soit devenu la règle générale dans beaucoup de pays. Ayant rejeté la Bible comme parole de Dieu et comme norme de conduite, on se trouve en face d'un manque de valeurs absolues, et dès lors il n'y a plus de base pour définir le sens d'un « jugement moral correct ». Comme les gens vivent dans le vide moral (l'Écriture appelle cela « les ténèbres »), le jugement est remis aux masses (3\*). Le résultat est que Christ, l'Homme qui « était allé de lieu en lieu faisant du bien », a été mis à mort en le pendant à une croix (Actes 10:38, 39). Il est bon de respecter l'avertissement ancien : « tu n'iras pas après la foule pour mal faire » (Exode 23:2).

(\* ) La démocratie n'est pas la racine du problème. Les décisions prises par des monarques vont autant à l'encontre de la volonté de Dieu que les décisions démocratiques (voir par exemple Daniel 2:5). Le problème n'est pas tant la forme de gouvernement, mais plutôt le fait que le roi légitime, Christ, a été chassé.

(2\*) Considérez par exemple les débats politiques en Occident sur des sujets tels que l'avortement, l'euthanasie, l'homosexualité, etc. Si un politicien se lève et jette de la lumière biblique sur ces sujets, cela risque fort d'être la fin de sa carrière.

(3\*) Il y a bien sûr des situations qui ne mettent en cause aucun principe moral. En outre « le salut est dans le grand nombre de conseillers » (Prov. 24:6).

#### ***2.2 - Un second principe de politique***

Pilate se trouve alors dans ce qu'on appelle un dilemme politique : la foule exerce une pression contre le déroulement correct de son action. En « bon politicien », il fait alors une manœuvre fûtée. Ayant entendu parler de la Galilée (23:5), Pilate perçoit immédiatement une échappatoire. Si « l'homme » est Galiléen, c'est une bonne occasion pour le politicien de se débarrasser de ce cas embarrassant



en envoyant le Seigneur à Hérode, le Tétrarque en charge de cette région (23:6, 7). Ceci montre un autre principe de la politique : quand la manière dont il faut traiter une affaire est claire, mais que l'action correcte est impopulaire, alors il faut éviter à tout prix de s'occuper de l'affaire, et il faut la repasser à quelqu'un d'autre. Certes il existe des cas que l'on n'est pas capable de solutionner, et où la bonne personne pour traiter l'affaire est quelqu'un d'autre ; il est alors effectivement bon de s'en référer à autrui. Cependant le but dans un tel cas est bien que l'affaire soit traitée de la meilleure manière possible, et non pas de se débarrasser d'une tâche impopulaire.

### **2.3 - Le principe du compromis**

Après avoir été examiné par Hérode (23:8-12), le Seigneur est ramené à Pilate qui se retrouve confronté au même dilemme que précédemment. L'attitude qu'il adopte montre qu'il est de plus en plus désespéré de trouver la bonne solution de la difficulté. Il répète sa propre conviction avec ses preuves, à savoir qu'il n'a trouvé aucune culpabilité chez cet homme (23:14) et il essaye de renforcer sa position en citant le jugement d'Hérode (23:15). Sa conclusion est toutefois surprenante pour un observateur dépourvu de préjugés : « L'ayant donc châtié, je le relâcherai » (23:16). Ce verdict est calculé pour accomplir à la fois l'objectif de Pilate et celui de la foule. D'un côté cela permet à Pilate de relâcher Jésus, car il sait que c'est ce qu'il devrait faire. D'un autre côté cela devrait apaiser la foule par le fait de déclarer le Seigneur coupable ; les deux actions proposées sont donc d'abord de châtier Jésus, ce qui implique de le fouetter cruellement (Jean 19:1) et deuxièmement le Seigneur serait relâché, mais non pas sur la base de son innocence ; Il le serait parce que Pilate a le devoir de relâcher un criminel à la fête (23:17). Ainsi Pilate voudrait réussir son programme caché tout en cédant dans une mesure au désir de la foule. En un mot la proposition de Pilate est basée sur le principe du compromis (4\*). Le chrétien peut de nouveau discerner un des éléments si caractéristique de la politique : quand les gens sont prêts à faire des compromis sur leurs principes, ils vont bientôt adopter le principe du compromis.

(4\*) On peut penser à des exemples de la vie journalière où un compromis est approprié et acceptable. Le danger apparaît quand on abandonne les principes bibliques en faisant un compromis avec un point de vue humain ou mondain.

### **2.4 - Devant une pression trop forte, le jugement politique cède**

Malgré la popularité du principe de compromis dans le domaine politique, le compromis n'aboutit pas toujours au résultat désiré. Pilate répète sa proposition une nouvelle fois (23:22), cependant sans succès. Ceci conduit à ce qui est peut-être le plus choquant dans la comparution du Fils de Dieu devant le tribunal. Malgré les convictions du juge et malgré les preuves accablantes de l'innocence de l'homme Christ Jésus, nous lisons : « mais ils insistaient à grands cris, demandant qu'il soit crucifié. Et leurs cris et ceux des principaux sacrificateurs eurent le dessus. Et Pilate prononça la sentence que ce qu'ils demandaient fut fait » (23:23-24). Cette sentence est diamétralement opposée aux preuves manifestées, et la simple raison en est bien significative : « leurs cris eurent le dessus ». Quand la pression devient trop forte, le jugement politique cède devant la pression. Ceci est souligné par le verset suivant : « et il livra Jésus à leur volonté (23:25). Le Fils de l'Homme n'a pas de commentaires à faire sur ces procédures : « comme une brebis muette devant ceux qui la tondent, ainsi il n'a pas ouvert sa bouche » (Ésaïe 53:7).

### **2.5 - Ménager ses relations**

Ce n'est pas seulement l'intensité de la pression ni la rage de la foule qui ont amené Pilate à céder. L'Évangile de Jean jette de la lumière sur l'argument qui a amené le changement : « mais les juifs criaient, disant : si tu relâche celui-ci, tu n'es pas ami de César » (Jean 19:12). En politique (et quelquefois ailleurs), de bonnes relations avec des gens influents assurent la position et la carrière. Un jugement juste qui met en danger les perspectives de carrière et les relations sont à éviter à tout prix.

### **3 - Les serviteurs du roi**

À côté des principes développés ci dessus, le Seigneur lui-même fait devant Pilate une déclaration qui devrait avoir du poids chez tous les chrétiens qui envisagent de s'impliquer dans la politique. Jean rapporte que le Seigneur dit la chose suivante : « mon royaume n'est pas de ce monde ; si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu afin que je ne sois pas livré aux Juifs ; mais maintenant mon royaume n'est pas d'ici » (Jean 19:36). Ces paroles ne devraient-elles pas régler la question ? Si les chrétiens argumentent aujourd'hui qu'ils devraient être actifs en politique pour remplir leur rôle dans le royaume de Dieu, les paroles du Seigneur disant « mon royaume n'est pas de ce monde » devraient montrer clairement que leurs éventuels devoirs sont des devoirs spirituels et non pas civils. Si d'autres mettent en avant les développements négatifs dans nos sociétés et en tirent argument pour dire que les chrétiens ne devraient pas les tolérer, est-ce que les paroles du Seigneur ne donnent pas de nouveau la réponse ? « Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu ». Il n'y a jamais eu depuis, un événement plus scandaleux que le procès du Seigneur. Pourtant Ses serviteurs n'ont pas été appelés à combattre. L'un d'eux, Pierre, ne l'a pas compris et a coupé l'oreille droite de l'esclave Malchus (Jean 18:10). « Remets ton épée dans le fourreau » est l'instruction paisible donnée par le Maître.

### **4 - Impact du croyant en dehors de la politique**

Après avoir examiné quelques principes ou éléments sous-jacents à la politique dans un monde qui a rejeté Christ, - et le terrible résultat qui en est résulté dans le cas le suprême, - le lecteur de la Bible peut bien être d'accord que l'activité politique n'est pas le chemin du chrétien. En même temps la question se pose : les chrétiens peuvent-ils avoir un impact quelconque dans ce monde ?

Les chrétiens ont et doivent avoir un impact dans le monde. Cependant celui-ci n'est pas obtenu en « combattant » ni en essayant d'améliorer le monde. Le croyant est plutôt appelé à :

- être une lumière (Matt. 5:14 et Phil. 2:15), c'est-à-dire en rendant témoignage
- être le sel de la terre (Matt. 5:13), c'est-à-dire prévenir la corruption
- prier (1 Timothée 2:1-2)
- prêcher, s'il est envoyé pour le faire (Rom. 10:14, 15)
- être un exemple (1 Pierre 3:1-2).

Dans un monde qui a rejeté Christ, notre témoignage est à rendre à un Christ rejeté, mais maintenant glorifié.

Un autre exemple qui jette beaucoup de lumière sur le sujet est celui d'Abraham et Lot. Abraham se tenait à l'écart tandis que Lot était assis à la porte de Sodome, la place d'influence (Gen. 19:1). Lot tourmentait son âme juste (2 Pierre 2:7-8) et son témoignage a été compromis à tel point que quand il s'est mis à avertir ses gendres, ils ont cru qu'il se moquait (Gen. 19:14). Lot n'a eu aucun impact. Abraham de son côté était à l'écart. Il n'avait aucune place dans Sodome et il n'avait même pas reçu de dons des fils de Heth (Gen. 23:3-16), ni de la part des grands de la terre (Gen. 14:23). Et quel en fut le résultat ? Il a eu un bien meilleur témoignage. Il était regardé par eux comme un prince de Dieu (Gen. 23:6). Paradoxalement, on peut dire qu'il a fini par être celui qui a dû porter secours à Lot (Gen. 14:16). Voyez la scène de la destruction de Sodome (Gen. 19:27-29). Abraham se tenait loin et Lot fut sauvé à cause de lui, et non pas l'inverse.

Nous chrétiens nous avons une position (Éph. 2:6) et un but (Col. 3:2) beaucoup plus élevés. Une fois que nous sommes conscients d'être « participants de notre appel céleste » (Héb. 3:1), nous sommes moins préoccupés des objectifs terrestres. Également nous veillons à ne pas introduire les mêmes principes (comme les décisions prises à la majorité) dans la vie pratique, individuelle et collective, du peuple de Dieu. Vivant dans des pays démocratiques, la mise en œuvre de ces principes semblerait naturel, mais nous pouvons rendre grâce à Dieu pour les directions absolues et infaillibles contenues dans Sa Parole.

### **5 - Des proverbes qui résument bien**

Un ancien proverbe latin dit « vox populi, vox dei », c'est-à-dire la voix du peuple est la voix de Dieu. D'autres pensent qu'il serait plus exact de dire « vox populi, vox bovis », c'est-à-dire la voix du peuple est la voix des bœufs. On a souligné que souvent les choses sont pires, et qu'on devrait dire « vox populi, vox diaboli » c'est-à-dire la voix du peuple est la voix du diable. Le passage de Luc 23 en donne un exemple frappant. Cela reste vrai tant que Jésus le Nazaréen est méprisé et rejeté. Mais bientôt Il régnera sur la terre, et on pourra dire en vérité « vox regis, vox dei », c'est-à-dire la voix du roi est la voix de Dieu.

### **6 - Conclusion**

La comparaison du Seigneur devant Pilate nous occupe souvent sous l'angle du Seigneur comme victime innocente, l'agneau de Dieu « mené comme un agneau à la boucherie » et resté « muet comme une brebis devant ceux qui la tondent » : c'est un sujet d'adoration. Nous considérons alors Sa perfection unique dans ce procès, et c'est certainement là le sens principal du passage. Toutefois, nous avons vu que le récit contient en outre des indications valables sur la nature de la politique et nous ne devrions pas les méconnaître.

Dans la mesure où la politique a pour but de plaire aux foules, elle tend à des décisions qui vont à l'encontre de la pensée de Dieu. Le résultat de la comparaison devant Pilate illustre le danger des processus de décisions basés sur la majorité.

Les chrétiens devraient être extrêmement vigilants pour ne pas adopter des manières de faire politiques (comme le vote à la majorité) pour la conduite des affaires de leur vie collective, mais ils devraient veiller à suivre des principes bibliques. Néanmoins les chrétiens devraient avoir, et ont un impact dans ce monde qui a rejeté Christ, non pas en cherchant à améliorer ce monde, mais en ayant témoignage positif à Son sujet.

Le plan de Dieu est de mettre toutes choses droites dans ce monde, non pas par notre initiative, mais en établissant le royaume de Christ sur la terre (c'est-à-dire précisément le lieu où Il a vécu et où Il a été rejeté, et où Il est encore). Durant son règne, c'est-à-dire pendant le millénium, Christ fera de l'église le pôle central de son gouvernement (Apocalypse 20:6 et 21:9-27).

## **DÉLIVRÉ DE LA PUISSANCE DU PÉCHÉ par H.L. Heijkoop**

### **Tables des matières:**

- 1 - L'état de l'homme
- 2 - À l'image et selon la ressemblance de Dieu
- 3 - À la ressemblance et selon l'image d'Adam
- 4 - Le pardon des péchés n'est pas suffisant !
- 5 - La réponse de Dieu
- 6 - Le dernier Adam
- 7 - Mort avec Christ
- 8 - Expérience
- 9 - Affranchissement

Cher ami,

Vous avez trouvé le repos de votre conscience dans l'œuvre accomplie de Christ. Vous avez confessé vos péchés devant Dieu et avez cru ce que Dieu a dit du Seigneur Jésus et de son œuvre. Vous savez maintenant que vous ne viendrez pas en jugement et vous pouvez dire: «Son sang m'a lavé de tous mes péchés!»

Vos paroles ne traduisent cependant pas une grande joie. Vous l'avez peut-être connue, mais en ce moment vous ne l'avez plus. Je n'ai pas besoin de vous demander ce qui est arrivé. Ma propre expérience me le dit et la parole de Dieu le confirme.

Vous êtes déçu de vous-même. Vous pensiez que votre vie serait toute différente maintenant que vous êtes converti et que votre conscience a trouvé la paix. Et vous êtes amené à constater le contraire. Les mêmes mauvaises pensées vous viennent encore à l'esprit. Votre caractère et ses défauts sont les mêmes qu'avant votre conversion. Vous vous fâchez et vous irritez aussi facilement qu'auparavant. Vous vous dites bien que cela ne devrait pas être (et vous avez raison) et que Dieu ne peut pas l'approuver. Vous-même vous ne le voulez pas non plus et vous cherchez à lutter. Mais en vain. Les choses vont de mal en pis. Parfois vous croyez qu'il y a un léger mieux, et voilà que bientôt cela se gâte tout à fait. Vous avez beaucoup prié afin que le Seigneur vous aide à triompher. Mais cela n'a servi à rien. Peut-être avez-vous expérimenté vous aussi ce que m'a dit une fois une croyante: «Plus je prie le matin, plus les choses vont mal pour moi!»

Je connais cela pour l'avoir moi-même vécu. Les deux premières années qui suivirent celle où je trouvai le repos pour ma conscience, je me sentais si misérable que je n'osais parler à personne de ma conversion. Pendant ces années, plus d'une fois ma mère me dit: «il te faut te convertir». Et je n'osais pas lui dire que je l'étais déjà. Il me semblait qu'elle ne pourrait pas me croire, en voyant comment je me comportais.

Comment expliquer cela? Il n'est pourtant pas normal que la vie d'un enfant de Dieu ne soit pas transformée par la conversion; qu'un croyant, bien qu'il ne le veuille pas, continue à pécher et en soit profondément malheureux.

Il y a deux causes à cet état de choses:

1. Nous ne connaissons ou ne saisissons pas la pleine signification de l'œuvre du Seigneur Jésus, telle que la parole de Dieu nous la révèle.
2. Ou, si nous connaissons quelque chose de cette vérité, nous ne nous l'approprions pas, ne la réalisons pas, parce que nous ne la recevons pas comme telle, simplement parce que la parole de Dieu le dit.

### **1 - L'état de l'homme**

Dans ma dernière lettre, je vous montrais d'après les premiers chapitres de l'épître aux Romains que tous les hommes ont péché et par conséquent sont coupables devant Dieu, mais aussi que tous ceux qui acceptent le Seigneur Jésus reçoivent le pardon de leurs péchés, oui, que Dieu les justifie. Aussi, tous ceux qui sont convertis peuvent dire: «Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ» (Rom. 5: 1).

Dieu est pour le coupable et a tout réglé pour lui, afin qu'il puisse être sauvé.

À partir de Romains 5: 12: un nouveau sujet est développé. Il n'est plus parlé de nos péchés, c'est-à-dire de nos mauvaises actions, mais de notre état. Pourquoi l'homme ne fait-il rien d'autre que pécher? Parce que sa nature, son cœur est mauvais. «Le cœur est trompeur par-dessus tout, et incurable; qui le connaît?» (Jér. 17: 9). «Car du dedans du cœur des hommes, sortent les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les meurtres, les vols, la cupidité, les méchancetés, la fraude, l'impudicité, l'œil méchant, les injures, l'orgueil, la folie», dit le Seigneur Jésus (Marc 7: 21). En Tite 3: 3 l'apôtre Paul fait un portrait de notre état: «Car nous étions, nous aussi, autrefois, insensés, désobéissants, égarés, asservis à diverses convoitises et voluptés, vivant dans la malice et dans l'envie, haïssables, nous haïssant l'un l'autre». Nous n'avons pas ici l'énumération de nos mauvaises actions, mais la description de nos sentiments, de notre état, de notre nature.

## **2 - À l'image et selon la ressemblance de Dieu**

Romains 5: 12-21 nous donne à connaître pourquoi nous avons cette nature pécheresse: parce que nous sommes tous des descendants d'Adam.

Adam fut fait à l'image et selon la ressemblance de Dieu (Gen. 1: 26; 5: 1). «À l'image de Dieu» indique la position qu'il reçut dans la création. Comme administrateur de Dieu, il représentait Dieu sur la terre et comme tel, était le chef de la création terrestre. Malgré la chute et la confusion qui en est résultée, en dépit du grand changement qui s'est opéré, Adam — et l'homme en tant que son descendant — reste dans la création l'image de Dieu (1 Cor. 11: 7).

«Selon la ressemblance de Dieu», indique la pureté et l'innocence d'Adam. Il y avait entente morale entre le Créateur et sa créature. Malheureusement cela ne dura pas longtemps. Adam transgressa le commandement de Dieu, perdit sa pureté et devint un pécheur coupable. Jamais il n'est dit d'Adam, après la chute, ou de ses descendants qu'ils soient à la ressemblance de Dieu. Cette expression n'est employée qu'en rapport avec ce que Dieu avait fait de l'homme lors de la création (Gen. 1: 26; 5: 1; 1: 26; 5: 1; Jacq. 3: 9).

## **3 - À la ressemblance et selon l'image d'Adam**

Genèse 5 est très clair sur ce point. Au verset 1 nous lisons que Dieu fit l'homme à sa ressemblance. Mais au verset 3: lorsque Adam engendra un fils, ce fut à sa ressemblance, selon son image; à la ressemblance d'un pécheur coupable, d'une créature tombée loin de Dieu. Ainsi, tout enfant qui naît est à sa naissance déjà un être pécheur, parce qu'il a la nature de ses parents.

Job a dit: «Qui est-ce qui tirera de l'impur un pur? Pas un!» (Job 14: 4). Et David: «Voici, j'ai été enfanté dans l'iniquité, et dans le péché ma mère m'a conçu» (Ps. 51: 5). En Romains 5: 12-21: nous trouvons la conclusion tirée de cet état de choses: par la faute d'Adam, plusieurs sont morts, car par la faute d'un seul, la mort a régné (v. 15: 17). Les conséquences de la faute d'Adam sont donc envers tous les hommes en condamnation (v. 18) et par la désobéissance d'Adam, tous ses descendants ont été placés dans la position de pécheurs (v. 19). En d'autres termes: l'état de tout homme, à sa naissance, est celui de son premier père, Adam, après la chute: un pécheur attendant la mort, chassé du jardin d'Eden et de la proximité de Dieu.

Il est donc parlé ici de l'état de l'homme et non pas des péchés qu'il a commis. Avant qu'un homme ait commis un seul péché, son état est le suivant: il est un pécheur, qui recevra la mort en jugement. Non pas qu'il soit coupable en naissant; il ne deviendra coupable que plus tard, par ses actions, par les péchés qu'il commettra. En Apocalypse 20: 12 nous voyons que les morts seront jugés selon leurs œuvres et non pas selon leur état. Et pourtant, l'état de l'homme le rend incapable de parvenir au ciel. Dieu ne peut supporter dans sa présence un homme ayant une nature pécheresse. Le Dieu saint doit éloigner à jamais de Lui l'homme possédant une telle nature. Dieu qui est Lumière et en qui il n'y a aucunes ténèbres (1 Jean 1: 5), ne peut admettre aucunes ténèbres dans sa présence (Eph. 5: 8). Il les jettera dans les ténèbres de dehors: «Là seront les pleurs et les grincements de dents» (Matt. 8: 12; 22: 13). Si donc le Seigneur Jésus n'avait pas accompli l'œuvre de la rédemption, aucun homme n'aurait pu entrer dans le ciel, pas même les enfants morts tout de suite après leur naissance et qui par conséquent n'ont pas commis un seul acte de péché.

## **4 - Le pardon des péchés n'est pas suffisant !**

Il ressort de ce qui vient d'être dit qu'il ne suffit pas d'avoir le pardon des péchés. Si le Seigneur avait porté tous mes péchés sur la croix, mais n'avait rien fait de plus pour moi, je ne serais certes plus jugé à cause de mes péchés et pourtant je serais perdu pour l'éternité. Dieu peut pardonner des péchés, mais il ne peut pas pardonner un mauvais état, une nature mauvaise et pécheresse. Dieu a donné à l'homme toutes les occasions possibles de montrer s'il y avait quelque chose de bon en lui. Ce fut le cas avant le déluge, alors que Dieu n'avait encore donné aucun commandement, aucune interdiction; après le déluge, lorsque Dieu eut établi l'autorité pour réprimer le mal (Gen. 9: 5, 6); et ensuite, lorsqu'il mit Israël à part, comme son peuple, lui donna ses commandements et ses ordonnances et, dans sa bonté, consentit à habiter au milieu de lui (Deut. 4: 6-8). Puis il leur donna des juges, des prophètes et des rois. Il les éleva sous sa discipline. Finalement, il vint Lui-même, «Dieu... manifesté en chair», en grâce, sur la terre. «Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs fautes» (2 Cor. 5: 19). Et que se passa-t-il? «Il vint chez soi; et les siens ne l'ont pas reçu» (Jean 1: 11). «La lumière luit dans les ténèbres; et les ténèbres ne l'ont pas comprise» (Jean 1: 5). «Les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière» (Jean 3: 19). Les hommes étaient tellement mauvais qu'ils allèrent même jusqu'à rejeter Dieu qui se révélait en grâce et à crucifier Jésus, «Dieu... manifesté en chair» (1 Tim. 3: 16). La croix a clairement montré que l'homme est entièrement corrompu et mauvais et que Dieu ne peut rien faire d'autre avec lui que de le juger.

C'est pourquoi, en Jean 3: le Seigneur Jésus ne dit pas: «Si quelqu'un n'a pas ses péchés pardonnés, il ne peut voir le royaume de Dieu», mais il dit: «Si quelqu'un n'est né de nouveau...»

## **5 - La réponse de Dieu**

Romains 5: 12-21 nous donne la réponse divine à cette difficulté. Le premier homme, le premier Adam, a transmis la position qui est devenue sienne après sa chute à tous ceux qui appartiennent à sa famille (donc à tous les hommes par la naissance). Alors Dieu a placé sur la terre le Seigneur Jésus, comme le second homme, le dernier Adam (1 Cor. 15: 45-47), afin qu'il donne la position qu'il s'est acquise par son œuvre (l'œuvre de la croix), à tous ceux qui sont unis à Lui. Cela nous amène à la question: De quelle sorte est cette position?

Le Seigneur Jésus «a porté nos péchés en son corps sur le bois», sous le jugement de Dieu (1 Pierre 2: 24). Mais ce n'est pas tout. Romains 8: 3 dit que «Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair». Et en 2 Corinthiens 5: 21: nous lisons: «Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui».

Ces deux passages ne nous parlent pas de nos péchés, de nos mauvaises actions, mais du péché, du principe du mal, de la source du péché, de notre mauvaise nature. Romains 8: 3 parle de «chair de péché» et du «péché dans la chair». Notre mauvaise nature est définie par ces expressions en Romains 5-8.

Dans ces passages, nous voyons donc que Dieu a fait le Seigneur Jésus péché, quand il était sur la croix. Là le Seigneur a non seulement porté nos péchés, il eut à prendre la place de notre nature pécheresse. Dieu a jugé celui qui n'avait pas connu le péché,

comme s'il avait été un homme pécheur ayant une nature pécheresse. Dieu a jugé à la fois la nature pécheresse de l'homme et ses péchés (ses actions mauvaises) et le jugement des deux s'est abattu sur le Seigneur Jésus. Ainsi le Seigneur est mort et a été enseveli.

### **6 - Le dernier Adam**

Mais la puissance de Dieu l'a ressuscité d'entre les morts (Eph. 1: 20), prouvant ainsi que sa justice est pleinement satisfaite, en ce qui concerne tant nos péchés que notre mauvaise nature. Le Seigneur Jésus est ressuscité et le jugement est passé. Il se tient maintenant devant Dieu dans une nouvelle position: comme Celui qui a parfaitement enduré le jugement sur les péchés et sur le péché, mais qui a été ressuscité par Dieu, comme preuve qu'il avait pleinement satisfait au jugement divin; et maintenant, il vit une vie de résurrection. Voilà la position du Seigneur Jésus, comme le second homme, le dernier Adam, depuis qu'il est devenu chef de la nouvelle famille, la famille de Dieu.

Romains 5: 12-21 nous dit que tous ceux qui sont identifiés avec Lui partagent cette position avec Lui. «La grâce de Dieu et le don ont abondé envers plusieurs, par la grâce qui est d'un seul homme, Jésus Christ» (v. 15). «Le don de grâce [vient] de plusieurs fautes, en justification» (v. 16). «Beaucoup plutôt ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce et du don de la justice, régneront-ils en vie par un seul, Jésus Christ» (v. 17). L'œuvre du Seigneur Jésus est suffisante pour la «justification de vie» et par son obéissance, nous avons été «constitués justes» (v. 18: 19). La grâce règne «par la justice pour la vie éternelle» (v. 21). «Si nous avons été identifiés avec lui dans la ressemblance de sa mort, nous le serons donc aussi dans la ressemblance de sa résurrection» (Rom. 6: 5). Ephésiens 2: 6 va plus loin encore. Dieu nous a vivifiés ensemble avec le Christ, et nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus.

Nous savons donc que l'œuvre du Seigneur Jésus signifie davantage pour nous que le seul pardon des péchés. Lorsqu'un pécheur vient à Dieu en confessant ses péchés, et dans la foi au Seigneur Jésus, Dieu lui donne une place dans la famille de Dieu; il appartient au Seigneur Jésus. L'œuvre tout entière du Seigneur Jésus lui est imputée. Cela veut dire: le châtiment de ses péchés (actions pécheresses) a été porté sur la croix; et par conséquent ceux-ci sont expiés. Mais sa nature pécheresse a aussi été jugée et est morte dans la mort du Seigneur Jésus, à la croix. Maintenant il participe de la vie de résurrection du Seigneur Jésus; le dernier Adam («un esprit vivifiant» 1 Cor. 15: 45) a soufflé en lui et lui a donné sa propre vie de résurrection (Jean 20: 22). Il possède la vie éternelle, le Seigneur Jésus Lui-même comme sa vie (Jean 3: 15, 16; 1 Jean 1: 1, 2; 5: 11-13, 20).

### **7 - Mort avec Christ**

Celui qui a compris cela ne cherche plus à s'améliorer. Il comprend qu'il ne peut pas améliorer ce que Dieu a déclaré irrémédiablement perdu. Mais il sait encore que, sur la croix, Dieu l'a fait mourir dans le Seigneur Jésus; c'est ce qu'exprime le baptême. Il a été baptisé pour la mort du Seigneur Jésus, a été enseveli avec Lui par le baptême, pour la mort (Rom. 6: 3, 4). (Cette vérité n'est-elle pas amoindrie, lorsque le baptême est administré par aspersion, et non par immersion?) Il sait que Dieu ne le voit que dans sa nouvelle vie, une vie qui ne veut ni ne peut pécher. Et il se voit, lui aussi, tel: il se tient lui-même pour mort au péché, mais pour vivant à Dieu dans le Christ Jésus (Rom. 6: 11). Il ne peut combattre contre le péché en lui, nulle part nous ne lisons que le chrétien ait à le faire; au contraire, il doit se tenir pour mort au péché. (À noter ici que Hébreux 12: 4 ne parle pas du péché demeurant en nous, mais du péché dans le monde qui nous est hostile.) Certes, le péché qui se trouve en lui voudra se manifester. Il voudra montrer qu'il vit encore, mais le chrétien ne doit pas le permettre. Il ne doit pas lui prêter attention, mais il doit regarder au Seigneur Jésus. Lorsque le péché agit dans mon cœur et veut attirer mon attention sur lui, je ne dois pas prêter l'oreille, mais il me faut diriger mes pensées sur le Seigneur. Je ne penserai alors plus au péché. C'est lorsque nous fixons nos regards sur le Seigneur Jésus que la vie nouvelle peut se manifester en nous: «Or nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit» (2 Cor. 3: 18).

Si je fais ainsi, le Saint Esprit qui habite en moi se charge du combat contre la chair (la nature pécheresse) (Gal. 5: 17). Ce n'est pas à nous de lutter. «Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus» (Rom. 6: 11).

### **8 - Expérience**

Comment se fait-il alors que, comme je l'ai écrit au début de cette lettre, tant de croyants soupirent sous la puissance du péché? Et qu'il n'y ait pas un seul croyant qui ne connaisse, de par sa propre expérience, cet état et le combat qui s'y rattache? Je ne dis pas que ce combat doive durer pendant toute la vie du croyant. Le Seigneur en soit béni, il n'en est pas ainsi. Le Seigneur Jésus a vaincu Satan et le péché. Ainsi tous ceux qui ont leur part en Lui peuvent se tenir dans la liberté (Gal. 5: 1: 13: 16) et vivre une vie de vainqueur (Rom. 8: 1-4). Tous ceux qui réalisent pratiquement la position de Romains 8: 1-11 sont délivrés de la puissance de Satan, du péché et de la mort. Le fruit de l'Esprit est trouvé en eux (Gal. 5: 22) et la juste exigence de la loi sera accomplie en eux (Rom. 8: 4).

Mais chacun connaît cette lutte, car ce n'est que par l'expérience que nous pouvons connaître l'affranchissement.

Lorsque quelqu'un se convertit, il voit ses péchés et en est occupé, parce que le jugement de Dieu est devant lui. Il reçoit la vie nouvelle et a une volonté renouvelée qui désire servir Dieu. Il recherche la volonté de Dieu et veut l'accomplir, comme une loi. Mais de cette manière il n'apprend qu'à connaître sa nature pécheresse, son état. Romains 7 nous décrit cette expérience.

Dans les quatre premiers versets, nous avons la doctrine, la position. Nous sommes morts quant à la loi et sommes unis à un autre, à Christ ressuscité. Les versets 5 et 6 introduisent l'expérience. La première constatation, c'est que la loi n'a aucune force. Elle est sainte, juste et bonne. Elle était «pour la vie», car «celui qui aura fait ces choses vivra». Par expérience, cependant, je sais qu'elle m'apporte la mort, car, par le commandement, la convoitise est suscitée dans mon cœur; or, la loi m'interdit de convoiter. Cela m'amène à la vraie connaissance de ma nature: «Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien» (v. 18). Toutefois le fait que je veux le bien, mais que je pratique le mal que je hais (v. 15) me conduit à faire une différence entre le moi, ce moi qui veut pratiquer le bien, oui, qui prend plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur (v. 22) et la puissance en moi, le péché, qui fait que je pratique pourtant le mal (v. 20). J'en arrive alors à reconnaître que je suis captif du péché qui habite en moi. Je pêche: c'est une «loi du péché», une règle inflexible et je suis impuissant à cet égard. Je suis prisonnier de cette loi.

Le Saint Esprit m'amène alors à faire la terrible découverte de mon état désespéré, et je m'écrie: «Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort?» (v. 24). Mais la parole de Dieu nous donne la réponse au verset 25: «Je rends grâce à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur».

### **9 - Affranchissement**

Je suis délivré de ce corps de mort! Il a été condamné à la croix, en Christ (v. 3). «Je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi» (Gal. 2: 20). Je suis «en Christ», dans la position même qu'il a prise après la résurrection. Il n'y a donc aucune condamnation pour moi (Rom. 8: 1). Le Saint Esprit a produit en moi une nouvelle vie, qui ne pêche pas, plus encore, qui ne peut pas pécher, mais qui est en plein

accord avec Celui qui l'a donnée (Jean 3: 5: 6). De plus, le Saint Esprit habite en moi et il est la puissance qui permet à la nouvelle vie d'agir selon sa nature (1 Cor. 6: 14; Jean 4: 14; 7: 38: 39). C'est Lui également qui se charge du combat contre la chair (Gal. 5: 17). Ainsi la loi (règle immuable) de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi du péché et de la mort (Rom. 8: 2; comp. 7: 23). Je ne suis plus dans la chair (dans la vieille nature), mais dans l'Esprit. Ma position sera donc caractérisée par la possession de la vie produite en moi par le Saint Esprit à la nouvelle naissance (Jean 3) et par l'habitation en moi du Saint Esprit Lui-même (Rom. 8: 9). Cela implique que j'appartiens à Christ, donc que je suis un chrétien.

L'état normal du croyant c'est d'être libre affranchi de Satan, du péché et de la mort; affranchi pour servir Dieu — libre pour jouir d'une communion ininterrompue avec Dieu et avoir une joie parfaite (1 Jean 1: 3: 4).

Veuille le Seigneur vous accorder, et m'accorder à moi aussi d'être toujours dans cet état normal.

### **Le croyant et les organisations religieuses H.L. Heijkoop** **NOTRE POSITION SUR LA TERRE**

Chers amis,

J'aimerais maintenant attirer votre attention sur notre position comme croyants ici sur la terre. Nous verrons que celle-ci aussi est liée à Christ. Car de même que nous avons été rendus conformes à Christ pour pouvoir nous tenir devant Dieu, nous sommes aussi identifiés à Christ devant le monde., En d'autres termes: nous sommes placés ici dans sa position, de la même manière que nous sommes en Lui devant Dieu. Ce sera pour nous d'un grand profit de garder toujours à la mémoire cette vérité.

Lorsqu'il est question de notre position ici sur la terre, il y a deux aspects qui l'un et l'autre sont très importants. Le premier est en relation avec le monde et le second, avec le «camp», c'est-à-dire la chrétienté organisée qui dans cette économie a pris la place du judaïsme comme témoignage pour Dieu (voir Rom. 11 et comparer avec Matt. 13). Sur la position par rapport au monde, voir «dans le monde, mais pas du monde»

Notre position vis-à-vis du «camp»

Dans l'épître aux Hébreux, nous lisons: «Car les corps des animaux dont le sang est porté, pour le péché, dans les lieux saints, par le souverain sacrificateur, sont brûlés hors du camp. C'est pourquoi aussi Jésus, afin qu'il sanctifiât le peuple par son propre sang, a souffert hors de la porte. Ainsi donc, sortons vers lui hors du camp, portant son opprobre» (Héb. 13: 11-13).

Deux choses apparaissent très clairement dans ce passage:

1. Le sang de certains sacrifices pour le péché était porté dans les lieux saints.

Il s'agissait de sacrifices correspondant à la situation où il fallait restaurer ou maintenir la communion avec l'ensemble du peuple de Dieu, alors que cette communion avait été rompue : péché du Souverain Sacrificateur (Lévitique 4 :3, 5, 6) ou de l'ensemble de l'assemblée du peuple d'Israël (Lévitique 4 :13, 16, 17) ou cérémonie de la fête des propitiations (appelée aujourd'hui Yom-Kippour ; Lévitique 16 : 14, 15)

2. Les corps des animaux offerts en rapport avec ces sacrifices étaient brûlés hors du camp (Lévitique 4:12, 21 ; 16:27, 28).

L'apôtre applique ces versets aux Hébreux qui souffraient extrêmement dans un monde qui les rejetait et les faisait souffrir (Hébreux 10 :32-39). Ils avaient à s'en détacher, y compris se détacher de tout le système judaïque et de toute la religion juive, bien qu'elle ait été donnée de Dieu par Moïse. Pour ces croyants hébreux, c'était une épreuve particulièrement difficile, parce qu'ils semblaient perdre tous les privilèges de cette religion donnée de Dieu. La substance de toute l'épître aux Hébreux est de montrer à ces croyants qu'ils trouvaient en Christ dans le christianisme quelque chose de plus élevé et plus précieux, dont le système judaïque et l'Ancien Testament n'étaient que des types. Il fallait sortir du judaïsme (qui allait tomber sous le jugement de Dieu ; destruction de Jérusalem par Titus en l'an 70) représenté par le camp juif. Cette exhortation de cette épître n'était en fait que l'application des types donnés auparavant dans l'Ancien testament. Le camp juif était bien initialement le centre de bénédiction avec la présence de Dieu au milieu de lui (Nombres 2 : 1-2), mais cette présence avait été perdue dans certaines circonstances (Exode 33 ; péché du veau d'or), soit par les circonstances spéciales du péché de l'ensemble ou du péché de celui qui représentait le peuple (Lévitique 4). Dans ces diverses circonstances, Dieu n'avait plus sa place au milieu du camp d'Israël, ce qui est illustré par ce sacrifice brûlé hors du camp, et non pas sur l'autel situé normalement au milieu du camp. Ce camp d'où Dieu était rejeté et exclu, illustre le caractère de toutes les religions de forme, qui se bornent à suivre des rites sans que la réalité de la vie divine dans les coeurs soit présente.

De la même manière, Christ a souffert hors de la ville de Jérusalem (Jean 19 :20), et Christ n'ayant plus sa place dans le système judaïque, le croyant ne pouvait que suivre son Seigneur.

L'apôtre montre que Christ est le vrai antitype de ces sacrifices.

Nous voyons toutefois là aussi les deux aspects de la position du croyant - sa place devant Dieu dans les lieux saints où le sang a été porté; et sa place sur la terre, hors du camp, où Christ a souffert. Comme cela a déjà été dit, de même que nous sommes en Christ devant Dieu, identifiés à Lui et revêtus de toute la valeur de sa propre acceptation, nous sommes aussi identifiés à Lui sur la terre, dans sa honte et son rejet. La place du croyant sur la terre est par conséquent hors du «camp». C'est ce que dit l'auteur de l'épître: «Ainsi donc, sortons vers lui hors du camp, portant son opprobre».

«Qu'est-ce que le camp?» Il ressort clairement du passage qui vient d'être lu qu'il s'agissait là du judaïsme.

A quoi correspond-il maintenant ? Le judaïsme était de Dieu et avait sur la terre la position d'un témoignage pour Lui. Le judaïsme a failli et après le rejet définitif de Christ lors de la prédication des apôtres, il a été mis de côté et le christianisme a pris sa place, comme nous l'enseigne Romains 11. Le camp est maintenant la chrétienté organisée, l'église extérieurement professante. Le caractère commun du judaïsme du temps de l'épître aux Hébreux et de la chrétienté organisée actuelle, est d'être une religion de rites animée par l'esprit de l'homme, sans que la réalité de la vie divine dans les coeurs soit présente.

Vous demanderez alors peut-être encore: «Pourquoi sommes-nous engagés à sortir hors du camp?» A cause de son manque absolu comme témoignage pour Dieu. «Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées» (Apoc. 2: 11, etc.). C'est notre sécurité, mais aussi notre responsabilité d'examiner à la lumière de la Parole écrite de Dieu tout ce qui élève la prétention d'être de Dieu, alors que ce n'est que le fruit de l'activité et de l'esprit de l'homme. Si nous examinons les diverses dénominations (églises de multitude, confessions, ou sectes) de cette manière, elles nous apparaissent dans leur désobéissance et leur fausseté. Aussi ne reste-t-il rien d'autre à faire, pour un croyant qui veut agir selon les pensées de Dieu, qu'à prendre sa place «hors» de tout cela, dans la séparation de toute la confusion et de toutes les erreurs de ces jours mauvais, avec tous ceux qui, dans l'obéissance à sa Parole, sont assemblés simplement au nom du Seigneur Jésus (Matt. 18: 20).

Exode 33 est riche en enseignements à cet égard. Lorsque Moïse descendit de la montagne (Ex. 32), il vit que tout le peuple était tombé dans l'idolâtrie. Après être retourné pour intercéder pour le peuple, il revint avec une mauvaise nouvelle pour lui. Il «prit une tente, et la tendit pour lui hors du camp, et il l'appela la tente d'assignation; et il arriva que tous ceux qui cherchaient l'Eternel sortirent vers la tente d'assignation qui était hors du camp» (Ex. 33: 7). Moïse agit de cette manière en présence du peuple coupable, parce qu'il connaissait les pensées de Dieu. Nous trouvons dans ce récit une image morale de notre époque. Et j'aimerais la recommander à votre attention toute spéciale.

J'en ai maintenant suffisamment écrit pour que vous compreniez la position du croyant sur la terre. Nous avons vu d'une part la séparation du monde, et de l'autre, la place hors du «camp». Prendre cette position nous vaudra d'être haïs par les uns, méprisés par les autres. Mais s'il en est ainsi, nous serons toujours plus semblables à notre bien-aimé Seigneur. C'est là porter «son opprobre» selon l'expression de l'épître aux Hébreux.

Puissions-nous ne pas craindre l'un et ne pas avoir honte de l'autre. Au contraire nous voulons nous réjouir d'avoir été estimés dignes de souffrir des opprobres pour son nom (Actes 5: 41).

Avec mes affectueuses salutations.

Votre frère attaché dans le service du Seigneur.

**Dans le monde, mais pas du monde par H.L. Heijkoop**  
**NOTRE POSITION SUR LA TERRE**

Chers amis,

J'aimerais maintenant attirer votre attention sur notre position comme croyants ici sur la terre. Celle-ci aussi est liée à Christ. Car de même que nous avons été rendus conformes à Christ pour pouvoir nous tenir devant Dieu, nous sommes aussi identifiés à Christ devant le monde. En d'autres termes : nous sommes placés ici dans sa position, de la même manière que nous sommes en Lui devant Dieu. Ce sera pour nous d'un grand profit de garder toujours à la mémoire cette vérité.

Lorsqu'il est question de notre position ici sur la terre, il y a deux aspects qui l'un et l'autre sont très importants. Le premier est en relation avec le monde et le second sur le plan religieux. Nous voyons ici ce qui concerne notre position par rapport au monde.

Le Seigneur Jésus dit aux Juifs : «Vous êtes d'en bas ; moi, je suis d'en haut : vous êtes de ce monde ; moi, je ne suis pas de ce monde» (Jean 8:23). Plus tard, alors qu'il recommandait les siens à son Père, il dit : «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde» (Jean 17:16). Et dans les versets 14 à 19 : il amène véritablement ses disciples dans sa propre position vis-à-vis du monde, de même que dans les versets précédents (6-13) il les a placés dans sa propre position vis-à-vis du Père. Ils prennent sa position dans ce monde parce que -remarquez le bien - ils ne sont pas du monde, comme Lui n'est pas du monde. Car, étant nés de nouveau, ils n'appartiennent plus au monde. Dès lors, à maintes reprises, il répète qu'ils seraient haïs et persécutés, comme Lui l'était. C'est pourquoi il dit, par exemple : «Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait sien ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, mais que moi je vous ai choisis du monde, à cause de cela le monde vous hait. Souvenez-vous de la parole que moi je vous ai dite : L'esclave n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre» (Jean 15:18-20). L'apôtre Jean montre aussi le contraste absolu existant entre les croyants et le monde lorsqu'il dit : «Nous savons que nous sommes de Dieu, et que le monde entier gît dans le méchant» (1 Jean 5:19).

Mais il y a plus encore que ce que ces importants passages nous font voir. Chaque croyant est considéré par Dieu comme mort et ressuscité avec Christ (Rom. 6 ; Col. 3:1-3). Par la mort et la résurrection de Christ, il est donc, aux yeux de Dieu, parfait, placé hors de ce monde, de même qu'Israël fut conduit hors d'Egypte à travers la mer Rouge. Il n'est cependant plus «du monde» bien qu'il y soit envoyé (Jean 17:18) pour vivre au milieu du monde pour Christ. C'est pourquoi Paul pouvait dire, alors qu'il travaillait pour Christ dans le monde : «Mais qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde» (Gal. 6:14). Il voyait, dans la croix de Christ, que le monde était déjà jugé (Jean 12:31), et en appliquant la croix à lui-même, il se considérait comme mort - crucifié au monde - de sorte qu'il y avait entre eux deux une séparation comme la mort seule peut en provoquer.

L'Apocalypse nous apporte un autre témoignage : le monde où nous sommes court vers le jugement de Dieu et vers sa perte. Les hommes vont aller vers toujours plus de blasphèmes (Apoc.16:9, 11, 21). L'exhortation retentit : Sortez du milieu d'elle [Babylone], mon peuple, pour que vous ne participiez pas à ses péchés (Apoc.18:4).

Le croyant qui veut chercher à améliorer le monde et son fonctionnement et son organisation se heurte nécessairement au fait que la démocratie ne cherche qu'à faire ce qui plait aux hommes et non pas à Dieu, et les principes divins sont entièrement mis de côté.

Si nous résumons ce que nous avons lu, nous voyons que le chrétien, bien qu'étant dans le monde, n'est pas du monde. Il n'est pas du monde, dans le même sens que Christ n'était pas du monde. Il appartient à un nouvel ordre ; car «si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création» (2 Cor. 5:17). Il est, comme nous l'avons vu, absolument sorti du monde, par la mort et la résurrection de Christ. Il doit par conséquent s'en tenir complètement séparé. Il ne convient pas qu'il se conforme au monde (Gal. 1:4 ; Rom. 12:2). Dans son esprit, ses habitudes, sa conduite, ses actes, il doit donner à connaître qu'il n'est pas de ce monde. Plus encore, par l'application de la croix à lui-même, il doit se tenir lui-même pour crucifié au monde ; il ne peut alors plus y avoir aucun attrait, aucune force d'attraction entre deux choses ainsi jugées.

Comprenons bien cette séparation du monde : Il ne s'agit pas de se retirer du monde comme ont fait les moines, et sur ce point l'Écriture est formelle : Je ne fais pas la demande que tu les ôtes du monde ... je les ai envoyés dans le monde (Jean 17:15, 18). Pourtant quant à leur caractère moral et à leur vie pratique, les vrais croyants se démarqueront pour vivre comme Christ et porter ses caractères, ne vivant pas selon les principes et les moeurs du monde.

Encore un point : un chrétien est dans le monde à la place de Christ. C'est-à-dire qu'il est pour Christ et comme Christ dans ce monde. Il doit donc rendre témoignage de Christ et marcher comme Christ a marché (Phil. 2:15 ; 1 Jean 2:6) et il doit s'attendre à être traité comme Christ l'a été. Non pas que nous devions être crucifiés comme Lui ! Mais, si nous sommes fidèles, nous rencontrerons dans le monde la même opposition que Lui. Dans la mesure où nous serons fidèles dans notre marche à sa suite nous serons persécutés. Si les croyants font actuellement peu l'expérience de la haine c'est qu'ils ne sont pas séparés du monde. Si la persécution ne prend plus, dans les pays occidentaux, la forme violente qu'elle a eu autrefois (mais cela reprendra selon Apoc.11:7-8), il n'en reste pas moins qu'on supporte de moins en moins tout ce qui est vrai christianisme. Tout ce qui est vrai christianisme est méprisé et combattu. Les media s'acharnent actuellement à détruire tout ce qui est civilisation judéo-chrétienne.

Je ne puis m'empêcher d'attirer sérieusement votre attention sur la nécessité de rompre tout lien qui vous unit moralement au monde. Il n'est pas nécessaire d'être très clairvoyant pour remarquer que l'esprit du monde, la conformité au monde gagnent rapidement l'Église ou Assemblée de Dieu. Combien c'est déshonorant, combien c'est douloureux pour Celui autour duquel nous sommes rassemblés pour annoncer sa mort ! Quelle exhortation pour tous les saints à s'humilier devant Dieu, et à demander avec prière la grâce de vivre plus pour Lui, d'être davantage séparés, afin que le monde lui-même voie que nous appartenons à Celui qu'il a rejeté, mis dehors et crucifié.

Combien peu d'entre nous sont animés de l'esprit de Paul qui désirait connaître «la communion de ses souffrances», pour être rendu conforme à sa mort, alors qu'il contemplait un Christ glorifié, objet de son coeur et but de son espérance.

Veuille le Seigneur nous donner à nous et à tous les bien-aimés saints une plus grande mesure de cette consécration au Seigneur et de cette séparation totale du monde dont le Seigneur lui-même nous a donné l'exemple.

Avec mes affectueuses salutations. Votre frère attaché dans le service du Seigneur.

### **EST-CE UTILE - de se CONVERTIR ? Par H.L. Heijkoop**

Cher ami,

Est-ce utile de se convertir ? S'il s'agissait d'un détail, vous vous tireriez facilement d'affaire s'il s'avérait ultérieurement que vous aviez tort. Et vous seriez sur vos gardes pour la fois suivante. Mais quant à la conversion il s'agit de savoir où vous passerez l'éternité. C'est si important, qu'il vous faut être au clair à ce sujet.

Avez-vous déjà pensé à l'éternité? Je vous accorde que nous ne pourrions jamais comprendre ce qu'elle est avant d'y être. Mais il vaut bien la peine d'y penser une fois sérieusement, pour en avoir au moins une petite idée, n'est-ce pas?

Que sont dix, cinquante, quatre-vingts ou même cent ans, en face de l'éternité? N'importe-t-il pas alors de savoir où et comment nous la passerons?

Vous êtes allé pendant plus de dix ans à l'école; vous travaillez toute la journée et le soir vous étudiez encore pour améliorer votre position. Ainsi, pendant une vingtaine d'années, vous travaillez d'arrache-pied, pour gagner ensuite largement votre vie pendant une quarantaine d'années et pour vivre peut-être de votre retraite ou de vos économies pendant dix ans, ou, si vous parvenez à un âge avancé, pendant quelque vingt ans.

Que penseriez-vous de parents qui n'enverraient pas leurs enfants à l'école et ne leur feraient pas apprendre de métier, arguant: «qu'ils jouent tranquillement sans penser à l'avenir! Lorsqu'ils auront atteint l'âge de pouvoir eux-mêmes à leurs besoins, ils sauront bien se débrouiller seuls»?

Si donc vous prenez tant de peine et sacrifiez tant d'années de votre vie pour avoir de quoi vivre confortablement cinquante ou soixante ans au plus, n'êtes-vous pas inexcusable de ne pas penser à l'éternité et de ne pas vous occuper de cette question: Où passerai-je l'éternité? D'autant plus que vous ne pouvez absolument pas savoir si vous obtiendrez une bonne place, si vous ne tomberez pas malade ou ne mourrez pas avant d'y parvenir. Mais vous savez parfaitement que l'éternité est devant vous. «Il est réservé aux hommes de mourir une fois.» Cette affirmation de la Bible (Hébreux 9:27) n'a encore jamais été mise en doute, pas même par les plus grands moqueurs et les athées les plus endurcis. Ils n'osent pas y toucher: on se moquerait d'eux; car qui n'a pas encore vu la mort frapper dans son entourage?

Mais comment continue ce verset ? «et après cela le jugement». N'est-ce pas une folie impardonnable que de ne se préoccuper de rien et de laisser les choses suivre leur cours? Certes, une fois vous verrez vous-même où vous passerez l'éternité. Mais... alors il n'y aura plus moyen de changer pour toute l'éternité. «A l'endroit où l'arbre sera tombé, là il sera» (Eccl. 11:3).

Vous direz peut-être: Rien ne presse! J'ai de toute façon déjà tant à faire. Et vous ne voulez pas consacrer vos heures de détente à des sujets aussi sinistres que la mort. Vous croyez que vous aurez encore le temps de penser à ces choses lorsque vous serez un peu plus âgé, que vous aurez joui de la vie et que vous aurez davantage de loisirs.

Etes-vous sûr de vivre encore cinquante ans? ou trente ans? ou seulement dix? ou encore douze mois? douze heures même?

Et même si vous deviez vivre encore longtemps, voudriez-vous faire ce qui vous plaît tant que vous serez jeune et en bonne santé, et ne laisser à Dieu que le reste? Si vous choisissez de vivre ainsi (et que vous restiez en vie), Dieu vous acceptera-t-il encore?

Certes, «Dieu... veut que tous les hommes soient sauvés» (1 Tim. 2:4); à tous les hommes il dit: «Soyez réconciliés avec Dieu» (2 Cor. 5:20). Il a reçu le brigand de la croix et des milliers d'autres qui se sont tournés vers Lui sur leur lit de mort. J'ai connu une dame qui était âgée de quatre-vingt-cinq ans lorsqu'elle s'est convertie.

En Job 33, nous voyons que Dieu parle une fois, et deux fois à l'homme, et si celui-ci n'y prend pas garde, il «scelle l'instruction qu'il leur donne».

Lorsque le Pharaon eut refusé plusieurs fois d'obéir, Dieu endurcit son coeur, de sorte qu'il ne put plus se convertir (Exode 11:10).

Après l'enlèvement de l'Église, Dieu enverra à tous ceux qui auront entendu l'Évangile mais qui n'auront pas cru, «une énergie d'erreur... afin que tous ceux-là soient jugés qui n'ont pas cru la vérité» (2 Thess. 2:11, 12). Dieu peut aussi agir ainsi à votre égard si vous persistez à repousser son invitation à vous convertir. «Dieu donc, ayant passé par-dessus les temps de l'ignorance, ordonne maintenant aux hommes que tous, en tous lieux, ils se repentent; parce qu'il a établi un jour auquel il doit juger en justice la terre habitée, par l'homme qu'il a destiné à cela, de quoi il a donné une preuve certaine à tous, l'ayant ressuscité d'entre les morts» (Actes 17:30, 31).

Ne voulez-vous donc pas considérer la chose avec sérieux et venir maintenant à Dieu, pour Lui confesser vos péchés et Lui demander de vous recevoir?

«Nous sommes donc ambassadeurs pour Christ, - Dieu, pour ainsi dire, exhortant par notre moyen; NOUS SUPPLIONS pour Christ: Soyez réconciliés avec Dieu! Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui» (2 Cor. 5:20, 21).

«Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos coeurs» (Héb. 4:7) !

### **EST-CE NÉCESSAIRE - de se CONVERTIR? Par H.L. Heijkoop**

Chers amis,

Vous me demandez maintenant pourquoi il faut se convertir, et qu'est-ce en fait que la conversion.

La réponse la plus simple à votre première question est celle-ci : parce que Dieu le dit ! Lorsque Dieu parle, il n'y a pas à répliquer. Nous sommes ses créatures, et comme telles, nous n'avons qu'à nous incliner et à obéir. «Toi, Ô homme, qui es-tu, qui contestes contre Dieu? La chose formée dira-t-elle à celui qui l'a formée: Pourquoi ... » (Rom. 9:20) ? Nous lisons en Actes 17:30, que «Dieu... ayant passé par-dessus les temps de l'ignorance, ordonne maintenant aux hommes que tous, en tous lieux, ils se repentent». Oui, il est parlé environ 80 fois de repentance (conversion) dans l'Ancien Testament, et environ 60 fois dans le Nouveau.

Mais Dieu nous montre aussi clairement dans sa Parole pourquoi il ordonne aux hommes de se repentir. «Il est patient envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance» (2 Pierre 3:9). En Actes 17: le motif de son commandement aux hommes de se repentir, c'est «qu'il a établi un jour auquel il doit juger en justice la terre habitée». Le jour vient où tout homme devra rendre compte de sa vie à son Créateur. Et Dieu, qui connaît les hommes, dira alors, comme Juge: «Tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu» (Rom. 3: 23). Voilà pourquoi Dieu veut que l'homme se convertisse, «car cela est bon et agréable devant notre Dieu Sauveur, qui veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité» (1 Tim. 2:3, 4).

La raison fondamentale pour laquelle Dieu ordonne aux hommes de se repentir c'est que l'homme n'a pas servi son Créateur, mais qu'il est un pécheur et qu'il recevra le juste jugement de Dieu.

L'homme est un pécheur

Terrible vérité! Bien des hommes n'y pensent pas et beaucoup même la nient. Mais sont-ils eux-mêmes persuadés de ce qu'ils disent? Est-ce qu'un homme droit peut nier qu'il fait souvent des choses mauvaises?

Plus d'une fois j'ai eu l'occasion de demander à ceux qui proclamaient hautement avoir toujours mené une vie honnête et n'avoir fait de tort à personne, si leur conscience ne leur avait jamais reproché aucune de leurs actions, de leurs paroles ou de leurs pensées. Et presque personne n'a eu l'audace de répondre que sa conscience ne l'avait jamais repris.

Un pécheur est un homme qui a péché. Il ne devient pas tel seulement après avoir fait beaucoup de choses mauvaises. Un seul péché suffit à faire d'un homme un pécheur.

Chacun peut le constater dans la vie de tous les jours. Personne ne dira: «Tel et tel n'est pas un assassin, car jusqu'à présent il n'a tué qu'une ou deux fois». Mais lorsqu'il s'agit de sa relation avec Dieu, l'homme voudrait appliquer un autre barème, parce que, sinon, il doit se condamner lui-même.

La conscience

Dieu a donné à tout homme une conscience (Rom. 2:15), qui rend témoignage des choses mauvaises qu'il commet. Non pas que la conscience relève tout ce qui est mauvais. Notre conscience est influencée et façonnée par l'entourage dans lequel nous vivons. Mais elle parle toujours lorsque l'homme fait une chose estimée mauvaise par la société dans laquelle il a été élevé. Dieu a veillé à ce que tous les hommes, même ceux qui n'ont jamais entendu parler de Lui et qui ne connaissent pas sa Parole, soient avertis lorsqu'ils font consciemment ce qu'ils savent ne pas être bien, afin que tous soient amenés à réfléchir et à se convaincre qu'ils sont mauvais et coupables.

Si vous considérez votre vie, combien de péchés avez-vous déjà commis consciemment, délibérément? Si même cela ne nous arrivait qu'une fois par jour, cela ferait déjà 365 fois par an et 3650 fois par tranche de dix ans de notre vie. En réalité, est-ce que cela n'a pas été beaucoup plus souvent?

Est-ce que quelqu'un qui a commis tant de péchés peut affirmer ne pas être un pécheur? Est-ce que le Dieu juste devrait acquitter une telle personne?

Cela ne suffit-il pas déjà amplement à vous prouver que tout homme mérite le jugement et doit confesser devant Dieu qu'il a péché contre Lui et mérite la perte éternelle?

Péchés inconscients

Une autre question. L'homme n'est-il coupable que des péchés qu'il a commis tout à fait consciemment? N'est-il pas aussi coupable lorsqu'il aurait pu savoir que sa manière d'agir n'était pas bonne? Lorsqu'une loi a été transgressée, le juge ne déclarera-t-il pas coupable même celui qui assure qu'il ne connaissait pas la loi? Il aurait pu la connaître puisqu'elle a été promulguée. D'où l'adage: «Nul n'est censé ignorer la loi!» Lors de la fixation de la peine, le juge pourra tout au plus tenir compte de ce fait, s'il est établi que le transgresseur ne connaissait pas la loi. Un avocat qui enfreindrait des dispositions précises de la loi sera puni plus sévèrement qu'un profane qui agirait de même. Cependant, dans les deux cas, le juge les déclarera coupables.

Dans la parole de Dieu il y a le même principe: «si quelqu'un a péché, et a fait, à l'égard de l'un de tous les commandements de l'Éternel, ce qui ne doit pas se faire, et ne l'a pas su, il sera coupable, et portera son iniquité» (Lév. 5:17). Cela se comprend aisément. L'homme, qui, comme créature, est responsable devant son Créateur et qui devra lui rendre compte de ses actes, a-t-il le droit de décider lui-même en quoi il est coupable ou innocent? C'est inconcevable! Seul le Créateur, Celui qui a créé l'homme et lui a confié un mandat, a le droit de juger si sa créature a répondu à sa responsabilité. Dieu seul détermine ce qui est péché. Si nous voulons le savoir, il nous faut rechercher ses pensées.

La parole de Dieu est très claire à cet égard. En Genèse 1:28 et 2:15-17 nous trouvons le mandat que Dieu avait confié à l'homme. Il devait cultiver et garder le jardin d'Éden, dans la dépendance et dans l'obéissance à Dieu. Ce qui mettait cette obéissance à l'épreuve, c'était l'interdiction de manger de l'arbre de la connaissance du bien et du mal.

Mais qu'a fait l'homme? Dans la première occasion où il aurait pu manifester son obéissance et sa dépendance, il n'écoula pas Dieu, mais désobéit consciemment. Voilà le début. Trois mille ans plus tard, Dieu consignait dans sa Parole: «L'Éternel a regardé des cieus sur les fils des hommes, pour voir s'il y a quelqu'un qui soit intelligent, qui recherche Dieu: ils se sont tous détournés, ils se sont tous ensemble corrompus; il n'y a personne qui fasse le bien, non pas même un seul» (Ps. 14:2, 3). Et mille ans après, la parole de Dieu dit encore: «Il n'y a personne qui recherche Dieu; ils se sont tous détournés, ils se sont tous ensemble rendus inutiles; il n'y en a aucun qui exerce la bonté, il n'y en a pas même un seul» (Rom. 3:11, 12). Le jugement de Dieu ne peut alors s'exprimer autrement que par ces paroles: «Tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu» (Rom. 3:23).

Qu'est-ce que le péché?

Vous direz alors: «Nous devons bien admettre que nous faisons souvent des choses mauvaises, mais nous n'arrivons pas à concevoir qu'aucun homme n'ait jamais à aucun moment fait quelque chose de bon: il y a pourtant des personnes qui accomplissent de bonnes actions; il suffit de penser à des hommes tels que ceux qui ont consacré leur vie à aider les autres. Et puis, lorsque je mange, ou bois, ou vais à l'école, ou encore me rends à mon travail, je ne fais pourtant rien de mal».

En elles-mêmes, ces choses ne sont pas mauvaises, mais elles peuvent le devenir. Manger une pomme n'est pas mal; mais l'enfant qui mange une pomme quand sa mère le lui a défendu, est désobéissant. Nous touchons là au fond de la question: «Qu'est-ce que le péché?»

L'homme a été créé par Dieu et a reçu pour mandat de le servir. Tout ce que l'homme fait en contradiction avec la position et la tâche que Dieu lui a données, est péché. Nous trouvons ce principe en 1 Jean 3: 4: «Le péché est l'iniquité [une marche sans loi]». Tout acte dans lequel l'homme ne tient pas compte de l'autorité de Dieu sur sa créature, est péché. Et encore: «Tout ce qui n'est pas sur le principe de la foi est péché» (Rom. 14:23).

Que découvrons-nous dans notre vie pratique? Lesquels de nos actes, de nos paroles, de nos pensées ont eu leur source dans l'obéissance à Dieu et ont été la réponse à cette question: «Seigneur, que veux-tu que je fasse?» Ne sommes-nous pas amenés à la conclusion que tout ce que nous avons fait est péché? Et quand on ne tient pas compte de Dieu, on s'éloigne toujours plus de lui.

C'est là aussi ce que dit la parole de Dieu: «Il n'y en a aucun qui exerce la bonté, il n'y en a pas même un seul» (Rom. 3:12).

«Toute l'imagination des pensées de son cœur» n'est «que méchanceté en tout temps» (Gen. 6:5). C'est la raison pour laquelle le Dieu juste doit juger tous les hommes. C'est la raison pour laquelle le Dieu miséricordieux appelle tous les hommes à se convertir, parce qu'il veut les sauver du terrible jugement qui les attend.

Qu'est-ce que la conversion?

D'après 1 Thessaloniens 1:9 on peut dire que l'idée de «se tourner» (faire demi-tour) se trouve comprise dans ce mot. Jusque-là les Thessaloniens avaient eu leur vie centrée sur les idoles. Maintenant ils s'étaient «tournés», détournés des idoles et tournés vers Dieu. Des passages tels que Actes 2:37, 38; 17:30, 31; Apocalypse 9:20, 21; etc., font voir qu'à cette pensée est liée celle d'un jugement de soi-même, d'une condamnation de sa vie et de ses actes, et cela devant Dieu.

Nous pouvons dire que se convertir, c'est s'approcher de Dieu, pour se juger devant Lui, en confessant ne pas avoir vécu dans la soumission à Dieu, et avoir eu par là une vie mauvaise et coupable. Cela implique que nous en sommes affligés.

Si le mot «conversion» n'est pas facile à expliquer, il ne présente pourtant aucune difficulté pour celui qui est venu dans la lumière de Dieu et a reconnu ce qu'il est devant Dieu, et le jugement qu'il mérite. Dieu regarde au cœur, à la conscience et non pas à l'intelligence. Le publicain disait seulement: «Ô Dieu, sois apaisé envers moi, pécheur!» Mais Dieu qui sonde les cœurs et qui discerne les pensées et les intentions du cœur (Héb. 4:12) savait ce que renfermaient ces paroles.



Il ne s'agit pas de simplement prononcer certains mots. Ce ne sont pas les mots prononcés, mais c'est l'état de coeur dans lequel nous venons à Dieu qui détermine s'il y a eu «conversion». Et maintenant, je vous demande: êtes-vous convertis? Êtes-vous venus à Dieu avec vos péchés, votre culpabilité, Lui confessant votre état de perdition ?

Oh! n'attendez pas; faites-le aujourd'hui. Demain sera peut-être trop tard!

H.L.H.

### **COMMUNION AVEC LE PÈRE ET AVEC SON FILS JÉSUS CHRIST Par H.L. Heijkoop**

Chers amis,

Nous avons vu que quiconque croit au Seigneur Jésus a reçu non seulement le pardon de ses péchés, mais aussi une vie toute nouvelle. Il est né de Dieu et possède par conséquent la vie divine, la nature divine (Jean 1: 13; 2 Pierre 1: 4). Cette vie dans sa forme la plus riche est appelée «la vie éternelle», et 1 Jean 5: 20 dit du Seigneur Jésus: «Lui est le Dieu véritable et la vie éternelle». Le Seigneur Jésus Lui-même est notre vie.

Ce fait a pour nous des conséquences infinies. Nous sommes rendus agréables «dans le Bien-aimé» (Eph. 1:6) et nous sommes «transportés dans le royaume du Fils» de l'amour du Père (Col. 1: 13). Nous sommes donc devant Dieu dans toute l'acceptation de Celui que Dieu appelle «le Bien-aimé». Mais la première épître de Jean va encore plus loin. Nous Lui sommes faits semblables. Le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu (chap. 3: 1). Nous sommes, dans ce monde, comme il est (maintenant dans le ciel, chap. 4: 17). Nous Lui serons semblables, car nous le verrons comme il est (chap. 3: 2). Comparez également le chapitre 4: 12: 13 avec Jean 1: 18. Et 1 Jean 5: 20 dit: «Or nous savons que le Fils de Dieu est venu, et il nous a donné une intelligence afin que nous connaissions le Véritable». En fait tout est renfermé là.

A la création, Dieu a donné à Adam l'intelligence. C'est là que réside la différence entre l'homme et la bête. Mais l'intelligence de l'homme était terrestre et ne pouvait par conséquent comprendre que les choses terrestres. Bien que les anges appartiennent à un ordre de création plus élevé que les hommes, ils ne peuvent pas non plus connaître Dieu. Ce sont des serviteurs, puissants en force, toujours prêts à exécuter la volonté de Dieu; mais ils désirent de regarder de près dans les choses qui nous ont été annoncées (1 Pierre 1: 12).

A des pécheurs perdus, ses ennemis, mais qui ont reçu le Seigneur Jésus, Dieu a maintenant donné son Fils comme nouvelle vie, et en Lui et par Lui, il leur a donné en même temps une intelligence par laquelle ils connaissent Dieu. Non seulement nous pouvons voir sa gloire manifestée, telle que le monde la verra bientôt, lorsque le Seigneur Jésus viendra sur la terre avec les nuées du ciel et que tout oeil le verra, mais nous le verrons comme il est, non pas seulement comme il se manifeste. Oui, maintenant déjà nous pouvons comprendre ses pensées. Nous voyons sa gloire intrinsèque et notre cour en est rempli. Nous avons des pensées et des sentiments communs avec Dieu. Il nous ouvre son cour, il nous parle de ce dont son cour est occupé, de ce dont il est rempli, et nous pouvons comprendre ses paroles et partager ses sentiments. Nous avons

Communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ

De quoi le cour du Père est-il occupé? N'est-ce pas du Fils et de toute la gloire de sa Personne et de son oeuvre? Lorsque le Fils était sur la terre, toute la plénitude (divine) s'est plu à habiter en Lui (Col. 1: 19). Tant au début du ministère public du Seigneur (Luc 3: 22) que presque à sa fin (Matt. 17: 5), le Père dit: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir». Après cela vint l'oeuvre de Golgotha.

Qu'a dû être cette oeuvre pour le Père! «A cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne» (Jean 10: 17). Le Père aime Celui qui alla volontairement à la croix, qui mourut pour glorifier le nom de Dieu et pour faire la volonté de Dieu; Celui qui pour cela consentit à porter nos péchés en son corps sur le bois (1 Pierre 2: 24) et qui, fait péché (2 Cor. 5: 21), porta le jugement de Dieu et fut abandonné de Dieu, Celui qui en tout cela fut parfait: «Christ, qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache» (Héb. 9: 14).

Le Père nous dit: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé». Et nous répondons: «Celui-ci est notre bien-aimé Sauveur». Le Père dit: «Par amour pour moi (Ex. 21: 5) il a enduré toutes les souffrances de Golgotha et a achevé l'oeuvre», et nous répondons: «Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous» (Eph. 5: 2); et, individuellement, je dis: le «Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi» (Gal. 2: 20).

Cette Personne glorieuse qui remplit le cour du Père, remplit aussi mon cour. Le Père nous montre la gloire du Fils et nous disons au Père tout ce que nous avons trouvé dans le Fils. C'est la communion: des sentiments communs, des intérêts communs, la même Personne, qui remplit le cour de satisfaction et de joie.

N'en est-il pas exactement de même du Fils? Il nous a révélé le Père. Nous l'avons entendu dire: «Abba, Père» (Marc 14: 36)! Et nous disons maintenant aussi: «Abba, Père» (Rom. 8: 15).

N'est-ce pas là la chose la plus élevée, que de pouvoir comprendre, oui, connaître Dieu? De pouvoir jouir non seulement de ses bénédictions et de toutes les choses divines, mais de Dieu Lui-même? Et d'avoir en cela communion avec Dieu, le Père et le Fils? Il n'y a rien de plus élevé. Réaliser cela rend le cour parfaitement heureux dès ici-bas.

Aussi l'apôtre dit-il: «Nous vous écrivons ces choses, afin que votre joie soit accomplie» (1 Jean 1: 4).

Dieu est lumière et il n'y a en lui aucunes ténèbres

Cette communion avec le Père et avec son Fils doit naturellement être en accord avec la nature de Dieu. Dieu est lumière. Il nous faut donc être dans la lumière pour avoir communion. Or nous étions autrefois ténèbres, mais maintenant nous sommes lumière dans le Seigneur (Eph. 5: 8). Nous marchons dans la lumière et là, nous avons communion les uns avec les autres, le sang de Jésus Christ, le Fils de Dieu, étant le fondement de cette position qui est la nôtre, et la preuve de sa légitimité.

En 1 Jean 1: 7 il ne s'agit pas de «comment» nous marchons, mais de «où» nous marchons. Lorsque nous parlons d'une marche en accord avec la lumière, il est clair que nous faisons allusion à notre marche pratique. Mais ici la question est de savoir où nous marchons. Et tous ceux qui sont nés de nouveau, qui sont délivrés de la puissance des ténèbres, et sont «rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière» (Col. 1: 12, 13), marchent dans la lumière. Le sang qui purifie de tout péché est la preuve que ma position légitime est là. Prenons une image: tant que j'ai les mains dans un seau d'eau de savon, elles ne peuvent pas être souillées. La puissance de l'eau de savon, qui a commencé par purifier mes mains, empêche qu'elles ne se salissent. Comment peuvent-elles se souiller, tant qu'elles se trouvent dans une eau qui a la propriété de purifier tout ce qui est sale? De même la puissance du sang, qui règne dans la lumière, est la preuve que je suis en accord avec la lumière.

Mais cela ne change rien au fait que j'ai encore la vieille nature. Si je le nie et dis que je n'ai pas de péché, je me séduis moi-même, et la vérité n'est pas en moi; et si je dis que je n'ai jamais fait de choses mauvaises, que je n'ai jamais péché, je fais Dieu menteur; car Dieu a dit: «Tous ont péché» (Rom. 3: 23).

En 1 Jean 1: 10 il n'est pas écrit: «Si nous disons que nous ne péchons pas», mais: «Si nous disons que nous n'avons pas péché»; le verbe est au passé. Jamais l'écriture ne suppose, pour un croyant, la nécessité de pécher. Nous avons une nouvelle nature, qui ne

peut pas pécher, et nous avons une puissance divine en nous, le Saint Esprit, qui nous rend capables de marcher selon la vie nouvelle. Notre marche est dans la lumière, où nous pouvons discerner clairement tout ce qui n'est pas en accord avec la lumière.

Malheureusement nous devons tous dire: «Car nous faillissons tous à plusieurs égards» (Jacq. 3: 2). Mais il n'y a aucune excuse à cela.

Avec mes affectueuses salutations.

Votre ami H. L. H.

### **SAINTETÉ Par H.L. Heijkoop**

Chers amis,

Je veux maintenant m'entretenir encore avec vous de la sainteté; mais il est nécessaire auparavant de chercher dans la parole de Dieu la signification de cette expression. Dans le langage courant, on entend généralement par saint, un homme sans péchés ni faiblesses ou tout au moins sans péchés ou faiblesses connus. Ainsi des croyants, induits en erreur par certaines doctrines en rapport avec la sanctification, prétendent être parvenus à la sainteté, parce qu'ils ne sont pas tombés dans des péchés manifestes.

A ce dernier point, Paul objecte en 1 Corinthiens 4: 4: «Je n'ai rien sur ma conscience; mais par là je ne suis pas justifié». Et au Psaume 19: 12 David demande à être purifié de ses fautes cachées. Voir également 1 Jean 3: 20 et Lévitique 5. Lorsque le Seigneur viendra, il «mettra en lumière les choses cachées des ténèbres, et... manifestera les conseils des cours; et alors chacun recevra sa louange de la part de Dieu» (1 Cor. 4: 5). Que nous ne voyions plus aucune chose mauvaise en nous n'est pas du tout une preuve qu'il n'y a vraiment plus de mal. Mais chacun de nous ne voit-il pas beaucoup de choses mauvaises en lui lorsqu'il examine sa vie à la lumière de Dieu, selon la parole de Dieu?

En outre, les Saintes Ecritures nous montrent que la pureté et la sainteté ne sont pas la même chose. En Exode 28: 38: il est parlé de l'iniquité des choses saintes, et en 1 Chroniques 23: 28: de la purification des choses saintes. En Ephésiens 1: 4 et en Colossiens 1: 22: il est écrit: afin que nous soyons saints et irréprochables. La sainteté et la pureté sont donc nettement distinguées.

Qu'est-ce que la sainteté?

Si nous considérons les nombreux passages de l'Ecriture où il est question de «saint» et de «sainteté», il apparaît clairement, je pense, que sainteté signifie séparation et, appliqué à nous, ce mot veut dire: séparation de tout ce avec quoi nous étions jusqu'alors liés, pour être consacrés à Dieu; mais cela comporte aussi que nous portons les signes distinctifs de cette union avec Dieu et de cette consécration. Voir par exemple Nombres 6: 1 -11. La mesure de la sainteté ne se trouve pas non plus en nous. «Nul n'est saint comme l'Eternel, car il n'y en a point d'autre que toi» (1 Sam. 2: 2). «Car seul tu es saint» (Apoc. 15: 4). «Soyez saints, car moi je suis saint» (1 Pierre 1: 16). Le Seigneur seul est la mesure de la sainteté. Celui qui se mesure à lui-même est dans l'erreur, comme le dit l'Ecriture: «Eux, se mesurant eux-mêmes par eux-mêmes, et se comparant eux-mêmes à eux-mêmes, ne sont pas intelligents» (2 Cor. 10: 12). Et il est clair que seul Dieu peut juger à quel degré nous répondons à la mesure divine.

En Jean 17: 17: le Seigneur Jésus demande: «Sanctifie-les par la vérité; ta parole est la vérité». La vérité est ce que Dieu a révélé de Lui-même et de là ressort quelle est, ou quelle doit être, notre relation avec Lui. C'est pourquoi le Seigneur Jésus dit de Lui-même qu'il est la vérité (Jean 14: 6). Il nous a fait connaître Dieu (Jean 1: 18). De même aussi la parole de Dieu, dans laquelle Dieu s'est révélé, est la vérité.

Par la vérité - par ce que Dieu a révélé de Lui-même et de ses droits sur nous - nous sommes séparés de tout ce avec quoi nous étions jusqu'alors unis, pour appartenir à Dieu.

Dans l'Ancien Testament, nous ne trouvons pas encore la pleine révélation de Dieu. Il se révèle là comme l'Eternel, Celui qui avait, au milieu de son peuple, un temple terrestre, dans lequel il voulait habiter. Aussi, dans l'Ancien Testament, la sainteté est-elle en rapport avec cela. La montagne, la ville de Jérusalem, l'arche de l'alliance et le temple, les sacrificateurs, les lévites, oui, tout le peuple, les ustensiles du service, les sacrifices, etc., tout était sanctifié. Tout était en relation avec l'Eternel, comme Celui qui habitait au milieu de son peuple. «La sainteté sied à ta maison» (Ps. 93: 5). «Je serai sanctifié en ceux qui s'approchent de moi» (Lév. 10: 3).

Mais maintenant, Dieu a été pleinement révélé dans le Seigneur Jésus: Dieu manifesté en chair. Bien que le Seigneur fût véritablement homme, son service était toutefois caractérisé par le fait que Lui seul révélait Dieu. Mais lorsqu'il l'eut pleinement révélé à la croix, et qu'il eut par là même obtenu une rédemption éternelle, il ressuscita d'entre les morts et prit sa place à la droite de Dieu. Il fit cela comme homme - Jean 17: 4, 5 nous le dit.

En tant que Dieu, il possédait la gloire éternelle avant que le monde fût. Mais maintenant, comme Celui qui avait achevé l'œuvre sur la croix à Golgotha et qui avait pleinement glorifié Dieu, il pouvait revendiquer cette gloire comme homme aussi. Maintenant il est assis, comme homme glorifié, à la droite de Dieu dans la gloire. Un homme dans le ciel.

Le propos éternel de Dieu était que nous soyons rendus conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères (Rom. 8: 29). En Jean 17: 17-19 le Seigneur Jésus dit: «Je me sanctifie moi-même pour eux». Il se sépare Lui-même dans le ciel, pour être là entièrement pour Dieu, et il le fait «afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité». Nous avons ici la mesure de notre sainteté et en même temps le moyen pour être sanctifiés. C'est Christ dans la gloire.

Sainteté de l'Esprit

En lisant le Nouveau Testament, nous voyons qu'il est parlé de notre sainteté de deux manières. D'une part il est dit que nous sommes sanctifiés (1 Cor. 6: 11; 2 Thess. 2: 13; 1 Pierre 1: 2: etc.). Aussi, dans de nombreux passages, sommes-nous nommés des saints (voir par exemple le commencement des épîtres). Cette sanctification a eu lieu par la nouvelle naissance. Le Saint Esprit nous a alors séparés du monde auquel nous appartenions, en nous donnant une vie nouvelle, la nature divine (Jean 3; 2 Pierre 1: 4; Eph. 4: 24). D'autre part, il est dit que nous avons à nous sanctifier pratiquement (Héb. 12: 14; Eph. 5: 25-27, etc.).

Ces deux aspects de la sainteté sont réunis en Apocalypse 22: 11: «Que celui qui est saint soit sanctifié encore».

Nous trouvons dans de nombreux passages l'application de ce principe. Comme nous l'avons vu en Romains 8: 29: Dieu nous a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils. Ephésiens 1: 4, 5 exprime en d'autres termes la même pensée. 1 Corinthiens 15: 49 dit: «Comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste» (le Seigneur Jésus). 1 Jean 3: 2 indique quand cela sera pleinement accompli: «Nous savons que quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est».

Dans d'autres passages en revanche, nous sommes déjà identifiés avec le Seigneur Jésus. En 1 Jean 3: 1 le monde ne nous connaît pas parce qu'il ne l'a pas connu, et en 1 Jean 4: 17, il est dit que nous sommes, dans ce monde déjà, comme il est dans la gloire.

Cela s'explique par le fait que tout est fondé sur l'œuvre du Seigneur Jésus. De par notre position, nous possédons déjà tout (1 Cor. 1: 30). Nous sommes séparés du monde par la nouvelle naissance et nous possédons la vie éternelle. Nous sommes rendus parfaits par une seule offrande et sommes justifiés devant Dieu. Nous sommes fils et héritiers de Dieu et, en Christ, nous sommes dans les lieux célestes (Eph. 2: 6). Pour ce qui en est de notre âme, nous possédons donc tout; mais notre corps ne participe pas encore à tout; et la chair est encore là. C'est pourquoi notre état pratique ne correspond pas encore à la position dans laquelle nous avons été amenés en vertu de l'œuvre du Seigneur Jésus.

## Sainteté pratique

Toutes les exhortations tendent - et c'est là le but de tout ministère (Eph. 4: 11-16; Col. 1: 28) à nous faire réaliser déjà maintenant ce que nous serons une fois plus tard en perfection. Et comment serons-nous? Nous Lui serons semblables, à Lui l'homme glorifié dans le ciel. Il est donc aussi la mesure de notre marche pratique. C'est pourquoi il est dit: «Quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui est pur» (1 Jean 3: 3; voir aussi 1 Thess. 3: 12: 13).

Comment pouvons-nous pratiquement Lui ressembler davantage? En nous y efforçant pratiquement? En cherchant à transformer notre vie et à vivre plus saintement? En Romains 7: nous voyons quelqu'un procéder ainsi. Le résultat est qu'il s'écrie: «Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort» (v. 24)?

La parole de Dieu indique un meilleur chemin: «Or nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit» (2 Cor. 3: 18).

En contemplant le Seigneur Jésus tel qu'il est maintenant, glorifié dans le ciel, en lisant tout ce qui est écrit de Lui dans la parole de Dieu et en méditant ces choses, notre vie est changée. Nous sommes alors transformés moralement à son image. Ce qui occupe notre cour imprimera son sceau, sa marque, sur notre vie.

Il en est de même de la sainteté. Ce que nous serons une fois : semblables au Seigneur Jésus glorifié, est la mesure de notre sainteté. Le regard fixé sur Lui opère cette sanctification. La sainteté est, dans sa nature et dans son caractère, ce que nous représentons lorsque Christ est manifesté en nous.

Aussi le Seigneur Jésus dit-il: «Et moi, je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité» (Jean 17: 17-19). Maintenant déjà il est assis comme homme glorifié sur le trône de Dieu: «Saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs, et élevé plus haut que les cieux» (Héb. 7: 26), afin qu'en le contemplant Lui, nous soyons sanctifiés. La vérité, la parole de Dieu nous le décrit. Elle nous le présente dans la gloire de sa Personne, et notre cour est rempli de sa perfection et de tout ce qui se rattache à Lui. Alors il n'y a plus de place dans le cour pour le monde, et pour ce qui est du monde. De cette manière notre vie devient toujours plus conforme à la sienne et est de plus en plus séparée de tout ce qui est d'ici-bas, pour être consacrée à Dieu seul. C'est là la sainteté.

Dans ce chemin, il nous faut compter sur la fidélité de Dieu. «Or, à celui qui a le pouvoir de vous garder sans que vous bronchiez et de vous placer irréprochables devant sa gloire avec abondance de joie -au seul Dieu, notre Sauveur, par notre Seigneur Jésus Christ, gloire, majesté, force et pouvoir, dès avant tout siècle, et maintenant, et pour tous les siècles! Amen» (Jude 2:4: 25; voir aussi Matt. 19: 26)!

H. L. H.

### **COMMENT AVOIR LA PAIX AVEC DIEU ? Par H.L. Heijkoop**

#### **Table des matières**

- 1 - Me suis-je assez repentant ?
- 2 - La justice de Dieu
- 3 - Justification
- 4 - La résurrection, preuve de la justice de Dieu
- 5 - Dieu savait qui nous étions
- 6 - Nous avons la paix avec Dieu
- 7 - Mais je n'ai pas la paix !

Cher ami,

Vous avez reconnu être un pécheur perdu et qui aurait été perdu pour l'éternité, si vous aviez dû paraître comme tel devant Dieu. Vous avez aussi confessé vos péchés devant Dieu, mais vous n'avez pas la certitude qu'ils sont pardonnés. Maintenant vous vous demandez si vous ne vous êtes pas assez repentant, si votre conversion n'a pas été assez profonde. Certains jours, vous ne pensez pas du tout à ces choses, ou bien seulement avec indifférence.

Je vous comprends bien, car j'ai passé, moi aussi, par les mêmes exercices. Je savais depuis des années (étant alors encore très jeune) que j'étais perdu. La journée, je n'y pensais guère, mais le soir, une fois couché, je commençais à avoir peur : « Si je mourais cette nuit, je serais perdu pour l'éternité ! ». Je confessais alors de nouveau mes péchés devant Dieu et le priais de me les pardonner. Mais je n'étais jamais sûr qu'ils l'étaient. Un jour, ma sœur aînée me dit avoir trouvé la paix. Je lui demandai comment elle avait fait ; le soir, j'essayai de procéder exactement pareil — sans résultat évidemment.

À 17 ans, assis découragé un soir sur le bord de mon lit, je me disais : « Prier ne sert donc à rien. Voilà déjà tant d'années que je demande à Dieu de me sauver, et aucun changement ne s'est produit ».

À ce moment, Dieu plaça devant mon esprit la pensée suivante : n'est-il pas pourtant écrit : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité » (1 Jean 1:9). Serait-ce faux ? Non, bien sûr, car Dieu ne ment pas, pensai-je. Le Seigneur me montra alors clairement ce que cela signifiait pour moi. Cela signifiait que mes péchés avaient été pardonnés dès la 1<sup>o</sup> fois où je les avais confessés avec droiture devant Dieu. Alors, la paix remplit mon cœur ou, plus exactement, ma conscience trouva le repos. Dès ce soir-là j'eus la certitude que mes péchés étaient pardonnés. Je n'en ai plus jamais douté, parce que Dieu l'a dit !

#### **1 - Me suis-je assez repentant ?**

Pourquoi m'a-t-il fallu tant d'années avant d'avoir la paix ? Sans aucun doute, l'une des causes était que j'avais trop peu le sentiment de ma culpabilité et la conscience de ce qu'est le péché. Non pas que Dieu établisse un certain niveau et ne pardonne pas si la conscience que nous avons de nos péchés et si notre repentance n'atteignent pas ce niveau. Jamais aucun homme n'a eu, au moment de sa conversion, une repentance suffisante, une conviction de péchés assez profonde. Ce n'est qu'après la conversion que nous apprenons combien nous sommes mauvais en nous-mêmes.

Dieu veut cependant que nous ayons une conviction précise de notre état de perdition. Plus cette connaissance sera profonde, plus notre conversion sera totale ; plus nous comprendrons le jugement que nous méritons, plus la confession de nos péchés sera sincère, et plus profonds seront le repos et la paix que nous éprouverons ensuite. Aussi le Saint Esprit agit-il dans le cœur du pécheur et cherche à placer sa conscience dans la lumière de Dieu, pour l'amener à voir son état de perdition et la somme de ses péchés, et à comprendre un peu quel jugement doit prononcer sur lui un Dieu juste et saint.

Mais ce n'est pas là le cœur de la question. Le facteur décisif était que je regardais à moi et non pas à Dieu. Sa Parole ne me suffisait pas. Après avoir considéré mes péchés et avoir compris que j'avais failli en tout, j'aurais dû prêter l'oreille à la voix de Dieu. La parole de Dieu ne laisse aucun doute à ce sujet : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés ». Je cherchais l'assurance du pardon de mes péchés dans mon cœur et dans ma vie, au lieu de recevoir la parole de Dieu qui assure à celui qui confesse ses péchés qu'ils sont pardonnés.

## **2 - La justice de Dieu**

Dieu ne ressemble pas à un juge de ce monde, au cœur tendre, qui se laisserait fléchir et punirait moins sévèrement celui qui aura éveillé ses compassions, que celui qui n'aura pas su s'y prendre ; car l'amour et la grâce de Dieu ne peuvent jamais s'exercer à l'encontre de sa justice. C'est là ce qu'il y a de merveilleux dans l'évangile : le même Dieu qui exécutera un jour sa justice à l'égard de tous les pécheurs, montre aujourd'hui sa justice en pardonnant et en effaçant tous les péchés de ceux qui viennent à Lui par la foi au Seigneur Jésus. Car la justice de Dieu est révélée dans l'évangile sur le principe de la foi (Rom. 1:17). « Afin de montrer... sa justice dans le temps présent, en sorte qu'il soit juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus » (Rom. 3:26).

## **3 - Justification**

En fait, Dieu ne peut agir que justement, qu'en plein accord avec sa justice. Aussi l'homme aurait-il été irrémédiablement perdu, si le Seigneur Jésus n'avait pas accompli l'œuvre de la rédemption à Golgotha. L'amour de Dieu voulait sauver l'homme de la perdition éternelle ; mais c'était impossible, parce que sa justice exigeait la condamnation du pécheur. Et l'amour de Dieu ne peut en aucun cas se manifester en contradiction avec sa justice.

Alors s'est produite cette chose merveilleuse dont il nous est parlé en Hébreux 10 : au Psaume 40 : etc. La volonté de Dieu était « que tous les hommes soient sauvés » (1 Tim. 2:4). Le Seigneur Jésus devint homme et dit : « Voici, je viens... pour faire, ô Dieu, ta volonté ». Il est allé à la croix et a réglé là pour nous la question du péché. Là, il a été fait péché et le jugement de Dieu sur le péché s'abattit sur Lui ; et par ce jugement, la justice de Dieu a été pleinement satisfaite.

Mais ce n'est pas à cause de Lui-même que le Seigneur a porté ce jugement. Il était le Saint, le Juste, Celui qui n'avait pas connu le péché. Il a porté le péché comme Substitut de tous ceux qui, par la foi, le recevraient comme leur Sauveur.

Et maintenant, Dieu peut dire à tous les pécheurs : « Soyez réconciliés avec Dieu » (2 Cor. 5:20). Non seulement son amour, mais sa justice aussi exigent que tous ceux qui viennent à Lui par la foi au Seigneur Jésus, reçoivent le pardon.

## **4 - La résurrection, preuve de la justice de Dieu**

J'aimerais considérer ce point de vue d'un peu plus près. Le Seigneur Jésus est allé à la croix et a porté là, en son corps, tous les péchés de ceux qui l'ont reçu et le recevront encore (1 Pierre 2:24). Il a aussi été fait péché et, comme tel il a subi le jugement (2 Cor. 5:21 ; Rom. 8:3). « Les gages du péché, c'est la mort » (Rom. 6:23), un état d'éloignement de Dieu (Apoc. 20:14, 15). C'est là ce que le Seigneur Jésus a dû endurer sur la croix. Il a été abandonné de Dieu, pendant ces terribles heures de ténèbres ; et il est mort. Mais, sur la croix, il a pu dire : « C'est accompli ».

Le Seigneur pouvait-il rester dans le tombeau après avoir accompli l'œuvre de la rédemption ? La justice de Dieu, qui avait fait tomber sur Lui le jugement, exigeait maintenant qu'il sorte de la mort. L'œuvre était achevée ; le jugement de Dieu avait eu son plein effet, et la justice de Dieu était pleinement satisfaite. Aussi Dieu l'a ressuscité d'entre les morts (Éph. 1:20). C'est la preuve, aux yeux du monde et pour nous, que Dieu a accepté l'œuvre en substitution du Seigneur Jésus et a été satisfait (Jean 16:8, 10). Si le Seigneur n'était pas ressuscité, cela prouverait que l'œuvre n'était pas encore achevée. Et alors il n'y aurait pas de salut pour nous (1 Cor. 15:17, 18). La résurrection se trouve donc au centre de l'évangile et toute attaque contre cette vérité ruine l'évangile.

Ainsi nous lisons en Romains 4:25 : « ... lequel a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification ».

Nous sommes dans l'ère de la grâce. Dieu dit de tous les hommes : « ... tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu ». Mais il dit également : « étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus, lequel Dieu a présenté pour propitiatoire, par la foi en son sang » (Rom. 3:23-25).

Le message est « envers tous, et sur tous ceux qui croient » (Rom. 3:22). Seuls y ont part ceux qui acceptent le jugement divin qu'ils sont perdus et qui en même temps reçoivent par la foi le Seigneur Jésus.

Le Saint Esprit a donc agi dans votre cœur, vous amenant à reconnaître vos péchés et votre état de perdition. Vous êtes venu à Dieu et avez confessé devant Lui ce que vous êtes et ce que vous avez fait. Dieu a dirigé vos regards sur le Seigneur Jésus ; il vous a dit : « Il est mort pour les pécheurs ; si tu le reçois, je t'impute son œuvre ». Vous avez reçu le Seigneur Jésus. Il vous faut maintenant aussi croire que ce que Dieu dit est vrai et que, par conséquent, vos péchés sont pardonnés. Il ne s'agit pas de ce que vous ressentez, de vos sentiments, mais de ce que Dieu dit. C'est de cela seul que tout dépend. La nuit de la Pâque (Ex. 12), lorsque l'ange destructeur passait par toute l'Égypte, il ne s'arrêtait pas aux maisons sur lesquelles il voyait le sang. Peu importait que le premier-né ou ses proches le voient. Il leur suffisait de faire ce que Dieu avait dit pour que tout soit en ordre ; mais pour avoir la paix, il leur fallait croire qu'ils étaient à l'abri parce que Dieu l'avait dit.

Ce qui est merveilleux en tout cela, c'est que Dieu, lorsqu'il reçoit un pécheur, est glorifié à tous égards. Que sa miséricorde, sa grâce et son amour soient manifestés en cela, c'est évident ; mais ce n'est pas tout. Lorsqu'un pécheur vient à Dieu par la foi au Seigneur Jésus Christ, Dieu lui impute l'œuvre du Seigneur Jésus. Parce que le Seigneur Jésus a subi le plein jugement dû au péché, le pécheur peut dire : Dieu me voit sans un seul péché. Il n'y a pas un seul péché qui doive encore être jugé. Dieu est alors juste, en m'acquittant de tout jugement et en me justifiant. Ainsi la justice de Dieu est glorifiée, mais aussi sa vérité ; car Dieu a dit, dans sa Parole, qu'il voulait sauver le pécheur.

La signification de 1 Jean 1:9 devient alors très claire : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité ».

## **5 - Dieu savait qui nous étions**

Vous dites : « Mais je ne constate aucun changement. Je fais même beaucoup plus de choses mauvaises qu'auparavant ». J'admets sans difficulté que maintenant vous voyez beaucoup plus de péchés en vous qu'auparavant. Il ne peut pas en être autrement, parce que le Saint Esprit vous a ouvert les yeux. Mais Dieu savait déjà ce qu'il en était de vous lorsque vous êtes venu à Lui. Il connaissait votre cœur, votre vie, tous les péchés que vous aviez déjà commis et tous ceux que vous commettriez encore. Il en savait et sait infiniment plus que ce que vous parviendrez à connaître sur cette terre. « La bonté de notre Dieu Sauveur et son amour envers les hommes sont apparus » alors même que nous étions de ceux dont il est dit : « Nous étions, nous aussi, autrefois, insensés, désobéissants, égarés, asservis à diverses convoitises et voluptés, vivant dans la malice et dans l'envie, haïssables, nous haïssant l'un l'autre » (Tite 3:3 et 4). « Christ, alors que nous étions encore sans force, au temps convenable, est mort pour des impies... Mais Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous » (Rom. 5:6 ; 2 Cor. 5:20). « Étant ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu » (Rom. 5:10).

## **6 - Nous avons la paix avec Dieu**

Ainsi, bien que Dieu ait parfaitement su qui vous étiez, il a donné le Seigneur Jésus, afin que, par la foi en Lui, vous ayez la vie éternelle. Il a dit : Si vous vous approchez de moi par la foi au sang du Seigneur Jésus, vous serez justifié gratuitement (Rom. 3:23-25). Il a dit que si vous veniez ainsi à Lui, il vous acquitterait de tout péché, montrant ainsi sa justice. Cela prouve que depuis que vous

êtes venu à Lui, confessant votre culpabilité, il n'a plus rien contre vous. De son côté, tout est en ordre. Avez-vous donc vous-même quelque chose contre Dieu ? Non. Vous êtes venu à Dieu, parce que vous avez reconnu que vous aviez besoin de son pardon. Pourquoi alors n'avez-vous pas la paix ? Avoir la paix avec Dieu signifie pourtant bien qu'il ne reste plus rien à régler entre Dieu et moi : tout est en ordre. Dieu n'a plus rien contre vous : il vous a justifié parce que vous avez cru au Seigneur Jésus, et vous avez par conséquent part à la rédemption éternelle que le Seigneur a obtenue (Héb. 9:12 ; Rom. 5:1). Et vous n'avez plus rien contre Lui ; vous êtes réconcilié avec Dieu (2 Cor. 5:20). Vous avez donc la paix avec Dieu ! Nous lisons en Romains 5:1 : « Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu ! »

### **7 - Mais je n'ai pas la paix !**

Et pourtant vous dites : Je n'ai pas la paix ! C'est possible, parce que vous n'avez pas encore accepté que la paix a déjà été faite il y a longtemps. Le Seigneur Jésus a fait la paix. Il est notre paix. Et il nous annonce cette paix (Éph. 2:15, 14, 17). « ... Ayant fait la paix par le sang de sa croix » (Col. 1:20). Dès le moment où vous l'avez reçu, vous avez part à cette paix. Mais pour en jouir, il vous faut croire qu'il en est ainsi. Vous aurez la paix aussitôt que vous croirez que Dieu dit la vérité lorsqu'il affirme que le Seigneur Jésus a fait la paix sur la croix. Vous êtes semblable à ces soldats japonais sur une petite île de l'océan Pacifique qui, cinq ans après la fin de la guerre, vivaient comme s'ils étaient encore en guerre. Ils s'attendaient à des attaques de l'ennemi, etc., comme ils l'avaient fait durant la guerre et pourquoi ? Parce qu'ils croyaient que les hostilités continuaient. La réelle, la profonde raison de votre manque de paix c'est que vous ne recevez pas la parole de Dieu sans réserve. Et cela à votre grand préjudice. Mais plus encore : vous déshonorez grandement Dieu en ne croyant pas sa Parole. « Dieu n'est pas un homme, pour mentir » (Nomb. 23:19).

Dès que vous aurez cru Dieu sur ce point aussi, vous pourrez le remercier de tout ce qu'il vous a donné, de sa grâce magnifique. Et alors, vous éprouverez la paix dans votre cœur — pas avant. L'homme dit : « D'abord voir, ensuite croire ! ». Dieu dit : « D'abord croire, ensuite voir ! »

H. L. H.

### **LA NOUVELLE NAISSANCE par H.L. Heijkoop**

#### **Table des matières**

- 1 - Le Fils de l'homme qui est dans le ciel
- 2 - La nature de l'homme
- 3 - La nouvelle naissance est nécessaire pour tous.
- 4 - « Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu »
- 5 - Né de nouveau
- 6 - « Il faut que le Fils de l'homme soit élevé »

L'épître aux Romains (6:8) nous dit que les chrétiens sont morts avec Christ. La nature du vieil homme est si mauvaise que Dieu n'a plus qu'à la juger. C'est cela que le Seigneur Jésus expose à Nicodème en Jean 3, en y ajoutant une réponse divine.

Le sujet commence déjà au chapitre 2:23. Le Seigneur est là à Jérusalem. Comme à la fête de Pâque, il fit des miracles, « plusieurs crurent en son nom, contemplant les miracles qu'il faisait ». Mais il est ajouté : « Jésus lui-même ne se fiait pas à eux, parce qu'il connaissait tous les hommes, et qu'il n'avait pas besoin que quelqu'un rendît témoignage au sujet de l'homme ; car lui-même connaissait ce qui était dans l'homme ». Et lorsqu'au ch. 3 un de ces hommes vint au Seigneur Jésus, le Seigneur prononce ces paroles accablantes : « Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu ».

#### **1 - Le Fils de l'homme qui est dans le ciel**

Dans les versets 11 et 13 du chapitre 3, le Seigneur montre qui il est, Lui. Il est le Fils de l'homme qui est dans le ciel. Nous trouvons ici le merveilleux mystère de sa Personne. Jean 1:1 nous dit qu'il est Dieu Lui-même, l'Éternel. Mais au verset 14 nous lisons : « La Parole devint chair, et habita au milieu de nous ». — « Dieu a été manifesté en chair » (1 Tim. 3:16). Dieu et l'homme en une Personne, quel mystère !

Le Seigneur Jésus est le Dieu éternel. Il s'est abaissé Lui-même et est devenu homme. Mais cela ne veut pas dire qu'il n'était plus Dieu. Ce serait impossible. Il a participé au sang et à la chair (Héb. 2:14) ; il est devenu véritablement homme (Gal. 4:4 ; 1 Tim. 2:5) ; mais Lui, qui était homme, était en même temps le Dieu éternel (Ésaïe 9:6). Petit enfant couché dans la crèche, il était en même temps le soutien et le conservateur de toutes choses. Lorsque fatigué du voyage, ayant faim et soif, il demandait un peu d'eau à la femme samaritaine, il se révélait comme le Tout-Puissant, Celui qui donne le Saint Esprit, et comme Celui qui sait tout, qui pouvait découvrir la vie de cette femme. Comme vrai homme, il dormait dans la barque, puis se levant, il reprit le vent et les vagues. En disant ces simples paroles : « C'est moi », les soldats tombaient à terre devant Lui. Mais peu après, ces hommes le liaient, Lui crachant au visage et se moquaient de Lui.

Il pouvait dire : « Nous disons ce que nous connaissons » (Jean 3:11). Il savait, car Dieu seul sait, dans le vrai sens du mot « savoir ». Aucun homme n'avait jamais été dans le ciel. Personne ne pouvait donc parler des choses célestes. Mais Lui, le Fils de l'homme, était descendu du ciel. Oui, il était encore dans le ciel. Lors donc qu'il parlait des choses célestes, il parlait de ce qu'il avait vu et de ce qu'il voyait encore. Il parlait de ce qu'il connaissait ; car c'était son ciel et sa gloire. En Lui, Dieu et l'homme étaient unis ; car il était Dieu et homme en une Personne. C'est pourquoi à sa naissance les anges pouvaient dire : « Sur la terre, paix ; et bon plaisir dans les hommes » (Luc 2:14) ! Il connaissait Dieu et sa gloire, et Il connaissait aussi l'homme.

#### **2 - La nature de l'homme**

En Jean 2:23-25 nous trouvons le jugement du Seigneur sur l'homme. Il avait affaire là non à des impies qui l'auraient rejeté en une inimitié ouverte. Ils le reconnaissaient, le respectaient ; ils avaient été convaincus par ses miracles qu'il était le Messie. Ils « croyaient en son nom ». Une lecture superficielle pourrait nous amener à penser qu'ils étaient de ces hommes dont il est dit au chapitre 1:12 qu'il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu. Mais il est dit d'eux : « Jésus lui-même ne se fiait pas à eux, parce qu'il connaissait tous les hommes, et qu'il n'avait pas besoin que quelqu'un rendît témoignage au sujet de l'homme ; car lui-même connaissait ce qui était dans l'homme ».

Ces hommes étaient convaincus, mais non pas convertis, ni nés de nouveau. Ils croyaient en son nom ; mais ils ne l'avaient pas reçu (1:12). Ils avaient vu ses miracles ; leur intelligence et leurs sentiments avaient été convaincus par ce moyen qu'il était le Messie. Il y en avait beaucoup comme eux alors, et il y en a des millions aujourd'hui. Ils ne mettent pas en doute les vérités chrétiennes. Leur intelligence et leurs sentiments leur font éprouver ce qu'elles ont de logique et d'élevé et c'est ainsi qu'ils ont accepté le christianisme. L'homme naturel veut bien de cela ; car il est ainsi placé au-dessus de la vérité et au-dessus de Dieu. Il se flatte d'avoir jugé ce qui est juste. Il croit ce que son intelligence et (ou) ses sentiments ont reconnu bon.

Combien tout est différent lorsqu'une conscience est amenée dans la lumière de Dieu ! On voit alors son état de perdition et de culpabilité. On ne pense plus à juger Dieu ou ce qu'il a révélé. Il ne subsiste que le jugement de soi-même et la supplication : « Ô Dieu, sois apaisé envers moi, pécheur ! »

### **3 - La nouvelle naissance est nécessaire pour tous.**

On l'admettrait plus facilement pour des païens et des hommes vivant dans des péchés grossiers. Mais chacun doit être né de nouveau, y compris les Juifs, oui même les pharisiens, même ceux qui étaient bien disposés à l'égard du Seigneur, qui croyaient en son nom, même Nicodème, un pharisien, un chef des Juifs, le docteur d'Israël, un homme qui rendait au Seigneur Jésus le plus grand honneur qui pût être fait à un homme, en disant : « Tu es un docteur venu de Dieu, car personne ne peut faire ces miracles que toi tu fais, si Dieu n'est avec lui » ; même un tel homme doit être né de nouveau (v. 7) : cela, l'homme naturel ne peut pas le comprendre. Mais celui qui le déclare est Celui qui dit ce qu'il connaît (v. 11) ; car il est le Dieu éternel. Qu'il n'exige pas cela de ses ennemis seulement, mais aussi de ceux qui le reconnaissent, cela ne fait-il pas connaître l'état de complète perdition de l'homme, la totale incapacité de l'homme naturel à s'approcher de Dieu ?

### **4 - « Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu »**

Le Seigneur parle ici du royaume tel qu'il était révélé en ce temps-là. Lorsque bientôt il sera manifesté en gloire, toute la terre le verra. Mais maintenant, dans ce que j'appellerai le caractère chrétien du royaume, tel qu'il nous est présenté dans tant de paraboles, nous avons un tout autre état.

Lorsque le Seigneur Jésus vint sur la terre, le royaume vint en Lui. Seuls ceux qui le reconnurent, ceux qui le virent tel qu'il était véritablement, comme le Fils de Dieu, virent le royaume. Ceux-là seuls étaient nés de nouveau.

N'avons-nous jamais été frappés de ce que les frères du Seigneur Jésus ne croyaient pas en Lui ? Oui, il est même dit en Marc 3:21 : « Et ses proches, ayant entendu cela, sortirent pour se saisir de lui, car ils disaient : Il est hors de sens » (Voyez aussi Jean 7:5).

Ils connaissaient pourtant le Seigneur ! Ils avaient vu, pendant tant d'années à Nazareth, sa vie parfaite et sainte. De jour en jour, d'heure en heure. Marie et Joseph ne leur avaient-ils pas parlé de l'ange qui avait annoncé sa naissance et de toutes les choses merveilleuses qui, par exemple, nous sont décrites en Luc 2 ? N'avaient-ils pas entendu le témoignage de leur cousin, Jean le Baptiseur ? Ne voyaient-ils pas ses miracles ? Jean écrit : « Nous vîmes sa gloire, une gloire comme d'un fils unique de la part du Père » (Jean 1:14) ; et tandis que le ciel s'ouvrait sur Lui et que la voix divine Lui déclarait : « Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi j'ai trouvé mon plaisir » (Marc 1:11) ses proches disaient qu'il était hors de sens, et ils voulaient s'emparer de Lui. Quelle preuve à l'appui de la vérité des paroles du Seigneur Jésus : « En vérité, en vérité, je te dis : Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu ».

### **5 - Né de nouveau**

Cela ne signifie pas ce que pense Nicodème, ou ce qui ressort de tant de philosophies et de fables païennes, qu'un homme âgé naît de nouveau comme un enfant ou est simplement transformé en un jeune homme. Un nouveau-né a la même nature que ses parents — elle n'est en rien meilleure. Seth, le fils d'Adam déchu, était à la ressemblance et selon l'image de son père pécheur (Gen. 5:3). Job dit : « Qui est-ce qui tirera de l'impur un homme pur ? Pas un » (Job 14:4) ! Et Romains 5:19 nous déclare que par la désobéissance d'Adam tous ses descendants ont été constitués pécheurs. « Ce qui est né de la chair est chair » (Jean 3:6). Nicodème fût-il né dix fois de la même façon que la première (de parents pécheurs), rien n'aurait été changé en ce qui concerne sa relation envers Dieu.

Un homme doit être né de nouveau (Jean 3 :3), d'une manière tout à fait nouvelle, d'une nouvelle source de vie. Le Seigneur Jésus dit au verset 5 ce qu'est cette source de vie. « En vérité, en vérité, je te dis : Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu ». L'eau, dans l'Écriture, est l'image bien connue de la parole de Dieu, appliquée par le Saint Esprit aux hommes. Éphésiens 5:26 le dit expressément, de même que Jean 13:10 en rapport avec Jean 15:3 (il ne s'agit pas du baptême).

L'eau purifie ce sur quoi elle est appliquée. La parole de Dieu, appliquée par le Saint Esprit, purifie les penchants, les pensées et les actes de l'homme. En même temps, l'Esprit produit par la Parole une vie nouvelle en l'homme, une vie tout à fait autre, qui ne porte pas le caractère de ses parents naturels, mais qui a le caractère de celui qui suscite la vie. « Ce qui est né de l'Esprit est esprit » (Jean 3:6).

Le fait que la nouvelle naissance a lieu par la parole de Dieu, se trouve confirmé maintes fois dans la Parole. Paul écrit aux Corinthiens : « Je vous ai engendrés dans le Christ Jésus par l'évangile » (1 Cor. 4:15). En Jacques 1:18 nous lisons : « De sa propre volonté, il nous a engendrés par la parole de la vérité ». Pierre écrit : « Ayant purifié vos âmes par l'obéissance à la vérité... vous qui êtes régénérés, non par une semence corrompible, mais par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu » (1 Pierre 1:22, 23). En 1 Thessaloniciens 1:5, la Parole et le Saint Esprit sont nommés ensemble.

Le Seigneur parle de la nécessité d'être né de nouveau pour pouvoir voir le royaume et y entrer, car il s'adresse à Nicodème, un chef des Juifs. De la façon de s'exprimer du Seigneur on peut cependant tirer un principe général, comme c'est presque toujours le cas dans les écrits de Jean : dès la chute et jusqu'à la fin du monde, la nouvelle naissance est nécessaire pour entrer en relation avec Dieu.

### **6 - « Il faut que le Fils de l'homme soit élevé »**

Lorsque, dès le verset 12, le Seigneur se met à parler des choses célestes, une autre nécessité vient au premier plan. Le Fils de l'homme qui est dans le ciel, connaît la gloire du ciel, la demeure de Celui qui « est lumière » et en qui il n'y a « aucunes ténèbres » (1 Jean 1:5). Si des hommes doivent entrer dans la gloire, il faut d'abord que la question du péché soit réglée. Dieu, qui a été tellement offensé par le péché de l'homme, doit ensuite être satisfait à l'égard du péché. L'homme doit être purifié de tout ce qui le rend incapable d'entrer dans la gloire de Dieu. Comment l'homme, mille fois plus pécheur qu'au moment où il fut chassé du paradis terrestre à cause de son péché, pourrait-il entrer dans le paradis céleste, dans la demeure de Dieu Lui-même ?

Cela ne pouvait être à moins que Celui qui était Dieu et homme en une Personne, n'accomplît une œuvre par laquelle tout ce qui était nécessaire, fût fait. « Il faut que le Fils de l'homme soit élevé [sur la croix] , afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3:14, 15).

N'est-ce pas la chose la plus élevée que Dieu pouvait nous donner ?

Oh ! Beaucoup de choses sont encore liées à cela. Nous pouvons appeler Dieu : « Père ! » parce que le Saint Esprit, avec la vie nouvelle en nous, rend témoignage que nous sommes enfants de Dieu (Rom. 8:15). Nous sommes cohéritiers de Christ et bientôt, nous régnerons avec Lui sur l'univers et exercerons le jugement (Rom. 8:17 ; Éph. 1:10, 11 ; 1 Cor. 6:2, 3, etc.). 1 Jean 3:1 nous place sur le même rang que le Seigneur Jésus, comme non connus du monde. Le verset 2 dit que quand il sera manifesté, nous Lui serons semblables, « car nous le verrons comme il est ». 1 Jean 4:17 dit que pour ce qui en est du jugement, nous sommes maintenant déjà sur cette terre, comme il est Lui dans le ciel. Le verset 19 déclare : « Nous, nous l'aimons parce que lui nous a aimés le premier ». Oui,

nous avons la nature divine, qui est amour. Nous sommes victorieux du monde (5:4). Et l'Écriture énumère ainsi encore beaucoup de choses.

Toutefois la communion avec le Père et avec le Fils n'est-elle pas la plus élevée de toutes (1 Jean 1:3) ? Et cela pour nous qui, selon les paroles du Seigneur Jésus en Jean 3, ne pouvions même pas voir le royaume terrestre ou y entrer, nous qui étions des pécheurs perdus, qui n'avions plus devant nous que la perdition éternelle, nous qui étions ennemis de Dieu et haïssables à ses yeux ; nous connaissons le Père et le Seigneur Jésus (1 Jean 5:20). Nous connaissons Dieu et le Seigneur Jésus non pas comme la créature connaît le Créateur, mais tels qu'ils sont en réalité. Oui, nous avons communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ et cela, non pas seulement lorsque nous serons dans le ciel ; non, maintenant déjà alors que sur la terre, extérieurement, rien ne nous distingue des hommes qui nous entourent et qui sont sous la puissance de Satan.

Lorsque nous comprenons cela, et que nous le réalisons pratiquement, notre joie n'est-elle pas alors complète ?

H. L. H.

### **NOS BÉNÉDICTIONS CÉLESTES — ÉPHÉSIENS 1 par Henri Rossier**

ME 1928 p. 275

On rencontre un grand nombre de chrétiens attirés par le monde, qui ont une préoccupation très grande du mal qui les entoure, mais qui ne songent pas à le juger en eux-mêmes. Ils ont des motifs de plaintes envers chacun. C'est là le signe d'un mauvais état d'âme et la preuve évidente que le monde s'est emparé de leur cœur. L'image du Seigneur Jésus s'est effacée plus ou moins pour eux, et ils ne s'occupent que du mal au lieu de s'occuper du bien. On voit aussi beaucoup d'âmes très pieuses qui se laissent abattre parce qu'elles s'occupent du mal qui les entoure.

Ce mal est très réel, il n'est pas le produit de leur imagination, car le monde tout entier gît dans le méchant, mais il est dangereux pour ces âmes d'en être occupées. Elles ne comprennent pas qu'il y a un moyen d'échapper à ce mal, et elles se laissent envahir par lui. Tel fut le cas du juste Lot qui n'avait devant ses yeux que le péché de Sodome. Veillons, afin de ne pas nous laisser envahir par la préoccupation du mal ; nous y échapperons en étant occupés du bien. C'est le sujet de notre chapitre : des âmes qui individuellement sont occupées du Seigneur Jésus dans le ciel et de la pleine grâce qui leur est faite ; elles sont appuyées sur un fondement solide et rendues capables de marcher d'une manière qui glorifie Dieu. Lorsque le Saint Esprit nous occupe, non pas des choses qui se passent sur la terre, mais de ce qui est vraiment bon, d'un Christ céleste, et de la grâce de Dieu, nous trouvons dans cette connaissance la force pour rendre témoignage au Seigneur Jésus. Il faut bien remarquer que ce chapitre nous parle de nos bénédictions individuelles. Elles n'excluent pas les bénédictions collectives de l'Église (sujet infiniment béni à sa place), mais celles qui sont individuelles ont toujours pour le cœur plus de valeur que celles qui sont collectives.

Prenez la Cène du Seigneur, par exemple. Nous avons là un mémorial de Christ et de ses souffrances. Nous y participons en mémoire de Lui. En rompant le pain et en buvant à la coupe l'âme de chaque croyant individuellement jouit de la précieuse et infinie bénédiction que nous trouvons en nous souvenant de tout l'amour de Christ. Il y a un autre aspect de la Cène, que j'appellerai son aspect collectif : elle est l'expression publique de l'unité du corps de Christ, mais ce caractère, si important qu'il soit, n'a pas pour le cœur la valeur immense du mémorial de la mort du Seigneur. Je pourrais être très préoccupé de la Table du Seigneur et n'avoir peut-être que dans une très petite mesure les sentiments qui conviennent au souvenir d'un Christ mort pour moi. Dieu lui-même commence toujours dans sa Parole par nous présenter les grâces individuelles.

Dans l'épître qui nous occupe, par exemple, ce n'est qu'à la fin du premier chapitre que nous trouvons quelque chose de collectif. Il s'agit de la grâce de Dieu qui nous a donné une place dans le ciel devant Lui. Les bénédictions célestes et individuelles se présentent sous trois chefs et leur source est toujours la volonté de Dieu (v. 5, 9, 11). Il n'y a rien là qui vienne de nous et nous sommes responsables de marcher selon ces bénédictions que nous possédons et que la volonté de Dieu nous a données.

Nous trouvons ici trois choses qui caractérisent le chrétien. La première, c'est que par Sa volonté, Dieu dans sa grâce nous voit devant Lui en Christ. Notre position est assurée ; elle n'est pas une chose future. Je possède maintenant en Christ devant Dieu une position parfaite comme celle de Christ lui-même. Telle est ma position ; il ne me manque rien.

En second lieu, il s'agit de l'espérance de son appel. Quand je considère ma marche ici-bas, je ne puis pas dire que je sois saint et irréprochable devant Lui en amour, mais individuellement je suis enfant de Dieu par adoption. Dieu m'a communiqué sa vie et je puis dire : Voyez de quel amour le Père m'a fait don que je sois appelé enfant de Dieu.

Il y a un troisième point qui est de toute importance. Non seulement Dieu me donne une position parfaite et Il m'introduit dans des relations parfaites, mais Il fait de moi son ami. Il dit : Cacherais-je quelque chose à mes enfants que j'ai adoptés ? Non ! je leur ouvre tous les secrets de mon cœur (v. 9 et 10). Aussi Dieu me donne l'Esprit de sagesse afin que je puisse comprendre ses mystères. Il va mettre toutes choses sous les pieds de Christ, elles lui appartiendront toutes. Il sera le centre de l'univers. C'est là le secret de son cœur, ce qu'Il avait en vue pour cet Homme, son Fils bien-aimé, qui a été dans l'abaissement et qui est allé jusqu'à la croix. Dieu avait déterminé d'assujettir toutes choses sous ses pieds.

Ces secrets qu'Il nous a communiqués, combien de chrétiens ne les possèdent pas ! Ils prennent place devant Dieu comme n'ayant aucun droit à son intimité, à peine osent-ils l'appeler Père. Quelle perte que la leur !

Mais voici encore une bénédiction de plus : J'ai été fait héritier avec Christ. Ce titre d'héritier, je le possède dès aujourd'hui, quoique je ne sois pas encore entré dans l'héritage : c'est une bénédiction future, et dans laquelle nous n'entrerons que lorsque le Seigneur Jésus comme Homme aura cet héritage en mains. Nous en possédons les arrhes. Que nous manque-t-il encore ? Une seule chose : c'est d'être avec Christ. En considérant cela comment ne serions-nous pas heureux malgré tout ce qui est propre à nous déprimer et à nous abattre dans le monde qui nous entoure ? Aussi « Pensons aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre ». Ceci nous reporte aux premiers versets de notre chapitre, où Christ est assis à la droite de Dieu. Que Dieu nous donne un christianisme céleste, que nous soyons des gens du ciel ! Pour le devenir pratiquement il suffit d'être occupés de la personne du Seigneur Jésus. En effet, il est impossible que nos âmes soient en mauvais état si nous fixons nos yeux sur Sa Personne bénie. Mais pour jouir des bénédictions collectives, il faut que nos cœurs aient été placés individuellement dans les bénédictions que, dès maintenant, nous possédons en Christ.

### **Le Chrétien et la Bataille des Peuples par H. Rossier**

Écrit en 1914

Des événements inouïs se déroulent sur la scène du monde : « Nation s'élève contre nation, et royaume contre royaume », selon la parole du Seigneur ; toutefois ces événements ne sont pas même le commencement de douleurs dont parle l'Écriture. (Matth. 24:8). Mais une chose est certaine, c'est qu'ils mettent à une très sérieuse et angoissante épreuve le cœur des enfants de Dieu, appartenant à tant de nationalités diverses. Les questions qu'ils se posent sont souvent très diverses ; cependant, nous croyons pouvoir les résumer sous deux chefs.

1°

Les nations qui se combattent, peuvent-elles, en quelque mesure que ce soit, prétendre à l'approbation divine dans leurs conflits ? Cette approbation se manifeste-t-elle par les succès remportés de part ou d'autre ?

Jadis, Dieu avait acquis pour Lui-même un peuple terrestre : Il l'avait racheté d'Égypte, séparé des nations, béni de toute sorte de bénédictions extérieures, tout en le plaçant sous la responsabilité de garder la loi juste et sainte qui lui était imposée. Ayant dépossédé les nations devant son peuple, Il s'était servi de lui pour les exterminer sans merci, car «leur iniquité était venue à son comble». L'Éternel tenait le parti d'Israël ; «le Dieu des armées» (mot qui signifie les armées célestes), était le Dieu d'Israël et conduisait les armées d'Israël à la victoire. Livré à lui-même, ce peuple abandonna le Dieu de ses pères et l'Éternel «ne sortit plus avec ses armées» (Ps. 44:9). Il les livra à toutes les armées des nations (surtout de l'Assyrie et de Babylone) qui devinrent «la verge de la colère» de Dieu contre son peuple (És . 10:5). Une dernière transgression, pire que toutes les autres, le rejet du Christ, Fils de Dieu, Roi d'Israël, amena le jugement définitif sur ce peuple. Dieu se détourna de lui, déclarant qu'il «n'était plus son peuple» (Osée 1:9). Les Juifs sont maintenant dispersés ; Jérusalem est «foulée aux pieds des nations» (Luc 21:24) ; mais, dans un avenir plus ou moins prochain, quand «les temps des nations seront accomplis», Dieu jugera ces dernières, brisera définitivement dans sa colère, comme Il l'avait déjà fait occasionnellement dans le passé, celles qui étaient devenues sa verge pour châtier son peuple terrestre, et reprendra, par une nouvelle alliance, ses relations interrompues avec Israël, car Dieu est fidèle, malgré tout, aux promesses qu'Il a faites à ce peuple. L'infidélité d'Israël et son rejet de Christ ont ouvert une nouvelle période de l'histoire de l'homme, dans laquelle les nations occupent la place que les Juifs avaient perdue. C'est l'économie de la grâce, en contraste avec celle de la loi. Le Dieu d'Israël est devenu le Dieu des nations, mais seulement sur le pied de la foi (Rom. 3:29-30). Dieu a désormais, d'entre les nations, un peuple à Lui, sauvé par la foi, baptisé du Saint Esprit, uni en un seul corps (Juifs et Gentils) avec son Chef glorieux dans le ciel. Ce peuple de croyants est entièrement distinct du monde, dont Dieu l'a retiré pour être à Lui. Les nations forment, il est vrai, actuellement en grande partie la Chrétienté, mais la chrétienté n'est pas le peuple de Dieu ; elle est la corruption du christianisme. Dieu la jugera, elle aussi, sans merci, précisément parce qu'elle porte le nom de Christ et se contente d'une vaine profession sans vie et sans la foi qui sauve. La Chrétienté, malgré les apparences, n'est pas autre chose que le monde. Aujourd'hui le monde porte le nom de Christ, sans lui être aucunement soumis comme à son Seigneur et Sauveur. Le prince de ce monde est Satan et non pas Christ. Satan s'est acquis ce titre en poussant non seulement Israël, mais aussi les nations, à se débarrasser du Fils de Dieu, et à le clouer à la croix (Actes 4:27).

Or ce sont ces peuples, constituant les nations chrétiennes, qui se combattent aujourd'hui, du reste sans aucun scrupule d'associer à leurs querelles Mahométans, Bouddhistes ou Fétichistes, tandis que le Seigneur ne reconnaît comme sien, au milieu d'elles, qu'un peuple qu'Il en a séparé et qui lui appartient en propre. Ce peuple est la race de la foi, la famille de Dieu, l'Assemblée de Christ, l'ensemble des élus, retirés du présent siècle mauvais par l'efficace de Son sang précieux.

Dieu est entièrement étranger aux conflits des peuples de la Chrétienté. S'il s'en sert pour l'accomplissement de ses desseins, il n'y participe en aucune manière. Il a ces conflits en horreur, Lui, le Dieu d'amour et le Dieu juste. Comment verrait-il d'un œil indifférent les violations d'engagements solennels, les massacres, les fusillades, les incendies, les pillages et tout le cortège des douleurs sans nom qui accompagnent les guerres ? «L'Éternel est dans le palais de sa Sainteté... ses yeux voient, ses paupières sondent les fils des hommes. L'Éternel sonde le juste et le méchant, et celui qui aime la violence, son âme le hait» (Ps. 11:4-5). Oui, il hait toutes ces choses, ainsi que ceux qui les commettent.

Pourquoi donc les permet-il ? Il n'est pas difficile de répondre à cette question. Ces conflits, provoqués par Satan, sont des jugements de la part de Dieu, jugements destinés à faire réfléchir les hommes, pendant que dure encore le temps de la grâce et que le jour du salut luit encore sur le monde ; destinés à amener les pécheurs à la repentance, en ouvrant leurs yeux sur leur état moral.

Depuis 40 ans, il a pu paraître aux hommes qu'ils étaient en progrès : la richesse, le bien-être, une prospérité étonnante, l'épanouissement des arts de la paix, des mœurs douces (dont la correction apparente recouvrait, il est vrai, une corruption profonde), la tranquillité (menacée sans doute à chaque instant par des conflits d'intérêts et d'ambitions ou par l'anarchie), mais enfin la tranquillité maintenue non sans diplomatie, tout cela semblait caractériser le monde. Mais voici que soudain ce beau vêtement tombe, laissant apparaître dans toute l'horreur de leur nudité, la violence, la haine féroce, la furie de la destruction, les impitoyables exécutions, les plus bas instincts, la misère sans nom qui en est la suite. L'homme va-t-il enfin ouvrir les yeux sur son état ? Ces événements sont peut-être le dernier appel de la grâce qui, par les jugements, le pousse à la repentance !

Une seconde raison pour laquelle Dieu permet ces choses, c'est que, de l'excès même du mal, Il se sert pour accomplir ses desseins de grâce. Il en a donné la preuve la plus éclatante à la croix. Tout l'effort de Satan contre Christ, toute la haine de l'homme, n'ont servi qu'à établir pour toujours l'œuvre du salut. Il en avait déjà donné une preuve aux premiers siècles de l'histoire du monde : «L'Éternel », est-il dit, «s'assied sur les flots» (littéralement : «sur le déluge») (Ps. 29:10). Quand ses jugements anéantissaient jadis la race des hommes par le déluge universel, il avait en vue le salut de la famille de la foi, réunie dans l'arche. De même aujourd'hui, par le moyen de cet ouragan de destruction, Dieu pousse des milliers de pécheurs à regarder à Lui pour trouver le salut.

Une troisième raison c'est que la paix, fruit du sacrifice de Christ, ne peut être établie sur la terre que lorsque celle-ci aura été purifiée par le jugement. Comme aux jours du déluge, l'Éternel considère au delà de la perversité des hommes, au delà des flots du jugement, le sacrifice sur lequel il veut fonder le règne glorieux du Messie (Gen . 8:21).

Résumons en deux mots ce qui précède :

Dieu ne fut jamais le Dieu des armées qu'en faveur de son peuple terrestre Israël. Il n'est pas le Dieu des armées en faveur des nations, qu'elles soient chrétiennes ou païennes, mais il est le Dieu Sauveur pour ceux qui croient. Il se sert des conflits entre nations comme d'un jugement sur elles. Ce jugement a pour but de pousser les hommes à la repentance ; il amène des âmes à faire partie du peuple de Dieu. Ajoutons enfin que ce jugement sert à dégager les fidèles de toute association avec le monde, pour réaliser leur appel céleste.

Nous l'avons dit : Les nations qui forment la chrétienté ne sont pas autre chose, aux yeux de Dieu, que le monde, avec plus de connaissance, mais avec, en sus, une responsabilité considérablement aggravée. C'est pourquoi Dieu ne juge pas les différends qui s'élèvent entre les nations ; car ce sont les nations même, c'est le monde chrétien qu'Il jugera. Il peut, comme il l'a fait souvent et le fait sans doute aujourd'hui, se servir d'une nation comme d'une verge pour frapper les autres, mais, le moment venu, il brisera aussi la verge «qui avait au cœur de dévaster et de retrancher des nations, pas en petit nombre», et qui «se glorifiait contre Celui qui s'en sert» (És . 10:7, 15). Lors de la bataille des rois, au chap. 14 de la Genèse, Dieu s'occupait-il de leurs conflits ? Une seule chose attire tout son intérêt : Lot, un des plus faibles parmi ses saints, est prisonnier, et la victoire remportée par l'homme de foi, Abraham, sur toute cette multitude, a pour but de délivrer ce seul homme. Plus tard, s'Il avait trouvé dix justes à Sodome, la ville impie et corrompue, Il l'aurait, sur l'intercession d'un seul de ses bien-aimés, sauvée de la destruction.

Et cependant, direz-vous, les choses qui se passent sous nos yeux ne prouvent-elles pas à l'évidence que Dieu favorise certaines nations ? Nous avons déjà répondu à cette question : oui, dans la mesure où Dieu favorise la verge dont il frappe les autres hommes.



Mais vous insistez encore, et combien de fois n'avons-nous pas entendu cette triste parole dans la bouche même des enfants de Dieu ! Dieu est avec notre nation, parce qu'elle combat pour une cause juste. Ah ! je le demande, de quelque côté que vienne cette assertion, peut-il exister, dans les conflits entre nations, une cause juste ?

Il n'y a de cause juste pour Dieu que celle de Jésus-Christ, et les justes, c'est-à-dire ceux qui ont été justifiés par la foi, sont seuls appelés à la défendre et à en être les représentants dans ce monde. Le monde est entièrement étranger à cette cause-là. Comme il n'a pas voulu de la justice de Dieu en Christ, il lui faudra connaître Dieu par ses jugements : «Lorsque tes jugements sont sur la terre, les habitants du monde apprennent la justice» (És . 26:9). Est-ce donc la cause de Christ que les nations embrassent et défendent avec les produits perfectionnés des usines de Krupp et du Creusot, avec les torpilles et les mines sous-marines ? Non, certes ! Et du reste, le combat des justes rencontre-t-il dans ce monde une victoire matérielle ? Ils n'y trouvent que troubles, épreuves, persécutions, mépris, sans aucune compensation. Que dis-je ! Ils ont une seule compensation, mais qui leur suffit parfaitement :

«Dieu est pour nous !» «Les maux du juste sont en grand nombre, mais l'Éternel le délivre de tous» (Ps. 34:19). «Mais grâce à Dieu qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ !» (1 Cor. 15:57).

Les croyants qui se font les défenseurs de la cause et des droits du monde, obtiennent facilement l'approbation de celui-ci, mais ils perdent par là le caractère d'étrangers célestes et leurs jugements ont un cachet terrestre ; ils ont plus ou moins déserté «les sanctuaires de Dieu» (Ps. 73:17). La cause du monde n'est jamais juste, car ce dernier est déjà sous la sentence du Juge. Ce qui est juste, c'est le jugement de Dieu sur lui ! (Rom. 3:8).

Mais peut-être direz-vous : les motifs qui poussent les nations et leurs conducteurs les uns contre les autres, et que Dieu seul connaît, sont justes. Vous êtes dans une grande erreur. S'il est vrai que Dieu seul connaît les secrets motifs des cœurs, il est vrai aussi qu'Il nous les a révélés dans sa Parole de vérité. Elle nous enseigne que les motifs du cœur des hommes ne peuvent pas être justes. Celui qui domine sur leurs cœurs est le diable, et ses motifs, déjà manifestés lors de la chute de l'homme dans le jardin d'Éden, furent mis entièrement à découvert à la croix. «Il est meurtrier dès le commencement ; il n'y a pas de vérité en lui. Quand il profère le mensonge, il parle de son propre fonds, car il est menteur et le père du mensonge» (Jean 8:44). La profession chrétienne ne change rien à cet état, mais rend le meurtre et le mensonge encore plus haïssables quand ces professants les commettent. On pourrait objecter qu'il y a peut-être quelque garantie contre ce mal, si des princes chrétiens sont à la tête des peuples. Dieu seul juge de l'état de leur cœur, mais nous n'hésitons pas à dire que dans un conflit comme celui auquel nous assistons il leur serait impossible, s'ils étaient des «enfants de Dieu», de concilier le caractère et les intérêts de Christ avec les motifs du monde qu'ils gouvernent.

Examinons donc les motifs qui sont à la base de tous ces conflits entre les nations. L'orgueil d'abord. C'est par lui que Satan empoisonna le cœur du premier homme en lui disant : «Vous serez comme des dieux» (Gen . 3:5). L'orgueil de l'homme, s'il n'usurpe pas encore aujourd'hui la place de Dieu, comme il le fera plus tard à l'apparition de l'Antichrist , de l'homme de péché (2 Thess . 2:4), cherche toujours à occuper la première place dans le monde. L'orgueilleux estime que cette place lui est due ; si elle lui est contestée, il met tout en œuvre pour la revendiquer. Que l'orgueil soit celui des conducteurs, ou d'une caste, ou de la nation tout entière, peu importe : il usurpe la place que les humbles croyants donnent à Dieu seul (\*). Si quelque chose s'oppose définitivement à ses vues, l'orgueil à recours à la violence : «L'orgueil les entoure comme un collier ; la violence les couvre comme un vêtement... ils dépassent les imaginations de leur cœur... ils parlent méchamment d'opprimer ; ils parlent avec hauteur» (Ps. 73:6-8). Dieu n'a pas manqué de nous révéler ce qu'Il pense de l'orgueil. La sagesse divine le hait : «Je hais l'orgueil et la hauteur» (Prov. 8:13). L'orgueil trouvera sa rémunération : «L'orgueil va devant la ruine et l'esprit hautain devant la chute» (Prov. 16:18).

(\*) En disant cela, nous ne voulons en aucune manière infirmer le fait qu'il y a un gouvernement «ordonné de Dieu» (Rom. 13, Prov. 8:15-16) auquel il faut obéir, et que les rois sont tenus de gouverner selon les principes de la justice.

L'ambition est proche parente de l'orgueil, car elle est le désir ardent de s'agrandir aux dépens d'autrui. «La gloire de leur maison s'accroît... ils appellent les terres de leur propre nom» (Ps. 49:11, 16). L'ambition est insatiable, car jamais le cœur de l'homme ne se trouve rassasié de ce que son ambition lui procure. L'orgueil et l'ambition ne tiennent compte d'aucune considération de droit, de justice et d'équité, quand ceux-ci font obstacle à leur désir d'acquiescer la prépondérance.

Un autre caractère du cœur de l'homme est la jalousie, produite chez ceux qu'offusquent la prépondérance et les succès des autres. Des humiliations passées, la fierté froissée par des prétentions orgueilleuses, font couvrir dans les cœurs un foyer d'amertume et de ressentiment qui, à la première occasion, se propage comme un incendie.

Mais qu'arrive-t-il quand l'orgueil d'une nation rencontre, chez une nation voisine, un autre orgueil, aussi sûr de lui-même et peut-être plus intraitable que lui ? De ce choc naît l'étincelle qui amènera la conflagration générale. De là, entre ces nations, une haine beaucoup plus violente que celle du plus faible vis-à-vis du plus fort, haine poussée jusqu'au désir d'anéantir son rival et à laquelle tous les moyens sont bons pour y parvenir.

À tous ces motifs et facteurs du conflit entre nations vient s'ajouter, et ce n'est pas le moindre, la question de leurs intérêts matériels, leur soif de richesse et de prépondérance commerciale. Les rivalités se produisent particulièrement dans ce domaine, chacun cherchant à confisquer à son profit le bien-être des autres. De là un assaut livré par les nations moins favorisées aux positions de nations plus anciennes, positions dont les premières cherchent à s'emparer par la ruse et, quand elles n'y réussissent pas, par la violence.

Mais ce n'est pas tout. D'autres nations, moins avancées dans la civilisation, comme la Russie, ne rêvent que conquêtes et cachent leurs appétits insatiables sous le manteau d'une communauté de religion. L'ambition d'une monarchie universelle est à la base de tous leurs désirs.

Tous ces motifs, et sans doute bien d'autres encore, ressortent d'un examen impartial des circonstances du monde actuel. Le péché sous toutes ses formes ; l'iniquité et non la justice ; le mépris de Dieu, et non la piété, sont le fondement de cette affreuse guerre et resteront toujours les principes des conflits futurs entre les hommes. Les armements de plus en plus formidables, accumulés depuis quarante ans étaient destinés à soutenir de part et d'autre les prétentions dont nous venons de parler, jusqu'au moment où il n'a plus fallu qu'une étincelle pour amener une conflagration générale. Toutes ces puissances se rejettent l'une sur l'autre la responsabilité de l'attaque et ne voient pas que Satan, s'emparant de tous les cœurs par le péché et les convoitises, avait préparé depuis longtemps le bûcher dont l'incendie est en voie de consumer toute la prospérité matérielle du siècle actuel.

À vue humaine, le conflit était donc fatal. Chacun peut rejeter sur son voisin l'incident qui l'a fait naître et qui appartient aux causes secondes. La cause première gît dans le cœur de l'homme : c'est le péché. Mais la chose que le pécheur connaît le moins, c'est son propre cœur. Même le Psalmiste, éclairé de Dieu quant à la connaissance de lui-même, s'écrie : «Connaissance trop merveilleuse pour moi ; si élevée que je n'y puis atteindre !» et sa seule ressource, pour être gardé du mal, est de s'en remettre à la connaissance que Dieu a de lui (Ps. 139:6, 23). Oui, Dieu connaît le cœur de l'homme et nous déclare ceci :

«Le cœur est trompeur, par dessus tout, et incurable ; qui le connaît ! Moi, l'Éternel, je sonde le cœur, j'éprouve les reins ; et cela pour rendre à chacun selon ses voies, selon le fruit de ses actions» (Jér . 17:9-10). Ah ! s'ils y pensaient un seul instant : peuples, empereurs et rois, présidents et généraux, convaincus de péché, au lieu de clamer leur juste cause, seraient muets et glacés d'épouvante, ou bien tombant sur leurs faces, se repentiraient à salut ! En l'absence de cette seconde alternative il ne restera que celle

du jugement en un temps futur, pour les grands de la terre comme pour les petits, pour les maîtres du jour comme pour leurs créatures. Ils ne pourront échapper aux yeux scrutateurs du Juge suprême, ceux qui ont proclamé leur «juste cause» à la face de l'univers, tout en réussissant peut-être à cacher à tous leurs contemporains les pensées et les intentions secrètes de leur cœur ! (Ps. 11:5, 7).

Il n'y a donc aux yeux de Dieu qu'une seule cause juste, celle de Jésus-Christ. Chrétiens, rangeons-nous autour de son drapeau. Combattons pour cette cause et nous ne serons pas confus. Annonçons à tous les pécheurs qu'au milieu des jugements terribles qui couvrent le monde de ruines et de sang, la grâce de Dieu a pourvu à leur salut éternel. Disons-leur : «Venez, car déjà tout est prêt !» Proclamons hautement qu'il en est temps, qu'aujourd'hui est le jour du salut. Faisons autre chose encore : Prions, intercédons. La prière du juste est d'un grand prix devant Dieu. L'intercession d'un seul des siens a plus de valeur aux yeux de Dieu que toutes les humiliations de commande d'une nation qui, comme telle, ne le connaît pas — et cependant, ces humiliations et ces jeûnes, nous ne les condamnons pas, car ils pourraient mener les âmes à une conversion réelle. Ninive vit momentanément la destruction s'éloigner d'elle pour avoir pris le sac et la cendre à la voix de Jonas. Cette humiliation était l'acceptation du juste jugement de Dieu ; elle était le premier pas dans le chemin du salut bien différente, certes, de cette prière que nous entendons retentir partout : Donne-nous la victoire 2°

Dans quelle mesure les enfants de Dieu peuvent-ils faire partie des nations en guerre et quelle doit être leur attitude dans ces conflits ? Nous l'avons déjà vu : le chrétien véritable n'est pas plus du monde que ne l'est son Seigneur et Sauveur (Jean 17:14). Son origine est céleste ; il n'est pas, sans doute, «ôté du monde», mais il est «envoyé dans le monde» comme un luminaire pour porter la parole de vie, comme une lettre de recommandation pour faire connaître à tous les hommes le nom de Christ (Phil. 2:15 ; 2 Cor. 3:2). L'ensemble des croyants forme un peuple, acquis par Jésus-Christ, purifié pour Lui-même, zélé pour les bonnes œuvres. Telle est la position du chrétien. Quant à sa nationalité et à son droit de bourgeoisie, la première est du ciel, et le second lui est conservé dans le ciel (Phil. 3:20). De fait, un homme devenu chrétien a abandonné ses privilèges nationaux, car «il n'y a ni Grec, ni Juif . . . barbare, Scythe, esclave, homme libre» (Col. 3:11). C'est sur ce principe qu'agissait l'apôtre Paul, à l'égard de tous ses privilèges judaïques, quand il disait : «Les choses qui pour moi étaient un gain, je les ai regardées, à cause du Christ, comme une perte» (Phil. 3:5-7), tout en reconnaissant à l'occasion la protection que l'État lui accordait comme citoyen romain (Actes 22:25-28).

Le chrétien n'a-t-il donc, objecterez-vous, aucune obligation vis-à-vis des autorités du pays qu'il habite ? Bien au contraire ; ces obligations sont grandes et importantes. S'il ne lui est pas permis d'y revendiquer des droits, il y a des devoirs. Son premier devoir est d'être soumis aux autorités et aux magistrats (Rom. 13:1-5 ; Prov. 8:15-16). Si toutefois ceux-ci voulaient lui défendre de rendre témoignage à son Sauveur, ou d'obéir à sa Parole, il lui faudrait enfreindre cette défense et «obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes» (Actes 5:29). Cette réserve faite, il doit aux autorités hommage, honneur, soumission, obéissance.

Dans le conflit actuel le chrétien a des devoirs, aussi bien vis-à-vis des autorités militaires que civiles ; mais, dans quelle mesure peut-il obéir à celui qui arme sa main pour tuer son prochain ? Laissons parler ici la conscience individuelle de chaque enfant de Dieu, suivant qu'il est plus ou moins éclairé sur le fait de sa séparation du monde. En tous cas, un chrétien spirituel ne peut guère parler de défendre sa patrie terrestre comme s'il pouvait avoir deux patries. Et si les circonstances l'engagent dans les combats, au lieu d'exposer sa vie pour exterminer son prochain, il l'exposera pour le secourir et le sauver, et son Dieu saura lui en fournir l'occasion. S'il est possible, autant que cela dépend de lui, il vivra en paix avec tous les hommes, ne se vengeant pas lui-même. Si son ennemi a faim, il lui donnera à manger ; s'il a soif, il lui donnera à boire. Il ne sera pas surmonté par le mal, mais surmontera le mal par le bien (Rom. 12:18-21).

Il n'embrassera pas la cause des nations, sachant que leurs prétentions à l'approbation de Dieu sont un vain mot et un mensonge. Elles s'aident elles-mêmes, et la victoire est à celle qui possède le plus grand nombre d'armées, de canons et de vaisseaux. Dieu n'a aucune part à ces combinaisons. Ce serait aujourd'hui un singulier spectacle qu'un peuple tout entier, parce qu'il est le peuple de Dieu (et Israël eut en son temps droit à ce titre), se tenant tranquille, confiant en l'Éternel qui combat pour lui, et assistant à la délivrance de l'éternel (Ex. 14:13-14). Singulier spectacle, en effet, et dont la foi seule peut être témoin ! Et que diraient les peuples d'aujourd'hui, si leurs rois et leurs empereurs, pareils au fidèle Josaphat, s'écriaient : «Ô notre Dieu, ne les jugeras-tu pas ? car il n'y a point de force en nous devant cette grande multitude qui vient contre nous, et nous ne savons ce que nous devons faire, mais nos yeux sont sur toi !» Seraient-ils prêts à accepter cette parole de l'Éternel : «Ce n'est point à vous à combattre dans cette affaire ; présentez-vous, et tenez-vous là, et voyez la délivrance de l'Éternel qui est avec vous ?» (2 Chr. 20:12, 17).

Le chrétien comprend que, sous l'économie de la grâce, les guerres ne sont qu'injustice, violation de tout droit, cruautés, haines féroces, carnages, oppression impitoyable des faibles sans défense et des petits par les forts, meurtres, incendies, destruction, et que le Chef qui les conduit n'est pas Dieu, car sa colère est révélée du ciel sur toute injustice (Rom. 1:18), mais un autre Chef, un cavalier monté sur un cheval livide, la Mort ! (Apoc. 6:8).

Il est un autre caractère que doit revêtir l'enfant de Dieu au contact de pareilles scènes d'épouvante. Devant ces désolations le cœur de Dieu est ému pour toutes les infortunes. Il est le père des miséricordes et le Dieu de toute consolation. Les entrailles de Jésus étaient et sont encore pleines de compassion en présence des horribles ravages causés par le péché au milieu des hommes. Il sympathise avec les opprimés, avec les prisonniers, avec les fugitifs, avec les pauvres gens pillés, dépouillés, poursuivis par l'ennemi, avec les blessés et les mourants, avec les veuves et les orphelins dans leur affliction. C'est à tous ces déshérités qu'Il vint jadis apporter la bonne nouvelle de la délivrance, mais en outre ses mains restaient toujours ouvertes pour guérir leurs plaies, pour les rassasier de pain, pour donner du repos aux opprimés, pour apporter la vie, là où avait passé la faux de la mort. Le chrétien, participant, par la nouvelle naissance, de la nature divine, possède les entrailles de Jésus-Christ. Ses sympathies iront aux malheureux, quels qu'ils soient, et non pas aux victorieux qui n'en ont nul besoin et ne les lui demandent pas. Peut-être cette active sympathie pourra-t-elle s'exercer, suivant les péripéties de la guerre, tantôt envers un pays, tantôt envers un autre. Ah ! combien elle contraste avec les Te Deum ou les hymnes de victoire des pécheurs qui osent rendre grâces à Dieu, dans leurs cathédrales ou dans leurs temples, pour le succès de leurs armes perfectionnées, succès acheté par tant de massacres !

En parlant ainsi nous n'oublions pas que cette sympathie pour les victimes est largement partagée par le monde. Un des sentiments naturels du cœur, un des traits aimables de la nature humaine déchue est la pitié, émue de tant de misères et qui produit en tout lieu un grand élan de générosité et de bienfaisance. Remarquez toutefois que cette pitié se manifestait jadis aussi quand les filles de Jérusalem et une grande multitude suivaient le divin martyr en se frappant la poitrine et en le pleurant. Mais que leur dit Jésus ? «Ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants». Votre jugement est à la porte, et votre pitié ne pourra vous sauver ! (Luc 23:27-31).

D'autre part, nous n'oublions pas non plus que beaucoup de vrais enfants de Dieu donnent leur concours à ces œuvres charitables organisées par le monde, y consacrent leur activité et leur dévouement, les dirigent souvent avec une grande sollicitude, et paient largement de leurs personnes et de leurs biens. Certainement Dieu tient compte de leur travail d'amour, quelque ignorants qu'ils soient du milieu avec lequel ils collaborent, milieu qui fournit si souvent au monde une occasion pour se glorifier et se faire valoir aux yeux

des hommes, car jamais il ne pourra se faire valoir par là aux yeux de Dieu. Quoiqu'il en soit, tout ce que le chrétien fait pour Dieu, et par amour envers le Seigneur, trouve sa récompense.

Que Dieu donne à ses enfants, en ces temps troublés et fâcheux, de montrer ce qu'est un esprit vraiment chrétien, en évitant les écueils que nous venons de signaler. Qu'il nous donne des cœurs entiers pour Jésus, n'ayant en vue que Lui, des cœurs pressés par l'amour du Christ pour ces centaines de milliers d'âmes que Satan conduit à leur ruine éternelle, des cœurs émus de compassion pour tous les opprimés, et disposés à «leur faire part de nos biens, car Dieu prend plaisir à de tels sacrifices» (Hébr. 13:16), ou, selon cette autre parole : «Comme nous en avons l'occasion, faisons du bien à tous, mais surtout à ceux de la maison de la foi» (Gal. 6:10) ; — des cœurs enfin, pleins d'intercessions pour tous les hommes et pour tous les membres de la famille de Dieu, qui se trouvent mêlés à ces luttes meurtrières où sombrera, peut-être pour toujours, la prospérité des nations.

### **LE CHRÉTIEN ET LE SERVICE MILITAIRE par Henri Rossier**

Écrit en 1914

#### **Table des matières**

- 1 - Le chrétien a-t-il une patrie terrestre à défendre ?
- 2 - Rapports du chrétien avec les autorités. Peut-il revendiquer ses droits civils ou nationaux ?
- 3 - L'obéissance du chrétien aux autorités est limitée.
- 4 - Rôle du service militaire dans le Nouveau Testament.
- 5 - Le chrétien et le service militaire.
- 6 - Conseils pratiques.
- 7 - Appendice

Le désir exprimé par plusieurs personnes d'obtenir des éclaircissements sur un passage de la brochure intitulée «Le chrétien et la bataille des peuples» engage l'auteur à donner sur cet important sujet les explications qu'il avait cru devoir réserver dans cet écrit-là. Voici le passage en question :

«Dans le conflit actuel le chrétien a des devoirs, aussi bien vis-à-vis des autorités militaires que civiles ; mais, dans quelle mesure peut-il obéir à celui qui arme sa main pour tuer son prochain ? Laissons parler ici la conscience individuelle de chaque enfant de Dieu, suivant qu'il est plus ou moins éclairé sur le fait de sa séparation du monde. En tout cas un chrétien spirituel ne peut guère parler de défendre sa patrie terrestre, comme s'il pouvait avoir deux patries».

Nous allons examiner les diverses assertions contenues dans ce passage :

#### **1 - Le chrétien a-t-il une patrie terrestre à défendre ?**

Il est évident que nous ne pouvons ni ne voulons appliquer la même mesure à un chrétien qui réalise pleinement sa position céleste, ou à un chrétien encore assujéti à ce que la Parole appelle «les éléments du monde» (Gal. 4:3, 9 ; Coloss. 2:8, 20). Ces «éléments» supposent que l'homme n'est pas entièrement perdu et que le monde n'est pas assez mauvais pour ne pas pouvoir se corriger et s'améliorer (\*). Or un chrétien qui, tout en connaissant personnellement son Sauveur, ne fait pas de distinction essentielle entre un homme qui possède la nouvelle naissance, la vie éternelle et l'Esprit de Dieu, et un homme qui, étant mort dans ses péchés et perdu, ne les possède pas — un chrétien qui n'a pas compris que le monde professant, étant absolument condamné, ne peut pas faire partie du peuple de Dieu — ce chrétien, dis-je, ne peut se diriger d'après les mêmes principes qu'un chrétien conscient d'être affranchi du péché et du monde. Ce dernier sait qu'il a été retiré du présent siècle mauvais (Gal. 1:4) ; qu'il n'est pas du monde, comme son Sauveur n'en est pas (Jean 17:14) ; que, sans doute, il n'est pas ôté du monde, mais qu'il y est encore, comme envoyé avec un caractère et une mission célestes (Jean 17:11, 15, 18 ; 20:21).

(\* ) De fait, les «éléments du monde» contiennent quatre sentences :

1° L'homme est sans doute pécheur et mauvais, mais pas entièrement perdu, «périssant», mais non pas «mort»,

2° Il a donc la possibilité d'acquérir une justice devant Dieu,

3° Le monde n'est pas maudit, ni définitivement rejeté,

4° Il est par conséquent susceptible de s'améliorer. Ces principes ne sont pas seulement ceux du monde, éloigné de Dieu, mais ils sont admis par la loi, car elle met tout homme pécheur à l'épreuve ; elle suppose qu'il puisse en sortir victorieux, quoique Dieu sache le contraire. Aussi l'apôtre donne-t-il aux principes de la loi le nom d'«éléments du monde» (Gal. 4:3, 9).

Le chrétien affranchi dont nous parlons, a deux caractères : le premier dans ses rapports avec la terre, le second dans sa relation avec le ciel.

Quant à la terre, comme Abraham, le père des croyants (Rom. 4:11), il a quitté une patrie terrestre vers laquelle il n'a aucun désir de retourner, pour marcher vers une patrie céleste dont il n'a pas encore pris possession. Son attitude dans ce monde est celle d'un «étranger et d'un forain», c'est-à-dire d'un homme du dehors (Héb. 11:13-16).

En rapport avec le ciel, il est entièrement hors du monde ; il n'en est pas citoyen, il n'a pas de bourgeoisie sur la terre : sa bourgeoisie est céleste (Phil. 3:20) ; «il a été transporté (chose actuelle et non future) dans le royaume du Fils de l'amour de Dieu» (Col. 1:13). Sa position, ses intérêts, ses relations sont dans ce royaume invisible.

En tant que nous réalisons ces deux caractères, nos relations avec le monde et les autorités du pays dans lequel nous vivons deviennent très simples et très claires. Un chrétien qui ne les réalise pas parlera de sa patrie terrestre, parce que, à l'encontre d'Abraham, il ne l'a jamais quittée. Or, s'il estime avoir une patrie terrestre il sera obligé de la défendre et aura parfaitement raison de le faire, et j'ajouterai même que l'amour pour sa patrie lui fera applaudir des conquêtes faites par son pays, l'annexion de pays ou de provinces limitrophes ou de colonies éloignées. De telles ambitions ne se rencontrent pas seulement chez les peuples revêtus d'une profession chrétienne sans vie, mais, hélas ! chez les enfants de Dieu qui n'ont pas l'intelligence de leur caractère céleste. Ce singulier mélange de patriotisme et de christianisme a engendré des Havelock, des Gordon, des Roberts, hommes au noble et chevaleresque caractère, auxquels on a décerné le nom de «héros chrétiens». Tout en reconnaissant leur foi, nous sommes certains qu'ils n'ont pas acquis, aux yeux de Dieu, par le mélange de leurs vertus militaires avec leur christianisme, le renom que ce même mélange leur vaut aux yeux des hommes assujéti aux éléments du monde. Il n'est pas douteux que l'on rencontre de vrais chrétiens dans toutes les classes de la société militaire ou civile : bien rarement, sans doute, sur le trône, rarement parmi les grands et les riches de ce monde, car il est difficile qu'un riche entre dans le royaume de Dieu, mais, de fait, nous n'avons pas le droit de prononcer un ostracisme contre qui que ce soit : N'a-t-on pas vu dernièrement sur le trône pontifical, un vrai enfant de Dieu qui combattait fidèlement contre son propre clergé pour maintenir l'autorité des Saintes Écritures ?

Le chrétien qui a compris ce que c'est que d'être «participant de l'appel céleste» (Héb. 3:1) ne parlera donc pas de défendre sa patrie terrestre. Il a à combattre pour sa patrie céleste et les armes de sa guerre sont autres que des fusils Mauser ou des fusils Lebel. Son

combat n'est pas avec « le sang et la chair » ; ses ennemis sont des puissances spirituelles ; son armure est l'armure complète de Dieu, c'est-à-dire l'état d'une d'âme formée par la Parole et armée de la Parole, pour remporter la victoire. Les deux combats dont nous parlons, le charnel et le spirituel, étant de tout point opposés l'un à l'autre, le chrétien qui se fait le champion du premier voit nécessairement décroître sa force dans le combat spirituel, s'il ne le perd pas en entier.

Ces principes, pour qui veut entendre, sont simples et évidents, et j'estime qu'ils ne pourraient être combattus que par des chrétiens qui, étant associés au monde civil ou militaire, ont intérêt à défendre la fausse position qu'ils occupent.

## **2 - Rapports du chrétien avec les autorités. Peut-il revendiquer ses droits civils ou nationaux ?**

En énonçant les choses qui précèdent, nous ne prétendons pas que la question du service militaire ne soit pas hérissée pour le chrétien de graves difficultés matérielles et morales.

La première, la grande difficulté, naît de l'obligation d'obéir aux autorités, car cette obéissance nous est positivement recommandée par la parole de Dieu. Que ces autorités soient l'empereur, le roi, le président d'une république, le magistrat civil, le commandant militaire, peu importe : le chrétien lui doit obéissance. Elles sont établies de Dieu pour conduire et pour paître les peuples, pour récompenser les bons et punir les méchants, en un mot pour maintenir l'ordre sur la terre. En principe, leur protection est assurée au chrétien comme à tous les autres hommes. Devant une accusation inique et mensongère, l'apôtre faisait appel à César (Actes 25:11). Or il n'était pas question pour lui du caractère de Néron, l'homme le plus cruel et le plus corrompu de son royaume, persécuteur atroce des chrétiens, mais d'un homme institué de Dieu pour offrir sa protection aux accusés innocents et leur rendre justice. Et, notons-le bien, Paul en appelait à l'empereur, non pas en aucune manière pour se soustraire à la mort, car il avait conscience d'aller au devant d'elle, et, en outre, « s'il avait fait quelque chose qui fût digne de mort, il ne refusait pas de mourir », mais il n'avait d'autre désir, en parlant ainsi, que d'accomplir cette parole de Dieu : « Il faut que tu rendes témoignage aussi à Rome » (Actes 23:11 ; voy. Actes 26:32). Jamais l'apôtre ne se prévalait de sa bourgeoisie pour résister à l'autorité, même injuste. Il supportait l'injustice : trois fois il avait été battu de verges et n'avait pas protesté. Quand, avec Silas, il est battu de verges à Philippes, il supporte cet outrage public, après quoi il fait connaître sa qualité de citoyen romain (Actes 16:37). Il aurait pu revendiquer sa bourgeoisie comme un droit avant de recevoir les coups, mais il ne le fait pas, ne voulant pas se soustraire aux souffrances de l'Évangile. Dans cette même occasion, lorsque Satan, ayant échoué dans sa résistance en public, cherche à supprimer, par le silence, le témoignage de Dieu, Paul dit : « Après nous avoir fait battre publiquement, sans que nous fussions condamnés, nous qui sommes Romains, ils nous ont jetés en prison ; et maintenant ils nous mettent dehors en secret ! Non certes, mais qu'ils viennent, eux, et qu'ils nous mènent dehors ». Tout cela n'est en aucune manière la revendication d'un droit, mais une simple constatation dans l'intérêt de l'Évangile, dont l'apôtre était le défenseur (Phil. 1:16). Cela était si vrai que, dans le cas particulier, Paul, au lieu d'affirmer son droit de rester dans la ville, obéit à la prière des magistrats et en sort (Actes 16:40). Nous le voyons encore, en Actes 22:25, s'enquérir auprès du centurion de la limite de son pouvoir sur lui, Romain qui avait cette bourgeoisie par naissance et qui n'était pas condamné — non pas qu'il voulût échapper à un acte injuste, bien que, dans le cas précédent, il y eût, sans doute, plus de foi que dans celui-ci ; mais n'était-il pas libre de faire appel à la conscience et aux devoirs de cet homme de guerre ? Quant à sa bourgeoisie, il ne l'avait pas acquise, comme le chiliarque, mais il « l'avait par naissance ». Comme nous l'avons vu, il reconnaissait parfois, sans réclamer la protection qui lui était due, le privilège que cette bourgeoisie lui conférait et, d'autres fois, n'en tenait aucun compte, sa réclamation n'ayant en vue que les intérêts de l'Évangile.

Nous insistons là-dessus pour montrer qu'un chrétien qui connaît sa vocation céleste ne fait pas valoir ses droits ici-bas. Il peut être, par sa naissance, bourgeois de la ville qu'il habite, et cette position, il ne peut ni la changer, ni l'annuler, mais encore moins la revendiquer. Elle lui acquiert la protection des autorités de sa ville natale ; et s'il accepte avec reconnaissance cette protection quand elle lui est offerte, il ne proteste pas, quand elle lui est refusée ; mais, en échange, il se considère comme ayant des devoirs envers les autorités qui le protègent, et ne se considérerait pas, lui dont la bourgeoisie est céleste, comme exempté de ces devoirs quand ces mêmes autorités lui refuseraient leur protection ou le persécuteraient.

Remarquez encore que, lorsqu'il s'agissait de ses droits nationaux, Paul les regardait, non comme un gain, mais comme une perte à cause de Christ (Phil. 3:7), les abandonnant tous, sans exception, et les considérant comme des ordures. Cela ne l'empêchait pas d'être Israélite et Benjaminite d'origine, comme il était Romain de naissance, mais sa nationalité n'avait de valeur pour lui qu'afin de s'en servir pour appeler son peuple, avec un amour ardent et inlassable, à se tourner vers Christ (Rom. 9:3).

Telle est donc la position du chrétien vis-à-vis de l'autorité. Si des droits lui sont conférés, il ne s'en prévaut pas et les abandonne sans hésiter quand il s'agit de souffrir pour le Seigneur. Jamais il ne balance ses devoirs par ses droits. Pour lui le devoir demeure, quand même le droit le plus évident lui serait contesté, et il obéit aux autorités, quelles qu'elles soient, parce qu'elles sont établies de Dieu.

## **3 - L'obéissance du chrétien aux autorités est limitée.**

Cependant il est de la plus haute importance de comprendre que cette obéissance est limitée, parce que le magistrat ou le gouverneur, quel qu'il soit, est une autorité subordonnée et que je dois, bien plus qu'à lui, obéissance à l'autorité suprême qui l'a institué. C'est ce que disent les apôtres Pierre et Jean aux chefs et aux anciens de la nation : « Jugez s'il est juste devant Dieu de vous écouter plutôt que Dieu ». « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (Actes 4:19 ; 5:29). Dieu nous a révélé ses pensées dans sa Parole ; c'est son autorité qui doit diriger toutes nos décisions, toute l'activité de notre vie chrétienne. En ne considérant que la question qui nous occupe nous demandons en quoi les ordres du commandement militaire devront céder le pas à ce que la parole de Dieu nous enseigne, et à l'obéissance que nous lui devons. Dieu nous enseigne-t-il que nous ayons des ennemis terrestres à combattre ou une patrie à défendre contre eux ? Tout cela avait lieu sous le régime de la loi ; rien de semblable sous l'économie de la grâce. Un chrétien n'a à combattre dans ce monde (nous y reviendrons) que des ennemis spirituels, il ne combattra donc pas ses ennemis, ni ceux de sa patrie, parce qu'il est l'ami de ses ennemis et qu'il n'a pas de patrie ici-bas. Il n'obéira donc à l'autorité militaire que dans la mesure compatible avec la volonté de son Dieu, révélée dans sa Parole.

## **4 - Rôle du service militaire dans le Nouveau Testament.**

Examinons donc de plus près ce que le Nouveau Testament nous révèle au sujet du service militaire. Le Nouveau Testament parle souvent des hommes de guerre. Jean-Baptiste, qui n'était pas seulement le Précurseur, mais le dernier et le plus grand prophète de la loi, reconnaissait, comme tout l'Ancien Testament, la vocation d'homme de guerre, de soldat en Israël et ne la blâmait pas. Quand les soldats viennent au baptême de la repentance, il ne condamne pas leur métier, mais les engage à éviter les péchés qui en sont l'accompagnement habituel : « Ne commettez pas d'extorsions, ni n'accusez faussement personne, et contentez-vous de vos gages » (Luc 3:14). Le Seigneur lui-même observe le même silence au sujet de l'état militaire quand tel et tel homme de guerre d'entre les nations se présente devant lui, mais la raison en est tout autre : il s'agit de leur foi, et il est prouvé, dans le cas du centurion, que le métier des armes, chez cet étranger, n'est nullement incompatible, même avec une très grande foi que le Seigneur admire et qui fait honte à la foi que l'on rencontrait en Israël (Luc 7:1-10 ; Matt. 8:5-13). En Luc 23:47, nous voyons le centurion romain glorifier Dieu, au pied de la croix, disant : « En vérité cet homme était juste ». En Matt. 27:54, saisi avec ses compagnons d'une fort grande peur, il

s'écrie : «Certainement, celui-ci était fils de Dieu !» Son cœur était plus accessible à la foi que celui des pharisiens et de la foule juive qui se moquaient de Jésus, en disant : «Il a dit : Je suis fils de Dieu» (27:43). L'exemple du centurion Corneille, dans les Actes, vient à l'appui de ce que nous venons d'énoncer. Homme de guerre d'entre les nations, son métier n'est pas mis en question, mais pieux, craignant Dieu, le priant continuellement, il reçoit, comme sceau de sa foi, le don du Saint-Esprit.

Dès lors, c'est-à-dire depuis la descente du Saint-Esprit, le Nouveau Testament est muet sur l'œuvre de Dieu dans le cœur des soldats, quoique plus d'un fasse preuve de sentiments naturels de bienveillance et d'humanité (Voyez Actes 27:3, 43) ; non pas, sans doute, que cette œuvre ne puisse avoir lieu en tout temps, et les annales historiques nous en offrent maint exemple, mais il est à noter que, depuis la descente du Saint-Esprit, le Nouveau Testament garde le silence sur l'œuvre dans le cœur des soldats. La force armée n'y apparaît dès lors que comme moyen de coercition et de violence, témoins les divers incidents de l'histoire des apôtres Pierre et Paul.

Il est par contre très remarquable que les allusions à la guerre abondent dans les épîtres, pour accentuer le contraste entre les guerres des nations et celle du peuple de Dieu. Toutes les manœuvres des armées, si souvent mentionnées dans l'Ancien Testament, sous le régime de la loi, ne semblent plus applicables désormais qu'au combat de la foi. «Notre lutte», dit l'apôtre, «n'est pas contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes» (Éph. 6:12). Et encore : «Nous ne combattons pas selon la chair, car les armes de notre guerre ne sont pas charnelles, mais puissantes par Dieu pour la destruction des forteresses, détruisant les raisonnements et toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu» (2 Cor. 10:3-5). Le premier chapitre de l'épître aux Philippiens est très instructif sous ce rapport. Tous les termes usités pour la guerre y sont appliqués à l'ensemble des croyants qui forment l'armée de Christ. Ainsi, dans ce chapitre, notre guerre a parfois le caractère défensif : «la défense de l'Évangile» (v. 7) ; et l'apôtre est établi de Dieu pour diriger cette défense dont il est le capitaine (v. 16). Parfois l'armée de Dieu doit gagner du terrain et prendre l'offensive : «l'avancement de l'Évangile» (v.12) ; maintenir les positions acquises : «la confirmation de l'Évangile» (v. 7) ; résister aux attaques, «tenant ferme dans un même esprit» (v. 27) ; honorer le drapeau dont Dieu lui a confié la garde, en se «conduisant d'une manière digne de l'Évangile de Christ» (v. 27). Ensuite vient le combat lui-même : «Combattant ensemble d'une même âme avec la foi de l'Évangile» (v. 28) ; et la victoire finale qui en est la conséquence : «n'étant en rien épouvantés par les adversaires, ce qui pour eux est une démonstration de perdition, mais de notre salut» (v. 28) ; car cette victoire, la délivrance définitive du mal et l'introduction dans la gloire comme prix du combat, est appelée «le salut» dans l'épître aux Philippiens.

Si, du combat collectif, nous passons au combat individuel, les épîtres sont tout aussi riches en allusions guerrières. Le chap. 6 de l'épître aux Éphésiens nous en offre, dans tous ses détails, le remarquable exemple, et toujours en opposition avec le combat charnel. Quel contraste nous trouvons, en effet, entre les pieds des hommes «rapides pour verser le sang» (Rom. 3:15), et les pieds du croyant «chaussés de la préparation de l'évangile de paix !» (Éph. 6:15). La conscience du chrétien lui permettra-t-elle jamais de concilier des choses aussi opposées ? — En 1 Cor. 9:26, l'apôtre se compare lui-même à un combattant. En 2 Timothée il exhorte son cher fils dans la foi à «prendre sa part des souffrances comme un bon soldat de Jésus-Christ» et il ajoute : «Nul qui va à la guerre ne s'embarrasse dans les affaires de la vie, afin qu'il plaise à celui qui l'a enrôlé pour la guerre (2:3-4). Citons encore 2 Tim. 4:5-7 ; 1 Tim. 1:18-19 ; 6:12 ; 1 Thess. 5:8 ; Rom. 13:12, et nous serons bien loin d'avoir épuisé les citations. Celles-ci suffisent pour prouver que, depuis le don du Saint-Esprit, le Nouveau Testament considère la guerre comme uniquement spirituelle pour les chrétiens et s'abstient absolument de les représenter comme jouant un rôle dans les conflits entre nations.

Cela est si vrai que, dès que le temps de la grâce et de l'habitation du Saint-Esprit ici-bas est terminé dans l'Apocalypse par l'enlèvement de l'Église dans le ciel (Apoc. 5), on voit renaître la mention de guerres incessantes entre les hommes. Cette période se termine au chap. 19 par l'apparition, dans la personne de Christ, du Dieu des armées célestes, remportant la victoire sur toutes les armées des rois de la terre.

### **5 - Le chrétien et le service militaire.**

Ayant établi jusqu'ici selon la Parole quelle est la position du chrétien vis-à-vis d'une patrie terrestre, vis-à-vis des autorités, et quel est, depuis le don du Saint-Esprit, le caractère, entièrement spirituel, assigné à la guerre, pour le chrétien, il nous est facile d'aborder enfin la question de la responsabilité chrétienne au sujet du service militaire.

Ici, je désire rappeler en premier lieu un principe de toute importance, établi au commencement de cet écrit, et relatif à la conduite des enfants de Dieu. Cette conduite est influencée par le degré de leur affranchissement du monde ou de la loi, et nous ne pouvons par conséquent l'apprécier selon une règle uniforme. Ce serait folie. Aussi bien condamner tout d'un temps toutes les guerres d'Israël sous le régime de la loi. Des chrétiens, non affranchis de la loi, tels que jadis les habitants des vallées vaudoises, ont combattu, dans leur ignorance, les ennemis de Christ avec les armes de la chair et ont été soutenus de Dieu dans la mesure de leur foi et de leur connaissance. Mais il ne faudrait pas en conclure que Dieu approuve chez ses enfants le manque d'affranchissement, parce qu'il le supporte et récompense toujours la foi, dans quelque milieu qu'elle se produise. Beaucoup de chrétiens ne vont-ils pas jusqu'à voir un signe d'approbation divine dans les diversités de vues qui nous séparent. Ils représentent le peuple de Dieu comme autant de régiments combattant pour un but commun, chacun sous un drapeau différent. Cette affirmation est une erreur grossière. L'armée chrétienne et le combat chrétien ne comportent qu'un seul drapeau et qu'une action d'ensemble. «Conduisez-vous», dit l'apôtre, «d'une manière digne de l'évangile de Christ, afin que, soit que je vienne et que je vous voie, soit que je sois absent et que j'entende parler de votre état, j'apprenne que vous tenez ferme dans un seul et même esprit, combattant ensemble d'une même âme, avec la foi de l'Évangile» (Phil. 1:27) ; et encore : «Rendez ma joie accomplie en ceci que vous ayez une même pensée, ayant un même amour, un même sentiment, pensant à une seule et même chose» (11:2).

Tel est le seul caractère que la parole de Dieu approuve. Mais si les divergences d'appréciation et de conduite parmi les enfants de Dieu ne peuvent être justifiées en aucune manière, elles peuvent être expliquées. Elles dépendent souvent de l'ignorance des pensées de Dieu révélées dans sa Parole et Dieu tient compte de cette ignorance avec toute sorte de patience et une infinie bonté. D'autres fois elles sont le fruit de la désobéissance et du manque de soumission à Ses pensées ; en cela, elles sont inexcusables, car ce n'est pas sans but que Dieu nous a révélé ses pensées dans sa Parole. Les chrétiens la comprennent différemment, objecte-t-on. Cette objection condamne d'une manière absolue ceux qui la font. La parole de Dieu n'est pas inintelligible. Elle est donnée, non aux savants, mais aux simples, pour les rendre intelligents. L'intelligence humaine ne peut la comprendre, mais le Saint-Esprit, dans le chrétien, nous l'enseigne, nous l'applique et en sonde, à notre intention, même «les choses profondes». Les Écritures sont comme l'océan : la sonde ne peut en toucher le fond et à sa surface la plus frêle nacelle peut atteindre le port.

Ces divergences existent, mais la parole de Dieu nous enseigne comment nous devons nous comporter à leur égard : «Nous tous qui sommes parfaits, ayons ce sentiment : et si en quelque chose vous avez un autre sentiment, cela aussi Dieu vous le révélera ; cependant, dans les choses auxquelles nous sommes parvenus, marchons ensemble dans le même sentier» (Phil. 3:15-16).

Si donc il existe entre chrétiens des divergences sur le sujet du service militaire, traité dans ces pages, au lieu d'entrer en lutte les uns avec les autres, attendons que Dieu nous instruisse, et cherchons l'union des saints dans les vérités qui leur sont communes, au lieu d'accentuer la désunion dans les choses qui ne sont pas connues de tous.

Pour des esprits également consciencieux, la grande question qui se pose au sujet du service militaire porte sur le degré d'obéissance due aux autorités. Les uns, comme nous l'avons vu plus haut, recommandent cette obéissance dans la mesure où elle n'entre pas en conflit avec la volonté de Dieu ; les autres croient que cette volonté n'est pas assez clairement exprimée dans la Parole pour les empêcher de répondre à l'appel aux armes et aux obligations qu'il comporte. Ils estiment devoir obéir dans tous les cas aux autorités militaires. Or, je le demande, cela est-il possible à un chrétien ? Est-ce que, s'il s'était trouvé un disciple de Christ parmi les soldats qui, sous l'autorité militaire, conduisaient le Seigneur au supplice, il aurait dû obéir et clouer à la croix les mains et les pieds de Jésus ? Non, n'est-ce pas ? Mais, avez-vous remarqué que, sur le point de se rendre à Golgotha, Jésus dit : «Tous ceux qui auront pris l'épée périront par l'épée» (Matth. 26:52). Il n'est donc pas permis de tirer l'épée. Est-il permis au chrétien de répandre le sang ? Entièrement en dehors de l'économie de la loi, ce qui rend cette parole applicable à l'économie chrétienne, Dieu dit à Noé, de manière à lier tous les hommes : «De la main de chacun, de son frère, je redemanderai la vie de l'homme. Qui aura versé le sang de l'homme, par l'homme son sang sera versé» (Gen. 9:5-6). — Est-il permis au chrétien de se venger de ses ennemis ? La parole de Dieu répond : «Ne vous vengeant pas vous-mêmes, bien-aimés ; mais laissez agir la colère, car il est écrit : «À moi la vengeance ; moi, je rendrai, dit le Seigneur». Si donc ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire ; car en faisant cela tu lui entasseras des charbons de feu sur sa tête» (Rom. 12:19-20). — Est-il permis au chrétien de précipiter son ennemi dans l'enfer, dans l'éternité d'un lieu de tourments, loin de Dieu, au lieu de le sauver de l'abîme ? Il suffit de poser la question pour la résoudre. — Vous voyez donc que la parole de Dieu, dès qu'elle prend l'homme en dehors du régime de la loi, est positive à ce sujet. Mais, hélas ! vous ne le voyez pas, étant lié, d'un côté par votre conscience, de l'autre par l'asservissement aux «éléments du monde», qui vous portent à obéir aux autorités, coûte que coûte. Je respecte vos scrupules sans les partager, mais l'obéissance à la parole de Dieu a plus d'importance pour moi que tous les scrupules.

### 6 - Conseils pratiques.

Est-ce à dire que cette question soit réglée en pratique pour le chrétien aussi facilement que semblent l'indiquer les pages ci-dessus ? Non, et voici pourquoi :

Dans la plupart des pays le service militaire est obligatoire, indistinctement pour tous. Dans les contrées où il ne l'est pas, la question ne souffre aucune difficulté : le chrétien, conscient de sa vocation céleste, n'entrera pas dans l'armée.

Dans certains pays où le service est obligatoire, l'état tient compte des scrupules de conscience des chrétiens (scrupules qui, du reste, chose triste à dire, ne sont jamais le fait que d'une infime minorité), et leur permettent de s'enrôler dans les troupes sanitaires. Cette liberté est à la louange des gouvernements qui, par ce moyen, respectent la conscience de leurs subordonnés. Le chrétien fidèle qui profite de cette liberté s'acquittera de sa mission sur les champs de bataille sans ménager sa vie ; il ne craindra pas de s'exposer aux plus grands dangers pour accomplir son devoir d'amour envers tous, amis et ennemis, à travers les balles et les éclats d'obus, donnant ainsi l'exemple d'un dévouement qui n'hésite pas, selon l'exemple du Sauveur, à laisser sa propre vie pour sauver celle des autres. Il aura ainsi l'occasion de réaliser cette parole de Jésus : «Celui qui affectionne sa vie, la perdra ; et celui qui hait sa propre vie dans ce monde-ci, la conservera pour la vie éternelle. Si quelqu'un me sert, qu'il me suive ; et où je serai, moi, là aussi sera mon serviteur : si quelqu'un me sert, le Père l'honorera» (Jean 12:25-26). Admirable service que celui-là, humble et sans apparence, fait d'abnégation, d'oubli de soi, de courage moral, bien plus agréable à Dieu que les exploits militaires de ceux que l'on appelle des héros chrétiens !

Mais, en d'autres pays, où le service militaire est obligatoire, aucune liberté de choix n'est laissée à ceux qui sont incorporés. Cependant nous sommes certains que Dieu bénirait la foi et le courage moral de ceux qui, lors du recrutement, déclareraient qu'ils sont prêts à sacrifier leur vie pour secourir les blessés, mais que la parole de Dieu leur défend de répandre le sang. Si, malgré cela, l'obligation de porter les armes est imposée au jeune chrétien, quoique se trouvant aculé sans avoir de choix, à la nécessité d'obéir aux hommes, il n'est cependant pas sans ressource : qu'il prie, qu'il prie continuellement. Dieu a égard, chez ses enfants, à la dépendance de Lui, exprimée par la prière, dépendance qui s'accorde si bien avec notre incapacité absolue de lui obéir par nous-mêmes. «La fervente supplication du juste peut beaucoup» (Jacq. 5:16). Combien de fois n'avons-nous pas vu au cours de la guerre actuelle une réponse de Dieu, dans une blessure opportune qui a mis un chrétien dans l'incapacité de tirer son premier coup de fusil, réponse à la supplication du juste et aux prières adressées à Dieu par ses frères. Combien de fois des chrétiens fidèles n'ont-ils pas éprouvé, au milieu des dangers, la vérité de cette parole : «Pas un cheveu de votre tête ne périra» (Luc 21:18), en même temps qu'ils étaient préservés de tout acte de violence (\*). Combien de fois, au contraire, n'avons-nous pas vu, dans ces mêmes combats les chrétiens qui étaient en proie à «l'enthousiasme national», à l'ambition de «s'honorer aux yeux de chefs respectés», au désir de «défendre leur patrie», de «vaincre en écrasant l'ennemi», ces chrétiens, dis-je, frappés de la balle meurtrière ou de l'éclat d'obus qui les ont sans doute transportés immédiatement auprès de leur Sauveur, mais en mettant fin à un service qui aurait été utile pour Lui, et qui faisait dire à l'apôtre : «Si je vis dans la chair, il en vaut bien la peine !» (Phil. 1:22).

(\*) Une lettre écrite des tranchées, sur le front de bataille, et reçue quand ces lignes étaient sous presse, confirme cette phrase d'une manière frappante. J'en transcris un fragment :

5 novembre 1914.

«... Individuellement, et chaque fois que Je peux me réunir avec deux amis de V. nous demandons beaucoup au Seigneur qu'il nous épargne la lutte horrible corps à corps et qu'il nous garde de faire usage de nos armes. Que ce serait terrible, s'il fallait frapper notre prochain, peut-être un frère ! quel remords si l'on devenait «meurtrier» ! Le Seigneur, dans son inlassable bonté, nous a aussi gardés à cet égard jusqu'à aujourd'hui. Et, à ce sujet, que de riches expériences nous avons faites. Que de fois on nous a fait nous préparer à l'assaut. Alors nous criions au Seigneur de nous protéger, mais aussi nous le supplions de faire que nous n'eussions pas à «frapper». Toujours il a répondu bien au delà de ce qui lui était demandé dans la faiblesse, et souvent, pour ne pas dire toujours, par des moyens auxquels personne ne se serait attendu. Que d'expériences touchantes, merveilleuses, de l'intervention divine, si visible pour le croyant et, chose magnifique, reconnue par ceux même qui ne veulent pas de Dieu, et qui étaient saisis d'étonnement, comme autrefois les foules incrédules qui, par curiosité, suivaient Jésus pour voir les miracles qu'il faisait, sans vouloir croire en lui». Élie Sagnes

Tels sont les conseils pratiques de l'expérience chrétienne appuyée sur la parole de Dieu, au sujet du service militaire. Puissent-ils être utiles à un grand nombre de jeunes chrétiens qui se trouvent actuellement aux prises avec ces sérieuses difficultés. Et si, malgré tout, ils ont à les subir, qu'ils n'oublient pas de rendre un témoignage fidèle au milieu de la vie agitée, souvent indifférente, souvent impie ou violente, des camps et des tranchées. Qu'ils recherchent la communion de leurs frères en Christ, et (nous en avons maint exemple) Dieu la leur fera trouver dans les armées s'ils la lui demandent ; qu'ils se gardent de tout acte de violence, des exécutions, des fusillades qui leur seraient ordonnées, même si la perte de leur vie devait être la conséquence de leur désobéissance ; qu'ils soient secourables aux malheureux, fugitifs et opprimés ; qu'au péril de leurs jours ils soustraient leurs ennemis à la rage de ceux qui les

poursuivent ; qu'ils évitent le moindre acte de déprédation et de pillage... S'ils font ainsi, le Dieu de paix sera avec eux, les gardera et les bénira !

## 7 - Appendice

Au moment où je termine ce petit travail, un ami me rappelle une lettre d'un cher serviteur de Dieu que j'avais publiée en 1877 et oubliée dès lors. Écrite en 1870, lors de la guerre franco-allemande, elle me semble exprimer, beaucoup mieux que je n'ai su le faire, une partie des pensées émises dans cette brochure, aussi je n'hésite pas à la reproduire ici.

À Mr. C. E. (1870)

Cher frère,

... Il est clair pour moi, qu'un chrétien, libre de faire ce qu'il veut, ne pourrait jamais être soldat, à moins qu'il ne soit au plus bas de l'échelle et ignorant de la position chrétienne. C'est autre chose quand on y est forcé. Alors la question est celle-ci : La conscience est-elle si fortement engagée, au sujet du côté négatif de la question, qu'on ne pourrait être soldat sans violer ce qui est la règle pour la conscience : la parole de Dieu ? Dans ce cas on en subit les conséquences ; il faut être fidèle.

Ce qui me fait de la peine, c'est la manière dont l'idée de «la patrie» s'est emparée du cœur de quelques frères. Je comprends très bien que le sentiment de la patrie soit fort dans le cœur d'un homme. Je ne crois pas que le cœur soit capable d'affection à l'égard du monde tout entier. Au fond, les affections humaines doivent avoir un centre qui est le moi. Je peux dire : «ma patrie», car elle n'est pas celle d'un étranger. Je dis : «mes enfants, mon ami» ; et ce n'est pas un «moi» purement égoïste. On ferait le sacrifice de sa vie, de tout (non pas toutefois de soi, de son honneur), pour sa patrie, pour son ami. Je ne puis dire : «mon monde».

Mais Dieu nous délivre du «moi» : il fait de Dieu, et de Dieu en Christ, le centre de tout, et le chrétien, s'il est conséquent, déclare hautement qu'il cherche une patrie, une meilleure, c'est-à-dire une patrie céleste. Ses affections, ses liens, son droit de bourgeoisie, sont en haut. Dans ce monde, il se retire dans l'ombre, comme en dehors du tourbillon qui menace de tout envahir, de tout emporter. Le Seigneur est un sanctuaire (Ézéchi. 11:16).

Qu'un chrétien hésite s'il doit obéir ou non, je le comprends et je respecte sa conscience ; mais, qu'il se laisse emporter par ce qu'on appelle le patriotisme, cela n'est pas du ciel. «Mon royaume», dit Jésus, «n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes gens auraient combattu» (Jean 18:36).

Le patriotisme est l'esprit du monde, sous une forme honorable et attrayante, mais les guerres viennent des convoitises qui combattent dans nos membres.

Comme homme, je me serais battu obstinément pour ma patrie et ne me serais jamais soumis — Dieu le sait — mais, comme chrétien, je me crois et me sens en dehors de tout cela. Ces choses ne me remuent plus. La main de Dieu se trouve dans cette guerre et je la reconnais : il a tout ordonné d'avance ; je courbe la tête devant cette volonté. Si l'Angleterre était envahie demain, je me confierais en Lui. Ce serait un châtement sur ce peuple qui n'a jamais vu la guerre, mais je me plierais devant Sa volonté.

Beaucoup de chrétiens travaillent sur le théâtre de la guerre. On leur a envoyé de grandes sommes d'argent. Tout cela ne m'attire pas. Dieu soit béni de ce que tous ces pauvres soldats soient soulagés, mais j'aimerais mieux voir des frères pénétrer dans les ruelles de la Cité et chercher les pauvres là où ils se trouvent tous les jours. Il y a beaucoup plus d'abnégation de soi-même, plus de service caché, dans un pareil travail. Nous ne sommes pas de ce monde, mais nous sommes les représentants de Christ au milieu du monde. Que Dieu garde les siens !

J. N. Darby

### **Nature du combat chrétien par Henri Rossier**

#### **Table des matières**

1 - Le combat chrétien — Éphésiens 6:10-20

1.1 - Pharaon

1.2 - Amalek

1.3 - Devant Jéricho

1.4 - Conclusion

2 - À propos de 1 Jean 2:14

3 - À propos de 1 Chroniques 12

#### **1 - Le combat chrétien — Éphésiens 6:10-20**

ME 1961 p. 8-15. Notes prises à une méditation de H. R.

Dans ce passage je suis frappé du fait que le combat chrétien, tel qu'il nous est présenté ici, se livre dans le ciel ; c'est là que se trouvent les puissances spirituelles qui s'opposent à nous. Toute l'épître aux Éphésiens introduit le chrétien dans le ciel. Nous lisons dès les premiers versets que « le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ... nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ ». C'est là que l'apôtre place le chrétien et c'est là qu'il le laisse, en sorte que lorsqu'il mentionne le combat, ce combat aussi se livre dans les lieux célestes.

##### **1.1 - Pharaon**

Le combat chrétien a bien des caractères, et je chercherai à en placer quelques-uns devant nous. La première fois que les Israélites ont à faire avec l'ennemi c'est à la Mer Rouge, Le Pharaon représentant la puissance de Satan, et les Égyptiens auxquels ils étaient asservis et qui représentaient le monde, les poursuivent dans le but de les empêcher de sortir d'Égypte. Satan agit toujours ainsi. Quand une âme a appris, comme les Israélites l'avaient fait à la Pâque, qu'elle est mise à l'abri du jugement de Dieu, le monde et Satan s'élèvent contre elle. Le combat s'engage ; à la Mer Rouge le peuple ne sait que devenir, mais Moïse lui dit : « L'Éternel combattra pour vous ». Ainsi la bataille est engagée entre l'Éternel et toute la puissance du monde, afin de délivrer les Israélites pour qu'ils puissent entreprendre la marche à travers le désert. La victoire est remportée sans qu'Israël ait à tirer l'épée. Pour nous la Mer Rouge représente la mort de Christ sous le jugement de Dieu ; c'est là que la puissance de l'ennemi a été vaincue, et maintenant, du moment que nous avons cru, nous sommes engagés dans le chemin du désert. Qu'allons-nous y trouver ? Tout d'abord Dieu : « Je vous ai portés sur des ailes d'aigle, et vous ai amenés à moi » (Ex. 19:4). Nous avons été amenés à Dieu, non pas dans le ciel, mais sur la terre, dans ce désert que nous avons à traverser, dans ce monde où nous avons à accomplir notre pèlerinage. Le Seigneur est mort pour nos péchés afin de nous amener à Dieu.

##### **1.2 - Amalek**

Dès le moment où nous nous mettons en route, commencent pour nous les expériences du désert. Pour le peuple, c'étaient d'abord les sources et les palmiers d'Élim, la manne, l'eau du rocher, toutes les bénédictions spirituelles. Mais l'ennemi arrive dans la personne d'Amalek. C'est encore le combat, mais cette fois le peuple est appelé à vaincre lui-même ; ce n'est plus : « Tenez-vous

tranquilles et voyez la délivrance de l'Éternel ». Amalek est l'image de Satan conduisant ses puissances mauvaises contre le peuple de Dieu. Il s'agit de combattre afin de ne pas être arrêté dans la traversée du désert. Nous chrétiens, qui traversons le monde, nous rencontrons aussi l'opposition de Satan qui cherche par tous les moyens possibles à entraver la marche de la foi, afin que nous n'arrivions pas au but que Dieu nous a assigné. Dans le livre de l'Exode il est dit qu'il y aura « guerre contre Amalek de génération en génération ». Nous aussi, nous avons, pendant toute la durée de notre course ici-bas, à combattre l'ennemi qui cherche à nous empêcher de jouir de la présence de Dieu qui se révèle à nous. Mais nous avons avec nous la puissance de l'Esprit de Dieu et un Souverain Sacrificateur dans les lieux célestes qui connaît toutes nos difficultés. Aussi longtemps que les bras de Moïse étaient élevés vers Dieu, le peuple était certain d'avoir le dessus ; du moment que ses bras retombaient, Israël était vaincu. Pour nous, nous avons à travers le désert un conducteur qui s'occupe de nous, et dont les mains élevées ne s'appesantissent jamais, en sorte que nous pouvons toujours remporter la victoire.

### 1.3 - *Devant Jéricho*

Il y a encore un autre combat, c'est celui qui se livre depuis le moment où le peuple est entré dans le pays de Canaan. Il se trouve devant Jéricho ; pour arriver là, il a fallu qu'il passe le Jourdain, mais cela s'est fait sans combat, Dieu lui ayant frayé le chemin. Pour nous chrétiens, qui sommes morts et ressuscités avec Christ, nous avons le droit de passer notre vie sur l'autre rive du Jourdain, en face de Jéricho. Le croyant se trouve ainsi introduit dans une vie céleste, qu'il le sache ou qu'il ne le sache pas, peu importe. Combien y a-t-il de chrétiens qui réalisent qu'ils sont morts et ressuscités avec Christ ? La plupart d'entre eux ne comprennent pas que Dieu les regarde comme étant dans le pays de Canaan. Nous savons que pour nous la marche dans le désert s'accorde parfaitement bien avec l'entrée dans le pays. Les enfants d'Israël, quand ils arrivent en Canaan, en ont fini avec le désert. C'est ici que se place la troisième forme de combat. L'ennemi veut empêcher Israël de prendre possession du pays de la promesse. A peine le peuple a-t-il passé le Jourdain qu'il se trouve devant une ville entourée de hautes murailles. Que faire ? C'est une question de foi. Le combat s'engage, mais il ne consiste qu'en un acte de foi. Israël ne tire pas son épée, mais doit faire à sept reprises le tour de Jéricho. Au moment assigné par Dieu les murailles s'écroulent et le peuple peut prendre possession de la ville. Lorsque les chrétiens comprennent qu'ils doivent prendre possession du pays céleste, Satan place l'obstacle devant eux : pour les uns c'est la famille, et pour d'autres le monde ou la position sociale. Satan réussira ainsi à dresser devant chacun de nous des murailles élevées jusqu'au ciel dans l'espoir de nous arrêter à tout jamais dès l'entrée dans le pays de la promesse et de nous empêcher de faire un pas de plus. C'est alors que commence le vrai combat, le combat de la foi qui ne cessera que lorsque le pied de chaque homme d'Israël se sera posé sur son héritage, et c'est ce dont il est question dans le chapitre 6 de l'épître aux Éphésiens. Nous y trouvons les expériences que nous faisons comme croyants. Pénétrons-nous dans ce pays de Canaan que Dieu a placé devant nous pour que nous en jouissions ? Avons-nous fait et faisons-nous journellement l'expérience des bénédictions spirituelles qui sont dans les lieux célestes ? Réalisons-nous ce que c'est que de nous trouver saints et irréprochables devant lui en amour ? Nos âmes jouissent-elles de la communion avec Dieu notre Père ? En un mot prenons-nous possession de ce bon pays de la promesse ? Si c'est le cas, nous trouverons là un ennemi acharné qui cherchera à nous entraver par tous les moyens possibles. Hélas, il y réussit trop bien. Nous voyons dans le livre des Juges que l'infidélité du peuple l'empêcha de s'emparer de la terre promise. En effet Israël n'a possédé le pays que partiellement car jamais tous les ennemis n'en ont été chassés. Les obstacles qui nous empêchent de saisir notre héritage, et de vivre dans le ciel, sont le fait de la « puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes ». Que faire ? Nous laisserons-nous décourager, alors que nous avons dans ce chapitre les ressources mises à notre disposition ? Nous avons le sentiment profond de notre incapacité et de notre infidélité. Pourtant l'héritage nous a été préparé, non pas pour l'avenir, mais pour le temps de notre séjour ici-bas. Pour nous en emparer il n'y a qu'une ressource, c'est de n'avoir aucune confiance en nous-mêmes. Aussi nous est-il dit : « Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force ». Tout est là. Ne vous fortifiez pas dans votre force, mais dans le Seigneur. Pour cela une seule chose est nécessaire : connaître le Seigneur, être occupé de Lui. Il faut Le connaître, Lui, pour connaître sa force. Au Ps. 84 nous lisons : « Bienheureux l'homme dont la force est en toi ». Je suis faible, mais plus je suis faible, plus je connais que la force est en Lui. Paul peut dire : Je veux me glorifier dans mes infirmités, reconnaitre hautement ma faiblesse, complète et absolue, car du moment que j'ai reconnu cette faiblesse, je mets ma confiance et je trouve ma force en Lui.

Je ne veux pas dire par là que nous n'avons qu'à laisser agir le Seigneur sans prendre part à la lutte. C'est « notre lutte » (v. 12). Il faut un combat positif afin de prendre possession du pays céleste sans attendre pour cela d'être entré dans la gloire. Dieu veut faire de nous des enfants parfaitement heureux et pleinement capables de tenir tête à toute la force de l'ennemi, afin que nous soyons des êtres célestes qui connaissent le ciel comme leur appartenant. « Revêtez-vous de l'armure complète de Dieu ». Nous sommes appelés à agir ; l'armure de l'homme ne nous sert de rien ; c'est celle de Dieu qu'il nous faut. David avait sa fronde, les cailloux du torrent et son sac de berger ; c'était suffisant car c'était là pour lui l'armure complète de Dieu. Goliath se moque de lui, mais, revêtu de l'armure de Dieu, David remporte la victoire. Nous ferons toujours la même expérience quand, n'ayant aucune force en nous-mêmes, nous aurons revêtu l'armure complète de Dieu (v. 13). Ce n'est pas au moment de l'attaque de Satan qu'il s'agit de revêtir l'armure ; il faut l'avoir prise auparavant. Si nous attendons le mauvais jour, nous serons nécessairement vaincus. Je n'entrerai pas dans le détail de l'armure, mais en relèverai un seul point. « Ayant ceint vos reins de la vérité ». Les reins sont le symbole de la force. Quant il s'agit du combat, il faut avoir les reins ceints, comme aussi pour tout ce qui exige un effort. Il faut ceindre ses reins pour marcher, encore plus pour courir, il faut les ceindre pour le service, car le service exige de la force. Cette expression implique toujours un développement de puissance, et cette puissance, c'est la vérité. Voilà ce qui est notre privilège, tout spécialement dans le temps actuel. Si nous ne revêtons pas cette partie de l'armure, nous ne rendrons pas un témoignage différent de celui du christianisme professant qui remplit le monde. Nous nous rabaissons au niveau du monde, de façon à être confondus avec lui. La vérité, c'est la Parole de Dieu par laquelle notre homme intérieur est fortifié. D'où vient que parmi nous il y a si peu de force pour prendre possession de notre position céleste, pour nous occuper des choses d'en haut ? La Parole joue-t-elle le rôle qu'elle doit jouer dans la vie de chacun de nous ? Lire hâtivement quelques versets chaque jour, est-ce que c'est là ceindre nos reins de la vérité ? Il faut, pour combattre les combats de l'Éternel, que nous ayons la force de la Parole avec nous, de la Parole qui s'applique aux besoins les plus intimes de nos âmes, qui nous reprend et nous corrige. Que nous présente-t-elle ? Christ lui-même. Avons-nous fait aujourd'hui un peu plus ample connaissance avec le Seigneur Jésus ? Pouvons-nous dire : Depuis que je me suis levé ce matin, j'ai appris à connaître par la Parole un nouveau caractère de mon Sauveur bien-aimé ? Il n'y a pas d'autre moyen d'apprendre à Le connaître que d'étudier la Parole qui nous présente toujours Christ. On objectera : « Je veux bien lire la Parole, mais je ne la comprends pas ; il faut qu'on me l'explique ». Mais n'avons-nous donc pas de nombreux écrits donnés par des hommes de Dieu afin que les âmes fassent des progrès dans la connaissance de Christ ? Notre bibliothèque est-elle remplie de ces ouvrages qui peuvent nous aider à comprendre la Parole de Dieu ? Mais avant tout le Saint Esprit nous a été donné. La Parole est la vérité, Christ est la vérité, mais nous ne pouvons comprendre la Parole si ce n'est par l'Esprit de Dieu. Recherchons son aide pour connaître Christ, au lieu de le contrister comme nous le faisons trop souvent. Je suis humilié devant Dieu en pensant combien peu j'ai connu dans ma vie ce que c'est que d'avoir mes reins ceints de la vérité.



## 1.4 - Conclusion

Que Dieu nous donne de réaliser davantage ces choses, et, par-dessus tout, d'avoir un ardent désir de connaître pratiquement le Seigneur Jésus. Ne nous contentons pas seulement de connaître le salut par lequel Il nous a donné la vie éternelle, mais cherchons à Le connaître, Lui, l'auteur de ce salut, Celui qui veut que nous vivions continuellement avec Lui et qui sait que le seul bonheur pour nous est de rester dans son intimité jusqu'au moment où Il viendra et où nous Le connaîtrons à fond comme Lui nous a connus.

## 2 - À propos de 1 Jean 2:14

Extrait d'entretiens. ME 1906 p.326-327

Les jeunes gens ont à combattre pour acquérir la connaissance de leurs privilèges et s'y établir. C'est comme Israël qui, ayant passé le Jourdain, avait à combattre pour conquérir le pays en réduisant à néant la puissance de Satan qui s'y opposait : « Vous avez vaincu le méchant ».

Je pense qu'il y a deux caractères du combat chrétien : 1° Prendre possession des lieux célestes. Notre combat est contre les puissances spirituelles qui s'y trouvent et veulent nous empêcher d'entrer dans ce bon pays d'où elles doivent être chassées. 2° Combattre en vue de délivrer nos frères. S'il y a de l'amour dans nos cœurs, nous n'irons pas partager l'esclavage de nos frères, mais nous chercherons à les en délivrer. C'est ce que fit Abraham à l'égard de Lot quand, avec 318 de ses serviteurs, il combattit et vainquit les armées qui avaient emmené son frère prisonnier. La délivrance d'une âme de ce joug est une chose infiniment précieuse, mais souvent ceux qui se sont habitués au joug, perdent même le désir d'en être délivrés. Toujours leur cœur naturel les y ramène, cela a plus de prix pour eux que Christ et la liberté. « Il nous souvient du poisson que nous mangions en Égypte pour rien, des concombres, et des melons, et des poireaux, et des oignons, et de l'ail ; et maintenant notre âme est asséchée ; il n'y a rien, si ce n'est cette manne devant nos yeux » (Nombres 11:5-6).

Ces chrétiens, quand nous combattons tous pour les délivrer, rejettent nos efforts avec l'assertion que pour eux le combat chrétien consiste à prêcher l'Évangile et rien de plus. Sans doute, le combat de l'Évangile est une chose infiniment précieuse et bénie (Philippiens 1:7, 27, 30), mais l'apôtre combattait tout autant pour l'Assemblée (Colossiens 1:24, 29 ; 2:1).

## 3 - À propos de 1 Chroniques 12

Extrait des méditations de HR sur 1 Chroniques

Nous avons vu que chaque fraction du peuple mettait au service de David les dons divers que Dieu lui avait départis. C'est ainsi que doit se composer encore aujourd'hui la troupe de ceux qui combattent pour le Seigneur. Il n'y a pas, comme on cherche à le faire croire, une « armée du salut », destinée à répandre l'Évangile dans le monde, quoique le don de l'évangéliste soit, en lui-même, un don de toute première importance. L'armée chrétienne est destinée à combattre les puissances spirituelles pour revendiquer les droits du Seigneur et non, comme l'évangéliste, pour faire triompher sa grâce, en la faisant pénétrer dans les consciences. La petite armée qui se groupe autour de David, le fait pour « lui donner du secours dans la guerre » (v. 1), pour introduire, par le combat, l'établissement de son royaume. Or le royaume de Christ n'est pas l'Évangile. Sous ce rapport les gens de Benjamin avaient une grande foi, ils attendaient de David des actions d'éclat et un règne glorieux dans un temps où l'oïnt de l'Éternel ne comptait, en apparence, pour rien

### Endormis de tristesse par Philippe Laügt

«Étant dans l'angoisse du combat, Jésus pria plus instamment ; et sa sueur devint comme des grumeaux de sang découlant en terre. Et s'étant levé de sa prière, il vint vers les disciples qu'il trouva endormis de tristesse» (Luc 22:44-45). Ce récit se trouve dans les trois évangiles synoptiques : Matt. 26:36-45 ; Marc 14:32-42 et Luc 22:39-46.

Par indolence, on peut être dans l'incapacité de partager de précieux moments de communion avec le Seigneur. Plus que tout autre infirmité, le sommeil spirituel peut nous empêcher de goûter aux bénédictions que nous possédons en Christ : «N'aime pas le sommeil, de peur que tu ne deviennes pauvre, ouvre tes yeux et rassasie-toi de pain» (Prov. 20:13 ; 24:33). Peut-être cherche-t-on à excuser sa somnolence, en affirmant qu'elle est liée à de tristes circonstances. Mais si, à ce moment-là, une occasion nous est offerte de contempler un des aspects de la gloire du Seigneur, et que nous soyons incapables de la saisir, du fait de notre état misérable, réalisons bien qu'elle ne se représentera pas.

Pour se rendre avec Lui dans ce jardin de Gethsémané, le Seigneur a choisi trois de ses disciples, Pierre, Jacques et Jean. Ils seront témoins de ses souffrances (Marc 14:33). Il se rend, «selon sa coutume», sur cette montagne des Oliviers. C'est un lieu où Judas aussi, sait qu'on peut le trouver. C'est la dernière fois que le Seigneur s'y trouve et la scène à laquelle les disciples vont assister, aura donc un caractère unique. Le Seigneur «commença à être attristé et fort angoissé» (Matt. 26:37). Il fait part de ses pensées aux disciples qui l'accompagnent : «Mon âme est saisie de tristesse». Puis il leur demande : «Demeurez ici et veillez avec moi». Il les avertit des dangers qui les menacent : «Priez que vous n'entriez pas en tentation» (Luc 22:40). Il s'éloigne ensuite d'eux lui-même environ d'un jet de pierre et «s'étant mis à genoux, il prie : Père, si tu voulais faire passer cette coupe loin de moi !» (Luc 2:41-42). Matthieu 26:39 rapporte d'autres paroles : «Toutefois, non pas comme moi je veux, mais comme toi tu veux». Marc 14:36 précise que, s'adressant au Père, il dira : «Toutes choses te sont possibles».

La Parole nous a conservé aussi le souvenir de ces moments d'agonie morale, Ses paroles d'acceptation, expression de son dévouement complet, jusqu'à la mort : «Mon Père, s'il n'est pas possible que ceci passe loin de moi, sans que je le boive, que ta volonté soit faite» (Matt. 26:42). Pendant ce combat terrible, sa sueur devient comme des grumeaux de sang découlant en terre (Luc 22:44). Prophétiquement, il est écrit : «Sauve-moi, ô Dieu, car les eaux me sont entrées jusque dans l'âme» (Ps. 69:1). Ce sont des eaux profondes, où «un abîme appelle un autre abîme», à la voix des cataractes divines (Ps. 42:7). À ce moment-là, le Seigneur anticipe dans son âme sainte, les douleurs de la Croix, ces heures de ténèbres et d'abandon. Bientôt, ayant accepté la coupe de la main du Père, il la videra. Il sera fait péché pour nous (2 Cor. 5:21) et portera l'éternité de notre châtement.

«Asseyez-vous ici, jusqu'à ce que, m'en étant allé, j'aie prié là», dit-il à tous les disciples (Matt. 26:36). À ceux qui sont admis à l'accompagner plus loin, à assister de plus près à ce combat, il recommande à plusieurs reprises : «Demeurez ici et veillez». Ce n'est pas la première fois que cette part leur était accordée (Luc 8:51 ; 9:28). Ils ont vu l'étendue de Sa puissance lors de la résurrection de la fille de Jaïrus. Ils ont contemplé Sa gloire sur la montagne de la transfiguration, où pourtant ils ont été là aussi accablés de sommeil (Luc 9:32). Ils sont maintenant admis à être témoins de Ses souffrances morales à Gethsémané. Il offre «avec de grands cris et avec larmes, des supplications à Celui qui pouvait le sauver de la mort» (Héb. 5:7). Le Seigneur ne leur demande pas de prier avec Lui, encore moins de prier pour Lui, comme s'il avait été l'un d'entre eux, mais d'assister à ses souffrances par anticipation.

Satan, le prince de ce monde, le dominateur de ces ténèbres, est aux aguets. Jésus connaît d'avance les dangers qui menacent ses disciples. Pour être en mesure de résister, il faut impérativement veiller et prier. C'est, comme autrefois au moment de la Pâque, une nuit à garder (Ex. 12:42). Dans ce moment d'intense souffrance, ils peuvent avoir «une part avec Lui» (Jean 13:8). Quand une situation critique survient, prions et plaçons, de jour et de nuit, une garde sur la muraille, comme le petit Résidu remonté de la captivité (Néh.

4:9). Sinon, si l'on s'installe dans une faiblesse coupable et dans l'absence de veille, l'on sera peu à peu conduit au reniement et à la fuite.

La nuit est tombée, les bruits ont cessé à l'entour. Le Seigneur s'en va un peu plus avant, se jette la face contre terre et supplie prosterné, dans l'insondable tristesse du «pressoir à huile» (\*) de Gethsémané.

(\*) sens du mot Gethsémané

Mais quelles sont les pensées qui agitent le coeur des disciples ? Certainement, ils sont frappés par la succession rapide des événements durant ces dernières heures. Est-on à la veille d'une crise décisive ? Ils peuvent se rappeler certaines paroles du Seigneur dans la chambre haute. Entre autres, Il a dit : «J'ai fort désiré de manger cette Pâque avec vous, avant que je souffre», et parlant à leur conscience : «En vérité, je vous dis que l'un d'entre vous me livrera». Inévitablement la question se pose : «Mais où donc est maintenant Judas ?». Le Seigneur leur a aussi adressé ce doux reproche : «Si vous m'aviez aimé, vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père». Tel est souvent l'égoïsme de nos coeurs. Il les a avertis : «Un peu de temps et vous ne me verrez pas». Il a ajouté : «Le chef du monde vient, et il n'a rien en moi» (Jean 14:30). Et encore : «Simon, Simon, Satan a demandé à vous avoir pour vous cribler comme on crible le blé» (Luc 22:31). «Vous serez tous scandalisés en moi cette nuit» (Matt. 26:31). Dans son amour, Il s'occupe des siens et les prépare à la grande épreuve qu'ils vont traverser (Jean 13:1).

Mais les disciples ne sont pas sur leurs gardes, malgré les recommandations du Seigneur. Ce sont des pécheurs expérimentés, pourtant habitués à travailler la nuit en mer. Ils vont s'endormir à quelques heures de la Crucifixion. La tristesse remplit leur coeur. Le Seigneur leur annonce qu'il va les quitter (Jean 16:6, 22). et leur coeur est agité de sombres pressentiments. Ils mesurent un peu leur faiblesse. Ils ne peuvent envisager un avenir sans Lui sans effroi. D'autant qu'il les a avertis qu'ils vont connaître la persécution (Jean 15:20). Toutes ces pensées sont un trop lourd fardeau pour eux. Il faut apprendre à se rejeter sur Celui qui dit à Israël : «Je connais ses douleurs. Et je suis descendu pour le délivrer» (Ex. 3:7-8). Ils ont le désir de veiller, mais ils sont sans force. Comme eux, nous faisons souvent l'amère expérience que «l'esprit est prompt, mais la chair est faible» (Matt. 26:41). Par trois fois, le Seigneur retourne vers ses disciples et chaque fois il les trouve dormant «car leurs yeux étaient appesantis» (Matt. 26:40-43.)

Durant tout son ministère, il les a richement nourris du pain du ciel. Mais où donc est maintenant le fruit qui peut Le réjouir ? (Jean 14:9). Le Seigneur a été incompris dans toutes les épreuves du chemin, il l'est plus encore face à sa mort expiatoire (Luc 12:50). «J'ai attendu que quelqu'un eût compassion de moi, mais il n'y a eu personne, et des consolateurs, mais je n'en ai pas trouvé» (Ps. 69:20). Combien Sa grâce brille dans ses paroles : «Vous êtes de ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations» (Luc 22:28).

Le Seigneur est la seule vraie ressource de ses faibles brebis. Pourtant c'est dans le sommeil spirituel qu'elles semblent parfois chercher un refuge ! Job en était même venu à souhaiter que le Seigneur cesse de s'occuper de lui et le laisse tranquille (Job 7:19). Les croyants voudraient quelquefois oublier un moment leur anxiété, leurs craintes. Mais croiser un peu les mains pour dormir, c'est toujours se mettre en péril (Prov. 6:10). Les disciples, pendant cette heure de relâchement, ont perdu des bénédictions précieuses ! Il en sera de même chaque fois que nous nous laissons gagner par le sommeil. Ils ne sont pas témoins de ce combat, où l'âme du Seigneur est saisie de tristesse jusqu'à la mort. Ils n'ont pas contemplé, même de loin, la grandeur de Celui qui, dans l'angoisse de combat, priait plus instamment. Non, pas un seul ne veillait, ils se sont tous endormis. «Que celui qui se ceint ne se vante pas comme celui qui délie sa ceinture» (1 Rois 20:11). Il faut être vigilant aux avant-postes, pour tenir ferme ensuite au moment du combat.

Jacques et Jean, à la question du Seigneur : «Pouvez-vous boire la coupe que moi je bois, et être baptisé du baptême dont moi je serai baptisé ?» ont répondu sans hésitation : «Nous le pouvons» (Marc 10:38-39). Mais maintenant, mis à l'épreuve, ils se sont assoupis avec les autres. Qu'en est-il de Pierre, lui qui a si fermement déclaré : «Seigneur, avec toi, je suis prêt à aller et en prison et à la mort» (Luc 22:33). Il dort aussi. C'est à lui d'ailleurs que Jésus s'adresse, quand il retourne vers la petite troupe : «Simon, tu dors ? Ainsi vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi ?» (Matt. 26:40 ; Marc 14:37). Quant aux autres, entendant Pierre affirmer fortement : «Quand il me faudrait mourir avec toi, je ne te renierai point», ils avaient tous dit la même chose ( ! ; Marc 14:31), et les voilà maintenant assis, oisifs, à l'entrée du jardin. L'un des douze, Judas, va le trahir. Il s'approche, suivi d'une grande foule pour s'emparer de Jésus. Bientôt, les autres disciples s'enfuirent tous (Marc 14:50). D'une telle défaillance collective, nous pouvons faire l'expérience humiliante. Même «le disciple que Jésus aimait», celui qui réalise un peu mieux peut être son amour, est parmi les dormeurs. Il était pourtant, il y a si peu de temps encore penché sur le coeur du Seigneur ! Nous sommes si inconstants dans nos affections pour Lui (Apoc. 3:16).

Gagnés par la lassitude, la longueur du chemin (Ex. 18:8), suivant le Seigneur à distance, le sommeil spirituel est toujours près de nous envahir ! De faux enseignements menacent aussi ceux dont la vigilance se relâche. Tous ces combats qu'il faut soutenir constamment pour rester fidèle au Seigneur, peuvent provoquer de la fatigue, voire du découragement. C'est alors que l'Ennemi se sert habilement de cette tendance naturelle à l'assoupissement, à la tiédeur, et fait miroiter devant nos yeux les charmes d'un repos pourtant éphémère, agrémenté par des distractions mondaines. Il invite à croiser un peu les mains pour dormir, ce qui mène rapidement à un sommeil très profond. On en vient à ressembler à Jonas au fond d'un navire. Au lieu d'être en route pour Ninive, il suit un chemin de désobéissance. Tout semble aller pour le mieux, mais c'est un chemin qui conduit à la destruction. Dieu envoie une grande tempête sur la mer. Les marins sont saisis de peur tandis que Jonas, le responsable, dort profondément. Le maître des rameurs vient lui dire : Que fais-tu dormeur ? Lève-toi, crie à ton Dieu (Jonas 1:4-6).

Chaque racheté du Seigneur doit entendre personnellement cet appel solennel : «Ainsi donc, ne dormons pas comme les autres, mais veillons et soyons sobres» (1 Thess. 5:6). «Réveille-toi, toi qui dors, et relève-toi d'entre les morts, et le Christ luira sur toi» (Éph. 5:14). Connaissant que c'est déjà l'heure de nous réveiller du sommeil, retenons la promesse : «Ceux qui s'attendent à l'Éternel, renouvelleront leurs forces, ils courent et ne se fatigueront, ils marcheront et ne se lasseront pas !» (És. 40:31).

Nous, les vivants qui restons sur la terre,  
Trésor caché qu'à désiré son coeur,  
Pendant la nuit, veillant avec prière,  
Nous t'attendons du ciel comme Sauveur.